This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

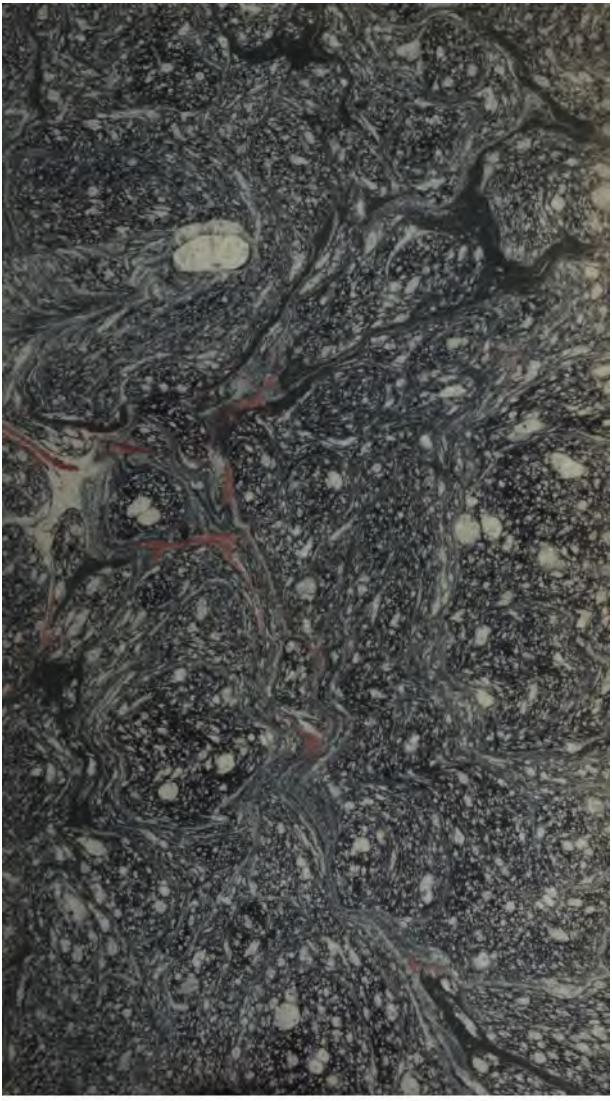
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 438341

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LB
575
L55
1738

TRAITÉ
DU
VRAI MERITE
DE L'HOMME,

Considéré dans tous les âges & dans toutes les conditions :

AVEC DES PRINCIPES D'EDUCATION, propres à former les jeunes gens à la Vertu.

Charles François Nicolas
Par M. LE MAITRE DE CLAVILLE, ancien Doyen du Bureau des Finances de Roüen.

Sixiéme Edition, revûë, corrigée & considérablement augmentée par l'Auteur.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Par LA COMPAGNIE, 1738.

CHAPITRE III.

DU ſtile épiſtolaire, & de la converſation, 177
De la raiſon & de l'eſprit, 189
De la Proſe & de la Poëſie, 192
De l'éloquence, 196
Du faux bel eſprit, 206
De la raillerie, 207
Du bon eſprit, 210

CHAPITRE IV.

DE l'utilité du choix, & de l'uſage des plaiſirs, 223
Du jeu, 225
De la Chaſſe & du Bal, 233
Des Spectacles, 234
De la Muſique, 239
De la Table, 242
De la Promenade, 250
De l'Amour, 256

Fin de la Table de premiére Partie.

PRÉFACE.

Cette Préface contient le Plan, les Motifs & l'argument de toutes les parties de ce Traité; des réflexions pour & contre la critique; un nouveau système d'éducation, avec des principes de conduite pour tous les âges, & pour tous les états de la vie.

EST-ce un Livre que j'entreprends? En vérité je n'en sçai rien. J'ai promis d'écrire, & j'écris: tout est singulier dans mon projet. Peut etre l'exécution le sera-t-elle plus encore. Je fais un mélange de prose & de vers, de faits historiques, de bons mots, de morale & de plaisir; tous fragmens qui ne sont pas de moi; j'invente des conversations pour placer des conseils; tantôt le Philosophe badine, tantôt l'homme de plaisir moralise. Je rajeunis de vieilles chansons, & je parle Latin. Vaudevilles, axiômes, régles d'usage ou de droit; je confonds tout. Ici je suis trop diffus? On bâille à chaque article: là je suis trop serré? On ne m'entend point; je deshonore Horace en l'habillant à la Françoise; je cite alternativement les Molières & les Bourdalouës; je tire d'un Opéra la preuve d'une vérité morale; peut-

être même offenſerai-je mille gens qui ſe reconnoîtront, & que je ne connois point. Je ſuis pourtant fort éloigné de vouloir offenſer perſonne; ſi les petits hommes ſont à mépriſer, les petits ennemis ſont à craindre.

Ma ſingularité va plus loin. J'emprunte ici l'autorité des Préfaces, pour déclarer que je ne croyois point faire un Livre. Je ſçavois, d'après la Bruyére, que l'impreſſion eſt l'écueil de la plûpart des Ecrivains; cependant la crainte & l'amour propre me diſoient tour à tour qu'on m'imprimera. La crainte eſt aſſez mal fondée, je ne me montre pas; & quánd on me devineroit, où ſeroit le dommage?

. . . . . Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier. . . . . *Boileau.*

L'amour propre, plus ſot que la crainte, eſt encore plus mal fondé; rien n'eſt à moi de tout ce qu'on va lire. Si j'avois eu la mémoire plus fidéle, j'aurois cité à chaque ligne le livre & la page où je l'aurois pris; & puiſque tout eſt volé, la vanité me ſiéroit mal. Siéroit il mieux de m'en imputer? Dès que je n'avois point de raiſons d'eſpérer ni de craindre, qu'importoit que ce que je barboüillois devint un livre ou non?

De quelle nature eſt donc cet amuſement? C'eſt un ramas de fragmens. J'imite ceux qui ne ſçavent ni border ni peindre, & qui veulent travailler en s'amuſant. Ils ont inventé une ſorte de découpure nouvelle dont on remplit le vuide d'un reſte de drap d'argent ou d'un bout de ruban d'or; mille

mille piéces & toutes les couleurs entrent dans l'Ouvrage : & quand le morceau eſt fini, on voit une figure, des fruits étrangers, un pot de fleurs, qui ne ſont pourtant que des coupons de toute eſpéce, colez ſur le papier; voilà à peu près mon Ouvrage. J'ai dérobé mes matiéres, j'en ai rempli une découpure aſſez bizarre, j'ai couſu des coupons, & j'ai fourni le liſeré.

De toutes les eſpéces de folie qui partagent les hommes, peut-être que la demangeaiſon d'écrire eſt la folie la plus marquée; mais pourquoi les hommes font-ils ce qu'ils font? quoiqu'il en ſoit, je dois former un jeune homme. Si celui que je veux qui profite, profite effectivement, tant mieux pour lui; ſi les autres s'amuſent à me lire, tant mieux pour eux : Pour moi, mon profit eſt ſûr : je m'amuſe à écrire, & en écrivant je me confirme dans ce que j'ai intérêt de penſer toûjours.

Mais il n'eſt plus tems de faire le myſtérieux; il m'eſt revenu de toutes parts qu'on m'avoit deviné; tous ceux qui me connoiſſoient m'ont reconnu, & le ſoin que j'avois pris de me cacher eſt devenu la précaution inutile. J'avois raiſon alors, aujourd'hui j'aurois grand tort; & puiſqu'on a reçu cet ouvrage avec indulgence, j'affecterois une fauſſe modeſtie ſi je le deſavoüois.

On a trouvé que l'exorde de la premiére Edition étoit trop enjoüé, & que cet enjoûment étoit déplacé à la tête d'un ouvrage ſérieux. J'ai mieux aimé le refondre que de réfuter l'objection. Cependant on pouvoit faire grace à ma gayeté naturelle; quand on force le naturel, on ne réuſſit pas.

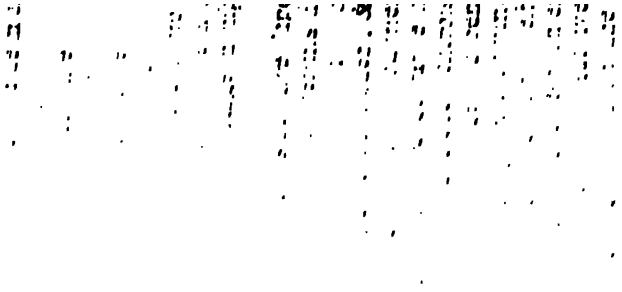
[illegible] Son [illegible] est une [illegible] pour moi, & ma soumission est à son égard une preuve de ma reconnoissance. Tous les hommes n'ont pas la même façon de penser; mais tous doivent être [illegible] un Ecrivain. Je fais une loi de [illegible], j'en dois donner l'exemple.

[illegible] pourtant que je ne me suis pas [illegible] à toutes sortes de [illegible] autant de fades Critiques que [illegible] Ecrivains; il y a de la [illegible] tout, & de l'orgueil à ne [illegible]

[illegible] bord je ne croyois pas [illegible] que pour ceux [illegible], des conseils, des [illegible] à moi-même [illegible], l'ennui, & [illegible] qu'à amuser uti- [illegible] n'est plus pro- [illegible] affaires que la [illegible] ma raison j'ai- [illegible] d'esprit, j'ai [illegible] remarques: Mais [illegible] empêche d'al- [illegible] petite sphé- [illegible] pas assez [illegible] ouvrage suivi, qui

qui pût ſoutenir le grand jour. Il y avoit plus de quinze ans que je gardois mes manuſcrits; c'eſt une bonne preuve que je n'étois pas fort curieux de me faire imprimer; enfin mes amis, flatteurs ſi l'on veut, m'ont fait entendre que mes réflexions pourroient être de quelque utilité. J'ai ramaſſé mes matériaux, je les ai réünis dans un corps d'ouvrage, j'ai élevé mon ſtyle, & j'ai écrit pour tous les âges & pour toutes les ſituations. Depuis l'impreſſion, j'ai, ſur la voix publique, changé, déplacé, ſuprimé, ajoûté: cependant quoique les premiéres éditions malgré tous leurs défauts ayent été rapidement enlevées, je crains encore pour celle-ci. Le ſuccès pique l'émulation; mais il n'autoriſe pas l'orgueil.

Nous ſommes comptables de nos dons & de nos talens; mais on ne peut trop reſpecter la ſociété civile, ni s'écarter impunément des ménagemens qui lui ſont dûs. Il eſt vrai que le lecteur, toûjours ſévére, a bien de l'avantage ſur nous; il eſt fort aiſé de ſifler ce qui a coûté bien de la peine. Que les Auteurs maltraitez ne s'en plaignent pas; il eſt permis à un homme judicieux de nous critiquer, & il nous eſt défendu de lui déplaire; mais auſſi, ſi la critique effrayoit & retenoit tout le monde, plus de chaire, plus de barreau, plus de théâtre, en un mot plus d'écrivains; & que deviendroit l'érudition? S'il eſt dangereux de ſe donner en ſpectacle, auſſi l'honneur ſi rare & ſi précieux de plaire au Public mérite bien tous nos ſoins. Ecrivons donc, mais tâchons de bien écrire. L'émulation eſt la premiére vertu de l'eſprit.



me; le cœur & l'eſprit ſe corrompent trop tôt; on parle trop tard aux enfans; & quand la raiſon vient pour ſe loger, la place eſt priſe.

On s'eſt récrié un peu trop amérement ſur ce que j'ai dit des ſpectacles. J'ai ajoûté à cet article ce que j'ai cru convenable pour ma juſtification. Mais tout mon livre ne prouve-t-il pas que je n'ai point penſé à faire un Chartreux? Je crois qu'on peut tirer un grand fruit d'une bonne piéce de théatre. Je ne juge pas de même du bal. Je ſuis d'accord ſur ce point avec le Caſuiſte le plus ſévére. Ces aſſemblées nocturnes ſont auſſi propres à gâter le cœur, que la plûpart des romans à gâter l'eſprit. Tous les cenſeurs décident par leurs propres ſentimens; peu de gens entrent dans l'eſprit d'un Auteur.

On m'accuſe encore d'avoir été obſcur en quelques endroits; mais, ſi les connoiſſeurs m'ont entendu, je m'en conſole. Vouloir plaire aux hommes épais & aux délicats, c'eſt vouloir allier les contraires; & ſi ce qui paroît obſcur n'eſt que précis, le reproche eſt flateur. J'ai dû laiſſer à mes lecteurs le plaiſir de penſer, de paraphraſer ce que je dis, d'étendre leur imagination, de méditer ſans s'en apercevoir, de mêler leurs réflexions à mes conſeils, en un mot, de confondre imperceptiblement leur eſprit avec le mien; ſi par ce ſecret je les ai amenez juſqu'à ſe croire de moitié dans mon ouvrage, ils l'ont goûté, j'en ſuis bien ſûr, & ils me pardonnent d'avoir été laconique.

Les cenſeurs par état dévroient penſer qu'une critique outrée ne ſert qu'à décourager l'aſpirant, qui voudroit ſe faire natu-

ceau aux dépens de mon caractére? Se plaindre de la corruption du ſiécle, & propoſer pour s'en garantir le commerce des honnêtes gens & le goût de la littérature & de la politeſſe, eſt-ce déchirer impitoyablement le prochain? Parler noblement de la nobleſſe & des alliances, eſt-ce bleſſer ceux qui ne ſont point dans le cas? La vertu ſuplée à tout. J'ai fait avec plaiſir l'éloge du Commerce. Dans tous les états, j'ai blâmé l'abus, j'ai conſeillé l'émulation; & tout connoiſſeur non prévenu, dans quelque ſphére qu'il ſe trouve, ne s'offenſera jamais de réflexions générales. Ceux qui ſont aſſez malins pour m'imputer des intentions malignes, n'ont pas lû avec attention ce que j'ai dit du bon eſprit La Bruyére eſſuya la même injuſtice. Combien de fauſſes clefs ne forgea-t'on pas pour lui ſuſciter des ennemis puiſſans? J'ai pris plaiſir à peindre les hommes vertueux, & je n'ai fait qu'un *in-douze*; ſi j'avois caractériſé tous les vicieux, j'aurois fait un *in-folio*.

Au reſte, il ſera toujours vrai que tous les Livres, même les meilleurs, peuvent être très-judicieuſement critiquez: une critique ſenſée & polie plaît ſouvent, inſtruit toujours, & n'offenſe jamais. Elle donne lieu à une apologie de même ſtyle; & ces petites diſputes littéraires cultivent l'eſprit, & le nourriſſent en l'amuſant. Comment la raiſon déracineroit-elle nos goûts? C'eſt tout ce que la vertu peut faire que de les élaguer. Dans ces Livres, qui ont été unanimement admirez, ſans en excepter ceux que je donne pour des modèles; dans ces Livres, qui nous entraînent, que nous liſons avide-

dont on parle bien & mal, toutes les remarques ſeroient différentes, & le Livre ſeroit loué & blâmé dans les mêmes endroits.

Connoiſſant aſſez le monde pour le mépriſer, j'ai ſaiſi le moment de me débarraſſer de toutes les choſes de la vie ſur la tête de mon fils. A ce moyen je me trouve *ſolutus omni fœnore*, heureux loin des plaiſirs, & riche ſans bien. Les belles Lettres me tiennent lieu de tout: Horace me fait oublier tous ceux dont j'ai été la dupe; c'eſt par lui que je ſçai parfaitement *malignum ſpernere vulgus*. Je mets à profit ma douce retraite: je penſe, je lis, j'écris; mais, en écrivant, je ne prétens point devenir le réformateur du genre humain. Un peu miſantrope ſans être cauſtique, je ne ſonge qu'à me réformer moi-même. Ami de tous les hommes, je voudrois que nous fuſſions tous moins imparfaits. J'ai encore moins penſé à me faire un beau nom dans la République des Lettres: près de la fin de ma carriére, je ne joüirois pas long-tems de l'honneur que j'aurois uſurpé. Hé comment pourrois-je aſpirer à l'honneur d'avoir fait un beau Livre? A peine ai-je fait un Livre. Ce n'eſt qu'un Recuëil de traits dont je ne ſuis pas l'inventeur. Je réduis dans une lecture d'un jour le précis de ce que j'ai lû pendant quarante ans; j'inſpire du goût pour nos meilleurs Ecrivains; & ceux qui ne dédaignent pas le médiocre, ont fait grace à l'éxécution en faveur du deſſein. Des événemens particuliers, la lecture que j'aimai dès quinze ans, une longue expérience, tout cela m'a apris à connoître un peu les hommes; & comme la Bruyére, *je leur*

rends ce qu'ils m'ont prêté. Plus curieux de leur perfection, que de la fortune de mon Libraire, mais ſur tout encouragé par le ſuffrage dont on continuë d'honorer mon Livre, j'ai crû devoir en marquer ma reconnoiſſance par de nouveaux ſoins; j'ai crû que le jeune homme, qui a bien fait ſes études, & qui, aidé des Livres excellens de M. Rollin, eſt parvenu à une bonne latinité, ſeroit bien aiſe d'aprendre comment il doit s'introduire dans le monde. J'ai crû que l'homme, occupé de choſes ſérieuſes, du ſoin de ſa fortune, & ſur tout de l'éducation de ſes enfans, me ſçauroit bon gré de lui fournir le moyen de ſe délaſſer & de les inſtruire. La politeſſe, un goût juſte & délicat, beaucoup de Religion, & une probité à toute épreuve, m'ont toujours paru les qualitez les plus eſſentielles. En effet qu'avons-nous de mieux à faire que de ſçavoir vivre, de penſer juſte, & de bien régler notre cœur? Mais combien de cœurs faux, combien d'eſprits gauches, combien d'hommes groſſiers! Une éducation attentive à tous égards m'a paru le moyen le plus propre à arrêter le progrès de la corruption. Le défaut d'attention dans les peres & de docilité dans les enfans, ſont les deux motifs qui m'ont déterminé à écrire.

Depuis que je lis je n'ai rien vû de plus beau dans la Littérature que le Livre de la Bruyére. De là vient que je le cite ſi ſouvent; mais il ne convient qu'à des hommes faits; moi, j'ai eſſayé de faire un homme. Son Livre eſt plein, fort, nourriſſant; tout eſt principe, maxime, ſujet de méditation. Le mien eſt plus dévelopé, plus à la portée de

de ceux dont l'eſprit n'eſt pas encore tout-à fait formé. Qu'on ne s'imagine pas pourtant que je me place à côté de ce grand homme; nous régentons dans le même Collége; lui, la Réthorique; moi, la ſixiéme. J'ébauche la matiére, il la finit; le principal objet de mon Ouvrage eſt de tracer le plan d'une bonne éducation.

Je crois qu'un pere, curieux de la perfection de ſon fils, ne ſçauroit lui inſpirer trop tôt ni trop ſouvent d'être vrai, bon, poli, de n'avoir point d'humeur, d'abhorrer le vice & la pareſſe, & d'aimer l'étude. La peine eſt courte, & le profit dure toujours. Cette premiére leçon convient dès l'enfance, & peut conduire juſqu'à quinze ans.

Alors il eſt tems que le pere judicieux redouble ſes ſoins, ſon attention, ſa dépenſe. Il doit hauſſer le ton, & ouvrir à ſon fils la porte du monde. Le moment eſt venu de faire concourir en lui tendrement & noblement tout ce qui peut perfectionner le caractére & la figure. Il faut ſur-tout lui faire éviter pour toujours les femmes ſuſpectes, & les hommes qui ne ſont propres qu'à lui gâter le cœur & l'eſprit. Il faut lui faire aimer le commerce des plus honnêtes gens, & par préférence, de ceux qui ſont au-deſſus de lui; le bien perſuader que c'eſt aſſez d'être mis proprement, mais modeſtement, & qu'il ne s'imagine pas, comme les jeunes fous, que le mérite perſonnel dépende d'une vaine parure; qu'il doit écouter avec attention, parler peu & parler juſte, ſuivre les plus grands Maîtres en tout genre d'éloquence, ne manquer ni beau Sermon, ni Plaidoyer d'aparat, ni Diſcours académique,

mique, ni bonnes Piéces de Théatre. Qu'il doit lire, mais ne lire que des Livres choiſis, & ſur-tout faire de bonnes remarques; qu'il doit enfin partager ſon tems entre la lecture, ſes exercices, & les plaiſirs innocens, qui ſont de ſon âge. Ce plan bien exécuté, j'oſe annoncer au pere de famille qu'il fera de ſon fils, s'il eſt bien né, un ſujet excellent, le ſoutien de ſa vieilleſſe, & la conſolation de tous ſes jours.

Ce n'eſt pas tout; le projet eſt beau, & le ſuccès eſt ſûr; mais il demande trois précautions qui me paroiſſent déciſives. La premiére, c'eſt de ſe faire rendre compte de l'emploi du tems & de l'argent, pour éviter l'abus. La ſeconde, d'introduire le jeune homme dans des maiſons impoſantes; ce ſont des gardefous, qui l'empêcheront de tomber. La derniére, c'eſt de lui compoſer une petite Bibliotéque de tout ce qu'il y a de plus propre à étendre & à orner l'eſprit, & par préférence, de ce qui convient mieux à l'état pour lequel on commence à entrevoir en lui plus de talent & plus de vocation. La meilleure terre ne ſçauroit fructifier ſans culture.

Ces devoirs étant bien remplis de la part d'un pere, en qui la nature parle tendrement, par combien de ſoins un fils n'en doit-il pas marquer ſa reconnoiſſance? Quoi, mon pere n'exige de moi que ma propre perfection! puiſque je dois faire la récolte, il eſt bien juſte que je contribuë au labeur. Jeune homme, ſi le cœur ne vous dit rien, il ne me reſte plus rien à vous dire.

Mais eſt-ce un travail immenſe que d'acquerir un peu de politeſſe & d'érudition?

Poſſéder

Poſſéder Horace & ſçavoir vivre, c'eſt tout ce que j'exige à quinze ans. Aſſurément, je ne ſuis pas chez; bien entendu pourtant que peu à peu le Cabinet & l'uſage du monde feront le reſte. Je citerai ſouvent Horace par mon propre goût: & ſur le ſentiment du Pere du Cerceau

J'étois pour Ovide à quinze ans,
Je ſuis pour Horace à quarante ans.

En effet, par tout il eſt plein d'une morale ſolide, par tout il eſt orné de traits brillans: quoi de plus beau, par exemple, que la dixiéme Ode du ſecond Livre? Le *rectius vives* nous procure la paix intérieure, qui ne peut être que le fruit d'un attachement inviolable à l'eſprit de juſtice & aux bonnes mœurs; l'*auream mediocritatem* nous aprend à modérer nos deſirs; le *littus iniquum* déſigne bien une fortune faite à la hâte; & il me ſemble que le *benè præparatum pectus* eſt une leçon bien ſalutaire dans les diſgraces.

Dès qu'un jeune homme bien conduit a exprimé tout l'eſprit & tout le ſuc de Cicéron, d'Horace, & de Virgile, il doit s'attacher avec une très-grande attention à tous les exercices qui conviennent à ſon tempérament & à ſa condition. Je crois que le deſſein eſt très utile; mais quand on ſçait attraper un point de vûë & ébaucher un plan, on doit en demeurer là, à moins qu'on ne ſoit deſtiné au génie & aux fortifications; ſans quoi, ſi l'on va juſqu'à la peinture, on contracte un goût dangereux, on ſe ruïne en originaux, & l'on reſte un original. Tel, qui devoit ſçavoir camper, juger, parler, ne ſçait que peindre.

Pour

Pour la danſe, c'eſt un ornement qu'il eſt bon de ſe procurer, mais il ne dure qu'un quart-d'heure: à trente ans on ne danſe plus, & alors c'eſt le plus petit mérite du monde d'être bon danſeur; ce n'eſt pas que la danſe ſoit un exercice inutile; elle aprend à ſe preſenter de bonne grace, à marcher de bon air, à bien placer la tête & le corps, elle donne de l'oreille. Autrefois même on étoit charmé de voir bien danſer une courante. Seneque nous aprend que Scipion aimoit à danſer: & Louis XIV. le Prince de l'Europe le mieux fait, étoit le meilleur danſeur de ſon Royaume. Mais aujourd'hui qu'on ne va aux aſſemblées que pour courir comme des fous, ou pour faire le rôle de polichinelle, aujourd'hui que les jeunes gens s'étudient à devenir boſſus & à faire la revérence le pied en l'air, on ſe trompe ſi l'on croit aller au bal. C'eſt renouveller les bacchanales des payens, c'eſt aller au-devant de la pleuréſie. Liſez l'Article du bal dans le Dictionnaire de Trevoux.

Je penſe mieux de la muſique; c'eſt une reſſource pour toute la vie; mais dès que l'on ſçait dechifrer un air & faire ſa partie, c'en eſt aſſez. Rien de plus mépriſé qu'un homme de qualité qui ne ſçait faire que le muſicien. Il eſt fort à craindre qu'il ne joüe du thuorbe quand il faut monter à l'aſſaut, ou qu'il ne fredonne à l'audience. Six mois d'armes ſuffiſent; il eſt auſſi utile de ſçavoir ſe défendre que dangereux & mépriſable de faire le gladiateur. Le cheval eſt abſolument neceſſaire; mais un an, c'eſt aſſez. On ne monte plus long-tems que par amuſement, ou pour remplir le vuide du tems qu'on

qu'on ne ſçait pas mieux employer. Procurez-vous tous ces ornemens, il ſont gracieux, ils ſont honneur au pere & au fils Mais préférablement à tout, attachez-vous à la lecture.

Il faut ſur tout ſçavoir l'hiſtoire; c'eſt de toutes les ſciences celle dont on doit faire le plus cas; c'eſt le témoin des tems, l'ame de la mémoire, la lumiére & l'oracle de la vérité. Elle nous aprend la morale, en nous propoſant des exemples de vice & de vertu, pour ſuivre les uns & pour fuir les autres. Rien même n'eſt plus à deſirer que la faveur des Hiſtoiriens, puiſque leur plume eſt celle de la renommée & de l'immortalité. Enfin tout le monde dévroit ſçavoir l'hiſtoire, puiſqu'elle eſt faite pour tout le monde, & que ſon principal objet eſt l'inſtruction générale. Mais il faut ſçavoir que la carte & la chronologie ſont moins des ſciences détachées, que des parties eſſentielles de l'hiſtoire, ſans leſquelles on ignore les époques importantes & le théâtre des grands événemens.

Vous qui voulez bien ſérieuſement tendre à la perfection, recuëillez tout le fruit que vous pouvez tirer de l'éducation précieuſe, que vous donne un pere tendre, connoiſſeur & attentif. Les momens ſont bien chers, mettez-les à profit. Vous êtes libre, ô l'heureuſe ſituation! Qui ſçait ſi quelque jour vous ne ſerez point poſſédé de la fureur d'amaſſer de l'argent? Aujourd'hui faites valoir au centuple celui de votre pere, amaſſez du mérite; chaque choſe & chaque occaſion vous en fourniſſent les moyens. Ne vivez pas au hazard; exami-

comparaiſon de la
ès le régne des ſept
environ de deux
la durée de la Ré-
cens, nous en-
nous toucherons
du ſalut de l'hom-
légérement ſur le
pereurs, qui dura
rer & pour médi-

ous ſentez qu'il y
er en galant hom-
bornes où l'enfan-
ous êtes charmé du
ntre les Donatiſtes
ome & d'Arles, &
otre admiration au Con-
'eſt-là que l'Arianiſme eſt
e J. C. eſt déclaré conſub-
ère. C'eſt-là que Conſtantin
monde, le premier du nom,
Empereur Chrétien, dépoſe
pe de la Majeſté, pour faire
ur à l'humilité chrétienne. On
ouveau Proſélyte ſe confirmer
& confirmer la foi des autres.
a qu'avec une politeſſe infinie la
ui étoit dûë; il prouvoit par cet-
che qu'il ne rougiſſoit pas de ſe
à la tête des Confeſſeurs de J. C.
ment outragé par Arius.

z-vous remonter à la ſource de ces
? C'eſt l'ouvrage de la foi. Dieu
Conſtantin de croire, & il croit.
a lui qu'étoit réſervée la gloire d'ar-
e premier l'étendart de la Croix, *in*

nez, réfléchiſſez, écrivez ; & ſongez par avance que rien n'eſt ſi beau ni plus utile pour vous, que de vous faire eſtimer par des endroits qui ne dépendent que de vous-même. Tôt ou tard les dons & les talens ont leur part à la diſtribution des graces; & l'honnête homme ne veut devoir ſa fortune qu'au mérite & à la vertu.

Si l'on vous fait voyager, ne reſſemblez pas à ces évaporez, qui ont couru tout le monde & qui n'ont rien vû. Ayez toûjours ſous vos yeux la carte & l'hiſtoire du païs; aprenez quels en ſont la Religion, les mœurs, les forces, le commerce; la ſource & le cours des fleuves; la propriété & l'étenduë de l'Etat. Sçachez-en toutes les révolutions, & voyez-en s'il ſe peut tous les anciens monumens. Un peu de courage, mon enfant, devenez homme.

Vous ſçavez ſans doute les principaux événemens qui regardent les hommes depuis leur création juſqu'à Moïſe. Vous ſçavez que les Hébreux, les Iſraëlites, les Juifs, & le peuple de Dieu ne ſont qu'un même peuple; & comme il n'eſt pas permis d'ignorer tout ce qui regarde un peuple que nous repreſentons par adoption, nous examinerons tout ce qui lui eſt arrivé d'important, depuis que Moïſe l'ayant tiré miraculeuſement d'Egypte, ce peuple ſe trouva mêlé avec les Grecs. Nous verrons combien d'états ſe ſont trouvez confondu dans tout ce qui s'eſt apellé Gréce. Ne ne perdrons rien de tout ce qui regarde cette Monarchie ſi renommée par la valeu par la ſageſſe & par l'érudition. Nous verrons la petiteſſe & la ruſticité des Romai

dans leur fondation, en comparaiſon de la ſplendeur des Grecs. Après le régne des ſept Rois de Rome, qui fut environ de deux cens cinquante ans, & la durée de la République, qui fut de cinq cens, nous entrerons dans les Céſars, & nous toucherons à cette époque adorable du ſalut de l'homme. De là nous paſſerons légérement ſur le régne des quarante Empereurs, qui dura trois ſiécles, pour admirer & pour méditer Conſtantin le Grand.

A ce nom ſi révéré vous ſentez qu'il y a bien du plaiſir à étudier en galant homme. Vous franchiſſez les bornes où l'enfance vous reſſerroit. Vous êtes charmé du zèle de Conſtantin contre les Donatiſtes dans les Concile de Rome & d'Arles, & vous redoublez votre admiration au Concile de Nicée. C'eſt-là que l'Arianiſme eſt foudroyé, & que J. C. eſt déclaré conſubſtantiel à ſon Pere. C'eſt-là que Conſtantin le maitre du monde, le premier du nom, & le premier Empereur Chrétien, dépoſe toute la pompe de la Majeſté, pour faire plus d'honneur à l'humilité chrétienne. On y voit ce nouveau Proſélyte ſe confirmer dans ſa foi, & confirmer la foi des autres. Il n'accepta qu'avec une politeſſe infinie la place qui lui étoit dûë; il prouvoit par cette démarche qu'il ne rougiſſoit pas de ſe trouver à la tête des Confeſſeurs de J. C. ſi cruellement outragé par Arius.

Voulez-vous remonter à la ſource de ces prodiges? C'eſt l'ouvrage de la foi. Dieu inſpire à Conſtantin de croire, & il croit. C'étoit à lui qu'étoit réſervée la gloire d'arborer le premier l'étendart de la Croix, *in hoc*

hoc ſigno vinces. A peine a-t-il ſantifié ſes drapeaux de ce ſigne triomphant, que le Dieu des armées vient à ſon ſecours. Maxence plus fort de moitié que Conſtantin ſort de Rome, il s'aproche, il eſt battu. Ces réfléxions, jointes au ſouvenir de tous les ſecours que les Romains avoient prêtés aux Juifs de la Gréce, me font ſentir que Dieu avoit réſolu de tous les tems de faire de Rome la Jéruſalem du Chriſtianiſme, & le ſiége principal de ma religion.

J'admire encore Conſtantin le Grand dans ſa nouvelle Rome, autrefois Biſance, aujourd'hui Conſtatin[illegible], & Stamboul chez les Turcs. Je me [illegible]ens en paſſant que Conſtantin I. la bâtit [illegible]30. & que Conſtantin XV. ſurnommé [illegible]léologue, la perdit en 1453. triſte époque [illegible]our le Chrétien!

Sur ces grands évén[illegible]nens je partage mon attention entre le [illegible]ogrès de l'Egliſe & les événemens des deux Empires. Je tombe enfin ſur l'Hiſtoire des Muſulmans. J'examine ce qu'ils étoient avant le quinziéme ſiécle, qu'ils prirent Conſtantinople; je parcours tous les événemens de l'Europe ſur l'hiſtoire de chaque état qui la compoſe, & j'achéve ma courſe hiſtorique par ce qui concerne ma Nation, dont je me fais une impreſſion plus circonſtanciée, parce que ſes intérêts me paroiſſent perſonnels.

N'oubliez pas de paſſer de l'Hiſtoire aux différens ſyſtêmes de Philoſophie, à quelque connoiſſance des beaux Arts & à la Fable; de-là au Droit Romain, aux coûtumes particuliéres, aux uſages, ſur-tout à ceux de votre Province, pour ne point

deman-

demander mal-à propos, & pour ſçavoir vous défendre : étudiez les intérêts des Princes & les négociations, afin que, muni des principes généraux & eſſentiels, vous ne ſoyez neuf ſur rien, & que vous ayez au moins l'ouverture néceſſaire pour tirer plus de fruit de l'attention que vous ſerez obligé de donner aux devoirs de votre état; mais pour vous délaſſer d'une ſorte de lecture que vous pouriez regarder comme un travail, liſez quelques volumes choiſis dans tous les genres de l'aimable Littérature, qui rafinent le goût en ornant l'eſprit.

A l'égard de la pluralité des langues, convenons que ſur cet article nos Voiſins ſont plus habiles que nous ; il n'en eſt point parmi eux qui ne regarde notre Langue comme un ſurcroît d'agrément & de politeſſe ; & nous, nous négligeons tous leurs idiomes à un point qui nous fait accuſer d'orgueil, ou ſoupçonner d'incapacité ; d'ailleurs, quand nous ſommes obligez de commercer en païs étranger, nous tombons dans la néceſſité de nous ſervir de truchemens, qui ſouvent trahiſſent nos ſecrets, ou qui nous rendent mal ceux des autres. Et que me ſervira de vivre ſous un Roy qui ſoit le Pere de ſes Peuples, ſi mon inſuffiſance ne lui permet pas de me conſſer ſes intérêts ? C'eſt tout à la fois une eſpéce de honte, & un obſtacle à la fortune d'ignorer tous les idiomes de l'Europe. Nous avons mille bonnes choſes en Eſpagnol, en Anglois & en Italien. On ne peut diſputer à l'Allemagne une profonde érudition ; ſi la langue eſt un peu difficile, auſſi eſt-elle plus néceſſaire, non-ſeulement par reſpect

reſpect pour la premiére Cour du Monde Chrétien, mais encore par raport à nombre de Princes très-puiſſans, auprès deſquels on peut être chargé de quelque commiſſion, & dont il eſt auſſi honorable qu'utile de mériter la bienveillance. Pourriez-vous vous ſouvenir ſans émulation, que Cicéron courut toute la Gréce & toute l'Aſie pour aprendre?

Déja l'on a compris que cette Préface n'eſt que le *Compendium* de la Philoſophie dont je vais dicter les cahiers, & l'on juge bien par cet abregé qu'elle n'eſt barboüillée ni de *Céſare Cameſtres*, ni de *Baralipton*. Elle ne ſentira point la pouſſiére de l'Ecole, & par-là même elle ſcandaliſera le tiers-ordre du païs Latin. Mon but eſt de ſaiſir le cœur d'un jeune homme avant qu'il s'embarque ſur la mer orageuſe du monde, où l'exemple ſéducteur & la vivacité des paſſions font faire ſi ſouvent naufrage à la vertu: *principiis obſta.* Il faut préſerver, conſerver, améliorer le caractére; il faut que la raiſon prévienne l'âge, ſans quoi la jeuneſſe a tout à craindre. C'eſt ce qui a fait dire à un Auteur très-délicat,

Que c'eſt une zone torride
Qui coûte beaucoup à paſſer. *Le P. du Cer.*

Si nous voulons que nos conſeils ſoient de quelque utilité, commençons par flâter l'attention de ceux qui nous écoutent; c'eſt le moyen le plus ſûr de la fixer. Gagnons d'abord la confiance: bien-tôt après nous gagnerons le cœur. Meſurons nos matiéres & notre ſtile ſur la pénétration de notre éleve. Conduiſons-le par degrez aux ſujets

les

les plus interreſſans ; égayons ſur-tout les raiſonnemens les plus forts par des traits qui délaſſent l'eſprit & qui le raniment. Les ſentimens tiennent bien mieux, quand c'eſt l'eſprit qui les introduit dans l'ame.

On ne peut aſſez ſouvent ni en trop de façons rapeller aux jeunes gens l'idée de leurs devoirs. On blâmera peut-être la maniére aiſée dont je traite une matiére ſi importante ; mais je ne ſçaurois me refondre, ni ſur ma maniére de penſer, ni ſur le tour que je donne à ce que je penſe: enfin je veux aprendre à un jeune homme à réfléchir. Il eſt vrai que portez à nous livrer à nos paſſions, nos réfléxions les plus judicieuſes ſont ſouvent impuiſſantes; mais, ſi l'on ne doit pas ſe flater qu'à force de réfléchir on parviendra à une ſageſſe conſommée, du moins, avec le ſecours de l'âge, qui aprend à penſer, & qui améne quelquefois le bon eſprit, on corrige aujourd'hui un défaut, demain un vice, & ſi l'on ne devient pas tout à fait ſage, on devient moins fou ; c'eſt je crois, à ce moins de folie que ſe réduit la ſageſſe des hommes.

Nous ne ſommes ni aſſez raiſonnables, pour nous fixer à joüir des plaiſirs que la Religion permet, ni aſſez ingénieux pour corriger par le ſecours de la raiſon l'amertume de nos diſgraces. Otez de la raiſon cette affreuſe auſtérité que lui prêtent ceux qui la craignent, parce qu'ils ne la connoiſſent pas, ou qui la haïſſent, parce qu'elle les bleſſe par l'endroit ſenſible ; ôtez de la paſſion ſon opoſition au Chriſtianiſme, arrachez-en tout ce qui peut nuire à la réputation, à la ſanté & à la fortune ; aſſujettiſſez-la à des princi-

pes

pes, & ne vous en laiſſez pas tiranniſer, vous n'en deviendrez que plus heureux. En un mot que la raiſon ſoit votre paſſion dominante. Je crois que c'eſt là la Philoſophie qu'un jeune homme doit aprendre avant la corruption attente à ſon cœur : C'eſt une aſſez loüable occupation que de former un vraiment honnête homen n'importe plus à la gloire d'un ue de jetter dans l'ame de ceux qui devenir d'excellens ſujets, les ſe-
.a plus haute vertu.
vrai qu'on ne convertira jamais tous nmes, ils pécheront toûjours, & t une raiſon de toujours écrire. Je crois rtant qu'ils ne ſe corrompent de plus en , que parce qu'on ne leur tient que des u ritualité, ou qui ſentent trop votion ou l'étude leur font p... Je prends une autre route, le qui me convient ; je ne fais point ... aocteur avec mon éléve ; je dépoüille ma morale d'une ſévérité rebutante ; je le flate par les plaiſirs innocens, pour le ramener plus ſûrement à ſes vrais intérêts. Ce moyen m'a paru le plus ſûr pour percer juſqu'au fond de l'ame.

A un pédant ou à un hypocrite, propoſer de la conformité entre les plaiſirs innocens & les bonnes mœurs, quel paradoxe ! Quelle héréſie ! C'eſt Epicure reſſuſcité. D'autre côté, la fougueuſe jeuneſſe traitera mon ſiſtême de viſion : accoutumée depuis quelque tems à préférer la groſſiéreté, l'ignorance & la débauche à la politeſſe, à l'érudition, au bon eſprit, elle regarde le don des maniéres comme une puérilité, le don de

de bien penſer comme un aprentiſſage académique, & la modération des deſirs comme une vertu de Chartreux; ainſi, en cas d'examen & de cenſures de ces deux parts, je ſerois diſpenſé de répondre, puiſque les deux objections ſe détruiſent mutuellement.

D'ailleurs, les plus ſcrupuleux ſçavent bien que le monde demande une autre éducation que le Cloître: & mon projet eſt de faire un galant homme, un parfaitement honnête homme, un homme de mérite, un homme de bien. Que la jeuneſſe commence par ſe faire un eſprit de vérité, d'équité & de droite raiſon, on ne peut pas lui demander moins. A ce commencement de caractére ajoûtez la bonté d'ame, le bon eſprit, le don des maniéres, & le goût des bonnes œuvres; c'eſt tout ce que je demande de vous; & c'eſt par ces quatre parties principales de caractére que j'eſſaye de vous conduire au vrai mérite.

A quelle extrémité la corruption du monde nous réduit! quelles précautions elle exige! Il faut ruſer avec l'homme pour le ſervir efficacement; il faut entrer dans ſon cœur avec art, il faut prévenir ſes préjugez; car quel moyen de les détruire? il faut ménager ſa pareſſe, & laiſſer pourtant quelque choſe dans l'eſprit de celui, qui trop tôt rebuté ne voudroit pas tout lire. Il faut à ſon gré montrer ou ſuprimer de l'eſprit, faire briller le ſien aux dépens du nôtre, & recevoir, comme une grace de ſa part, la peine qu'il trouve à lire ce qu'on n'écrit que pour lui.

Jeune homme que je veux moins flat-

ter qu'inſtruire, accommodez-vous à mon eſprit, prenez aujourd'hui ce qui vous convient, & gardez pour un âge plus avancé les réfléxions qui vous paroîtront au-deſſus de vous. Raprochez toutes les ſaiſons de l'homme & tous les états de la vie. Peut-être trouverez-vous tout ce qui vous eſt utile depuis le matin juſqu'au ſoir de votre âge, & pour toutes les ſituations où vous pourrez être : peut-être même que ce qui ſera vraiment inutile pour vous, vous paroîtra néceſſaire par raport aux autres. Aſſujettiſſez donc votre pénétration à l'étenduë de mes ſoins, & prouvez par un redoublement de vertu l'efficacité de mon zèle.

Un exemple bien reſpectable dévroit, ce me ſemble, donner quelque autorité à mes conſeils. Peres de Famille, réveillez-vous, multipliez vos ſoins, paîtriſſez le pain de vos enfans avec le levain de la raiſon. Aimable jeuneſſe, ſentez une bonne fois tout le prix du mérite perſonnel. Laiſſez loin de vous le tourbillon des pervers, formez-vous un excellent caractére, ſoyons tous amis, mais ſoyons encore plus amis de la vertu, & ſouvenons-nous tous enſemble d'un grand trait le plus propre à nous y conduire.

Philippe de Macédoine n'eut rien tant à cœur que l'éducation de ſon fils. De-là le choix d'un Gouverneur & d'un Précepteur l'élite de la Gréce. Peres, voilà pour vous. Olimpias eut les mêmes vûës que Philippe: elle n'étoit pas moins curieuſe de la perfection d'Alexandre; & comme ſi elle eût deviné qu'il deviendroit le vainqueur de l'Aſie & le modèle des héros, elle tourna des

ſon

ſon enfance toutes ſes penſées & tous ſes ſentimens du côté de la grandeur. Elle ne ſongeoit pas, comme la plûpart des femmes, à faire de ſon fils *un petit-maître* ou un Adonis. Meres, voilà votre leçon. Enfans, voici la vôtre. Dès qu'Alexandre, élevé par ces grands maîtres, eût défait Darius, la caſſette du vaincu enrichie de tout ce qu'il y avoit de précieux en Orient, & qui ne ſervoit pourtant qu'à contenir des parfums, devint pour le vainqueur un coffre fort reſpectable, ſeul digne de contenir l'Iliade d'Homère. Alexandre mépriſa la moleſſe qui perdit Darius: il aima les belles-lettres qui illuſtrérent Ariſtote, & il eut une même avidité pour l'éloquence & pour la gloire. Que chacun de nous, proportion & ſubordination gardées, mette ſuivant ſon état cet exemple à profit: c'eſt tout le fruit que j'attends de mon ſyſtême.

Ne pouvant pas prévoir de quel côté votre goût portera votre eſprit, je ne puis mieux faire que de vous propoſer des réfléxions utiles ſur la matiére qui s'offre quand j'écris. Remarquez un moment avec moi juſqu'à quel point on portoit la ſuperſtition avant le Chriſtianiſme. Le jour même qu'Alexandre vint au monde, Eroſtrate, ce fou ſi fameux dans l'hiſtoire, croyant s'immortaliſer, brûla le temple d'Ephèſe conſacré à Diane. Les Fabuliſtes de ce tems-là ont dit que la Déeſſe uniquement occupée de cette naiſſance, aima mieux préſider aux couches d'Olimpias que de ſauver ſon temple de l'incendie. Ne ſeroit-ce point ce ſoin officieux de Diane, qui dans la ſuite auroit porté Alexandre à vouloir ſe faire

diviniſer ? peut-on lire toutes ces extravagances ſans réfléchir que les plus grands hommes ſont ſujets à de grandes foibleſſes, que les Princes ſont bien à plaindre quand ils ſe livrent à de lâches adulateurs, que les Dieux de la fable étoient bien bornez, & que le temple d'Ephèſe n'étoit pas bâti ſur la pierre dont parle S. Matthieu ?

Si vous me liſez avec ce bon eſprit dont je vous parlerai, vous ne croirez pas que par ces citations je veüille faire parade d'épiſodes hiſtoriques qui ſont ſçus de tout le monde, mais que je veux vous aprendre à lire avec fruit. Que ces exemples vous ſervent pour tout ce que vous lirez. N'oubliez pas ſur-tout ce conſeil déciſif que je vous répéterai cent fois : faites de bonnes remarques. Donnez à cet uſage précieux du tems deux heures par jour, vous ne ſerez jamais homme inutile, vous vous ſuffirez à vous-même, & vous amaſſerez de bons matériaux.

Quelque trait que je cite, quelque ſtile que je prenne, jeune homme, tout eſt conſeil pour vous. Uſez ſobrement de celui que je vous ai donné ſur la pluralité des langues. Rien ne vous doit diſpenſer d'aprendre préférablement à toutes, la pureté & la délicateſſe de la vôtre, & il n'eſt donné qu'aux Dames de parvenir à ce poi[nt] ſans le ſecours de la latinité. Le Latin [bien] conçu conduit à l'intelligence des g[rands]

leur eſt propre. Com-
ils devenir gens de mérite,
leur vie à décliner & à
ne font pas attention que
ne peut ſervir qu'à apren-

phe pour la vertu! il n'eſt
ne vicieux qui ne veüille la
dans ſa famille. J'ai ſaiſi ce
qui fait ſeul le mérite de ce
re, que j'attaque, ne quittera
ns ni ſes préjugez; mais il me
les reproches que je lui fais,
les conſeils que je donne à ſon
ls prend du goût pour des prin-
ains & pour des conſéquences
ſubſtituera aux ſiens un nouveau
l'éducation : & c'eſt le ſeul moyen
les hommes tels qu'ils dévroient

démontrerai que ce qu'on apel-

érudition, vous ne ſçauriez vous ſuffire à vous méme, & les fâcheux vous aſſomment. Sans politeſſe, vous reſtez comme un ours dans votre taniére, vous faites brutalement grand'chére, & vous vivez ſeul. Sans fermeté, les élémens ou les ſcélérats vous perſécutent, & le moindre revers vous accable. Sans complaiſance, vous paſſez pour un féroce ou pour un tyran. Sans raiſon, vous n'agiſſez, vous ne parlez, vous n'écrivez que par caprice. Sans eſprit, vous gâtez les meilleures choſes, & vous déplacez juſqu'à la vertu.

Nous cherchons tous les moyens de devenir heureux; ce ſentiment eſt de l'eſſence de notre nature; & de tout ce qui nous flate, rien n'échape à notre attention. Qu'on ſe marie, on attend un fils. Juſques là tout eſt dans l'ordre ſi on concilie ſes plaiſirs ſur ſes devoirs: enfin ce fils vient, & le plus ſouvent on confie ſon éducation à un homme groſſier qui ne ſçait pas lire. Pourquoi? le bon marché fait tout prendre, & on ne veut pas réfléchir qu'on ne ſçauroit aſſez payer un excellent précepteur: voilà le premier principe du mal. L'enfant de ſon côté craint ſon thême comme le pilote craint l'écuëil. Cicéron, Virgile & Horace ſont ſes grands ennemis: s'ils l'accuſent de pareſſe, il les traite de calomniateurs, & le précepteur de bourreau. Enfin il eſt peu de précepteurs capables de convaincre la jeuneſſe que l'étude n'eſt ni un métier ni un fardeau, que c'eſt une peine courte & legére, qu'elle ouvre l'eſprit, & qu'elle nous rend propres à tout. Le maître ſouvent plus borné que le diſciple

ciple, ne l'inſtruit qu'à la façon des perroquets. Il ne ſçait point aplanir la voye ni adoucir la dureté des termes. Jamais de ces traits hiſtoriques qui trouveroient ſi bien leur place dans la converſation. La matiére qu'on traite, & l'eſprit de l'écrivain ne ſont point ſentis; cependant la traduction eſt faite, la leçon eſt répétée, l'écolier gagne l'image, le pédant s'aplaudit. Avec tout cela le précepteur, mal choiſi par avarice, fut toujours & ſera toujours un ſot, & l'enfant qui promettoit, mal dirigé, reſte un ignorant. Ce deſordre finira quand on changera de ſyſtême.

Quel affreux renverſement! mille gens diſtinguent fort bien l'eau de la Barbade, de la *fine orange*, & donneroient des leçons de trictrac & d'échecs, qui ne ſçauroient définir un ſubſtantif & un adjectif. On veut ſçavoir les choſes, & on eſt effrayé de la maniére de les aprendre. Si j'avois dit aux Dames d'Allemagne qu'aïmer eſt le plus joli verbe du François, que tendreſſe & beauté ſont les plus riches ſubſtantifs de notre langue, & que conſtance *éternelle* eſt un adjectif rare parmi nous, elles m'auroient regardé comme un précepteur aſſez galant. Mais ſi je dis tout uniment à nos Dames que toutes les choſes de la vie ſont autant de ſubſtantifs, & que l'adjectif eſt l'épitéte qui exprime la qualité de chaque choſe: ſi j'ajoûte que deux adjectifs ne ſçauroient former un ſubſtantif, elles me prendront pour un ſecond *Triſſotin*. En un mot nous craignons d'aprendre ce que nous devons ſçavoir. Nous ne voulons par remonter juſqu'à la racine des choſes.

On haït les principes, on ſe croit aſſez habile, quand on ſçait effleurer le bon de la ſuperficie. On ne veut pas parler mal, & on ne veut pas aprendre à parler bien: on ne veut pas ſçavoir définir, & on voudroit raiſonner juſte. C'eſt de cette contradiction monſtrueuſe que naiſſent tous les barbariſmes dans le langage, & tous les ſophiſmes dans le raiſonnement. Ceci n'eſt qu'un canevas: j'ai tâché de le remplir en nourriſſant & en multipliant mes Chapitres.

J'ai lû & relû ce Traité avec plus d'attention que jamais, non en Auteur qui s'admire, mais en Ecrivain qui cherche de bonne foi à connoître ſes fautes & à les corriger. Je ne voudrois avoir plus de talens que pour contenter plus parfaitement mes Lecteurs. Je ſuis homme; donc je ſuis foible, & je puis ſans honte avoüer ma foibleſſe. J'attendois mes derniers exemplaires avec quelque empreſſement; j'avois même emprunté de nos meilleurs Ecrivains les embelliſſemens, qui me paroiſſoient convenables pour introduire mon Livre chez les curieux plus honorablement que la premiére fois. Hélas! j'eus peine à le reconnoître, tant il étoit mutilé, & je ne pûs m'empêcher de jurer tout bas.

En effet, quoi de plus rebutant pour le Lecteur, que d'être obligé de deviner une période traveſtie, & de rétablir une conſtruction deshonorée par une ponctuation ridicule? Ce défaut, plus important qu'on ne penſe, pourroit gâter les livres les plus reſpectables, & dont nous tirons nos régles les plus infaillibles pour les mœurs. La régularité ou l'irrégularité de la ponctuation rendent

dent le même texte ſuſceptible de deux interprétations diamétralement opoſées. L'eſprit vivifie, mais la lettre tuë : tout le monde ne ſçait pas bien lier ; & ſi la ponctuation eſt très-importante dans la langue Latine, mille fois plus abondante & plus énergique que la nôtre, comment le François peut-il être entendu, ſi l'Impreſſion le défigure ?

Mais enfin la pénétration des connoiſſeurs a ſupléé en ma faveur aux fautes de cette eſpéce, & il y auroit de ma part de la mauvaiſe humeur à me plaindre amérement de ce que le Public a obligeamment pardonné. Je ne ſerai pas ſi indulgent ſur mes propres fautes, je les ai ſenties, je les avouë, & j'ai tâché d'en réparer une partie : car combien en reſtera-t il encore que l'exactitude, toujours la dupe de l'amour propre, n'aura pas même remarquées ? On ſe pardonne un tour défectueux en faveur d'un joli trait, on ſacrifie la raiſon à l'eſprit ; tous les Auteurs en ſont-là ; mais pourquoi cette réfléxion ? on m'a compris dans l'amniſtie générale.

Je ſuis tombé dans des négligences grammaticales, que tout autre Ecrivain plus clairvoyant & plus circonſpect que moi auroit aperçûës. Il eſt vrai que ſouvent il en échape de pareilles à la legéreté de la plume, qui, quand l'eſprit eſt de belle humeur, vole rapidement de période en période. Chacune a ſes termes favoris, & on ſe fait un ſtile d'habitude. De-là des tours & des expreſſions qui reviennent ſans ceſſe malgré l'Auteur. Tantôt occupé à exprimer un ſentiment ou à polir une penſée, tantôt plus attaché aux traits qu'à la drape-

rie, je n'ai point réfléchi que, quand on peint d'imagination, on employe trop ſouvent les mêmes couleurs. Une idée, que je trouvois heureuſe, aidoit à la vivacité à me ſéduire. Enfin je ne me ſuis aperçu qu'après l'impreſſion de ces répétitions involontaires qui gâtent le ſtile : les réfléxions les plus judicieuſes & la narration la plus coulante ont également beſoin des graces de la variété.

Les défauts dans le plan ſont plus importans & moins pardonnables, parce que la vivacité ne peut pas ſervir d'excuſe, & que le parfait arrangement d'un ouvrage eſt la preuve la moins équivoque d'une bonne judiciaire. J'ai eu tort de laiſſer ſubſiſter pour le premier Chapitre de mon Livre, ce qui n'en étoit que le diſcours préliminaire. C'eſt porter trop loin la ſingularité, que de comprendre dans le corps d'un ouvrage ce qui eſt néceſſairement un hors d'œuvre. Cette faute de ma part eſt d'autant plus groſſiére, que je ſuis convenu dans la ſeconde édition, que ce premier Chapitre n'étoit que le *Compendium* ou l'abregé de ma Philoſophie. Cette contradiction de ma part ne pourroit-elle pas s'apeller par un Philoſophe rigoriſte *contrarium in objecto* ? Je réduis donc le nom de Chapitre à celui de Préface. L'enflure des mots ne fait pas la valeur des choſes.

Voici ſelon moi la plus groſſiére de mes fautes. A peine mon éléve ſçavoit-bégayer l'idiome des Latins, que je le conduiſois, en homme de mon âge, ſans réfléchir que j'écrivois pour un homme de quinze ans. Je venois de dire que j'eſſayois de faire u

homm

homme, & je croyois parler à un homme fait. Tout le monde ſçait qu'un diſcernement juſte & délicat ſur les ouvrages d'eſprit, eſt le fruit le plus précieux qu'on puiſſe tirer de l'érudition ; & il eſt vrai que ſans cette juſteſſe de goût on ne ſçauroit acquérir les grands dons de bien penſer, de bien parler, de bien écrire. Or ces dons ne ſont aſſurément pas à la portée du jeune homme dont l'eſprit s'émancipe, mais dont la raiſon n'a pas encore atteint ſes années de majorité. Je devois donc lui donner quelques conſeils ſur les moyens de les acquerir. Vouloir conduire quelqu'un à la perfection ſans lui frayer le chemin qui y méne, c'eſt paſſer du commencement à la fin, *omiſſo medio* : c'eſt reſſembler à ces faux Prêtres qui uſurpent le Sacerdoce *per ſaltum*. Il ne faut pas d'avis trop élevez à l'homme qui commence, & de l'aprentiſſage au chef d'œuvre, l'intervale eſt grand.

Au commencement de cette Préface j'ai montré qu'une fade critique ne m'ébranloit pas : ici je donne un exemple de la ſévérité avec laquelle on doit ſe critiquer ſoi-même. Mais ce n'eſt pas aſſez de ma part de ſentir & d'avoüer mes torts, je dois ſur tous les chefs une ſorte de ſatisfaction ; & je ſouhaite qu'on la trouve dans les changemens que j'ai faits, & dans le nouveau Chapitre que je donne par ſuplément ſur les premiers élémens de la littérature. Je ſçai qu'il eſt difficile de remplir des lacunes : il en coûte pour ajuſter un milieu entre ce qui le précéde & ce qui le ſuit ; nous ne voyons même perſonne qui veüille finir l'ouvrage d'un autre. S'il eſt mauvais, il ne mérite pas qu'on

l'achéve; & s'il eſt au mieux, on ne veut point travailler d'après un grand Maître. Le Roman de Voiture, & le Virgile traveſti de Scaron ſont reſtez imparfaits. Si j'avois été meilleur Architecte, j'aurois mieux entendu le deſſein & l'exécution: je n'aurois pas été obligé d'épaiſſir mes fondemens & de travailler dans œuvre.

Pourquoi voit-on tant d'ignorans, de pareſſeux, de libertins, d'hommes groſſiers & inutiles? C'eſt qu'on ne met point à profit cet âge fortuné, que j'oſe apeller intermédiaire, entre les détails répugnans de la ſcholaſtique & les vûës ſérieuſes d'un établiſſement. On peut dire en général qu'un jeune homme eſt auſſi charmé d'avoir fini ſes claſſes à quinze ans, qu'un porte faix qui ſe débarraſſe de ſon fardeau; il ne voit plus que de cent lieuës le Collége qu'il vient de quitter, il en abhorre le ſouvenir, il ſe croit tiré d'eſclavage; & ce nouvel affranchi ne s'occupe plus que de ſes exercices, de ſon entrée dans le monde, des agrémens extérieurs, des plaiſirs folâtres, de la compagnie des jeunes fous, & de la néceſſité prochaine d'opter entre l'épée & la robe. Dans le fort de cette ſéduction de toute eſpéce, que devient la précieuſe érudition dont les premiers principes lui ont coûté tant de tems & tant de ſoins? C'eſt un avorton qui périt avant que de naître: c'eſt une fleur qui ſe fane avant que d'épanoüir: ſemblable au foin qui croît ſur le toît d'une mauvaiſe chaumiére, & dont on ne recuëille rien, *ſicut fœnum tectorum, &c.* Je ſçai que ce trait du Prophéte Roi regarde plûs les pervers que les ignorans, auſſi je n'en tire qu'une

qu'une comparaiſon. Si on en veut voir la traduction littérale, on la trouvera dans Malherbe ; mais je croi qu'on me ſçaura bon gré de raporter du moins ici ces quatre beaux Vers de Heſnault.

Toi qui meurs avant que de naître,
Aſſemblage confus de l'être & du néant,
Triſte avorton, difforme enfant,
Rebut du néant & de l'être, &c.

Les jeunes gens donnent dans deux extrémitez étonnantes. Si on tâche de leur inſpirer du goût pour les belles Lettres, ils croyent qu'on veut les remener à pas d'écreviſſe juſqu'à la méchanique de la Grammaire, ou qu'on va les élever par degrez juſqu'aux langues Orientales. Ils ne ſçavent pas que le Rudiment du monde eſt le plus néceſſaire de tous les livres. Mais celui qui a un peu de ſéve & de raiſon penſe bien autrement. Il veut ſçavoir l'étimologie des termes qui lui avoient fait peur, & il ne veut pas ſe reprocher d'avoir perdu dix ans de ſa vie à défricher un champ raboteux. Il veut connoître à fond ces illuſtres morts qu'il n'avoit qu'entrevus, & dont il avoit craint le commerce. Il forme ſon eſprit & l'enrichit aux dépens du leur. Ce qu'il avoit trouvé un métier pénible, lui paroît le plus beau de tous les Arts. La mine eſt découverte, & il creuſe. Le fonds eſt cultivé, & il recuëille au centuple. Enfin il s'introduit courageuſement dans le ſentier qui méne à la gloire, & c'eſt-là que commencent les prodiges de l'émulation, ſans laquelle on ne verroit pas de Grands-hommes.

Voilà

Voilà ce que j'attends des ſujets aimables & dociles, qui voudront bien me regarder comme leur ami, & tirer quelque utilité de mes conſeils. Prêt à me réjoüir avec eux, qu'ils s'inſtruiſent avec moi. Il ne s'agit entre nous ni de décliner *Muſa*, ni ſoutenir au Collége Royal une Thèſe en langue Hébraïque. Je ne leur propoſe qu'un milieu judicieux & amuſant entre l'ignorance & le profond ſçavoir. J'admire les hommes vraiment doctes comme les vrais dévots. Mais je ſuis ſi perſuadé qu'il eſt peu de ſçavans qui d'ailleurs ayent du mérite; que j'ai toûjours craint de me gâter le peu que j'ai d'eſprit, ſi je me hériſſois d'un ſçavoir inutile. Le Chevalier de Cailly penſoit de même.

Dieu me garde d'être ſçavant
D'une ſcience ſi profonde :
Les plus doctes le plus ſouvent
Sont les plus ſottes gens du monde.

Il faut ſçavoir, mais préférablement à tout il faut ſçavoir vivre. Je croi qu'on a l'eſſentiel de la ſcience, quand on ſçait tout ce qu'un galant homme doit ſçavoir, quand on a aſſez de ſont pour bien remplir les devoirs de ſon état, & aſſez d'acquis pour être ſouhaité dans un monde poli. En un mot, je demande un eſprit plus orné que ſurchargé. Mais, pour ſe former l'eſprit que je ſouhaite, il faut une grande juſteſſe & une grande délicateſſe de goût, & c'eſt ce qui fait que le vrai mérite eſt ſi rare. Ce goût ne ſe peut gagner que par le commerce des livres choiſis & des honnêtes gens, de ces gens qui nous gagnent le

cœur

cœur en nous inſpirant le deſir de leur reſſembler. Ces hommes, ſeuls propres à piquer l'émulation d'un jeune homme bien né, vous ne les verrez point donner dans les obſcénitez, dans l'équivoque, dans le quolibet, dans la fadaiſe, dans l'eſprit romaneſque. Ces fades ornemens ne dévroient ſe debiter que ſur le Pont neuf. Tout cela ſent le goût dépravé & le faux bel eſprit.

Ces deux défauts, tout odieux qu'ils ſont, gâtent bien des caractéres. Les Dames ne ſont pas moins interreſſées que nous à s'en garantir. Non que je veüille être leur Pédagogue; c'eſt d'elles que nous tenons la maniére de bien écrire & de bien parler. Elles ont une Rhétorique naturelle qui les diſpenſe de l'étude; & ſi celles qui ſont nées avec d'heureuſes diſpoſitions, vouloient ſubſtituer de bonnes lectures à de fades Hiſtoriettes & à de miſérables Romans, la ſage défiance à la préſomption, & des principes ſûrs aux préjugez & à l'entêtement, elles ſe trouveroient de niveau avec tant de femmes illuſtres, dont le Catalogue ſe trouve dans tous les livres. Ces Dames ſçavoient beaucoup, mais elles n'étoient pas *les Femmes ſçavantes* de Moliére: leurs talens étoient précieux, mais elles n'étoient pas *des Précieuſes ridicules*, & *Triſſotin* n'avoit pas été leur Précepteur.

Je voyois autrefois avec admiration nombre de femmes diſtinguées courir dès cinq heures du matin pour entendre nos grands Orateurs. Je voyois les jeunes gens former entr'eux de petites Académies, prémices heureux du mérite naiſſant. On ne rougiſſoit pas alors d'avoir de l'eſprit. Aujourd'hui

d'hui ce goût eſt uſé, cette mode eſt paſſée : il ſemble même qu'il y ait du danger à devenir homme de mérite. De là vient qu'imperceptiblement les belles-Lettres vont rentrer dans le cahos d'où les tira le Cardinal de Richelieu. Le tems des Homéres, des Plautes, des Pindares, des Anacréons, des Démoſthènes, voilà la gloire des Grecs. Le ſiécle d'Auguſte, voilà la gloire des Latins. Le Régne de Loüis XIV. voilà la nôtre. Mais peu curieux de la conſerver, la pareſſe & les plaiſirs nous replongent dans l'ignorance. Il eſt vrai que nous avons encore aujourd'hui de grands ſujets dans tous les genres, mais ils ſont plus rares faute d'émulation.

Nous admirons encore un peu, mais inſenſiblement nous en perdrons l'habitude. Un changement ſi ſubit démontre ſans replique la décadence du bon goût, dont le P. du Cerceau parle ſi bien. Cette décadence ne ſe borne pas à deshonorer l'eſprit, elle s'étend à toutes les parties de l'éducation, & c'eſt ce qui deſole les partiſans du mérite. Je croi pourtant qu'un bon Gouverneur auroit grand plaiſir à former des éléves dignes de ſes ſoins. Pourquoi donc le ſuccès eſt-il ſi rare ? C'eſt qu'il demande deux hommes, un qui ſçache inſtruire, un qui veüille écouter.

Mais quel homme eſt aſſez habile
Pour hâter un eſprit tardif,
Ou contenir un eſprit vif ?
Ce chef d'œuvre n'eſt pas facile.
D'ailleurs la jeuneſſe indocile
A des yeux & ne veut pas voir ;

Et

Et rebutée au moindre obſtacle,
Elle voudroit par un miracle
Ne rien aprendre & tout ſçavoir.

Je ne ſçai ſi j'aurai bien placé mes ſuplémens. Un de ces morts, avec qui je ſuis en commerce, m'avertit de ne pas coudre de la bure avec de la pourpre. Le conſeil eſt judicieux; mais à qui eſt-il donné de le ſuivre? A tous hazards, fidèle ſectateur d'Horace, j'ai tâché de réünir par tout l'agréable & l'utile. J'avois ſondé le gué à la premiére édition, je me ſuis démaſqué à la ſeconde, à la troiſiéme je m'enhardis: j'augmente mon Livre, la matiére eſt vaſte, & mon zèle eſt ſans bornes. Cette diſpoſition me tient lieu de talens.

On dit toujours bien ce qu'on dit,
Quand le cœur fait parler l'eſprit.

Il eſt pourtant vrai qu'un livre qui ſe fait jour en faveur de la nouveauté, paroîtroit bien meilleur, ſi le Lecteur & l'Ecrivain ſe trouvoient même intention, même pénétration, même façon de penſer. Ce Traité auroit beſoin, plus que tout autre ouvrage, de trouver cette convenance que je crois une eſpéce de ſimpathie. O que cette ſimpathie d'eſprit auroit de pouvoir ſur le cœur! Les nœuds ſecrets dont parle Corneille, qui nous préviennent ſubitement, & qui ſont les commencemens d'une liaiſon imprévuë, peuvent ſe rompre auſſi rapidement qu'ils ſe ſont formez. Un travers dans l'humeur, un entêtement, trop de ſéchereſſe dans les maniéres, la différence des ſentimens, un rien enfin détruit en moins d'un quart-

quart-d'heure ce que le premier mouvement avoit produit. Il n'en eſt pas de même de cette ſimpathie, qui procéde non-ſeulement d'une phiſionomie qui plaît, mais encore de la conformité dans la façon de penſer, & du même goût pour la littérature. Le mérite qu'on reconnoit ou qu'on ſupoſe dans l'Ecrivain, juſtifie la prévention du Lecteur. Son eſtime lui paroît moins hazardée, & quelquefois devient par gradation le fondement légitime de la tendre amitié. Que j'aimerois à écrire, ſi un connoiſſeur, en me liſant, m'honoroit

De ce je ne ſçai quoi, qu'on ne peut expliquer. . . . . *Corn.*

Balthaſar Gracian dit excellemment, qu'il y a une parenté de cœurs & de génies, que cette ſimpathie n'en demeure pas à l'eſtime, qu'elle va juſqu'à la bienveillance, d'où elle arrive enfin à l'attachement : qu'elle perſuade ſans parler, & qu'elle obtient ſans recommandation.

J'ai lû en quelque endroit, qu'il eſt permis à la vertu de ſouhaiter de la réputation ; à plus forte raiſon doit-on permettre aux Ecrivains de ſe repaître d'un peu de fumée. De-là combien de recherches, de veilles, de travaux, combien de feüilles retouchées vingt fois ! Souvent même ce qui paroît le plus aiſé, eſt ce qui a coûté le plus ; il faut bien de l'art pour ne laiſſer voir que du naturel, & malgré toute cette étude, on n'eſſuye que trop ſouvent le ſort, dont M. Rouſſeau vous parlera dans la ſuite. Si vous écrivez par penſées détachées ? cette maniére ne convenoit pas à un diſ-

cours

cours qui doit être ſuivi. Si vous ſuivez trop votre ſujet? vous ne connoiſſez pas l'heureux enthouſiaſme. Mêlez-vous l'un & l'autre? Une *précieuſe* dira que votre ſtile n'eſt pas décidé. Revenez-vous quelquefois à la charge pour faire plus d'impreſſion? Vous tombez dans des redites ou des déplacemens. En un mot, les prétextes ſpécieux ne manquent jamais à la critique, ſur tout quand elle eſt ſoutenuë par l'eſprit gauche ou par le mauvais goût. Que peut faire de mieux un Ecrivain qui ne ſe déconcerte pas aiſément, que de s'en dédommager par la flatteuſe eſpérance d'être honoré de l'aprobation du Public? C'eſt le ſeul piége que m'a tendu l'amour propre, & c'eſt le ſeul prix que j'ai oſé attendre de mes ſoins. Rien ne pourroit me flatter autant, que d'inſpirer aux jeunes gens du goût pour le vrai mérite.

Malgré toutes les raiſons qui m'ont déterminé à groſſir conſidérablement mon Livre, peut-être aurois-je bien fait de m'en tenir-là. Le Public étoit content, le ſera-t'il encore? Les goûts changent, l'eſprit eſt quinteux, l'imagination ſe refroidit, toute beauté s'uſe; & juſqu'au titre d'un Ouvrage, en tout on voudroit du tout neuf. Il eſt vrai que mon plan étoit irrégulier, mais auſſi je n'ai pû réparer cette irrégularité qu'en traitant une matiére ſéche, ennuyeuſe, & rebattuë mille fois. N'eſt-ce point corriger un défaut par un autre défaut, & devois-je m'expoſer à devenir fatiguant par reconnoiſſance?

Quand mon Livre parut, j'eus peur que le titre ne révoltât. Je le trouvai trop impoſant;

Livres exquis & les honnêtes gens, c'eſt la ſource de la politeſſe, du goût & de l'érudition. Voilà l'eſprit de mon Livre; & c'eſt dans les jeunes gens ce concours heureux que j'apelle le Rudiment de la ſageſſe. On peut bien paſſer cette métaphore à un Profeſſeur d'eſpéce ſinguliére, & à un Auteur de nouvelle édition. Pourrois-je craindre de faire le rôle de Maître ès Arts, ſi je plaiſois aux hommes choiſis?

J'ai déja accoutumé l'oreille aux termes d'axiome, d'hypothèſe & de ſubſtantif. Il m'en eſt échapé quelques autres qui ſont néceſſairement du métier; & je me juſtifie de cette liberté ſur l'exemple de la Fontaine. Quand il rajeuniſſoit un vieux mot, qui lui fourniſſoit une rime, ou qui racourciſſoit ſa Fable par un tour plus laconique, il peſtoit contre l'uſage qui avoit proſcrit ce terme: mais enfin, ce terme étoit bien placé. C'eſt grand dommage, dit-il, qu'on ait répudié ce mot.

Il m'a toujours paru d'une énergie extrême.

M. Rouſſeau en lâchant tous les foudres du Parnaſſe contre le ſophiſme impoſteur, auroit-il beſoin pour ſe faire entendre, de nous peindre un eſprit de travers, dont tous les raiſonnemens ſont gauches? Si, pour faire concevoir les choſes, on ſe ſert de termes qui ſont uniques, eſt-ce un pédantiſme? Ne ſçauroit-on en aprendre l'étimologie, ſans gagner la migraine? Je ſçai qu'il eſt plus agréable de retenir une ſcéne d'Andromaque & des fragmens de Quinault; auſſi les termes de l'école ne ſont-ils pas faits pour la ruelle. Mais j'en conviens-là; il faut

faut en tout remonter aux principes. C'est
à l'Ecrivain circonſpect à ne pas ennuyer
en inſtruiſant. Les meilleures choſes dépla-
cées perdent tout leur prix. Quintilien don-
ne là-deſſus une leçon bien utile à ceux qui
ſe mêlent d'écrire. *Non tam refert quid di-
cas, quàm quo loco.* C'eſt ſur cette règle que
j'ai corrigé cette ſixiéme édition.

J'ai peine à entamer ce qui me reſte à di-
re, pour rendre complet l'argument de ce
Traité. J'ai crû devoir ajouter des exem-
ples de ma façon, aux conſeils que je don-
ne ſur la Litterature. Ces exemples ſont de
deux eſpéces, mes amuſemens & mes oc-
cupations. Pendant quatre ans que les af-
faires du Roi me retinrent à la Diette de
l'Empire, je me fis un devoir de remplir
utilement le vuide de chaque jour, & je
commençai par crayonner le plan du Li
vre auquel on a fait grace. Cette premiér
idée m'en fit naître une ſeconde, qui d
mandoit moins d'attention. Je ramaſſai
qui m'amuſoit & ce qui m'occupoit alor
& j'y joignis ce que j'avois fait de plus
portable depuis ma tendre jeuneſſe. V
les matériaux d'un ſecond Ouvrage,
de même goût que le premier, mai
même encre & tendant à même fin.
vrai qu'il n'eſt pas également fait pour
le monde, mais il ſera plus inſtructif
ceux que des circonſtances partic
peuvent engager dans la même ſi
où je me trouvois. Ainſi amuſan
quelques-uns, plus utile aux aut
jeunes gens pourront former le de
crire legérement dans tous les
dans tous les genres, & parvenir

art, que je n'ai point attrapé, de paroître homme de mérite.

Cet art qui pourroit effrayer les puſillanimes, n'eſt pas auſſi difficile à acquerir qu'on le croiroit au premier coup d'œil; il ne s'agit que de vouloir & ſçavoir profiter de ce qu'on voit tous les jours. Eviter les défauts, imiter les vertus, mettre à profit la lecture & l'uſage du monde, connoître la folie, adorer la ſageſſe, faire emplette de mémoire, d'eſprit & de goût: à ce moyen, l'eſprit le plus bouché pourra faire fortune avec les plus imparfaits. Si l'on en vouloit eſſayer, l'oiſiveté feroit moins de vicieux, & la République des Lettres ſeroit mieux peuplée.

Les goûts ſont ſi différens, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un Ouvrage ſoit par tout du goût de tout le monde; mais par la même raiſon, il n'eſt pas poſſible que chacun ne trouve pas quelque choſe qui lui convienne dans celui que je propoſe; & ſi l'oreille bien délicate n'eſt pas toujours chatoüillée, du moins la plus ſcrupuleuſe ne ſera bleſſée en nul endroit. Au reſte ceux qui ſçavent bien lire, doivent ſçavoir un peu deviner. Il ne faut jamais dire que la vérité, mais il ne faut pas toujours la dire.

Je ſçai que le manuſcrit, dont je hazarderai peut-être l'impreſſion, venant à ſe placer à la ſuite d'un Ouvrage ſuivi, interreſſant & déja goûté, ne paroîtroit pas aſſez aſſorti au Traité du vrai Mérite; mais auſſi j'ai laiſſé entrevoir que mon deſſein étoit d'inſpirer à ceux qui me ſuivront, de ne ſe pas endormir dans l'ignorance & dans l'inutilité.

Les

Les peres, comme on ſçait, ſe flattent aiſément.
Mad. de Villedieu.

Je ſçai encore qu'un *in-folio* d'Ouvrages d'eſprit, fuſſent-ils de main de Maître, pique moins la reconnoiſſance de ceux qui nous ſuccédent, que nombre de zero utilement multipliez. Combien de gens préférent les Comptes faits à la Littérature, & Bareſme à Cicéron? Il n'eſt guéres d'héritiers qui ne fuſſent bien aiſes d'être fils d'un ſot heureux,

. . . . . Qui ſçait pour tout ſecret,
Cinq & quatre ſont neuf, ôtez deux, reſte ſept.
. . . . *Boileau.*

Mon héroïne s'écrie admirablement.

Il eſt paſſé ce tems où d'un bon mot,
Stance ou dizain l'on payoit ſon écot, &c.

Et Quinault étoit bien plus embarraſſé de l'établiſſement de ſes filles, que de fournir des paroles à Lulli:

Mais à ſuivre Apollon on ne s'enrichit guére,
C'eſt avec peu de bien un horrible devoir
De ſe ſentir preſſé d'être cinq fois beau-pere.
Quoi cinq actes devant Notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!
O Ciel! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire!

Enfin, chacun a ſon aſcendant, nous ſuivons l'étoile qui nous guide: & quand nous écrivons, des vûës loüables peuvent juſtifier le projet, mais la bonne volonté ne répare pas l'inſuffiſance.

Pline dit qu'il vaut mieux ne rien faire que

me de s'amuſer à faire des riens. Mon Traité a plû aux honnêtes gens ; ils ont pris plaiſir à s'y reconnoître. Il a plu aux autres, qui, charmez de paraphraſer les défauts d'autrui, ne reconnoiſſent jamais les leurs. Mais ici comment ſoutenir l'index auprès d'un cenſeur trop ſévére, ou de ces eſprits ſubtiliſez qui ne veulent que du merveilleux ? Ce que j'ai fait à Ratisbonne importe-t-il au Public ? Mes badinages poëtique valent-ils l'impreſſion ? Comment les concilier avec un Traité de Philoſophie, & avec la préférence que je donne à la proſe ? Voici ma réponſe.

Pour badiner quelquefois avec les muſes, il n'eſt pas néceſſaire de faire auſſi bien que les Maîtres de l'art ; & les délaſſemens de l'eſprit ne déſignent point un Poëte de profeſſion. Le ſtyle épiſtolaire ne demande pas l'éloquence des Patru ; & l'on peut, ſans mourir d'ennui, aprendre quelque choſe du Corps Germanique. Enfin je fais le métier d'un Maître à écrire, qui écrit le mieux qu'il peut, mais qui n'eſt pas obligé de ſçavoir peindre. Soit en vers, ſoit en proſe, on eſt accoutumé à ma diction. Les premiéres graces du Public me permettent d'en eſpérer de nouvelles ; & ſi l'on doit blâmer la préſomption, on doit pardonner la confiance.

Il eſt encore vrai que l'âge, la ſituation, l'occaſion peuvent faire valoir des amuſemens, qui, réduits à leur juſte valeur, ne reſtent tout au plus que de jolies bagatelles ; mais tout devient ſérieux, quand il eſt inſtructif. A ceux qui ont l'eſprit mauvais, les choſes paroiſſent des riens : pour

ceux qui ont l'eſprit bon, les riens deviennent des choſes. On profite de tout, quand on ne lit point au hazard.

Dans tous les tems & dans tous les lieux la parabole, la fable & l'allégorie n'ont ſervi que d'envelope a la vérité. Ma fable allégorique de la fortune & de la raiſon ne tend qu'à guérir la lépre des cœurs qui n'adorent que Plutus. Mon dialogue entre l'Hymen & l'Amour juſtifie par un exemple impoſant ce que je dis du mariage. Je me déchaîne ſouvent contre le faux bel eſprit, pour montrer que ſans un heureux naturel il n'eſt point de vrai mérite. Par le contraſte des paſſions qui nous déchirent, je fais ſentir aux hommes combien ils ſe deshonorent, quand, à l'exemple des extravagans & des pervers, ils ſe livrent *à la férocité* de leurs mouvemens. Quand j'ai peint la mer dans mes vacances, j'ai pris plaiſir à foudroyer les incrédules, qui croyent ſe juſtifier par l'impoſſibilité de concevoir nos myſtéres: tous les miracles de la nature ne ſont pas plus à la portée de notre eſprit. J'admire le flux & le reflux de la mer, & je ne le conçois pas. Ses flots irritez me repreſentent la cruelle agitation d'un cœur, qui ne ſçait pas modérer ſes deſirs. Sa fécondité pique ma reconnoiſſance, ſes dangers & ſes bornes rapellent à mon eſprit l'idée d'un Etre ſurprême, dont je médite la puiſſance & la bonté; & ſi de ces grands objets je deſcends juſqu'à parodier quelques Vaudevilles, c'eſt pour aprendre aux jeunes gens, que même dans les chanſonnettes on doit être modeſte & délicat. En un mot, mon deſſein n'eſt pas de prouver que je

fais

fait bien, mais d'aprendre aux autres à bien faire.

Si vous voulez tirer parti de mon Traité, liſez-le avec un bon eſprit; tout en ira mieux pour vous & pour moi. Jeune homme, vous ne ſçavez pas à quoi la Providence vous deſtine: rendez-vous donc propre à tout, réparez le tems perdu, faites bon uſage de celui qui vous reſte: je vous en indique les moyens. Mon Livre eſt l'abregé du monde, cette Préface eſt l'abregé de mon Livre. Si les ſots ſe trouvent bleſſez, & ſi les malhonnêtes gens craignent de me comprendre, je m'en conſolerai avec Martial.

Me raris juvat auribus placere.

TABLE
DES MATIERES
Contenuës dans la Préface ci-devant.

CEtte Préface contient le plan, les motifs & l'argument de toutes les Parties de ce Traité : Des réfléxions pour & contre la Critique : Un nouveau ſyſtéme d'éducation, avec des principes de conduite pour tous les âges & pour tous les états de la vie. page 1

Premier Exorde de l'Auteur, juſques là anonime, ibid.

L'Auteur ſe manifeſte & répond à des critiques différentes, 2

Motifs perſonnels de l'Auteur, 8

Commencemens d'une bonne éducation, des exercices d'un jeune Cavalier, & de ce qu'il doit aprendre, 10 & 11

Le Plan de tout ce Livre, avec de grands exemples ſur l'éducation des enfans, 19

De la pluralité des Langues, 22 & 23

Exemples & Principes de Littérature, 34 & 35

Fin de la Table de la Préface.

TRAITE'

TRAITÉ
DU VRAI MÉRITE
DE L'HOMME,

Conſidéré dans tous les âges & dans toutes les conditions.

CHAPITRE PREMIER.

Diſſertation ſur la Naiſſance, & ſur le Mérite perſonnel.

DEPUIS la deſobéïſſance du premier homme, toutes les paſſions ſemblent être convenuës entre elles de gouverner deſpotiquement tout le genre humain. Qui ne croiroit qu'elles ont fait un traité de partége, qui les met en droit de s'emparer de tous les cœurs? A une ligue auſſi redoutable, nous ne ſçaurions opoſer que la Religion & la Raiſon.

La plus tirannique & la plus impertinente de ces paſſions, c'eſt l'orgueïl. C'eſt lui

qui inſpire à l'homme vain de ſe parer de cent diſtinctions extravagantes & chimériques : au contraire, l'émulation, infiniment plus meſurée & plus circonſpecte, redreſſe nos vûës & dirige nos projets ; c'eſt elle qui inſpire à l'homme ſage de mériter des diſtinctions réelles, que je réduis toutes à la Naiſſance & au Mérite perſonnel.

Il eſt vrai que les préjugez ont autant de part que la raiſon à l'idée que nous nous faiſons des choſes ; mais il eſt vrai auſſi qu'une idée univerſellement reçûë peut bien tenir lieu de loi : d'ailleurs la diſtinction, & les prérogatives attachées à la Nobleſſe ne ſont point des avantages équivoques. Enfin dans tous les tems le bon ordre impoſa la ſubordination, & la ſubordination ſupoſe abſolument de la ſupériorité. Ici des Rois, là des Bourguemeſtres ; & dans toutes les façons de gouverner, il faut des chefs. Or il eſt admis par les plus vils de tous les hommes, qu'à quelque eſpéce de diſtinction que nous aſpirions tous, l'homme de qualité dévra toujours l'emporter ſur ſes concurrens dans les cas mêmes où il s'agira de conſulter autant le mérite perſonnel que l'avantage de la naiſſance.

De ce principe il ne s'enſuit pas que le Gentilhomme ignorant & vicieux ſoit préférable à un homme de Lettres & à un homme de mérite, pour remplir une place qui demande de l'acquis & de la vertu ; mais il s'enſuit néceſſairement qu'entre deux concurrens d'un mérite égal, & également reconnu, la nobleſſe ajoutée au mérite doit être preférée ; c'eſt un point qu'on ne ſçauroit conteſter.

Ce

Ce n'eſt pas tout : cette égalité de mérite peut n'être pas reconnuë, & ne ſçauroit l'être ſi les compétiteurs n'ont fait preuve ni de vice excluſif, ni de qualitez déterminantes ; & dans ce cas il eſt plus naturel de ſupoſer le mérite néceſſaire dans le Gentilhomme que dans l'homme commun. Ce ſecond avantage vaut bien le premier ſelon moi, & voici ma raiſon.

Nous ne ſommes pas toujours à portée de nous faire connoître ; le don & l'occaſion de briller ne ſe rencontrent pas aiſément ; & par les premiéres places qu'on nous confie, on ne décide pas que nous valons, on nous met dans le chemin de valoir. Or il eſt certain que ceux qui diſtribuent les graces, hazardent moins leur confiance à l'égard d'un homme de qualité qu'à l'égard de l'homme ordinaire. Le ſang plus épuré épure les ſentimens ; les exemples domeſtiques élévent l'ame & piquent l'émulation : non qu'il ſoit impoſſible qu'un Bourgeois ſoit capable des emplois les plus importans & les plus délicats ; mais cet eſpoir eſt aſſurément mieux fondé dans un jeune Gentilhomme.

Il eſt donc infiniment avantageux d'être né avec cette prérogative du ſang, qui, indépendamment du mérite perſonnel, nous ouvre le chemin de la gloire & de la fortune ; & quel cas ne devons-nous pas faire des alliances ? Une ſuite de meres nobles achéve de purifier toute la maſſe du ſang ; elles tranſmettent en nous tout le mérite de leurs peres, qui deviennent les nôtres : exemples, leçons, protecteurs, parens reſpectables, on eſt en droit de tout atten-

dre d'un mariage qui fait honneur.

Je n'ai pas beſoin d'ajouter que le Gentilhomme eſt reçû par tout ; que la nobleſſe a la préſéance ſur la fortune : & qu'entre gens qui tiennent à peu près les mêmes places, on a pour le moins autant d'égard pour la naiſſance que pour l'honneur attaché à la ſituation.

Voilà, ſans doute, de grands avantages ; mais ſouvent ils ſont plus enviez par ceux qui en ſont exclus, que profitables à ceux qui en ſont honorez ; parce que la Nobleſſe, qui a tant de prérogatives, impoſe de grandes charges aux petites ames ; elle aſſujettit à des devoirs dont on ne s'accommode pas, ou nous expoſe à de triſtes revers, ſi nous n'avons pas de quoi ſoutenir notre état. Combien de gens ſe vantent à tout propos d'être Gentilshommes, qui dévroient rougir cent fois par jour de mériter ſi peu de l'être ! Si un diſſipateur ne laiſſe que des exemples affreux avec les malheureux lambeaux d'une terre délabrée, tout eſt à craindre pour ſa poſtérité, on ne reſpecte plus ſa naiſſance. Madame Deshoulières l'a dit avant moi.

Ils font oublier leur naiſſance,
Quand ils ne s'en ſouviennent pas.

Qu'un diſſipateur prépare de chagrin à ſa famille ! Dans ſon fils, ou la miſére produit le vice, ou le défaut de courage le force de préférer un emploi deshonorant à un mouſquet, & il ſe trouve réduit à la gloire honteuſe de crier à tous les paſſans, je ſuis Gentilhomme.

Mais auſſi qu'un beau nom paſſe de mâle

le en mâle vingt & trente générations, eſt-ce un titre de ſe remercier ſoi-même? C'eſt l'affaire du hazard. Ce n'eſt ni le fruit de nos travaux, ni la récompenſe de notre mérite; c'eſt l'ouvrage d'autrui, c'eſt un bien ſucceſſif qu'on n'auroit peut-être plus, ſi on avoit pû l'aliéner; mais cette ſubſtitution, parce qu'elle eſt inaliénable, peut-elle juſtifier l'uſufruiter indigne?

Quel deſaſtre de traîner un grand nom qu'on ne ſçauroit ſoutenir, & quelle honte pour tout le Corps de la Nobleſſe, de voir un Gentilhomme qui ne ſçait pas lire, qui inſulte tout le monde, ou qui ne ſe défend contre perſonne, qui uſurpe le bien d'autrui, qui manque de parole, qui eſt paraſite ou menteur, qui boit & s'encanaille avec des païſans! Qu'on y réfléchiſſe bien; l'avantage le plus réel de la naiſſance, c'eſt d'impoſer plus abſolument la vertu; mais il faut l'avoüer à la honte de nos jours, la vertu eſt un fardeau bien peſant pour ceux qui n'ont ni le goût ni la force de vivre en Gentilshommes.

Une Demoiſelle, déja reſpectable par ſon ſexe & par ſon nom, & qui l'eſt beaucoup plus, ſi elle joint au mérite de ſa naiſſance des agrémens extérieurs & de la vertu, n'eſt-elle pas infiniment à plaindre, ſi elle ſe trouve ſans fortune & dans le goût de s'établir, ſur tout dans un ſiécle où l'on s'attache bien plus à la dot qu'au caractére? Sa nobleſſe ne s'eſt-elle point uſée avec la fortune de ſes ayeux? lui en reſtera-t'il aſſez pour ſe réduire au célibat? Ses doigts faits pour toucher le claveſſin, ſçauroient-ils s'impoſer la néceſſité de s'accoutumer

d'un mariage qui fait honneur.

n'ai pas beſoin d'ajouter que le Gentil-me eſt reçû par tout ; que la nobleſſe a ſéance ſur la fortune : & qu'entre gens iennent à peu près les mêmes places, pour le moins autant d'égard pour la ce que pour l'honneur attaché à la ſi-

, ſans doute, de grands avantages ; louvent ils ſont plus enviez par ceux ont exclus, que profitables à ceux nt honorez ; parce que la Nobleſſe, t de prérogatives, impoſe de gran-harges aux petites ames ; elle aſſujet-des devoirs dont on ne s'accommode ou nous expoſe à de triſtes revers, ſi s n'avons pas de quoi ſoutenir notre Combien de gens ſe vantent à tout os d'être Gentilshommes, qui dé-ent rougir cent fois par jour de méri-ſi peu de l'être ! Si un diſſipateur ne ſe que des exemples affreux avec les malheureux lambeaux d'une terre délabrée, tout eſt à craindre pour ſa poſtérité, on ne reſpecte plus ſa naiſſance. Madame Deshoulières l'a dit avant moi.

Ils font oublier leur naiſſance,
Quand ils ne s'en ſouviennent pas.

Qu'un diſſipateur prépare de chagrin à ſa famille ! Dans ſon fils, ou la miſére produit le vice, ou le défaut de courage le force de préférer un emploi deshonorant à un mouſquet, & il ſe trouve réduit à la gloire honteuſe de crier à tous les paſſans, je ſuis Gentilhomme.

Mais auſſi qu'un beau nom paſſe de mâle

le en mâle vingt & trente générations, eſt-ce un titre de ſe remercier ſoi-même? C'eſt l'affaire du hazard. Ce n'eſt ni le fruit de nos travaux, ni la récompenſe de notre mérite; c'eſt l'ouvrage d'autrui, c'eſt un bien ſucceſſif qu'on n'auroit peut-être plus, ſi on avoit pû l'aliéner; mais cette ſubſtitution, parce qu'elle eſt inaliénable, peut-elle juſtifier l'uſufruiter indigne?

Quel deſaſtre de traîner un grand nom qu'on ne ſçauroit ſoutenir, & quelle honte pour tout le Corps de la Nobleſſe, de voir un Gentilhomme qui ne ſçait pas lire, qui inſulte tout le monde, ou qui ne ſe défend contre perſonne, qui uſurpe le bien d'autrui, qui manque de parole, qui eſt paraſite ou menteur, qui boit & s'encanaille avec des païſans! Qu'on y réfléchiſſe bien; l'avantage le plus réel de la naiſſance, c'eſt d'impoſer plus abſolument la vertu; mais il faut l'avoüer à la honte de nos jours, la vertu eſt un fardeau bien peſant pour ceux qui n'ont ni le goût ni la force de vivre en Gentilshommes.

Une Demoiſelle, déja reſpectable par ſon ſexe & par ſon nom, & qui l'eſt beaucoup plus, ſi elle joint au mérite de ſa naiſſance des agrémens extérieurs & de la vertu, n'eſt-elle pas infiniment à plaindre, ſi elle ſe trouve ſans fortune & dans le goût de s'établir, ſur tout dans un ſiécle où l'on s'attache bien plus à la dot qu'au caractére? Sa nobleſſe ne s'eſt-elle point uſée avec la fortune de ſes ayeux? lui en reſtera-t'il aſſez pour ſe réduire au célibat? Ses doigts faits pour toucher le claveſſin, ſçauroient-ils s'impoſer la néceſſité de s'accoutumer

à l'aiguille ? en ce cas je ne puis trop l'eſtimer.

Mais qu'une petite écervelée ſe livre à l'effronterie ou à la baſſeſſe, qu'elle faſſe des avances dans l'eſpoir d'attraper un ſot, ou qu'elle contracte ſans pudeur un engagement que toute une famille deſavouë ; c'eſt proſtituer ſon nom ; c'eſt tout à la fois déroger à l'honneur & à la nobleſſe ; c'eſt manquer aux autres, & ſe manquer encore plus à ſoi-même : en un mot, c'eſt prouver au Public qu'elle eſt capable de tous les vices du tempéramment, du cœur & de l'eſprit.

Il eſt donc vrai que la Nobleſſe a de grands avantages, mais qu'elle impoſe de grands aſſujettiſſemens. Sa prééminence même ſe tourne en deshonneur, quand on n'en remplit pas les devoirs. La Nobleſſe bien ſoutenuë, rien de plus eſtimable ; la Nobleſſe deshonorée, rien de plus mépriſable. Après avoir vanté ſes prérogatives, & bien établi ſa réalité, diſons un mot de ſes chimères.

Que ſignifient deux façons nouvelles de parler, qui ont cours aujourd'hui, & que vraiſemblablement le bon ſens ne tardera pas à proſcrire ? Qu'entend-on par homme de condition, & par être né d'une certaine façon ? Rien n'eſt plus diſtingué que les conditions, chacun à la ſienne. Pourquoi ne pas déſigner clairement les choſes dont on parle ? Entend-on par homme de condition, celui qui tient le milieu entre la haute qualité & la bourgeoiſie ? & rien eſt-il plus énigmatique que d'être né d'une certaine façon ?

Je ne comprends pas non plus, pourquoi la Cour, Paris & la Province penſent & parlent ſi différemment au ſujet de la qualité.

lité. Eſt-ce donc la différence des gens, des lieux & des maniéres qui empêche de décider unanimement, ſi tous les Gentilshommes de vingt-quatre heures, de cent ans ou de cinq ou ſix ſiécles, ſont également gens de qualité, quoiqu'ils ne ſoient pas d'une qualité également ancienne ? A quelle époque fixe-t-on entre Gentilhommes, la différence de Famille à Maiſon ? Celui qui à la ſuite d'ayeux illuſtres ne ſçait plus que boire, jurer, battre des Païſans & ne point payer ſes dettes, reſte-t-il un homme noble ? De belles Charges, de grands emplois, des ſervices réels, ſur-tout les militaires, une foule de parens illuſtres, tout cela ne produit-il point une compenſation réguliére contre le plus d'ancienneté d'une Nobleſſe obſcure, qui depuis ſa création n'eſt d'aucune utilité à l'Etat, & ne s'eſt alliée qu'avec le peuple ? De toutes ces circonſtances dont on pourroit fournir un volume, concluons que la datte & le motif de l'anobliſſement, que le caractére perſonnel, la ſituation, la fortune & les alliances du Gentilhomme, ſont autant de degrez de différence, ſur leſquels les gens curieux de penſer & de parler juſte, auront toujours quelque peine à s'accorder.

Rien n'honore plus un Etat & ne le ſoutient mieux que la Nobleſſe ; mais la viciſſitude des choſes éteint ſouvent de grandes Maiſons : celles qui ſuivoient les remplacent ; ainſi de la tête à la queuë chacun gagne un degré comme dans un corps particulier. Il faut donc de tems en tems décoſer quelques familles les plus propres à remplacer celles qui s'éteignent ; il faut

maintenir la Nobleſſe dans toutes les diſtinctions qui lui ſont dûës ; mais comment établir une loi qui fixe le degré de conſidération ? Cependant, les querelles les plus vives ſe meuvent tous les jours ſur le plus ou le moins d'ancienneté, & ſur les annexes du Gentilhomme. L'Ordre de Malte, il eſt vrai, n'exige que quatre générations & cent ans, parce qu'il a crû ces conditions ſuffiſantes pour rendre la valeur inſéparable de la naiſſance : Auſſi fait-on au Chevalier une loi inviolable d'être brave homme. Il faut des Caravanes, il faut défendre la Religion, il faut humilier le Turban ; il demande des alliances, il faut ſeize quartiers. Un Ordre ſi reſpectable devroit bien fixer notre maniére de penſer de la Nobleſſe.

Outre une infinité de diſcuſſions qui produiſent bien-tôt la haine entre les Gentilshommes qui diſputent d'ancienneté, de préſéance, & de pain benit, ce qui réjoüit fort le ſpectateur malin ; je trouve encore que la plûpart ſe font une chimére favorite ; & telle eſt la folie de preſque tous les hommes, que, fût on Gentilhomme de cinq cens ans, on ſeroit au deſeſpoir d'aprendre au Public la véritable condition du pere de l'annobli. Parle-t-on de naiſſance ? on ne peut plus ſe réſoudre à être vrai. Ce vice n'eſt pas ſeulement le vice de la Nobleſſe, c'eſt celui de toutes les conditions. Tous les hommes affectent de ne ſe pas connoître ; il en eſt très-peu qui oſent remonter à leur biſayeul ; & combien en voit-on qui méconnoiſſent leurs peres ? Mon Dieu, que les hommes ſont vains, qu'ils ſont fous, qu'ils ſont faux !

Il

Il eſt des peres aſſez ſots & des meres aſſez folles pour impoſer à leurs enfans ſur la vérité de leur état. J'ai vû une femme très-bourgeoiſe apeller ſon fils très-roturier, Monſieur le Marquis. Ce ſoin de s'aveugler ſoi-même, cette étude à vouloir tromper juſqu'à ſa propre famille, & la malignité du Public à déprimer ceux qui depuis long-tems ne ſont plus de ſa ſphére, forment ſur la plûpart des familles une ſorte de nuages qu'on a bien de la peine à éclaircir. De-là, l'air impoſant d'un effronté, & quelquefois ſon avancement aux dépens de l'homme modeſte; de-là, tant de mépriſes dans les procédez, dans les converſations, & même dans les choix les plus importans.

Un ſot parle toujours de ſa qualité, un honnête homme n'en parle jamais. Heureux celui qui eſt honoré d'un beau nom, s'il ſçait bien le porter! mais loin de la ſociété civile, quiconque le proſtituë! Ceux qui n'ont pas pour eux le mérite de la même ancienneté ou de la même illuſtration, ont cent moyens d'y ſupléer en partie; la guerre, de belles charges, de grands emplois, ſur tout des alliances honorables, & en tout état, du mérite perſonnel: ainſi l'orgueïl réduit à l'émulation, & la chimére à la vérité, nous commencerons par nous connoître nous-mêmes, nous mériterons d'être nez ou de devenir Gentilshommes par un caractére aſſortiſſant aux diſtinctions de la Nobleſſe; mais par quelque endroit que nous vallions, faiſons tous nos efforts pour valoir mieux, ſans envier tout ce qui eſt au-deſſus de nous, & ſans mépriſer ceux qui, loin de nous encore, ſeront demain nos camarades

camarades ou nos confreres, & peut-être nos ſupérieurs.

S'il eſt heureux d'avoir de la naiſſance, dit la Bruyére, il ne l'eſt pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus ſi vous en avez. Mais il dit ailleurs que les grands n'aiment pas les premiers tems, parce qu'il eſt triſte pour eux d'y voir que nous ſoyons tous ſortis du frere & de la ſœur. Si cette réfléxion faiſoit ſur tous les eſprits l'impreſſion qu'elle doit faire, on verroit moins d'orgueïl & plus d'affabilité. Mais un jeune Provincial qui ſe croit le premier né des Préadamites, évite le commerce de ceux qui ne ſont venus qu'après le déluge, de peur de *méſallier ſa converſation*: & il aime mieux ſe faire *Monſeigneuriſer* par le barbier de ſon village, que de prévenir des gens qui lui aprendroient l'uſage du monde & la vraye valeur des choſes.

Si la Nobleſſe bien ſoutenuë donne un grand relief au mérite perſonnel, on peut dire auſſi que le mérite perſonnel, ſeul moyen de la bien ſoutenir, lui rend, par un juſte retour, le brillant qu'il reçoit d'elle; & il eſt avoué de tout l'Univers, que la naiſſance & le mérite, réünis dans le même ſujet, & font un compoſé merveilleux. La naiſſance & la vertu ſont deux perfections qui comprennent tout quand elles ſont unies; on diroit qu'elles forment une nuée de gloire, qui environne de ſplendeur ceux qui en ſont revétus; mais la Nobleſſe ſeule n'eſt qu'une lumiére qui fait paroître davantage les défauts de ceux qui la poſſédent. La vraïe Nobleſſe doit venir de la vertu; il n'y en a point d'autre. Songeons que

la

la vie éclatante des grands Hommes couvre d'infamie les actions lâches de leurs deſcendans. La gloire de nos ancêtres eſt un héritage, dont le ſeul mérite peut nous donner la poſſeſſion. Se glorifier de la Nobleſſe de ſes ayeuls, c'eſt rechercher dans les racines les fruits que l'on dévroit trouver ſur les branches; ſouvent la ſource eſt bien claire, que ſes ruiſſeaux ſont fort troubles; & quand vous orneriez votre maiſon d'un nouveau luſtre par tout ce que vous valez, vous en perdez tout le mérite, dès que vous l'étalez avec oſtentation.

Mais, ſi l'on ne raſſemble pas le mérite & la naiſſance, lequel dévroit-on préférer, ſupoſé qu'on pût choiſir, ou du mérite ſans naiſſance, ou de la naiſſance ſans mérite? Cette queſtion eſt délicate; cependant il paroît que dans tous les lieux du monde on aime à commercer avec un homme de mérite, & par tout on évite un ſot de qualité. Cette réflexion, toute ſimple qu'elle eſt, dévroit bien piquer l'émulation de tous les hommes. L'obſcurité ou la nouveauté du nom, & la plus haute qualité impoſent également, quoique par différens motifs, la néceſſité d'acquerir du mérite. Qu'eſt-ce donc que le mérite perſonnel tant vanté, qui doit être toujours l'accompagnement, ou ſervir de ſuplément à la naiſſance? Je tâcherai dans tous nos entretiens de vous en laiſſer au moins une legére idée.

Mérite naturel, mérite acquis, mérite commun à tous les hommes, mérite de l'état qu'on embraſſe, mérite ſuperficiel, vrai mérite: voilà, ce me ſemble, aſſez de quoi nous occuper. Définiſſons en peu de mots toutes ces eſpéces de mérite. Une

Une phiſionomie qui plait, des yeux qui annoncent de l'eſprit, d'heureuſes diſpoſitions, de la bonté, de la docilité, & le deſir d'aprendre, voilà le mérite naturel. De-là vient ce beau mot, bien trivial, mais bien énergique, *gaudeant bene nati.*

Il faut cultiver ces heureuſes diſpoſitions, afin que les dons de la nature produiſent les talens. A meſure qu'on les acquiert, le diſcernement s'épure, les connoiſſances ſe multiplient & ſe perfectionnent; voilà le mérite acquis.

Toutes les vertus morales compoſent le mérite qui doit être commun à tous les hommes, & le mérite particulier de l'état qu'on a choiſi, conſiſte à en remplir éminemment les devoirs. Le mérite ſuperficiel ne va pas juſqu'au fond du caractére; il n'embellit que les dehors: c'eſt un vernis qui dure peu. Sous cette idée je comprens les hommes ſans fond, qui ont acquis de ces graces fugitives qu'on eſtime tant aujourd'hui. C'eſt le mérite à la mode; mais la mode paſſe vîte, & le vrai mérite eſt de toute ſaiſon.

Qu'eſt-ce donc que le vrai mérite? Tout ce livre ne tend qu'à vous l'aprendre. Liſez & pratiquez. S'il eſt difficile de réünir en ſoi toutes les qualitez qui le compoſent, heureux du moins ſi ma philoſophie inſpire à mes lecteurs le goût des talens & des vertus convenables à leur âge & à leur ſituation. Le ſeul titre de cet ouvrage dévelope tout mon deſſein.

Si le vrai mérite n'eſt pas d'un grand prix dans l'eſprit de ceux que j'apelle les faiſeurs de fortune, il n'en eſt pas moins,

au

au ſentiment de la Bruyére, une des graces de la nature, une de ces choſes qui embelliſſent le monde, qui ont toujours plu, qui plairont toujours, & à qui le dégoût ou l'antipatie de quelques-uns ne ſçauroit nuire. C'eſt dans le même eſprit qu'il ſe récrie dans un autre endroit, s'il eſt ordinaire d'être vivement touché des choſes rares, pourquoi le ſommes-nous ſi peu de la vertu?

La vertu & le vrai mérite ſont ſinonimes. L'étude de la ſageſſe en eſt la ſource; l'eſtime des honnêtes gens en eſt le fruit. Pour y atteindre il faut être né un peu Philoſophe; mais que ce terme pompeux ne déconcerte pas les ſimples, pour qui la moindre littérature eſt de l'hebreu. Comme l'homme vain ne croit jamais ſon mérite aſſez récompenſé, qu'au contraire l'homme modeſte ne ſe plaint pas de ſes diſgraces; de même un ſçavant peut être un ſot parfait, & un Jardinier peut être un bon Philoſophe.

Mais toute philoſophie ne méne pas à la vertu. Quoi de plus faux, par exemple, que le ſiſtême des Stoïciens & des Athées? Leur dogme & leur morale révoltent la droite raiſon. Les Stoïciens veulent que les hommes ne ſoient ſuſceptibles de peine ni de plaiſir, & les Athées ne reconnoiſſent point de Créateur. Ils éterniſent la nature que les Stoïciens veulent détruire. Combien d'horreurs, que d'abſurditez, quelle contradiction!

Si dans les enfers on régentoit une morale perverſe, je m'imagine que les avares y ſeroient de grands Docteurs. Leur ſecte groſſit tous les jours; ce ſont aſſurément les plus

[illegible], n'eſt pas une diſpenſe légitime du [illegible] perſonnel qui ne doit jamais nous [illegible]

[illegible]ons le Roi, ſervons l'Etat; c'eſt un [illegible] étroit. Mais auſſi, de tous les devoirs, [illegible] celui qui nous conduit plus infailliblement [illegible] la gloire. Dès qu'une fois un ſentiment auſſi noble s'introduit dans le cœur, [illegible] ce mouvement juſqu'à la pareſſe. [illegible] l'art militaire, l'éloquence, les grandes négociations, la culture des beaux arts. [illegible] par conſéquent la plus grande gloire [illegible] grand Roi, l'ornement de la Monarchie, l'avancement des ſujets privilégiez, [illegible]reuſe harmonie entre le chef & les [illegible]bres qui ne ſont qu'un corps; de là enfin [illegible] ſage œconomie de toute la ſociété. Le [illegible]ert ſon Roi, le Roi récompenſe ſon [illegible], & de quoi n'eſt pas capable celui qui [illegible]tire la confiance de ſon maître, & que [illegible] ſeul honneur conduit aux honneurs!

Mais un ordre auſſi beau ne produiroit pas tout le fruit qu'on en doit attendre, s'il n'avoit d'application qu'aux noms fameux, aux grands poſtes, aux actions déciſives. Il faut préparer de longue main ce qui n'eſt que bon à devenir meilleur; il faut des acteurs qui puiſſent doubler les grands rôles, pour pouvoir réparer le vuide que fait imperceptiblement la révolution des choſes; il faut abſolument des ouvriers de tous les ordres & de toutes les claſſes, pour faire mouvoir toute la machine, & cette néceſſité produit des effets merveilleux; elle réveille notre attention, & rend plus piquant le goût naturel que nous avons pour notre avancement; elle nous met dans le chemin

qui peut le plus ſurement nous y conduire ; elle nous impoſe le ſoin de nous perfectionner dans notre état, & nous inſpire enfin le deſir ardent d'acquerir du mérite, parce qu'il faut mériter pour obtenir.

Ne croyez pas pourtant que le mérite ſoit le chemin qui méne le plus infailliblement à la fortune. Au contraire, il fait plus de jaloux que de prôneurs. Peu de gens aiment à le ſentir, moins encore à le récompenſer. Un homme en place a-t-il le loiſir d'entrer dans l'examen des ſujets, & ſon plan eſt-il de faire des heureux? Si ce cas arrive, méritez d'être placé dans le catalogue des élus. Mais il eſt plus ſûr pour vous d'étudier la philoſophie de la Bruyére. Quelle fauſſeté de ma part ſi j'oſois la traveſtir pour m'en aproprier le mérite! la voici. Il y a, dit-il, une philoſophie qui nous éléve au-deſſus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je? qui nous place plus haut que les riches, que les grands, que les puiſſans, qui nous fait négliger les poſtes & ceux qui les procurent, &c. Il y en a une autre, ajoûte-t'il, qui nous ſoumet & nous aſſujettit à toutes ces choſes en faveur de nos proches & de nos amis. C'eſt la meilleure.

Jeune homme, en attendant que le hazard vous mette dans l'heureux embarras d'opter entre ces deux ſiſtêmes, commencez toujours par vous former le cœur & l'eſprit. Si vous êtes bien né, bien élevé; ſi vous ne connoiſſez pas encore le vice, vous avez raiſon d'être content de vos mœurs. Si avec cela vous ſçavez faire une définition, poſer un principe inconteſtable, tirer de ce principe une conſéquence juſte, vous croirez

irez ſçavoir raiſonner. Cette idée peut venir à un Ecolier de quinze ans; mais rez dans le monde; aprenez, s'il ſe peut, ompter toutes les extravagances qui gâ- l'eſprit, & toutes les paſſions qui aſſié- le cœur, & vous conclurez que rien plus rare ni plus précieux que de bien nner & de ſe bien conduire.

ous voulez parvenir à la vraye vertu; oudrois bien vous la faire connoître & la faire aimer. Elle conſiſte ſur-tout à e avec équité, force & ſageſſe; nous l'a- ons même dans nos ennemis; & ſi Dieu voit être un compoſé, la beauté ſeroit corps, & la vertu ſeroit ſon ame; mais eſt le malheur de l'homme, qu'il va lentement à la vertu, & qu'il en re- bien vîte. Je vais tenter de vous dé- oper tous les myſtéres du cœur & de prit; il faut vous aprendre à connoître omme.

Montagne, qui ne penſoit pas mal, dit que c'eſt un ſujet bien vain, bien divers & bien ondoyant. Ces vieilles expreſſions ſont bien énergiques. La Bruyére ne connoiſſoit pas moins le cœur & l'eſprit de l'homme; méditez tout ce qu'il en dit; & ſi vous êtes encore tenté de croire que le bon eſprit ſoit bien commun, la plaiſanterie très-judicieuſe du Chevalier de Cailly va vous détromper.

En mon cœur la haine abonde,
J'en regorge à tout propos;
Depuis que je hais les ſots
Je hais preſque tout le monde.

Ne croyez pas non plus qu'il ſoit fort aiſé

se de se connoître soi même. Voici ce qu'en pensoit un des hommes de France qui a le plus vécu, & le mieux réfléchi, l'Abbé Régnier.

Connoître-toi toi-même est un mot
Où toute la sagesse chance,
Mais qui n'est pas pour tout le monde;
Ce n'est pas l'affaire d'un sot.
Il n'appartient même peut-être
Qu'à des Socrates, qu'à des gens
D'un esprit droit & d'un grand sens
De parvenir à se connoître.

C'est quelque chose, mais ce n'est pas assez, que de sçavoir éviter d'être un sot. Il faut vous former, sans exception & sans mélange d'aucun vice, à toutes les vertus, qui peuvent vous rendre tout à la fois un galant homme, un honnête homme, un homme de mérite, un homme de bien; c'est par ces quatre parties de caractère que je veux vous faire philosophe, & c'est un homme de cette espèce que les Allemans apellent un *virtuosus*.

Leur façon de parler est bien plus énergique que la nôtre. Sous le terme de vertueux, nous ne comprenons gueres que religieux, pieux, devot: & dans leur *virtuosus* ils suposent la valeur dans la guerre, l'habileté dans les arts, les dons de la nature, les talens, l'érudition, l'excellence du cœur, la justesse & la force de l'esprit, la fidelité a Dieu & a son Roi: voila leur *virtuosus*; & c'est au dernier période de cette vraïe vertu que nous devons atteindre.

Il est assez singulier que j'aye formé en Allemagne

Allemagne le deſſein de faire d'un François un *virtuoſus*, & qu'un des Traducteurs de Balthaſar Gracian, nous ait rendu ſon *el diſcreto* Eſpagnol ſous le titre d'homme univerſel. Une même intention rend comme ſinonimes des termes tout différens : cette petite remarque peut être utile aux Traducteurs. Laiſſons les mots, attachons-nous à la choſe. Penſez donc, jeune homme, que la vraïe vertu dont l'éloge eſt une leçon pour vous, ſera toute la matiére de nos entretiens : C'eſt un compoſé dont je ne puis vous donner qu'une définition compoſée : En effet, un homme vertueux & un Philoſophe Chrétien ſont, ſelon moi, termes ſinonimes ; &, comme a dit un habile homme, le propre du Sage eſt de ne ſe laiſſer conduire qu'à la vertu.

La plus grande preuve qu'on a de l'eſprit, & qu'on l'a bien fait, c'eſt de bien vivre, & de ſe conduire toujours comme on le doit ; cette ſageſſe de conduite conſiſte à prendre en toute rencontre le parti le plus honnête, & à le bien ſoûtenir ; & le parti le plus honnête eſt celui qui ſe trouve le plus conforme à notre état. Un homme, qui ſe connoiſſoit bien en morale, a dit : Reconnoiſſez un Dieu, retenez votre langue, réprimez votre colére, faites acquiſition de ſcience, choiſiſſez la meilleure Religion, abſtenez-vous de faire le mal, fréquentez les bons, couvrez les défauts de votre prochain, ſoulagez les pauvres, & attendez l'Eternité pour récompenſe. Voilà d'excellens principes dont nous ferons l'analyſe, parce que c'eſt en quoi conſiſtent toutes les parties de la bonne

bonne philoſophie & de la vraïe vertu.

On peut dire que nous ne ſommes vraiment des hommes, que quand nous commençons à devenir vertueux. Diſtinguez bien, avec Abadie, l'homme qui périt, de l'homme qui ne périt pas. L'homme mortel, dit-il, conſidéré dans ſes états différens, eſt conſtamment une créature miſérable qui trouve le péché dans ſa conception, le travail dans ſa naiſſance, les peines dans ſa vie, la néceſſité d'une mort inévitable.

Nous avons deux beaux vers latins qui rendent la même penſée.

Unde ſuperbit homo, cujus conceptio culpa,
Naſci pœna, labor vita, neceſſe mori?

Chaque homme, ajoûte Abadie, eſt une République en abregé, très-difficile à conduire, quoique de petite étenduë. C'eſt un petit monde: parce qu'ayant l'être avec les élémens, la vie avec les bêtes, & la raiſon avec les Anges, il ſemble par une heureuſe rencontre que toutes les créatures ſe trouvent en lui. Il parcourt toutes les parties de l'Univers ſans ſe mouvoir; il aſſemble, dans la ſimplicité du même ſujet, le paſſé, le preſent & l'avenir, la vie & la mort, la lumiére & les ténebres, les élémens les plus contraires & les qualitez les plus incompatibles.

Cet Ouvrage eſt bien magnifique; c'eſt l'ouvrage du Tout Puiſſant; mais, ſi la vertu ne venoit épurer la matiére, & ſi par impoſſible l'ame reſtoit dans l'inaction, nous ne ſerions tous qu'une maſſe de chair organiſée. Paîtris de même pâte, le mérite de tous les hommes ſeroit égal, & ce mérite

rite ne consisteroit qu'à être des hommes ; c'est donc à la vertu, infiniment supérieure à la nature, que nous devons notre plus grande dignité.

L'homme étant défini en général par tout ce qui le compose, reste à sçavoir ce qui fait le galant homme, l'honnête homme, l'homme de mérite & l'homme de bien; connoissez, acquérez & pratiquez tout ce qui a relation à ces quatre parties différentes, dont le tout réüni, fera de vous un *virtuoſus*.

Vous sçavez bien, mais tout le monde ne sçait pas, qu'un galant homme n'est pas un homme galant; & à cette occasion, il faut convenir que notre langue, tant estimée de nos voisins, ne laisse pas d'avoir de certains tours qui embarrassent fort l'Etranger: par exemple, le Bourgeois Gentilhomme de Molière, & une autre piéce qu'on pourroit intituler le Gentilhomme Bourgeois, seroient deux Comédies différentes, composées de caractéres tous différens; de même, par un homme galant, nous entendons un coureur de ruelles, un conteur de fadaises, & un diseur de riens, un professeur d'amour & d'amourettes; en un mot, un homme desœuvré, à charge à tout le monde; il aproche du fat, caractére que vous ne sçauriez trop éviter. Au contraire, par un galant homme, nous entendons un homme poli, dont le commerce est tout à la fois sûr & agréable, qui a des dons & des talens, en qui on ne reconnoit point de défauts essentiels; c'est un homme qui a déja acquis la premiére moitié des qualitez qui font l'homme de mérite.

L'honnête homme eſt différent. Il peut n'être pas un galant homme, mais, s'il vaut moins au dehors, il n'en eſt pas moins eſtimé. Sa réputation méritée par ſes faits, ſa probité toujours uniforme & ſans faſte, la bonté, la douceur dont il ne ſe départ jamais; voilà quelles ſont ſes qualitez eſſentielles, qui n'excluent pas celle de galant homme, & en faveur deſquelles on doit bien paſſer à l'honnête homme le défaut de quelque petit mérite accidentel. La ſcience commence un honnête homme, le commerce du monde l'achéve.

L'homme de mérite eſt néceſſairement galant homme & honnête homme, mais il ajoûte beaucoup à l'un & à l'autre. Il a plus d'ornemens & plus de profondeur, plus de dons, plus de talens: ſentimens plus élevez ou plus délicats; ſçachant également tout mépriſer & tout avoir; ſe paſſant de briller, brillant éminemment quand il le faut dans toutes les ſituations où il ſe trouve; ne craignant point d'être effacé par le mérite des autres, au contraire, s'inſtruiſant & aplaudiſſant toujours au mérite d'autrui.

L'homme de bien peut n'avoir pas autant de mérite; mais ſon mérite eſt bien plus déciſif: ſimple, vrai, humain, généreux, régulier, pieuſement avare du tems, il en met tous les momens à profit pour l'Eternité. Il doit la tranquilité de ſon ame au témoignage intérieur d'avoir fait ſon devoir; il cherche toujours ce que Dieu demande de lui pour la place qu'il occupe dans le monde; ſa vie eſt ſi ſuivie & ſi réglée, que ſon exemple eſt la plus pa-

pathétique de toutes les leçons. S'il a des ennemis, il les aime, en ce qu'il retrouve même dans leur haine un nouvel engagement de mieux remplir ſes devoirs : en un mot, l'homme de bien commence par être un parfaitement honnête homme. Il craint Dieu, il l'aime, il le ſert, il lui raporte ſans ceſſe le peu de bien qui eſt en lui, & il travaille ſans relâche à acquerir celui qui n'y eſt pas. Ces quatre parties, ainſi réünies dans un même caractére, nous permettent bien d'y ſupoſer la vraïe vertu.

Si je la peins par ſes effets, je trouve qu'elle nous tient toujours dans une paix intérieure, mais dans une paix fort éloignée du quiétiſme & de l'oiſiveté. Active au dehors, elle ne ſe nourrit que de bonnes actions, & conſerve en nous cette tranquilité d'ame, qui nous rend ſupérieurs aux événemens ; elle connoît toute l'amertume des remords de la conſcience & des reproches de la probité, & toute ſon étude eſt de nous les épargner par la bonne conduite qu'elle nous impoſe, parce que partout où eſt le trouble & l'inquiétude, point de vraye vertu. Elle nous aprend à eſpérer modérément, à ſouffrir patiemment, à joüir agréablement, à ſouhaiter peu, & à ne ſouhaiter que ce qui convient ; elle fait de notre devoir & de notre pouvoir les deux régles de nos plaiſirs ; elle nous fait vivre autant pour les autres que pour nous ; elle nous fait éviter toute ſorte de mal ; elle nous porte à faire toute ſorte de bien ; & par la plus grande force d'eſprit, autant que par le goût plus rafiné qu'elle nous procure, elle nous rend plus heureux

dans le bonheur, & moins malheureux dans la peine : en un mot, nobleſſe d'ame, force & juſteſſe d'eſprit, fineſſe de goût, mais d'un goût purifié & ſubordonné aux régles de la Religion ; voilà tout ce qui eſt le plus propre à nous rendre ſolidement heureux & véritablement vertueux.

Examinons un moment les raports de la vertu, avec l'honneur, la raiſon & la Religion ; & ſentons la différence de l'homme vertueux d'avec celui qui n'a d'autre régle que ſes paſſions. Un homme qui vit ſans principes de conduite, qui ſe livre à tous ſes caprices, qui n'écoute que ſes plaiſirs, peut ne paſſer chez ſes pareils que pour un galant homme, un aimable homme, & dès-là il eſt homme d'honneur à leurs yeux ; mais moi, je l'apelle homme vicieux & groſſier ; c'eſt un homme qui ne vit que pour manger, qui n'aime dans le vin que la quantité, dans les femmes que la débauche. Au contraire, la vraye vertu entretient, cultive & fait fructifier le germe du vrai honneur, qu'un heureux naturel, ſoutenu d'une bonne éducation, a mis dans notre ame ; elle éclaire notre raiſon au lieu de l'obſcurcir : & loin de murmurer du frein que le Chriſtianiſme impoſe à nos paſſions, elle trouve ſa force & ſa ſatisfaction dans une régle ſi ſûre & ſi ſalutaire.

N'attendez pas de trouver de vrai honneur dans un libertin de profeſſion, ni dans tous ceux qui n'ont que le plaiſir des ſens pour guide. La délicateſſe de l'honneur n'eſt connuë que des ames débarraſſées de la matiére ; il faut un eſprit plus délié,

lié, mieux ordonné, & une ame plus noble pour bien ſentir les plaiſirs purs & délicats que l'honneur, la raiſon & la Religion permettent. Elévation de ſentimens, droiture d'eſprit, principes de conduite, penchant continuel à faire du bien, force dans la privation, délicateſſe dans la joüiſſance; c'eſt là tout ce qui entre dans la compoſition de cette pâte fine, dont ſont pétris les hommes du premier ordre, qui ſeuls ſont les vrais vertueux. N'en doutons point, la vertu nous fait trouver plus de goût dans les loix de l'honneur, & dans les régles de la raiſon, & rend bien plus faciles les préceptes & les conſeils de la Religion.

Plus vous êtes délicat ſur l'honneur, & plus vous flattez votre vertu; au contraire, ſi vous cherchez à vous étourdir ſur de certains traits que vous voudriez bien vous permettre, vous retrouvez cette vertu au fond de votre ame, qui vous crie de toutes ſes forces : Arrêtez-vous, n'achetez point à un prix trop vil, ne prêtez point à un intérêt indû, rendez juſtice à tous ceux à qui vous la devez, réprimez vos deſirs, vivez tranquile, ſans vous amuſer à deſirer toujours. Mais, quoi! vous cherchez à vous ſouſtraire à l'équité par de mauvais détours; vous allés faire un malheureux, vous marchandés à ſecourir un miſérable, vous allés vous proſtituer au menſonge, à l'avarice, à l'yvreſſe, à la débauche : quoi! vous vous ruïnés en folles dépenſes, vous faites le magnifique, le généreux; cependant vous ne payés ni le Marchand, ni l'Ouvrier, & au moindre revers on vous retrouve la

foibleſſe d'un enfant. Voilà ce que vous dit la vertu dans ces foibles momens, où vous ſentés que votre ame chancelle; voilà par quelle ſage importunité elle ſauve les droits du vrai honneur; & quand une fois la tentation eſt paſſée, ſans avoir pû effleurer votre probité ni déranger votre conduite, quelle ſatisfaction la vertu ne vous fait-elle pas ſentir au-dedans de vous! Sera-ce ma faute, ſi ce langage n'eſt pas entendu de ceux qui ne rempliſſent aucuns de leurs devoirs, & qui ſe permettent les actions les plus indignes?

Je dis donc, & c'eſt mon premier principe, que l'auſtère attachement aux plus petites régles du vrai honneur eſt tellement eſſentiel à l'homme vertueux, que ſans cela il ne ſçauroit goûter le plaiſir infini que produit la vraye vertu. Un groſſier peut digérer une infamie & une inſulte atroce, ſe familiariſer avec la baſſeſſe, ramper auprès d'un fat pour aller à ſes fins; un plaiſir brutal le conſole de tout, tous moyens lui ſont indifférens, tout chemin qui l'avance eſt bon; mais un homme vraiment vertueux ne ſçait être heureux que par des ſentimens loüables. L'accompliſſement de la Loi, le commerce des plus honnêtes gens, la nobleſſe de ſon ame, & la joüiſſance délicate de tous les biens qui lui ſont propres: voilà tout ce qui fait ſes plus doux, ſes ſeuls plaiſirs. Il ſe rend digne de la fortune & des honneurs, & les attend ſans inquiétude, parce qu'il les deſire ſobrement, & qu'il les deſire quelquefois plus pour les autres que pour lui-même. En un mot, il ſe rend propre à tout, il devient digne de tout, il ſçait ſe paſſer de tout. Si

Si la vertu eſt inſéparable de l'honneur, elle n'eſt pas moins aſſujettie aux régles de la droite raiſon. En effet, dans un homme qui a de l'uſage & du goût, comment pourroit-elle ſubſiſter avec mille & mille traits que la réfléxion deſavouë ? des ſottiſes hazardées, des marchez extravagans, des entrepriſes bizarres ; rien de tout cela ne peut convenir à un homme ſage qui eſt toujours raiſonnable autant qu'il le faut, & ne l'eſt jamais plus qu'il ne faut ; il ſe rend volontairement eſclave de la droite raiſon, & ne l'eſt jamais de l'idée qu'on aura de ſa raiſon. Il ne ſe livre point à l'eſpoir ſéducteur de juſtifier ſa conduite par des ſuccès qui dépendent bien plus du hazard que du mérite ; mais indépendamment de la trompeuſe opinion du Public, il fait toujours de ſa raiſon ſa premiére régle, & ne ſe permet rien dans toute ſa vie qui puiſſe, par des reproches intérieurs, affoiblir en lui le ſentiment de la vraye vertu.

Si la vertu s'aproprie indiſtinctement tout ce qui caractériſe l'honneur le plus délicat & la raiſon la plus ſaine, elle ne s'attache pas moins ſcrupuleuſement à l'obſervance réguliére de tout ce que la Religion preſcrit. L'homme ſage n'eſt jamais plus content de lui-même, que quand il a réprimé de folles paſſions ; toujours occupé à s'étudier, & uniquement curieux de ſe connoître, il craint ſes foibleſſes & s'en défie, il ſçait le peu de fond qu'il doit faire ſur ſon cœur, trop diſpoſé à être ſéduit par les objets. Convaincu par de triſtes expériences que la foible humanité marche,

une fauſſe interprétation à tout pro-
, à tout diſcours dont ils s'imaginent
lieu de ſe plaindre. Tout mérite, au-
ue le leur, qui ſe trouve placé, leur
t une injuſtice monſtrueuſe. Ils ſe
:nt deshonorez par tous les honneurs
ı ne leur rend pas ; ils juſtifient en
tout ce qu'ils condamnent dans les
s ; la valeur, les ſervices, le méri-
es talens d'autrui les bleſſent ; tout
urs malin qui peut nuire, actions équi-
es ; mais commiſes à huis clos, ils
: permettent ſans ſcrupule. Eſt-ce là
actére d'un honnête homme ? en vé-
on. Un habile homme a dit :

urs faux, toujours vains, toujours pleins
d'injuſtices,
lous crions dans tous nos diſcours
: les paſſions, les foibleſſes, les vices
là nous ſuccombons tous les jours.

L'Ab. R.

contraire l'homme d'honneur, pre-

prêt à les punir. Ainſi, toujours tou-
:ez par la crainte de la Juſtice divine,
être jamais raſſurez par la miſéricor-
leur vie d'ailleurs aſſez innocente de-
, par raport à leur dévotion mal en-
ié, un ſuplice continuel. Mais, com-
e plus parfait de tous les plaiſirs vient
out du témoignage intérieur d'une
:ience pure & ſans tache, je dis, non
'un *dévot*, mais de celui qu'on apel-
homme de bien, que, s'il a du goût
la raiſon, il eſt le plus heureux de
les hommes. Culte de Dieu conti-
& ſans partage, pratique réguliére des
imes les plus ſaines, attachement in-
ble à la doctrine la plus pure, ſen-
:é à faire du bien au prochain; tou-
égal & doux, toujours raiſonnable,
ıpt de prévention & de préjugez;
le caractére précieux de ces hom-
privilégiez qui ſont ſelon le cœur de
; & c'eſt le plus grand prix que puiſ-
pérer l'homme de bon ſens dont la
uite eſt ſage.

vie de tentations & de combats. Je n'entends donc, par l'acquiſition de la ſageſſe, que le don de ſe rendre heureux autant qu'on peut l'être dans le monde, ſans que les moyens du bonheur preſent ruïnent les eſpérances de l'avenir.

Jeune homme qui m'écoutez, voulez-vous réduire tout ce que j'ai dit à une idée plus préciſe ? comprenez, par un homme d'honneur, celui qui, plein des ſentimens les plus nobles, eſt toujours prêt à développer ſon ame par toutes les actions que l'occaſion offre à ſon zèle ; qui penſe, qui ſent, qui agit par le plus pur mouvement de la vertu, auſſi attentif à cacher le bien qu'il fait, que l'orgueïlleux trouve de plaiſir à en faire parade.

Comprenez, par un homme raiſonnable, celui qui ſçait également ſe défier & ſe ſervir de ſa raiſon ; qui, ſans rechercher le ſuffrage public, vit de façon à le mériter. Aſſez judicieux pour connoître ſes fautes, ſoigneux de n'y pas retomber, aſſujetti aux uſages, ſans être eſclave des préjugez, circonſpect dans les délibérations, ferme dans l'exécution, prudent ſans inquiétude, c'eſt-à-dire, aſſez raiſonnable pour retrouver ſa force & ſa dignité dans ſa raiſon, pour n'en pas faire ſon ſuplice, & pour ne la pas proſtituer juſqu'à juſtifier l'erreur : c'eſt pourtant ce que nous voyons tous les jours. M. Rouſſeau l'a dit avant moi.

Loin que la raiſon nous éclaire
Et conduiſe nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'Orateur de nos paſſions.

C'eſt

C'eſt un ſophiſte qui nous joüe,
Un vil complaiſant qui ſe loüe
A tous les fous de l'Univers,
Qui s'habillans de nom de ſages,
La tiennent ſans ceſſe à leurs gages
Pour autoriſer leurs travers.

Comprenez enfin, par l'homme de bien, celui qui, apliqué par préférence & ſans relâche aux devoirs de ſon état, ajoute au vrai honneur & à la droite raiſon, une conduite réguliére & chrétienne, & qui, dans l'attente ſouvent méditée d'un avenir, s'étudie plus par amour que par crainte à corriger ſes mœurs, perſuadé néanmoins que ce ſera toujours au ſeul mérite du Médiateur qu'il dévra la grace qu'il eſpére du Dieu qu'il adore; grace ſur laquelle il oſe compter avec une humble confiance. Supoſez dans un tel homme un peu d'eſprit & de goût, & voilà le *virtuoſus* des Allemands, voilà l'homme univerſel ou l'*el diſcreto* des Eſpagnols, voilà notre modèle; en un mot, voilà l'idée que Platon nous donne du Philoſophe, un amateur de la ſageſſe univerſelle.

Quelque long-tems que nous ayons à vivre, nous trouverons toujours en nous des défauts à corriger & des perfections à acquerir: mais ne nous effrayons pas à la vûë d'un travail long & pénible. Le vrai mérite, le mérite conſommé eſt le but que tout honnête homme doit ſe propoſer. Pour l'atteindre plus vite, il faut commencer par éviter tous les écarts qui nous détournent du droit chemin, ſans ſe rebuter par les difficultez qui ſe preſentent; & comme le

Navigateur

che, comme à tâtons, entre la lumiére & les ténébres, & qu'elle flotte entre l'attrait pour la vertu & le penchant pour le vice, il eſt charmé de trouver ſes inſtructions & ſa force dans l'accompliſſement de la plus ſage Loi qui fût jamais, parce que dans cet accompliſſement ſeul réſide cette plénitude de ſatisfaction que ne connoiſſent pas ceux qui vivent au hazard ou dans le deſordre; les deſirs inquiets, les craintes ſerviles, les dépits ſecrets du mérite perſonnel ou de l'avancement des autres, les emportemens féroces, l'odieuſe inhumanité, les attentats à l'innocence, ne ſont point le partage des hommes vertueux.

La vraye vertu eſt donc un compoſé d'honneur, de raiſon, de Religion; mais ici je dois remarquer que la plûpart des hommes, au lieu d'acquerir la vraye vertu, ne prennent que le faux de chaque vertu. Tel paſſe pour homme d'honneur, qui n'en a que l'aparence; tel paſſe pour un homme raiſonnable, pour un ſage, qui dans le vrai eſt un bizarre, un homme inſuportable, & un fou; tel paſſe pour très-fidéle aux devoirs de la Religion, qui dans le fond n'eſt qu'un ſuperſtitieux, un viſionnaire, & qui peut-être n'a eu que le ſecret de bien cacher ſes vices. Combien de gens nous ébloüiſſent par des dehors brillans, par des biens immenſes, par de grands poſtes, & ſouvent par de fauſſes vertus, qui nous feroient pitié, ſi, moins ſuſceptibles de prévention, nous voulions bien nous donner la peine de les aprofondir, & de les examiner par les mœurs, par le cœur, par l'eſprit? On

d'un seul des quatre dons que j'apelle essentiels, & dont j'ai fait les quatre parties principales de la vraye vertu.

Songez que le méchant exemple la ruine imperceptiblement : & que me servira de vous inspirer les maximes les plus saines pour le choix de vos amis & de vos plaisirs, si vous commencez à contracter des liaisons dangereuses ? Vous marchanderez peut-être quelque instant entre l'exemple & le souvenir de mes instructions ; mais bien-tôt le premier l'emportera : Vous direz ce que vous entendez dire, vous ferez ce que vous verrez faire. Rien de plus éloquent que l'exemple, le précepte n'en aproche pas ; soyez donc infiniment circonspect dans les premiers commerces de votre vie : souvenez-vous bien de ces quatre beaux Vers de Boileau :

Dans le crime une fois il suffit qu'on débute,
Une chute toujours attire une autre chute :
L'honneur est comme une Isle escarpée & sans bords,
Où l'on ne rentre plus, dès qu'on en est dehors.

Tel jusqu'à un certain âge reste scrupuleux sur les plus petits défauts, & ignore jusqu'au nom des vices, qui peut-être en compte bien-tôt après pour peu de chose, & le nombre & la qualité : d'où vient un changement si soudain & si funeste ? des mauvaises compagnies qu'on n'a pas pris soin d'éviter. Il est vrai que d'abord on voit avec horreur les professeurs publics de libertinage, mais on commence par se familiariser avec les libertins du second ordre, avec ces

bien qui leur arrive, ſans ſe repaître de l'idée ſouvent fauſſe qu'il en étoit plus digne ; également incapable de toute baſſeſſe, de plaintes injuſtes, & de s'offenſer de tout ; toujours prêt à obliger, parlant bien, même de ſes concurrens, & voulant tout devoir à la juſtice ; c'eſt-là, ce me ſemble, le caractére du vrai honneur.

Il eſt tout auſſi aiſé de ſe tromper ſur ce qui regarde le bon ſens. Quoi de plus commun que de voir des hommes peu raiſonnables par le mauvais uſage qu'ils font de leur raiſon ! Eſt-ce avoir bien de la raiſon que de déclamer en tous lieux & à toute heure contre l'aveuglement de la fortune, que d'employer ſans ceſſe ſon eſprit à faire d'inutiles retours ſur le paſſé, & à ſe livrer ou à de continuels murmures ſur le preſent, ou à des frayeurs paniques ſur l'avenir ?

Uſons mieux de l'heure preſente
En attendant toujours celle où l'on doit finir,
Et toujours ſur la foi d'une vie innocente,
Eſpérons bien de l'avenir. *L'Ab. R.*

L'homme raiſonnable ſe contente dans ſa ſituation, il adoucit ſes humeurs, polit ſes maniéres ; tranquile ſur le preſent, il attend l'avenir ſans le craindre ; il ſçait joüir, & ne ſe repaît point de deſirs vains & vagues : au lieu de fatiguer le Public de ſes réfléxions, il ne ſonge qu'à les mettre à profit : il choiſit un genre de vie convenable à ſa fortune, & ſe fait des amis conformes à ſon caractére : par-là il fait preuve de ſageſſe & de goût pour cette vraye

cent fois qu'il n'eſt point d'homme plus mépriſable qu'un menteur ? Et ſi l'on vous voit en liaiſon avec gens de cette trempe, ne ſerez vous pas dire de vous avec fondement que vous aimez le menſonge, & que vous aprenez à mentir. On vous a bien dit que le plaiſir de la table eſt très-gracieux ; mais auſſi l'on vous a dit que rien ne dégrade tant la raiſon que l'yvrognerie, que rien n'eſt plus dangereux que l'yvreſſe ; rompez donc tout commerce avec ces hommes trop dominez par le goût du vin. Vous n'avez rien à eſpérer pour l'eſprit ni pour le cœur, & vous avez tout à craindre des extravagances & des fureurs d'un yvrogne : vous ſçavez le peu de cas qu'on fait des hommes inutiles, qui ne ſortent point de chez ces femmes que Boileau apelle *Brelandiéres*, & qui n'ont point d'autre métier que le jeu : vous avez entendu dire que mille gens ſe ſont ruïnez par le gros jeu ; vous avez vû combien il dérange la fortune, l'humeur & la conduite, & vous avez été témoin ſouvent que la politeſſe dégénéroit en férocité ; vous ne ſçauriez donc mieux faire que d'éviter des liaiſons étroites avec des yvrognes & des joüeurs de profeſſion. Je vous en parlerai plus au long dans la ſuite. Vous vous êtes aperçu que cet homme, en qui d'abord on a crû de l'eſprit, parle beaucoup & dit peu de choſes ; que ſouvent on le prendroit pour un muet, ſi l'on ſuprimoit de ſes diſcours les ſaletez & les juremens : vous ne ſçauriez le fuïr d'aſſez loin ; c'eſt un aprentif débauché, à qui il ne manque que de l'eſprit pour devenir peſte de République. Cet autre eſt un libertin déclaré, qui

ne

ne voit que des femmes décriées ; fuyez encore plus vîte ; ſi vous faites ſociété avec lui, vous êtes perdu : fuyez enfin, qui ne va à la Meſſe que pour cauſer & rire, à la Comédie que pour être également à charge au Parterre & aux Acteurs, à la promenade que pour étaler des airs impudens. Prodigue quand il a de l'argent, excroc quand il en manque, il aproche du fripon ; c'eſt un fat, un étourdi, un libertin, il y a même à parier qu'il eſt un ſot.

L'Abé Régnier, dont le témoignage doit être crû, a dit avant moi que les jeunes gens ne ſont pas à beaucoup près auſſi polis qu'autrefois : voici comme il s'en explique.

La politeſſe ainſi que le courage
Fut des François autrefois le partage,
Et là-deſſus ſes nobles nourriſſons
Auroient par-tout pu donner des leçons.
Des jeunes gens la derniére volée
Qu'a-t-elle fait ? Elle s'eſt ſignalée
Sur le courage, & l'a même porté
Juſqu'à l'audace, à la témérité.
Mais de leurs airs l'exceſſive licence
Dément en eux l'air poli de la France.
Une Dame entre ? On lui tourne le dos,
On s'émancipe en de libres propos.
Et lui marquer la moindre politeſſe
Paſſe auprès d'eux pour un air de vieilleſſe.

Ajoutez au ſentiment de l'Abé Régnier celui de Madame Deshouliéres, & liſez avec attention ſa belle Epître,

Hé bien, quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui ?

&

& vous prendrez aſſurément du goût pour la politeſſe.

Après vous avoir inſpiré le mépris & l'horreur que vous devez avoir pour tout ce que j'apelle mauvaiſe compagnie, j'entens les hommes dangereux par raport à ce qui regarde vos mœurs; c'eſt à vous à achever par vos diſpoſitions ce que j'ai commencé par mes conſells, & à vous fortifier dans cet éloignement par de courtes réfléxions toujours utiles, & ſur-tout à votre âge: Dites vous à vous-même: Un jour j'aurai quarante ans, & que ne donnerois-je pas alors, pour avoir mieux rempli l'intervale de mon âge depuis quinze ans juſqu'à quarante? L'expérience nous aprend qu'il eſt plus aiſé de ſe garantir du vice que de s'en guérir quand on en a contracté l'habitude: donc vous ne ſçauriez faire trop d'efforts ſur vous-même pour conſerver toujours dans toute leur intégrité cette vraye probité ſi reſpectable chez les hommes, & cette pureté de mœurs ſi précieuſe devant Dieu. Songez que l'honneur & la bonne conduite ſont l'eſſentiel de la vertu, & qu'en comparaiſon les talens & l'eſprit ne ſervent que de ſuplément au mérite. Faites dans votre eſprit un parallèle du commerce de ces hommes choiſis, avec qui, pendant la plus longue vie, on trouve à profiter toujours, & du commerce de ces étourdis dont j'ai parlé. Les uns vous tournent, vous poliſſent, vous conduiſent gracieuſement à la perfection; avec les autres vous devenez vicieux, & vous reſtez brute; leur ſoufle vous empoiſonne, leur aproche vous deshonore & vous perd. Quel intervale des

uns

uns aux autres ! & ſi vous les aprochez, quel contraſte ! Voulez-vous enfin devenir homme ſage, combattez vos paſſions dès que vous commencez à les ſentir, fuyez le méchant exemple dès que vous commencez à le connoître.

Ce conſeil demande deux choſes, de l'attention & du diſcernement. Votre âge ne vous diſpenſe pas de l'attention ; à l'égard du diſcernement, c'eſt à l'uſage du monde à vous le procurer. Le combat des paſſions eſt l'affaire de toute la vie, & c'eſt l'affaire de tous les hommes, je ne puis vous l'épargner, ni même l'accourcir. Vous avez beſoin de force, demandez-en ; vous en obtiendrez, ſi vous êtes attentif, & ſi vous vous défiez de vous-même : mais tel eſt le malheur des hommes nez foibles, que le même monde qui leur donne du diſcernement, leur fait négliger la vigilance qui leur eſt pourtant toujours néceſſaire. Veillez donc toujours : voilà votre armure contre vos paſſions. Etudiez bien les hommes, & ne vous attachez qu'à ceux qui ont du mérite & de la vertu : voilà votre armure contre le méchant exemple.

Contre une loi qui nous gêne
La nature ſe déchaîne,
Et cherche à ſe révolter ;
Mais l'exemple nous entraîne,
Et nous force à l'imiter. *L'Ab. R.*

Si une fois vous devenez tel que vous méritiez d'être admis dans le commerce des plus honnêtes gens, tout ce qui ne ſera ni grand, ni beau, ni bon, ni délicat, ni ſpirituel, ni vertueux, vous paroîtra fort inſipide :

pide : au contraire, vous vous ſentirez piqué par cette douce émulation qui produit peu à peu le vrai mérite. Eſtimez un honnête homme, travaillez à vous en faire eſtimer, & bien-tôt il vous eſtimera.

En attendant qu'un jour vous vous rendiez digne de cette eſtime univerſelle, qui n'eſt dûë qu'aux grandes qualitez & aux grands dons ; en attendant qu'on reſpecte en vous des talens rares, un génie ſupérieur, des ſentimens nobles & délicats, & préférablement à tout une probité à toute épreuve ; en attendant enfin, que vous vous ſoyez formé ce caractére ineſtimable, auquel les plus envieux n'oſent refuſer une tendre admiration, commencez par acquerir les petits dons & les qualitez moyennes qui ſont de votre âge, & qui ſuffiſent pour vous introduire chez les hommes choiſis. Le connoiſſeur le plus critique ne vous doit demander que ce que vous devez avoir.

Un ami de confiance commence par vous montrer à ſes amis ; il vous ſert de caution auprès d'eux, il vous méne dans le monde pas à pas, il vous conduit comme par la liziére. Si l'on vous trouve un maintien noble & modeſte, on le remercie de vous avoir introduit ; & ſi vous avez l'eſprit doux, on vous redemande ; mais il faut être ſouffert avant que d'être ſouhaité.

Les hommes ne différent guéres moins entr'eux par l'eſprit que par le viſage. Les uns ont l'eſprit ſolide, fort, & cette ſorte d'eſprit marque aſſez la force de l'ame ; mais cette eſpéce de mérite n'eſt pas ordinairement le mérite du premier âge ; d'autres ont l'eſprit pénétrant & délicat. Il eſt des

eſprits

eſprits plus foibles, plus timides, plus bornez, plus épais, qui ne laiſſent pas d'être juſtes, & je crois la juſteſſe la partie eſſentielle de l'eſprit. Le tems viendra que j'exigerai de vous la force, l'étenduë, la delicateſſe & la juſteſſe que l'âge & le monde pourront vous donner. Aujourd'hui je me rends plus facile, je ne vous demande que l'eſprit doux, dont le premier fruit eſt la docilité. La docilité eſt un ſuplément à la juſteſſe d'eſprit, & produiroit infailliblement les mêmes effets ſur tous les hommes s'ils étoient bien conduits; mais, ſi l'on n'a pas l'eſprit doux, on n'aime point à ſe laiſſer conduire.

Que la douceur de l'eſprit ſeroit un grand don, quand elle ne procureroit à l'homme que de le rendre docile! L'indocilité eſt la premiére cauſe des plus grands deſordres; & les plus indignes ſujets ne ſont devenus tels, que pour avoir refuſé d'entendre ceux qui les portoient au bien. On trouve une mauvaiſe honte à conſulter ſes meilleurs amis, & l'on ſe fait un faux honneur de ne ſe gouverner que par ſoi-même. Ce défaut paroît peu de choſe dans ſon principe; cependant, les effets en ſont terribles. De-là, la prévention, la bonne opinion de ſoi-même, l'entétement; de-là, les faux jugemens, les fauſſes conjectures, & par conſéquent les fauſſes meſures: de-là enfin, les plus grandes fautes de certains hommes, qui, s'ils avoient été dociles dès leur enfance, ſeroient devenus de grands hommes. Au contraire, des hommes vraiment grands ne ſeroient peut-être jamais parvenus à cette ſupériorité, qui les a élevez juſqu'au faîte des grandeurs, ſi l'eſprit doux

&

& docile ne leur avoit d'abord captivé la bienveillance de ceux dont le commerce eſt la ſource du vrai mérite, ſource à laquelle étant une fois admis, ils ont acquis le droit de puiſer toujours.

Dans l'eſprit d'un jeune homme, la modeſtie & la douceur doivent être comme deux ſœurs inſéparables. Le recevra-t'on deux fois dans ces maiſons accréditées par la vertu, reſpectées par les connoiſſeurs, s'il n'y porte qu'un eſprit effronté; qui ne ſçachant rien veut décider de tout, ou qu'un eſprit aigre qui commence par contredire au lieu d'écouter? Un homme ſage ira-t'il déployer ſon mérite à un fat qui ne cherche pas à le connoître?

Les jeunes gens, qui ne croyent ſçavoir beaucoup que parce qu'ils ne ſçavent rien, commencent par rougir quand on les ſurprend en faute. Si cette honte venoit du regret d'avoir manqué, ce ſeroit une eſpéce de réparation de la faute commiſe; mais le plus ſouvent elle ne vient que du même fond d'orgueïl, qui leur a fait négliger des conſeils par le ſecours deſquels ils n'auroient pas manqué.

L'homme ſage ne rougit pas de conſulter les autres, mais il ne ſe rend pas eſclave de leurs conſeils; quelquefois gens très-habiles prennent l'avis de gens d'un eſprit inférieur, mais capables de réfléxions judicieuſes qui peuvent échaper aux plus éclairez. De-là, je conclus qu'à tout âge, en tout état, en toute matiére, on peut tirer un grand fruit d'une prudente docilité. Choiſir un bon conſeil, grand trait de prudence; ſuivre un bon conſeil, preuve d'habileté,

marque d'amitié; un conſeil ſage eſt le fondement des grandes actions. Il faut prendre conſeil de ſes amis, pour n'être pas la dupe de ſes ennemis; la force, qui n'a point le conſeil pour ſoutien, ſe détruit d'elle-même; mais les inſinuations ſont plus propres à faire agréer les conſeils que l'autorité.

Si l'eſprit modeſte eſt une excellente qualité pour tous les âges, il eſt encore plus néceſſaire aux jeunes gens; mais ne confondez pas cette modeſtie de l'eſprit avec l'inactive timidité. Il eſt un âge & un degré de mérite acquis, auquel il eſt permis de hazarder ce qui, hors de-là, ſeroit téméraire: Les allures ſont bien différentes de celui qui eſt entré dans le monde, & de celui qui n'eſt qu'à la porte. On a vû d'heureuſes hardieſſes achever la fortune de l'homme de guerre & la réputation du Poëte & de l'Orateur déja accréditez, mettre le Courtiſan plus avant dans la confiance de ſon maître; hardieſſes qui déplacées n'auroient pas eu le même ſuccès; le Profès, quelque humble qu'il ſoit, oſe agir & parler plus librement que le Novice.

Celui qui ne doit qu'écouter & qui parle trop & trop haut, fait conclure, indépendamment de ce qu'il dit, qu'il eſt un fat, ou du moins un étourdi; & s'il ne dit pas de bonnes choſes, il eſt tout enſemble un fat, un étourdi & un ſot.

Trop de hardieſſe dans l'eſprit d'un jeune homme eſt le préliminaire de l'effronterie; on eſt en droit de croire qu'il ira bientôt de la témérité juſqu'à l'impudence. Mais, s'il parle moins, ne le prendra-t'on pas pour une bête? non; beaucoup d'eſprit

ne

…er ; & ſi l'on a peu de
…che au moins le défaut
…z donc par réprimer la
…ler un brillant précoce,
… de pudeur. La modeſ-
…t qui ne dérobe point
…e la nature, mais qui
…'ailleurs ce qui ſe mon-
… mal à propos], ne pi-
…noſité; ſçavoir ſe taire
…ue ſouvent les perſon-
… les moins fidèles nous
…iles, en nous obligeant
…r nos paroles, & à évi-
… leur donner ſujet d'en
…ent qu'on ait, on n'eſt
…ait pas ſe taire. Celui
…vec peine, ne ſera ja-
…r juſte; peu de paroles
… ſilence eſt la nourritu-
…s penſées; c'eſt le ſanc-
…, & l'eſprit y reprend
…. C'eſt le parti le moins
…ux qui doivent ſe défier
…venons-nous ſur-tout
… nous a confié doit être
…choſes les plus ſacrées.
…le révéler ſans commet-
…ſacrilége.
…prit fat, le haut ton, le
…i qu'on apelle un diſeur
… pas ſur l'eſprit modeſte;
…le guéres à regagner les
…er ne garde ſes avanta-

mais il s'admire ſeul. C'eſt l'homme dont la Fontaine dit :

Un homme qui s'aimoit ſans avoir de rivaux.

Au contraire, l'eſprit modeſte commence par ſe faire aimer par ſa ſeule modeſtie; & quand plus d'eſprit vient à ſe montrer à propos, on finit par l'admirer.

Fixez un moment votre attention ſur l'excellence de la modeſtie & de la douceur de l'eſprit, & jugeant d'un contraire par l'autre, redites-moi naturellement ſi vous n'avez pas un regret bien ſenſible de ce que cet homme, avec des talens, avec du ſçavoir, & beaucoup d'eſprit, eſt un homme inſuportable. Vous vous ſouvenez combien il prit feu à l'occaſion d'une nouvelle indifférente, & quels regards il vous lança, quand il crut que vous l'interrompiez. Ce tiran de la converſation devient le fleau d'une compagnie; cet eſprit a commencé par n'être pas aſſés doux : de-là il a paſſé au bruſque, & a fini par être feroce.

Au contraire, vous ne craignés rien tant que le moment où l'on perdra ce vieux Sénateur ſi reſpectable par ſon nom, par ſa dignité, par le long uſage qu'il a du meilleur monde; il fait les délices des plus aimables ſociétés, & le charme des converſations les plus délicates. Le voyés-vous à table au milieu de jeunes gens qui viennent chés lui également pour ſe réjoüir & pour s'inſtruire? il eſt tout à la fois leur pere, & le pere du plaiſir : il cherche moins à montrer ſon eſprit qu'à faire briller le leur; délicat dans ſes goûts, pur dans ſa morale, régulier dans ſes mœurs, aiſé dans ſes maniéres, obligeant

obligeant & poli dans tous ſes diſcours, il eſt comme le diſpenſateur des graces; il diſtribuë ſans oſtentation & avec affabilité tout le mérite que ſa douceur & ſa docilité lui firent autrefois acquerir auprès des autres.

Je ſçai bien que par l'eſprit doux dont je parle, & par le bon eſprit dont je parlerai dans la ſuite, on entend deux dons un peu différens, qui ne s'excluent pas, & qui ne ſe ſupoſent pas abſolument l'un l'autre; mais il eſt vrai que l'eſprit doux fait partie du bon eſprit: De même je ne confonds pas l'homme dur & l'eſprit dur, & il eſt vrai que quelquefois ce ſont deux hommes; cependant, les défauts ou les vertus qui partent de même principe, forment entr'eux, pour l'ordinaire, une eſpéce d'enchaînement.

Je ſuis perſuadé qu'il eſt des hommes en qui l'infléxibilité de l'eſprit a produit la dureté du cœur, & qui ne ſeroient pas devenus tels ſi l'on avoit pris ſoin de bonne heure de les rendre doux & plians.

Si l'on pouvoit meſurer les défauts & les vices, on trouveroit peut-être le même degré de diſtance entre l'eſprit dur & le brutal, qu'entre le très-ménager & l'avare.

On ne doit pas abſolument conclure que le jeune homme qui n'a pas l'eſprit doux, l'ait effronté, impérieux, dur, & qu'il ſoit indigne de la ſociété; mais quand on commence par ſe faire éviter, on ne tarde guéres à ſe faire mépriſer. Quelques-uns n'entendent par eſprits durs, que ces hommes tardifs dont l'imagination trop envelopée a peine à concevoir; qui travaillent enco-

& s'occupent à déchiffrer le ſens littéral du premier point d'un diſcours, quand l'Orateur en eſt à la peroraiſon, & pour qui la propoſition la plus ſimple, expoſée en termes propres & clairs, dans une période courte & préciſe, paroît un énigme. Cette étimologie peut être bonne; mais pour moi qui crois parler à un génie plus délié, j'entends par eſprits durs ceux que nul motif ne peut ramener à une autre opinion que la leur, ou qui rendent avec rudeſſe le ſçavoir, les penſées & les ſentimens qu'ils ont pris chez les plus délicats des Anciens & des Modernes.

Toutes les ſortes d'eſprit dont j'ai parlé ne ſont que des parties, ou des contraires de l'eſprit doux; chaque partie & chaque contraire ont leur ſubdiviſion, & de-là vient la différence des caractéres. L'eſprit dur reſte ſeul, perſonne ne veut de ſon commerce; l'impérieux tyranniſe, le contrediſant embarraſſe, le grand parleur fatigue, l'important ſe fait haïr, le Nouvelliſte ou l'Hiſtorien eſt le fâcheux de Moliére, le groſſier ſcandaliſe, l'impudent ſe fait chaſſer, le menteur eſt en horreur chez tous les hommes.

Tous ſont autant de contraires de l'eſprit doux, comme la modeſtie, l'attention & le reſpect en ſont autant de parties. Le reſpect a égard à l'âge, à la dignité, à l'habileté de ceux qui compoſent le cercle. L'attention aprend non-ſeulement à écouter avec fruit, mais encore à ne rien hazarder, & à ne rien avancer dont on ne ſoit bien ſûr de rendre bon compte. La modeſtie rend circonſpect ſur le ton de voix, ſur le choix des termes, ſur le moment

moment où l'on doit parler : toutes ces obſervations ne ſont pas difficiles ; on eſt donc moins excuſable de n'en pas contracter l'habitude ; une grande étenduë d'eſprit, qui a la meilleure part au mérite ſupérieur, ne dépend pas de vous ; mais vous êtes abſolument le maître d'acquerir la douceur de l'eſprit qui fait le plus grand charme de la ſociété, & qui eſt l'eſſentiel de la politeſſe.

Enfin, la douceur de votre eſprit vous a fait gracieuſement recevoir chez gens choiſis. Prenez garde que l'inégalité de l'humeur ne vienne gâter des commencemens ſi heureux : Avec tout le mérite du monde, nous avons bien de la peine à fixer en notre faveur l'eſtime & l'amitié de ceux avec qui nous avons à vivre ; du moins n'autoriſons pas leur inconſtance par nos caprices, ne nous attirons pas leur inégalité par la nôtre ; nous ne ſçaurions mieux punir ceux qui nous abandonnent, qu'en les mettant toujours dans leur tort ; nos inégalitez, nos caprices commencent par refroidir, & bientôt après éloignent pour toujours ceux qui nous aimoient : O que le défaut qui nous fait perdre nos amis, eſt un grand défaut !

Un fourbe, ſi je le connois pour tel, ne me fait pas un grand mal, je m'en défie. Je ſçai ne me pas ennuyer long-tems avec un ſot : mais rien ne me déconcerte & ne me deſole tant qu'un homme inégal, qui ſans cela vaudroit beaucoup : plus ſon eſprit m'attire, plus ſon honneur m'attache, plus ſon érudition m'inſtruit, plus ſa bienveillance m'eſt utile, & plus je ſouffre de voir un ſi digne ſujet devenir par ſes inégalitez un ſujet inſuportable : je me laſſe bien-

tôt d'être l'eſclave de ſon mérite ; ſes caprices fréquens & imprévûs, ſes bizarreries accablantes me font payer trop cher le fruit que j'en tirois ; je le quitte dès que je rencontre un homme égal. Mais il vaut moins d'ailleurs ? Et qu'importe ! j'aime mieux un eſprit moins orné & plus pacifique. Puis-je me charger volontairement de faire ſans ceſſe une manœuvre périlleuſe pour conjurer l'orage, & ne pas périr ? Quoi ! lutter toujours contre les vents & les flots, toujours de nouveaux écueils, toujours à deux doigts du naufrage ! non : comme Boileau,

Je me ſauve à la nage, & j'aborde où je puis.

Avec de la probité & de l'eſprit on vous craint, & l'on vous évite ; pourquoi ? vous êtes inégal.

Vous êtes vraiment bienfaiſant, mais vous avez d'étranges inégalitez d'humeur. Craignez que l'homme que vous venez d'obliger, & pour qui trop de reconnoiſſance eſt un peſant fardeau, n'impute à votre humeur ce qu'il doit à la bonté de votre ame. Que celui-là eſt à plaindre qui perd par ſes bizarreries le fruit de ſa généroſité !

Un ſot n'eſt qu'un ſot. Tout ſon crime eſt de tenir aſſez ſouvent une place qui devroit être mieux remplie. D'ailleurs, il ne fait peine à perſonne, & il rit depuis la ſoupe juſqu'au deſſert : il eſt quitte avec vous, il ne vous doit rien de plus. Mais cet homme à ſentimens, ce génie orné, ce convive amuſant retenu depuis trois jours pour faire briller la fête que vous avez préparée, ſe livre tout-à-coup & au milieu de la joïe publique à de frénétiques imaginations ; ſon accès

accès vient de le prendre, c'eſt ſon jour de folie; bien loin de vous fournir tout ce que vous en attendiez, l'homme qui vous paroiſſoit doux & poli, devient bruſque; l'homme gai devient ſombre, & d'épaiſſes vapeurs viennent gâter un jour ſi ſerein: Vous n'en ſerez point la dupe une ſeconde fois.

Vous m'accablez de careſſes, vous me donnez le repas du monde le mieux entendu, jamais on ne répandit tant d'eſprit, rien n'égale votre joïe & votre politeſſe: Cette femme ſi aimable & ſi pleine de raiſon que les Dieux vous ont donnée, de ſes jours ne chanta ſi bien? O, la bonne maiſon, m'écriai-je à la compagnie! mes enfans, qu'on eſt bien ici! Mais qu'entends-je? parce qu'un laquais éteint une bougie, vous le traitez de ſcélérat à pendre! en ſe retirant il marche ſur la patte de votre Chien, & vous le battez! Ce ne ſont plus des cris, ce ſont des hurlemens; la colére devient rage! Je prends mon chapeau furtivement, je gagne l'eſcalier dérobé, & je viens digérer chez moi: Voilà bien de la dépenſe perduë.

Il eſt des hommes pleins de défauts & de vices, qui ſçavent les cacher; c'eſt un grand art. On fait tout pour l'acquerir, & que n'en fait-on autant pour ſe corriger! il n'en couteroit pas davantage: mais enfin ceux qui ſe fardent nous épargnent les peines de l'humeur, & c'eſt beaucoup. Il en eſt d'autres dont l'humeur nous eſt infiniment à charge, qui peuvent néanmoins avoir l'ame droite & l'eſprit bon; mais pour le croire, il faut aimer à penſer bien

d'autrui ; & ſi l'ame n'influë pas toujours néceſſairement ſur l'humeur, du moins il eſt rare que l'avarice, la colére, l'orgueïl, ou quelque autre paſſion ne ſoient pas les premiers mobiles de nos humeurs. Aprenez donc à régler votre humeur, & rendez-la ſi douce & ſi égale, que je ne craigne pas votre commerce : d'ailleurs, ſongez que par les bouraſques de votre caractére vous courez deux riſques : Ou vous me découvrez votre foible, ou vous m'autoriſez à ſupoſer en vous un foible qui peut-être n'y eſt pas.

J'entens faire à mille gens le dénombrement de nos humeurs ; mais qu'eſt-ce que l'humeur ? d'où vient-elle ? Nous en voyons, nous en ſentons les effets, & nous en ignorons la cauſe ; cependant il la faudroit connoître pour remédier au mal qu'elle produit ; ſans cela comment guérirez-vous l'humeur chagrine, l'humeur aigre, la bouruë, la bruſque, l'inégale ? l'humeur n'eſt-elle qu'un nom, n'eſt-ce point une choſe ? où réſide cette choſe ? Ne ſeroit-ce point une réfléxion des mouvemens de l'ame ou des diſpoſitions de l'eſprit ? En ce cas contenez-vous ; les humeurs qui vous échapent nous découvrent votre intérieur.

Je plains un peu le fils d'un ſtupide, je plains beaucoup le fils d'un fripon, mais je ne le plains que dans la crainte qu'il reſſemble à ſon pere. Je plains dès-à-preſent l'homme qui, avec de l'honneur, du mérite & des talens, a des humeurs fréquentes qu'on ne ſçauroit ſoûtenir. C'eſt un ours : femme, enfans, amis, perſonne n'en ſçauroit aprocher. Il eſt bien triſte pour la ſociété que celui qui en pourroit faire les

délices

délices en devienne le fleau, & faſſe le ſuplice de ceux qui devoient en attendre leur avancement & leur conſolation. Pliez votre humeur de bonne heure, & vous préviendrez les plus grands maux.

On voit des gens en qui l'habitude eſt ſi forte, que leur chagrin même eſt habituel & indépendant de l'occaſion. On en voit qui ſont toujours ſombres & triſtes, à une même heure, riant à huit & grondant à neuf : ils paſſent très-aiſément de la joïe à la triſteſſe, mais ils ne reviennent pas avec la même facilité de la triſteſſe à la joïe. Un rien échauffe la bile, & de-là le dérangement de l'humeur. Ils ſont fort égaux dans leurs inégalitez.

Je ne crois pas impoſſible de trouver un homme qui ait enſemble l'eſprit doux & l'humeur inégale ; ce mélange peut entrer dans le caractére du diſtrait & de tout autre homme qu'un accident préoccupe ; mais en général vous ne verrez guéres d'hommes fort inégaux qui ſoient fort doux. Il eſt auſſi des eſpéces différentes, & différens degrez d'inégalité. Dès qu'une fois on la porte juſqu'au caprice, le caprice tourne en habitude, & dégénére ſouvent en brutalité qui eſt le contraire de l'eſprit doux.

Il ſemble que l'eſprit doux & l'humeur égale réünis, faſſent l'homme complaiſant. Il eſt vrai qu'ils y contribuent, mais il eſt vrai auſſi que la complaiſance ajoûte à la douceur & à l'égalité. A l'eſprit doux, à l'humeur égale joignez l'envie de plaire & de petits ſoins, vous ſerez complaiſant.

L'homme égal & doux, eſt celui qui, tou-

jours le même, toujours tranquile & sûr, évite toute occasion de me faire de la peine; l'homme complaisant fait quelque chose de plus pour moi, il est disposé à penser comme je pense, à agir comme j'agis; il entre dans mes vûës & dans mes goûts, & profite de la moindre occasion de me faire plaisir; mais aussi il faut avoüer que la douceur de l'esprit & l'égalité de l'humeur ne sçauroient devenir des vertus suspectes: à quelque usage qu'on les employe, elles seront toujours des vertus. Il n'en est pas de même de la complaisance. J'ose dire qu'elle n'est vertu, que par l'usage qu'on en fait.

Vous trouverez que j'ai mieux parlé qu'un autre, qui a pourtant dit la même chose que moi: Vous aimez à partager mes plaisirs; vous les servez, mais vous ne servez pas mes vices; vous ne vous ennuyez point en me desennuyant, soit à la Ville, soit à la Campagne; vous ne blessez jamais mon amour propre par une image trop vive de mes défauts, & vous déployez toute votre délicatesse pour me les faire connoître; vous m'aidez de vos conseils avec zèle, mais avec prudence; vous étudiez mon humeur à laquelle souvent vous assujettissez la vôtre; vous ne vous montrez à moi ni trop ni trop peu: enfin, toute votre conduite ne tend qu'à me plaire, à moi qui n'ai rien fait, & qui ne puis rien faire pour vous? O l'aimable, la rare, la précieuse complaisance! c'est l'effet le plus merveilleux de la plus pure amitié.

Mais je vous vois étroitement lié avec ce jeune Seigneur, dont le caractère fait

la

la honte de ſa maiſon ; vous vous multipliez au gré de tous ſes deſirs ; toutes ſes paſſions deviennent les vôtres ; vous chantez quand il chante, & quand il jure vous jurez ; vous le conſeillez au jeu ; vous mettez le vin à la glace ; vous courez pour ſon ſervice chez tous les Prêteurs au denier dix ; vous épouſez ſes airs & ſes maniéres ; vous l'imitez de loin dans ſa folle parure & dans tous ſes mauvais goûts. Je vous vois & je vous demande, d'où vient cette métamorphoſe ? vous me répondez qu'il faut bien avoir de la complaiſance pour ſes amis : & moi je vous dis que vous faites le métier d'un adulateur abominable, ou d'un paraſite affamé.

Ce Grand eſt décrié par mille endroits, mais il a du pouvoir ? Ce vieux Magiſtrat méne une vie ſcandaleuſe, mais il eſt homme dangereux ? Voyez-vous auprès d'eux ce petit cercle de Courtiſans ? quels empreſſemens, quelle aſſiduité, quelle étude à leur épargner tout ce qui peut leur déplaire, & à voler au-devant de tout ce qui leur fait plaiſir ! fades loüanges pour eux, calomnies atroces contre les autres, œuvres abjectes, indignes ſervices, tout eſt employé, & tous ſe battent à qui mettra le premier la main ſur l'encenſoir. Un poſte demandé, ou un procès dont on craint l'iſſuë ſont les motifs de l'adoration, ſont-ils complaiſans ? Hé, diſons plus, ſont-ce des hommes ? non : que ſont ils donc ? des reptiles.

Quoi ! vous ſervez les projets pernicieux de ce méchant homme, qui trame un tiſſu d'iniquitez ; vous ſecondez l'impunité du crime & l'opreſſion de l'innocence ; &

propre

propres à tous métiers vous devenez l'inſtrument des plus ſales plaiſirs ! Loin de moi, infâme ; comment ſeriez-vous complaiſant & poli ? Je n'ai pas d'épithéte aſſez deshonorante pour vous bien peindre.

Je ſçai qu'en général la complaiſance eſt une excellente qualité, qui bien miſe en œuvre, ne produira jamais des ſujets auſſi indignes que ceux dont je viens de parler : mais j'ai dû aprendre la valeur des termes au débauché, au flatteur & au coquin, qui ne ſe croyent que des complaiſans.

La complaiſance légitime & bien meſurée eſt, auprès de la baſſeſſe, de la flatterie & de la proſtitution, ce qu'une jeune Demoiſelle tout-à-fait aimable & bien élevée eſt auprès d'une vieille folle, galante encore juſqu'à l'impudence. Là, tout eſt piquant, mais tout eſt modeſte : tout eſt beau, mais tout eſt naturel. Ici tout eſt affreux & poſtiche. De ce qui plaît à ce qui fait horreur, du vice à la vertu, quelle comparaiſon ! Faites le parallèle d'une loüange délicate & meſurée, à la baſſe flatterie, ſur ce qu'en dit Monſieur Rouſſeau.

De la flatterie.

Il n'eſt faquin ſi vil, ſi délabré,
Qui par ſon art ne ſoit défiguré,
Et qui changeant ſa mandille en ſimare,
Ne puiſſe atteindre au poſte le plus rare.
Il n'eſt poltron ſi connu par le dos
Qu'elle n'érige en ſuperbe Héros.
Un Tabarin mordant, cauſtique & ruſtre
Devient par elle un Sénateur illuſtre ;
Et d'un pédant barboüillé de latin,
Elle fabrique un nouvel Auguſtin.

De

De la loüange.

Une loüange équitable
Dont l'honneur ſeul eſt le but,
Du mérite véritable
Eſt le plus juſte tribut.
Un eſprit noble & ſublime,
Nourri de gloire & d'eſtime
Sent redoubler ſes chaleurs,
Comme d'une tige élevée
D'une onde pure abreuvée
Voit multiplier ſes fleurs.

De toutes les bonnes qualitez, il n'en eſt point qui demande un diſcernement plus juſte que la complaiſance : faites trop peu, vous tombez dans la rudeſſe ; faites trop, vous vous rendez rampant & ſervile. Le milieu eſt délicat.

S'il faut de l'ame pour aimer à faire plaiſir, s'il faut de l'eſprit pour faire à propos ce qu'on fait, & s'il faut beaucoup de patience pour vivre en paix avec la plûpart des hommes, la complaiſance n'eſt pas une moyenne vertu.

Le défaut d'éducation, l'envie de s'émanciper, la peur de ſe contraindre, la force de l'habitude, l'étourderie, l'attachement indomptable à ſes propres goûts, l'entêtement & les fantaiſies, ſont les ennemis déclarez de la complaiſance.

Je ſuis étonné que le beſoin que nous avons de la complaiſance d'autrui ne nous rende pas plus complaiſans.

On nous prévient ſur tout, on nous marque des égards, de l'attention, de la complaiſance

plaiſance : parvenus-là, nous ne ſommes pas contens, nous voudrions en examiner le motif. Doucement : ſi nous ſommes bons & affables, ſondons le cœur : ſinon, n'allons pas plus loin : nous ſerions punis de notre curioſité.

La complaiſance ne connoît ni la tyrannie, ni la ſervitude ; elle n'eſt pas faite pour les Dieux de la Terre, ni pour les eſclaves : on ne demande à ceux-là que de la bonté, à ceux-ci que de la ſoumiſſion. Si le mari n'a d'autre mérite auprès de ſa femme que le pouvoir d'uſer deſpotiquement de ſes droits, ſi celui qui n'eſt que ſupérieur fait trop le maître, la femme ou le ſubordonné n'en rempliſſent pas moins leurs devoirs, mais ils les rempliſſent ſéchement, & ne vont jamais au-delà des bornes preſcrites. Triſte ſituation pour les uns & pour les autres ! on exclut d'un commerce la complaiſance qui en eut fait toute l'onction.

La complaiſance trop éprouvée a peine à durer ; & celle qui ne l'eſt pas aſſez n'eſt pas aſſez connuë.

Tous les hommes ſentent qu'ils dévroient être doux & complaiſans ; & pour ſe mettre plus ſûrement en régle, ils paſſent toute leur vie à étudier dans le cérémonial à qui il convient de commencer.

Suprimez du cœur les grands reſſorts qui le font mouvoir, l'amour, l'ambition, l'intérêt : où trouverez-vous de la complaiſance ? Faites-en une loi écrite, vous en trouverez encore moins.

Un arrogant, qui ne vous connoît point, prend le pas ſur vous, il tient le dé, il abuſe pendant tout le répas de votre modeſtie ?

Enfin,

enfin, on vous nomme, & il rougit. Son orgueil dégénére en petiteſſe ; n'êtes-vous pas bien vengé ?

Un homme qui, meſure faſte ou papiers ſur table, n'eſt plus grand que vous que d'une ligne, ſe croit un géant : il s'élance à plein vol juſques dans la moyenne région ; il cite à tous propos ſes chiens & ſon caroſſe : c'en eſt aſſez, on le croit un grand Seigneur. Il lui échape un ſourire avec un petit branlement de tête, & on le prend pour un homme très-poli ; enfin, il perd ſon argent au jeu. Ho ! qu'il eſt complaiſant & généreux. On l'admire, on l'encenſe, on l'adore dans l'apartement. On n'attend pas qu'il ſoit à la porte pour ſe dire tout bas, mon Dieu ! qu'il eſt fat, qu'il eſt ſot, qu'il eſt bête ! & dès qu'il eſt à l'eſcalier, on le ſifle : Voilà le monde. On abhorre l'arrogance & l'on fuit la ſtupidité, mais on court après l'argent.

Il eſt une autre eſpéce d'hommes pires que les arrogans, qu'on peut tout enſemble reſpecter & mépriſer ; & cette propoſition n'eſt point contradictoire. Je trouve ſur mon chemin un vraiment grand Seigneur, tout différent de la *Pagode* dont je viens de parler je lui céde le pavé & je le ſalue. C'eſt de ma part reſpecter la grandeur, c'eſt payer le droit de péage. Mais je ſçai qu'il eſt malfaiſant & brutal, & je le mépriſe : par là je rends tout ce que je dois à la dignité & au caractére perſonnel. C'eſt ſauver tous les droits de la ſubordination & de la juſtice.

Si je ne craignois de bleſſer la droiture, je trouverois un plaiſir malin à prévenir un fat.

Avec

Avec les Grands, la complaiſance eſt de droit étroit ; avec nos égaux, elle eſt de bienſéance ; avec nos inférieurs, elle eſt de politique.

La douceur de l'eſprit, l'égalité de l'humeur, la complaiſance, ſont les premiéres qualitez qu'on demande à un jeune homme. Ce ſont-là, ſi j'oſe ainſi parler, les commencemens de ſon mérite, parce que ce ſont les parties principales de la politeſſe : mais cela ſeul ne compoſe pas la politeſſe ; il faut encore ce que quelques-uns apellent le don des maniéres, ſans quoi la matiére, toute bien diſpoſée qu'elle eſt, reſteroit informe ; ce mérite commencé ne ſeroit qu'un mérite brute. Il reſte encore à tailler, à polir, à mettre en œuvre.

Sans politeſſe, à quoi ſeront propres ceux qui n'ont ni le génie ſupérieur, ni les grands dons ? Vous ne parlez ni trop haut, ni trop ſouvent, ni trop longuement, ni mal-à-propos : vous n'avez dans l'humeur, ni duretez, ni bizarrerie : en toute occaſion vous cherchez à vous rendre agréable ? Vous n'êtes pas encore un homme tout-à-fait poli, je devine ſeulement que vous pourrez l'être.

Boutique neuve, belle enſeigne, magaſin bien rempli ; qui ne croiroit que ce Marchand va faire fortune ? c'eſt au debit que je l'attends. Déployez de la politeſſe dans toutes vos maniéres, & tout le monde ſera tenté de commercer avec vous.

Que vous ayez un jour un mérite & des talens à tout eſpérer, tant mieux pour vous, c'eſt votre affaire ; mais commencez par avoir de la politeſſe, c'eſt l'affaire du public.

Qu'eſt-

Qu'eſt-ce donc qu'un homme poli, me dites-vous ? ne me le demandez pas, définiſſez-le par vos maniéres.

On dit d'un homme d'eſprit, il a de l'eſprit : de celui dont le ſtile eſt juſte, précis, clair & délicat ; il parle poliment, il écrit poliment : de celui qui eſt doux, égal & complaiſant ; il eſt aiſé à vivre ; mais de celui dont toutes les maniéres plaiſent, on dit, il ſçait vivre, il eſt poli.

Il eſt certain que la politeſſe n'eſt pas la partie la plus eſſentielle du vrai Mérite : mais auſſi il eſt vrai que les maniéres polies donnent cours au mérite, & le rendent agréable. Comment faire preuve de politeſſe & de ſçavoir vivre, que par nos maniéres? Cependant, les âges, les ſituations, les occaſions, les païs différens, ont des maniéres qui leur ſont propres ; c'eſt donc quelque choſe que d'être poli par tout & toujours. Auſſi eſt-ce le moyen le plus infaillible de plaire toujours & partout ; mais ſouvenez-vous bien que, par ce qu'on apelle le don des maniéres, on n'entend pas moins la maniére de parler que les façons d'agir. N'en doutez point, chaque diſcours, chaque action a une maniére qui en reléve le merite : vous trouverez cette maniére ſi vous la cherchez. Avoir une grande politeſſe, c'eſt dire obligeamment tout ce qu'on dit, & mettre de la grace à tout ce qu'on fait.

Vous me demandez ce que c'eſt que la vraye politeſſe ? c'eſt une attention à faire que par nos paroles & nos maniéres les autres ſoient contens de nous & d'eux-mêmes. La politeſſe nous fait paroître au-dehors

hors tels que nous devons être intérieurement. Songez que la groſſiéreté eſt un obſtacle à tout auprès des perſonnes qui ont de la délicateſſe ; & ſouvenez-vous que, s'il faut très-peu de fond pour la politeſſe dans les maniéres, il en faut beaucoup pour celle de l'eſprit. Ne comptez pas d'aprendre à plaire comme on aprend un métier. La ſcience de plaire eſt au-deſſus de toutes les autres ; mais ſçavoir l'art de plaire, ne vaut pas tant à beaucoup près que de ſçavoir plaire ſans art.

Vous me preſſez, & vous voulez ſçavoir en quoi conſiſte cette grace qui orne nos paroles & nos actions ? Voici ma réponſe. Voulez-vous être poli, voyez des gens polis, étudiez-les, aprenez d'eux ce que vous avez à faire & comment vous devez le faire : dès que vous le ſçavez, faites-le ſans étude.

J'aurois juré il y a trente ans que le commerce des femmes éterniſeroit la politeſſe des hommes. Autrefois elles nous demandoient des ſentimens & de l'eſprit. Depuis, moins ſévéres ſur le mérite, elles n'exigérent de nous que de la politeſſe ; aujourd'hui, aſſez complaiſantes pour s'accommoder au malheur des tems, de la taille, une belle jambe, & un filet de voix leur ſuffit.

Si j'étois chargé de régler les rangs ſuivant le mérite perſonnel, je placerois l'homme poli immédiatement après l'ame noble & l'eſprit ſublime ; cette troiſiéme place eſt aſſez élevée, c'eſt celle qui dépend le plus de nous, elle eſt aiſée à mériter & à remplir ; elle nous procure plus ſûrement de l'eſtime

que

que l'hermine & la pourpre ; ce n'eſt donc que parce qu'on ne réfléchit point à tous ces avantages de la politeſſe, qu'on voit tant d'hommes groſſiers.

Je crois un tel honnête homme, peut-être même a-t-il quelque fonds d'eſprit ; mais qu'il a l'air plat, qu'il ſe preſente mal, quelle maniére de ſe mettre, que tout ce qu'il dit eſt épais, que tout ce qu'il fait eſt peſant ! Faut-il danſer ? il ne ſçait pas faire la révérence : faut-il joüer ? il ne ſçait pas mêler les cartes : faut-il ſervir à table ? il ne ſçait ni s'aſſéoir, ni manger. Le moindre uſage eſt nouveau pour lui, tout l'embarraſſe ; il confond les lieux, les tems, les perſonnes ; la converſation en eſt elle ſérieuſe ? il demande combien de fois Alexandre a défait Céſar : ſi l'on plaiſante, il lâche une miſérable équivoque dont il rit pendant une heure à gorge déployée ; s'amuſe-t-on à de petits jeux, il égratigne ; en un mot, il ne ſçait ni parler ni ſe taire, ni ſervir les autres, ni ſe faire ſervir lui-même ; il ne ſçait ni prévenir, ni conduire, ni faire ni recevoir une honnêteté. O, qu'il eſt groſſier ! Je ne choiſirois pas d'autre original ſi je voulois tirer une copie de la ruſticité ; & je crois la ruſticité le contraire de la politeſſe.

Ce jeune homme, que vous connoiſſez, n'eſt pas beau, & il ne ſouhaite pas de l'être ; ce n'eſt pas un génie tranſcendant, mais auſſi ſa phiſionomie n'annonce pas un ſtupide : on voit des hommes mieux faits que lui, mais il a l'air naturel & noble ; vous ſçavez avec quel agrément il vit au milieu d'un monde compoſé de ce que nous avons de meilleur dans les deux ſexes ;

xes ; Magiſtrats reſpectables, femmes impoſantes, brillante jeuneſſe, tout eſt content de lui. Meſurant ſes maniéres ſur les caractéres différens, il ſçait s'aprocher & ſe retirer à propos : que d'empreſſemens à faire plaiſir, que d'attention à ne dire que des choſes gracieuſes ! S'il fait un conte, chacun y trouve une honnêteté. S'il eſt à table, que de petits ſoins officieux ! juſqu'à des riens, entrer, ſaluer, s'aſſeoir, tout prévient en ſa faveur ceux qui ne le connoiſſent pas ; prêt à tout, ſa complaiſance n'a rien de fade, ſon reſpect n'eſt incommode ni rampant ; point d'art, point d'affectation, tout eſt aiſé, tout coule de ſource. Si la circonſpection lui ôte le plaiſir de loüer ce qu'il voit & ce qu'il entend, les yeux en font l'éloge : & ſçachant aſſujettir ſon goût & ſes ſentimens à ceux des autres, il ne dément par aucun travers la bonne opinion qu'on a de lui : enfin, on le ſouhaite, point de parties agréables qu'il n'en ſoit, on le préfére à de beaux eſprits, ou à des gens en place, & pourquoi ? il eſt poli.

Un ſot de qualité fait ſérieuſement de profondes révérences à un Clerc de Procureur. Un jeune étourdi, qui ſe trouve à côté d'un Prince du Sang, lui offre du tabac. Un fat ſerre la bouche pour parler gras, il affecte d'étaler une main potelée, de montrer ſon brillant, & de faire un crochet de ſon petit doigt artiſtement compaſſé. Il baiſe la main d'une femme illuſtre, & l'apelle ma belle Dame. Tous ſe croyent polis.

Si cet homme très-poli eût vécu, il eût fait de ſon fils tout au moins un homme poli ;

poli ; ſucceſſion plus précieuſe que les Terres & les Contrats, parce que la politeſſe une fois tranſmiſe & infuſe s'aliéne moins. Pourquoi donc les vertus & les bonnes qualitez ne ſont-elles pas un bien héréditaire qu'on puiſſe ſubſtituer dans les familles ? C'eſt ſans doute pour nous laiſſer le mérite de l'acquiſition.

Comment, me dira-t-on, eſt-il donc bien difficile d'aprendre aux hommes du moins les premiers élémens de la politeſſe ? C'eſt le métier de la gouvernante la plus ſimple, & il ne faut que la plus petite attention du monde. Quoi ! plier l'humeur d'un enfant dès qu'il a de l'humeur, lui aprendre à bien parler dès qu'il articule, à bien marcher, à bien manger, ſur-tout à bien lire de toutes façons, à écouter avec fruit, à être civil avec tout le monde, voilà préciſément à quoi ſe réduit la politeſſe de l'enfance ; on n'a qu'à perfectionner ces commencemens à meſure que l'âge avance. Se peut-il que de telles minuties entrent dans vos réfléxions ? Cette repriſe eſt juſte : mais je ne me rends pas ; tant que je ne verrai pas plus d'hommes polis, je dirai toujours qu'on dévroit l'être ; & plus il eſt aiſé de l'être, moins on eſt excuſable de ne l'être pas.

Une mere gâte ſon fils, ou le pere ne le reprend qu'avec aigreur & par caprice. Peut-être l'un & l'autre, diſſipez & inattentifs, regardent-ils de petits ſoins comme une bagatelle dont l'examen couteroit à leurs plaiſirs, & auroit un air trop bourgeois. Peut-être auſſi que, peu polis eux-mêmes, ils n'ont pû donner ce qu'ils n'avoient pas :

Voilà

Voilà les premiers principes de la groſſiéreté des hommes.

Le fond de la politeſſe eſt le même par tout le païs, & pour toute la vie ; mais de toutes les loix c'eſt la plus ſujette à l'uſage local, & par tout les uſages changent. Je ne puis donc vous donner d'autres régles de politeſſe que les deux ſuivantes, elles ſont de tous les tems & de tous les lieux : Voyez le monde & liſez.

CHAPITRE II.

Des premiers élémens de la Littérature, du progrès dans l'érudition. Diſſertation ſur les bons & les mauvais Auteurs & ſur le ſtile ancien & moderne. Etabliſſement de l'Académie Françoiſe. Sur le choix des Livres. Sur le bon & le mauvais goût. Contre le faux bel eſprit. Du bon eſprit.

CEs deux maximes, lire & voir le monde, ſont eſſentielles ; ſans cela, point de vrai mérite. Un ignorant peut-il être eſtimé ? un ours peut-il être poli ? Déja votre air modeſte, l'égalité de votre humeur, votre docilité, votre complaiſance, votre éloignement pour tout ce qui eſt décrié dans les deux ſexes, & ce goût précieux qu'on démêle en vous pour les hommes choiſis ; tous ces heureux commencemens d'un excellent caractére, ſont, j'en conviens, les prémices flatteurs de ce que le public attend de vous. Mais défiez-vous des aplaudiſſemens meurtriers dont on empoiſonne la jeuneſſe : loin d'en nourrir votre orgueil, recevez-

recevez-les comme une leçon de vertu. Perfectionnez-vous dans vos exercices pour être plûtôt en état de vous occuper plus utilement. Cultivez avec un ſoin extrême la bienveillance des vrais amis qui s'intéreſſent à votre perfection. Sur tout ne perdez pas le fruit de vos études.

Un Auteur anonime nous donna en 1731. l'Introduction aux Belles Lettres ; liſez-la avec attention & profitez-en ; les conſeils en ſont inſtructifs, la critique judicieuſe, les matiéres bien rangées, le ſtile pur, & l'élégance naturelle. Quand cet Auteur auroit écrit exprès pour venir à mon ſecours & me tirer de preſſe, ſon Livre ne conviendroit pas mieux à mon deſſein. Il y a pourtant une différence dans nos maniéres de conſeiller : il a la complaiſance de vous diſpenſer du Latin, & j'en exige de vous.

Je ſçai combien vous êtes loin des *ba be bi bo bu* fâcheux, dont le Pere du Cerceau parle avec tant de grace, & vous êtes tiré de ces *diſtinguo* rebutans dont le dénouëment vous embarraſſoit. Vous commencez même à ne plus ſentir la pouſſiére de l'Ecole : mais quelle idée vous reſte-t'il de Suétone, de Céſar, de Tite-Live, Térence, Ovide, Catule, Horace, Virgile & Cicéron ? Voilà tout ce qu'on pouvoit vous propoſer de meilleur pour l'Hiſtoire, pour la Proſe & pour les Vers. Cependant convenés qu'avec tous ces ſecours vous n'avés rien apris. La répugnance naturelle que nous avons pour le travail, auquel pourtant les hommes ſont également aſſujettis ſur le Trône comme dans la Cabane, un peu trop de pareſſe, les amuſemens enfantins, &

peut-être encore votre imagination ſourde & tardive, tout cela vous tenoit dans un état de langueur : votre eſprit étoit comme dans les langes, ſemblable à un petit corps tendre, qui n'étant pas d'abord bien formé, reſte noüé pendant quelque tems. Que faut-il faire pour réparer un retardement ſi préjudiciable ? Ecoutés-moi, ſecondez-moi : & ſi vous êtes raiſonnable, vous ne me trouverez pas difficile. Je vais tirer votre ame de l'inaction, & votre eſprit de ſa létargie. Vous avez perdu votre jeuneſſe, & je ne vous demande que trois mois pour rendre cette perte imperceptible à tous les Argus de l'Univers. Ne prenez pas ma propoſition pour un paradoxe : accordez-moi ce terme, & je réponds de vous.

Non, ce n'eſt point un prodige que je vous propoſe. Vous n'êtes pas un grand Docteur : mais le Régent que vous craigniez eſt devenu votre ami, mais vous connoiſſez un homme de Lettres, mais vous avez des Dictionnaires, & dans preſque tous les Livres vous trouvez des notes marginales, qui, en vous facilitant l'intelligence de l'Idiome, vous enrichiſſent de mille connoiſſances merveilleuſes. A ce moyen, votre eſprit dévelopé fera plus de chemin en trois mois qu'il n'avoit fait en dix ans. Je ne prends rien ſur vos exercices, ni ſur vos plaiſirs. Je vous laiſſe les Thuilleries, les Spectacles, & les Maiſons diſtinguées où vous êtes ſouhaité. Je n'en veux qu'à votre friſure ; ſoyez propre, mais n'uſez pas en colifichets les jours les plus précieux de votre vie. Je connois des gens

en

en place qui par ce ſeul défaut ne ſont pas encore ſortis de l'enfance.

L'émulation eſt le principe de toutes les vertus morales. Sans elle on n'eſt jamais propre à rien, & par elle on peut tout. Si vous n'en avez pas, vous perdez votre tems à me lire. Si vous en avez, reſterez-vous inſenſible à tous les motifs par leſquels je tâche ſi ſouvent de vous piquer? Pénétrez-vous donc une bonne fois pour toûjours de ce raiſonnement, il eſt bien ſimple. Bientôt vous allez vous fixer à un état de vie. Si vous êtes né pour la guerre, quel agrément ne trouverez-vous pas à vous faire aimer de vos camarades, à vous faire eſtimer de vos Supérieurs, à vous faire admettre quelquefois & par goût à la table du Général, à vous trouver élévé tout à coup par une action que vous aurez conduite avec prudence, & ſoutenuë avec valeur? Si vous étiez reſté une brute, un ſot, un homme groſſier, un ignorant; ou ſi vous étiez devenu un menteur, un débauché, un mutin, un yvrogne; ſi au lieu de bien recruter votre troupe, & de remplir vos devoirs ou d'état, ou de bienſéance, ou de politique, vous aviez perdu votre tems & mangé votre argent auprès des coquettes & au jeu, vous n'en ſeriez pas là.

Peut-être prendrez-vous le parti de la robe. En ce cas je ſuis bien ſûr que vous ne ſerez jamais de ces hommes odieux dont je vous parlerai; mais vous n'en ſerez pas moins la honte de votre Compagnie, ſi vous ne ſçavez expliquer un fait, & rendre compte de votre avis. Vous n'avés pas l'eſprit fort étendu? Du moins ne l'ayés pas

ga Sçavoir diſtinguer un ſillogiſme d'a-
ve ſophiſme n'eſt une fatuité que dans
un fat : & le caractére le plus hu-
le la vie, c'eſt de devenir le joüet de
éres & le fleau de la ſociété. Com-
vocats célébres & de fameux Pré-
, qui à vingt ans n'en ſçavoient pas
vous !
dis donc à tous les jeunes gens, re-
te que vous avez perdu, paraphra-
ne en Seconde, parlez comme en
étorique, raiſonnez comme en Philoſo-
e : mais que les Patru, les Fléchier, les
minais, les Fénélons, les Boſſuets ſoient
Régens, & Cicéron votre Préfet. Ca-
z votre ignorance ſous le ſçavoir d'au-
, inſtruiſez-vous à *huis-clos*. Le patri-
ne vous manque ? ſupléez-y par des
res naiſſans ; bien-tôt on vous prendra
r un homme de mérite, & bien-tôt
vous le ſerez en effet. En voici la raiſon,
je la crois bonne. Si vous m'accordez de
bonne grace les trois mois que je vous prie
de donner aux premiers élémens du ſça-
voir, vous prendrez infailliblement du
goût pour les Belles-Lettres ; le goût con-
duit à l'habitude, & l'uſage à la perfection.
Voilà donc le chemin frayé, vous ne trou-
verez plus que des roſes où vous n'aviez
trouvé que des épines. Je vous l'ai dit dans
ma Préface, la mine eſt découverte,
creuſez.

Cette premiére pratique me paroît de déci-
ſion. Je la négligeai quand j'étois à votre
âge, & cent fois depuis j'en ai dit ma coul-
pe ; enfin je l'imagine aujourd'hui pour
vous. Quel dédommagement pour moi ſi
vous

vous en profitez ! Comme Pline le jeune, je crois joüir des biens que je n'ai pas, quand je ſçai que mes amis en joüiſſent. J'apelle l'amuſement littéraire que je vous propoſe, la peroraiſon de vos études : ſi vous vous y apliquez avec plaiſir, aſſurément vous irez loin.

Souvenez-vous du conſeil que je vous ai donné. Liez-vous étroitement avec gens de mérite, le profit eſt ſûr, & ces nœuds durent toujours. Ce n'eſt pas aſſez, fortifiez votre goût naiſſant pour les Belles-Lettres par une précaution que vous trouverez fort utile. Qu'on ne vous trouve jamais ſans quelqu'un de ces Livres portatifs, qu'on apelle un *veni mecum* ; par exemple, un tome de Racine ou de Moliére, de Saint-Evremond, de Scaron, de Madame Deshouliéres, Pavillon, Eraſme ou M. de la Roche-Foucault ; ſur-tout ne perdez jamais votre Horace de vûë. Nous en avons une édition en petit avec les remarques de Jean Bon ; elles ſont admirables & d'une latinité ſi ſimple, qu'elles vous feront ſentir ſans peine mille beautez originales que ſans elles vous n'auriez pas aperçûës. Conférez le texte & ces notes avec la traduction paraphraſée de la ſçavante Madame Dacier. Si par tous ces ſecours vous n'en devenés ni plus riche, ni plus fécond, ni plus orné, brûlés mon Livre.

Ceci pourtant demande une autre précaution ; je ne me défie pas de votre eſprit, mais je me défie de votre mémoire. Le profit d'un jour n'eſt pas tout le fruit que vous devés tirer de la lecture, & votre mémoire ne peut pas contenir tout le com-

merce de votre vie. Il eſt donc infiniment important de dépoſer en lieu ſûr le ſuc que vous pourrés exprimer de la lecture & de la converſation. Combien de traits inſtructifs ou brillans dont vous voudriés être l'inventeur ! le tems viendra que vous les mettrés en place, & quoique renouvellés, ils paroîtront nouveaux : mais vous ne recueïllirés rien de votre eſprit ni de l'eſprit des autres ſi tous les ſoirs vous ne vous rendés compte à vous-même du commerce de chaque jour. On a dit que le Marchand de mémoire avoit fait fortune, & que le Marchand d'eſprit n'avoit pas étrenné. En effet, l'homme porte ſi loin l'orgueïl, que ſuivant Madame Deshoulières :

Nul n'eſt content de ſa fortune
Ni mécontent de ſon eſprit.

C'eſt ſans doute un très-grand avantage d'avoir la mémoire heureuſe, elle eſt la dépoſitaire des richeſſes de l'eſprit ; il y a même beaucoup de gens en qui elle tient lieu d'eſprit : & quand on a lû de bonne heure, on ne perd preſque jamais rien de tout ce qu'on a lû : mais il eſt bien plus heureux d'avoir beaucoup d'eſprit. Faites donc commerce d'eſprit, achetés en gros, & n'achetez que du bon : revendés en détail & à bon marché ; meublés bien le magaſin avant que d'ouvrir, & commencés par tenir un bon regiſtre. A ce moyen, quand vous ſerés dans le cas de fournir un Sermon, un Plaidoyer, une Relation, une Diſſertation, ou un Ouvrage plus étendu, vous trouverés ſous votre main de bonnes proviſions que vous aurés amaſſées ſans peine. C'eſt

à cette précaution que je dois le petit mérite de ce Traité, & la reſſource ineſtimable de ne m'ennuyer jamais.

Je n'ai plus rien à vous dire du Latin, peut-être même le parlai-je un peu trop dans tout cet Ouvrage : mais j'ai crû devoir vous en inſpirer le goût par des citations énergiques. Les endroits où je les place expliquent aſſés aux Dames ce que le texte doit ſignifier. La juſteſſe de leur eſprit leur tient lieu de Dictionnaire, & leur politeſſe fera grace à la néceſſité que je me ſuis impoſée de vous inſtruire. Je vous le répéte donc pour la derniére fois, perfectionnés-vous dans la bonne latinité : mais ſouvenés-vous pour toujours que cette acquiſition précieuſe ne peut devenir un treſor que pour ceux qui ſçavent ajuſter la force du Latin avec les graces du François. Ce ſecret eſt la ſource du vrai mérite, ce n'eſt pas l'affaire d'un jour ; mais auſſi il procure les plaiſirs les plus parfaits de la vie, & ſi mon ſujet me le permettoit, je n'aurois pas de peine à démontrer qu'il eſt encore le plus utile de tous les biens. Ha, que cette fortune eſt difficile à faire ! il n'y a point de ruë Quinquempoix pour les talens ; ſur-tout comment vaincre ces deux obſtacles, le défaut de principes & l'inconſtance du goût? Vouloir fixer le bon goût, c'eſt vouloir fixer le mercure : à l'égard des principes, peut-être y pourroit-on remédier, j'en parlerai dans un moment. Mais pourquoi ces réfléxions ? ſi les difficultés vous embarraſſent, l'exemple de nos illuſtres prédéceſſeurs doit vous encourager. Ne nous flattons pas d'écrire comme eux pour la poſté-

rité : mais qu'importe ? que cinquante Auteurs, comme moi de la ſeconde claſſe, inſpirions aux jeunes gens du goût pour les Belles-Lettres : que débroüillez par nos ſoins ils imitent les modèles qui nous reſtent, que du moins nous les mettions en état de ſentir les beautés qui coulent de ſource chés ces génies heureux qui ſauvent l'honneur de la Littérature : en un mot, qu'ils commencent par nos conſeils, & qu'ils finiſſent par leurs exemples, l'eſpéce ne périra pas.

Il s'agit d'aprendre à penſer juſte, de ſe conformer au bel uſage pour la diction, & d'empêcher nos jeunes éléves de retomber dans le vieux gaulois, ou de contracter ce jargon pitoyable dont la peſte a déja gangréné quelques modernes. Ce monſtre n'eſt propre qu'à rendre, comme dit Boileau, notre langue Allemande en François. Je ſçai que le ſecret d'écrire utilement & au gré des connoiſſeurs, ſupoſe un aſſemblage de dons & de talens que tout le monde ne réünit pas. Je ſçai que l'yvroye ſe mêle avec le froment, c'eſt à l'expérience à l'éplucher : mais faut-il, comme Dom Quichotte, ſe faire des monſtres pour les combattre ? On ne demande pas que les coups d'eſſai ſoient des coups de maître, & les plus grands obſtacles ne ſont jamais invincibles pour un cœur bien placé. Qu'un pere & un fils ayent de bonnes diſpoſitions dans le cœur & dans l'eſprit, les Belles-Lettres reprendront faveur.

Le premier moyen de réüſſir, c'eſt de ſçavoir parfaitement ſa langue. Tout terme qui n'eſt pas propre & toute conſtruction

tion hazardée gâtent la converſation la plus brillante & le diſcours le plus touchant. Le phébus, le ſtile guindé & empoulé n'eſt qu'un galimatias imaginé par le faux bel eſprit. L'enjouëment de Voiture inſpira du dégoût pour l'enflure de Balſac, mais depuis peu la licence a repris ſes avantages, elle ſuplante l'autorité légitime ; & les petits génies, ces grands parleurs qui ne doutent de rien, introduiſent de nouvelles erreurs. Pour prévenir cette illuſion, poſſédez à fond l'uſage juſte, naturel & délicat de votre Langue. Vous avez le beau monde & les Dictionnaires : les plus habiles les conſultent tous les jours pour toutes les choſes qui entrent le plus dans le commerce de la vie.

Aprenés donc à bien parler, mais aprenés encore à bien lire. On ſe trompe lourdement ſi on croit que bien lire & bien parler ſoient des bagatelles. Reliſez cent fois les belles réfléxions de M. l'Abbé Dangeau ſur toutes les parties de la Grammaire. Combien de gens qui ne ſçavent ni la valeur ni la propriété des termes, qui les placent mal, dont l'expreſſion eſt groſſiére ou la période obſcure, qui ne ſçavent pas même aſſortir l'adjectif au ſubſtantif, dont l'accent déſigne la Province, ou qui ayant bien parlé ſe roüillent faute d'uſage. J'oſe dire que la maniére de lire demande encore plus de délicateſſe & d'attention que la maniére de parler. On ne lit point une Tragédie comme une Comédie, ni une Comédie comme une Epigramme ou un Madrigal. On ne lit point un beau Sermon comme des Contes de Fées. Il faut faire ſentir la

matiére qu'on traite, & la maniére de la traiter. Ne chantés pas en déclamant, ne déclamés pas en parlant, & que ceux qui vous écoutent, en trouvant que vous ne liſés pas comme un ſtupide, ne vous ſoupçonnent pas de vouloir faire le Prédicateur ou le Comédien; chaque genre, chaque eſpéce demande un goût particulier qui lui eſt propre; quand on a ce goût, on ne ſort point du naturel.

Il n'eſt point de Livre, quelque beau qu'il ſoit, qui ne perde de ſon mérite dans l'eſprit même de celui qui le lit, s'il ne ſçait pas le bien lire. La proſe a ſes hémiſtiches comme les vers, & ſes notes comme la muſique; la ponctuation en indique le repos & les tons différens. Les poſes plus ou moins longues font ſentir toutes les parties de la période: mais ce n'eſt pas aſſés, la prononciation eſt encore infiniment importante. Nous avons des régles de juſteſſe pour la compoſition en proſe, en vers & en muſique. La proſe a ſes points & ſes virgules: les vers ont la rime de plus: la muſique a ſes meſures & ſes notes. Le Latin a même cet avantage, que tel qui a apris à faire des vers latins ne penſoit pas aſſurément à devenir un Santeüil; peut-être même ne lui avoit on pas dit qu'il étoit queſtion ſur tout de bien prononcer la proſe latine. C'eſt pourtant le premier fruit de ce qu'on apelle au Collége la Quantité. Quelle honte pour notre ſiécle! tous les jours j'entends dire *Aintroibo*; *introibo* ſeroit trop bourgeois pour ces Meſſieurs. Nous n'avons pas pour la prononciation de la Langue Françoiſe le même ſecours de la quantité; on pourroit

y remédier par de nouveaux Dictionnaires, & je ne crois pas cette remarque inutile par raport à la plûpart des François, & à l'Etranger. Aujourd'hui, au défaut de principes j'ai recours à l'uſage: & puiſque Brebeuf nous a apris que l'Ecriture

- - - Eſt l'art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux,

pourquoi n'oſerai-je pas peindre les défauts d'une prononciation ridicule? Que diroit-on de celui qui en parlant ou en liſant feroit d'un trait aimable une choſe inſuporta——ble? Que peut on penſer d'un Muſicien qui a gâté de très-jolies paroles?

Ha que l'a—mour
Va faire en ce—jour, &c.

Le premier eſt un Ruſtre, le ſecond un Albigeois. J'aimerois autant voir à l'Opéra, Roland ſe plaindre par bémol; & entendre à la Comédie déclamer tendrement les fureurs d'Oreſte. Delà je conclus que tout homme qui parle, qui lit, ou qui chante, & qui fait bref ce qui eſt long, ou long ce qui eſt bref, ne ſçait pas ſa langue, & que tout Muſicien qui place une ronde ſur une ſillabe qui demande néceſſairement une croche, ne ſçait pas ſon métier: ainſi ce qui ſeroit un agrément de plus, devient un barbariſme.

Quinault a tombé dans un autre défaut plus eſſentiel, & qui a pourtant moins frapé: il a péché en pluſieurs endroits contre la propriété des termes; mais grace à Lulli, on ne s'en eſt pas aperçû par deux raiſons. Nous donnons plus dans le joli que dans le

nonciation qui gâte le langage
s inutiles, ne dites ni mon
paire. Toute affectation ſuffit
donner le plus heureux naturel
ſions grammaticales ne ſont
ſantes, mais elles ſont né-
conſeils que je viens de vous
bien parler, de bien prononcer,
, ſont d'autant plus déciſifs,
langue eſt pauvre. Moins on a de
on doit ſe donner de ſoins pour
valoir. Amoureux que je ſuis de
de ma Nation & d[illegible] perfection
compatriotes, je voudrois que les
es plus reculez aimaſſent à com-
vec nous. Le nom de [illegible]is XIV.
Siamois en France: [illegible]rons-
ranger par la mên[illegible]e qui
lors, & par la ſo[illegible]t notre
Si on l'entrepreno[illegible]bien, je ſuis
que notre langue, qu'on aime à
s tous les coins de l'Univers, de-
bien-tôt mere langue par adop-
défaut de termes & de principes
ſe premiére de la pauvreté dont
ains, & les conſtructions ridicu-
je me plaindrai dans un moment,
es ſuites honteuſes.
démie Françoiſe n'eſt-elle pas le
ſouverain des belles Lettres ? ne
elle pas aſſembler les Chambres
répanduës dans toutes les Provin-
oyaume ? pourquoi ne pas com-
Aſſemblée de Députez profonds
& choiſir dans le bon ce qu'il y a
eur, pour pouvoir tous enſemble
luralité des voix décider, créer,
aprouver,

juſte, & nous ſommes plus ſenſibles à la premiére impreſſion qui flatte l'oreille qu'à la réfléxion qui éclaire le diſcernement.

Quand vous rencontrerez de ces fautes groſſiéres, n'en confondez pas l'eſpéce. Le Muſicien a péché dans le premier exemple, le Poëte dans le ſecond.

Quand il ne vous échapera plus de termes qui ne ſoient parfaitement propres, quand l'épithéte ajoûtera de la force ou de la grace au ſubſtantif, quand toutes vos phraſes ſeront naturelles, & quand vous vous attacherez ſur-tout à la juſteſſe du raiſonnement, on pourra dire de vous que vous ſçavés bien le François : mais avec tout cela vous parlerés mal, & vous écrirés mal ſi vous ne ſçavés pas bien prononcer & bien ortographer : & tel eſt notre malheur, que l'ortographe & la prononciation ſont devenuës preſque arbitraires, depuis que quelques modernes ſubſtituent des uſages pernicieux à d'excellens principes. Pour moi, ennemi des nouveautez bizarres, je vous conſeille de prononcer *français* & d'écrire françois : tant que ces abus dureront, notre langue n'acquérera jamais le beau titre de langue morte qui fait tant d'honneur à la latinité.

La nouvelle ortographe qu'on veut introduire auroit des ſuites bien funeſtes, ſi on écrivoit *j'avais* pour j'avois. L'Etranger, qui veut aprendre notre langue, pourroit-il de lui-même recourir au verbe *avoir* pour le bien conjuguer ? Faut-il refondre tous les livres qu'on a imprimés depuis l'établiſſement de la Monarchie ? Ces innovations font pitié. Gardons-nous encore

de

de toute prononciation qui gâte le langage. Point d'accens inutiles, ne dites ni mon *père* ni mon *paire*. Toute affectation ſuffit pour empoiſonner le plus heureux naturel.

Les diſcuſſions grammaticales ne ſont pas fort réjoüiſſantes, mais elles ſont néceſſaires. Les conſeils que je viens de vous donner de bien parler, de bien prononcer, de bien lire, ſont d'autant plus déciſifs, que notre langue eſt pauvre. Moins on a de fonds, plus on doit ſe donner de ſoins pour les faire valoir. Amoureux que je ſuis de la gloire de ma Nation & de la perfection de mes compatriotes, je voudrois que les Peuples les plus reculez aimaſſent à commercer avec nous. Le nom de Loüis XIV. attira les Siamois en France : que n'attirons-nous l'Etranger par la même politeſſe qui régnoit alors, & par la ſolidité de notre langage ? Si on l'entreprenoit bien, je ſuis perſuadé que notre langue, qu'on aime à parler dans tous les coins de l'Univers, deviendroit bien-tôt mere langue par adoption. Le défaut de termes & de principes eſt la cauſe premiére de la pauvreté dont je me plains, & les conſtructions ridicules, dont je me plaindrai dans un moment, en ſont les ſuites honteuſes.

L'Académie Françoiſe n'eſt-elle pas le Tribunal ſouverain des belles-Lettres ? ne pourroit-elle pas aſſembler les Chambres qui ſont répanduës dans toutes les Provinces du Royaume ? pourquoi ne pas compoſer une Aſſemblée de Députez profonds & polis, & choiſir dans le bon ce qu'il y a de meilleur, pour pouvoir tous enſemble & à la pluralité des voix décider, créer, aprouver,

aprouver, proſcrire ? Ces déciſions ne tarderoient pas à acquerir la force de loi, elles ſeroient bien-tôt confirmées par l'uſage : l'aprentif n'héſiteroit pas à chaque mot : on ne nous accableroit plus d'un jargon miſérable ; & ſi quelquefois on ſe permettoit un proverbe populaire, ou une diction à l'antique, ce ne ſeroit que par reſpect pour le bon vieux tems, ou pour honorer plus parfaitement la mémoire de Marot.

La préciſion eſt le plus grand mérite d'une Langue, & le défaut de principes & de termes nous force de recourir à la circonlocution. Nous avons des verbes qu'on ne ſçauroit conjuguer, & des termes qui ſignifient des choſes tout-à-fait différentes. Le faſte d'un orgueilleux n'a point de plurier, & les faſtes qui expriment un chartrier ou des archives, n'ont point de ſingulier. Le Héros s'aſpire & l'Héroïne s'éliſe. Voilà des preuves de la diſette de notre langue ; on en pourroit faire un volume. Les Novateurs qui, de leur autorité privée, ſe donnent la licence d'y ſupléer, propoſent tous les jours au Public des compoſez de leur façon, comme *déraiſon*, *inconduite*, & tant d'autres. Les précieuſes à leur imitation ne rougiſſent pas de dire qu'une de leurs amies a le cœur d'un *tendre étonnant*, d'une autre, qu'elle eſt *d'un laid affreux*, & de la troiſiéme, qu'elle eſt d'un *précieux inſoutenable*.

Cet air affecté n'épargne perſonne, la contagion s'étend à tout. Un homme de mérite, & dont la plume eſt fort délicate, a donné depuis peu un fort bel Ouvrage au Public, mais par un air trop modeſte il a

craint

craint dans ſa Préface de paſſer pour un homme *avantageux*. J'ai deviné ce qu'il vouloit dire : la pudeur ſied bien, & ajoute beaucoup au mérite ſupérieur. Mais *avantageux* placé-là n'eſt pas François. Il eſt fort avantageux d'avoir un grand nom, de grandes dignitez, une fortune conſidérable, plus encore d'avoir des talens & de la vertu. Enfin, il eſt avantageux à cet Auteur d'avoir fait un beau Livre, mais il n'en eſt pas devenu un homme plus *avantageux*. Ces innovations fourmillent dans tout ce qu'on nous donne de plus beau. Puiſque tant d'Ecrivains s'érigent en créateurs & en légiſlateurs du langage, ne ſeroit-il pas juſte que l'Académie revendiquât la compétence, quelle arrêtât le progrès du deſordre, & qu'elle fournît des éclairciſſemens & des ſecours aux eſprits modeſtes qui aiment la juſteſſe & la préciſion? Eſt-il indifférent à la gloire d'un Etat d'aprendre à bien parler?

Les abus contre leſquels je me récrie ſe renouvellent de tems en tems. J'ai oüi dire *un gros plaiſir*, *on eſt venu pour vous voir*, *Madame chante comme on ne chante point*, *il eſt vrai de dire*, *je me ſuis laiſſé dire*, *on a voulu me dire*, *vivre d'une certaine façon*; aujourd'hui c'eſt *un quelqu'un*, demain ce ſera *un quelque choſe*. Enfin, tous les jours l'eſprit de nouveauté introduit des impertinences de cette eſpéce qui font rire tout le monde, mais dont preſque tout le monde contracte l'habitude, & qui, loin d'enrichir la langue, en font un parfait jargon. Je les pardonne au petit peuple, mais je ne le pardonnerois pas à un écolier de Sixiéme.

Il convient à mon Maçon de dire des *matéreaux*, & à mon Tailleur de dire une *demaune*. Mais je ſuis *étonnamment* étonné qu'une femme de qualité me demande comment je *m'emporte*. Je ſerois tenté de répondre brutalement que je ne m'emporte guéres ; que n'ayant ni craintes, ni deſirs, & qui plus eſt, point d'ennemis, je n'ai pas d'occaſions de m'emporter. Pourquoi me dire que j'ai *bain du bain* ? J'ai peu de bien, mais j'en ai aſſez, je n'en ſouhaite point davantage, & graces à Dieu je me porte fort bien Je ne ſuis point miſantrope, mais en un mot je veux qu'un François aprenne à parler François, & qu'il ne prenne pas la Place-Maubert pour Verſailles.

Je paſſe legérement ſur cette Méchanique. Trop d'exemples & un plus long détail ſéroient ennuyeux, je commence à m'en ennuyer moi-même. On s'accommode plus aiſément à ce qui eſt de goût qu'à ce qui n'eſt que du reſſort de la premiére ſcholaſtique. Je ne puis pourtant me refuſer à cette derniére réfléxion. Je ſuis étonné que le langage barbare, qui étoit en uſage autrefois, & dont Vaugelas crut nous affranchir, n'ait pas garanti la France pour toujours de ces innovations téméraires qui gâtent juſqu'à des gens d'eſprit. Une langue qu'on veut ſçavoir dans toutes les parties du monde doit-elle reſter arbitraire ! Dire qu'un Auteur eſt original, & qu'un homme eſt bon, c'eſt un très-grand éloge. Dire qu'un tel eſt original, ou un bon homme, c'eſt une dériſion. Notre langue dépend donc du caprice, du ton & du geſte ? S'il eſt vrai que cette confuſion faſſe horreur, on me pardonnera

donnera d'avoir osé m'en plaindre, & de finir ces remarques par celle de Racan.

Si le monde fut pris des plus judicieux
Pour une Comédie au tems de nos ayeux,
Peut-être qu'aujourd'hui l'on veut joüer la farce.

Pour les hommes bien formez tout ce que je viens de dire est de trop: c'en est trop peu pour l'homme tardif qui a besoin de hausser le pas, s'il veut les atteindre. J'ai taché de le mettre en chemin par des détails qui ne sont pas trop de ma sphére, & j'ai fait un effort aux risques de plaire moins; la matiére n'est pas trop amusante. Ce qui me reste à dire sur la littérature doit être regardé comme le fruit des trois mois que j'ai demandez. Je supose ce terme utilement employé, & je passe tout-à-coup au bon goût sur les ouvrages d'esprit. Nous irons par degrez, mais on ne sçauroit aprendre trop tôt à s'y connoître.

Je n'entreprends pas de fixer le bon goût, je cherche à l'inspirer. Je crois le deviner, mais je ne sçaurois le définir. C'est un sentiment qu'on ne sçauroit peindre, c'est le je ne sçai quoi de l'aimable érudition. C'est l'aimant d'un esprit juste & la bousole d'un discernement délicat. Il épure les premiéres connoissances, il perfectionne les heureux commencemens, il ouvre & il étend le génie, il éléve & il contient l'imagination; la justesse le nourrit, le brillant l'amuse; il est ami de la noble simplicité & des graces naturelles. Discret dans ses jugemens, on ne le voit jamais d'un air dédaigneux mépriser le médiocre, &

il

il déploye toute ſa vivacité pour mettre le beau dans tout ſon jour. La raiſon eſt le flambeau des hommes, il eſt le flambeau de la raiſon. En un mot, ſans le bon goût la renommée ne mettroit pas le ſceau à l'immortalité des grands-hommes.

A Paris, cette Capitale du monde, on trouve, grace à la magnificence & à l'attention de nos Rois, des Chaires publiques pour toutes les ſciences. On n'y en trouve point pour le bon goût. C'eſt un don qui n'eſt pas fondé ſur les régles. Ne cherchons donc pas à le connoître, tâchons de le ſentir. Pour juger ſainement d'un bon Livre, il faut de la ſcience, du diſcernement & du bon goût. Ce Héros invincible, ce Prince ſi redouté de nos voiſins, le grand Condé qui avoit autant d'eſprit que de valeur, diſoit, que la beauté d'un Livre devoit ſe faire ſentir, & qu'on ne pouvoit la perſuader à qui ne la ſentoit pas.

Si vous avez les organes bien arrangez & bien déliez, ſi vous avez la conception nette, prompte & juſte, ſi vous ſçavez vous défier finement des illuſions de votre eſprit, ſi vous aimez à conſulter les Ecrivains juſtes & délicats; enfin, ſi vous ſentés du plaiſir à lire avec réfléxion & avec choix: à toutes ces marques je devine que vous êtes né avec du goût. Que ce treſor eſt précieux! c'eſt la plus grande grace que vous puiſſiez recevoir de la nature; c'eſt un diamant ſans prix, mais il eſt brute encore: c'eſt à vous à le dégroſſir, & à lui donner le brillant ſans en diminuer le poids. Devenez-en le lapidaire, faites-bien valoir ce ſentiment heureux que vous portez au fond de vous-même;

me; & votre eſprit s'enrichira tous les jours.

Il s'agit aujourd'hui de faire fructifier ce germe qui commencera à poindre, vous en avez un moyen infaillible, c'eſt de vous faire un précis de ce que vous entendrez & de tout ce que vous lirez dans les Livres vieux ou nouveaux qui ont de la réputation; vous aprendrez à mettre chaque choſe dans ſon ordre, le trop vieux pour le rajeunir, l'obſcur pour l'éclaircir, le diffus pour vous reſſerrer, le médiocre pour l'embellir, le beau pour vous former, le très-beau pour vous élever.

Il eſt bon de ſçavoir un peu la chronologie de la littérature, il n'eſt pourtant pas néceſſaire de remonter à des tems trop reculez. Les curieux attentifs à la maniére dont on parloit & dont on écrivoit au tems de nos ayeux, fixent ordinairement l'époque de cette moderne antiquité au Régne de Saint Loüis. Ce fut alors que parut le Roman de la Roſe. Le ſtile n'en eſt preſque plus intelligible; mais tout uſé qu'il eſt; on en ſent encore l'énergie. Tout ouvrage où l'on trouve de l'eſprit ſera toujours à l'abri de la preſcription. On lit dans ce Roman.

Lais d'amour & ſonnets courtois.

La tendreſſe ſe fait ſentir dans le gothique comme dans le moderne : tous les Siécles ont eu leur Quinault. Nous trouvons dans les Recherches de Paſquier mille choſes curieuſes, des anecdoctes, des notes littéraires & des notes hiſtoriques. Il m'a apris que Thibault de Champagne avoit fait cette chanſon pour Blanche de Caſtille, mere de S. Loüis.

Autre

Autre choſe ne m'a amour méri
De tant que j'ai été de en ſa baillie :
Mais bien m'a diex par ſa pitié gari
Quand échapé je ſuis ſans perdre vie, &c.

Je ne vous raporte ces deux citations que pour vous faire ſentir le changement du langage : on parloit gaulois, mais enfin on s'entendoit, & à force de rafinement, nous commençons à ne nous plus entendre. Binet, en parlant de ceux qui écrivent avec feu, dit que la premiére fureur eſt la plus naïve, & que la lime trop de fois miſe, au lieu d'éclaircir & de polir, ne fait qu'uſer & corrompre la trempe ; on énerve le ſtile en croyant l'enrichir.

Le langage ſe purifia un peu ſous le régne de François I. Ce grand Roi favoriſa les belles-Lettres. Marot, l'original Marot, parut. Paſſez rapidement ſur tout ce qui le précéde, mais attachez-vous à cet excellent Auteur dont le bon goût & les graces naïves ont guidé les plus accréditez de nos modernes, & fourniront, comme celle de Voiture, de l'eſprit à toute la poſtérité.

Deux autres Ecrivains ſe ſont fait de la réputation, Montagne & Rablais. S'ils avoient écrit de nos jours, on les eſtimeroit davantage. Liſez-les, & vous retournerez à Marot. Ces trois hommes du ſeiziéme ſiécle avoient des dons tout différens. Montagne, plus pur & plus moral que les deux autres, étoit trop cauſtique ; c'étoit un miſantrope poli qui penſoit juſte, mais je lui trouve trop d'emphaſe & trop peu de liaiſon. Pas un de ſes Chapitres ne tient ce que le titre annonce. L'agrément de Marot du-

rera

rera toujours, celui de Rablais a perdu ſon crédit. Cet Auteur poſſédoit toutes les Langues, ſur tout les Orientales. Perſonne n'a porté plus loin la profonde érudition ; mais ſes obſcuritez & ſes ordures ont fait tort à ſa mémoire, comme la licence & la débauche nuiſirent à Marot.

Peres de familles, & vous, jeunes gens, belle matiére à réfléxion ! combien de bons ſujets dont l'eſprit eſt terni par la ſaleté des mœurs, par la licence du ſtile & par la groſſiéreté ! C'eſt le talent enfoüi, c'eſt la lumiére ſous le boiſſeau ; au contraire la politeſſe & la modeſtie ſont toujours d'un grand relief pour un mérite médiocre. Sans le ſtile effréné de Rablais on trouveroit un grand plaiſir à deviner ſes Enigmes, & ſans la licence de Marot il aprendroit à lire à tout le monde.

Je vous tiens un peu trop long-tems dans les campagnes arrides de l'Arabie pierreuſe, mais

Il faut paſſer par les peines
Pour arriver au plaiſir.

Ils arrivent enfin ces jours fortunez où le régne le plus glorieux de la Monarchie devoit être le triomphe le plus parfait des belles-Lettres. Tout ce qui devoit accompagner Loüis XIV. devoit être grand. Un Miniſtre, dont les connoiſſances étoient auſſi vaſtes que le génie, travailla avec le même ſuccès à la gloire de ſon Maitre & à la grandeur de l'Etat. Il ne penſoit pas moins à s'immortaliſer lui-même, mais, en grand politique, il falloit commencer par immortaliſer ſon Roi. Les deux plus ſuperbes établiſſemens

bliſſemens du Royaume étoient faits long-tems avant lui. Charlemagne avoit fondé vers l'an 700. l'Univerſité de Paris : celle de Milan l'apelle ſa ſœur, & celle de Pavie ſa mere ; nous la regardons dans tout le monde Chrétien comme le bouclier de la Foi, *ſtudium Pariſienſe fundamentum Eccleſiæ.* Vers le milieu du treiziéme ſiécle Robert Sorbon, Aumônier & Confeſſeur de S. Loüis, fonda la Sorbonne. Par ces traits ſeuls les noms de ces deux Princes meritoient déja d'être imprimez en lettres d'or dans les faſtes éternels. Charles, le premier Roi de la ſeconde Race, & le premier de nos Empereurs, eſt canoniſé par ſes vertus, immortaliſé par ſes exploits, & reconnu pour toujours le Conſervateur du Patrimoine de Saint Pierre. Belle matiére à panégyrique !

La troiſiéme Race ne dévra rien à la ſeconde. Loüis IX. après avoir fait quantité de fondations Royales, qui ſont autant de monumens de majeſté & de ſainteté, meurt à la veille de conquerir les Saints Lieux ! Belle matiére à parallèle ! mais attendons encore un moment, la matiére ſera bien plus abondante.

Que reſte-t il à faire au Cardinal de Richelieu pour éterniſer le Régne de ſon jeune Maître ? Il devine à ſon air que tout au moins il atteindra ſes prédéceſſeurs ; même zèle pour la Maiſon de Dieu, même goût pour la gloire. Tout dès l'enfance du Prince l'annonce pour le modèle des Rois. Le Cardinal forme un grand projet que Loüis XIV. pouvoit ſeul exécuter ; combien de Rois avant lui l'avoient tenté inutilement !

tilement ! il s'agit d'extirper l'héréſie. Le Miniſtre commence l'ouvrage, le Maître l'achéve. Si le Cardinal n'a pas fondé la Sorbonne, du moins il la rebâtit avec une magnificence royale, il en augmente l'utilité par de riches donations, & il fait pour les Belles Lettres ce que Sorbon avoit commencé pour la conſervation de la Foi : ce Miniſtre toujours grand dans ſes vûës, toujours juſte dans ſes proportions, devient en même-tems le Protecteur de l'Evangile & le Fondateur de l'aimable ſçavoir. Il loge la Théologie dans le Temple du Très-Haut, & l'érudition dans le Palais de nos Rois. A ce moyen Loüis XIV. devient reellement & par acquiſition le Pere des Sçavans, comme il étoit par ſucceſſion le Fils aîné de l'Egliſe. Voilà l'établiſſement de l'Académie Françoiſe : liſez-en l'Hiſtoire par M. Péliſſon.

Jeunes gens, ſi vous avez du goût pour les Lettres, ſi vous digérez la répetition que je vous ai fait faire de vos études, ſi vous m'avez paſſé ces termes qui ſentent la férule & que les Dames ont pris pour du Grec ; enfin ſi votre génie s'étend, ſi votre pénétration vous éléve au deſſus de votre matiére, ſi votre goût ſe rafine & vous porte ſans confuſion du bon au meilleur : je viens de vous ouvrir un beau champ. Seroit-il indigne de vos premiers ſoins de vous eſſayer vous mêmes ſur les talens, pour leſquels vous vous ſentez plus de diſpoſition : mais ne montrez vos eſſais qu'à vos amis. Les fruits précoces paſſent auſſi vîte que les fleurs. Nous n'avons que Paſcal & Moréri dont les commencemens ont été des prodiges.

ges. Hâtez-vous donc, mais hâtez-vous lentement, enhardiſſez-vous ſans préſomption, ſans orgueil. Plus on répand d'eſprit, plus on en acquiert. Tous les Auteurs, dont je vous propoſerai bien-tôt la lecture, vous en fourniront la preuve & l'exemple.

Quand le Cardinal de Richelieu établit l'Académie, il ne s'attendit pas, ſans doute, de donner à ce Corps reſpectable tout le luſtre qu'il reçut bien-tôt après. L'émulation piqua tous les eſprits, mais la perfection ne peut être que le fruit d'un travail aſſidu & d'un progrès heureux Vous avez lû & relû Boileau : il vous a plu, ſaiſi, enlevé, & cette pointe ſatirique, que nous aimons tous un peu trop, eſt peut être ce qui vous a flatté le plus. Reliſez-le aujourd'hui dans un eſprit tout différent, cherchez à vous inſtruire. C'eſt de tous nos Ecrivains le plus propre à vous faire ſentir la différence du bon & du mauvais goût. Le Pere du Cerceau l'apelle le Prevôt du Parnaſſe; cette qualification eſt merveilleuſe : en effet, ſans le redoutable Boileau, la France alloit être peuplée d'inſipides Auteurs. Depuis que le Roi & ſon Miniſtre eurent protégé les Belles-Lettres, tout le monde ſe mêla d'écrire, jamais on ne barbouilla tant de papier ; on croyoit mériter une penſion quand on avoit fait relier des fadaiſes; d'abord les ſots y furent pris. On n'en fut pas long-tems la dupe, le bon goût prévalut. Boileau enrichit ſon Libraire, & en ruina vingt autres. Que devinrent les *Jonas*, les *Clovis*, les *Calprenedes*, les *Cyrus*?

Il faut compter, dit le Marchand,
Tout eſt encore dans ma Boutique. *Boil.*

Je

Je vous ai conſeillé de faire des remarques ſur tout ce que vous lirez, mais ce conſeil ne tend qu'à vous épurer le goût. Ne prenez donc pas une broderie legére pour du drap d'or. On nous inonde depuis vingt ans de mille niaiſeries qui ne ſont pas même dignes de la note critique d'un homme délicat. Faites des Extraits, mais des Livres qu'on lit, qu'on relit & qui courent le monde. Pour juſtifier ma maniére de penſer, réliſez ce que je vous ai dit ſur le méchant exemple; là il étoit queſtion de vos mœurs, ici il s'agit de vous former l'eſprit: il faloit bien choiſir vos amis, il faut bien choiſir vos Livres. Les mauvaiſes compagnies vous gâteroient le cœur, les lectures fades ou groſſiéres vous gâteroient le goût. Quand vous trouverez ſous votre main l'Homme de Cour d'Amelot de la Houſſaye, ou l'Homme univerſel du Pere de Courbeville, deux bons Traducteurs de Balthaſar Gracian; quand vous trouverez le Traité des Paſſions du P. Senaut, les Voyages de Cyrus par M. de Ramſay, avec ſon Traité de la Mitologie; vîte, écrivez, faites de longs extraits, tout eſt bon. Mais je ne ſuis pas aſſez curieux du martyre pour extraire un ſeul tome du Cyrus de Scudery.

Ne me pardonnerez-vous pas d'avoir inſiſté ſur les régles de la Grammaire, & d'inſiſter encore ſur le choix de vos lectures, ſi ces conſeils vous conduiſent aux graces de l'érudition? Les termes proſcrits & preſcrits, les conſtructions à l'antique, les impertinentes innovations ont dû ſervir à vous décraſſer le diſcernement. Aujourd'hui aidez-vous un peu vous-même. Comparez le

ſtile de 1630. au ſtile de 1660. vous ſentirez tout-à-coup la révolution étonnante des Belles-Lettres. Vous le verrez paſſer rapidement de la foibleſſe à la force, du guindé au naturel, du galimatias au ſublime. Diſtinguez bien l'original, l'imitation, la traduction & la paraphraſe; ce ſont des talens, des goûts & des beautez différentes, qui, bien placées, ont bonne part à la perfection. Plus vous ſentirez cette différence, plus vous aprocherez du bon goût. Si c'eſt un miſtére pour vous, il faut vous le développer; ſouffrez donc le détail, & inſtruiſez-vous tout à la fois, ou par les exemples ou par les contraires. Je ſçai que la ſcience des détails n'eſt pas fort aimable: mais, avant que de parvenir aux graces, il faut commencer par l'utilité.

Boileau ne pouvoit pas ſuporter qu'on fût d'aſſez mauvais goût pour préférer Théophile à Malherbe & Racan. Boileau avoit raiſon: mais moi, très-jeune encore, je tirai de ce raiſonnement une conſéquence très-fauſſe; je crus qu'on ne pouvoit effacer ni Racan, ni Malherbe. Je lûs, & je fus détrompé. Une petite Diſſertation ſur leurs ouvrages pourra ne vous être pas inutile; liſez-les avec les obſervations de Ménage ſur Malherbe: elles ſont d'une grande inſtruction. Racan avoit du feu, il étoit à la mode, il faiſoit aiſément des vers, il diſoit même que ſes vers avoient *du nom aſſez*. Il eſt vrai que ſa reputation a duré quelque tems, mais ſon ſtile tient encore du Gaulois; il n'avoit pas de principes; il ne ſçavoit aſſurément pas le Latin, j'oſe dire encore qu'il ne ſçavoit pas parfaitement le François.

Une

Une critique judicieuſe impoſe la néceſſité de parler juſte ſur les Ouvrages d'eſprit, pourvû que la ſincérité ne bleſſe pas la politeſſe. Racan en félicitant M. de Bellegarde des bontez que Loüis XIII. avoit pour lui, diſoit :

De ſes plus beaux deſſeins tu fus toujours complice.

Complice placé là ne fut jamais François, il n'eſt pas même Gaulois. On partage le péril & la gloire, on inſpire la ſageſſe, on imite la vertu, on eſt dépoſitaire d'un ſecret, on donne un conſeil ſage, on aplaudit ſans adulation; mais on ne ſçauroit être complice que d'un mauvais deſſein ou d'une action lâche. De cette réfléxion, jeune homme, ſentez la néceſſité de ſçavoir la propriété des termes. Un éloge & une offenſe ſont les deux contraires. Mais un bon eſprit pardonne le terme en faveur de l'intention.

Voici une autre expreſſion qui n'eſt pas moins impropre que la précédente; elle eſt dans une Ode bachique.

De ce nectar délicieux,
Qui pour l'excellence précéde
Celui même que Ganiméde
Verſe dans la coupe des Dieux.

Le vin de Champagne eſt fort au deſſus du vin de Brie, mais il ne le précéde pas. Quand même l'Auteur auroit voulu dire qu'on avoit commencé par boire le Champagne, la conſtruction n'en ſeroit pas moins vicieuſe. La Poëſie doit embellir le langage au lieu de le défigurer. J'aime fort

un vin *mouſſeux* quand il a un grand fond de vin ; mais ſi la mouſſe lui donnoit un air louche & un goût plat, je n'en boirois guére.

Il faut vous laiſſer une idée de toutes les fautes de différente eſpéce pour vous aprendre à n'y pas tomber. Nous liſons dans une autre Piéce,

> Enfin la neige & la glace
> Font à la verdure place.

On ne ſouffre plus ces énormes tranſpoſitions : la rime ſe fait attendre & devient cheville, l'attention ſe laſſe, & la chute fait dormir au lieu de réveiller. Racan eſt encore plein d'autres tours & d'autres expreſſions qu'il faut éviter abſolument depuis qu'ils ont été ſagement proſcrits par le bel uſage. *Plaindre ſon martyre*, *ſoupirer ſes douleurs*, *aucunes fois*, *réconfort*, *ramentevoir*, *prince l'aiſe de nos jours*, *ſiecle doré*, *l'ire des Dieux*, *des courroux*, *des patiences*, *des fougéres* : toutes ces expreſſions ne conviendroient qu'au Roman de la Roſe.

On contracte ſi aiſément les mauvaiſes habitudes & le mauvais goût, que dans une chanſon aſſez nouvelle qui commence par *flambeau des cieux*, vous trouverez que l'on de *ſemble plaindre ſon tourment*, c'eſt parler comme Racan. *Plaindre ſon martyre*, *plaindre ſes peines*, pour dire qu'on eſt pareſſeux, & qu'on veut s'épargner des ſoins, ou pour dire qu'un homme plein de ſes chagrins les conte à tout le monde, ſont deux façons de parler également ridicules. Qu'un ami tiéde, au lieu de voler au ſecours de ſon ami, ne marche qu'à pas de tortuë, on ne

dira

dira point qu'il plaint ſes pas : de même l'homme qui ſouffre ſe plaint de ſes malheurs, & ne plaint point ſes malheurs.

Il paroît que du tems de Racan & de Malherbe on outroit les figures, ſur tout l'allégorie & l'hiperbole. Racan dit dans un endroit,

Mes larmes de mon lit ont fait une riviére.

Et Malherbe, bien plus long-tèms vanté que Racan, eſt tombé dans un grand nombre de fautes de cette eſpéce. Après l'affreux aſſaſſinat de Henri IV. l'un des plus grands Potentats que le Soleil ait éclairé, Malherbe fait parler la Reine Marie de Médicis au feu Roi ſon mari.

L'image de mes pleurs dont la ſource féconde
Jamais depuis ſa mort ſes vaiſſeaux n'a taris,
C'eſt la Seine en fureur qui déborde ſon onde
Sur les quais de Paris.

Cette Strophe a beſoin de commentaire. Peut on comparer les pleurs d'une perſonne affligée à un fleuve en fureur qui ſe déborde ? Aujourd'hui même que le don des larmes eſt d'un grand ſecours pour les douleurs hipocrites, de beaux yeux peuvent-ils devenir des ſources intariſſables ? Cette comparaiſon bleſſe l'oreille & le bon ſens. La conſtruction eſt tellement tranſpoſée, qu'avant le troiſiéme Vers l'on n'entend pas ce que les deux premiers ſignifient. Je ne ſuporte pas plus aiſément cette autre façon de parler. Peut-on dire qu'un homme dont le cœur eſt preſſé par un violent chagrin.

Par le canal des yeux vuidant ſon amertume,
Cherche d'être allegé ?

Souvenez-vous qu'il faut écrire clairement & naturellement, & que l'hiperbole doit être meſurée & circonſpecte. Ce n'eſt pas un conſeil, c'eſt un précepte. Gravez-le bien dans votre eſprit, il eſt de Quintilien. *Licet omnis hiperbole ſit ultra fidem, non debet eſſe ultra modum.* Examinez ſi le texte eſt rempli, ſi la matiére eſt ſuivie, ſi le bons ſens domine, ſi les ornemens ſont bien placez. Les grandes beautez du bon vieux tems ſont au-deſſus des révolutions du ſtile : de même, de petits mots nouveaux joliment couſus ne prouvent ni talens, ni goût, ni eſprit. L'eſprit ne ſe contente pas de mots, il demande des choſes.

Autre conſeil important. Si votre imagination trop vive vous entraîne, & ſi vous vous trouvez embarraſſé ou par le fond du ſujet que vous ne ſçauriez éclaircir, ou par des figures qui pourroient l'orner, mais que vous ne ſçauriez mettre dans un beau jour, retournez ſur vos pas. Il n'eſt point d'embelliſſement ſans clarté. C'eſt une des grandes maximes d'Horace, *& quæ deſperat tractata niteſcere poſſe, relinquit.* Je reviens encore pour un moment à Malherbe.

J'ai trouvé dans les obſervations de Ménage ce beau mot de Publius Mimus : *Fortuna vitrea eſt, nam cum ſplendet, frangitur.* Il paroît que Ménage étoit bien perſuadé que cette penſée avoit été paraphraſée par Malherbe, & traduite par M. Godeau. Je le crois comme lui. Cependant nous trouvons

vons tous les jours les mêmes penſées dans de grands Ecrivains en qui l'eſprit eſt naturel, qui ne courent point après l'eſprit des autres, & qui ſont fort loin du miſérable métier de Plagiaire. Malherbe dit,

N'eſpérons plus, mon ame, aux promeſſes du monde,
Sa lumiére eſt un verre, & ſa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.

Ces Vers ont de la beauté. Il y a cinquante ans que dans tous les Convens du monde on les aprenoit aux Penſionnaires. Il eſt pourtant vrai qu'ils paroiſſent plus beaux qu'ils ne ſont. Les révolutions de la vie montrent tous les jours qu'on ne ſçauroit fixer la faveur ni la fortune. Nous ne pouvons pas même fixer l'ortographe, le langage ni la maniére de penſer; mais de ce que les biens de cette vie ſont fugitifs, dira-t'on que le vent des diſgraces empêche l'onde de la faveur de ſe calmer? ce tour eſt obſcur & aproche du *Phœbus*. La Traduction de M. Godeau eſt bien plus ſimple & plus élégante.

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Cette même traduction ſe trouve mot pour mot dans le Cid : mais ne ſoyez pas étonné que, ſans être plagiaires, les uns des autres, les plus grands Ecrivains diſent la même choſe, ſur tout quand il s'agit de traduire littéralement en vers. Nos meilleurs Livres vous en fourniront bien des

exemples. Quand on a l'eſprit juſte, on ſe rencontre aiſement dans la façon de penſer; comme la vérité n'eſt qu'une, la juſteſſe eſt toujours la même.

Après des hommes ſi reſpectables ne me prendra-t'on point pour un téméraire, ſi j'oſe dire que la paraphraſe & la traduction ne me flattent pas? je les trouve trop littérales. Rien n'eſt plus inconſtant ni plus bizarre que la fortune, mais elle ne ſe caſſe pas comme le verre dont le brillant a ébloüi ces célébres Auteurs. Je trouve la comparaiſon trop métaphorique; ſi j'avois à peindre les mouvemens convulſifs d'un avare, d'un jaloux, d'un plaideur, d'un vindicatif, j'aimerois fort à paraphraſer cette belle expreſſion de Virgile: *Magno curarum fluctuat æſtu.* Je pourrois dire que la mer en fureur n'eſt pas plus agitée que leur ame: mais je ne comparerois pas leurs ſoucis & leurs ſoins à des flots irritez. Le ſtile trop figuré devient ſouvent un logogriphe.

Balſac apelloit Malherbe ſon pere, cependant il ne put s'empêcher de railler aſſez plaiſamment ce vers,

Rendons par mes ſoupirs ma douleur reconnuë.

Pour moi je me récrie hautement contre ceux-ci:

. . . . Diront la vaillance
De ſon courage & de ſa lance.

Le terme de vaillance eſt uſé, mais qu'il eſt bien placé dans l'Epitaphe de M. de Turenne!

Turenne

Turenne a ſon tombeau parmi ceux de nos
Rois,
C'eſt le fruit glorieux de ſes fameux exploits :
On a voulu par là couronner ſa vaillance,
Afin qu'aux ſiécles à venir
On ne fît point de différence
De porter la Couronne ou de la ſoutenir.

Dans Malherbe, vaillance & courage forment un pléonaſme parfait, & je ne puis ſouffrir la vaillance d'une lance Je ſçai que le Poëte a voulu perſonifier *lance*. Cette figure eſt belle quand elle eſt bien placée. Si vous en voulez ſentir toute la beauté, liſés la converſation ingénieuſe de Bachaumont avec un fleuve, liſés ce que Santeüil fait dire à la Seine ; quand nous nous promènerons enſemble je vous en parlerai : liſés enfin le Voyage de Munich de l'Abbé Régnier. Ces traits m'ont paru beaux & très-beaux.

Déja nous avons vû le Danube inconſtant,
Qui tantôt Catholique & tantôt Proteſtant,
Sert Rome & Luther de ſon onde,
Et qui comptant bien-tôt pour rien,
Le Romain, le Luthérien,
Finit ſa courſe vagabonde
Par n'être pas même Chrétien.
Rarement en courant le monde
On devient plus homme de bien.

Ceux qui n'ont pas l'eſprit fort bon, ni aſſez d'uſage du monde, s'étonnent de ce que les Auteurs entrent dans des détails qui leur paroiſſent fort inutiles. Voici ma réponſe, elle ſurprendra. Je m'aviſai un jour en aſſés bonne compagnie de répéter ce

trait de l'Abbé Régnier. Un nouveau débarqué, que le hazard avoit introduit, me demanda très-ſérieuſement s'il étoit vrai que le Danube eût changé de Religion.

Il eſt pourtant vrai que notre Poëſie a de très-grandes obligations à Malherbe ; on peut dire qu'il l'a tirée du cahos, &, ſi la plûpart de ſes ouvrages nous rapellent trop le vieux ſtile & l'ancien goût, du moins lui ſommes nous redevables en partie de la perfection où ſont parvenus ceux qui l'ont ſuivi. D'ailleurs quelques-unes de ſes piéces ſont des chefs-d'œuvres. Rien n'eſt plus beau que la derniére ſtance de ſa conſolation à Caritée, ſur la mort de ſon mari. Comparez-la avec ce que vous venez de lire ſur la mort de Henri IV. vous trouverez deux hommes tout différens.

Le tems, d'un inſenſible cours,
Nous porte à la fin de nos jours.
C'eſt à notre ſage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous conſoler de ſa fuite,
En le ménageant comme il faut.

Je n'ai rien lû de plus beau que ce fragment ; cependant M. de Ségrais, cet homme d'une ſi grande réputation, donnoit la préférence à la quatriéme.

De combien de jeunes maris
En la querelle de Paris
Tomba la vie entre les armes,
Qui ſuſſent retournez un jour,
Si la mort ſe payoit de larmes,
A Mycennes faire l'amour !

Qu'on me pardonne ma franchiſe, j'oſe avoüer

avoüer que je penſe tout autrement que Ségrais. Le premier ſizain que vous venez de lire eſt d'un ſtile naturel, clair, délicat & moral qui durera toûjours : le ſecond eſt une énigme. Etoit-il néceſſaire de ramener Caritée au ſiége de Troyes, & de lui peindre Ilion en cendres ? Pourroit-on donner un ſecond tome de l'Iliade pour une lettre de conſolation ? Je ne crois pas qu'un Homére François prit aujourd'hui un ſi long détour. Nos Femmes Illuſtres ſçavent bien que, pour parvenir auxhonneurs de la guerre, il faut renoncer quelquefois aux douceurs de l'hymen. On pleure la mort d'un fils unique, ou d'un époux tendrement aimé, & n'en déplaiſe à Boileau, nous avons plus de trois Artémiſes en France. Enfin.

A vaincre ſans péril on triomphe ſans gloire.

Et pour l'Epouſe aimable d'un jeune Héros :

La gloire eſt une rivale
Qu'on doit toûjours redouter.

Si le Grand Sobieski n'avoit pas quitté la Reine pour voler au ſecours de l'Empereur Leopold, peut-être la Capitale d'Auſtriche ſeroit-elle tombée au pouvoir des Muſulmans: & quand, par le ſort inconſtant des armes, cet auguſte Roi auroit été la victime de ſa valeur, auroit-on parlé François en diſant que ſa vie étoit tombée entre les armes des Turcs ? Toutes ces façons de parler ne laiſſent pas une haute idée du ſtile qui avoit cours avant Malherbe ; il ne ſe faiſoit pas beaucoup plus de ſcrupule de hazarder des rimes que des conſtructions.

Jupiter ne rime point avec chanter, ni fer avec triompher, & pere ne rime point à terre. Si vous en doutés, consultés le Dictionnaire de Trevoux.

Malherbe nous a laissé une traduction de quatre vers qui seuls valent tout un livre; le François est aussi énergique que le Latin. Le P. Bouhours en a porté le même jugement. Horace dit : *Pallida mors æquo pulsat pede regum turr s, pauperumque tabernas.* Il semble que Malherbe ait surpassé l original ; ces vers sont sçus de tout le monde :

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix,
Et la garde qui veille aux barriéres du Louvre
N'en sauve pas nos Rois.

Voilà un grand modèle pour la traduction. Un Ecolier doit s'attacher aux termes, & le bon Traducteur à l'esprit de l'Ecrivain. C'est le caractére dominant de l'illustre Ablancourt, de M de Toureil sur les Philippiques de Démosthènes, & de M. de Sacy sur les Lettres de Pline. Lisés les avec fruit, vous aprendrés à traduire.

Voici deux exemples d'une mauvaise & d'une excellente traduction de la belle réflexion de Catule sur la nécessité de mourir.

Soles occidere & redire possunt :
Nobis, cùm semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua, una dormienda.

Ronsard, qui dans son tems pourtant faisoit le réformateur des termes & du stile, a dit,

La

La Lune eſt coutumiére
De luire tous les mois :
Mais quand notre lumiére
Eſt éteinte une fois,
Sans nos yeux réveiller
Faut toujours ſommeiller.

Vous ne reſpirez là que vieux ſtile ; tout forcé, mauvais goût ; mais Péliſſon va vous donner un avant-goût de tout ce que vous trouverez dans ce grand Académicien.

Le Soleil ſe couche & ſe léve :
Sa premiére courſe s'achéve,
Et bien-tôt une autre la ſuit.
Mais quand la fiére deſtinée,
Finit notre courte journée,
Ce n'eſt plus qu'une longue nuit.

J'ai cité Balſac : ne ſeroit-ce point lui qui auroit donné lieu à la Comédie des femmes ſçavantes, ou des précieuſes ridicules dont j'ai parlé ? jamais perſonne ne s'eſt tant écarté du naturel ; juſques dans le ſtile épiſtolaire il ſe jettoit dans le Phœbus : cependant il le contrôloit dans ceux même qui en étoient le plus éloignez. Il mandoit à ſon ami Voiture qu'il étoit impoſſible *de plier la gravité de ſes Vers, & de les abaiſſer juſqu'à la familiarité de la converſation ordinaire.* Cette maniére de parler eſt préciſément ce que Moliére fait apeller par ſes Héroïnes *Colet monté* ; d'ailleurs rien n'eſt plus mal fondé que ce reproche. Malgré la révolution du langage, Voiture n'a rien perdu de ſa réputation, & nous n'avons rien de plus naturel & de plus enjoüé que ſa Proſe & ſes Vers. Auſſi faiſoit-il les délices

tuë, lui chante *avec amour & ſimpleſſe :*

Quand vous vous ſentiez émouvoir
De ſes paroles charmereſſes,
S'il vous eût plû ramentevoir
Ma ſervitude & vos promeſſes.

Je dois vous dire un mot de l'Imitation & de la Paraphraſe que je vous ai annoncées. Quand vous voudrez paraphraſer, choiſiſſez un Texte heureux & fécond, aſſujettiſſez-vous aux régles, & laiſſez aller votre eſprit. Si vous avez du feu, de l'ordre & de la juſteſſe : ſi vous ſçavez effacer & vous élever, vous réüſſirez. Le P. Cheminais eſt un exemple infaillible ; il réünit la force, la grace & le pathétique ; il auroit fourni un Carême entier avec un Pſeaume ou une Epitre de ſaint Paul ; il ſaiſit le cœur & enléve l'eſprit. Prédicateurs de la troiſiéme claſſe, reliſez-le cent fois, & ne nous diſtribuez plus en Chaire ni fleurettes, ni laudanum, ramenez nous à l'Evangile, & rentrez dans votre état.

L'Imitation eſt un peu plus aſſujettiſſante que la paraphraſe, en ce qu'il faut entrer & pas à pas dans le goût de l'original. En voici deux modéles parfaits. On croit lire Voiture & Balſac dans les deux Lettres de Boileau. On croit entendre parler Horace à Mœcène quand Madame Deshouliéres parle à M. Colbert.

Les exemples font goûter les principes ; de-là vient que je les employe alternativement, dans l'eſprit de faire plus d'impreſſion. S'il vous prend envie d'écrire en proſe ou en vers, commencez par éviter les fautes groſſiéres, après quoi devenez délicat juſqu'au

qu'au ſcrupule. Soyez ſur-tout extrêmement attentif à ce que vos vers ſoient naturels, ſans être proſaïques : de même donnez de la nobleſſe & de l'harmonie à votre proſe, mais ne la rimez pas. La Poëſie reſſemble trop à la proſe quand l'hémiſtiche n'eſt pas aſſez marqué, ou quand le ſtile n'eſt pas aſſez élevé ; & la proſe paroît rimée quand un membre de la période eſt meſuré comme un vers de huit ou de douze ſyllabes. L'eſprit du Lecteur prend le change, il attend une phraſe qui achéve le raiſonnement, & il lit un vers. Obſervez bien encore que votre période n'aproche pas même de la rime, ſans quoi vous tombez dans une cacophonie qui bleſſe l'oreille. Je ſouffre quand je trouve *guére* trop près de *guerre* : évitez donc de faire rencontrer au repos de votre phraſe deux maſculins ou deux féminins quand ils forment une maniére d'uniſſon. Prenez un heureux milieu entre le plat & le *phébus*. Point d'épithétes inutiles. Liſez & reliſez les Maîtres de l'art, attrapez avec eux le bon goût, qui eſt au-deſſus des régles.

Prenez garde de donner dans un écueil bien pernicieux pour l'eſprit des jeunes gens. Ils ne s'attachent qu'à ce que nous apellons *ſtile colifichet* ou *crême foüettée*. Je le paſſe à 15 ans, on ne connoît ni le bon ni le beau. Mais à 20. il eſt tems de ſçavoir que rien n'eſt beau que le vrai, que rien n'eſt durable que le ſolide. Autrefois les jeux de mots, les quolibets, les pointes & les équivoques étoient des ornemens de converſation, c'étoit l'eſprit à la mode ; on en faliſſoit le papier. Heureuſement le bon goût a proſcrit

ce

ce langage des Halles qui dégrade la raiſon & l'eſprit. N'en faites jamais uſage, de peur d'en contracter l'habitude. J'oposè à ce corps étranger, que j'apelle un *Polipe*, une maniére de parler très-populaire, mais que je trouve énergique. J'en conclus qu'il y a bien des gens *qui font ſemblant d'avoir de l'eſprit*. En effet, combien de prétendus beaux eſprits n'ont la cervelle meublée que de quelques jeux de mots! Ils forcent la converſation, pour trouver occaſion d'en placer quelqu'un à tort & à travers. Un connoiſſeur les mépriſe, ils ne trompent que les ſots. Il eſt pourtant vrai qu'une penſée juſte, placée dans une diction délicate, peut recevoir un nouveau brillant par un badinage gracieux; mais en général les jeux de mots ſont des agrémens poſtiches qu'il ne faut pas amener de loin, & qu'on doit employer rarement, parce qu'il eſt difficile de les faire rencontrer avec la juſteſſe.

Nous en avons une infinité d'exemples en laid & en beau; je ne vous en citerai qu'un de chaque eſpéce. Paſquier, dont tout le mérite conſiſtoit a faire des Notes, dit que du Bèlay ſe vantoit mal-à propos d'être l'inventeur du Sonnet, puiſqu'on connoiſſoit cette ſorte de Poëſie du tems de Saint Loüis. Cette remarque n'étoit pas fort néceſſaire aux curieux; cependant Paſquier s'attache à l'orner de tout ſon eſprit: il dit donc que du Bèlay *ſe trompette avoit été le premier ſonneur de Sonnets*. J'aime fort à entendre joüer de la flûte, ſonner de la trompette, & donner du cor: mais je préférerois le carillon de trois cloches caſſées & le cornet effrayant des poſtillons d'Allemagne *à la trompette*

trompette d'un ſonneur de Sonnets.

Je viens de vous bleſſer l'oreille, je vais la flatter. Parmi nos plus grands hommes, perſonne n'a mieux mérité la vénération publique que M. de Fénelon, Archevêque de Cambray : j'en dis un petit mot en parlant du bon eſprit, il s'agit ici d'un jeu de mots. En 1699. le Pape Innocent XII. qui eſtimoit infiniment M. de Cambray, fut moins ſcandaliſé du Livre qu'il venoit de mettre au jour, que de la chaleur de quelques Prélats qui en pourſuivoient la condamnation. Il leur répondit : *Peccavi exceſſu amoris divini, ſed vos peccaſtis defectu amoris proximi.* J'oſe rendre ce beau mot en François, pour ceux qui n'ont pas les premiers élémens de la latinité.

Fénelon a péché par trop d'amour divin,
Vous autres par trop peu d'amour pour le prochain.

Les Ultramontains ont du feu & de la ſagacité, ils aiment les expreſſions brillantes & les tours lumineux : les jeux de mots leur conviennent mieux qu'à nous.

Le contraſte que je viens de vous propoſer ſur le jeu de mots vous conduit à bien des réfléxions. J'ai choiſi ce que je ſçai de plus mauvais & de plus beau en ce genre, pour aider votre eſprit, qui, trop jeune encore, n'aperçoit pas peut-être le point de perfection au premier coup d'œil. Reliſez ce que je vous ai dit du bon goût, & vous ſentirez qu'il eſt pour l'eſprit ce que la vertu eſt pour le cœur : vous conclurez que l'un ſans l'autre ne ſçauroit former le vrai mérite, puiſque c'eſt à ces deux dons eſſentiels

que

que tout doit aboutir. Comment donc perfectionner votre mérite naiſſant ? Deux moyens uniques ; l'exemple & l'action.

Ne voyez que des pervers, vous nourriſſez le vice : ne voyez que d'honnêtes gens, vous nourriſſez la vertu. De même, ne voyez que des ignorans, des eſprits gauches ou peſans, des hommes durs & groſſiers, des entêtez argumenteurs éternels, des *Sçavans* pédans de profeſſion, ou de ces gens à pointes fades qui ne ſont que des *ſonneurs de ſonnets*, on évitera votre commerce, & il ne vous reſtera que la reſſource d'écrire comme Paſquier. Au contraire, aprochez le plus que vous pourrez des modèles que je vous propoſe dans tout mon Livre, & peu à peu vous ſentirez que votre goût s'épure, vous gagnerez un degré de perfection. Souvenez-vous donc pour toujours que le vice s'enracine à meſure que la vertu s'évapore, & que l'eſprit ſe roüille à meſure qu'on s'écarte du bon goût.

Que je ſerois content de vous ſi le beau mot d'Innocent XII. vous inſpiroit la curioſité de ſçavoir de quoi il s'agiſſoit entre M. de Fénelon & les autres Prélats. Peut-être ne comprenez-vous pas qu'on puiſſe pécher par trop d'amour pour Dieu. Liſez, & vous trouverez que M. de Cambrai n'avoit pas ſuivi ce conſeil de l'Apôtre, *Sapias ad ſobrietatem*. Quinault par un contraſte affreux a fort mal-à-propos traveſti dans ſa morale le même trait de Saint Paul.

Ce n'eſt pas être ſage
D'être plus ſage qu'il ne faut.

M. de Fénelon, homme de la premiére qualité,

qualité, vaſte & ſublime génie, réüniſſant en lui l'univerſalité des dons & des talens, ſaint Prêtre, grand Prélat, Sçavant du premier ordre, & charitable juſqu'à l'excès, l'un des plus grands ornemens de l'Egliſe & de ſon ſiécle; enfin cet homme, choiſi par Loüis XIV. pour l'éducation de nos Princes, pouvoit bien dire à Dieu comme le Prophête : *zelus domus tuæ comedit me*; mais il a outré ce zèle. Au contraire Quinault célébre Profeſſeur de galanterie, n'a cherché qu'à nous gâter le cœur par une traduction empoiſonnée. *Corruptio optimi peſſima.* J'aurois dit à M. de Cambray, *Japias ad ſobrietatem* : & je dis à tous ceux qui, voulant imiter Quinault, font les marchands d'eſprit aux dépens de la Religion, *non ſunt miſcenda ſacra profanis.* Si vous voulez entrer dans le détail, ouvrez l'Hiſtoire de l'Egliſe : il eſt vrai que celui à qui nous avons l'obligation de continuer l'ouvrage précieux de M. l'Abbé Fleury, eſt encore loin du trait hiſtorique que j'ai cité, mais vous le trouverez dans l'Abregé de M. Dupin; ornez-en votre Bibliotéque. Vous avez lû ſans doute les élémens de l'Hiſtoire, c'eſt la premiére leçon qu'on donne aux enfans dès qu'ils ſçavent aſſembler des mots. L'Abregé de M. Dupin eſt dans le méme goût. Je voudrois ſeulement qu'il ne fût pas par demande & par réponſe comme un Catéchiſme; il en contiendroit plus de faits, & on ne veut rien perdre d'un ſi excellent Auteur. Ce Livre eſt d'une très-grande utilité; il ne faut que quinze jours pour le lire avec fruit, & peu de fortune pour l'acheter. L'homme pareſſeux craint les Livres de longue

gue haleine : Le curieux peu riche craint les Livres trop chers ; & tel ſeroit en état de faire de la dépenſe, qui aime mieux reſter Maître ès Arts chez Bacchus, Licencié à Cithére, & Docteur en Droit, que d'acheter M. de Fleury.

Ceux qui jugent des Livres avec goût & ſans partialité, n'en ont jamais lû de meilleur que le ſien ; cependant il trouve des frondeurs. Mais pourquoi ? C'eſt qu'on n'aime plus la vérité. Ce doit être pourtant le caractére eſſentiel d'un bon Hiſtoriographe. Il eſt impoſſible de lire M. de Fleury ſans aprendre & ſans ſe pénétrer de ſa Religion. Qu'on ne s'y trompe pas : ce ſont deux choſes. Que ne m'eſt-il permis de dire un petit mot du caractére perſonnel de cet illuſtre ami ! Jamais homme ne fut plus ſçavant & plus ſimple, plus humble & plus élevé, puiſqu'il étoit au-deſſus de l'élévation même ; il étoit doux, affable, officieux, homme vrai, faiſant toujours plus qu'il n'avoit crû pouvoir faire : pas un mot qui ne fût une politeſſe, pas une action qui ne fût une vertu. Enfin, il étoit aſſocié avec M. de Fénelon à l'éducation d'un Prince qui auroit fait l'honneur & la félicité de la Monarchie.

Achetez ce Livre précieux, faites-en la nourriture de votre eſprit & de votre ame, faites-en l'extrait : Portez vos remarques ſur trois colomnes ; que l'une contienne la matiére principale ; l'autre l'époque des faits & des événemens, le nom des Auteurs & la page des Livres ; que la troiſiéme vous mette au fait des Potentats contemporains, pour vous conduire plus facilement à leur Hiſtoire perſonnelle. Uſez de cette méthode

de dans toutes vos lectures, & vous deviendrez homme de mérite ; voilà tout le myſtére de la Littérature. En effet, le ſeul exemple que je vous propoſe eſt une eſpéce de formulaire qui peut vous conduire à tous les degrez & à toutes les eſpéces du ſçavoir; c'eſt une Chronologie des Papes, des Héréſies, des Conciles, & des intérêts particuliers de la Cour de Rome avec les autres Cours; cette ſcience eſt abſolument néceſſaire.

Si une fois vous prenez du goût pour la lecture, ſans néanmoins vous enterrer dans votre Cabinet, plus vous ſçaurez, plus vous voudrez aprendre ; & ſans rien perdre du ſçavoir vivre, vous enrichirez votre eſprit. Trop d'étude nous rend ſombres & abſtraits, trop de retraite nous roüille, & trop de monde nous diſſipe ; nous n'aimons à trouver ni trop ni trop peu d'eſprit. Ne donnez dans aucune de ces extrêmitez : cultivez votre mémoire ; étendez, mais amuſez votre génie ; perfectionnez votre goût, mais ne décidez pas : plaiſez enfin par vos diſcours & par vos maniéres : cet aſſemblage heureux fera de vous un homme de mérite. Mais que ce mérite ſe montre comme malgré vous : C'eſt un crime de bleſſer l'amour propre d'autrui, & entre la flatterie & la ſincérité, le milieu eſt bien délicat.

Il naît tous les jours des occaſions où l'amour propre ſouffre vivement de l'ignorance : on eſt honteux & comme deshonoré. Si vous avez toujours négligé le commerce des morts, vous ne ſerez jamais agréable aux vivans. Une ignorance craſſe nous laiſſe dans un goût faux ſur tout, qui fait qu'on n'eſt

n'eſt préciſément propre à rien. Quelqu'un a dit que l'homme ſage doit employer la premiére partie de ſa vie à s'entretenir avec les morts, la ſeconde avec les vivans, & la derniére avec ſoi-même. Belle leçon ſur l'emploi du tems & ſur l'uſage qu'on doit faire de ſon eſprit!

Les hommes, dit la Bruyére, dévroient employer les premiéres années de leur vie à devenir tels par leur étude & par leur travail, que la République elle-même eût beſoin de leur induſtrie & de leurs lumiéres, qu'ils fuſſent comme une piéce néceſſaire à tout ſon édifice, & qu'elle ſe trouvât portée par ſes propres avantages à faire leur fortune, ou à l'embellir.

Jeunes gens, que cette leçon eſt belle! exprimez-en toute l'énergie; recuëillez-en tout le fruit: liſez ſouvent vos Auteurs: ſi vous avez ſuivi mes conſeils, vous n'aurez plus de peine à les déchiffrer. Ce n'eſt plus ce poids accablant qui ſurchargeoit votre mémoire, c'eſt la ſource de la bonne érudition: nos plus habiles n'en ſont que des truchemens polis. Ce n'eſt plus la voix d'un Précepteur effrayant, d'un Régent ſévére; ce ne ſont plus

Un pédant porteur de triſteſſe,
Des Livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute eſpéce.
M. Rouſſeau.

ce ſont les dons de la nature, les talens, les beaux Arts: c'eſt votre réputation, c'eſt votre avancement qui vous parlent. En vain la Bruyére avoit-il employé toute la préciſion de l'art oratoire pour rendre ce conſeil

plus

plus patétique, ſi pour vos propres intérêts vous ne le rendez efficace.

Non-ſeulement la lecture eſt le principe du ſçavoir, elle eſt encore le plus utile des amuſemens. Quand on a l'eſprit aſſez revenu de la bagatelle pour pouvoir vivre ſeul, elle eſt d'une reſſource infinie contre les fâcheux qui nous aſſiégent de toutes parts. Aujourd'hui je vous parle une langue étrangére ; mais quand vous aurez fait la triſte épreuve de l'iniquité des hommes, des mauvais cœurs, des eſprits faux, des amis perfides, des humeurs inégales & bouruës, de l'inhumanité ou de la fatuité qui gâtent preſque tout le genre humain, alors vous ſentirez combien il eſt avantageux de ſçavoir ſe paſſer du monde, & combien la lecture épargne de chagrins. Si vous doutez de ma prophétie, liſez la Comédie des Fâcheux.

Commencez donc de bonne heure à vous bien former l'eſprit ; attachez-vous aux principes avant que de paſſer aux ornemens; aſpirez pourtant au point de perfection dont vous pourrez devenir capable ; mais avant toutes choſes, évités tout ce qui eſt défectueux. Je me ſuis aſſés étendu contre les termes proſcrits ou hazardés, contre les conſtructions gothiques & populaires, guindées ou triviales : mais je crains toujours pour vous les reſtes pernicieux d'une mauvaiſe éducation, & le funeſte pouvoir de l'habitude. Que ne donneriés-vous pas pour racheter les barbariſmes qui vous échaperont encore ſi la cruelle demangeaiſon de parler vous domine, & ſi, trop indiſcret pour écouter, vous voulés décider ſur les choſes que,

vous entendez le moins. Un ſot, un fat, un écolier, une *précieuſe*, une *ſçavante* veut toujours faire le bel eſprit. L'homme ſage cherche toujours à s'inſtruire.

Peres de famille, je vous le répéte, réveillez-vous : je veux abſolument ranimer votre indolence. Vos enfans ſont d'une aimable figure, déja vous formés des projets en leur faveur, vous étudiez leurs diſpoſitions, & vous avez intention de les placer d'une façon convenable. Ah ! que je crains pour vous & pour eux, ils ſont mal commencés ; il eſt vrai qu'en tout vous aimez le bon ordre & l'arrangement ; & vous arrondiſſez votre fortune, mais vous négligés l'eſſentiel. Je ne vois jamais chés vous que des almanachs ou la gazette de Hollande. Hé par préférence à tout achetés des Livres. La politeſſe & l'érudition ſont les plus précieux de tous les biens.

Je ne crois pas qu'on puiſſe pallier une inattention ſi criminelle. Quelques arpens de terre de plus peuvent-ils ſe compenſer contre une acquiſition qui ſubſtituëroit le mérite dans les familles, & pourroit ouvrir les portes de la fortune ? Il n'eſt point de converſation, de repas, de promenade qui ne fourniſſe mille ſujets d'inſtruction. Avés vous quelque diſcuſſion grammaticale ? ouvrés le Furetiére de Trévoux, la diſpute eſt finie, voilà votre loi. Traitez-vous une matiére plus importante ? feüilletés Moréri, vous voilà à la ſource. Quand je vous dis de Moréri que vous êtes à la ſource, je veux dire qu'il vous met en état d'aprendre : mais je ne vous le propoſe pas comme un Livre infaillible ; on le multiplie

à

à l'infini ; il n'eſt pas toujours très-exact ni ſur les faits ni ſur les dattes ; & tel qui a cru s'immortaliſer dans mon eſprit par un éloge extorqué, n'y a pas réüſſi. Ce Livre eſt pourtant d'une très grande utilité, pourvû que dans les choſes dont l'examen eſt délicat, & qu'on ne doit décider que ſur le vrai, on ne prenne pas tout ce qu'il dit pour des déciſions. Etes-vous curieux de foüiller juſqu'à la racine des choſes qui nous viennent de chez l'étranger, d'en connoître la propriété, la valeur, & la maniére de mettre en œuvre ? Le Dictionnaire du Commerce eſt un Livre ſans prix. Peut-on ſe paſſer d'un Dictionnaire Géographique, d'un François-Latin & d'un Latin-François ? Commencez-donc une bonne Bibliotéque ; voilà le fondement d'une bonne éducation. Enrichiſſez-là tous les ans de tout ce qui peut orner & améliorer l'eſprit ; à ce moyen toute votre poſtérité ſentira que mille écus employez d'une façon ſi chrétienne, ſi utile, ſi amuſante, ſont mille fois mieux placez-là que dans un coffre fort. Je ſçai bien que je ne propoſe ici que la ſuperficie du ſçavoir, mais je ne vous exclus pas de la profondeur, & je ne puis vous donner ce que je n'ai pas.

Je voudrois encore que la piéce deſtinée à placer la Bibliotéque fût ornée d'eſtampes, de deviſes, d'emblêmes, de maximes en proſe & en vers, ſur-tout de cartes de toute eſpéce. Nous en avons une infinité qui ſont d'une utilité merveilleuſe, & qui réjoüiſſent fort en inſtruiſant. Vous voyez d'un coup d'œil le monde entier & toutes ſes parties, vous trouvez la Généalogie de nos

Rois, la Chronologie des Hommes illuſtres, le partage des Empires, le cours des Fleuves, & tous les Peuples de l'Univers : un lambris ſurchargé d'ornemens peut-il paroître auſſi beau ? mais on ne veut point faire une réflexion qui eſt pourtant bien naturelle, c'eſt que tel enfant n'oſe ſe preſenter faute d'éducation, qui ſeroit peut-être devenu la gloire de ſa maiſon & le ſoutien de toute ſa famille.

Je ſçai que mes conſeils ne conviennent pas à un *Arpagon*. C'eſt aſſez pour lui qu'un Tarif, ou un Agenda, & en bonne Arithmétique, mille écus doivent lui raporter cent écus par an. Ici je ne parle que des honnêtes gens du métier : Voilà, me dit-il en m'éclabouſſant, voilà la bonne érudition. Je rends hommage à ſes vertus, j'en fais l'éloge en plus d'un endroit : mais ma façon de calculer n'eſt pas préciſément la même. Je crois que la meilleure acquiſition qu'on puiſſe faire, c'eſt de donner aux enfans toute l'éducation que l'attention exige, & que la Fortune permet ; ſans cela ils ne ſeront jamais eſtimés à la Cour, à Paris, ni dans la Province : ils ne s'avanceront ni à la guerre, ni dans l'Egliſe, ni au Barreau : heureux encore ſi la ſociété civile, ne retrouvant en eux que des hommes manquez, négligez, & preſque brutes, les retrouve du moins vrais, humains & honnêtes gens, parce qu'enfin c'eſt-là l'eſſentiel du vrai mérite.

Quel extrême aveuglement ! un pere aime ſes enfans ; mais ce ſentiment vient de la nature, & lui eſt commun avec la bête. Il travaille toute ſa vie à groſſir leur patrimoine ;

moine ; mais c'eſt un goût de l'amour propre mal entendu. Quoi, le ſeul animal raiſonnable ne veut pas écouter la raiſon ! il craint de ſçavoir la vraye valeur des choſes, & il ruïne ſes enfans quand il ne penſe qu'à les enrichir. Mais j'ai beau raiſonner, mes ſoins ſont inutiles. L'avarice eſt trop marquée au coin de la réprobation, pour croire qu'un pere avare ſoit attentif à l'éducation de ſes enfans. Moliére qui le fait rire ne le convertit pas : nos la Fertez, nos Don Jerômes ont trouvé priſe ſur les autres paſſions ; mais les traits les plus vifs de l'éloquence ne ſçauroient effleurer l'avarice.

Il n'eſt pas poſſible de déterminer le choix de vos Livres, ni de fixer le tems de votre lecture : il y entre trop d'humeur & de goût particulier : cependant après qu'on s'eſt pourvû de tout ce qui eſt abſolument néceſſaire pour l'uſage ordinaire de la vie, & pour remplir parfaitement les devoirs de ſon état, il eſt une infinité d'autres ouvrages dans tous les genres & dans tous les goûts qui ont mérité une aprobation ſi continuë & ſi générale, qu'on peut avec ſûreté les regarder comme des modèles infaillibles. Je vous en citerai un grand nombre propres à vous orner l'eſprit. Preſentement je m'en tiens à la Bruyére ; on l'a imprimé onze fois, & on l'a traduit pendant ſa vie en toutes les langues de l'Europe ; donc c'eſt un Livre d'or ; il a paſſé par la coupèle, quand le public, juge ſage & incorruptible, mais ſévére & ſouverain, a conſtamment décidé.

Cet oracle eſt plus ſûr que celui de Calcas.
Racine.

Commencés donc votre Bibliotéque par tout ce qui eſt néceſſairement du reſſort de votre langue maternelle, de-là inſtruiſez-vous de votre Religion, paſſez enſuite aux devoirs de votre état ; après quoi livrez-vous tout entier à cette aimable Littérature qui a le même mérite dans toutes ſortes d'états, qui ne ſupoſe & n'exclut point le profond ſçavoir, & qui fait le plus grand ornement d'un galant homme. Démêlez enfin les différentes beautés de l'Hiſtoire, de la proſe harmonieuſe & de l'élégante poëſie, & vous aprocherez du bon goût. Que ce plan ne vous effraye pas : vous n'êtes qu'à l'entrée de votre carriére ; fuſſiez-vous encore plus loin de la perfection, attendez tout du travail & du tems.

Aujourd'hui que le monde va fixer votre attention par tout ce qui ébloüit la jeuneſſe, vous ne connoiſſez pas toutes les reſſources de la lecture. Mais bien-tôt le tourbillon vous dégoûtera, vous deviendrez aſſez ſage pour vous ſuffire à vous-même : & qu'importe à celui qui connoît le prix de l'aimable retraite, ſi les étourdis le regardent comme un homme deſœuvré ?

J'aime donc à prophétiſer envotre faveur qu'un jour vos contemporains, encore trop attachez au monde, vous verront dans un Tivoli gracieux la ſerpette à la main, & un la Rochefoucault dans votre poche. On ne trouvera dans vos célules ni Livres pernicieux, ni fades Romans, encore moins de ces peintures abominables, complices muets de la corruption du cœur. Notre imagination a-t'elle beſoin qu'on la réchauffe pour la dérégler davantage ? Mais par tout on

trouvera

trouvera un Fleury, un Mézeray, un Cheminais, un Racine, un Molière; en un mot, de ces Livres immortels que la critique la plus envenimée reſpectera juſqu'à la fin des tems. Alors loin du Courtiſan, de l'Actrice, des Fâcheux, du Plaideur & du Banqueroutier, vous connoîtrés la valeur de la précieuſe agriculture : dégagé des ſoins devorans, & revenu pour toujours du traças des affaires, vous partagerez vos jours innocens entre vos livres & vos amis. Maiſon commode, jardins rians, fruitiers utiles, troupeaux gras, vous vous trouverés au ſiécle d'Iſaac & de Jacob. Mais où prendrés-vous ce goût & cet eſprit, ſi vous n'aimés pas la lecture ? Comme l'ignorance & la ſtupidité dégradent l'homme, l'eſprit & le goût le conduiſent à la perfection. Le bon goût nous aprend à ne lire que de bonnes choſes & à les bien lire : donc il aide infiniment à former & à orner l'eſprit : & l'eſprit par reconnoiſſance a ſoin de nourrir & de perfectionner le goût. Heureux mille fois celui en qui la nature a tranſmis l'un, & à qui l'art a conféré l'autre.

Aprentifs, tout ce Chapitre n'eſt que pour vous. Attachés-vous aux régles. Je vais vous encourager par de plus grands exemples; & ſi vous en profités, vous pourrés donner l'eſſor à votre genie. Si jamais vous écrivés, obſervés bien que la matiére ſoit ſuivie, que le ſujet ſoit rempli, que vos deſcriptions ſoient riantes ou patétiques & toujours variées. Soyés précis, effacés, ſuprimés l'inutile, poliſſés, fortifiés. Sur-tout que vos tranſitions ſoient comme imperceptibles, que les termes ſoient propres, que la dic-

tion ſoit pure, que la narration ſoit coulante, que l'oreille ſoit toujours chatoüillée, que le ſimple ſoit noble, que le beau ſoit naturel, que le ſolide ſoit clair, que le brillant ſoit juſte, que le badin ne ſoit pas bouffon.

Je conſeille aſſez bien, mais comme chacun ſçait,
On conſeille mieux qu'on ne fait.

Vous venés de lire ce que j'ai crû le plus propre à vous former l'eſprit, je vous ai guéri du vieux Gaulois & du *Phébus* moderne, je vous ai cité des exemples du bon & du mauvais goût : aujourd'hui j'attens quelque choſe de plus, tâchés de vous orner, de vous perfectionner, de vous élever par tout ce que nous avons de meilleur dans la Littérature ; & ſi votre état vous diſpenſe de parler en public ou de donner quelque Ouvrage qui flatte la curioſité des hommes délicats, attachés-vous du moins à ces deux premiéres parties du Mérite naiſſant qui ſont d'uſage tous les jours, & qui forment les plus doux liens de la ſociété civile, le ſtile épiſtolaire & la converſation.

CHAPITRE III.

Du Stile Epiſtolaire ; de la Converſation ; de la néceſſité & de l'utilité de la Lecture ; des jugemens ſur les Ouvrages d'eſprit ; de l'Eloquence ; de la maniére de parler, de railler & d'écrire ; des ſots rapports ; du bon Eſprit ; de la diſſimulation & de l'indulgence pour les défauts d'autrui.

AVec du bon ſens, une bonne éducation & un peu de lecture, il n'eſt pas poſſible de paſſer pour un ſot en compagnie ; & ſi vous avez quelque uſage du monde, vous écrirez bien-tôt écrire en galant homme: la converſation & les Lettres ordinaires ne demandent pas une grande érudition. Il s'agit ſur-tout de ne montrer ni trop ni trop peu d'eſprit. Si vos termes ſont juſtes, bien placez & bien ortographés, ſi vos phraſes ſont coulantes & naturelles, & ſi votre ſtile eſt leger & poli, c'en eſt aſſez, vos Lettres plairont. Commencez donc à mettre en œuvre tout ce que je vous ai dit dans le Chapitre précédent. Quand même il s'agiroit de matiéres plus élevées & de commercer avec de très-grands Seigneurs, pour peu qu'on aime à s'inſtruire, on ne manque point au cérémonial. Rien ne déconcerte l'homme qui a de l'uſage & des principes, un ſot eſt embarraſſé de tout. Mais je viens de vous le dire, ne vous laiſſez jamais dominer par la fureur d'étaler de l'eſprit : heureux pourtant, ſi les dons, les talens, la bonne Littérature & le bon goût dont j'ai parlé trahiſ-

ſent votre pudeur. En un mot, parvenés à valoir beaucoup ſans le croire. Plaiſés par votre air & par vos maniéres, confirmés ces premiers ſuffrages par la douceur de votre converſation, & par la juſteſſe, la politeſſe, & la legéreté de vos Lettres, & vous ne tarderés pas à vous inſinuer dans tous les cœurs. Ces premiers dons ne ſont pas abſolument l'eſſentiel du vrai mérite; mais on les met en œuvre tous les jours, ils n'attirent point de jaloux, ils ſont néceſſaires pour tous les détails; quelquefois même ils commencent une fortune que le bonheur conduit, ou une réputation que les grands talens achévent.

Le moment eſt venu de faire concourir en vous l'eſprit juſte, l'eſprit délicat, & le bon eſprit. La juſteſſe prouve la ſolidité, c'eſt le fruit d'une bonne judiciaire. La délicateſſe eſt un grand ornement, c'eſt le fruit d'une lecture bien choiſie : peu de gens en ſentent la beauté; les hommes épais ne l'entendent pas, & les ſots la prennent pour un pédantiſme. Elle eſt d'une grande reſſource quand on commerce avec les morts : avec les vivans, ſouvent c'eſt un martyre. Heureuſement le bon eſprit vient au ſecours des hommes délicats; mais j'oſe apliquer ici la belle ironie de Madame Deshouliéres.

Il en eſt peu de ce genre maudit.

Bien-tôt vous comprendrés que le bon eſprit, dont je vous parlerai plus au long à la fin de ce Chapitre, eſt également l'ouvrage de l'eſprit juſte & du cœur droit, que par conſéquent il doit nous diriger dans nos façons de penſer, de parler & d'écrire. Mais actuellement

actuellement vous ne comprenez pas que ce grand don ſoit bien néceſſaire pour de ſimples uſages que vous regardés comme des bagatelles, le ſtile épiſtolaire & la converſation. Détrompez-vous, aprenez la ſcience des détails. Il eſt donné à peu de gens de traduire l'Hébreu, de bien compoſer un Traité de Théologie, de réformer l'Ordonnance, de commander une Armée, de gouverner l'Etat : mais il eſt enjoint à tout le monde de bien écrire & de bien parler. Or ſans juſteſſe on parle mal, ſans délicateſſe on n'écrit pas bien ; & ſi on n'a pas l'eſprit bon, mille fautes legéres, qui ne ſont que des imperfections, paroiſſent des crimes. Gardez-vous donc de railler ceux qui, bien moins élevez que vous, ont eu le malheur de ſe faire un langage groſſier & des maniéres dures, ou qui, donnant dans le faux bel eſprit, métamorphoſent le bel uſage en galimathias. Que vous allez entendre de mauvais mots & de mauvaiſes conſtructions, que d'épithétes aſſommantes, que de faux raiſonnemens! Toutes les Provinces en ont une infinité de cette eſpéce. L'effronté prend un ton de crocheteur, le pédant un ſtile ſucré, & le fat craint d'ouvrir la bouche. Plaignez-les tout bas, profitez de leurs défauts, dédommagez-vous par la lecture, acquérez le bon goût, c'eſt le ſeul moyen d'ajouter des graces à l'heureux naturel, & beaucoup d'eſprit au bon eſprit.

Je laiſſe aux Ecrivains, que je vous indique pour des modéles, à vous rendre délicat & juſte ; préférez la juſteſſe au brillant ; évitez dans vos maniéres, dans vos Let-

tres, dans vos converſations, tout ce qui eſt trop populaire & tout ce qui ſent l'empoix. Je vous ferai ſentir que la médiſance eſt une indignité & une baſſeſſe, & que la calomnie eſt un crime noir. Parlez, écrivez en galant homme, mais ſur-tout en honnête homme. Dans les cas où la maniére d'écrire, où les termes vous embarraſſeront, conſultez vos Livres & vos amis. Ne ſoyez jamais la dupe de l'équivoque, de l'affectation, ni d'une déciſion hazardée. Réüniſſez la modeſtie, la raiſon & le bon goût. Mais quelque mérite que vous deviez à l'art & à la nature, ne vous emparez pas de la converſation. Uſez ſobrement de vos talens & de vos dons, ne révoltez pas le public: il eſt bon que chacun ait de l'eſprit à ſon tour, & c'eſt en manquer que de chercher à en montrer ou trop, ou à contre tems. L'oſtentation eſt une fatuité: j'aime mieux une ſage retenuë avec le néceſſaire de la raiſon, qu'une volubilité qui m'inſtruit, mais qui m'aſſomme. Mais auſſi quand il faut avoir, ou quand il eſt permis d'avoir de l'eſprit, où en prendrez-vous ſi la lecture ne vous fournit rien? Comment oſerez-vous vous introduire dans le monde, ſi une érudition legére & gracieuſe ne vous enhardit pas? Penſez donc à ce que je vous ai dit, voyez le monde, faites des remarques juſqu'à quarante ans, liſez juſqu'au tombeau.

La converſation ne laiſſe pas toujours à notre eſprit aſſez de tems pour des réflexions ſuffiſantes: ainſi elle eſt bien moins inſtructive que la lecture. De-là vient que je vous la conſeille non-ſeulement pour vous former & pour vous orner l'eſprit, pour

pour vous réjoüir, pour ne vous point ennuyer, mais encore pour vous aprendre à parler juſte & à ne parler qu'à propos. Dire de bonnes choſes ſur tout ce qui ſe preſente, & ne les dire que d'une façon coulante, legére & naturelle, c'eſt le chef-d'œuvre de l'intelligence : au contraire, ne parler que de Moliére, Quinault & Lulli à une dévote de profeſſion, fatiguer à table des gens choiſis qui ſe réjoüiſſent, par des traits hiſtoriques ou par des citations ennuyeuſes, ou vouloir aprendre un Vaudeville à un homme ſage nouvellement en deüil, c'eſt outrer le ridicule. Il eſt encore plus impertinent d'écrire ou de parler à une perſonne trés-reſpectable comme à ſon ami particulier.

C'eſt une autre ſorte de fatuité de vouloir debiter à des ſtupides tout ce qu'on a d'eſprit, ou de parler toujours & d'un ton déciſif avec gens qui pourroient vous inſtruire, comme c'eſt une fauſſeté & une petiteſſe d'ame de vouloir briller aux dépens de la réputation du prochain. La Religion, l'Etat, les grands, les abſens, les femmes, toutes ces matiéres demandent des ménagemens : mais ſi c'eſt un défaut d'éducation, s'il y a de la honte à montrer de l'eſprit mal à-propos, il n'y en a pas moins à paroître un ſot auprès d'un homme de mérite.

Si le jeune homme, qui ſe trouve dans un cercle de gens diſtinguez, ſçait écouter avec attention : s'il a occaſion de parler, & qu'il le faſſe briévement avec juſteſſe & avec aſſez d'eſprit pour faire ſouhaiter qu'il parle une ſeconde fois : s'il ſçait par un diſ-

cours

cours juſte & flateur, éloigné pourtant de toute baſſeſſe, prévenir le Miniſtre en ſa faveur : s'il s'inſinuë dans le cœur, & captive le ſuffrage des hommes reſpectez par un mérite reconnu : ſi de-là, ſe retrouvant au milieu de gens de ſa condition & de ſon âge, il badine un peu plus longuement ſur la matiére qui s'offre : s'il fait joliment un conte ſans bleſſer l'orguëil d'un fat qui l'écoute : s'il met les Dames dans ſon parti, parce qu'il ſaiſira toujours le moment d'en dire quelque choſe de gracieux : ſi, s'apercevant que tout le monde eſt content de lui, il ſe contient par retenuë : enfin s'il ſçait écrire dans tous les goûts, ayant toujours égard à l'âge, à la diſtinction, au caractére, toujours legérement, noblement & naturellement : à toutes ces marques je le reconnois un galant homme. Encore un peu d'acquis, je le reconnoîtrois homme de mérite ; mais un deſir trop vif de réüſſir gâte ſouvent les meilleures choſes. Il eſt rare que la demangeaiſon de briller n'entraîne pas les jeunes gens. Je ſçai que leurs converſations ne peuvent & même ne doivent pas être trop ſérieuſes ; mais à tout âge on doit badiner avec circonſpection. A cette condition, M. de Fénelon nous permet de mêler dans nos récréations d'eſprit, ce que S. François de Sales apelloit *Joyeuſeté* ; c'eſt à-dire, qu'on peut ſe réjoüir & réjoüir les autres en diſant de *jolis* riens.

Ne croyons pas que pour reüſſir dans la converſation il ſuffiſe d'avoir relu vingt fois l'art de plaire : ce qui plaît aujourd'hui déplaît demain. Telle eſt notre inconſtance, que le ſecret de plaire dépend toujours des manières,

manières, du goût & de l'esprit qui ont cours; pourvû néanmoins qu'ils soient fondez sur les régles, sans quoi la mauvaise possession ne fait pas un droit.

Si un long usage consacre, pour ainsi dire, un terme, une prononciation, une manière de parler, vous pouvez suivre le torrent sur la trace des délicats: mais souvenez-vous que tout usage contraire au sens droit & juste ne sçauroit subsister. Evitez le plat & le *Phébus*, prenez l'heureux milieu que je vous ai tant recommandé. Relisez ici le Dictionnaire Néologique & votre Fléchier, vous sentirez la différence du ridicule au très-beau.

Il ne faut pas s'attendre que les conversations soient toujours égales; elles sont journalières, & dépendent de la fortune aussi-bien que le reste des choses. Les paroles s'épuisent bien-tôt quand l'entendement est sterile. L'esprit fait sortir l'esprit, mais il se perd avec les brutes. J'ai dit en quelque endroit

Avec un sot on devient bête,
Mais l'esprit gagne au tête à tête
Quand on sçait choisir ses amis.

La conversation est un commerce où chacun doit fournir du sien. On abhorre les diseurs de rien & les grands parleurs. Bien écouter & bien répondre, est une plus grande perfection que de parler beaucoup & bien, sans écouter & sans répondre. Affecter de répandre plus d'esprit que les autres, c'est présomption, c'est fatuité, c'est un air de hauteur qui révolte: au contraire la douceur, la modestie, la sage retenuë

nuë & la précaution de faire valoir l'eſprit des autres, eſt le plus ſûr moyen de gagner tous les cœurs.

A l'égard des complimens, les bons ſont ceux qui ſe font ſans régles, & où le cœur parle ſans art. Balſac apelloit les Lettres de compliment des affections en peinture, d'autres les apellent la converſation des abſens. Je ne crains pas de vous répéter ſouvent qu'en écrivant comme en parlant vous ne ſçauriez trop vous aſſujettir au ſujet, aux perſonnes, au tems & aux lieux. Il vous vient un bon mot, merveilleux même s'il étoit bien placé; mais votre ſujet vous l'interdit, & oubliant le précepte de Quintilien, la fureur de montrer de l'eſprit s'empare de vous, ou l'épiſode vous entraîne; adieu le ſujet & l'attention. Un grand Seigneur vous accable de politeſſes, il va juſqu'à vous apeller ſon ami, il prend du goût à votre converſation, il vous demande des Lettres? ce commerce vous flatte: mais plus prompt à vous croire ſon ami que curieux de le devenir, ou vous le négligez, ou vous en abuſés: vous ne ſçavés point dans le diſcours mettre ſon eſprit à ſon aiſe: s'il aime le tour aiſé de vos Lettres, vous vous livrés au torrent d'un badinage trop libre ſans l'accompagner de retours & de ménagemens reſpectueux: ainſi vous manqués une amitié précieuſe, parce qu'au lieu de la cultiver délicatement, vous vous êtes laiſſé goûter par des commencemens trop heureux.

Il eſt encore vrai que la plûpart des choſes doivent leur prix aux circonſtances: ce qui n'eſt qu'un jeu de mots, peut par raport

rport au moment & par la juſteſſe de l'application, devenir une penſée fine. Mais ce n'eſt pas aſſez de bien parler & de bien écrire pour réüſſir parfaitement : on a beſoin encore de l'attention & de la pénétration d'autrui : on a beſoin de rencontrer de bons eſprits & de l'indulgence. Eût-on un fond inépuiſable d'eſprit & de lecture, l'imagination a des momens plus ou moins heureux : nos plus beaux ouvrages ne ſont pas par-tout de la même force. Il eſt des jours favorables pour l'eſprit, comme il eſt des jours favorables pour la fortune.

Nous avons une infinité de recuëils de Lettres choiſies qui ont eu leur prix dans leur tems ; ne les prenez pas ſans choix pour des modèles infaillibles ; regardez-les comme des ouvrages fugitifs, dont la réputation paſſagére tombe avec la mode, à moins que le ſtile ne ſe ſoutienne par les ſentimens ou par un grand fond d'eſprit, comme les Lettres de Voiture ; liſez ces Recuëils, & comme dit la Bruyére, glanez ce qu'il y a de bon. Balſac eſt plein d'eſprit, mais il eſt empeſé juſqu'au ridicule : prenez l'eſprit & laiſſez l'empoix. Le ſtile de Voiture eſt uſé, mais perſonne n'a écrit avec tant de grace. Mêlez ſes agrémens à la legéreté du Chevalier d'Her.... prenez la nobleſſe de M. de Buſſi, évitez ſa hauteur : mais ne perdez pas un mot de ſes couſines Meſdames de Sévigné & de Grignan. Le Chevalier de Méré n'a pas été fort longtems à la mode ; devorez la proſe de Saint-Evremont, laiſſez ſes Vers. Je pourrois vous en citer vingt autres de toute eſpéce, qui ſont autant d'exemples du médiocre & du beau,

du forcé & du naturel. Refondez le tout, exprimez-en le ſuc, choiſiſſez l'excellent, & mettez en œuvre.

On nous a donné depuis peu les amuſemens de l'Amitié : le ſtile en eſt leger, une correſpondance tendre & pure en eſt le motif, une morale douce & polie en eſt le fond. On y trouve par-tout le train de la cour, l'uſage du monde & des réfléxions judicieuſes. La derniére de ces Lettres, ſur l'utilité de la lecture, vous ſera d'un grand ſecours : ſi je pouvois la placer ici, elle orneroit mon Livre & votre caractére.

On dit qu'il faut écrire comme on parle. Si l'on entend par-là qu'on doit écrire naturellement comme on doit parler naturellement : ſi l'on entend que les termes doivent être également propres, la diction pure, le ſtile aiſé & précis : qu'il y a autant de ſortes de ſtile pour ce qu'on écrit que pour ce qu'on dit, & que ſur le papier, comme dans la converſation, il faut éviter le diſcours ennuyeux & plus encore le galimathias : juſques-là je conviens de toute la propoſition : mais je ne conviens pas qu'un terme hazardé ou qu'une penſée plus brillante que ſolide ne ſoit pas plus pardonnable à celui qui parle qu'à celui qui écrit. Souvent même il échape des fautes heureuſes dans la converſation, qui ſur le papier ne recevroient pas d'excuſe. Pourquoi donc écrivez-vous, me dira-t'on ? j'ai promis de dire ce que je penſe, je n'ai pas promis de le mieux dire.

A ce principe d'écrire comme on parle, que j'admets pourtant avec ſes exceptions, j'opoſe ce principe tout contraire, que pour ſçavoir bien écrire il faut ſçavoir bien effa-

çer.

cer. Combien en eſt-il, parmi ceux qui écrivent bien, qui dans les lettres les plus familiéres voudroient ſouſtraire un terme pour y en ſubſtituer un autre qui eût été plus propre ? combien qui voudroient racourcir la diction, débarraſſer le ſtile, rendre une penſée d'une façon plus ſimple, mais plus claire ? & combien en eſt-il qui, plus purs encore, avec vingt renvois & autant de ratures, prennent le parti de brûler l'ouvrage ? De-là je conclus que l'écriture demande bien plus de dépenſe que le diſcours. Les belles paroles flattent l'oüie, mais les belles penſées flattent l'entendement.

Quand l'intelligence commence à ſe former, on n'eſt pas capable d'apercevoir du premier coup d'œil tout le mérite des excellentes choſes. J'ai oüi reprocher au Livre des Caractéres qu'il y avoit trop d'eſprit, & il eſt vrai qu'un ſot a peine à le comprendre : mais ſe pourroit-il qu'un ſi beau défaut fît perdre le fruit d'un Livre ſi précieux ? Si vous êtes dans le cas, ſi vous n'avez pas encore le don de bien concevoir, il y a un reméde : élevez votre eſprit comme par degrez, préparez-le, par la lecture d'un bon ouvrage, à ſentir tout le prix d'un ouvrage meilleur. Voilà le moyen le plus ſûr d'aprendre à bien parler & à bien écrire.

Tendez à la perfection, vous ne ſçauriez mieux faire : mais ne perdez jamais de vûë ce principe fondamental, c'eſt de vous tenir toujours en garde contre l'amour propre qui cherche à vous ſéduire : ſoyez donc infiniment ſévére ſur vos défauts. Bien-tôt je vous parlerai de l'éloquence, & combien en êtes-vous encore éloigné ſi vous

vous vous permettez des épithétes ridicules & le ſtile trop diffus? Boileau, à qui il a été donné plus qu'à perſonne de dire plus qu'un autre en parlant moins, fait en deux mots un ſot parfait d'un des deux campagnards avec qui il avoit mangé. On ſe met à parler d'ouvrages d'eſprit, & il lui fait dire:

A mon gré le Corneille eſt joli quelquefois.

Ne ſeroit-ce point l'autre campagnard qui auroit dit que M. de Turenne étoit un joli homme? De-là comprenez que c'eſt gâter les plus grands ſujets que d'en faire ſottement l'éloge.

J'ai connu des gens capables de très-bien écrire, qui, donnant dans un ſtile trop précis, devenoient tellement abſtraits qu'on ne pouvoit les comprendre. Ce ſont de ces génies obſcurs qui ont beſoin de Commentateurs: mais peu de Lecteurs ont l'habileté & la patience d'un *Sommaiſe*; & c'eſt de ces ſortes d'eſprits dont les écrits preſqu'indéchiffrables, ont fait dire à Boileau:

Aux Sommaiſes futurs préparer des tortures.

D'autres au contraire embarraſſent leur ſtile de tant de parenthèſes, que l'imagination & la mémoire ſont également rebutées avant qu'on ſoit parvenu à la fin de la période. La Motte dans ſon Iliade n'a pas crû pouvoir mieux peindre l'éloquence de Ménélas qu'en marquant ſon dégoût pour le ſtile trop diffus.

Et dans un âge ami des ornemens frivoles
Il prodiguoit le ſens & comptoit les paroles.

Un épiſode court, juſte & bien placé, qui

qui ſemble faire corps avec l'ouvrage, eſt un ornement qui ne ſçauroit manquer de plaire aux connoiſſeurs : mais regagnez imperceptiblement le fond de votre matiére, ſans quoi on vous prendra pour un homme égaré qui bat la campagne, & qui ne ſçauroit retrouver ſon chemin, ou pour une imagination évaporée que l'eſprit entraîne, & que la raiſon ne raméne pas.

Ne parlez pas, n'écrivez pas toujours de même ſtile. La même matiére admet des graces différentes : trop d'uniformité marque la ſéchereſſe du génie. La perfection du don & de l'art eſt de varier & de multiplier les ornemens propres aux endroits qui peuvent les recevoir : ce n'eſt pas aſſez de mettre dans un ouvrage de la raiſon & de l'eſprit, il faut les bien placer l'un & l'autre. La raiſon plus ſolide ſe fait un plan, établit un raiſonnement, le ſuit, l'approfondit. L'eſprit plus vif & plus remuant, au lieu de ſe contenter d'enluminer la raiſon, veut ſe méler de tout, entrer dans tout, parler ſouvent quand il dévroit ſe taire, & plus ſouvent encore ſe taire quand il dévroit parler. Si l'amitié eſt ſœur de l'amour, pourquoi l'eſprit n'eſt-il pas le frere de la raiſon ? Cependant ils n'en ſont pas plus unis, & peu d'Ecrivains ont la bonté de les racommoder. Un jour la raiſon diſoit à l'eſprit :

Si je ne vous ſervois de guide,
Vous ſeriez toujours égaré.
Combien de beaux eſprits ont le cerveau timbré ?
C'eſt la ſageſſe qui décide.

Perſonne n'a mieux défini la raiſon & l'eſprit

prit que M. Rouſſeau. Si ce ſtile de la raiſon ne vous plaît pas, j'ai eu tort de vous conſeiller de le lire.

Qu'eſt-ce qu'eſprit ? raiſon aſſaiſonnée.
Par ce mot ſeul la diſpute eſt bornée.
Qui dit eſprit, dit ſel de la raiſon.
Donc ſur deux points roule mon oraiſon.
Raiſon ſans ſel eſt fade nourriture,
Sel ſans raiſon n'eſt ſolide pâture.
De tous les deux ſe forme eſprit parfait,
De l'un ſans l'autre un monſtre contrefait.

Quand vous ſerez parvenu à les mettre toujours de part dans toutes vos façons de parler & d'écrire, élevez-vous, n'allez plus terre à terre, prenez l'eſſor, tendés à la perfection. Si vous êtes ferme ſur vos principes, ſi vous ſçavez en tout conſulter vos Dictionnaires & vos Hiſtoriens, ſur-tout Meſſieurs Fleury & Rollin : en un mot, ſi votre eſprit eſt bien formé, il eſt tems de l'orner par d'autres exemples. Le Régne du feu Roi, fécond en miracles, a produit grand nombre d'Ecrivains qui ſeront dans tous les tems des modèles parfaits : ſentez-en toutes les beautez, c'eſt le ſeul moyen qui puiſſe vous conduire à l'Eloquence.

Serez-vous fâché que je vous répéte cent fois des noms que vous ne devez jamais oublier ? Liſez, & vous ſentirez que Boileau a fait auſſi-bien qu'Horace, & Moliére mieux que Térence. Corneille dans ſon beau eſt au-deſſus de Sophocle. Racine par ſes vers tendres, corrects, naturels & harmonieux, ſera toujours admiré. La Fontaine a ſi bien imité ſes originaux Eſope & Phédre,

Phédre, qu'il a les a ſurpaſſés, & il s'eſt rendu lui-même un original que perſonne ne ſçauroit atteindre. Cent fois je vous cite l'Abbé Régnier, Madame Deshoulières, le Pere du Cerceau & Pavillon. Voilà de grands modèles pour tous les genres de poëſie. N'oubliés pas Marot, le Chevalier de Cailly & Charleval. Nous avons encore M. de Fontenelle avec lequel on peut infiniment profiter pour tous les genres.

Voulés-vous vous former le cœur par toute la force & la juſteſſe du raiſonnement, & l'eſprit par toutes les graces de l'art oratoire & par la délicateſſe du ſtile ? reliſés cent fois les Fénelons, les Fléchiers, les Cheminais, les Patrus, les Boſſuets & les Bourdalouës. Il ne faut rien perdre de ces grands-hommes. Quel don d'épuiſer la matiére, d'enlever le lecteur, & de faire trouver trop court le plus long ouvrage ! la derniére lecture vous fera toujours ſentir quelque trait juſte & piquant qui vous avoit échapé. Vous trouverés encore chez les P. Rapin & Bouhours d'aimables & ſages inſtructions. Si vous retournés à la poëſie, n'oubliés pas la Henriade, retenés par cœur les Piéces choiſies de M. Rouſſeau, & quelque choſe de Mad. de Scudéry & de Mad. de Villedieu. Je ne finirois pas ſi je voulois vous citer tous nos Ecrivains du premier ordre dans tous les genres & dans tous les goûts.

Je dois trop à la Bruyére pour n'en rien dire : non que j'entreprenne ſon éloge, il eſt fait chés tous ceux qui l'ont lû, & en quel coin du monde ne l'a-t'on point lû ! un *infolio* de ma façon le loüeroit moins bien

bien qu'une ſeule de ſes penſées ; je me reſtrains donc à conſeiller à ceux qui m'écoutent, & à ordonner à ceux qui doivent m'écouter, de le relire cent & cent fois. Un ouvrage qui forme les mœurs en poliſſant l'eſprit eſt ce qu'on peut ſouhaiter de plus parfait.

Il me ſemble que le don de juger ſainement des ouvrages d'eſprit eſt un des plus grands avantages de la littérature. A meſure que l'eſprit s'enrichit & ſe façonne, on acquiert la juſteſſe. La délicateſſe vient après, qui nous aprend à démêler le meilleur d'avec le bon : les ornemens ſe multiplient & paroiſſent naturels ; voilà le grand chemin de l'éloquence. Mais j'oſe dire que la belle-proſe nous eſt infiniment plus utile que les plus beaux vers.

La proſe eſt un talent, la poëſie eſt un don. Plus on cultive le talent, plus on l'améliore ; mais le don des vers ſe diſſipe à l'uſer : il demande un feu brillant & ſolide dont on n'eſt pas plus capable au-deſſous de vingt ans qu'après ſoixante. La proſe demande plus de ſolidité d'eſprit, les vers plus de vivacité d'imagination. Il n'eſt pas donné à tous de bien lire les vers, moins encore d'en ſçavoir faire. Le premier cas eſt un défaut, mais le ſecond eſt preſque un bonheur, parce que peu de gens font un bon uſage de leur eſprit. La démangeaiſon de rimer ou trop ou par un malin vouloir eſt toujours très-nuiſible. La proſe bien plus ſage a le même avantage ſur la poëſie qu'une belle femme ſur une autre qui ſeroit fardée ; aimez les Poëtes, mais préférez les Orateurs.

J'aime

J'aime fort la plaiſanterie des Eſpagnols: ils diſent qu'il faut être ſot pour ne pas faire deux vers, & fou pour en faire quatre. C'eſt dire qu'il faut aimer les Poëtes & n'être pas Poëte. L'Abbé Régnier eſt de cet avis, cependant il a plus rimé que perſonne : mais ſes ouvrages ſont ſi beaux, qu'on lui paſſe avec plaiſir cette contradiction.

Ne faites donc pas le Poëte de profeſſion, ſi vous n'êtes pas de la premiére claſſe : un morceau bien conté, plein de ſel, & ſur-tout qui ne bleſſe perſonne, peut faire honneur à l'ouvrier quel qu'il ſoit, pourvû que ce ne ſoit pas le fruit de l'habitude. Si j'avois le malheur de ne pouvoir me vaincre ſur le deſir devorant de faire des vers, du moins j'éviterois la ſatyre. Quel nom peut-on ſe faire en ſe chargeant d'office de réjoüir la moitié du monde aux dépens de l'autre! je n'en admire pas moins Boileau. Mais Boileau eſt un homme unique. Le vieux Régnier & le P. Sanlec n'en aprochent pas. Quand j'étois jeune je dis de lui,

Mes doigts accoutumez à feüilleter Boileau,
Me font tomber par tout à l'endroit le plus beau,
Et je relis vingt fois une même ſatyre.

Ce trait ne m'auroit pas échapé après ſa ſatyre contre les Dames. Il a eu le malheur d'écrire trop long-tems : & pour me ſervir de ſes termes, les cadets de ſes vers reſſemblent ſi peu aux aînez, qu'on auroit peine à comprendre qu'il ait été pere des uns & des autres, ſi l'on ne réfléchiſſoit que l'eſprit a ſes âges comme le corps.

Grand ſujet d'humiliation pour nous tous! je vois qu'à tous égards les plus grands hommes tombent dans le médiocre, & même dans le mauvais. Qu'eſt-ce qu'une femme

Epriſe d'un Cadet, yvre d'un Mouſquetaire?

Pourquoi bleſſer l'oreille par le nom de la *Cornu*? n'y a-t'il pas d'hiperbole à dire, qu'il eſt plus aiſé de prendre un place forte que de faire un vers? étoit-il permis de blâmer Moliére après en avoir ſi bien fait l'éloge, & de critiquer juſqu'à ſon Enterrement, ſans ſonger que Moliére étoit Auteur & Acteur? Trouver mauvais que le pere du Miſantrope fût auſſi le pere des Fourberies de Scapin, c'eſt m'autoriſer à dire que les traits, dont je me plains, ſont fort éloignez des ouvrages précieux qui ont illuſtré ce grand-homme. De même Corneille a très-mal commencé, ſon milieu eſt inimitable, ſa fin n'a rien d'heureux. Jugez bien de nos plus grands Ecrivains, & vous aurez un diſcernement juſte.

Si vous m'accuſez de témérité d'oſer blâmer quelques Fragmens de Boileau, reliſez ſa Satyre ſur l'homme, & comparez-la avec la Satyre que je blâme, je ſerai juſtifié. Je ne puis pas ſouffrir qu'un ſi grand Auteur ſe ſoit ſi fort déchaîné contre les femmes. Parce qu'une femme de mauvaiſe humeur aura changé tout ſon domeſtique en l'abſence de ſon mari, peut-on dire qu'il rentre *dans ſon logis fait neuf*? Et parce qu'une libertine ſe laiſſera diriger par un ſcélérat, admettra-t'on ce mauvais jeu de mots,

Goûter en Paradis les plaiſirs de l'Enfer?

Ces

Ces deux traits avoient beſoin d'un Sommaiſe & ne devoient pas échaper au plus célébre de nos Auteurs, que j'ai apellé un homme unique. Triſte, mais juſte réfléxion, ſur les bornes de l'eſprit humain.

L'homme unique eſt celui qui, à force de limer & de raboter, attrape le point de perfection. C'eſt ce que Boileau a fait dans tous ſes autres ouvrages, ainſi que M. de la Roche-Foucault, Paſchal, Patru, Mad. Deshoulières, la Fontaine dans ſes Fables, & le P. Cheminais. Nous avons cent autres Ecrivains célébres dans tous ces différens goûts. Heureux qui pourroit en aprocher: mais enfin ce ne ſont point des hommes uniques.

Nous n'avons rien de plus beau que huit ou dix Piéces de Corneille. Racine eſt plus également beau, & je croi que Moliére eſt plus utile. Voilà nos plus grands modèles pour le Théatre, mais ce ne ſont pas des homme uniques. Combien d'Auteurs en ont aproché! le Grondeur, le Joüeur, le Légataire univerſel, Momus Fabuliſte, le Nouveau Monde, & le Préjugé à la mode, ſont des Piéces que Moliére ne deſavoüeroit pas. Bourſaut nous a laiſſé les deux Eſopes. Pradon a fait Régulus. Alcibiade, Andronic & Tiridate ſont de Capiſtron. Géta eſt de Péchantré. Le Comte d'Eſſex eſt de Thomas Corneille, & l'on a mis ſon Ariane en parallèle avec la Phédre de Racine. Electre & Radamiſte ſont d'une grande beauté. Nous avons vingt autres Piéces qu'on a long-tems admirées, & le Théatre Italien nous a fourni dix Chefs-d'œuvres; de-là je conclus que le nom de l'Auteur n'ajoûte & n'ôte rien au mérite de

l'Ouvrage : & que le très-beau en quelque endroit qu'on le trouve, ſert infiniment à orner l'eſprit, & nous procure cette juſteſſe de diſcernement qui conduit à l'éloquence. Mais ſi vous voulez devenir éloquent, attachez-vous par préférence à la belle proſe. Prenez vos matériaux chez Horace & Cicéron, & aprenez de nos François les plus accréditez à bâtir à la moderne. Je vous en ai cité un grand nombre qui ſont tous Auteurs originaux. S'ils ſont inimitables, tâchez du moins d'en aprocher.

Le don de la parole eſt un don précieux. J'ai connu des gens d'un grand mérite, qui n'ont que bien parlé. J'en ai connu d'autres qui n'ont que bien écrit. J'en ai connu très-peu qui ayent bien fait l'un & l'autre. Il eſt même des hommes qui ont le mérite de penſer très-ſainement, mais qui ont le malheur de ne pouvoir s'énoncer, & qui n'ont pû acquérir le talent de bien écrire.

Parler tout à la fois nettement, énergiquement, & préciſément, voilà l'eſſentiel de l'éloquence ; faire une repartie vive, même un raiſonnement juſte, ne prouve pas qu'on ſoit éloquent : des traits brillans jettez dans la converſation, ou ſur le papier, démontrent plûtôt de l'eſprit que de l'éloquence.

La véritable éloquence eſt celle du bon ſens, ſimple & naturelle : celle qui a beſoin de figures & d'ornemens, n'eſt fondée que ſur ce que la plûpart des hommes ont trop peu de lumiéres, & ne font qu'entrevoir les choſes. La fin de l'éloquence eſt d'enchanter les ſens dont elle a beſoin, de gouverner les paſſions, de ravir l'entende-

ment

ment, de commander à la volonté : en un mot, d'exercer ſur tout l'homme une tirannie ſans violence. Pour former le parfait Orateur, il faut que la prononciation & le geſte frapent les ſens, que les figures pathétiques gagnent le cœur, & que la belle économie du diſcours enléve l'Auditoire. Plaiſir bien rare aujourd'hui, mais plaiſir bien pur & bien touchant ! Les eſprits ſublimes & délicats ſont ſeuls capables de le reſſentir.

Il me paroît que dans tous les genres, & dans tous les goûts, ſoit en parlant, ſoit en écrivant, chaque ſujet eſt ſuſceptible d'une ſorte d'éloquence. Le Sermon, le Plaidoyer, une Ouverture d'Etats, une Rentrée de Palais, un Diſcours académique, en un mot tout diſcours public a ſes régles particuliéres, & demande des traits qui les différencient tous. Mais l'éloquence ne ſe borne pas aux grands ſujets : on peut la mettre en œuvre dans une relation ſimple, dans une hiſtoriette, dans une converſation legére ; & c'eſt dans ces derniers cas qu'il faut aſſez connoître l'uſage de la vraye éloquence, pour ne la pas déplacer. Là il faut de grands ornemens & de beaux morceaux, ici il ne faut qu'une noble ſimplicité.

Qu'un Avocat dans une replique moins étudiée que ſon plaidoyer, détruiſe de fortes objections par des raiſonnemens plus ſolides, qu'il démêle le vrai du vraiſemblable, qu'en apuyant ſur ce qui doit opérer le gain de ſa cauſe, il manie ſa matiére par des tours toûjours nouveaux, que loin d'ennuyer, il preſſe & charme ſon au-

ditoire de façon qu'en déconcertant l'Orateur qui l'écoute, il détermine le Juge à opiner en ſa faveur, voilà un habile homme, un homme éloquent.

Combien de gens deshonorent & proſtituent l'éloquence! Un téméraire monte effrontément ſur la Tribune. S'il s'agit de diſcuter une queſtion d'état ou le partage d'une ſucceſſion importante, ſituée ſous différentes coûtumes, il m'aſſomme par une deſcription géographique de l'Iſle de France & du païs de Caux. Il ſe jette dans vingt épiſodes étrangers à ſa cauſe, il remonte juſqu'au triſayeul de la partie adverſe pour deshonorer ſa mémoire par cent traits calomnieux; il attaque les collatéraux, & finit ſa peroraiſon en inſultant celui de ſes confreres qui l'écoute. Sont-ce-là nos Nivelles & nos Dumont? C'étoit ſans doute d'un homme de cette eſpéce qu'on a dit autrefois, que Patru étoit un Avocat pauvre, & qu'un tel étoit un pauvre Avocat.

Quand un homme Apoſtolique, qui tire ſon plus grand mérite de ſes mœurs, me propoſe un texte convenable à ſon ſujet, que ſon exorde me prépare à ce que je dois entendre, que je trouve une diviſion claire, que le fond de la matiére eſt par tout ſuivi & aprofondi; quand je rencontre enſemble une voix harmonieuſe, une belle prononciation, des geſtes naturels, un ſtile pur & modeſte, relevé par des traits forts & touchans, & nourri de citations énergiques, je reconnois l'éloquence de la chaire: le diſcours ébranle mon ame, l'Orateur me donne de l'eſprit. Je crois ſuivre encore les Bourdalouës, les la Tours, les

la Ruë, les Soanens, les la Ferté, les la Boiſſiére, les Gaillard, les Hubert, & tant d'autres maîtres de l'art, que j'ai entendu avec un plaiſir infini. Mais que ce ſouvenir me coute cher,

Quand un Moine fécond en figures pleureuſes
Habille en Albigeois des ſottiſes pieuſes,
Qu'il debite pour des ſermons.

Qu'un Juge ami de la vérité & de la juſtice ſe cabre contre ſes confreres, qui donnent dans le faux; qu'il leur faſſe voir, même avec énergie, qu'ils prennent à gauche dans leurs déciſions; qu'il cherche à les ramener par des principes qu'ils ne ſentent pas, ou par des raiſons déciſives, mais trop durement renduës, il manque ſon coup; & au lieu de gagner les cœurs, il révolte les eſprits; mais, ſi poliment & avec douceur il convient qu'on peut penſer comme les autres penſent, s'il commence par juſtifier leurs raiſons & leurs motifs, s'il reprend enſuite le fait briévement, clairement & avec grace, s'il fait valoir des circonſtances qui ont été négligées, enfin, s'il a le mérite d'inſpirer à ceux qui l'écoutent l'envie de penſer & de parler comme lui, & ſi chacun renonce ſans répugnance à ſes préjugez & à ſa propre opinion pour revenir à la ſienne; voilà un honnête homme, un habile homme, un homme éloquent.

Toute la France ſçait que feu M. le Maréchal de Villars avoit autant d'éloquence que de valeur. Auſſi quelle éloquence ne faut-il pas au Général pour remettre, à la vûë de l'ennemi, une troupe effrayée; à celui qui eſt chargé de veiller à la conduite

des Citoyens, pour calmer une populace qui ſe mutine; à l'homme ſubordonné, pour empêcher le ſupérieur de faire uue ſottiſe, ou pour le déterminer, ſans perdre ſes bonnes graces, à réparer la ſottiſe déja faite? Sçavoir perſuader, c'eſt être éloquent.

L'éloquence eſt dans la littérature ce que la charité eſt dans le Chriſtianiſme. C'eſt l'aſſemblage des dons & des talens, & je ne crois pas que dans le monde entier on trouve un ſeul pere de famille qui ne ſe faſſe un plaiſir de veiller à l'avancement des ſiens. On eſt comme forcé par la nature d'aimer la perfection de ſes enfans; l'amour propre nourrit cette idée; mais on ſe promet tout & on ne fait rien, on néglige les moyens qui ſeuls peuvent conduire à la fin qu'on ſe propoſe: beaucoup de réflexions, pas une action. Dépêchez-vous de réparer cette contradiction monſtrueuſe. Vous venez de ſentir le mérite de l'éloquence, & votre fils promet? Préparez-le donc dès l'enfance à devenir éloquent, vous en avez tant de moyens: mettez toujours ſous ſes yeux les meilleurs Dictionnaires, nos grands Hiſtoriens, nos fameux Orateurs pour la chaire & pour le Barreau, les Poëtes les plus renommez, en un mot tout ce que nous avons de célébres Ecrivains dans tous les goûts & dans tous les genres: formez de bonne heure un tendre commerce entre lui & ceux de ſes camarades qui promettent le plus: faites-lui recuëillir avec ſoin les traits qui lui auront fait plus d'impreſſion, même des piéces fugitives: il eſt vrai que dans la ſuite il aura peut-être lieu de rougir & des recuëils qu'il aura faits, & des liaiſons qu'il aura

aura contractées : mais cette honte même eſt une preuve que le goût s'épure, & nos premiéres erreurs ont du moins cette utilité, qu'elles nous conduiſent imperceptiblement à nous tromper moins en des choix plus importans.

Je vous ai fait ſentir encore que c'étoit une précaution très-néceſſaire d'introduire vos enfans de bonne heure dans des maiſons reſpectables : par là ils ſeront plus à l'abri des mauvaiſes compagnies & de l'oiſiveté : ils ſeront plus attentifs à ſe bien conduire, & ils feront concourir l'uſage du monde avec l'étude, qui ſont les ſeuls moyens qui conduiſent à l'éloquence. Il eſt encore très-important de leur aprendre à parler en public. Les Déclamations, les Oraiſons, les Thèſes, les Tragédies, tout cela inſpire une honnête hardieſſe, cultive la mémoire & dénouë la langue. Il naît tous les jours des circonſtances déciſives, qui demandent de nous des actions d'éclat, dont, même avec beaucoup d'eſprit, nous n'aurions pû nous tirer, ſi une heureuſe éducation ne nous avoit inſpiré une ſécurité modeſte.

Quand je vous ai parlé dans ma Préface de la maniére de voyager, le moment n'étoit pas venu de vous dire que l'homme trop franc, trop galant & trop libre ne réüſſit guéres chez nos voiſins. Il faut ſe rendre aſſez maître de ſon eſprit, de ſes goûts & de ſes maniéres pour convenir & pour plaire à tous les hommes. Il faut ſe faire un eſprit aſſez délié & aſſez délicat pour entrer dans le caractére des hommes avec leſquels nous avons à vivre. S'ils ont leurs défauts,

nous avons les nôtres : & c'eſt une ſorte d'injuſtice de vouloir aſſujettir toutes les Nations à nous reſſembler. Nous trouvons toujours dequoi nous dédommager par tout, quand nous portons en voyageant de quoi mériter l'eſtime des hommes diſtinguez, qui loin de ſentir le terroir, pourroient donner en tout Païs des leçons de bonté, d'habileté & de politeſſe : & combien faut-il de dons, de talens & d'éloquence pour négocier utilement avec les Souverains.

Il eſt vrai qu'un honnête homme ne peut trop aimer ce qui donne de la réputation : mais il ne faut pas ſéparer ce goût de la modeſtie. L'eſpoir de s'immortaliſer par quelque voye que ce ſoit, eſt à proprement parler, une véritable chimére. La ſatisfaction intérieure qu'on ſent à bien faire ce qu'on fait, eſt la vraye récompenſe du mérite : elle eſt indépendante des ſecours que le preſent peut procurer & de ce que l'avenir penſera. Parlons bien, écrivons bien dans la ſeule vûë d'être agréables aux autres, & d'être raiſonnablement contens de nous-mêmes, c'eſt aſſez pour être heureux. N'avoir en vûë que de s'éterniſer par des dons, par des talens, par un mérite acquis de toute eſpéce, ſi l'on n'y ajoute pas le deſſein d'édifier & d'inſtruire, c'eſt un attentat à la divinité.

Il eſt encore vrai qu'aujourd'hui peu de gens ſont dans le cas de pouvoir s'enorgueïllir des dons de bien parler & de bien écrire : mais celui-là même qui reünit ces dons peut-il s'en prévaloir, s'il penſe que mille gens valent mieux que lui, & que ſon mérite vient d'en haut ? Ainſi, pour

tenir

tenir toujours l'uſage de ces dons dans le reſſort de la ſageſſe, ne cherchons dans tout ce qui eſt de l'eſprit que la reſſource de nous inſtruire & de nous amuſer, & ſans ramener notre attention ſur ce que nous valons, ne nous occupons que du ſoin de valoir mieux. C'eſt porter la ſottiſe juſqu'au dernier période que de voir avec chagrin le mérite des autres : cet orgueil ne reſſemble pas plus à l'émulation que l'hypocriſie à la vertu : prenons bien garde de les confondre.

J'ai connu des gens en qui tout le monde a cru trouver de l'eſprit, & qui étoient aſſez extravagans pour être fâchez de n'en pas avoir ſeuls. Rien ne prouve mieux la petiteſſe de notre ame & la fauſſeté de notre eſprit, que la jalouſie que nous ſentons de l'eſprit des autres. Plus nous ſçavons & plus nous ſentons que ce n'eſt preſque rien en comparaiſon de ce qui reſte à ſçavoir. La vie eſt courte, eſt-ce ſageſſe que de la paſſer toute entiere à aprendre ? Et ſi nous n'avons pas d'autre motif que le deſir de ſçavoir plus que les autres, cette inſatiabilité ne peut-elle pas s'apeller l'avarice de l'eſprit ?

Quand nous avons autant d'eſprit, d'étude, de lecture & d'acquis qu'il en faut pour remplir les devoirs de notre état, & pour bien joüer notre rôle dans le monde, il eſt plus de notre vrai bonheur d'en ſçavoir joüir que de ſonger à amaſſer toujours : il ſuffit d'entretenir les fonds, ſans ſonger à groſſir les revenus alors; il eſt permis de lire plus legérement & d'une façon plus détachée. Il ne s'agit que de ne ſe pas ennuyer & de s'amuſer : bien entendu pourtant que le

ſort nous ait placez dans une ſituation tellement indépendante que nous ne ſoyons pas obligez de faire commerce de ſçavoir & de talens : ſans quoi on eſt toujours obligé d'aprendre.

Eſt-ce à l'étude ou à l'expérience que nous devons le plus ? Il ſemble que l'une & l'autre partagent le tems de l'homme. L'étude plus devorante s'empare de tout le feu de notre eſprit depuis vingt ans juſqu'à trente : alors ſuccéde l'expérience qui plus ſage & plus tranquile nous enſeigne plus lentement & plus ſûrement : mais quoique nous aprenions par l'une & par l'autre, ne nous étonnons pas ſi nous réüſſiſſons moins que l'heureuſe ignorance. Le malheur ne doit pas ralentir l'émulation : comptons un peu ſur la révolution du goût & ſur l'inconſtance des hommes. Il me ſemble, dit Pline, que la mort de ceux qui préparent quelque choſe d'immortel eſt toujours à contre-tems : car, au lieu que les voluptueux, par le mauvais uſage qu'ils font de leur vie, méritent chaque jour de ceſſer de vivre : ceux qui ont la poſtérité pour objet, & qui travaillent à perpétuer leur mémoire, ne ſçauroient jamais mourir trop tard, puiſque la mort leur coupe toujours le cours de quelque bel Ouvrage commencé. Livrez-vous à l'émulation, mais craignez l'orgueil : ces deux conſeils ne ſont pas contradictoires.

Si vous voulez perfectionner le talent qui vous eſt propre, & bien écrire dans le goût, dans le genre & dans le ſtile qui vous conviennent le mieux, profitez des conſeils de M. Rouſſeau : & malgré toute votre étude

& tous vos ſoins, ne comptez pas ſur une autre récompenſe que celle que je vous ai annoncée de ſa part.

.. ..

Car auſſi-bien quel eſt le grand ſalaire
D'un Ecrivain au-deſſus du vulgaire ?
Quel fruit revient aux plus rares eſprits
De tant de ſoins à polir leurs écrits,
A rejetter des beautez hors de place,
Mettre d'accord la force avec la grace,
Trouver aux mots leur véritable tour,
D'un double ſens démêler le faux jour,
Fuïr les longueurs, éviter les redites,
Bannir enfin tous ces mots paraſites,
Qui malgré vous dans le ſtile gliſſez
Rentrent toujours quoique toujours chaſſez :
Quel eſt le fruit d'une étude ſi dure ?
Le plus ſouvent une injuſte cenſure.

Si vous oſez devenir Auteur, craignez la cenſure, & ne courez point après la loüange : mettez en œuvre tout ce que je vous ai dit ſur la pureté du ſtile & ſur le bon goût : formés votre eſprit ſur d'excellens principes, ornez-le par la lecture de nos plus grands Ecrivains : tâchés enfin de parvenir à l'éloquence. Inſtruiſés, amuſés & ne ſcandaliſés jamais. Il y a bien des degrés de diſtance entre les talens qui nous aprochent le plus de la perfection, & les défauts de l'eſprit qui rendent tant de gens mépriſables. L'un eſt faux bel eſprit, l'autre fait le bouffon & le mauvais plaiſant ; celui-ci n'aime qu'à railler, celui là ne ſçait que médire ; le calomniateur eſt le pire de tous : voilà des parties de caractére que vous ne ſçauriez trop éviter : diſcutons les en deux mots pour vous

vous conduire du moins au bon eſprit ſans lequel vous ne mériterés jamais l'eſtime des honnêtes gens.

Le faux bel eſprit me paroît la plus dangereuſe & la plus ſéduiſante de toutes les illuſions. Ce monſtre procéde d'un très-grand vice, le ſot orgueïl; & d'un très-grand malheur, le défaut de goût. Ce qu'il y a de plus triſte pour le fat qui eſt infecté de ridicule, c'eſt de ſe croire fort ſupérieur e ceux qu'on reconnoît à juſte titre pour gens d'eſprit. Né ſans goût, n'écrivés jamais: né orgueïlleux, ſongés que les plus parfaits ſont bien imparfaits: commencés donc par la docilité que je vous ai tant recommandée. Souvenez-vous que la plûpart des hommes ne reſtent trop long-tems de grands ſots que parce que trop tôt ils ont fait ſottement les Docteurs. Enfin vous voulés écrire? ſoyés donc aiſé, naturel, toujours clair, délicat, profond s'il le faut. N'attendés pas les conſeils, allés au-devant d'eux. Flattés l'oreille du Lecteur: un ſtile qui rebute n'eſt pas propre à faire goûter une vérité. Aſſujettiſſez-vous au goût des grands maîtres pour les ſentimens & pour les penſées, & au cours du jour pour la maniére de les rendre. Touchés le cœur, ornés l'eſprit, nourriſſés la raiſon, & dans tous vos Ouvrages ſouvenez-vous des beaux Vers que vous avés lûs ſur la raiſon & ſur l'eſprit.

De tous les deux ſe forme eſprit parfait.

Je ne ſçai ſi l'eſprit bouffon n'eſt pas auſſi mépriſable que l'eſprit railleur eſt dangereux. Ceux, dont l'eſprit eſt d'un portée médiocre, & dont le goût n'eſt pas ſûr courent de

de grands riſques quand ils veulent ſe jetter dans le plaiſant. Quel milieu entre le gracieux & le fade ! Tel croit badiner avec grace, & atteindre juſqu'à Voiture, qui ne paſſe pas Polichinelle : mais s'il pleut de mauvais plaiſans, il ne pleut pas moins de ſots qui les admirent.

Qu'il eſt difficile de railler les abſens ſans en médire, & les preſens ſans les offenſer ! Cependant on perdroit moins à devenir muet qu'à devenir offenſant : abſtenez-vous donc de la raillerie. Si vous la rendez tellement délicate qu'elle ſoit comme imperceptible, peu de gens la ſentiront : Si elle eſt fréquente, vous ennuyez & vous laiſſez croire que vous n'êtes capable que de cette ſorte d'eſprit : avec vos inférieurs ou avec de petits génies, c'eſt une honte ; avec un Grand ou un ſupérieur, pour peu que la pointe égratigne, point de miſéricorde, à l'égard de vos égaux, ils vous le rendront avec uſure.

Que d'écueils autour de la raillerie ! Il eſt vrai que, quand elle eſt rare, juſte, legére & finement renduë, la converſation en eſt plus piquante ; mais quel fond d'eſprit & quelle délicateſſe ne faut-il pas ? N'eſt-il pas plus ſûr de ſuprimer un bon mot que d'en hazarder un dangereux ? On dit qu'il faut éviter le jeu de main : j'apelle dans le même ſens la raillerie une ſorte de jeu d'eſprit qu'il faut également éviter. Railler conduit à médire, médire à calomnier : le railleur & le ſatirique ſont preſque ſinonimes. J'ai peine à comprendre comment on ſe fait un tel caractére ; tout le monde ſent qu'il a des ſuites fâcheuſes, mais on a de la peine

ne à réprimer la fureur de montrer de l'eſprit, & l'on admire en ſoi un penchant qu'on trouve odieux dans les autres.

Je ſuis convaincu que ceux qui commencent à ſe former l'eſprit ſe le formeroient bon, s'ils étoient bien conduits, ou s'ils ſe tenoient ſur leurs gardes; mais un jeune homme qui ſe ſent un peu de feu dans l'imagination, hazarde une ſottiſe, une raillerie offenſante, ou une obſcénité qu'il ne ſe donne pas la peine d'envelopper. Il cherche à dominer parmi un tas d'étourdis & de libertins qui l'admirent, & de tels ſuffrages achévent de le gâter.

La raillerie eſt une injure déguiſée, d'autant plus difficile à ſoutenir, qu'elle porte une marque de ſupériorité. Pour n'être pas dangereuſe, il faut qu'elle réjoüiſſe les indifférens ſans bleſſer les interreſſez. On peut ſe moquer d'un préſomptueux qui a quelque endroit ridicule, mais il y a de la honte à ſe moquer d'un ſot. Les ſots ſont un genre d'hommes avec qui il n'eſt jamais permis d'avoir raiſon, c'eſt même une ſottiſe d'avoir trop d'eſprit avec eux. Par un ſot, je n'entends pas celui à qui il échape une ſottiſe, mais celui qui l'ayant faite ne la ſent pas, & par conſéquent ne ſe met pas en devoir de la réparer.

A de petits eſprits, ne laiſſez jamais lire des conteſtations de Religion; & aux eſprits qui ne ſont pas encore tout-à-fait formez, ſuprimez tout Ouvrage qui peut ſalir l'imagination & corrompre le cœur; gardons-nous bien de vouloir enrichir notre eſprit aux dépens de notre ame. Nous avons dans ce dernier genre des morceaux inimitables;

tables : Je ſerois bien fâché de les avoir faits.

Une fille mal élevée, qui croit avoir beaucoup d'eſprit & qui n'en a point, devore les Romans, copie les Lettres Portugaiſes, médite furtivement les Contes de la Fontaine, & pleure le malheur d'Abailard. Quel ſujet pour en faire une femme ! Cependant elle fait des jalouſes & des rivaux, on ſe bat pour elle ; tandis que la fille bien née, d'un eſprit ſimple & droit, qui ſçait conduire la maiſon de ſon pere, faire un fauteüil, s'inſtruire avec la Bruyére, & ſe réjoüir avec Voiture, a bien de la peine à mettre un connoiſſeur dans ſon parti. Ne cherchez point ailleurs la preuve de notre dépravation.

Evitez avec la circonſpection la plus délicate de parler jamais de vous-même ; & ſi la politeſſe des autres vous force de répéter quelque événement dont le détail vous flatte, ſoyez bien court, & parlez-en avec une pudeur infinie. C'eſt un ridicule outré de citer à tout propos ſes ſervices, ſes talens, ſon crédit, ſa naiſſance. Vous ne verrez point un homme délicat & un vrai vertueux donner dans cette fatuité. Nos avantages parlent eux-mêmes, laiſſons à la vérité des faits le ſoin de notre réputation.

Parmi nombre de beaux traits qu'on trouve dans les amuſemens ſérieux & comiques, il y a ſur-tout une ſaillie qui m'a frapé. Un fat parloit toujours de lui-même, & contoit très-modeſtement ſes défauts : mais ſes défauts ſe réduiſoient à être trop franc, trop véridique, trop libéral, trop officieux, trop intrépide dans le péril, trop prompt

prompt à pardonner, &c. Un vraiment honnête homme, peut-être un peu miſantrope, piqué de cette orgueilleuſe confeſſion, lui dit que le dénombrement des vices dont il s'accuſoit avec tant de franchiſe & de pudeur, étoit une aſſez bonne preuve qu'il avoit les vertus contraires. Combien de faquins liſent de bonnes choſes & n'en profitent pas!

Ne ſoyez pas moins attentif à éviter dans vos diſcours & dans vos Lettres, je ne dis pas ſeulement la calomnie, le calomniateur eſt un fripon du premier ordre, mais fuyez la médiſance avec autant de ſcrupule; rien n'eſt plus petit ni plus lâche que de révéler les défauts d'autrui. Si l'on croit ſe faire un mérite nouveau en exagérant ou en révélant les défauts des autres, l'idée eſt fauſſe, on ſe fait bien plus mépriſer que ceux qu'on mépriſe, & ſouvent on ne fait tort qu'à ſoi-même. Gardez-vous ſur-tout de jamais écouter les faiſeurs de raports, ce ſont des inſectes rampans, dont le cœur & la bouche, remplis de fiel & de malice, ne cherchent qu'à infecter la ſociété. Rompriez-vous les liens d'une tendre amitié ſur un ſimple raport? en eſt-il de fidèles? ne ſont-ils pas tous défigurez ou empoiſonnez? Non, rien n'eſt plus mépriſable, plus haïſſable, plus dangereux que ces ſortes de gens: mais auſſi rien ne marque plus de foibleſſe que de leur préter la moindre attention. Que feriez-vous donc, ſi vous leur livriés votre confiance? Suivés donc le ſage conſeil de Moliére.

A tous les ſots caquets n'ayons aucun égard.

Je

Je crois le bon eſprit autant au deſſus du bel eſprit que la vertu eſt au-deſſus de la fortune; mais les hommes jugeant mal des choſes, & trompés par les objets, s'occupent plus du ſoin de briller ou de s'enrichir que de devenir vertueux.

L'eſprit & le cœur ont tant de liaiſon qu'il n'eſt guéres poſſible d'avoir un bon cœur & un mauvais eſprit. Il eſt bien vrai qu'on peut avoir le cœur grand avec un petit génie, & que l'étenduë de l'eſprit n'eſt pas incompatible avec la petiteſſe de l'ame; mais il n'en eſt pas de même de la bonté ou de la malignité. On peut dire en général qu'elles influent également ſur toutes les parties du caractére, elles commencent par le cœur & finiſſent par l'eſprit.

Si notre volonté eſt tellement corrompuë qu'il ne nous reſte preſque plus de liberté pour penſer & pour agir, notre dépravation n'en eſt pas moins puniſſable, puiſqu'elle eſt l'effet d'un aveuglement volontaire, & en ce cas il n'eſt guéres en notre pouvoir de corriger nos vices ou nos défauts: alors nous avons beſoin d'un ſecours ſurnaturel; & comment l'obtenir, ſi nous avons toujours travaillé à nous en rendre indignes? Mais ſi nous ne ſommes pas encore parvenus juſqu'au dernier degré de la corruption, nous pouvons par réfléxion redreſſer ce que nous avons de vicieux dans le cœur; nous pouvons même, à force de jugement, réparer ce que nous ſentons de défectueux dans notre eſprit, & ce miracle ne dépend que de ſe bien connoître, & de vouloir efficacement ſe corriger.

Le bon eſprit eſt un aſſemblage de dons differens

différens, & celui-là ſeroit bien près de la perfection qui poſſéderoit dans toute ſa plénitude ce qu'on doit comprendre dans le bon eſprit.

J'ai connu un Magiſtrat qui, par l'honneur, la probité, le deſintereſſement, la pureté d'intention, & par le travail auroit pû ſervir de modèle aux premiers Juges du monde, mais dont l'eſprit étoit ſi gauche qu'il ne prenoit jamais le bon avis.

De dix épithètes qui paroiſſent également convenables, il n'y en a qu'une qui ſoit parfaitement propre, c'eſt en quelque façon le terme unique : de même il n'y a qu'une maniére de penſer juſte.

Il eſt des ouvrages tellement délicats qu'il n'eſt pas donné à tous d'en ſentir toute la fineſſe, & c'eſt ſans doute ce qui a donné lieu à cette réfléxion de la Bruyére. Si l'on jette, dit-il, quelque profondeur dans ſes écrits, ſi l'on affecte une fineſſe de tour, & quelquefois une trop grande délicateſſe, ce n'eſt que par la bonne opinion qu'on a de ſes Lecteurs.

Il eſt des propoſitions captieuſes & des queſtions embarraſſées, ſur leſquelles on ne prend pas aiſément l'idée la plus juſte. Il eſt même des matiéres dont, avec un eſprit juſte, il eſt difficile de bien raiſonner. Dans tous ces cas on manque ou de délicateſſe, ou de pénétration, ou d'étenduë d'eſprit, ou l'on n'a point aſſez d'étude pour faire concourir dans le parti qu'on doit prendre le mérite acquis avec le bon eſprit : De tout cela il réſulte qu'on n'a pas tout le bon eſprit, mais il n'en réſulte pas qu'on n'a point l'eſprit bon.

Je crois la juſteſſe & la droiture les parties eſſentielles du bon eſprit, mais ces termes ne ſont pas tout à-fait ſinonimes. Cette droiture eſt en quelque façon émanée de celle du cœur ; au contraire la juſteſſe n'eſt que le don de bien penſer. Je ſuis pourtant perſuadé qu'il entre plus de malignité de cœur dans l'eſprit mauvais, que de bonté d'ame dans le bon eſprit ; mais je me réduis à une idée plus ſimple. Je regarde l'eſprit mauvais comme le contraire du bon eſprit, & l'eſprit gauche comme le contraire de l'eſprit juſte ; & de cette propoſition je conclus que le cœur droit & l'eſprit juſte concourent enſemble à former le bon eſprit.

L'eſprit mauvais ſert de receleur au cœur corrompu, & fait debiter par une langue envenimée tout le poiſon qu'il en tire. Il ne ſe contente pas d'empoiſonner le diſcours le plus innocent, il attaque le ton, le geſte & même le ſilence ; ſa maniére d'écouter, de concevoir, de prendre ce qu'on dit & ce qu'on fait, eſt, ſi j'oſe la nommer ainſi, une calomnie mentale & tacite, ſa maniére de le rendre une calomnie formelle : au contraire, l'eſprit gauche dans un Juge eſt dangereux pour le plaideur, & dans tout homme privé il n'eſt qu'ennuyeux.

Entre deux mauvais eſprits qui ſont en liaiſon, il ſe fait un commerce de malignité preſque incompréhenſible ; toute la malice qui part du cœur de l'un retourne au cœur de l'autre, rien n'eſt perdu ; l'entendement ſert d'entrepôt, la bouche & l'oreille ſe chargent du détail, & dans cet océan de méchanceté la correſpondance eſt auſſi réguliére que le flux & le reflux de la mer.

C'eſt

C'eſt de ces caractéres abominables que Madame Deshouliéres dit:

Leur bouche eſt un ſépulcre ouvert
D'où ſort un air impur fatal à la ſageſſe:
Jamais leur langue ne leur ſert
Que pour tromper avec ſageſſe,
Que pour faire à l'honneur, en ſecret, en public.
De ces incurables bleſſures
Plus à craindre que les piqûres
Que fait le venimeux aſpic.

Le bon eſprit, s'il eſt étendu, s'éléve juſqu'au ſublime, & ſe rabaiſſe juſqu'au médiocre; il ſe prête aux autres, il les redreſſe, il les ſoutient, les met à l'aiſe, & donne à ce qu'ils diſent, une ſorte d'eſprit qui leur avoit échapé; cela s'apelle avoir aſſez d'eſprit pour ſoi & pour les autres: mais celui qui tire vanité ou qui vend trop cher l'eſprit qu'il montre, tombe dans un vice du cœur; c'eſt tout à la fois un homme vain & un faux bel eſprit.

Il eſt des occaſions où le goût fin & l'eſprit délicat ſeroient fort à charge ſans le bon eſprit. Si votre étoile vous force à paſſer un tems au milieu de gens groſſiers, dans ces petites Villes où toutes les vertus ſe réduiſent à la médiſance, où tout l'eſprit ne conſiſte qu'en fades railleries, qu'en pointes, quolibets & jeux de mots, où le ſophiſme & la profonde diſſimulation partagent le mérite; c'eſt alors que l'eſprit étendu & l'eſprit délicat ont grand beſoin du bon eſprit.

Je ne diſconviens pas qu'un peu de diſſimulation ne puiſſe entrer dans le bon eſprit,

prit, elle eſt même une vertu néceſſaire pour la politique, & ceux qui diſent toujours tout ce qu'ils penſent, ne penſent pas toujours à ce qu'ils diſent. Mais quelque diſſimulation que la prudence exige de nous en certains cas, n'en faiſons pas, pour ainſi parler, notre vertu journalière; plaignons-nous au contraire de la corruption générale qui nous force d'ériger en vertu ce qui eſt ſi près du vice. Sauvons toujours les droits de la franchiſe, & pour quelque fortune que ce puiſſe être, ne tombons jamais dans la fauſſeté du cœur.

A le bien prendre, la diſſimulation n'eſt ni vice ni vertu, elle eſt tantôt l'un, tantôt l'autre; & c'eſt la ſituation qui la caractériſe.

Le bon eſprit n'a pas ſeulement le mérite de nous faire eſtimer, de nous faire aimer, de rendre notre commerce agréable par tout ce qui eſt du reſſort de l'eſprit, il porte encore ſon efficace ſur les peines de l'ame, & ſur les événemens. L'honnête homme ſçait prendre ſon parti dans les diſgraces, mais l'honnête homme qui a l'eſprit bon, prend toûjours le meilleur parti.

Que le même homme eſt diſſemblable de lui-même! J'ai connu de vraiement honnêtes gens, aimant les bonnes choſes, généreux, officieux, mais dominez par la paſſion du jeu, qui après avoir perdu conſidérablement dans une ſéance, ſe refuſoient un poulet; j'en ai connu d'autres, chargez par leur état d'être magnifiques & tout près de paſſer pour tels, qui pour un rien ont manqué leur coup. Celui-ci ſoutient en Philoſophe de grands deſagrémens, qui devient furieux pour une bagatelle; celui-là

perd

perd l'amitié d'un grand Seigneur, pour vouloir ſoûtenir avec trop d'opiniâtreté ſon ſentiment ſur une choſe fort indifférente ; toutes petiteſſes dont nous ne ſommes les dupes que faute de bon eſprit.

Que d'inquiétudes intérieures, que de mouvemens & de ſoins deshonorans, quand on ſe livre aux détails de l'avarice ! que n'aprend-on à corriger les foibleſſes de l'ame, ou du moins à les cacher ſous le bon eſprit ?

Tâcher d'être tel qu'on doit être, & ne ſe donner que pour ce qu'on eſt, ſauver toûjours les aparences, cacher bien toutes ſes foibleſſes, ne ſe montrer jamais que par le bon endroit ; c'eſt le miracle du bon eſprit.

Pleurer pour un rien, ne pouvoir ſe vaincre ſur une minutie, ſe parer d'un crédit qu'on n'a pas & qu'on ne mérite pas, tirer d'une dignité accidentelle un motif de ſupériorité ſur d'honnêtes gens ; tout cela ſent fort la ſottiſe & l'enfance, & marque le défaut de toutes les parties du bon eſprit.

Les vertus ſont toûjours les mêmes, mais les diſpoſitions de l'homme pour la vertu ſont bien inégales. Je ne ſçai rien de plus propre à corriger ce qu'il y a de défectueux dans ces diſpoſitions, que le bon eſprit. Il aide à l'ame ébranlée à ſe remettre dans ſon aſſiette, il la détourne du mal & la porte au bien, il la fortifie par réfléxion contre l'agitation des premiers mouvemens, il fournit le ſpécifique dans des malheurs qu'on croyoit inſoûtenables, & ſouvent il ſauve notre gloire que nous étions prêts de proſtituer à la perfidie, à la dureté, à la colere, à l'entêtement, à la petiteſſe & à d'in-

ſâmes

fâmes détails. Ce ſont là les ſecours que nous pouvons tirer du bon eſprit contre nos paſſions & contre nos foibleſſes ; le chemin eſt court du cœur à l'eſprit, & l'affinité, qui ſe trouve entre le ſentiment & la penſée, ne permet pas de douter que le bon eſprit, qui doit penſer excellemment, n'ait la force de rectifier ce qu'un ſentiment pourroit avoir de blâmable : ainſi je crois que le bon eſprit contribuë autant à nous rendre eſtimables par le cœur que par l'eſprit.

Deux hommes illuſtres nous ont laiſſé dans un même fait deux grands exemples du parfaitement bon eſprit. A peine eſt-il décidé que feu M. de Cambray s'eſt trompé dans ſon explication des Maximes des Saints, qu'on aprend qu'il ſe rétracte. Je trouve autant de bon eſprit, de grandeur d'ame, & de ſolide piété dans cette rétractation, que de délicateſſe d'eſprit dans Télémaque. Feu M. de Nîmes étoit ami de M. de Cambray, mais il étoit ſon ami juſqu'à l'Autel. S'il eſt obligé de publier la Bulle du Pape à l'occaſion du Livre condamné, que de beautez dans ſon Mandement pour la publication ! il rend juſtice à la vérité, ſans rien ôter au mérite ; les droits du dogme ſont ſauvez, mais le ſujet d'une condamnation devient la matiére d'un éloge. Il n'échape rien de médiocre aux Grands-Hommes.

Ne vous contentez pas d'avoir l'eſprit droit & juſte, ſongez encore que le bon eſprit doit nous inſpirer toute l'indulgence qu'il nous eſt permis d'avoir pour les défauts d'autrui. En général le bon eſprit prend bien tout ce qu'il voit & tout ce qu'il en

tend; toute action mauvaiſe en ſoi, il la condamne, mais il ne la reléve pas; il donne un tour favorable à celle qui n'eſt qu'équivoque, & il juſtifie tout ce qui peut être juſtifié.

Etudions-nous bien, & nous conviendrons que notre vivacité à condamner les autres eſt un effet de notre étourderie quand nous ſommes jeunes, & de notre malignité quand nous ſommes vieux.

Les plus parfaits des hommes ſont bien imparfaits. Pourquoi donc refuſons-nous aux autres la même indulgence que nous attendons d'eux? Quelle injuſtice! Dans un même fait accompagné des mêmes circonſtances nous blâmons les autres au lieu de les plaindre, & nous prétendons qu'ils nous plaignent au lieu de nous blâmer: voilà juſtement les deux poids & les deux meſures. Mais nous nous abuſons; ſi nous plaignons les autres, on nous plaindra; ſi nous les blâmons, on nous blâmera.

Dans le premier mouvement, les fautes qu'un jeune homme voit faire flattent ſon amour propre, il ne manque pas de faire dans ſon imagination des comparaiſons flatteuſes de lui-même avec les autres, il groſſit ſon mérite des défauts d'autrui. S'il échape à quelqu'un un mauvais terme, une penſée fauſſe ou une impoliteſſe, il en tire avantage, il en nourrit ſon orgueil, comme ſi le ridicule d'un autre devenoit une vertu pour lui; mais de quel front oſe-t'il ſe ſçavoir ſi bon gré, pour un petit défaut qu'il ne reconnoit pas en lui, quand il s'y en trouve d'eſſentiels qui feroient un objet bien plus légitime de ſon attention? Si l'amour

mour propre étoit moins aveugle & mieux entendu, il produiroit un effet tout différent en nous; &, n'ayant pas l'eſprit aſſez bon pour excuſer les autres, du moins par politique nous n'en ſerions pas les cenſeurs.

Rire de ceux qui ont quelque difformité dans la figure, c'eſt une foibleſſe qu'on ne pardonne pas aux enfans; que n'avons-nous la même équité, ou la même indulgence ſur les défauts que nous trouvons dans le caractére? Eſt-on moins à plaindre d'avoir le cœur gauche, l'eſprit tortu, l'humeur raboteuſe, que d'être boiteux ou boſſu? Oüi, me direz-vous, parce qu'on ne peut ni s'allonger la jambe ni ſe redreſſer la taille, & qu'on peut racommoder les difformitez du caractére. J'en conviens, on peut l'un, on ne peut pas l'autre; mais ce n'eſt pas une raiſon qui juſtifie notre trop de ſévérité ſur les défauts d'autrui: au contraire, la peine que les hommes ont à ſe corriger eſt un accroiſſement à leurs défauts, qui demande de nous un redoublement d'indulgence.

Si l'homme connoiſſoit bien ſes vrais intérêts, il travailleroit à ſa perfection préférablement à toutes choſes; & s'il étoit plus entendu, il mettroit à profit juſqu'aux défauts d'autrui; on trouve à gagner avec les plus imparfaits. Plaignons un brutal d'être brutal, prenons dans ſa férocité même du goût pour la politeſſe, & pour la douceur. Rien n'eſt plus propre que la rencontre d'un avare à me faire ſentir tout le mérite de la généroſité.

On ne ſe fait pas ſoi-même. Heureux celui à qui il a été donné davantage! Remercier ſans ceſſe du mérite acquis, tra-

vailler ſans ceſſe à celui qui reſte à acquérir; c'eſt aſſez d'occupation pour le cœur & pour l'eſprit: ne nous rendons point indignes du bien qui eſt en nous, par d'injuſtes commentaires ſur celui que nous ne trouvons point dans les autres, & qui y eſt peut être ſans que nous l'y connoiſſions.

Celui qui ſe connoît en mérite, qui n'admet dans ſes jugemens ni aveuglement ni prévention, eſt le plus indulgent; & celui qui n'a ni lumiéres dans le diſcernement, ni ſincérité dans l'intention, eſt le plus ſévére. Pourquoi ce renverſement? c'eſt que la mauvaiſe opinion qu'on a des autres n'eſt fondée le plus ſouvent que ſur la trop bonne opinion qu'on a de ſoi-même.

Le bon eſprit trouve dans ſes défauts de quoi s'humilier, l'eſprit mauvais trouve dequoi s'enorgueïllir dans les défauts des autres.

Ne pas voir des défauts marquez, c'eſt manquer d'eſprit; faire trop ſentir qu'on les remarque, c'eſt manquer de bonté & de politeſſe: n'en pas profiter, c'eſt manquer de jugement.

Nous avons peu de tems à joüir de nos avantages. L'homme le mieux fait & le cul-de-jatte ſont à peu près de même taille à quatre-vingt ans; la vieilleſſe rend les talens inutiles, & dans nos plus beaux jours un rien nous peut déranger l'eſprit; pourquoi donc ſommes-nous ſi contens de nous-mêmes? Quelques dons, que nous avons reçûs de la nature, peuvent-ils juſtifier ce fond d'orgueïl qui nous fait mépriſer ceux qui ſont moins bien partagez que nous? Quelle préſomption! quelle injuſtice! Non,

il

il n'eſt point de plus grande foibleſſe que de voir ſans pitié les foibleſſes d'autrui.

Si notre ménagement pour les autres nous en attire de leur part, ſi l'indulgence pour les défauts d'autrui nous rend nous-mêmes plus ſuportables, & ſi elle nous procure plus d'agrément dans le commerce de ceux avec qui nous avons à vivre; ſi elle rend nos liaiſons plus conſtantes & l'accompliſſement de nos devoirs plus gracieux: enfin, ſi par bonté naturelle ou par une politique loüable nous forçons les hommes à être contens de nous, quel fruit plus délicieux pourroit-on attendre du bon cœur & du bon eſprit?

Gardons-nous bien de devenir flatteurs, gardons-nous plus encore d'encenſer le vice; mais ne ſoyons ni des critiques ennuyeux, ni des Juges impitoyables, ſans quoi nous tombons dans l'autre extrémité, nous devenons eſprits durs: or je ne ſçai ſi la bonne éducation ſeule pourroit vous inſpirer la douceur, l'égalité, la complaiſance & la politeſſe dont j'ai parlé, ſi elle ne commençoit par produire en vous le bon eſprit; & je crois que l'indulgence ſur les défauts d'autrui marque encore plus de bon eſprit que de politeſſe.

Ce n'eſt pas ſeulement par toutes ces conſidérations que je dois me former un bon eſprit, il me procurera bien d'autres reſſources: c'eſt à lui ſeul que je puis devoir le don de bien penſer. Peut-être le don de bien penſer produira-t'il ceux de bien parler & de bien écrire, du moins m'inſpirera-t'il le goût & le choix de la lecture. J'évite l'ennui & l'oiſiveté, je me ſauve des fâ-

cheux, je m'amuſe & je m'inſtruits; par-là je me garantis d'un mal, & je me procure un bien qui dépend de moi & qu'on ne ſçauroit m'ôter; par-là, ſi je ne ſuis pas bel eſprit, je l'aime dans les autres; &, diſpoſé à croire qu'ils ont intention de bien dire & de bien faire, je ſouffre leurs foibleſſes, & je n'empoiſonne point leurs vertus. Combien de treſors dans le bon eſprit, par le ſecours deſquels je ſers tout à la fois mes plaiſirs & ma vertu? Mais ce n'eſt pas tout, le bon eſprit ne me conduit pas ſeulement à ſouffrir avec moins de peine ou à trouver plus agréable le commerce des autres, il leur rend auſſi le mien plus gracieux, il nous fournit dequoi deſarmer la malignité & l'antipatie, & tôt ou tard nous fait aimer & nous fait eſtimer. Il ſert de vernis à nos défauts, & nous empêche de montrer mille petits mouvemens de l'ame que l'honneur auroit bien-tôt deſavoüez; il nous aprend à connoitre le prix des choſes, & nous guide dans nos jugemens; il nous aprend à joüir, à ne point ſouhaiter, &, s'il le faut, à ſouffrir: enfin le bon eſprit eſt de tous les dons celui qui peut le plus infailliblement nous conduire à la ſageſſe, puiſque c'eſt par lui que nous acquérons le mérite de corriger nos défauts, & de devenir plus délicats dans le choix de nos plaiſirs.

CHAPITRE IV.

De l'utilité, du choix & de l'uſage des plaiſirs ; du jeu ; de la chaſſe ; du bal ; des ſpectacles ; de la muſique ; de la bonne chére ; de la promenade ; de l'amour, & du commerce des femmes.

SI le bon eſprit eſt un don précieux & d'une reſſource merveilleuſe dans tous les états où nous nous trouvons, on peut ajoûter que ſon ſecours ne nous eſt jamais plus néceſſaire & plus efficace que dans le choix & dans l'uſage de nos plaiſirs. Les plaiſirs & les affaires partagent la vie de l'homme ; l'agrément des uns corrige l'amertume, ou délaſſe de la fatigue des autres. Mais ſi les plaiſirs ſont néceſſaires, ils ſont bien dangereux : il eſt donc de la derniére importance de les choiſir avec aſſez de délicateſſe, & de les goûter avec aſſez de modération, pour ne leur rien ſacrifier de tout ce qui eſt dû à la vraye vertu ; & c'eſt ſur tout au bon eſprit à nous déterminer ſur le choix, & à nous régler dans l'uſage.

Il eſt certain que le plaiſirs innocens ſont la félicité de la vie : on ne peut en joüir long-tems ſans dégoût, mais on ne peut s'en paſſer ſans contrainte. Je ſçai que l'imagination fait preſque tous nos plaiſirs & toutes nos peines, & c'eſt une raiſon nouvelle de nous amuſer quelquefois ; enfin tout le monde convient que les plaiſirs & la gloire ſont deux biens généraux qui aſſai-

ſonnent les autres ; & il eſt admis dans la morale la plus ſévére, que les plaiſirs honnêtes ne ſont pas incompatibles avec la véritable ſageſſe. Les ſages ont même cet avantage que leurs plaiſirs ſont plus durables parce qu'ils ſont réglez, comme leur vie eſt plus calme & plus tranquile parce qu'elle eſt plus innocente.

J'ai dit que les plaiſirs ſont néceſſaires : en effet les hommes ſont expoſez à des revers ſi étonnans & ſi imprévûs, à des préjugez ſi extravagans, à des préventions ſi ridicules, que le Philoſophe le plus ſage, quand il ſe trouve dans le cas, ſent ébranler, comme malgré lui, tous les fondemens de ſa ſageſſe. Eût-il médité pendant toute ſa vie ſur les extravagances de la fortune & l'iniquité des hommes dont je vous parlerai dans la ſuite, il y a toujours dans les réſervoirs du hazard ou de la malignité quelque trait nouveau qui avoit échapé à nos réflexions. La prudence fut & ſera toujours la dupe du ſort, & telle eſt la foibleſſe de la plûpart des hommes, que les plus forts ſont les plus ſuſceptibles de chagrin. Le chagrin eſt un poiſon ſubtil qui nous tuë imperceptiblement, quand nous n'avons pas apris par avance à nous élever au-deſſus des événemens ; je n'y ſçai pas de remede plus infaillible que le plaiſir ; c'eſt un ſpécifique.

Comment ſe réjoüir, me dira-t'on, quand on ſouffre ? cela eſt impoſſible. Point du tout : le plaiſir dans le fort de nos afflictions nous paroît inſipide ; mais peu à peu il affoiblit le ſentiment de la douleur, il étourdit le mal, il diſſipe les vapeurs chagrines qui s'élévent de tems en tems dans l'ame.

Inſenſi-

Insensiblement nous nous retrouvons dans notre assiette, & la tranquilité de retour nous rend toute notre sensibilité pour les plaisirs innocens que le chagrin nous rendoit amers. Il ne s'agit que de les choisir ces plaisirs, & d'en bien user. Sur tout prenons bien garde que ce qui ne doit être que plaisir & amusement, ne prenne pas sur nous l'autorité des passions ; c'est tout à la fois une dépravation du cœur & de l'esprit, que de se deshonorer & de se ruïner par ce qui n'est fait que pour nous amuser.

Je conseille l'usage des plaisirs ; mais je ne veux pas qu'on s'en enyvre. Pour prévenir cette yvresse & s'en garantir, je croi qu'on ne sçauroit mieux faire que de consulter autant la prudence que le goût dans le choix même des plaisirs. Si cette maxime est bonne pour tous les plaisirs en général, elle est encore d'une pratique infiniment plus utile dans l'usage du jeu. On se manque à soi-même, quand on laisse échaper une seule de toutes les ressources que les plaisirs procurent ; non-seulement ils sont propres à nous distraire du sentiment de nos peines, ou à nous piquer le goût par la joüissance de ce qui nous flatte ; c'est aussi une politique de sçavoir se livrer à de certains amusemens. Tel qui, sans passion & même sans goût pour le jeu, ne joüe que pour s'introduire dans le monde, ou pour en cultiver le commerce, parvient souvent à faire connoître en lui un mérite qu'on eût ignoré. Si ce mérite reconnu lui attire des suffrages importans & de puissans amis, il se seroit fait tort à lui-même de n'avoir pas préféré par complaisance le plai-

ſir qu'il aimoit le moins à celui qu'il aimoit le plus.

La corruption des tems a fait du jeu un métier & une affaire. La maniére de parler dont on ſe ſert quelquefois pour exprimer une bagatelle, ou pour peindre une choſe facile, *ce n'eſt qu'un jeu*, n'eſt pas convenable aujourd'hui pour ce qu'on apelle vraiment le jeu. Convenons à la honte de nos jours que nous en faiſons un miſérable commerce. Obſervez donc bien réguliérement que le jeu ſoit toujours un amuſement pour vous. Si vous ſouffrez qu'il s'érige en paſſion, il tournera bien-tôt en fureur. Un Joüeur de profeſſion, qui expoſe au hazard du cornet ou d'une carte le patrimoine qu'il tient de ſes ayeux, qui hazarde la dot de ſa femme, & que la nature a ſubſtitué au profit de ſes enfans, celui-là court à l'Hôpital chargé de l'oprobre public. Vous ne verrez point l'homme entendu & maître de ſes paſſions, ſacrifier les plaiſirs d'un beau jour & d'une nuit tranquile à la folle eſpérance d'une ſorte de fortune qu'on fait très-rarement, & qu'on ne fait preſque jamais ſans interreſſer l'honneur : ne manquez pas de lire, & de retenir ſur cela la maxime de Madame Deshouliéres.

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

On eſt perdu pour jamais, ſi une réfléxion auſſi judicieuſe & auſſi preſſante reſte inéficace, & ſi après l'avoir méditée on s'embarque dans le gros jeu. A-t'on rien de plus à craindre que de commencer par être dupe & de finir par être fripon ? Songez encore

que

que Madame Deshoulières joüoit, mais qu'elle n'étoit pas joüeuſe ; elle avoit ſenti toute l'amertume des diſgraces & toute la douleur de l'infirmité : cependant dans le tems même que la mort moiſſonnoit ſes proches & la maladie ſa beauté ; dans le tems que la fortune dérangeoit ſes affaires, elle fortifioit ſon ame par de ſolides réfléxions ; elle égayoit ſon eſprit par des plaiſirs innocens ; elle joüoit, mais deux heures par jour, mais petit jeu, & de ces jeux où ni l'eſpoir du gain, ni la crainte de la perte n'entrent jamais ; où l'eſprit eſt toujours de la partie, & qui furent autoriſez dans tous les tems par la néceſſité de ſe délaſſer.

Il eſt des jeux qui ſont d'uſage chez les perſonnes les mieux réglées. On vous a fait aprendre les échets, le trictrac, le picquet & l'hombre, & l'on a eu raiſon ; ce ſont les jeux ſeuls qui dévroient être permis. Il eſt bon de les ſçavoir bien joüer ; & quoiqu'on puiſſe s'y piquer, nous ſommes les maîtres de n'en faire qu'un amuſement. Il n'en eſt pas de même de trois dez, du quinquenauve, du lanſquenet, de la baſſette & du pharaon, qui menent trop loin : Auſſi de tems en tems, & ſur-tout aujourd'hui, ſont-ils exilez de France ?

De gros joüeurs, d'ailleurs amis, ſe broüillent de deſſein prémédité pendant une ſéance longue qui ſe renouvelle tous les jours ; ils ſe font de gayeté de cœur un procès important : l'avarice & l'impatience plaident la cauſe, la réjoüiſſance ou le cornet la décident.

Je ſçai qu'en général on peut être gros

joüeur, honnête joüeur, & noble joüeur; mais ce caractére eſt auſſi rare, que celui de joüeur de profeſſion eſt dangereux: de même on peut ne joüer que des jeux d'eſprit, peu de tems, peu de choſe, & malgré d'excellentes qualitez être inſuportable joüeur; contradiction monſtrueuſe dans un caractére, dont on ne ſçauroit aſſez éviter les effets pour ſoi-même & pour les autres.

Il eſt plus ſûr de décider qu'un beau joüeur eſt honnête homme, que de conclure qu'un honnête homme, parce qu'il eſt tel, ſera beau joüeur: De-là je conclus que la qualité de beau joüeur mérite bien d'être comptée parmi les bonnes.

On dit qu'on ne connoît point un homme par tout ailleurs auſſi-bien que dans le vin & dans le jeu: cette maniére de décider n'eſt pas toujours ſûre; cependant j'ai peine à croire que celui qui s'emporte pour un coup contraire, ou qui regrette l'argent perdu, ſoit ailleurs que dans le jeu libéral & pacifique. L'inquiétude marque un petit génie, la colére ou l'avarice montre la petiteſſe de l'ame. Si l'on a aſſez de force d'eſprit pour cacher ſes défauts & ſes vices, il ſe trouvera des cas où l'homme bruſque & avare paroîtra par réfléxion doux & généreux, mais, s'il ne ſoûtient pas cette eſpéce d'hypocriſie dans le jeu, ſi un fonnez contraire ou une réjoüiſſance manquée viennent à découvrir ſa petiteſſe & ſa brutalité, alors on eſt en droit de croire de lui, que le naturel ſe dévelope, & que l'ame ſe démaſque. On juge plus ſûrement de ſon caractére par le premier mouvement qui lui échape, que par des vertus fauſſes & étudiées,

& il perd en un moment ce qu'il avoit été long-tems à gagner, en ne ſe montrant pas tel qu'il étoit.

Toutes les horreurs dont j'ai été témoin, même dans un jeu médiocre, ne m'ont pas peu confirmé dans l'opinion, qu'il eſt fort difficile de garder toute ſa probité dans le gros jeu ; c'eſt l'occaſion prochaine pour tous les vices : les fonds manquent bien-tôt, il en faut retrouver à quelque prix que ce ſoit : enfin l'uſure & l'injuſtice viennent au ſecours, ou l'amour prête ſur gages : funeſte reſſource des gros joüeurs !

Je ne puis mieux vous faire ſentir ce que je penſe du jeu, qu'en vous propoſant le contraſte de deux ſortes de ſituations dans le jeu même. Entrez un moment dans ces maiſons où l'on ne trafique que de jeu, & où les nouveaux débarquez ſont ſûrs de la préſéance ; vous y verrez ſept ou huit coupeurs aux quatre piſtoles, j'ai penſé dire ſept ou huit furies, ſacrifier dans un tournois ſérieux au démon du lanſquenet. On y paſſe juſqu'à des jours entiers ſans ſe déplacer, on compte pour rien la faim & l'inſomnie, l'abbatement & la pâleur ſont les images de la mort ; & l'agitation, les plaintes, les grimaces, les blaſphêmes repreſentent l'Enfer : Voilà d'après nature le portrait des gros joüeurs.

A ces mêmes Acteurs, gens qui peut-être d'ailleurs ont du mérite, & qui gémiſſent du joug qu'ils ſe ſont impoſé, arrachez-leur cet éguillon dangereux, ce deſir de gagner & cette crainte de perdre, ſuites comme néceſſaires de la fureur pour le jeu : placez-les au milieu de gens choiſis & delicats,

qui

qui ſçavent allier les plaiſirs & la vertu ; propoſez leur une promenade : au retour, une partie d'hombre bien joüée qui précéde un repas propre & frugal ; alors que de ſentimens, que de penſées ! combien de jolies choſes ! le cœur & l'eſprit maîtres d'eux-mêmes ſe rendent maîtres des plaiſirs, & ceux qui étoient des furies, redeviennent des hommes. Dans les deux cas que je ſupoſe il entre du jeu, mais ſont-ce les mêmes hommes ? De-là ſentez les effets pernicieux d'une paſſion trop vive & les reſſources gracieuſes d'un honnête amuſement.

Dans une infinité de maiſons l'ordre & le payement du ſoupé dépendent du nombre & de la fin des parties, tripots odieux dont le maître & la maîtreſſe, eſclaves du Public & des caſuels, ſe mettent tous les jours dans le cas de mourir d'indigeſtion ou de faim. La femme eſt plus que mondaine, le ſervile mari un diſſipateur : l'un & l'autre, ſe faiſant honneur d'un ſi honteux commerce, raillent la maiſon rangée dont la fille peu riche s'occupe utilement. Quel renverſement, quelle honte pour le ſiécle !

S'il eſt dans une Ville quelques maiſons mieux fondées, où la dépenſe convenable à l'état ne dépende point des profits de la ronde, & où gens délicats ſe feroient un plaiſir d'obſerver toutes les régles d'une ſcrupuleuſe bienſéance : que ces maiſons enfin deviennent le théâtre du gros jeu ; que le mari aſſocie à une même table l'honnête homme & le faquin ; que ſa femme ait les mêmes égards pour la ſoubrette & la Marquiſe ; qu'après toutes les minaude-

ries

ries & les fatuitez de toute eſpéce qui ſont les préliminaires d'un gros jeu, une foule d'étourdis viennent retenir rouge & noir; & qu'enfin un coupe-gorge brutal force l'hôteſſe complaiſante à ſe familiariſer avec toutes les lettres de l'alphabet; je me récrie, ô ſiécle! ô mœurs! Je ſçai qu'on épargne le foin, le bois & la bougie, qu'on a le plaiſir de ruïner tous les fils de famille, & de ne ſe coucher qu'à cinq heures du matin; mais auſſi l'on voit & l'on entend bien des ſottiſes, & quand on les ſouffre aiſément, ne laiſſe-t-on pas croire qu'on eſt bien près d'en faire?

Il eſt une ſorte de ſçavoir dans les jeux, que j'admets. Cette ſcience que quelques ſtupides attrapent, & qui échape ſouvent à des gens d'eſprit, eſt ce que nous apellons l'eſprit du jeu; c'eſt l'attention & l'uſage qui la procurent. Il eſt vrai que trop d'attention marque un tant ſoit peu trop d'attache, & c'eſt un vice de l'ame; mais auſſi une inattention perpétuelle, qui fait joüer très-mal un jeu qui ne peut faire plaiſir que quand il eſt bien joüé, eſt une preuve évidente de l'égarement ou de l'évaporation de l'eſprit; faites bien tout ce que vous faites; c'eſt juſtice & plaiſir pour vous & pour les autres.

J'ai connu une femme folle, mais folle de toutes les eſpéces de folie, faiſant la belle & la jeune fort mal à-propos, ſçachant uniquement médire & minauder, incapable de la moindre réfléxion, tellement ennuyeuſe & ennuyée, que ſans les cartes elle n'auroit pû trouver la fin du jour; elle étoit diſtraite à l'hombre juſqu'à demander, quand elle

elle joüoit, qui joüoit & en quoi, & croyoit juſtifier cette extravagance en répétant à tout propos que l'attention au jeu avoit un air trop bourgeois.

Au contraire j'en ai connu une autre, qui avec un port de Reine avoit mille graces extérieures, mais elle avoit encore plus de vertus que de graces; elle étoit d'une grande naiſſance, qu'elle ſoutenoit par les maniéres du monde les plus nobles; elle connoiſſoit les plaiſirs & les aimoit, mais elle aimoit infiniment plus la raiſon. Je l'ai vûë cent fois les cartes à la main au milieu d'une compagnie nombreuſe, partager ſon attention avec tant de juſteſſe qu'elle accabloit tout le monde de politeſſe & de bonté, & ne faiſoit pas la plus petite faute au jeu. De-là je conclus qu'un homme deſtiné au commerce du monde, doit ſçavoir le jeu ſans l'aimer trop, qu'il doit bien joüer le jeu qu'il joüe, mais ſur-tout joüer noblement.

Ne joüez pas trop indolemment, mais auſſi qu'on ne démêle pas en vous de vive inquiétude, de folle joye, ni de frayeur deshonorante; prenez le milieu entre trop d'attache & l'inattention; comprenez enfin que, ſi le jeu deshonore ceux qui en font un honteux commerce, s'il fait voir dans tout ſon jour leur avarice & leur groſſiéreté; il n'eſt pas moins pour un honnête homme un moyen infaillible de montrer ſans oſtentation de la nobleſſe dans les ſentimens, de la juſteſſe dans l'eſprit, de la politeſſe dans les maniéres & de l'égalité dans l'humeur.

Le jeu eſt ſans comparaiſon plus d'uſage que

que la chaſſe; ainſi il importe plus de ſçavoir bien joüer que de ſçavoir bien chaſſer; mais il eſt des occaſions où il n'eſt pas permis de paroître tout à fait neuf dans l'uſage des plaiſirs que la Campagne rend comme néceſſaires. La chaſſe eſt un amuſement noble, qui aide à montrer de l'adreſſe ou de la vigueur, qui peut procurer des liaiſons utiles avec des voiſins diſtinguez, & qui, pris modérément, produit tout au moins deux reſſources infaillibles, ſe porter mieux, & s'ennuyer moins.

De certaines chaſſes ne conviennent qu'à de grands Seigneurs; celui qui n'ayant pas la même fortune prend le même goût, eſt à deux doigs de ſa ruïne. La chaſſe ordinaire, quand on s'en occupe trop, n'eſt permiſe qu'au Gentilhomme qui eſt retenu dans ſa terre par goût ou faute d'emploi; mais il convient dans tous les degrez de fortune & dans toutes les profeſſions de ſçavoir tirer adroitement une perdrix.

Le plaiſir de la chaſſe eſt tres-piquant; mais on peut dire que ce n'eſt point un plaiſir convenable à tous les états, comme le bal ne convient pas à tous les âges. Le courtiſan & l'homme de Cabinet ne chaſſent guéres; l'homme ſage à trente ans, ne court point le bal; les uns & les autres ſçavent dans l'occaſion courir un liévre, tuer une perdrix, & danſer un menuet.

Une mere qui méne ſa fille au bal, ſans ſonger à tous les périls qui l'environnent, prouve aſſez bien qu'elle aime plus ſes propres plaiſirs que la vertu dans ſes enfans. Quelle envie de plaire, que de rouge & de plâtre pour réparer les effets de l'inſomnie,

nie, & quel exemple pour une jeune Demoiſelle ! Cependant le bal eſt ſuivi d'une foule d'incommoditez, qui font qu'on s'en dégoûte bien-tôt : de même la grande dépenſe, le trop de fatigue, ou les momens qu'on dérobe à des plaiſirs plus tranquiles dégoûtent de celui de la chaſſe. Le bal eſt le plaiſir des jeunes gens, la chaſſe eſt le plaiſir de la campagne, & il ne convient au ſujet que je traite que de parler de l'uſage & du choix des plaiſirs qui ſont de tous les âges & de tous les états.

Le goût des ſpectacles me paroît convenir dans tous les tems, mais tous les lieux n'en permettent pas l'uſage. Heureux celui qui peut les aimer, s'y connoître & en joüir. Gens connoiſſant peu le monde & entétez dans leurs préventions, croyent que la défenſe des ſpectacles eſt un devoir de leur miniſtére, ou tout au moins l'effet d'une ſage prévoyance & d'un ſcrupule délicat ; je crois au contraire que, ſi l'on aprenoit aux jeunes gens la vraye valeur des ſpectacles, il ſeroit plus ſûr de prévenir l'air de corruption qu'on leur attribuë, & l'on ne marqueroit pas une reſſource merveilleuſe pour polir l'eſprit, épurer le goût & former les mœurs.

Rendez-vous pour rendez-vous, je le pardonnerois mille fois plus volontiers à la Comédie qu'à la Meſſe. Le même air qui n'eſt que coquet & évaporé au théatre, eſt impudent à l'Egliſe ; les hommes corrompus portent par tout l'air infecté ſans diſtinction des lieux : la mauvaiſe diſpoſition du cœur peut empoiſonner les meilleures choſes ; mais le poiſon n'eſt point dans la choſe,

il eſt dans la diſpoſition. Le théatre ançois eſt plus pur que jamais, & je dou- qu'aucun Sermon ſur l'hypocriſie ſoit plus cace à convertir un faux dévot que la édie du Tartuffe.

C'eſt ſur cet endroit de mon Livre que les ts ſe ſont récriez. Ne ſeroit-ce point le de Tartuffe qui, en réveillant l'ancien- querelle, auroit ſoulevé tout le corps tre moi? Mais toutes les piéces de Mo- re ſont également propres à combattre les ces & les défauts dont il a voulu nous ga- tir. La plus grande partie ſont des chefs- nuvres de la plus ſaine Morale. Cet Au- r a été admiré de toutes les nations, & ſera dans tous les tems. Si ceux qui ont mé un peu trop cruellement ce que j'ai it des ſpectacles avoient lû le Miſantrope vec plus d'attention, ils auroient compris ue le but de Moliére étoit de faire l'éloge u vrai honneur ennemi de la flatterie & de la baſſe complaiſance, & d'aprendre en mê- me-tems aux hommes qu'il faut allier la politeſſe avec l'honneur, & qu'on doit avoir une probité infinie ſans tomber dans la ru- deſſe. Un parfaitement honnête homme, à qui mon Traité ne plaît pas, eſt-il obligé en conſcience de me dire,

J'en pourrois par hazard faire d'auſſi méchans,
Mais je me garderois de les montrer aux gens?

Enfin tout ce que je puis faire c'eſt d'admettre la diverſité des ſentimens ſur les ſpectacles. Je ſuis fort éloigné de vouloir enſeigner une morale perverſe; mais je ne crois

crois pas mon principe erroné, & je le juſtifierai dans le dernier Chapitre, en parlant des Directeurs, par une réflexion d'un grand Ecrivain.

On comprend bien qu'une jeune Demoiſelle, dont on veut faire une femme raiſonnable, ne doit pas être élevée en femme mondaine, mais il faut l'élever en femme du monde. S'il y a un milieu entre une Coquette & une Carmélite, entre un Capucin & un debauché, ce milieu conſiſte dans l'accompliſſement des devoirs de l'état qu'on a choiſi, & dans l'uſage des plaiſirs innocens; & quoi de plus propre à former un excellent caractére dans une jeune perſonne, que de lui faire éviter, par de bons conſeils & par des repreſentations naturelles & perſuaſives, tous les impertinens caractéres que Moliére a ridiculiſez?

La coquette & l'étourdi aiment plus à être vûs qu'a voir, à parler qu'a entendre; ils cherchent moins les ſpectacles, qu'à ſe donner en ſpectacle.

Le jeune homme qui veut ſe tourner au bon, commence dès douze ans à acquerir du mérite; le travail eſt grand, mais le ſuccès eſt déciſif. Il tire de chaque choſe tout le bon qu'il en peut tirer. S'il va à la Comédie, il lit la piéce avant que de l'entendre; il n'eſt à charge à ceux qui l'environnent ni par des ris extravagans, ni par des queſtions ridicules: Il ſent tout le mérite que l'action ajoute à la compoſition; il ne ſort point de l'Avare, ſans en déteſter l'infâme caractére; du Grondeur, ſans en être plus raiſonnable & plus doux; il voit dans Cinna combien un repentir ſincére peut laver

ver des fautes, & combien la clémence ſçait gagner les cœurs. Tout profite à qui veut profiter.

Je ne blâme pas qu'on aille à une piéce nouvelle par curioſité, mais je blâme qu'on ne cherche à ſatisfaire que la curioſité. Je veux qu'on s'égaye aux traits qui font rire, & qu'on s'attendriſſe aux endroits qui touchent.

Si je trouve que malgré moi mon humeur ſe ſoit laiſſée ſéduire par quelque choſe d'atrabilaire; ſi je ſuis plus ſombre que je ne dois par réfléxion ſur de legéres peines, qui ſouvent n'ont rien d'amer que par le vice de notre imagination, ou par la foibleſſe de notre eſprit: dans cette ſituation une piéce plus plaiſante que belle me ſuffit. Je commence par me remettre, je finis par me réjoüir. Mais, ſi je ſuis dans mon aſſiette ordinaire, je veux quelque choſe de plus; je demande ou une Tragédie, dont la diction ſoit pure, les ſentimens grands, l'intrigue bien maniée, le dénouëment naturel & judicieux; ou une Comédie, dans laquelle je puiſſe aprendre en riant à me garantir pour toujours de toutes les eſpéces du ridicule.

Siffler à la Comédie, parler aſſez haut pour interrompre l'Acteur & l'Auditoire, ou diſtribuer au Parterre des fumées bachiques, c'eſt manquer au reſpect qu'on doit au Public; c'eſt être aſſez impudent pour mériter d'être chaſſé.

Celui qui ne court les ſpectacles que par inutilité de vie, s'il n'eſt pas une bête, eſt tout au moins un homme deſœuvré qui craint le commerce des honnêtes gens, & qui craint encore plus d'être ſeul.

Un

Un homme d'eſprit, mais bouru ou trop précipité dans ſes jugemens, décide ſans miſéricorde de la Piéce & de l'Acteur. Il reſſemble à celui qui, n'ayant pas aſſez d'uſage du monde, voudroit trouver tout parfait; l'un & l'autre ſont punis de leur peu d'indulgence en prenant plus de plaiſir à critiquer le mauvais qu'à goûter le bon. Un Auteur commence, il n'a pas encore tout le talent requis, mais il a du feu & de la juſteſſe; vous le frondrez? il n'écrit plus. Vous déconcertez la jeune Actrice qui poſtule? elle quitte priſe, & va chercher fortune ailleurs. Par cet excès de ſévérité ou par cette délicateſſe mal placée, vous ruïnez vos plaiſirs, & vous deſſervez le Public en le privant de deux ſujets qui auroient pû devenir excellens. Corneille & la Chammelé étoient-ils parfaits, quand ils commencérent?

Il entre bien des goûts différens dans l'Opéra, il faut bien des connoiſſances différentes pour en ſentir toute la beauté; cependant je ne crains pas de dire que celui qui connoit également la beauté de la Comédie, & qui la préfére, fait preuve tout-à-la fois & de beaucoup d'eſprit & d'un diſcernement très-délicat.

Corneille & Racine ont écrit dans le même genre, non dans le même goût; tous deux ont éminemment réüſſi, & ils ont réüſſi ſans le ſecours l'un de l'autre: au contraire, Lulli, quoiqu'inimitable, a brillé par Quinault, & Quinault plus encore par Lulli.

Un Opéra eſt moins un ſpectacle que l'aſſemblage de pluſieurs: Muſique, paroles, ballets,

ballets, machines, décorations : quelle dépenſe ! que d'Ouvriers différens ! Le ſpectacle eſt brillant, il ébloüit, il étonne ; mais faites l'anatomie de la plûpart des Opéra, vous trouverez, ou de grands défauts dans chaque partie, ou qu'avec des parties bonnes en ſoi, on n'a fait qu'un tout médiocre.

Malgré la difficulté de réüſſir, nous ne laiſſons pas de devoir aux deux hommes que j'ai citez, nombre de chefs-d'œuvres qui dureront autant que le monde ; cependant je trouve que l'Opéra le plus parfait a ſon défaut. Mille endroits enchantent dans Atys, quelques-uns ennuyent.

Il y a une ſorte de diſcernement à préférer l'Opéra à la Comédie depuis dix ans juſqu'à vingt, & de rentrer dans le même goût à ſoixante, parce qu'à ces deux âges on aime les plaiſirs qui réveillent l'imagination ſans la trop apliquer. Donnons le reſte du tems à la Comédie : tout ce qui nous inſtruit en nous réjoüiſſant, mérite bien nos plus beaux jours.

L'Opéra doit preſque tout à la Muſique, la Muſique ne doit rien à l'Opéra. Ces morceaux divins qui flattent & chatoüillent l'oreille, qui fixent délicieuſement l'attention, & qui s'emparent de l'ame, ne reçoivent point un nouveau mérite de la foule des ſpectateurs, ni de la ſale du Palais Royal.

Mille gens, groſſiers d'ailleurs, aiment la Muſique, & l'on ne trouvera point un homme délicat qui ne l'aime point. C'eſt le plus exquis & le plus innocent de tous les plaiſirs ; elle eſt de tous les âges, de tous les états, de tous les lieux, de preſque tous les

les goûts; on peut en joüir dans toute ſon étenduë aux dépens d'autrui, ſans être importun, & l'on peut s'en amuſer ſeul: elle prévient ou charme la langueur & l'ennui, & reléve l'ame de l'abattement où la jette quelquefois l'iniquité des hommes.

Il y a une ſorte de danger dans le goût de la Muſique qu'il faut éviter avec un très-grand ſoin, c'eſt de s'en laiſſer éprendre juſqu'à s'en occuper uniquement. Cet excès eſt un vice du goût & de l'eſprit; & l'homme de Qualité, qui fait le Muſicien de profeſſion, le charge du même ridicule que le Muſicien qui néglige la Muſique: mais auſſi que la crainte de l'aimer trop ne vous empêche pas de l'aimer & de l'aprendre. Celui qui n'aime pas la Muſique, eſt privé du plus honnête des plaiſirs; celui qui ne la ſçait pas, n'en ſçauroit démêler toute la beauté, & il a négligé un talent, par le ſecours duquel il auroit toujours eu dequoi s'amuſer lui-même, & occaſion d'amuſer les autres.

La fin principale de la Muſique eſt de délaſſer l'eſprit, & de lui donner de nouvelles forces pour s'apliquer enſuite plus utilement au travail.

Si vous avez de l'eſprit, ſçachez la Muſique, c'eſt un mérite de plus; ſi vous n'avez pas un grand génie, ſçachez la Muſique, c'eſt un ſuplément; ce n'eſt pas un ſimple ornement, c'eſt une ſcience gracieuſe & réjoüiſſante. Vous ſentez-vous l'eſprit fatigué par une étude abſtraite? Quoi de plus délaſſant que d'accompagner un air de Lambert ſur le clavecin, ou ſur la baſſe de viole? Etes-vous à table? faites

votre

votre partie, moins pour montrer que vous chantez bien, que pour faire briller la voix d'une Dame, ou pour faire plaisir à un monde choisi qui vous écoute. Le sort vous a-t'il relegué pour quelque-tems en Province? quelle ressource n'est-ce pas de composer ou de tirer de Paris quelques airs que vous déchiffrez aux Dames, qui, quand elles sont bien élevées, ont assurément le goût & l'esprit plus délicat que nous.

Partisans de la Musique ne demandez pas toujours de l'exquis; la nécessité des affaires vous en met souvent hors de portée & vous conduit malgré vous en des lieux qui ne sont rien moins que la sphére des choses excellentes: en ce cas, tournés tout en ressources, toute voix n'est pas Tévenar, toute flûte n'est pas la Barre, toute viole n'est pas Marais; mais on trouve par tout des nôces de Village, ou un Rossignol qui chante; & le moindre plaisir a toujours de quoi piquer, par la réflexion qu'il est innocent.

La voix par ses accens & ses diverses inflexions persuade l'esprit & touche le cœur. Quelqu'un a dit qu'il n'y a point de Musique si agréable que le son de voix de la personne aimée. N'avés-vous point de voix? la Musique vous en donne un peu. Elle vous aprend à bien conduire ce peu que vous acquérez; & il est sûr que les délicats sont plus flattez par une petite voix bien conduite, que par une voix étenduë, sonore, mais mal ménagée, & bruyante faute d'art & de goût. Etes-vous né avec le don d'une belle voix? Joignés-y l'art, vous ferez merveille; mais chantez naturellement, sans grimaces, sans affectation;

entrés dans l'air & dans les paroles ; prononcés bien, ſentés ce que vous dites, faites-le ſentir aux autres ; ne vous faites pas trop prier, & ne chantés pas trop ; préférez les airs les plus convenables à votre voix, c'eſt un ménagement que vous vous devés à vous-même ; ne chantés jamais de chanſons obſcénes, c'eſt un reſpect que vous devés au Public, & ce reſpect doit ſe redoubler avec des femmes ſages & des perſonnes de conſidération. Faites plus ; ſi vous avés quelque délicateſſe, ne donnés jamais dans le goût de ces ſortes de chanſonnettes, qui ſe ſont introduites à la faveur de mauvaiſes pointes & de fades équivoques.

Notre langue eſt très-ſuſceptible d'enjouëment, de fineſſe & de graces, & le ſtile lirique demande un tour aiſé ; mais les délicats n'admettent que des penſées délicates, & l'on fait dire de ſoi, qu'on manque de diſcernement & d'eſprit, qu'on eſt mal né, & encore plus mal élevé, quand on veut briller aux dépens de la modeſtie par un vilain jeu de mots ; on penſe toujours mal quand on conduit les autres à penſer au mal.

Autrefois en France on chantoit au fruit, & l'on avoit raiſon. Aujourd'hui les cartes ruïnent tout autre plaiſir, parce qu'elles ſervent de commode à l'avarice. Mais enfin quand le repas s'allonge, & qu'on conſerve encore quelque goût pour la fine volupté, on paſſe d'un grand Air aux Vaudevilles. Juſques-là tout eſt bien ; vous pouvés quitter le très-beau pour un joli badinage ; mais que tous vos couplets ſoient d'un tour galant & ingénieux, & que pas un ne ſente l'effronterie.

Si

Si le plaiſir devient débauche, il n'eſt plus du reſſort de la fine volupté. Les liqueurs ſont preſque tout-à-fait proſcrites, & il eſt auſſi nuiſible à la réputation qu'à la ſanté de trop boire; auſſi eſt-il vrai que l'excès du vin n'a jamais entré dans ce que j'apelle le plaiſir de la table, qui n'eſt pas le moins flatteur des plaiſirs.

Nous avons cet avantage ſur les autres Nations, que nos Voiſins ſont bonne chére avec nous, & rarement la faiſons nous bonne avec eux. Cela vient de la différence du goût & des maniéres, & de ce qu'en quelques endroits on croit faire aſſés bonne chére quand on la fait grande.

Excepté les Fêtes & les repas d'aparat, qui demandent un peu de cérémonie en conſervant néanmoins la liberté des maniéres, je ſoûtiens que la frugalité & la bonne chére ne ſont pas incompatibles.

Beaucoup de propreté ſans étude; beaucoup de liberté ſans manquer à la politeſſe; peu de plats qui ſoient bons; peu de vin, mais du meilleur; choiſir bien ſes convives, & vivre avec eux quels qu'ils ſoient, comme ſi la table égaloit toutes les conditions: voilà préciſément en quoi conſiſte la meilleure chére d'un François délicat.

Bon pain, bon vin, bon viſage d'Hôte; vieille chanſon dont le ſens eſt merveilleux: en effet, c'eſt l'ame du repas. Un Cuiſinier entendu, d'un goût ſûr & friand, vous fait bien manger & ne vous ruïne point. Faites-vous ſervir tous les jours finement & noblement, & quand il le faut abondamment, mais jamais de ſomptuoſité.

Grandes façons & peu de plats,
Sans ſomptuoſité de la délicateſſe,
Propreté, bon vin, politeſſe,
C'eſt ce qu'il faut dans un repas.

Il y a autant de fatuité à faire le magnifique quand on ne doit pas l'être, que de petiteſſe à mal faire les honneurs de chez ſoi.

Un faſtueux me fait grande chére par orgueïl ? S'il croit m'impoſer, il ſe trompe. Je ne prends point les marques de ſa vanité pour les effets d'un cœur noble. Plus il affecte de me faire ſentir une magnificence mal placée, plus je ſens redoubler mon mépris pour ſa fauſſe libéralité.

Il eſt des lieux, & par tout il eſt des momens, où un honnête homme peut être ſurpris par des amis qu'il n'attendoit pas, il ſoutient en galant homme l'impoſſibilité de les recevoir comme il voudroit ; il ne s'embarraſſe point, il n'embarraſſe point les autres ; il leur fait petite chére, mais il fait de ſon mieux, ils ſont contens, & il eſt quitte.

Quand mes amis ſont chez moi,
Ils penſent que je les régale :
Car mon cœur leur dit pourquoi
Je leur fais chére ſi frugale, &c.

C'eſt un des plus grands deſagrémens de certains poſtes, que d'être obligé de tenir table ; on n'eſt qu'à demi le maître de ſa maiſon ; ce ne ſont plus des convives, ce ſont des mangeurs que le hazard raſſemble. Souvent la marchandiſe eſt ſi mêlée, que les honnêtes gens & les paraſites ſont confondus. On boit, on mange, & c'eſt tout. Celui chez qui l'on dîne fort bien, s'il a le goût

goût fin, dîne fort mal; il ne lui reſte qu'une reſſource, c'eſt de prendre ſa revanche le ſoir au petit couvert.

Boire & manger ſans goût & ſans attention, c'eſt être ſtupide; ne vivre que pour manger, c'eſt être bête; ne conſulter que ſon propre goût, c'eſt n'aimer que ſoi; boire & manger trop, c'eſt ſe haïr; mais attendre l'apétit & s'en procurer; au défaut du meilleur ſe contenter du bon; préférer le plus ſain au plus friand; aimer les bonnes choſes pour ſoi-même, & les aimer encore plus pour les autres: c'eſt-là la maniére la plus ſûre de vivre délicieuſement.

Boire à ſes repas d'un vin plus exquis que celui qu'on fait boire aux autres, ce ne ſçauroit être une exception permiſe à la grandeur: c'eſt un privilége que l'impudence & l'avarice uſurpent quelquefois, encore les exemples en ſont-ils rares. Le vin de Falerne étoit cher, Pline en buvoit, & Pline admettoit quelquefois à ſa table nombre de gens nouvellement affranchis. Quelqu'un, qui croyoit avec juſtice que tous ceux qui ſont à une même table devoient boire le même vin, lui dit que dans ces jours ſon bon vin de Falerne alloit bien vîte: pardonnez-moi, répondit Pline: quand mes affranchis mangent avec moi, ils ne boivent point de mon vin, je bois du leur.

Dans les conſeils que je donne ſur ce qui regarde la table, je ne ſors point de mon principe, que la modération dans les plaiſirs flatte plus que les plaiſirs mêmes: mais tutant qu'il eſt poſſible, j'exclus toute incommodité. Je veux manger fraîchement l'Eté, chaudement l'Hyver, & en toute

faiſon être aſſis à mon aiſe. Ailleurs, comme chés moi, je veux un monde choiſi, & je ſuis délicat juſqu'au nombre. Ce nombre paroît réglé par un prétendu bon mot : on a dit, qu'il faut être à table depuis les Graces juſqu'aux Muſes : ſur ce pied là on n'a plus à choiſir qu'entre trois & neuf.

Nôces, repas de réception, fêtes de commande & de cérémonie, jours conſacrés dans tous les tems à régaler une famille entiére : tout cela a ſes exceptions, & l'on eſt quelquefois forcé de ſacrifier une partie de plaiſir à l'uſage & à la bienſéance ; mais je ne puis ſouffrir que, ſans une néceſſité indiſpenſable, & uniquement pour s'acquitter avec plus d'éclat d'un repas qu'on me doit, on me faſſe manger avec les quatre Nations.

L'aſſortiment des convives n'eſt pas ſeulement une précaution néceſſaire, c'eſt une loi. On ne ſçauroit manquer plus eſſentiellement à la circonſpection, que d'aſſocier à table gens qui ne s'accommodent pas. Peut-être ne le ſçavoit-on point ? Il falloit le ſçavoir : s'il n'y avoit point entr'eux de différent formé, n'y avoit-il point de préſéance à diſputer, de prétentions à debattre ? Une femme raiſonnable peut-elle ſe réjoüir avec une capricieuſe, avec une folle, avec une effrontée ? Une femme de plaiſir peut-elle ſe réjoüir avec une prude, un honnête homme avec un fat ?

La diverſité des goûts ne permet pas de reſtraindre abſolument la bonne chére à de certains mets : d'ailleurs on peut nous reprocher avec quelque fondement que la mode, qui nous ſert preſque en tout de premiére

régle,

régle, porte ſon inconſtance juſqu'à nos manieres de manger. Nos peres étoient bien plus ſages que nous; une ſoupe bien mitonnée, un rôti cuit à propos & ſucculent, c'en étoit aſſés au bon vieux tems; on vivoit longues années, & l'on vivoit bien.

Laiſſés aux étourdis l'honneur extravagant de caſſer des verres; ne vous enyvrés jamais; c'eſt un principe dont il ne faut s'écarter pour quoi que ce puiſſe être au monde; mais dans ces lieux, qui ſont comme le centre de la ruſticité, on vous forcera? Point du tout; tenés bon: dès qu'on eſt aſſés hardi pour vous preſſer trop, vous devés être aſſés ferme pour refuſer. Sauvés-vous par le diſcours; ruſés, trempés votre vin, laiſſés boire les autres, & s'il le faut, faites-les boire vous-même; ne ménagés pas votre vin, mais ménagés-vous.

Eſt il donc une régle ſûre de boire préciſément autant qu'il faut pour tirer du plaiſir de la table tout l'agrément qu'on en doit attendre ſans éfleurer un peu la raiſon? On ne peut répondre juſte, cela dépend du tempéramment, du vin, du quart-d'heure; mais enfin ſoyés prudent dans les plaiſirs, que votre prudence ſoit gaye & réjoüiſſante. Vous pouvés boire tant que le vin vous paroît également délicieux, & tant que vous vous ſentés toujours le maître de tous vos mouvemens; conſultés votre état, conſultés celui de vos amis, liſés dans leurs yeux à quel degré en eſt la joïe commune, le barometre eſt ſûr.

Les parties de table qui flattent le plus ſont les moins dangereuſes. Si les Dames en ſont, vous ne courés pas riſque de vous

enyvrer ; ſi vous n'êtes qu'entre hommes choiſis, vous avez aſſez de bonnes choſes à dire pour ne pas craindre de trop boire. Ainſi dans les deux cas vous vous ſauvez à l'abri, ou de la politeſſe & de l'eſprit, ou de la cordialité & de la raiſon.

Je ne haïrois pas de me trouver quelquefois en ſociété avec cinq ou ſix amis qui, tous dans la plus longue ſéance, n'aimeroient à boire que chacun ſa bouteille, moitié Beaune, moitié Syllery. Il me ſemble que c'eſt aſſez pour dîner longuement & délicieuſement ; mais quand un heureux hazard vient allonger le plaiſir ; quand tous les cœurs ſe dévelopent ; quand la converſation devient plus brillante, que vous mêlez à beaucoup de politeſſe quelques traits de cette ſorte d'érudition dont j'ai parlé ; livrés-vous, ſaiſiſſez l'occaſion, ne comptez point les quarts-d'heure, faites mettre encore deux bouteilles au frais ; tant que vous ſçavez répandre de l'eſprit & joüir délicieuſement de l'eſprit des autres, ne craignez rien pour votre raiſon.

C'eſt un ſi grand don d'avoir le goût fin & vrayement délicat, que mille gens, qui ne ſont pas même connoiſſeurs, ſont les délicats par vanité. Bien loin de donner dans cette fauſſeté, ſçachez dans le beſoin ſuſpendre, ou du moins cacher votre délicateſſe ; vous ſouffrez & vous faites ſouffrir les autres par une recherche continuelle & trop rafinée ; il faut ſe rendre la vie aiſée, & s'accommoder un peu au tems & aux lieux. Si chez vous-même vous dégoûtez vos amis de mets qu'ils trouvoient bons & peut-être très-bons, vous inſultez

tez à leur goût ou à leur fortune, & vous portez l'orgueil juſqu'à vouloir leur prouver que vous méritez de vivre mieux que le reſte du genre humain; ſi un ragoût moins friand ou un petit manquement dans la ſimétrie épuiſe toutes vos réfléxions, vos amis pourront-ils dire de vous que vous les avez bien reçûs? Alors trop de régularité devient vanité ou mauvaiſe humeur.

Ce ſeroit encore pis ſi vous portiez ce caractére chez les autres; peu de gens voudroient vous recevoir; & quelque ſoin qu'on prît, quelque chére qu'on vous fît, vous vous croiriez toûjours mal reçû.

Dans tous vos plaiſirs, mais ſur-tout dans celui de la table, gardez-vous bien de hazarder votre ſanté. C'eſt ſans contredit le plus précieux de tous les biens: en effet, ſans la ſanté la vie eſt à charge; & c'eſt une extravagance du premier ordre d'abreger cette vie par tout ce qui n'eſt fait que pour la conſerver & l'égayer. Il y a de la honte à trop boire, & de l'enfance à trop manger. Ne ſommes-nous donc faits que pour manger & pour boire? Ne mettons point notre tempéramment à trop d'épreuves; n'uſons point notre goût; aimons-nous plus délicatement, ſans pourtant nous idolâtrer nous-mêmes; mais toutes nos meſures bien priſes, ne portons pas l'attention ſur notre ſanté, juſqu'à devenir par degrez des malades imaginaires: bornons ſur cela notre prudence, & ne donnons jamais dans aucune de toutes les folies qui portent les jeunes gens à prodiguer leur ſanté. Quand ils ſont ſur le retour, ils voudroient bien, autant par volupté que par Religion, racheter les

deſordres de la jeuneſſe ; prévenons ces regrets inutiles ; ménageons-nous ; uſons, mais n'abuſons point ; joüiſſons, mais ne diſſipons pas.

On a beau prêcher les hommes, on a bien de la peine à les guérir du penchant qui les domine. Il eſt pourtant vrai que l'yvrognerie eſt un vice bien deshonorant. Si l'on penſoit combien les uns ſont de ſottiſes, quand ils ont trop bû ; combien l'yvreſſe intéreſſe la ſanté, & combien elle dégrade de la raiſon ; aſſurément on ſeroit plus modéré, mais

Tous les diſcours ſont ſuperflus ;
C'eſt à qui par intempérance
Vivra le moins, boira le plus :
On ne voit plus qu'excès en France.
L'Abé Régnier.

Si le plaiſir de la promenade n'a pas le même piquant que celui de la table, de la Muſique, des ſpectacles, du jeu ; auſſi n'a-t'il pas les mêmes inconvéniens. La nature pure encore ne connoiſſoit ni richeſſes ni cupidité, quand elle fit du monde entier un promenoir pour tout ce qui reſpire ; & les plaiſirs que nous fournit la nature, valent bien ceux que nous devons à l'art.

Tout le monde ſe proméne, mais tout le monde ne ſçait pas ſe promener. Ne ſe trouver aux rendés-vous publics que pour contrôler le public ; faire des parties de campagne ou de jardin pour danſer, pour joüer, pour manger ; ſe tirer à l'écart pour parler plus ſainement d'affaires : tout cela peut s'apeller critiquer, ſe réjoüir, négocier, non pas ſe promener : n'aller aux Thuilleries.

leries que pour faire vingt fois le tour de la grande allée depuis huit heures juſqu'à neuf, ou ſe trouver au Cours à la file de cinq cens Caroſſes, les glaces bien tirées pour ſe garantir de la pouſſiére; ſi c'eſt-là ſe promener, du moins ce n'eſt pas joüir du plaiſir de la promenade.

Que celui-là paſſe de doux momens, qui ſçait par goût ſe dérober dans une allée ſombre à la multitude & aux rayons du ſoleil; qui ſçait ſur la fin d'un beau jour contempler d'un cœur tranquile & reconnoiſſant tous les miracles de la nature; qui ſçait méditer avec fruit ſur les cruelles paſſions & ſur toutes les impertinences qui gâtent le monde; qui ſçait, auprès d'un ruiſſeau qui murmure, tantôt laiſſer échaper ſon imagination ſur mille objets innocens, & tantôt rire ingénieuſement avec Horace: enfin qui ſçait même en marchant ſe délaſſer avec délice, & devoir à la promenade le plaiſir de faire grande chére avec peu de mets & bon apetit!

On commence à devenir ſage quand on ſent le mérite de pouvoir être ſeul. Faites-vous un réduit en quelque coin du monde; ſi vous en êtes le maître, choiſiſſez une ſituation heureuſe avec un beau coup d'œil; point de palais magnifique; point de meubles ſomptueux; un hermitage commode, propre & riant: ſix cellules pour autant d'amis. Là quittés le chevet dès que le ſoleil commence à poindre, joüiſſez de l'émail des fleurs. Arbres, arbuſtes, arbriſſeaux, voyés tout; dans ces inſtans précieux votre Jardinier eſt bonne compagnie.

Retournez à vos amis, dinez avec eux,

comme je veux qu'on dîne ; faites-les joüer quelques-uns de mes jeux. Si vous n'êtes pas néceſſaire pour former la partie, ſauvez-vous dans un boſquet avec la Bruyére, ne fût-ce que pour une heure ; vous les rejoindrez avec plus de plaiſir ; paſſez tous enſemble dans la haute futaye ou dans le labyrinthe, ajoûtez quelque choſe aux entretiens d'Ariſte & d'Eugéne ; revenez ſouper de la façon la plus propre à vous faire goûter ce repos leger & tranquile, qu'Horace promet à ceux qui ne ſont ni agitez de la crainte, ni devorez de deſirs. Donnez avant toutes choſes le tems convenable aux devoirs de la Religion ; que le ſoin de votre ménage ne ſoit point negligé, mais qu'il ſoit imperceptible : enfin, un peu d'étude s'il vous reſte un quart-heure à mettre à profit ; eſſayez-en, & dites-moi, ſi la Cour la plus ſuperbe, ſi les emplois les plus diſtinguez, ſi les plaiſirs les plus ſéduiſans, vous ont jamais fourni d'auſſi beaux jours.

Vos amis vous quittent ? il y a dequoi vous conſoler dans le plaiſir même que vous perdez, puiſqu'il vous met dans la néceſſité de penſer que tout nous échape. Mais vous voulez vous dédommager ? hé bien ! montez ſur le côteau ; ſi ce n'eſt pas aſſez, grimpez juſqu'au haut de la montagne ; là vous avez un bouquet de vieux chênes dont la nature vous a fait un paraſol, & vous trouvez une herbe touffuë qui vous ſert de canapé. L'Ouvrier de tout l'univers n'a fait ce cabinet ruſtique que pour le Philoſophe délicat. Le Ciel en eſt le plat-fond, & le monde entier peint en mignature, en eſt le parquet. Promenez vos yeux ; quel chemin

min ne font-ils pas dans un inſtant ? Vous avez à vos pieds de vaſtes prairies, & dans le lointain des côtes eſcarpées qui ſervent de pied-eſtal à de ſombres forêts ; un fleuve ſerpentant vous paroît vingt fleuves, & après s'être partagé en mille endroits pour les rendre plus agréables, il réünit toute ſa beauté pour faire plus d'honneur à la grande Ville dont il lave les murs. A la lenteur dont il coule, ne ſemble-t'il pas qu'il ſouffre à s'éloigner de vous ? Amoureux qu'il eſt d'un lieu ſi beau, il ne ſe conſole du chagrin de le quitter, que par le plaiſir qu'il trouve à ſe prêter à l'utilité publique de cent différentes façons. Tout cela ſemble fait pour vous : pourriez-vous n'en pas joüir ?

Ce que vous venez de lire eſt de Santeüil : je vous l'ai annoncé quand je vous ai parlé de la vaillance d'une lance. Comparez cette ancienne maniére de perſonnifier avec celle-ci.

Captus amore loci
Tardat præcipites ambitioſus aquas.
Fons fieri gaudet qui modò flumen erat.

Que cette matiére eſt belle & féconde pour le jeune homme qui veut paraphraſer ! Ne ſemble-t'il pas qu'un des beaux Fleuves du monde veüille épouſer la Capitale de l'Univers ? Son orgueil ſe tourne en reſpect, & il oublie ſa grandeur ſi-tôt qu'il cherche à plaire. Les amans d'aujourd'hui ne ſont pas ſi délicats. Ici le Poëte réünit la ſimplicité de la nature, & la majeſté de l'éloquence. Cette inſcription m'a paru auſſi belle que les pompes de Paris ſont utiles. On la trouve ſur le Pont Notre-Dame : liſez les Inſcriptions de Santeüil.

M.

M. Rouſſeau, qui raſſemble la force, la juſteſſe, la préciſion, & toutes les graces de la Poëſie, écrivoit à un Conſeiller d'Etat.

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis :
Venez voir ces côteaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels où l'art humble & ſoûmis
Laiſſe encore agir la nature.

Trop heureux qui du champ par ſes peres laiſſé,
Peut parcourir au loin les limites antiques,
Sans redouter les cris de l'orphelin chaſſé
Du ſein de ſes Dieux domeſtiques !

Sous des lambris dorez l'injuſte Raviſſeur
Entretient le vautour dont il eſt la victime :
Combien peu de mortels connoiſſent la douceur
D'un bonheur pur & légitime !

Joüiſſez en repos de ce lieu fortuné :
Le calme & le repos y tiennent leur empire,
Et des ſoucis affreux le ſouffle empoiſonné
N'y corrompt point l'air qu'on reſpire.

Racan, comme vous l'avez vû, étoit bien loin des dons & du goût de M. Rouſſeau : il y a pourtant de la beauté dans ce qu'il va vous dire.

O bienheureux celui qui peut de ſa mémoire
Effacer pour jamais ce vain eſpoir de gloire,
Dont l'inutile ſoin traverſe nos plaiſirs,
Et qui loin retiré de la foule importune,
Vivant dans ſa maiſon, content de ſa fortune,
A ſelon ſon pouvoir meſuré ſes deſirs.

Tantôt il ſe proméne au long de ſes fontaines,
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent

L'argent de leurs ruiſſeaux parmi l'or des moiſſons.
Tantôt, &c. . . . . .
. . . . . .

Agréables deſerts, ſéjour de l'innocence,
Où loin des vanitez, de la magnificence,
Commence mon repos & finit mon tourment:
Valons, fleuves, rochers, plaiſante ſolitude:
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le deſormais de mon contentement.

Ces réfléxions ſont communes à tous ceux qui ont de la raiſon. Plus on connoit le monde, & plus on s'en dégoûte. Sentez le prix de la tranquilité intérieure, & l'horreur des grandes paſſions. Nous jouons mal la Comédie; tous les jours l'avarice, l'envie & l'orgueil nous font mourir imperceptiblement. On ne voit pas le feu qui nous conſume, mais nous n'en brûlons pas moins à petit feu. Au contraire, les vrais Acteurs ne meurent que par métaphore ſur le Théatre, & tel s'eſt poignardé à huit heures, qui fait bonne chére à neuf. Quinault fait dire à un de ſes Héros.

Fontaine qui d'une eau ſi pure
Arroſez ces brillantes fleurs,
En vain votre charmant murmure
Flatte le tourment que j'endure;
Rien ne peut enchanter mes mortelles douleurs.
Ce que j'aime me fuit, & je fuis tout le monde.
Pourquoi traîner plus loin ma vie & mes malheurs?
Ruiſſeau, je vais mêler mon ſang avec votre onde,
C'eſt trop peu d'y mêler des pleurs.

Scaron

Scaron pourroit bien dire ici :

Par la mort, *quos ego !* mais il n'acheva pas ;
Car il avoit l'ame trop bonne.

Mais il me convient mieux de vous remettre encore un moment dans le réduit agréable où je vous avois placé. Voyez-vous auprès de ces troupeaux qui paiſſent l'herbe naiſſante, cet amas de Bergers qu'un flageolet amuſe ? Ils vivent contens : ils ſouperont avec du pain noir, & ils ſouperont bien. Tirez votre lunette d'aproche, & voyez à gauche ce char de triomphe qui ſort de la Ville, attelé de ſix chevaux d'Eſpagne : à cette livrée nombreuſe & brillante, vous devinez que c'eſt un Seigneur de nouvelle édition. Il deſcend de caroſſe, & vous le reconnoiſſez à ſon habit ſurchargé de broderie : il eſt plus grand que vous de toute la tête, c'eſt le plus gros & le plus gras des Partiſans, cependant il vous paroît bien petit. Juſte effet du point de vûë : la corruption groſſit les objets, la réflexion les réduit.

Vous avez lû combien eſt redoutable ce puiſſant ennemi que vous avez au-dehors, le méchant exemple : vous en avez un au dedans de vous-même qui n'eſt pas moins à redouter, le penchant à l'amour. Que cette matiére eſt vaſte ! Qu'en puis-je dire pour ou contre qui n'ait pas été dit mille fois ? Tous les cœurs ſemblent faits pour le ſentir, & tous les plaiſirs pour l'introduire dans l'ame. Par lui les plus grands hommes deviennent les plus foibles ; & tel eſt le malheur de la condition humaine, que la ſageſſe la plus conſommée & la probité la plus

ſcrupuleuſe

ſcrupuleuſe ont peine à échaper à l'amour. Le don de vaincre n'eſt accordé qu'à la défiance de ſoi-même, & à la fuite de l'occaſion.

Ne voyez jamais de femme, conſeil bouru ; voyez les femmes, & n'aimez jamais, conſeil inutile ; voir les femmes, & prendre des précautions contre l'amour, c'eſt vivre en homme ſage & en homme poli.

De toutes les paſſions auſquelles l'homme eſt en butte, il n'en eſt point qui ſoit plus univerſellement la paſſion dominante que l'amour ; j'oſe dire même que c'eſt preſque la ſeule qui interreſſe l'honnête homme ; vous ne verrez point un homme d'honneur profeſſer l'incrédulité, prêter ſur gages, vendre la juſtice, & deſoler la veuve & l'orphelin ; & vous verrez le ſouverainement honnête homme amoureux. Cependant ſans le commerce des femmes un homme, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, n'aura jamais qu'un mérite brute. Ce ne ſera point un galant homme.

Le Pere Sénault, dont tout le monde reſpecte la mémoire, & qui nous a laiſſé le beau Traité des Paſſions, dit que, quand les hommes ſeront devenus des Anges, il leur ſera permis de contracter amitié avec les femmes. Je ne ſçai ſi mon avis tout différent du ſien n'eſt pas auſſi bien fondé. Je crois ſeulement qu'il lui convenoit de parler en Caſuiſte plus ſévére : mais ſa maxime, qui dévroit être une loi pour tous les Prêtres, ne convient pas aux gens du monde pour qui j'écris.

Si une ſageſſe trop farouche, plûtôt rudeſſe que vertu, vous inſpire l'abandon des femmes,

femmes, peu à peu votre eſprit ſe roüille, votre imagination s'épaiſſit, vos maniéres deviennent dures ; au lieu d'un génie orné par cette envie de plaire, qui produit à la fin le je ne ſçai quoi qui plaît, on ne ſe trouve plus que la ſéchereſſe d'une Philoſophie mal entenduë. On fait l'eſprit fort, & l'on n'eſt qu'un eſprit faux. Le renoncement au commerce des femmes fait d'un galant homme un miſantrope, inſuportable aux autres, & ſans reſſource pour lui-même.

Un brutal renonce aux femmes, en ſupoſant à toutes les défauts de quelques-unes. Un libertin ne cherche qu'à abuſer du commerce des femmes, & porte quelquefois la débauche juſqu'à les mépriſer. Un homme ſage & délicat paſſe de doux momens avec des femmes eſtimables, & il ne cherche point à ſe dégoûter, par trop de licence, d'un commerce qu'il a intérêt de continuër toujours. Si j'écrivois pour une femme, je lui répéterois à chaque page ces trois Vers :

Traitez bien un Amant, il ceſſera de l'être.
L'amour ne peut durer qu'autant que les deſirs ;
Nourri par l'eſpérance, il meurt par les plaiſirs.

En effet cet eſſain nombreux de jeunes fous que les coquettes apellent de *petits perfides*, eſt bien redoutable pour une *Agnès*.

Tous les Amans ſçavent feindre,
Nimphes, craignez leurs apas.
Le péril le plus à craindre
Eſt celui qu'on ne craint pas.

L'aimable

L'aimable jeuneſſe eſt le plus dangereux de tous les âges. L'amour eſt au guet : à peine la nature ſe dévelope, qu'il décoche ſes premiers traits. Que ces traits ſont redoutables, quand ils ſont ſoutenus de *petits ſoins* & de l'éloquence des yeux ! Défiez-vous-en, belle & ſage *Agnès*, ſans quoi vous direz peut-être trop tard :

Je ne m'étois point aperçûë
Que tous vos petits ſoins dûſſent m'être ſuſpects ;
Lorſque j'en faiſois la revûë
Je les prenois pour des reſpects.

Le plaiſir qu'on trouve à faire la revûë, & à ſuputer la valeur de ces ſoins & de ces regards, annonce aſſez l'amour, qui ne ſçait que trop bien ſe définir lui-même.

Je ſuis l'enfant du doux loiſir,
Et le pere du vrai plaiſir.

Jeune homme, voilà quels ſont les avant-coureurs de l'amour. Je ne vous les fais connoître que pour vous les faire éviter : craignez ces deux écuëils dont l'invention a tant fait d'honneur à Homére. Caribde, c'eſt la corruption du ſiécle : Silla, voilà vos paſſions. Il faut traverſer ce détroit, &

Le Dieu des cœurs ſecrettement
Vous attend au paſſage.

Armez-vous donc de l'Egide de Minerve ; ſentez le prix de la liberté & de la précieuſe innocence ; fuyez le chant des Siénes ; faites-vous attacher au mât du vaiſſeau : ces précautions vous préſerveront du naufrage.

L'abus

L'abus des femmes, maladie du cœur ; le renoncement aux femmes, maladie de l'eſprit : eſt-ce donc qu'on ne ſçauroit joüir d'une ſanté parfaite ? Il faut avoir bien mauvaiſe opinion de la vertu pour croire qu'on ne puiſſe la ſauver des périls qui l'environnent, qu'en quittant le commerce de la vie qui flatte le plus. Vivre gracieuſement, librement, mais toujours reſpectueuſement avec quelques femmes choiſies, c'eſt, ſans bleſſer la ſageſſe, ſe procurer le plus doux des plaiſirs.

Je conviens que le commerce de la femme la plus eſtimable eſt le plus propre à mettre à l'épreuve la raiſon d'un homme délicat. N'en pas connoître le danger, c'eſt aveuglement : ne pas craindre la dépravation de notre cœur, c'eſt préſomption : mais enfin, de ce que l'on n'eſt pas invincible, doit-on conclure qu'on ſera vaincu ! Si votre vertu eſt ébranlée, étayez-la par la circonſpection & par la vigilance ; fortifiez-la par un reſpect toujours inviolable pour le beau ſexe, & par une grande délicateſſe de ſentimens ; ſur tout ne cherchez jamais à partager avec les libertins le funeſte honneur des bonnes fortunes ; ſongez au contraire, qu'il eſt bien juſte que le mérite, dont nous ſommes redevable au commerce des femmes, coûte quelque contrainte à la groſſiéreté. Loin d'aller chez les femmes pour les corrompre, prenons leçon auprès d'elles de modeſtie & de pudeur : ſi nous avions moins d'impudence, nous leur trouverions moins de foibleſſe.

J'aurois épargné ce dernier trait aux Dames, ſans la néceſſité que je me ſuis impoſée de

de former les mœurs du ſujet que j'inſtruis. Je ſçai que la plûpart d'elles ont trop d'eſprit pour n'avoir pas de raiſon, & j'en connois beaucoup d'une conduite admirable ; mais, après être convenu qu'il eſt grand nombre de brutaux, j'ai pû faire ſentir qu'il eſt quelques folles, par-là je fais plus d'honneur à celles qui ne le ſont pas.

Le monde fourmille d'amours de toute eſpéce. L'amour propre eſt le plus ſot & le plus général ; c'eſt le plus perſuaſif de tous les flatteurs, comme la paſſion dominante eſt de tous les Orateurs le plus patétique. Il y a peu d'avantage a ſe plaire à ſoi-même, quand on ne plaît à perſonne.

L'amour groſſier eſt aſſurément le moins flatteur & le plus condamnable. Je m'explique mal : je donne encore un trop beau nom à la brutalité. L'amour délicat eſt le plus rare de tous les amours. La Bruyére dit qu'une liaiſon vive & pure entre deux perſonnes de ſexe différent, eſt une ſorte de paſſion qui n'eſt préciſément ni amour ni amitié. Elle eſt moins que l'un, plus que l'autre, & fait claſſe à part ; il ne faut rien de plus pour un Philoſophe. Je crois que, quand ce treſor eſt trouvé, un homme ſage eſt aſſez riche. Cette liaiſon pure eſt la reſtriction que je vous impoſe, en vous conſeillant le commerce des femmes.

Ne conſultez ni un dévot, ni un libertin, mais un vraiment honnête homme, ami dès ſa jeuneſſe des plaiſirs & de la raiſon. Si dans quelque moment malheureux il s'eſt trouvé la dupe d'une occaſion prochaine, ſi revenant promptement à lui il a paſſé d'une paſſion folle à une liaiſon délicate

cate qui ne fût point amour, vous le trouverez plein d'horreur pour le vice; il vous avoüera que le commerce d'une femme aimable & ſage eſt tout ce qu'il y a dans la vie de plus délicieux. Mais le Public accoutumé à juger ſur les aparences, & porté naturellement à juger mal, n'aura ni aſſez d'eſprit, ni l'eſprit aſſez bon, pour ne pas confondre les effets de cette ſorte d'amitié avec ceux de la tendreſſe ? Je conviens qu'on peut s'y méprendre, mais eſt-ce une raiſon pour déterminer un honnête homme à ſe faire Hermite ? & doit-on exclure une femme raiſonnable de la ſociété civile, uniquement parce qu'elle aura aſſez de mérite pour fixer l'eſtime des connoiſſeurs ? Soyons ſcrupuleux quand il faut l'être, mais ne donnons pas dans les extravagances d'un ſcrupule impertinent. Evitons le mal, faiſons le bien; à cette condition nous ſommes diſpenſez de forcer les ſots à ſe taire.

Il eſt juſte que le reſpect humain nous engage à des circonſpections : mais auſſi il ne faut pas que les faux jugemens nous privent des plus innocens plaiſirs. Si notre conduite eſt telle que nous ayons lieu d'en être contens, il ne nous reſte plus qu'à aprendre d'Horace à mépriſer le malin vulgaire.

Il entre dans ces ſortes de liaiſons tant de ſageſſe, tant de délicateſſe de ſentiment, tant d'égalité d'humeur, tant de politeſſe dans les maniéres, & tant de bon eſprit, qu'il eſt, en quelque façon, permis aux hommes groſſiers de ne pas croire qu'on puiſſe former un tel commerce. Leur incrédulité ſtupide ou empoiſonnée trouve ſa

diſpenſe

diſpenſe dans la rareté : en effet, rien n'eſt plus rare que de pouvoir raſſembler deux perſonnes d'un caractére propre à ſoutenir cette ſorte de liaiſon que je peins ; c'eſt une eſpéce de miracle du hazard qui les fait rencontrer ; & quand le cas arrive, doit-on exiger des petites ames & des méchans eſprits, qu'ils jugent ſainement des effets du vrai Mérite ? Non, paſſons-leur le malin vouloir & les coups de langue ; incapables qu'ils ſont de tout autre plaiſir, ſouffrons qu'ils joüiſſent à nos dépens de la reſſource qui leur reſte de mal penſer, de mal parler. Heureux qui peut, à force de vertu, s'attirer le déchaînement de la malignité publique !

Je conviens, avec M. de Fontenelle, que l'amour eſt bien malin. Voyons les femmes, reſpectons-les, mais craignons l'amour, redoutons ſa malice ; il n'arrive que trop ſouvent que des commencemens purs & deſinterreſſez ont des ſuites funeſtes. Nous ſommes bien foibles, connoiſſons-nous, & craignons-nous. Sur-tout dans les liaiſons délicates dont j'ai parlé, n'oublions pas ces deux beaux vers du même Auteur.

Notre amitié peut-être aura l'air amoureux ;
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dangereux.

Si l'on compte bien juſte les peines & les plaiſirs que produit l'amour même le plus délicat, c'eſt enſemble ſageſſe & volupté de s'en garantir ; cependant l'amour trouve des victimes dans tous les âges. Pourquoi cela ? Si l'eſprit n'eſt pas mûr, on ne réfléchit point ; ſi l'on eſt raiſonnable, on ne réfléchit

fléchit qu'après coup. Quinault, dont tous les Ouvrages ne ſont qu'un Dictionnaire de tendreſſe, parle tantôt contre, & plus ſouvent pour l'amour; mais la Bruyére, moins tendre que raiſonnable, en convenant que les Dames ont mille & mille agrémens auſquels il eſt difficile d'échaper, ajoûte que, ſi la beauté eſt un poiſon, le caprice n'eſt qu'à un travers de doigt, qui nous ſert d'antidote.

Si la femme la plus parfaite a du caprice, l'homme qui raiſonne le moins a de la raiſon; & je ne ſçai point contre l'amour de préſervatif plus ſûr que d'employer la raiſon à réfléchir ſur le caprice. Si quelque femme venoit à vous piquer, examinez de ſang froid, & avant que la paſſion ſoit formée, ſi elle n'auroit point quelque défaut eſſentiel.

Si le goût dépravé des plaiſirs & du jeu,
Si l'eſprit de travers, ſi des airs de théatre,
Si des cœurs tout uſez, ſi le rouge & le plâtre
Ne nous en détachoient un peu,
On aimeroit à la folie.
Quand j'y penſe je ſuis tranſi;
Mais à ce malheur, Dieu merci,
Plus d'une femme remédie.

Si les Dames qui veulent plaire s'y prenoient bien, nous ſerions perdus; & que pourrions nous contre des dehors enchanteurs & un heureux naturel, contre beaucoup d'eſprit, de politeſſe, de modeſtie & de douceur! Heureuſement quelques-unes ont imaginé le ſecret de s'enlaidir dans l'eſpoir de paroître plus belles, ou de le paroître plus long-tems. C'eſt un reméde involontaire que l'amour propre mal entendu leur

leur a ſuggéré en notre faveur. L'Art nous met à l'abri des graces de la nature ; il en eſt même qui par ménagement pour notre liberté, ſe donnent la peine d'aprendre à minauder. Nous aurions tort de nous en plaindre ; mais il n'en eſt pas moins étonnant, qu'on prenne l'art des grimaces pour le don des maniéres, ou pour un ſuplément à la beauté ; c'eſt acheter ; bien cher ce qui plaît moins. Mon héros la Bruyére apelle dans un ſens un peu mieux figuré le fard & l'hipocriſie, un menſonge de toute la perſonne.

Le revenu de la beauté,
J'entends la délicate & la belle tendreſſe,
Ne ſera jamais augmenté
Par les mines d'une maîtreſſe.
Les grimaces, les airs ſont de nuiſibles ſoins;
Aux yeux des connoiſſeurs rien n'eſt plus pitoyable,
Et cent choſes qu'on fait pour être plus aimable,
Font préciſément qu'on l'eſt moins.

Un homme qui penſoit juſte a dit, que la beauté eſt le plus puiſſant & le plus foible ennemi de l'homme ; il ne lui faut qu'un regard pour vaincre, il ne faut que ne la pas regarder pour triompher d'elle. Le Rondeau de Madame Deshouliéres contre l'amour eſt merveilleux, & j'y trouve un grand fond de réfléxion ; car enfin, où voit-on enſemble du cœur & de l'eſprit ? Tant que nous ne nous rendrons qu'à ce prix, nous refléchirons long-tems, & l'amour fera peu de conquêtes. Il eſt vrai que la raiſon ne peut rien dès que le cœur agit, mais pour prévenir un mal qui coûte trop

à réparer, il n'y a qu'à faire agir la raiſon avant que le cœur agiſſe.

Contre l'amour voulez-vous vous défendre,
Gardez-vous bien & de voir & d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec eſprit.
Il en eſt peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.

Dès qu'une fois il leur plaît de nous rendre
De tendres ſoins, qu'ils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.
De la raiſon il ne faut rien attendre,
Trop de malheurs n'ont ſçu que trop apprendre
Qu'elle n'eſt rien dès que le cœur agit.
La ſeule fuite, Iris, nous garantit;
C'eſt le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

Cette penſée ſur la fuite eſt d'une grande beauté : vous la trouverez pourtant auſſi forte & plus brillante dans ce Diſtique Latin, parce que la juſteſſe de la penſée ſe trouvant relevée par le jeu de mots, doit faire plus d'impreſſion.

Ne ſedeas, ſed eas :
Ne pereas per eas.

On ne veut pas donner ſon cœur, mais on le laiſſe prendre ; on le gardoit bien, mais il s'eſt échapé ; fades excuſes, galimathias tout pur. Si je ſuis dans la dépendance, je me garderai d'engager un bien qui n'eſt plus à moi ; ſi je ſuis mon maître, j'examinerai ſi l'engagement que mon cœur voudroit

voudroit contracter ſera tout à la fois honnête, utile & ſatisfaiſant, de façon qu'il ne ſoit point pour moi un ſujet de repentir : mais combien de raiſon ne faut-il pas pour cela ? Moins qu'on ne penſe. Ne ſe point livrer à la premiére impreſſion, & raiſonner à tems.

Quelque deſir qu'un cœur ait d'acquérir de la gloire ou de faire fortune, on ne ſçauroit compter ſur lui quand il ſe livre à l'amour. On a dit que l'amour eſt le roi des jeunes gens & le tiran des vieillards ; de-là il s'enſuit que, dans ces deux âges, ſe livrer à l'amour, c'eſt ſe faire un maître ; le mérite régle rarement les ſentimens du cœur ; & il eſt vrai que le ſeul caprice fait preſque toutes les liaiſons : enfin puiſqu'à la honte de nos jours l'amour pur & délicat eſt preſque une chimére, & que dans tous les tems l'amour groſſier fut vicieux, ruïneux, dangereux & deshonorant, tous ces motifs ſont bien puiſſans pour nous défendre de l'amour.

Que vous ayez été trop bien, & après trop mal avec une femme, n'en parlez jamais qu'en termes qui lui faſſent honneur. Si vous avez été aimé, c'eſt la derniére indignité de publier quelque faveur accordée plûtôt au caprice qu'au mérite ; & ſi vous ne l'êtes plus, ſi même vous ne l'avez point été, y auroit-il de la juſtice à vous plaindre de ſa vertu ?

Gardez-vous de blâmer un ſexe qu'on honore,
Qu'on reſpecte par tout, qu'on aime plus encore,
Auquel tout homme doit le peu qu'il a d'eſprit,

En qui de la délicateſſe,
Du bon goût, de la politeſſe,
La ſource jamais ne tarit;
Qui ſçait joindre au don des maniéres,
Des graces, de l'eſprit, & même du ſçavoir;
Un ſexe aimable auquel nous ne reprochons guéres
Que trop d'attache à ſon devoir.
Pour une femme qu'on abhorre,
Que l'on enrageroit d'avoir,
Dont tout le monde ſouffre, & que l'on craint de voir,
Il en eſt mille qu'on adore.

Une derniére réflexion également propre aux deux ſexes. La figure de ce jeune Cavalier ne déplaît point! auſſi a-t'il la tête belle, la jambe fine, la taille bien coupée, de belles dents, les yeux vifs, la phiſionomie ſpirituelle; mais n'eſt-ce point un étourdi, un indiſcret, un diſeur de rien, un médiſant, un joüeur, un yvrogne, un libertin, un impie? n'eſt-ce point un querelleur, qui ſous une legére couche de politeſſe cache un fond de brutalité? n'eſt-ce point une bête, qui, après deux complimens retenus avec peine, ſe trouve au bout de ſon rollet? n'eſt-ce point un perfide, ou du moins un inconſtant à qui toutes les femmes conviennent? n'eſt-ce point un bizarre, qui paſſe dans un inſtant d'un ſourire gracieux à l'humeur la plus ſombre? en un mot, n'eſt-ce point un homme tel, qu'une fille bien née préféreroit la mort au malheur d'être ſa femme? Je lui pardonnerois cette eſpéce de deſeſpoir. Il en faut bien moins pour dégoûter une fille raiſonnable. Jeune homme, retounez

tournez l'argument, & faites l'aplication.

Si on aprenoit aux enfans dès le berceau à réfléchir ſur des bagatelles, on verroit en eux la réfléxion précéder le ſentiment dans l'âge où ils ont peine à corriger l'un par l'autre. On ne nous voit inconſiderez dans nos engagemens, que parce qu'on ne nous a pas apris à raiſonner dès l'enfance; mais enfin, ſi l'amour ſe fait un honneur de ſéduire juſqu'aux prudens du ſiécle, ſi ceux qui par l'âge, par l'expérience, & par d'excellens conſeils ſeroient en état de conduire les autres, ſont aſſés malheureux pour ſe laiſſer conduire eux-mêmes par un aveugle, par un enfant, on m'entend bien, je peins l'amour; du moins qu'ils aprennent à régler leurs mouvemens ſur les leçons que nous a laiſſé un des meilleurs eſprits du monde: La voici.

Quand l'amour a produit l'amour, il a tout fait, & ne veut que cela; qui demande plus, mérite moins; qui ne cherche que ſoi dans ſon amour, eſt indigne de celui d'autrui; qui veut outre les plaiſirs les perd. La débauche des ſens eſt à l'amour ce que l'excès du vin eſt à la raiſon. Les voluptés les plus innocentes & les plus pures ſont les plus douces, les plus ſenſibles, les plus piquantes & les plus longues; ſouvenez-vous de cet axiome Latin: *Amare & non inſanire vix Diis conceſſum*, & de ces deux Vers qui vous ont paru ſi ſages,

Principium dulce eſt, ſed finis amoris amarus:
Læta venire Venus, triſtis abire ſolet.

Fin de la premiére Partie.

TRAITÉ
DU VRAI MÉRITE,
POUR TOUS LES AGES
ET TOUTES LES CONDITIONS.

CHAPITRE V.

Récapitulation du premier Tome ; des plaiſirs de l'eſprit à la Ville & à la Campagne ; combien les plaiſirs de l'eſprit & de l'ame ſont préférables aux plaiſirs des ſens ; de la juſtice, de la reconnoiſſance, & de la généroſité.

LE ſuccès de ce Traité eſt le premier bonheur de ma vie ; on n'auroit pas dû me l'envier : mais comment deſarmer les jaloux & les cauſtiques ? Le plaiſant Livre ! diront-ils : quoi de plus aiſé que de multiplier des Volumes aux dépens des anciens & des modernes, des vivans & des morts ? Se faire Auteur ſans compoſer, c'eſt la ſeule nouveauté qu'on trouve dans cet Ouvrage.

Je conviens avec ces Meſſieurs, que je

pouvois m'épargner la peine d'amaſſer des matériaux pendant quarante ans, pour n'être qu'un plagiaire à leur égard : mais parce qu'ils ſçavent tout, eſt-il défendu aux autres de s'inſtruire ? Eux-mêmes peuvent-ils ſe plaindre de ce que je rapelle à leur eſprit ce qui les flattoit tant autrefois ? Que dans un Sermon, au lieu d'un ſtile de ruelle, on reconnoiſſe par tout l'Evangile, les Peres & David : que dans une cauſe importante l'Avocat nourriſſe ſon plaidoyer des Ordonnances de nos Rois, du ſentiment des plus habiles Commentateurs, & d'exemples déciſifs ; ces Orateurs ne ſeront-ils que des plagiaires ? Quoiqu'on en penſe, j'ai mieux aimé rajeunir d'anciennes beautez, que de hazarder des ſottiſes nouvelles. Ceux qui ſont d'un autre goût trouvent tous les jours de quoi ſe ſatisfaire.

Nous avons de grandes obligations aux hommes habiles qui nous donnérent en 1732. le Dictionnaire Univerſel. Ces Livres précieux contiennent la plus profonde érudition : on n'en peut trop vanter l'utilité & la beauté : mais ces grands Ouvrages ne ſont propres que dans le Cabinet. Cet inconvénient, auquel il eſt impoſſible de remédier, fait encore mieux ſentir le mérite d'un Livre portatif dont on peut joüir en tout tems & en tous lieux. Il eſt donc vrai qu'on enrichiroit beaucoup la République des Lettres, ſi on réduiſoit en petit une infinité de volumes immenſes, dont le précis ſuffiroit pour l'inſtruction de ceux qui ſçavent lire. C'eſt ſur-tout à cette préciſion que je me ſuis attaché ; je laiſſe une idée de nos meilleurs Ecrivains dans tous les genres, & ſi j'avois été

été bon paraphraſte, j'aurois fourni auſſi aiſément huit Volumes que huit Chapitres : mais

Parler beaucoup & ne rien dire,
L'ennuyeuſe fécondité !

Il ſera toujours des gens de mauvaiſe humeur, & des critiques de toute eſpéce : on ſe fait honneur de n'être content de rien. Je veux préſerver les jeunes gens de ce défaut : j'ai redoublé mes ſoins en leur faveur ; ils ſont mon principal objet. Peut être aimeront-ils ou ma façon de penſer ou ma maniére d'écrire : Eh ! pourquoi ne s'en trouveroit-il pas un à qui je pourrois inſpirer le deſir de devenir homme de mérite ? & ſi j'en trouve un ſeul, ne ſerai-je pas bien vengé des cenſeurs ? Mais il arrive tous les jours qu'on rencontre ſous ſa main le ſecond Tome d'un Ouvrage ; on l'ouvre au hazard, & quand on tombe ſur quelque endroit qui pique la curioſité, on eſt fâché de n'avoir pas lû ce qui précéde. Je répéte donc ici pour ceux qui pourroient être dans ce cas, que dans le premier Volume je m'attache plus à l'eſprit qu'au cœur : dans celui-ci, plus au cœur qu'à l'eſprit. J'ai rendu cette eſpéce de diviſion imperceptible, parce qu'il faut faire entrer la vertu dans l'ame à meſure que la raiſon ſe dévelope : cet heureux concert dépend en partie d'une bonne éducation. De-là vient que je la recommande ſi ſouvent dans tout mon Livre : c'eſt au pere à la procurer, au fils à en profiter.

Je prends mon Eléve en ſortant du Collége : je l'introduis dans le monde ; mais je le conduis pas à pas & comme par la liſiére.

Je commence par lui aprendre à penſer noblement : cette premiére impreſſion ne tend aſſurément pas à lui inſpirer de l'orgueïl, mais à le préſerver pour toujours de la crapule & de la baſſeſſe. A côté des ſentimens nobles je place la politeſſe, la complaiſance, la douceur & l'égalité : à ce moyen je ſaiſis mon jeune homme tout à la fois par le cœur, par l'eſprit, par l'humeur & par les maniéres. Je tâche de le former à l'honneur, à la raiſon, à la Religion. Après ces idées générales, je lui fais ſentir la fauſſeté de la plûpart des vertus humaines & le prix de la vraye vertu : je lui aprends à s'y connoître, & à diſtinguer le galant homme, l'honnête homme, l'homme de mérite & l'homme de bien. Enfin, je le preſſe par les motifs les plus puiſſans, de devenir un *virtuoſus* : j'ai penſé à cet égard comme le Pere de Courbeville quand il a traduit l'*el Diſcreto* de Balthaſar Gracian ſous le titre de l'Homme Univerſel.

De-là je paſſe à l'érudition : cet article m'a couté des ſoins, & je me ſuis permis un peu d'étenduë. Il n'eſt pas aiſé de conduire les jeunesgens, des premiers élemens de la bonne littérature juſqu'à la délicateſſe du goût. J'aime fort le laconiſme, mais les matiéres importantes demandent des détails. Les conſeils méthodiques m'ont paru plus rebutans qu'inſtructifs : je me ſuis ſervi d'exemples & de paralélles. Le ſtile ſurranné & le phébus, les expreſſions impropres ou populaires, les penſées fauſſes, tous ces défauts mis à côté du beau, du juſte & du naturel, forment un contraſte qui fait une double impreſſion ſur l'eſprit. Plus on ſe

dégoûte

dégoûte du ridicule, plus on s'attache à la perfection. Les traits diamétralement opposez, que je cite, doivent produire la juſteſſe, & cette juſteſſe produit un ſentiment cent fois plus efficace pour l'inſtruction, que tout le progrés de la plus heureuſe mémoire.

La plûpart des Précepteurs ne connoiſſent pas toute la beauté du Rudiment : ils en ſçavent la méchanique ſans en faire ſentir l'eſprit. L'enfant met ſa mémoire à la torture pour diſtinguer le nominatif de l'ablatif : & quand après mille efforts il eſt parvenu à ne les pas confondre, il n'en ſçait pas encore l'éthymologie. Voilà le premier deſordre d'une mauvaiſe inſtruction & le principe de l'ignorance. De-là le retardement de la jeuneſſe : on a beaucoup étudié, & l'on n'a rien apris. C'eſt ce qui fait que tant de gens ne ſçavent ni parler ni écrire. Les ſuites fâcheuſes de ce défaut ont ranimé mon zèle : ceux qui voudront eſſayer des remédes que je propoſe, ne me reprocheront pas d'avoir été trop long; & ſi j'ai réüſſi, je ſerai trop payé de mes ſoins.

Plus ce qu'on fait coute de peine,
Plus le ſuccès fait de plaiſir.

J'ai fini le premier Volume par le bon uſage des plaiſirs. Je ne ſçai rien de plus important pour la jeuneſſe, que d'éviter la débauche & de ſe garantir des grandes paſſions en ſe bornant aux plaiſirs délicats. Je fais ſentir toute l'horreur de l'yvreſſe & les dangers du gros jeu : j'arme les cœurs trop tendres contre les piéges de l'amour ; mais je conſeille l'uſage modéré des ſpectacles. Ces deux propoſitions ont paru un paradoxe à

mes frondeurs. Combien de ſophiſtes préférent de faux préjugez à la droite raiſon ? De ce qu'autrefois quelques ſpectacles faiſoient horreur, eſt-ce une raiſon de conclure aujourd'hui que le Tartuffe, le Miſantrope, l'Avare, le Grondeur, le Joüeur, & les Précieuſes ridicules, ſoient l'occaſion prochaine du péché ? Je ſuis perſuadé que tout homme de bien, qui a de l'uſage du monde, regardera ce que je dis des plaiſirs plus comme une leçon de bon eſprit & de bon goût, que comme un ſujet de ſcandale. Voilà en deux mots la récapitulation, j'ai penſé dire la peroraiſon, de mon premier Tome.

Quoique j'aye diviſé mon Livre par Chapitres, il eſt pourtant vrai que d'un Chapitre à l'autre on trouve à peu près la même liaiſon que dans les chants différens d'un Poëme. Puiſque j'écris pour tous les âges, j'ai dû commencer par le plan d'une bonne éducation, & finir par les moyens de parvenir à une heureuſe fin. La vie eſt courte : cependant depuis quinze ans juſqu'à quatre-vingt, que de choſes à aprendre, que de paſſions à craindre, que d'événemens à eſſuyer ! J'ai tâché d'abord de faire d'un homme bruſque un homme poli, & d'un ignorant un homme de Lettres. Aujourd'hui je veux faire d'un homme foible un homme fort, & d'un mauvais Philoſophe un homme de bien. Mais que le plaiſir que j'ai trouvé à m'étendre ſur ce qui regarde la Religion, va m'attirer de nouveaux Cenſeurs !

J'ai deviné tout ce que diroient les Déïſtes & les *Eſprits forts* que je démaſque. Quel fond d'orgueïl, s'écrieront-ils, ſe trouve caché ſous le vernis trompeur d'une fauſ-

ſe

ſe modeſtie ! De quel front ce paraſite littéraire oſe-t'il faire tour à tour le Grammairien, l'Orateur, le Poëte, le Philoſophe & le Théologien ? Nulle proportion dans ſes Chapitres : ſa Préface, qui eſt plûtôt une Comédie Italienne que l'Argument d'un Livre inſtructif, étoit plus que ſuffiſante pour nous ennuyer. Quoi ! le Protecteur des Spectacles fait le Miſſionnaire & le Prédicateur : un Sectateur des plaiſirs paraphraſe enſemble le Décalogue & Quinault, Molière & l'Evangile ; quelle contradiction ! Effleurer tant de matiéres, n'eſt-ce pas prouver au public qu'on ne ſçait rien ? Quand on fait tant de métiers, il n'en eſt pas un qu'on ſçache bien faire.

Eh ! Meſſieurs, miſéricorde ! Si je ne vous plais point ne me liſez pas. Ceux qui m'attaquent ſi vivement ne penſent pas qu'ils me font bien de l'honneur. Eſt-ce ma faute à moi, ſi la vérité les offenſe ? Et de quoi ſe fâchent-ils ? Je ne les peins tels qu'ils ſont que pour les engager à devenir tels qu'ils dévroient être. Qu'ils regagnent l'eſtime des honnêtes gens, & nous ſerons d'accord. Deux maximes ſont également inconteſtables pour eux & pour moi ; on ne peut arrêter le progrès de la gangrène qu'en employant le fer & le feu, & on ne réfute point des démonſtrations par des injures.

Rien n'eſt plus étonnant dans la nature, que de voir tous les hommes tendre à la même fin, & prendre des chemins tout contraires pour y parvenir. Nous cherchons le bonheur, & nous vivons comme ſi notre unique étude étoit de l'éviter. D'où vient ce deſordre ? De ce que nous préférons les

caprices ridicules à la droite raiſon, l'entêtement à la docilité, les inquiétudes dévorantes au repos intérieur, l'inſatiabilité à la modération des deſirs, les paſſions brutales aux plaiſirs de l'eſprit, & l'impiété à la Religion. Il me ſemble pourtant qu'il eſt bien gracieux de s'attirer l'eſtime & la bienveillance des gens de mérite, de ſe croire aſſez riche avec une fortune médiocre, de pouvoir ſans orgueil ſe ſuffire à ſoi-même, de s'élever au-deſſus des événemens, de gagner tous les cœurs, & de vivre de maniére qu'en craignant Dieu nous ne nous rendions pas indignes de ſa miſéricorde. Voilà l'eſprit de mon ſecond Tome. Si ce ſyſtême eſt faux, je ne connois ni la raiſon ni la Religion.

J'ai peut-être un peu trop allongé mon dernier Chapitre, mais auſſi c'eſt le ſeul où je parle des devoirs du Chrétien, qui ſont le principal objet des hommes ſenſez, parce qu'entre un petit nombre de jours & les jours éternels il n'y a pas d'équateur comme dans nos deux hémiſphéres. Rendons-nous heureux dans ce monde, mais ſur-tout occupons-nous du bonheur éternel : ces deux points eſſentiels doivent partager la vie de l'homme en obſervant les régles de la proportion. A l'égard de cette félicité momentanée à laquelle nous aſpirons tous, je ſuis perſuadé qu'elle dépend bien plus du cœur droit & du bon eſprit, que des hazards de la fortune. Nous en ſerions tous également convaincus, ſi l'expérience & la réfléxion nous aprennoient à bien penſer.

Il y a plus de quarante-cinq ans qu'on me reçoit avec bonté au Château de Bailleul près

près de Fécamp : ſi j'avois été copiſte entendu, j'y aurois apris à peindre mieux le vrai mérite. C'eſt là que j'ai trouvé depuis peu un diſtique fort ancien : on y reconnoît le goût d'Horace & le ſtile de Bertaut : je ne le crois pas imprimé, & on le lira avec plaiſir : c'eſt un précis de la meilleure Philoſophie : le ſtile uſé ni les caſuels de la deſtinée n'effacent point le mérite des ſentimens judicieux.

Voici, ami, ſi tu veux le ſçavoir,
Qui fait à tous joyeuſe vie avoir.
Biens ſuccédez & non acquis à peine,
Feu en tout tems, maiſon plaiſante & ſaine,
Jamais procès, les membres bien diſpos,
Et au-dedans un eſprit en repos,
Contraire à nul, n'ayant aucuns contraires,
Peu ſe mêler des publiques affaires;
Sage, ſimpleſſe, amis à ſoi pareils,
Table couverte & ſans grands apareils,
Facilement avec toutes gens vivre,
Puis, ſans grand ſoin, n'être point pourtant yvre :
Femme joyeuſe, & chaſte néanmoins :
Dormir ſi doux que la nuit dure moins;
Plus haut qu'on n'eſt ne vouloir point atteindre,
Ne deſirer la mort & ne la craindre.
Voilà, ami, ſi tu le veux ſçavoir,
Qui fait à tous joyeuſe vie avoir.

Si l'Auteur avoit parlé d'érudition & de Religion, ne reconnoîtroit-on pas là l'abregé gothique de ce que j'ai étendu en ſtile nouveau. Cette Poëſie, que Marot ne deſavouëroit pas, eſt une eſpéce de rondeau qui contient des maximes & des ſouhaits. Tous

les hommes ne cherchent qu'à ſe rendre la vie agréable : les ſoins qu'on ſe donne, les peines qu'on s'épargne, les plaiſirs qu'on ſe procure, tout tend au vrai bonheur ; mais ce monde eſt un ſéjour de trouble & de miſéres, &

Il faut paſſer par les peines
Pour arriver aux plaiſirs. (*Quin.*)

En attendant que nous devenions impaſſibles, incorruptibles, impeccables, nous ne ſçaurions mieux faire que d'égaïer ſagement notre exil. La traverſe d'une vie à l'autre eſt aſſez difficile :

Sur ce paſſage au moins ſemons des fleurs.

Rien de plus judicieux que ce conſeil, ſi on le prend bien ; rien de plus dangereux ſi on l'empoiſonne. S'élever au deſſus des peines de la vie par le ſecours du bon eſprit, aimer la régle & le bon ordre, bien remplir tous ſes devoirs, être à tous égards d'un commerce ſûr & d'un caractére aimable, éviter comme la peſte l'injuſtice & la groſſiéreté, à toutes ces conditions ſemez des fleurs dans un chemin raboteux, livrez-vous aux plaiſirs délicats. Je l'ai conſeillé dans le Chapitre précédent : ſi on a pris mal ma façon de penſer, le diſtique que je viens de citer la juſtifie. En effet,

Biens ſuccédez & non acquis à peine.

Qu'il eſt doux de pouvoir joüir d'un patrimoine honnête, quand on ſçait ſe meſurer ſur ſon état ; & qu'il eſt triſte d'être toujours devoré de deſirs & agité d'inquiétudes ! Il n'eſt pas vrai que la néceſſité contraigne la loi, elle ne contraint que le cœur qui s'égare,

re, & rien ne peut juſtifier la prévarication. Je ferai voir dans le Chapitre ſuivant que le deſir de faire fortune eſt un grand écueïl pour la vertu, & combien les avares & les diſſipateurs ſont à plaindre.

Feu en tout tems, maiſon plaiſante & ſaine.

L'hyver grand feu, l'été une allée ſombre, un réduit commode & riant, que faut-il davantage? Le Philoſophe chrétien, l'homme modéré ne veut rien de plus. *Jamais Procès.* Bien-tôt je vous ferai voir combien ils ſont à craindre. *Les membres bien diſpos.* Rien n'eſt plus flateur que ce ſouhait. L'Auteur a bien ſçu qu'un tempéramment robuſte ne dépend pas de nous: mais cette réfléxion, qui paroît inutile à ceux qui liſent mal, eſt une leçon bien importante pour les hommes qui penſent. Elle leur aprend à ne pas ſacrifier à la débauche, de quelque eſpéce qu'elle ſoit, un treſor auſſi précieux qu'une bonne ſanté. *Et au dedans un eſprit en repos.* Dans ce point ſeul conſiſte toute la ſageſſe humaine. Suivez de près ces chercheurs d'or & de diamans dont parle Madame Deshouliéres, & ces calculateurs éternels qui gagnent cent francs par minute, vous trouverez que tous les treſors de la fortune & que tous les plaiſirs qui bleſſent l'innocence ne valent pas la modération des deſirs.

Contraire à nul. Que ce mot eſt beau! Cette partie de caractére eſt ce qui aproche le plus l'honnête homme de la divinité. C'eſt le dernier période de la malignité de nuire à ſon prochain, & de l'inhumanité de ne vouloir obliger perſonne. *N'ayant aucuns contraires.* La vertu ne procure pas toûjours ce

bonheur : je crois même que le mérite fait plus de jaloux que de ſectateurs : ainſi ce ſouhait eſt plus de ſpéculation que de pratique. Le nombre des pervers, qui groſſit tous les jours, me fait croire qu'un ſcélérat a autant de plaiſir à faire du mal à un honnête homme, qu'un honnête homme en trouve à ſecourir un malheureux.

L'Auteur nous aprend enſuite que les affaires d'autrui ou de l'Etat ne ſont pas les nôtres : que l'homme ſage doit ſe reſſerrer dans ce qui le concerne : qu'une noble ſimplicité eſt infiniment préférable à tous les dehors faſtueux; que nous devons bien choiſir nos amis, & vivre poliment avec tout le monde : ſçavoir à table répandre de l'eſprit ſans orgueil, des graces ſans affectation, de bonnes maniéres ſans embarras, & du vin ſans yvreſſe. *Sapias, vina liques*, dit Horace : mais *ſapias ad ſobrietatem*, la ſageſſe & la gayeté ne ſont point incompatibles.

Femme joyeuſe, chaſte néanmoins.

Celui qui trouve ce treſor eſt bien riche : mais celui qui, l'ayant trouvé n'en connoît pas le prix, eſt un étourdi ou un libertin, qui ne ſçait pas la valeur des choſes. De même la femme qui ſe dérange, ruïne ſes enfans & deſole ſon mari : & celle qui pleure toujours, devient le fleau de la ſociété civile. Ne ſçauroit-on rire moderément : eſt-ce un mérite de bouder : la ſageſſe, la raiſon & le bon eſprit ſont-ils des chiméres ? Si tout le monde penſoit comme moi du mariage, on verroit plus de gens heureux.

Dormir ſi doux que la nuit dure moins.

Les eſprits inquiets, les cœurs obſédez par des

des paſſions trop vives & les humeurs atrabilaires ne connoiſſent guéres ce précieux repos. Perſonne n'a mieux peint que Boileau un forçat ſurchargé de ſoucis.

Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Ce Vers eſt d'une beauté infinie : ce n'eſt qu'une traduction, mais préciſe & ſublime de quatre Vers d'Horace, qui repreſente avec la force & les graces qui lui ſont naturelles, ce boureau des hommes, le chagrin, tantôt voltigeant ſur tous les agrès d'un Vaiſſeau, tantôt pourſuivant pas à pas le Galérien qui rame ſur la terre. Horace ne connoiſſoit guéres les peines de la vie : l'honneur des Latins & favori de Mœcéne, il n'avoit rien à craindre ni à deſirer. Auſſi toujours éloquent & fécond, on lui retrouve la même énergie quand il vante les charmes de ce dormir ſi doux, *Nec leves ſomnos ſordidus offert cupido.* Les ſonges legers ne ſont point faits pour les cœurs qui ſont toujours eſclaves de leurs deſirs.

Plus haut qu'on n'eſt ne vouloir point atteindre.

Quel fonds de réfléxions pour ceux qui ne cherchent qu'à s'oublier eux-mêmes ! Si comme Eſope les nouveaux parvenus mettoient dans leur coffre-fort les ſabots de leurs peres, on ne verroit pas tant de faquins bâtir des Palais : & ſi les gens de conſidération faiſoient uſage d'une maxime auſſi ſaine, ils ſeroient plus attentifs à conſerver le bien de leurs ayeux, & on ne verroit pas tant de Châteaux en decret. Qu'une belle terre coûte à faire ! l'arrondir, l'annoblir, la bâtir, la planter ;

planter ; quelle dépenſe, que de ſoins ! mais on joüit ſans réfléxion, l'inattention produit la négligence, l'une & l'autre conduiſent à l'abus : De là patrimoine mutilé, réputation flétrie, ſanté uſée, amis & parens égarez, & peut-être perdus. Que de réfléxions pour les jeunes gens !

Ne deſirer la mort, & ne la craindre.

Ce dernier Vers fournit un beau champ à la plume délicate qui nous donne *le pour & contre*. Le ſentiment général eſt que les hommes les plus malheureux ne deſirent point la mort, & que les plus vertueux la craignent. Pour moi je penſe que les peines de la vie, la néceſſité de mourir, la force de l'eſprit, les bonnes mœurs & l'eſpérance dévroient bien calmer nos frayeurs.

Que nos Docteurs les plus ſcrupuleux, ceux qu'on apelle Rigoriſtes, faſſent une analyſe ſévére de toutes les parties du diſtique que je viens de citer, ils n'y trouveront pas de conſeils Evangéliques : mais on ne parle pas toujours de Religion ; & ils conviendront que dans ce plan d'une deſtinée heureuſe on reconnoît la force de l'ame, la bonté du cœur, la juſteſſe de l'eſprit, la délicateſſe du goût, & une correſpondance parfaite entre la droite raiſon & les plaiſirs des ſens dont j'ai conſeillé l'uſage, mais l'uſage toujours modéré, toujours délicat. Je déclare donc à mes Cenſeurs que ſur le Chapitre des plaiſirs ce diſtique eſt mon ſyſtême ; je crois que juſqu'ici le grand nombre eſt pour moi : heureux ſi ce qui me reſte à dire ne me dérobe point de ſuffrages.

Enjoindre aux hommes d'être inſenſibles

aux

aux plaiſirs des ſens, c'eſt, à l'exemple des Stoïciens, vouloir refondre la nature : ſe livrer inconſidérément & ſans choix aux plaiſirs groſſiers, c'eſt vivre en bête fauve : mais épurer les plaiſirs & réduire les paſſions en amuſemens, c'eſt accorder la nature & la raiſon : enfin ſubordonner la raiſon à la religion, c'eſt à quoi je réduis le vrai bonheur de l'honnête homme & du chrétien pour le tems & pour l'avenir. Il ne s'agit pas d'anéantir les ſens, mais de les épurer.

Sur ce plan j'aurois pû conduire mon traité juſqu'à trois volumes. Les uſages de la vie, l'érudition & la religion méritoient bien chacun le leur : je n'avois qu'à étendre mes matiéres dans tous ces jours précieux que j'ai paſſez chez M. le Marquis de Bailleul. Le Parc aprend à penſer, la Bibliotéque aprend à écrire, la converſation y eſt une leçon tendre & pathétique de douceur, d'égalité, de politeſſe & de ſçavoir : mais c'eſt ſur-tout aux exemples que je dois ce qu'on trouve de meilleur dans mon Livre. Si j'y avois lû plûtôt le beau morceau dont je fais part au public, j'aurois pris un grand plaiſir à le paraphraſer : quoiqu'il en ſoit, le public s'eſt accommodé à l'idée que je m'étois faite, & dès la premiére édition je me ſuis attaché à démontrer combien les plaiſirs de l'eſprit & de l'ame ſont préférables aux plaiſirs des ſens. Cette ſeconde propoſition m'avoit paru réfuter radicalement la fauſſe interprétation qu'on avoit donnée à la précédente, & je ne croyois pas qu'un Ecrivain public pût me tourner en ridicule pour avoir offert à Dieu ma maniére

niére de penſer. J'aime le monde & les plaiſirs délicats, j'aime ſur tout les gens de mérite ; mais je ſuis chrétien & je ne rougis pas de l'Evangile : que peut-on trouver de contradictoire dans ce formulaire de conduite & dans cette profeſſion de Foi ?

Mais ſur toutes les choſes de la vie les goûts ſont ſi différens, qu'on ne doit pas s'étonner ſi les ſectateurs d'une ſageſſe ſombre & mélancolique, ſi les hommes preſque inabordables, toujours hériſſez d'épines & comme ennemis de tout le genre humain, ſe ſont ſcandaliſez de ce que dans un même Traité j'aye oſé allier la ſageſſe avec les plaiſirs. Pour moi, dont le ſiſtême eſt tout différent du leur, moi qui crois les plaiſirs un ſpécifique dans ces criſes violentes de chagrin qui jettent l'ame dans une ſorte d'abattement ; moi qui crois l'uſage des plaiſirs auſſi gracieux que l'abus en eſt funeſte ; moi enfin, qui veux faire de vous un homme vraiment ſage, mais un ſage ami de la ſociété, & aimant les bonnes choſes, j'ai dû parler aſſez des plaiſirs pour les faire connoître, & je me ſuis bien gardé d'effleurer la vertu & d'amolir le cœur par des images ſéduiſantes. J'ai crû devoir propoſer aux jeunes gens des remédes contre le poiſon que trop de goût pour les plaiſirs, où le choix pernicieux des plaiſirs peut introduire dans l'ame ; & je me flatte que l'idée qui reſtera de ma Philoſophie, c'eſt que les plaiſirs n'y ſervent que comme d'envelope à la vertu. On voudra bien faire grace à quelques tours plus égayez dont je me ſuis ſervi, je n'ai penſé qu'à procurer aux jeunes gens un tempéramment qui les garantiſſe

de

de la débauche, non pas un moyen qui produiſe la corruption. On ſe ſouviendra donc pour toujours que la morale que je prêche conſiſte principalement à s'éloigner du vice, & à pratiquer la vertu.

Sur ce principe, j'ai conſeillé l'uſage des plaiſirs, mais on n'a pas pû démembrer ma propoſition : j'ai toujours ajoûté que les plaiſirs des ſens, quelque délicats qu'ils ſoient, n'aprochent pas des plaiſirs de l'eſprit & de l'ame. Les uns ne ſont, ſi j'oſe ainſi les nommer, que ſuperficiels & extérieurs ; ils peuvent bien charmer nos chagrins ou fixer pour un moment la joye fugitive, mais ils ne font qu'éfleurer le cœur, ils ne le rempliſſent pas. Eſſayons des plaiſirs de l'eſprit & de l'ame, nous y trouverons le comble de la ſatisfaction. Ce goût n'eſt pas ſenti de tous : le petit nombre à qui il eſt donné connoît la volupté la plus parfaite, la ſeule qui mérite le nom de vertu.

La Bruyére a dit, que rien ne rafraîchit plus le ſang que d'avoir ſçû éviter de faire une ſottiſe. Par-là, nous nous épargnons le remords, & c'eſt une exemption de peine qui produit en nous un commencement de plaiſir ; mais une bonne action que nous nous gardons bien d'éventer de peur que le mérite ne s'en évapore, c'eſt-là ce que j'apelle la plénitude de la volupté.

Que tous les plaiſirs où il entre de l'eſprit ſoient preférables aux autres, c'eſt une vérité de ſentiment qui n'a pas beſoin d'etre démontrée. Les ſtupides ne connoiſſent de plaiſirs que ceux qui leur ſont communs avec la bête, & qui ſont bien plus une preuve de l'infirmité humaine, qu'une marque

de

de la diſtinction & de l'élévation de l'homme. De-là il eſt aiſé de conclure que celui qui a plus d'eſprit eſt capable de plus de plaiſirs. Je conviens auſſi qu'il en peut mieux ſentir l'amertume des peines ; mais enfin, il eſt ſûr qu'un homme d'eſprit eſt plus flatté qu'un ſtupide dans le choix des plaiſirs qui leur ſont communs ; & j'ajoûte que les plaiſirs qui ſont purement de l'eſprit, ſont infiniment préférables aux autres qu'on goûte même avec eſprit. L'expérience nous aprend bien que la plûpart des gens d'eſprit tirent de leur eſprit même une corruption plus rafinée dans la joüiſſance des plaiſirs : mais elle nous aprend auſſi que l'homme d'eſprit vertueux tire de la corruption même de la nature de quoi élever ſon eſprit pour le choix de ſes plaiſirs : Ainſi l'on n'eſt point en danger de ſacrifier ou de faire ſervir l'eſprit aux ſens, quand dans le choix des plaiſirs on préfére ceux qui ſont purement de l'eſprit.

Que les plaiſirs de l'eſprit ſoient moins ſujets à de fâcheux retours, c'eſt une vérité dont on ne ſçauroit diſconvenir, & c'eſt une aſſez bonne raiſon pour leur accorder la préférence ; mais ſi votre volupté eſt auſſi délicate qu'elle doit l'être, vous les trouverez encore les plus piquans. Figurez-vous que vous joüiſſez encore de ces mêmes momens où vous avez été comme accablé par les plaiſirs, mais par les plaiſirs des ſens quoique délicats & variez. Paſſez de-là à ces inſtans de ſolitude gracieuſe, où débarraſſé des objets, vous vous êtes trouvé ne joüiſſant que de vous-même ; où la lecture amenant ou nourriſſant la réfléxion, vous

avez

avez ſçu vous livrer tour à tour à l'amuſant ou au ſolide ; où vous avez mis à profit la fatuité des uns & la dureté des autres ; où l'idée des grands Hommes vous a tourné & fixé du côté du grand : rapellez ces momens, où revenu à vous-même, & dépoüillé de toute prévention, vous avez regardé le ſpectacle étonnant de la nature avec tant de plaiſir, mais avec tant de reſpect pour l'infinité d'un Etre ſans principe & ſans fin ; où l'ordre des choſes vous a donné du goût pour la ſageſſe ; où la faculté de joüir de ce qui ſemble n'être fait que pour vous, a piqué votre reconnoiſſance : comparez toutes ces heures ſi différemment & ſi utilement employées, avec tous les momens perdus dans le tourbillon du monde, & convenez avec moi qu'une imagination ſagement ingénieuſe vous fournit des plaiſirs plus piquans, ſoit par des réfléxions profondes, ſoit par de legéres impreſſions, que tous vos ſens ſatisfaits ne vous ont flatté.

Dans tous les lieux du monde, à la ville, à la campagne, juſques dans les deſerts, on lit, on médite, & l'on trouve par-tout des reſſources contre l'ennui, quand on ſçait s'amuſer utilement. Je conviens que, pour mettre à profit ce moyen infaillible de bonheur, il ne faut pas être de ceux dont l'Horace du tems a dit :

Des Créanciers, une Maîtreſſe
Le tiraillent comme un Forçât. (*M. Rouſſeau.*)

Je ſupoſe un homme né heureuſement, ou aguerri contre les grandes paſſions par la réflexion & par l'expérience : je ſupoſe un homme raiſonnable qui a toujours aimé à compter

compter avec lui-même, & qui, victime de ſes propres écarts, ou des crimes d'autrui, ſçait ſe relever avec courage & trouver dans ſa vertu un ſpécifique contre le malheur: dans tous ces cas, le cœur droit, l'ame tranquile, le Sage *ſolutus omni fœnore* joüit, par les plaiſirs de l'eſprit, de cette félicité parfaite, que le faux brillant & le tumulte ne ſçauroient procurer, *quam mundus dare non poteſt pacem.* Il n'eſt pas difficile de joüir de cette ſituation précieuſe, même au milieu du fracas: il ne faut que deux choſes: ſe prêter au monde par politeſſe, & ſe livrer par goût à la vertu.

Qu'il eſt doux de bien tenir ſa place dans une petite ſociété de gens délicats, où les plaiſirs innocens ſont toujours conduits par la raiſon & gouvernez par la ſageſſe! L'amour même, que trop de gens font parler en libertin, ne laiſſe pas de meſurer ſes termes quand il rencontre enſemble la diſtinction, les graces, les plaiſirs & la vertu. Il me dit un jour, à l'occaſion des fêtes brillantes que donnoit ſouvent Madame de Staremberg, Princeſſe de Louveſtin.

Mes freres les Amours ſont toujours de la fête,
Mais ces petits mutins ont un air circonſpect,
Et pour les contenir j'ai prié le Reſpect
De marcher toujours à leur tête.

Quand on connoît la délicateſſe des ſentimens & les régles de la ſubordination, on ne s'émancipe jamais. Heureux celui que ſon mérite introduit chez les Grands, plus heureux celui qui s'en paſſe.

Dans toutes les capitales de Province on eſt ſûr de rencontrer des hommes qui penſent

ſent bien, & qui ſeroient en état de faire profeſſion de vrai mérite : que les jeunes gens ſe faſſent admettre parmi eux en qualité d'aſpirans ou de ſurnuméraires : ils deviendront Maîtres à leur tour. Si cet uſage s'établiſſoit dans un grand Etat, ſeroit-il impoſſible d'y renouveller le tems des Cicérons & des Horaces ?

Les Miniſtres, les Magiſtrats, tous ceux qui ſe ſacrifient au bien public, ſont bien charmez quand ils peuvent donner quelques inſtans à la Littérature. Pourquoi dans une ſituation moins glorieuſe, mais plus indépendante, aimons-nous ſi peu à joüir de nous-mêmes ? Nous ne faiſons point aſſez d'attention au bon emploi du tems. Cependant quoi de plus beau, de plus ſage, de plus utile que de pouvoir mener une vie retirée au milieu de Paris ? Les dedans, les dehors, tout y eſt enchanteur : c'eſt le centre de l'érudition & de la politeſſe. Riches Bibliotéques, Nouvelles littéraires, Piéces fugitives, Diſſertations, Sermons, Plaidoyés, Diſcours Académique, Piéces de Théatre, le plus beau François, la meilleure Latinité, les Langues orientales, Proſe & Vers, on n'a qu'à choiſir dans le meilleur. Peut-on imaginer une deſtinée plus heureuſe que de pouvoir y raſſembler quelquefois les Racines & les Patru de nos jours, & de les recevoir alternativement dans le ſalon à manger & dans le cabinet des Muſes. Sentir le prix d'un genre de vie ſi pur & ſi délicieux, & n'en pouvoir joüir, c'eſt un beau ſacrifice à faire.

Dans ces cercles rares & choiſis, tout nourrit la politeſſe des maniéres & du diſcours,

cours, tout éléve l'eſprit, tout enrichit l'ame. Mais il eſt permis à peu de gens de ſe faire un hermitage auſſi gracieux dans la capitale de l'Univers : il faut tout enſemble un grand uſage du monde, un diſcernement bien épuré, beaucoup de ſageſſe, de l'indépendance & de la fortune. L'eſprit le plus délié & le connoiſſeur le plus délicat, ne ſçauroit mettre à profit un plan ſi beau, s'il eſt réduit à un bien trop médiocre, ou fixé ailleurs par des engagemens indiſſolubles, ou garotté d'inquiétudes, même ſur le pavé de Paris : mais indépendamment de l'avenir que nous ne ſçaurions prévoir, je crois fort utile à l'éducation d'un jeune homme de ſe trouver lié de bonne heure avec quelqu'un des prédeſtinez dont je parle. C'eſt le plus ſûr moyen d'aprendre à diſtinguer Paris de Paris même ; & cette connoiſſance eſt tellement eſſentielle, qu'elle eſt le principe preſque infaillible de la perverſité & de la perfection.

Un homme tout neuf, un éléve docile peut-il comprendre que Paris ſoit l'aſſemblage confus de tout ce qu'il y a de plus pernicieux dans le monde, & de tout ce qu'on peut imaginer de meilleur ? Il faut donc qu'un pere attentif fourniſſe à ſon Télémaque un Mentor zèlé, qui, comme un bon tuteur, ſçache ménager la vertu de ſon pupille, & améliorer les fonds qu'il vient d'acquérir au Collége. Il n'eſt plus tems de captiver ce jeune cœur, il faut le gagner par les plaiſirs innocens, & par les charmes de la Littérature. Bien-tôt de tendres inſinuations accoûtumeront l'eſprit à ne pas écouter le tempérament, ou à lui réſiſter : bien-

tôt

tôt les Diſcours de Cicéron ſur l'amitié & ſur la nature des Dieux, éléveront ce mérite naiſſant au-deſſus de la bagatelle : bientôt on verra ce jeune Cyrus s'inſtruire avec Eléazar à la Cour de Babylone : Bientôt enfin la politeſſe & le ſçavoir travailleront de concert à la perfection de celui qui, n'étant encore que ce qu'on apelle un bon ſujet, ſera peut-être un jour honneur à la ſociété, à quelque métier qu'on le deſtine. Un arbre de bonne eſpéce, cultivé avec ſoin, & planté au meilleur eſpalier, ne tarde guéres à raporter de bons fruits.

Mais j'entrevois déja le grand myſtére de la vocation à un état de vie. Peres de famille prenez-y bien garde. L'établiſſement de vos enfans eſt peut être le point de conduite le plus important pour vous & pour eux. Ecoutez-les d'après le Pere Porée.

Peres cruels & parricides
Arrêtez un coupable effort,
Songez que vous êtes nos guides,
Non les maîtres de notre ſort.

Vous pouvez nous montrer la route
Où nous devons porter nos pas :
La raiſon veut qu'on vous écoute,
Mais conduiſez, ne forcez pas.

Je le répéte en vingt endroits, les commencemens de l'éducation ſont déciſifs. Plus on s'éloigne du vice, plus on prend de goût pour la vertu : la folie rehauſſe le prix de la raiſon, & les belles Lettres ſont un préſervatif contre les grandes paſſions. Il faut pourtant ſe faire peu à peu une idée de toutes les horreurs qui gâtent le monde, mais

mais cette matiére eſt bien délicate à traiter: on a beſoin de figures & d'allégories. J'ai été étonné que celui qui nous a donné les Amuſemens ſérieux & comiques, n'ait pas conduit ſon Siamois à l'endroit le plus élevé de l'Obſervatoire, non pour contempler, encore moins pour meſurer les aſtres; mais pour lui faire remarquer dans Paris tous les Palais du vice & le reduit négligé de la vertu. Qu'on a de riſques à courir quand on marche quelques années ſur les bords eſcarpez & gliſſans d'un précipice affreux! Le monde eſt un labyrinthe dont il n'eſt pas aiſé de démêler tous les détours, ſi l'on n'eſt pas conduit par un bon guide. Connoître à fond le bien & le mal, c'eſt l'effet d'une bonne judiciaire: préférer les plaiſirs de l'eſprit aux plaiſirs des ſens, c'eſt l'effet d'un diſcernement délicat, c'eſt de quoi charmer les plus grands malheurs de la vie, c'eſt le moyen de ne ſe corrompre, de ne ſe roüiller, de ne s'ennuyer jamais.

Ce n'eſt pas ſeulement au milieu de Paris qu'un homme bien élevé & tout-à-fait formé, peut recuëillir le fruit de ſes peines & goûter toujours les plaiſirs de l'eſprit; on trouve en Province quelques Maiſons qui ſont autant d'Ecoles du vrai mérite, & dont les exemples ſont bien plus efficaces que mes conſeils. L'homme ſage ne peut-il pas ſe perfectionner de jour en jour au milieu de ſes Lares paternels? Qu'il eſt doux de cultiver en paix le champ de ſes ayeux, & de feüilleter ſans diſtraction une Bibliotéque bien choiſie! Quand une fois on a ſenti le mérite des Patru & des la Bruyére, on ne penſe plus guéres aux *Tévenars*: on ſe

partage

partage entre d'illuſtres morts & les merveilles de la nature : on trouve dans l'Agriculture un treſor inépuiſable, & l'eſprit groſſit ſon patrimoine à chaque inſtant du jour. Le cœur ſe détache par degrez de tous les objets ſéduiſans, il rougit des premiéres bouraſques qui l'ont ébranlé, & il ſe porte par choix à toutes les vertus : on les met en œuvre tour à tour, & ſans y penſer on fait chef-d'œuvre de vrai mérite.

Je ne comprens pas qu'on puiſſe s'ennuyer un moment & regretter la vie de Paris dont j'ai parlé, quand on a des fleurs & des fruits, des chevaux & des pepiniéres. L'Eternel toûjours bienfaiſant a attaché des agrémens dans toutes les ſituations : les goûts ont leur viciſſitude, & il eſt des quarts-d'heure où la Quintinie eſt bien plus utile qu'Ablancourt & Madame Dacier. Ne faut-il pas ſe connoître en chevaux pour n'être pas trompé tous les jours? Qu'un fat de trente ans éléve des vers-à-ſoïe, j'y conſens : mais je veux qu'un galant homme ſçache bien choiſir un cheval, le monter encoré mieux, & le guérir dans le beſoin : je veux qu'un pere entendu puiſſe tirer de ſes écuries de quoi recruter la compagnie de ſon fils; on entend bien que je ne parle pas des grands accidens : je veux enfin qu'à tout âge & en tout état on puiſſe ſe ſecourir les uns les autres, & ſe ſuffire à ſoi-même. Quand on eſt né avec un bon eſprit, un parterre bien émaillé, & un fruitier commode plaiſent plus dès vingt ans que la Foire S. Germain.

Le feu Roi aimoit fort à élaguer un arbre à ſon retour de Mons & de Namur. M. le Maréchal de Catinat, après une campa-

gne glorieuſe, ne dédaignoit pas de cauſer avec ſes maſſons : au contraire un ſot veut toûjours parler de ſon métier, un faſtueux craint de ſe communiquer aux hommes, il ne veut commercer qu'avec les demi-Dieux, ou il s'imagine que c'eſt une mécanique honteuſe d'allonger une avenuë & d'orner un jardin : la prudence & le goût fin lui paroiſſent un pédentiſme, la Géométrie lui paroît une ſcience de manœuvre, & il croiroit ſe deshonorer par les détails de l'ingénieuſe & fertile agriculture, qui nous éloigne du danger & qui nous procure d'utiles plaiſirs. On perd bien des amuſemens & des reſſources quand on ne ſçait point accorder l'art avec la nature, & l'eſprit avec la raiſon. Combien de remords on ſe prépare quand on ne veut point aprendre le grand ſecret de meſurer ſa dépenſe ſur ſa fortune! Ceux que la diſſipation, des penchans malheureux, & de funeſtes habitudes éloignent de tous leurs devoirs, ne ſeroient pas devenus les victimes honteuſes de la débauche, s'ils avoient eſſayé des plaiſirs de l'eſprit.

Tout le monde aime les fleurs, mais quand on penſe grandement, on préfére l'émail des prez à celui du plus gracieux parterre. C'eſt une foibleſſe de ſe donner des ſoins infinis pour découvrir le premier œillet, & d'acheter bien cher une tulipe nouvelle. Il y a de l'eſprit à s'amuſer de tout, & de la ſottiſe à regarder un amuſement comme une affaire ſerieuſe. Je penſe des oiſeaux comme des fleurs : aimons les uns & les autres, mais modérément & ſans trop nous en occuper. Il eſt cent fois plus

ſage,

ſage, plus noble, & plus utile de planter des allées, des maſſifs, des taillis, des boſquets, des remiſes : ce goût, tout innocent qu'il eſt, n'en eſt pas moins piquant ; & le pere, qui s'en amuſe, prepare des agrémens & des reſſources à ſa poſtérité. Il y a de l'eſprit & de la raiſon à tirer parti d'un terrain ingrat, & tout homme entendu peut ſe faire un Marly dans ſa chaumiére.

Le goût du bâtiment eſt encore bien flatteur, mais il eſt très-dangereux. Tel entreprend un château dont la terre eſt ſaiſie réellement avant qu'il en ſoit aux lambris. Plantez jeune & bâtiſſez vieux : ce proverbe eſt ſage. On plante beaucoup a bon marché, & peu de gens ſçavent bâtir ſans gâter leurs affaires. Si vous êtes dans la néceſſité de vous loger, amaſſez vos matériaux de longue main : aſſortiſſez la maiſon à la terre, au nom, à la fortune : aſſujétiſſez-vous aux conſeils d'un Architecte qui ait du goût & qui compte juſte : conſultez un ami fidèle : ne précipitez pas l'exécution : ſur-tout attachés-vous au coup d'œil & à toutes les beautez de la nature, elles ne ruïnent jamais. Je n'aime plus la dorure ni le marbre dans une ſituation lugubre, & je ne m'ennuye jamais dans un tivoli bien placé. On paſſe d'heureux jours ſous un toît ruſtique : Bibliotéque & vin vieux, mérite perſonnel & beau païſage, tout cela ne vaut-il pas mieux que le palais d'un fat ?

Je connois toutes les reſſources & tous les deſagrémens de la campagne : j'y joüis aſſez ſouvent de commerces délicieux, & je ſçai quantité de bonnes maiſons qui ſeroient, même au milieu de Paris, un excel-

lent noviciat d'eſprit & de politeſſe : chaque régle a ſon exception. Mais j'oſe dire qu'en général la campagne n'eſt pas la ſource du vrai mérite : Heureux d'y pouvoir nourrir le mérite déja formé. En récompenſe on y joüit du doux repos, on y méne une vie commode, on y trouve de la ſureté & de la probité, & c'eſt l'eſſentiel. Pour l'ordinaire on eſt fort content de démêler un homme de mérite dans un tourbillon de fâcheux. Que de gens y ſont incommodes ! Tel mange fort bien qui parle fort mal, & qui pis eſt, une aimable maiſon devient quelquefois un cabaret de village. Enfin on n'y rencontre guéres de ſçavans qui ſoient polis, encore moins de ces hommes dont Madame Deshoulières a dit:

Dans plus d'un réduit agréable
On voyoit venir tour à tour
Tout ce qu'une ſuperbe Cour
Avoit de galant & d'aimable.

J'ai tâché de vous peindre en laid & en beau la campagne & Paris. Optez, ſi votre état vous le permet ; & ſi votre choix eſt fait, fixez-vous : mais ſur tout préférez en tous lieux & dès quinze ans, les plaiſirs de l'eſprit à tout ce qui pourroit interreſſer votre ame, votre ſanté, votre fortune. Repaſſez ici tout ce que je vous ai dit de l'érudition : réparez le tems perdu, aprenez à penſer & à vivre ſeul, vous en ſentirez bien-tôt l'importance. Si vous voulez vivre auſſi long-tems que l'Abbé Régnier, élevez-vous au-deſſus des deſirs : liſez, méditez : mais égayez la ſageſſe, amuſez la vertu, pourvû que dans le choix de vos plaiſirs

ſirs vous vous ſouveniez toujours que ceux de l'eſprit ſont les plus piquans, les moins dangereux, & les plus utiles. J'ajoûte par le même principe, que toutes les grandeurs de la vie ne valent pas la nobleſſe des ſentimens.

Quand l'ame eſt de part dans les plaiſirs de l'eſprit, quelle volupté! En effet, ſi l'ame eſt bien diſpoſée, elle ſe ſent frapée, & ſavoure ce que l'eſprit a goûté; & c'eſt peut-être dans cette ſituation que l'ame & l'eſprit ne ſont qu'une même choſe: un ſentiment plus intime perfectionne la premiére impreſſion; on en eſt là, quand on ſe ſent ſaiſir à de certains traits dont la juſteſſe, le ſublime, le tour délicat, & l'élévation, ſemblent ſe réünir pour vous enlever de toutes parts; mais ce n'eſt pas à cette ſenſibilité plus parfaite & plus délicate, que je reſtrains les plaiſirs de l'ame: le don de réfléchir plus juſte & de mieux ſentir ce qu'on a penſé, doit être regardé comme le plaiſir de l'eſprit; vous en ſerez plus flatté, mais il ne flatera que vous, & la vertu demande des actions qui ſoient utiles aux autres. Penſons bien, voilà les fonctions de l'eſprit; ſentons bien ce que nous avons bien penſé, voilà le premier plaiſir de l'ame; mais trouvons notre bonheur dans celui des autres, voilà le dernier période de la fine volupté.

Je vous ai placé tantôt au milieu de vos amis, & vous goûtiez tous avec délicateſſe le plaiſir de la table. Rien n'eſt plus pur que ce plaiſir; j'en ai ſuprimé tout excès, toute médiſance, toute obſcénité, & j'y ai ſupoſé tout ce que d'honnêtes gens peu-

vent imaginer de meilleur en ſentimens & en penſées : mais il faut convenir que la partie intime de l'ame n'eſt pas frapée de volupté. Tantôt je vous ai fait rire avec Moliére, tantôt j'ai varié vos plaiſirs par le ſecours de Lulli ; tantôt je vous ai fait ſur le haut d'une coline un fauteüil de gazon, où le plus beau coup d'œil du monde vous a fait joüir d'une tranquile ſupériorité ſur toute la nature : mais dans toutes ces ſituations vous n'avez vécu que pour vous. L'homme affligé, le malheureux ne joüiſſoit pas de vous, & par-là vous avez perdu la mere-goute de la volupté. Vivons pour nous, vivons encore plus pour nos amis ; vivons ſur-tout pour placer le mérite, pour protéger l'innocence, pour ſecourir l'homme qui ſouffre : ſongez que vous ne ſçauriez être heureux, qu'autant qu'on vous verra attentif au bonheur des autres, attentif à étudier toutes les occaſions de leur épargner du mal ou de leur procurer du bien. Mais il ne faut pas que cette étude ſoit infructueuſe ; mettez-la en œuvre cette heureuſe occaſion quand vous l'aurez trouvée, & vous goûterez une ſatisfaction plus complette que celui là même que vous aurez ſecouru. N'eſt-ce point parce que le plaiſir d'obliger eſt au-deſſus des expreſſions, qu'on le regarde comme une chimére ? On évite de comprendre ce qu'on craint de ſentir.

Cette dureté de cœur, qui domine preſque tous les hommes, vient moins de ce qu'on ne vit que pour ſoi, que de ce qu'on ignore comment on dévroit vivre pour ſoi : en effet, ceux qui n'ont pas dans l'ame aſ-

ſez

ſez d'élévation & de bonté pour être bienfaiſans, dévroient au moins avoir aſſez d'étenduë de génie pour comprendre, que la politique la plus rafinée & l'intérêt perſonnel le mieux entendu & le plus avantageuſement ménagé, conſiſte principalement à faire plaiſir. On ne ſçauroit mettre ſes conſeils, ſes ſoins, ſon crédit & ſon argent à plus gros intérêt, qu'en les faiſant ſervir aux beſoins des autres.

La bonté de l'ame peut, comme la Religion, trouver des incrédules; & dans un ſiécle auſſi corrompu que le nôtre, je ne ſerai pas étonné qu'on prenne mon opinion pour l'enthouſiaſme d'un viſionnaire. Apprenez néanmoins, malgré les préjugez du grand nombre, combien la politique ſeule eſt interreſſée à nous rendre bien-faiſans. Si je vous améne à croire que ce que vous avez crû d'abord une viſion eſt un principe, mais un principe avantageux pour vous, ne me ſera-t'il pas permis d'exiger que ce principe établi de ma part produiſe de la vôtre, ou un ſentiment réel, ou une réfléxion qui vous faſſe agir en conſéquence? Or, que je vous rende ou cordialement ou politiquement officieux, le fruit ſera le même pour la perſonne obligée, la plus grande perfection du motif n'interreſſe que vous. Quel eſt donc ce principe? Le voici. Quelque ſervice que vous rendiez aux autres, en le rendant vous vous ſervez encore plus vous-même.

Vous, pour qui j'écris, & en qui je ſupoſe une ame de la meilleure trempe, j'aime à croire que vous n'aurez pas beſoin pour devenir bienfaiſant, de réfléchir ſur les pro-

fits qu'on en tire. Livrez-vous tout entier à la bonté du cœur, le ſentiment peut plus, pour mettre l'homme en mouvement, que toutes les démonſtrations.

Vous étiez dans votre Capitale comme aſſiégé par les plaiſirs, mais ce qu'ils avoient de plus fin, de plus piquant, de plus ſéduiſant, n'a pû vous ſéduire. Vous avez volé dans un coin du monde au ſecours d'une famille affligée. Dans cette ſituation dites-nous tout ce qu'a ſenti votre ame, vous êtes devenu comme le pere de l'homme ſecouru, comme le pere de ſes enfans & de toute ſa famille; mais en cela d'autant plus flatté, que la vraye qualité de pere ne vous obligeoit pas au ſervice rendu. Le plaiſir que vous avez goûté n'eſt pas un plaiſir fugitif, comme les ſons harmonieux d'une bonne Muſique, ou comme la lecture d'un Ecrivain ſublime, c'eſt le plaiſir de tous vos jours; vous avez beau vous en dérober le ſouvenir par modeſtie, votre action eſt peinte ſur le viſage de ceux que vous avez ſervis; elle eſt écrite dans le Livre de vie. Quoi de plus parfait & de plus exquis qu'un plaiſir qui eſt au gré du Créateur, & qui vous concilie les créatures!

Le parfait bonheur ne conſiſte (*L'Ab. R.*)
Qu'à rendre les hommes heureux.

M. Rouſſeau dit en parlant des Rois.

Combien plus ſage & plus habile
Eſt celui qui par ſes faveurs
Songe à s'élever dans les cœurs
Un trône durable & tranquile:
Qui ne connoît point d'autres biens

Que

Que ceux que ſes vrais citoyens
De ſa bonté peuvent attendre,
Et qui, prompt à les diſcerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner.

Le défaut d'occaſion ou de moyens ne peut pas être une excuſe ; c'eſt un menſonge de ſe ſauver par-là ; convenons de notre dureté, il y aura du moins de la franchiſe. Oüi, les plus diſgraciez trouvent occaſion de faire des graces : tant de gens ont beſoin d'un conſeil ſage, d'un mot de conſolation, d'un morceau de pain, il ne faut pas de prodiges pour montrer qu'on eſt bienfaiſant.

Si vous ne trouvez pas matiére aux actions du premier ordre : auſſi n'eſt-ce pas dans les plus brillantes qu'on doit trouver plus de plaiſir. De ces repas ſomptueux que vous donnez ſouvent par amour propre, ſuprimez-en le ſuperflu pour ſecourir ce pauvre homme, qui languit de miſére & preſque ſous vos yeux ; un rien lui rendroit la vie, & de ſa vie dépendent celles de ſa femme & de nombre d'enfans : ſuprimez ce faſte ſouvent importun aux autres & à vous-même. Par ce moyen devenez le pere de tous, c'eſt ſauver des malheureux à bon marché.

Je ne comprens pas comment les hommes qui aiment tant les plaiſirs, ne veulent point eſſayer des plaiſirs de l'ame ; ſi vous ne les trouvez pas durables, ſi vous trouvez une ſeule eſpéce d'amertume dans le ſouvenir d'une bonne action ; ſi vous vous la raprochez, n'y retournez plus, nous ſommes d'accord ; commencez du moins

par une, les frais d'une expérience ne vous ruïneront pas.

Mais ne ſeroit-on pas bien fondé à me dire que je travaille à la ruïne de l'homme même que je voudrois perfectionner, ſur le fondement que la probité & la bonté de l'ame ſont les moyens les plus ſûrs d'être la dupe de tout le genre humain ? En effet, tous les hommes vivent comme s'ils avoient fait entr'eux une convention de ſe tromper, de ſe nuire, de ſe déchirer ; la convention eſt tacite ; mais elle eſt preſque générale. On avouë bien qu'il ſeroit plus beau dans l'ordre des choſes, de voir une même bonté, une même ſincérité, une même probité, faire cette uniformité de conduite ; mais parce que le grand nombre eſt gâté, on ne veut pas ſe corriger ſeul, dans la crainte d'être la victime des autres. A la vérité cette exception, qui eſt le plus fort argument du vice, ſeroit aſſez importante, ſi quelque choſe pouvoit autoriſer la corruption. Mais le mauvais exemple eſt une mauvaiſe excuſe : & parce que les plaiſirs de l'ame ſont ignorez de preſque tous les hommes, ces plaiſirs en ſont-ils moins piquans pour le vrai voluptueux ?

N'attendez pas que la viciſſitude des tems & la révolution des choſes raménent le régne de la droiture & du bon cœur ; le ſiécle d'or & l'eſprit bienfaiſant ne reparoîtront plus chez les hommes. Il nait ſeulement de tems en tems quelque ame privilégiée, pour perpétuer dans le monde l'idée de ce qu'étoit la nature dans ſa pureté. Ha ! qu'il vous ſeroit glorieux d'avoir une ame telle, qu'on pût dire de vous que vous êtes comme chargé

gé d'en haut du ſoin de juſtifier les intentions du Créateur quand il fit le monde, en montrant par votre vertu quelle étoit celle des premiers tems.

C'eſt donc dans la pratique de la vertu que je fais conſiſter les plaiſirs de l'ame. Toutes les qualitez qui ſont néceſſaires au galant homme ne ſont que la moindre partie du mérite perſonnel, & ne produiſent que de legers plaiſirs ; ce ſont de gracieux accidens, qui ne doivent entrer que comme par addition dans le caractére de l'honnête homme : mais l'honnête homme & le galant homme ne ſçauroit être parfaitement vertueux, qu'autant qu'il remplira tous les devoirs de l'équité, de l'humanité, de la bonté : dans ce point ſeul conſiſte la vraye vertu & la ſource des vrais plaiſirs : ce doit donc être le principe de toutes nos vûës & la matiére de toutes nos actions. Ce ſeroit un beau champ pour pluſieurs volumes, mais j'ai dû reſſerrer un projet ſi vaſte & donner ſeulement en petit l'idée des devoirs eſſentiels. Attachons nous, ſur-tout à la juſtice, à la reconnoiſſance, à la généroſité : de-là dépend tout l'arrangement d'un parfait caractére & toute l'œconomie de la fine volupté.

La Juſtice nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes, & la généroſité nous fait faire pour les autres ce que nous ſerions bien-aiſes qu'ils fiſſent pour nous, par-conſéquent, l'une & l'autre nous rendent reconnoiſſans.

La Juſtice eſt moins une vertu que l'ame & le motif de toutes les vertus ; on ne ſçau-

roit, ſans la bleſſer, manquer à la reconnoiſſance, l'une & l'autre conduiſent à la généroſité; mais hélas! la juſtice, la reconnoiſſance & la généroſité ne ſont preſque plus que de beaux noms.

Il eſt peu d'hommes reconnoiſſans, mais enfin il en eſt; on en voit peu de généreux, mais enfin on en voit: & où manque la généroſité, on eſt diſpenſé de reconnoiſſance. Mais en quoi l'homme me paroît plus bizarre dans ſa corruption, c'eſt que tel eſt reconnoiſſant ou généreux, & peut être l'un & l'autre tour à tour, qui ne ſçait point être juſte.

Etre généreux ou le paroître, ce ſont deux choſes. Celui qui paſſe pour tel, joüe un rôle bien plus flateur pour l'amour propre que l'homme reconnoiſſant. Souvent il enviſage plus d'honneur qu'il ne ſent de plaiſir à faire de bonnes actions. S'il n'eſt pas aſſez fat pour les publier lui-même, eſt-il aſſez pur pour n'aimer pas qu'on les ſçache? En ce cas j'adore ſa vertu, mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il eſt des hypocrites en généroſité comme en piété & en bravoure. La reconnoiſſance n'eſt pas ſuſceptible de la même fauſſeté; c'eſt ce qui fait qu'on voit tant d'ingrats, & par la même raiſon encore plus d'hommes injuſtes.

La reconnoiſſance eſt un devoir eſſentiel, on ſe couvre d'une ſorte d'ignominie quand on y manque; mais n'en étalons pas l'accompliſſement avec trop d'éclat, l'aparat gâteroit une vertu qui doit être ſimple & naturelle, & il y a un faſte orgueilleux à vouloir être vertueux aux yeux de tous.

Ne cherchons point dans l'ingratitude des hommes

hommes une excuſe à notre dureté. Les bienfaits ne changent point de nature ; & quoique les ingrats en perdent le ſouvenir, ils ne ſçauroient en effacer la gloire. Plus on eſt en pouvoir de s'acquitter, plus l'ingratitude eſt odieuſe. Il n'y a point de loi pour la punir, mais l'horreur qui l'accompagne fait ſon ſuplice. Ariſtote, interrogé quelle choſe vieilliſſoit le plûtôt dans l'homme, répondit que c'étoit le bienfait reçû. Il eſt pourtant vrai que la reconnoiſſance eſt la vertu des gens ſages & habiles; & que m'importe apres tout, ſi je ne fais que des ingrats ; ne ſuis-je pas aſſez flatté quand j'oblige ? Obligeons donc toujours, & après le ſervice rendu, ne fourniſſons jamais par nos mauvais procédez une diſpenſe légitime de la reconnoiſſance qui nous eſt dûë.

La généroſité me paroît ſupérieure à la reconnoiſſance, en ce qu'elle eſt plus vertu que devoir, & la reconnoiſſance plus devoir que vertu ; mais auſſi elle m'eſt plus ſuſpecte, en ce quelle eſt plus brillante. On ſe livre avec trop d'attention à l'eſpoir ſéduiſant de s'attirer l'aprobation publique, & dès-là on ne la mérite plus. Cette aprobation doit être la récompenſe du bien, & non le motif qui le faſſe faire ; il faut même ſçavoir ſe paſſer de cette récompenſe, il ſuffit de la mériter.

La Juſtice eſt bien moins équivoque & bien plus étenduë que la reconnoiſſance & la generoſité. Plus étenduë ; on eſt en devoir & dans l'occaſion de la mettre en œuvre tous les momens du jour, dans tous les états de la vie, dans tous les degrez de fortune ; moins équivoque, parce que de cette

te foule innombrable de devoirs de toute eſpéce que la Juſtice impoſe, la plûpart, ſi j'oſe ainſi parler, ſont remplis *incognito*. Dans preſque tous les détails de la vie, on ne ſçauroit être flatté ni ſoutenu par les loüanges, ni par l'eſpoir de ſe faire de la réputation, on eſt réduit à ſe contenter d'avoir l'ame ſans reproche ; mais auſſi ce témoignage intérieur fait la plus exquiſe volupté des cœurs vraiment droits. O Juſtice! à qui ſeule il apartient de faire goûter à l'homme les plus parfaits plaiſirs, pourquoi vous communiquez-vous ſi peu ? J'oſe en deviner la raiſon, on aimeroit trop la vie ſi l'injuſtice n'en dégoûtoit.

On ne peut être heureux ſans être juſte : & on ne peut ignorer ce qui eſt juſte, parce que le droit naturel eſt à l'eſprit ce que la lumiére eſt aux yeux. La Juſtice & la Religion ſont deux ſœurs qui s'aiment uniquement, elles ſont nées au même inſtant, & ne peuvent vivre & mourir qu'enſemble ; nous vivons à l'avanture & ſans principes, ſi nous cherchons ailleurs les principes de notre volupté.

Celui qui craint d'être généreux eſt bien près d'être injuſte ; mais celui-là eſt déja injuſte qui n'eſt pas reconnoiſſant, il refuſe ce qu'il doit à ſon bienfaiteur. Il eſt vrai qu'on n'a contre lui ni parole d'honneur, ni contrat pour le contraindre ; mais les ſervices reçûs ne ſeroient-ils pas des titres plus que ſuffiſans ſi l'on étoit honnête homme ? Je ne pouſſerai pas plus loin cette eſpéce de parallèle entre les trois vertus que je traite. Si je ſuis aſſez heureux pour inſpirer du goût pour la Juſtice, je n'aurai pas grand peine

à faire aimer la reconnoiſſance, & par une gradation de vertus preſque néceſſaire, on ſentira du penchant à devenir généreux.

La Juſtice conſiſte uniquement à accomplir ce que nous devons à Dieu, & ce que nous nous devons les uns aux autres. L'Evangile, les Livres de piété, la Chaire, tout cela nous aprend ce que nous devons à Dieu. C'eſt là qu'il faut étudier le plus important des devoirs; c'eſt par ce devoir qu'il faut commencer. Je ne m'étendrai point ſur ce que nous nous devons à nous-mêmes; c'eſt de nous aimer, mais de nous aimer comme il faut. Abadie vous aprendra la bonne manière de vous aimer, avec l'art de vous connoître. J'en parlerai dans le dernier Chapitre, après vous avoir expliqué ce que nous devons à nos proches, à notre prochain & à nos amis.

La Juſtice que nous nous devons les uns aux autres peut être diviſée par l'obſervance de deux ſortes de devoirs auſquels tout aboutit. Devoirs généraux & communs de l'équité naturelle, devoirs de l'état qu'on a choiſi. Il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe les devoirs de l'équité naturelle, ils ſont imprimez dans tous les cœurs, & il n'eſt point de Juge plus incorruptible & moins flateur que la conſcience. Ces devoirs ne ſont pas moins une loi pour les Payens que pour nous: il eſt vrai que nous avons des devoirs de Religion qu'ils n'ont pas; mais auſſi c'eſt à l'obſervance de ces mêmes devoirs que nous devons les lumiéres, les ſentimens & les ſecours qui rendent la condition du Chrétien ſi heureuſe, en fortifiant le goût qu'il avoit déja pour l'équité naturelle. Le joug

du

du Seigneur eſt ſaint, il eſt raiſonnable, il eſt doux.

J'ai déja poſé ce premier principe: Ne faiſons aux autres que ce que nous voudrions bien qu'on nous fit à nous-mêmes; c'eſt le principe de l'équité naturelle, ils'étend loin. Je paſſe aux devoirs de l'état qu'on a choiſi, & je perds de vûë pour un moment l'injuſtice des hommes en général, pour examiner avec un peu plus d'attention quels ſont les devoirs des Juges de la Terre; car quoique la Juſtice en ſoi ſoit une régle, ou ſi l'on veut, une loi univerſelle, à laquelle on eſt aſſujetti dans toutes les conditions de la vie; il eſt pourtant vrai que cette loi, qui ſemble impoſer également à tous les hommes, exige encore plus de ceux qui ſont chargez d'adminiſtrer la Juſtice; non-ſeulement par raport à ce que chacun doit à ſon état particulier, mais encore parce que ce titre reſpectable de Miniſtre de la Juſtice demande à celui qui en eſt honoré un plus grand fond de vertu.

Les Juges doivent être l'ame & l'eſprit de la Juſtice, au lieu que les Loix n'en ſont que le corps; ils ſont comme les dépoſitaires du bon ordre, du repos public & de toute l'œconomie de la ſociété; ils ſont tout à la fois diſpenſateurs & interprétes de la Loi, placez à la tête des Peuples, pour éclairer la vérité, couronner la vertu & perſécuter le vice, mais ſouvent l'homme chargé de rendre juſtice & l'homme juſte, ſont deux hommes.

On ſent aſſez la différence qui ſe trouve entre l'eſprit de juſtice qui doit être l'ame de nos actions, & le ſoin qu'on prend de

pourſuivre

pourſuivre une action en Juſtice. Palais, Tribunal, Chambre, Juſtice ; termes dans un ſens ſinonimes, qui ſupoſent moins le ſanctuaire de la Juſtice, que le rendez-vous de la diſcorde & de la cupidité ; rendez-vous, où ſouvent la prévention, la corruption & l'ignorance illuſtrent le vice aux dépens de la vertu, & où le mauvais riche accrédité, groſſit ſes treſors des dépoüilles de l'honnête homme.

Qu'il ſeroit grand & juſte de ne confier l'adminiſtration de la Juſtice qu'à ces perſonnages reſpectables par le ſçavoir, par la probité, par le travail, qui ſacrifient au bien public leurs dons, leurs talens, leurs plaiſirs, & preſque tous les momens de leur vie ! Magiſtrats vénérables, dont la porte eſt ouverte à chaque inſtant du jour à la veuve & à l'orphelin, & dont l'exemple cent fois plus perſuaſif que l'Ordonnance & la Coutume, conduit les hommes à la vertu, tandis que l'autorité contient le vice.

Qu'on ne s'imagine pas que la vénalité des Charges ſoit un titre juſtifiant pour ceux qui n'en auroient jamais été pourvûs ſans la quittance de Finance. La volonté des Rois ſouvent forcée par les beſoins de l'Etat, n'eſt pas une diſpenſe de mérite ; & celui qui remplit indignement une dignité, n'en eſt pas moins un compoſé monſtrueux d'ignominie perſonnelle & d'honneur accidentel. Croit-on pouvoir remplir une Charge importante comme on joüit d'une Terre ou d'une Maiſon ? ne faut-il pas un plus grand fond d'eſprit, de ſçavoir, d'intégrité ? Mais un homme de rien veut ſe faire honorer, un pere veut que ſon aîné tienne ſa place, & fait un

Magiſtrat

Magiſtrat, d'un ignorant, d'un ſtupide, d'un débauché : de là le Public eſt injuſtement jugé, & celui qui croyoit cacher ſa turpitude ſous les replis d'une longue Robe, ne fait que la mettre dans un plus grand jour.

David crioit aux Juges de la Terre, inſtruiſez-vous. Depuis ſon ſiécle juſqu'au nôtre, combien de jugemens iniques, combien de familles remiſes en honneur après coup, combien de reſtitutions faites au lit de la mort par des gens qui ne penſent à la Juſtice qu'ils ont venduë que dans le moment critique où ils ſe flattent de deſarmer celle de Dieu !

J'entends les enfans ſe juſtifier de leur manque de vocation à la Magiſtrature, ſur l'orgueïl, ou ſur le mauvais diſcernement de leurs peres ; mais je ne reçois cette excuſe que comme un ſophiſme en fait de conduite, ou plûtôt comme un aveu ſincére, mais honteux, qu'on ſe ſent incapable de tout bien. Il eſt encore plus aiſé de juſtifier la conduite d'un pere, qui croyoit, en plaçant ſon fils au milieu de gens diſtinguez, lui inſpirer par émulation le goût de l'étude & de la vertu.

Un vraiment honnête homme, qui n'a pas aſſez connu le monde, commence par ſe révolter contre l'iniquité publique ; il a peine à digérer les premiers procedez indignes qu'il eſſuye ; il ſe croiroit complice du tort public, s'il ne cherchoit les moyens de ſe garantir de celui qu'on lui veut faire ; & il attache une ſorte de vertu au ſoin qu'il prend de demander juſtice, preſque ſûr que la juſtice triomphera ; mais à la premiére épreuve d'un petit procès, dès qu'il voit les écrits

ſe

ſe multiplier, l'acceſſoire engloutir le principal, & l'Avocat faire prendre le change aux Juges ; quand il réfléchit à la corruption de celui-ci, à la ſtupidité de celui-là, à l'humeur ſombre & féroce de cet autre, aux menées ſouterraines, aux ſollicitations nocturnes, au pouvoir des femmes & de l'argent ; alors il rougit de s'être embarqué. En vérité, l'on eſt bien ſot & bien neuf quand on croit que les hommes ſont juſtes.

Vous êtes Juge, vous êtes né d'honnêtes gens, vous n'avez gâté ni vos affaires ni votre nom, & le Plaideur ne vous prend pas pour un Concuſſionnaire. Cela ſupoſé, il ne vous offrira pas un ſac plein d'or ou un brillant de mille écus ; mais, s'il eſt adroit, il vous prendra par vos plaiſirs, par votre humeur, par vos amis, par vos parens, par quelque puiſſance ; en ce cas, redoublez de vigilance, défiez-vous de vous-même, craignez juſqu'aux flatteurs, examinez l'affaire de plus près, ſuivez la procédure dans tous ſes détours juſqu'au fond du labyrinthe. Parmi tant de piéges plus ou moins délicats & tous également à éviter, craignez ſurtout l'intérêt & les plaiſirs.

La ſollicitation rafinée, qui s'inſinuë le verre à la main, eſt bien ſéduiſante, les parties de jeu ne le ſont pas moins. Dans plus d'une grande Ville on trouve une ſociété de faiſeurs d'affaires & de ſolliciteuſes, qui vivent aux dépens du Plaideur nouvellement débarqué. Il perd ſon argent au quadrille, il paye la Comédie & le ſoupé, au moyen de quoi on l'introduit avec une lanterne ſourde dans le Cabinet des graces.

O vous, Juge incorruptible & toujours en garde

garde contre les préjugez, démêlez toutes les ruſes du Plaideur : ſur-tout gardez-vous bien de croire que ce ſeroit une vertu trop hériſſée, ou manquer à la bonté du cœur, que de refuſer, après le procès jugé, une bagatelle, qui n'eſt offerte que comme une legére marque de reconnoiſſance, & comme un hommage qu'on rend à la juſtice que vous profeſſez. J'oſe avancer pour principe inconteſtable, que tout Juge, qui, avant ou après le Jugement, reçoit un preſent quel qu'il ſoit, & ſous quelque couleur que ce puiſſe être ; je ſoutiens, dis-je, qu'avec toutes ces exceptions, un tel Juge fait les premiers pas d'un fripon. Il n'eſt encore qu'aprentif, il eſt vrai, mais il ſera bien-tôt maître. Cette vérité trouvera bien des frondeurs, & je m'en conſole par avance, ils ſeront diſcrets.

Un intime ami, un proche parent, un patron vous ſollicite ; diſons tout, une femme, qui n'avoit déja les yeux que trop beaux, prend des yeux plus vifs pour vous ſolliciter ? Oubliez juſqu'au nom de ceux qui vous ont parlé : ne vous contentez pas même d'opiner pour la juſtice, empêchez encore, s'il ſe peut, que l'injuſtice ne l'emporte.

Ce dernier conſeil eſt délicat. Si vous le prenez mal, il vous conduira à deux défauts que vous ne ſçauriez trop éviter dans vos jugemens, l'entêtement & la prévention. Quand vous avez décidé juſte, à la rigueur, vous êtes quitte ; & ſi pour faire plus d'honneur à la Juſtice, vous tâchez d'amener vos Confréres à votre opinion, qui vous a paru la plus ſaine, vous ayez beſoin de toute

toute votre politeſſe, de toute votre douceur. Joignez-les à la juſteſſe de vos remarques & à la force de vos raiſonnemens, & qu'on reconnoiſſe en vous l'eſprit de Juſtice: au contraire, l'eſprit de cabale, l'entêtement & la prévention ſe font ſentir dans le Juge partial, par un Commentaire diffus & étranger, par une paraphraſe captieuſe & bruyante, par des manières dures, par le haut ton; petits ſecours dont un raiſonnement juſte & précis n'a pas beſoin, mais par leſquels le Cabaliſte croit faire valoir une conſéquence fauſſe.

Je ne prétends pas qu'une grande politeſſe dans les manières & dans le diſcours, ni que beaucoup de douceur, ſoient les qualitez les plus eſſentielles d'un bon Juge; mais auſſi je dis que dans un Juge la douceur & la politeſſe ſont moins des ornemens, que des parties principales de caractères: en effet, dans les procès criminels, dont les preuves doivent être plus claires que le Soleil en plein midi, s'il y a partage d'opinions, c'eſt une loi de décider pour le parti le plus doux; donc en ce cas la douceur eſt une loi.

Un Juge doit au Plaideur en toute affaire de la politeſſe & de la douceur. S'il gémit ſous le poids du crédit & de la vexation, n'eſt-il pas aſſez malheureux? Voulez-vous ajoûter à l'amertume de ſa vie, vos dédains, vos hauteurs, vos bruſqueries, & peut être vos refus de l'entendre & de le voir? Pouvez-vous ſuporter de ſang froid qu'il pleure intérieurement dans votre Antichambre, tandis qu'il vous entend rire dans votre Cabinet? Un peu d'affabilité, & vous lui ferez

paſſer

paſſer une nuit tranquile. Si au contraire, il eſt la premiére cauſe de ſes diſgraces, s'il eſt dévoüé à la frenéſie diabolique du procès, ne lui devez-vous pas un redoublement de pitié ? Qui pourra lui remettre l'eſprit, & calmer l'agitation de ſon ame, ſi ce n'eſt la douceur ? C'eſt bien aſſez que ſa fureur lui coûte le repos & les aiſes de la vie. Que deviendra t'il, ſi, vous livrant à votre impatience, vous êtes toujours inacceſſible pour lui ? Songez que c'eſt un poſſédé ; & que vous auriez peut-être chaſſé le démon de la chicane, ſi vous l'aviez exorciſé par un accuëil gracieux, & par de bons conſeils.

Il eſt vrai que de tous les fâcheux, il n'en eſt point de plus accablant que le Plaideur. Pour l'ordinaire c'eſt un importun qui vous aſſiége de toutes parts : il ſe multiplie pour vous retrouver par tout, & pour vous interrompre à tout propos. Plein de ſa furie, il voudroit que vous n'euſſiez des oreilles que pour l'entendre, que vous ne vécuſſiez que pour lui. Et que vient-il vous dire ? A-t'il fait quelque découverte judicieuſe ? a-t'il recouvré quelque piéce déciſive ? Non. Il vient vous dépoſer ſes frayeurs & ſes défiances ; il vient calomnier ſa partie, ou il vient vous répéter les mêmes impertinences que vous avez entenduës cent fois. Juge, voilà la peine de votre état ; elle eſt grande, j'en conviens ; mais vous avez le bien, il faut payer les Charges. Et dans quel état eſt on diſpenſé d'écouter des ſottiſes ?

Enfin, vous voulez décider ſi vous êtes propre pour la Robe ? Méditez avec attention ſur toutes les qualitez qui entrent dans le caractére de l'honnête homme : ajoûtez-

y tout ce qui compoſe l'homme de mérite; & ſi vous pouvez vous flatter de réünir le tout en vous dans un degré ſupérieur, il ne vous reſtera plus qu'à apliquer aux devoirs de votre état cette probité, ce mérite. Connoiſſez donc ces devoirs, rempliſſez-les ſans reſtriction, ſans relâche. Cela ſupoſé dans toutes ſes parties, faites-vous Juge, j'y conſens, à condition pourtant que vous n'oublirez jamais la réfléxion que fait M. Rouſſeau ſur la chicane & ſur les Juges.

. . . . . .

C'eſt la Chicane. Autour d'elle aſſemblez
De ſa fureur cent Miniſtres zèlez
Viennent tous d'elle aprendre la ſcience
De devenir fourbes en conſcience,
Doux ſans douceur, juſtes ſans équité,
Et ſcélérats avec intégrité.

Quoi! un aſſaſſin robuſte échape au ſuplice, parce qu'il a réſiſté à la queſtion: & un innocent, homme foible & ſimple, périt, parce qu'il n'a pas prévû les piéges qu'un Concuſſionnaire lui tendoit! Ha! Dieu, quelle horreur! en vérité, un Magiſtrat intégre, affable & éclairé, eſt un homme bien reſpectable.

Un Plaideur tente auprès de ſon Juge la voye de la corruption? Je ne ſçai qui dans le fond eſt le plus condamnable, de celui qui hazarde la propoſition, ou de celui qui l'écoute. Un homme qui marchande la juſtice, ne la vendroit-il point, s'il étoit dans le cas? Mais finiſſons ce trop long épiſode ſur la Robe par cette derniére réflexion. Vous menace-t'on de vous faire Juge? Tremblez. Vous menace-t'on d'un procès? Frémiſſez.

Chaque

Chaque profeſſion a ſes devoirs, & demande des qualités particulières qui la font prendre, mais l'homme ne s'étudie pas : & de-là viennent tant d'embarquemens inconſidérés, qui joints à la corruption générale dont on ne ſauroit pas ſe garantir, ſont la premiere cauſe des injuſtices que chacun fait dans ſon état.

Il ſeroit inutile d'allonger une diſſertation ſur tous les états différens qui partagent les hommes : c'eſt à chacun de nous à rendre compte du talent qui lui a été confié. Par ce moyen, on verroit toujours dans toute ſa beauté le grand Ouvrage de la nature ; mais, ou l'on abuſe du talent qu'on a, ou l'on croit en avoir qu'on n'a pas : voilà ce qui gâte toute l'économie. Que chacun ſoit placé comme il doit l'être, & que chacun tienne bien ſa place, le bon ordre ſera rétabli.

Vous décidez ſur votre état dans un quart-d'heure, & vous vous chargez du poids du Sacerdoce, de la Magiſtrature, du maniement des affaires ? J'admire votre ſécurité. Pour moi, je tremble du parti que vous prenez ſi rapidement ; je tremble pour l'Autel, je tremble pour le Peuple, je tremble pour l'Etat, & ſi vous êtes mon parent, je tremble encore plus pour vous : mais enfin, il eſt de l'ordre que toutes les conditions ſoient remplies ? j'en conviens, mais au moins commençons par nous défier de nous-mêmes, & connoiſſons-nous.

Je vous entends : vous voulez abſolument qu'on ſoit content de vous ; vous vous rendrez toujours de plus en plus digne de votre emploi, vous en connoiſſez tous les devoirs, &

& vous en avez toujours le formulaire devant les yeux ? à la bonne heure. Je ſens comme je le dois le mérite de cette diſpoſition : pratiquez, & j'admire : mais vous voulez bien que je vous raméne de la vie tumultueuſe à la vie privée ; ce n'eſt pas aſſez qu'au dehors vous rendiez à la juſtice le brillant que vous en recevez : ſoyez juſte dans votre maiſon, en tout tems, avec toute perſonne ; c'eſt l'eſſentiel de notre miſſion, & le point le plus interreſſant pour nous.

Après la mort de feu M. le Premier Préſident de Lamoignon, on a dit de lui qu'il n'étoit pas moins grand dans ſa maiſon de Baville ſur un tribunal de gazon, que quand à la tête du Parlement il prononçoit les Oracles de la juſtice. Un des plus polis Ecrivains du monde n'a pas crû pouvoir mieux faire l'éloge des vertus, que j'oſe apeller domeſtiques, ſur leſquelles la Juſtice eſt cenſée préſider toujours.

La plûpart de nos engagemens nous font un devoir d'équité de ce qui n'eſt ſouvent en ſoi qu'un devoir de bienſéance ou de politeſſe. Les marques d'amitié, les bonnes actions ſont toujours méritoires, mais telles ne ſont pas de nature à demander de nous une obſervance indiſpenſable, dont néanmoins l'obmiſſion devient criminelle par raport à nos engagemens & aux circonſtances particuliéres.

Juſtifions la Loi ſur quelques chefs dont les hommes tirent le motif de leurs prévarications. On ne trouve écrit en nul endroit juſqu'à quel point un pere de famille doit porter ſon amitié pour ſes enfans ; on ne lui fait point une loi de les élever de telle ou de telle façon, de les établir à un âge déterminé,

né, ni à de certaines conditions. Dans ce défaut d'explication, dans ce ſilence de la loi, l'homme ne doit-il pas venir au ſecours de la loi même, s'en rendre l'interprète, ſe dire tout ce qu'il dévroit ſentir, & créer, pour ainſi dire, au fond de ſon cœur un tribunal de juſtice, duquel il tire tous les principes de ſa conduite, non pour flatter ſa dureté, ſon aveuglement ou ſon orgueïl, mais pour remplir à la lettre l'eſprit de la Loi & l'intention du Légiſlateur?

On demande pourquoi il n'y a point un genre de ſuplice déſigné pour les parricides? On répond que les Légiſlateurs n'avoient pas prévû qu'un parricide pût être commis. De même, ſi l'on me demande pourquoi l'on ne trouve point de loi qui explique tous les détails de ce qu'un pere doit à ſes enfans? Je répons, qu'on a crû que la Religion, l'honneur & la nature les expliqueroient aſſez, & ſuffiroient pour ſervir de régle. Sur ce principe, je crois qu'un pere, qui ſacrifie à ſes plaiſirs ou à ſa dureté ce qu'il doit à l'éducation & à l'établiſſement de ſes enfans d'une façon convenable à ſa condition & à ſa fortune, ſe rend perſonnellement reſponſable de tous les deſordres dont il eſt la premiére cauſe.

Il eſt d'autres cas où la Loi parle de façon, que le texte même, ſi on le prend mal, ſert d'autorité à la prévarication: & le même principe, toujours régulier en ſoi, conduit par une fauſſe interprétation à l'injuſtice. Nous avons une Coutume qui permet aux debiteurs de ne payer que cinq années d'intérêt d'une rente conſtituée, quand même ils en dévroient beaucoup plus, & qui rend de nulle valeur un Contrat de rente qu'on n'aura point

point fait valoir pendant quarante ans, ou qui anéantit toute obligation ſous ſeing, ſi l'on a paſſé trente ans ſans en former la demande. Il eſt certain que rien n'eſt plus ſage que cette Loi. Il n'eſt pas à préſumer qu'un créancier legitime paſſe trente & quarante ans ſans demander la valeur de cette obligation & de ce contrat. Il n'eſt pas plus naturel de croire qu'un homme qui doit vivre de ſes revenus, en laiſſe écouler plus de cinq années ſans preſſer un peu le debiteur trop moroſif. L'eſprit de la Loi a donc été d'empêcher la fraude, d'empêcher qu'on ne fit valoir une piéce vicieuſe; & dans le cas des intérêts, qu'un nouvel héritier ne ſe trouvât abîmé de dettes par l'inattention d'un créancier moroſif & d'un pere mauvais ménager. L'héritier nouveau, s'il a les intentions droites, ſi vrayement il n'a nulle connoiſſance de ce contrat & de cette obligation, s'il ne trouve point de piéces qui l'acquittent de tous ces intérêts demandez; je le crois d'autant mieux fondé à reclamer l'autorité de la Loi, & à opoſer aux demandes qu'on lui fait, ce qu'on apelle en termes de palais preſcription, que le créancier prétendu a été négligent à contretems : peut-être même n'a-t'il pas de connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé entre les peres. Et combien eſt-il de créanciers aparens qui intentent des demandes dont ils connoiſſent la défectuoſité ?

Mais au contraire, ſi le debiteur ſe reconnoît pour tel, s'il ſçait que par des piéces égarées ou par quelqu'autre preuve ſouſtraite il annulle un contrat ou une obligation bonne en ſoi, ſi lui-même dérangé dans ſes

affaires, & ayant obtenu d'un créancier indulgent quelques délais, il abuſe enſuite de ſa grace ſous le prétexte de la Loi, qui permet quelquefois d'opoſer la preſcription, ne ſuis-je pas en droit de conclure que cette même preſcription trouve dans le premier cas un fort honnête homme, & dans le ſecond un franc-fripon?

L'injuſtice a ſes degrez de corruption, comme la vraye probité a ſes délicateſſes. Je crois qu'une grande injuſtice procéde toujours d'une grande dureté. Quel malheur pour ceux en qui l'on n'a pas corrigé ce fond de dureté dès leur enfance! Vous êtes porteur de deux faits obligatoires ſous ſignature privée? L'un eſt une Lettre de Change qui de main en main a paſſé juſqu'à vous: l'autre eſt le bail d'une Terre. Vous êtes obligé de vous faire payer de la lettre au tems de ſon échéance; ſi vous ne faites pas de diligence dans les dix jours, vous ne ſçauriez en cas de non-payement exercer de recours ſur celui qui vous l'a donnée. Donc vous ne bleſſez ni votre probité ni votre bonté d'ame ſi vous agiſſez; & vous manquez abſolument de prudence ſi vous n'agiſſez pas.

J'oſe avancer qu'il n'en eſt pas de même des termes de payement exprimez dans le bail d'une Terre. Le Propriétaire qui fait ſaiſir ſon Fermier le lendemain du terme, & qui le fait vendre argent comptant, pour parvenir à un nouveau bail plus conſidérable par le réſiliement du premier, ſe croira-t'il juſtifié aux yeux de Dieu & des hommes ſur ce qu'il étoit fondé en titre? Il eſt vrai qu'à la lettre on ne peut pas qualifier cette action de friponnerie, mais elle en aproche très-fort.

Une

Une telle dureté ne peut partir que d'un homme injuſte ; & des procédez auſſi indignes ſont fort incompatibles avec la vraye probité.

On a ramaſſé dans un Livre des réfléxions fort judicieuſes ſur la fauſſeté des vertus humaines. Gardez-vous bien de ces bontez aparentes, que dans le fond de votre cœur vous devez reconnoître pour des injuſtices indirectes, puiſqu'elles ſont le fruit d'une cupidité condamnable. Votre voiſin, celui même qui vous regarde comme ſon ami, a une terre, une charge, une maiſon, qui flatteroient votre inſatiabilité ; il tombe dans le beſoin, il vous reclame, vous le ſecourez ; mais par des prêts redoublez, par des intérêts accrus, vous faites plus qu'il ne conviendroit aux ſiens ; vous laiſſez groſſir la dette aſſez pour le mettre hors d'état de s'acquiter, & dans la vûë de pouvoir bien-tôt vous emparer *prudemment* de ſes fonds ? prompt ſecours, marques d'amitié, généroſité aparente, dont un motif pernicieux fait un vice effectif.

Rien de plus libre que la plûpart des Contrats ; mais cette prétenduë liberté de contracter ne juſtifie pas toujours toutes les clauſes du Contrat. Il en eſt qu'on apelle inciviles, il en eſt de captieuſes ; les deux eſpéces ſont injuſtes. Vous traitez avec un homme preſſé, vous profitez de ſa ſituation & vous achetez ſon bien à un prix trop modique ; vous contractez avec un homme droit qui n'eſt pas grand connoiſſeur en affaires, & qui, incapable de tendre des piéges, ne ſe garantit pas de ceux qu'on lui tend. Vous gliſſez adroitement une condition captieuſe qui vous prépare ſur lui un avantage qu'il ne

prévoyoit pas, & vous croyez pouvoir juſtifier une ſubtilité ſi odieuſe, parce qu'elle eſt qualifiée par vos pareils de prudence & d'habileté. Je crois que c'eſt la prudence du ſerpent, qui ne ſe cache que pour piquer. De telles actions ſont diamétralement opoſées à l'eſprit de juſtice.

Dans les premiers ſiécles, la défiance étoit un vice, ou tout au moins une injure faite à autrui; quelque-tems après ce ne fut plus qu'une petiteſſe d'ame, aujourd'hui c'eſt une vertu. Du moins uſons de cette vertu bien ſobrement, n'en uſons qu'en commerçant, & jamais en obligeant. Un homme vraïement bienfaiſant n'eſt jamais la dupe d'un ingrat; un honnête homme, quoique prudent, eſt preſque toujours la dupe d'un fourbe.

S'il eſt permis de ſe défier de quelqu'un, c'eſt ſur-tout de ces *Dévots* ſi bien peints par la Bruyére. On voit des hommes bâtir des Egliſes, fonder des Hôpitaux, ſe ruïner en œuvres pieuſes, & qui n'en ſont pas moins durs envers leurs Débiteurs, moins artificieux dans leurs procédures, moins dangereux dans leur façon de contracter, moins avides du champ voiſin pour arrondir leur parc, ou pour allonger une avenuë: ils ſont *dévots*, ſont-ils juſtes?

Supoſons pour un moment qu'il y ait un petit coin du monde où régne la juſtice; ſi là quelqu'un s'aviſoit d'avancer qu'il eſt ailleurs une ſorte d'hommes magnifiques en tout; table ſomptueuſe, grands équipages, bâtimens ſuperbes, gros jeu, & qui avec tout cet étalage laiſſent mourir de faim le Créancier & le Marchand; dans le monde

juſte

juſte ne prendroit-on pas pour un fou celui qui hazarderoit une telle propoſition ? Cependant, quoi de plus commun parmi nous ? Souffrons donc qu'on ſe récrie hautement, & qu'on nous reproche en face notre injuſtice, ou faiſons notre premier devoir de payer nos dettes ; il faut opter.

Depuis combien de tems voit-on languir à votre porte ce pauvre Ouvrier ? Vous lui devez vingt piſtoles, qui ſauveroient la vie à ſa femme malade, ou qui lui aideroient à marier ſa fille ; mais c'eſt un importun pour vous, votre dignité vous met à l'abri de ſes pourſuites. Et comment les craindriez-vous ? Ses Mémoires ne ſont pas arrêtez ; cependant quelqu'un de même trempe que vous, vous demande cinquante piſtoles, vous les lui prêtez ; vous êtes charmé de votre grand cœur, cette derniére action affichée par vos ſoins aux quatre coins de la Ville vous tient lieu de Lettres patentes de généroſité ? Mais vous reſſemblez à celui qui fait dorer les lambris d'une mauvaiſe chaumiére ; encore n'eſt-il qu'un fou, & vous êtes tout enſemble un fou, & un malhonnête homme. Votre généroſité n'eſt qu'aparente, elle eſt fauſſe & mal placée, voilà la folie ; & quand vous contrefaites le généreux, vous refuſez de payer vos dettes, voilà l'iniuſtice réelle. Que ne commenciez-vous par être juſte, peut-être vous aurois je crû vrayement généreux.

Un homme vous parle de grandes choſes, il étale de grands ſentimens, la voix publique vous a prévenu en ſa faveur, vous l'admirez ? il conte un fait apocriphe, mais il jure en homme d'honneur, & c'eſt pour vous un article de foi. Si vous voulez gar-

der la bonne opinion que vous avez de lui, tenez-vous-en à ce qu'il montre d'impoſant, n'entrez pas dans les détails. Il eſt la terreur de ſes voiſins, le tiran de ſes vaſſaux, & ne paye ſes valets qu'à coups de bâton.

Sur quelques-uns le reſpect humain fait ce que la vraie probité ne ſçauroit faire. La parfaite droiture de cœur eſt bien rare ; mais auſſi ceux qui ont quelques ménagemens à garder avec le monde, n'arborent pas toujours l'étendart de la friponnerie, de l'indignité, de la vexation ; de-là vient que tel, dont le fond eſt gâté, ne laiſſe pas de mériter en aparence une ſorte d'eſtime, ſemblable à la fauſſe monnoye bien ſurdorée. Si l'on ſondoit, & ſi l'on peſoit les cœurs comme une piéce d'or, combien s'en trouveroit-il de faux, & combien d'honneurs entre deux fers ? La vie privée eſt le creuſet.

Je ne ſuis pas étonné qu'on trouve tant d'alliage dans les vertus de l'homme. La force du tempéramment, les foibleſſes de l'âge, la bizarrerie de l'humeur, la prévention, la miſére, ſur-tout celle qui eſt l'effet de la diſſipation, tout cela compoſe cette étrange bigarure qu'on voit dans les caractéres. Prenons le bon des hommes, comme l'Abeille prend ſon miel ſur les fleurs ; laiſſons-en le mauvais, tendons ſans ceſſe à la perfection, & ſi nous ne ſçaurions y atteindre, ſi nous reſtons toujours un compoſé de bien & de mal, du moins ſoyons irréprochables du côté de l'honneur. Si l'alliage s'étend juſqu'à la droiture, tout le bon s'évapore, & l'iniquité corrompt toute la maſſe. Mille vertus ne

ſçauroient

ſçauroient compenſer le défaut de probité.

Si l'homme étoit auſſi attentif à ſe corriger, qu'ingénieux à s'excuſer, il ne ſongeroit pas à juſtifier ſa conduite par des diſtinctions captieuſes, qui ſont évidemment fauſſes, dans les cas mêmes, où ce qu'on apelle les plus grandes foibleſſes, ſont vrayement les plus grandes injuſtices. Je dis injuſtices, non-ſeulement par raport à Dieu, mais encore par raport aux hommes. Un libertin, par exemple, ſéduit la femme, la fille, la ſervante de ſon ami : n'eſt-il coupable que de foibleſſe, & ſe ſervir du prétexte de l'amitié pour corrompre la vertu, n'eſt-ce pas un trait qui tient ſa place parmi les plus grands crimes ? Qu'on ſçache notre iniquité ou qu'on ne la ſçache pas, elle eſt toujours la même ; il n'y a que le ſcandale de plus ou de moins.

Vous mentez ? vous êtes deshonoré. Vous volez ? vous êtes puni. Pourquoi ? C'eſt que cela ne s'apelle point des foibleſſes. Mais vous vous emparez du bien de votre voiſin par des iniquitez colorées, par ſurpriſes, par ſubornation, par des conſeils empoiſonnez, & vous paſſerez pour un habile homme ? Détrompez-vous, vous êtes un fripon, plus adroit & plus lâche qu'un voleur de grand chemin. Quoi ! vous enlevez à votre ami le cœur de ſa femme, l'honneur de ſa fille ; vous lui corrompez une domeſtique ſage, à qui il tient lieu de pere : & vous ne paſſerez que pour un homme galant ! Détrompez-vous, vous n'êtes pas ſeulement un pécheur, vous êtes encore un malhonnête homme. Comment les hommes peuvent-ils ajuſter leur façon de

penſer là-deſſus avec la fureur où nous les voyons tous les jours quand on leur enléve un laquais ?

Le mauvais état de vos affaires vous détermine à épouſer ſans inclination ? c'eſt une vieille peu ragoûtante, ou une jeune trop crédule ; & vous êtes bien ſûr de la mépriſer & de la négliger dès que vous aurez vuidé le coffre-fort. La fureur de votre paſſion vous allie pour toujours avec celle dont le nom & la fortune ne vous convenoient pas ; mais l'engagement vous dégoûte dès qu'il eſt devenu indiſſoluble ; & cette pauvre perſonne eſt la dupe de votre legéreté, peut-être même de vos reproches & de votre abandon, après avoir été la dupe de vos ſermens ? Ne vous abuſez pas, vous êtes pire qu'un homme foible.

Je ne crois pas qu'on ne ſoit injuſte, qu'en faiſant ce qu'on ne doit pas faire : je ſuis perſuadé qu'on ne l'eſt gueres moins en ne faiſant pas ce qu'on doit. Je trouve également condamnables les actions criantes, & les omiſſions eſſentielles dont le crime ſaute aux yeux, comme de ne pas payer ſes dettes, ou de manquer à ſa famille, à ſon maître, à ſon Roi.

Si nous comptons ſur l'avenir, ſoyons juſtes. Si, par impoſſible, tout finiſſoit avec le tems, nous devrions encore être juſtes : c'eſt le moyen le plus infaillible de nous procurer l'eſtime & l'amitié des hommes ; enfin ſi nous avons les premiers principes de vraïe volupté, ſoyons juſtes : le moindre tort que nous ferions aux autres empoiſonneroit tous nos jours ; & ce germe de vertu que nous portons, que nous ſentons au-dedans

dans de nous mêmes, qui nous fait trouver par avance un Paradis ou un Enfer, ne démontre pas mal une Divinité.

Je ne vous dirai rien ſur ce qu'un honnête homme doit à ſa patrie & à ſon Roi, tout le monde le ſçait, tout le monde le ſent. Nous n'aimons pas nos Rois, nous les adorons: & il n'eſt point de François qui ne s'expoſe à périr de tout ſon cœur pour l'honneur de la patrie. Si quelquefois un ſcélérat ou un fou s'échape, ſa révolte ou ſa deſertion le couvre par-tout d'infamie, & les lieux les plus reculez ne lui procurent que le mépris & l'indignation de ceux-là même dont il va mandier le ſecours.

Soyez reconnoiſſant par devoir & par amour propre, ſi vous ne l'êtes pas par goût. Quel plaiſir de baiſer la main qui vous a ſecouru! il n'en eſt qu'un plus flatteur; c'eſt de trouver une occaſion plus eſſentielle d'effectuer votre reconnoiſſance; mais ne profitez pas de cette occaſion ſeulement pour vous débarraſſer du fardeau que la reconnoiſſance impoſe aux cœurs médiocres, joüiſſez de cette occaſion dans toute la plénitude de la volupté, & tous les momens de votre vie.

La corruption des tems a donné à la généroſité tant de ſupériorité ſur la reconnoiſſance, que mille actes de reconnoiſſance n'en valent pas un de généroſité. Soyez éternellement reconnoiſſant, & ne croyez jamais vous être ſuffiſamment acquité du bienfait reçu: ſongez au contraire que, ſi la fortune vous interdit le plaiſir d'être effectivement généreux, votre reconnoiſſance multipliée peut vous tenir lieu de généroſité.

Vous avez d'eſſentielles obligations à un

petit nombre de vrais amis, qui n'ont pas rougi de s'opoſer pour vous au torrent de l'iniquité? Que de ſoins, que de mouvemens en votre faveur! ils vous ont ouvert leur maiſon & leur bourſe; en un mot tous vos intérêts, tous vos beſoins ſont devenus les leurs. Ha! ſi vous avez le cœur droit, quelle doit être la durée & la vivacité de votre reconnoiſſance! mais la fortune toujours contraire ne vous laiſſe que des ſentimens, & avec les plus loüables deſirs & l'attention la plus délicate, votre reconnoiſſance eſt toujours ſtérile, on eſt même en droit de douter ſi vous en avez, parce que vous êtes dans l'impoſſibilité de la marquer par des faits; belle matiére à réſignation.

Vos affaires viennent de changer de face; peut-être devez-vous cette révolution de fortune à votre patience dans les diſgraces, & à l'eſprit d'équité qui vous domina toujours? Vîte, profitez des momens, ils ſont bien chers & bien précieux pour vous; devinez & prévenez tout ce qui peut faire plaiſir à ceux qui vous ont obligé, fourniſſez à ceux qui vous reclament les mêmes ſecours que vous avez reçûs de ceux que vous avez reclamez. Bien loin de faire dire de vous que les honneurs changent les mœurs, épuiſez à l'égard de vos bienfaiteurs tout ce qu'ils doivent attendre de l'homme le plus reconnoiſſant, & ſoyez à l'égard des autres généreux, mais, ſi j'oſe le dire, généreux juſqu'à la prodigalité. Quand on a été plus malheureux qu'on ne devoit l'être, on ne ſçauroit devenir trop généreux. Souvenez-vous toujours que la reconnoiſſance & la générosité ſont les articles ſecrets, & les conditions

tions tacites de votre racommodement avec la fortune. Tels ſont les droits de la vertu, que tôt ou tard elle eſt récompenſée, fût-ce par miracle : ils ne ſont pas nouveaux en faveur des ames d'un ordre ſupérieur. Je n'ai rien lû qui m'ait plus touché, ni qui m'ait tant fait ſentir le mérite de la généroſité & de la reconnoiſſance, qu'un événement preſque miraculeux dans l'Hiſtoire de François premier, par Varillas. Je doute qu'on le liſe, ſans adorer la Providence, ſans eſpérer en elle, & ſans reſpecter, autant qu'on le doit, les hommes vraïement vertueux.

Guillaume du Belley, Marquis de Langey, mérite bien par les ſervices importans qu'il a rendus à l'État d'être placé parmi les hommes illuſtres. Intrépide dans la guerre, faiſant honneur aux plus grands poſtes, conſommé dans les négociations les plus délicates, vertueux pour la ſeule vertu, auſſi magnifique dans les actions ſourdes que ſuperbe dans celles qui demandoient de l'éclat : Tel étoit M. de Langey. Reconnoiſſons le doigt de Dieu dans ce qui lui arrive, & devenons à cet exemple plus généreux & plus reconnoiſſans. Voici ce que dit Varillas.

„ La ſeule commiſſion expédiée à propos „ fut celle de Langey vers les Princes de „ l'Empire, pour leur repreſenter qu'ils „ étoient Juges nez entre l'Empereur & „ ſes Feudataires, lorſqu'il s'agiſſoit de „ maintenir les inveſtitures anciennes ; & „ que le Roi Très-Chrétien ſoumettoit à „ leur Tribunal ſes droits & ceux de ſes „ enfans ſur le Duché de Milan.

„ L'humeur bienfaiſante de Langey le „ tira

„ tira dans ce voyage du plus grand danger
„ qu'il ait couru de ſa vie, & ſous lequel
„ il eût infailliblement ſuccombé, ſi Dieu
„ ne l'eût reſervé pour d'autres négocia-
„ tions où il auroit plus de gloire à mé-
„ riter, & moins de riſque à courir. L'Em-
„ pereur étoit averti, par les Emiſſaires
„ ſecrets qu'il avoit en France, du voyage
„ que Langey devoit faire en Allemagne :
„ & la paſſion de ſe venger de ce Gentil-
„ homme, qui lui avoit fait le plus grand
„ mal qu'il pouvoit recevoir en ruïnant la
„ Ligue de Suabe, & l'intérêt qu'il avoit
„ d'empêcher qu'il n'en formât une entre
„ la France & les Proteſtans d'Allemagne,
„ furent deux motifs aſſez puiſſans pour fai-
„ re réſoudre ſa perte. On eut l'adreſſe de
„ le peindre ſans qu'il s'en aperçut, & d'en-
„ voyer de ſes portraits ſur toutes les fron-
„ tiéres d'Allemagne, avec commande-
„ ment de l'arrêter de toutes maniéres. Le
„ Rhin ſur-tout fut bordé de gens de guer-
„ re, à qui l'on avoit donné de ſes por-
„ traits, avec ordre de ſe défaire de la per-
„ ſonne qu'ils repreſentoient. On n'a pas
„ ſçû préciſément ſi Langey étoit bien in-
„ formé du péril dans toute ſon étenduë,
„ ou s'il le négligea par l'intrépidité qui lui
„ étoit naturelle, & par ſon zéle ardent
„ pour le ſervice de la patrie ; mais il eſt cer-
„ tain qu'il arriva ſans obſtacle à Audernac,
„ où il avoit réſolu de paſſer le Rhin. La
„ Providence divine, qui le conduiſoit com-
„ me par la main, avoit diſpoſé ſes af-
„ faires de ſorte, que la premiére perſon-
„ ne qui le reconnut dans la Ville, fut un
„ Gentilhomme d'Allemagne qu'il avoit
„ obligé

obligé dans une conjoncture assez rare pour être ici remarquée.

Ce Gentilhomme avoit porté les armes en France sous le Comte Guillaume de Furtemberg, & s'étoit vû réduit à la dernière misére par la perte de son bagage & de ce qu'il avoit d'argent ; il s'étoit adressé dans un état si déplorable à Langey, qui retournoit alors de son premier voyage d'Allemagne, & l'avoit prié, d'un ton & d'un visage où la pudeur paroissoit assez, de l'assister dans sa misére. Langey ne le connoissoit point du tout, mais il ne laissa pas d'être touché de pitié, soit qu'il remarquât dans la physionomie du Gentilhomme ce je ne sçai quoi qui surprend agréablement, ou que son génie travaillât dès-lors à lui procurer un ami dont la reconnoissance hérosque lui devoit être si nécessaire : il tira de sa poche six piéces d'or, & les donna au Gentilhomme avec une joïe qui rendoit sa charité encore plus considérable qu'elle ne l'étoit d'elle-même. Le Gentilhomme prit les piéces d'or, en ajoutant à son remercîment un souhait très-ardent, de ne pas mourir ingrat ; & l'occasion s'en offrit plûtôt qu'il ne pensoit.

Il avoit obtenu de l'Empereur la principale commission d'observer la marche de Langey vers le Rhin, & toutes les troupes, qui avoient été expédiées de ce côté-là, étoient subordonnées à la sienne. Il l'avoit acceptée sans sçavoir que celui dont il s'agissoit, étoit son bienfaiteur, parce que Langey en l'obligeant de

si

„ ſi bonne grace, s'étoit obſtiné à lui ca-
„ cher ſon nom. Il crut bien d'abord en
„ recevant le portrait de Langey, qu'il
„ avoit de la reſſemblance avec l'homme
„ à qui il étoit redevable ; mais outre que
„ la reſſemblance n'étoit pas exacte, le
„ portrait n'étant qu'une copie aſſez im-
„ parfaite, & le gentilhomme ne s'étant
„ donné ni le tems ni la peine de faire ſur
„ ſa penſée toute la réflexion qu'elle méri-
„ toit ; ce ne fut qu'au moment qu'il aper-
„ çût Langey dans la ruë, qu'il reconnut
„ dans la même perſonne ſon bienfaiteur,
„ & celui dont on lui avoit commandé de
„ ſe ſaiſir mort ou vif. La généroſité, dont
„ il ſe piquoit, ne lui permit pas de déli-
„ bérer s'il lui ſauveroit la vie ; il eut ſeu-
„ lement peur d'en être empêché par ceux
„ qui avoient le même ordre que lui, s'ils
„ venoient à paſſer par-là ; & cette ſeule
„ conſidération le retint d'embraſſer Lan-
„ gey. Il ſe contenta de le ſaluer en Fran-
„ çois, & de le prier qu'il lui pût dire deux
„ mots dans une maiſon qu'il lui montra.
„ Langey qui ne connoiſſoit point le Gen-
„ tilhomme, & ſe défioit de tout, dou-
„ ta d'abord s'il devoit avoir cette com-
„ plaiſance pour un inconnu ; mais ſa bon-
„ ne fortune lui inſpira un moment après
„ d'écouter ce qu'on avoit à lui propoſer.
„ Il ſuivit le Gentilhomme dans la maiſon,
„ & ſe laiſſa enfermer avec lui dans une
„ Chambre. Alors le Gentilhomme, après
„ avoir ſondé en vain s'il étoit connu,
„ ſe découvrit, & dit à Langey, qu'il lui
„ vouloit montrer qu'il n'avoit pas obligé
„ un ingrat. Il lui découvrit enſuite le deſ-

„ ſein

„ſein formé de le perdre, & lui en montra „l'ordre ; il lui fit comprendre l'impoſſibili„té où il étoit de pourſuivre ſa route ſans „être pris ou tué, ce qui ne ſeroit qu'une „même choſe, dont il conclut, & tâcha „de lui perſuader qu'il devoit retourner „France, ſur l'offre qu'il lui fit de faciliter „ſa retraite par des adreſſes ſûres & ſe„crettes.

„Langey, après avoir remercié ſon ami, „lui repartit en ſa maniére courte & cou„pée, qu'il devoit ſa vie à ſon païs, que „le Roi ſon maître lui avoit commandé „d'aller encore deſabuſer les Allemans des „impoſtures dont ils étoient prévenus ; „qu'en acceptant cet emploi il avoit bien „prévû qu'il ne pouvoit éviter la mort „ſans une aſſiſtance de Dieu toute parti„culiére ; mais qu'il s'y étoit réſolu, & „qu'il n'y avoit que la mort ou la priſon „capables de l'arrêter.

„Ce Gentilhomme ravi d'une intrépi„dité ſi héroïque, repliqua en même ſti„le, qu'il ne tiendroit pas non plus à lui „qu'il ne ſervit ſa patrie, en contribuant „à deſabuſer les Allemans ; que l'exem„ple de vertu que Langey lui montroit, „étoit trop beau pour n'être pas ſuivi, „quand même il en devroit couter la vie, „& qu'il prétendoit au moins participer „à la gloire que Langey alloit acquérir, „en facilitant ſon voyage. Il lui remontra „enſuite, qu'en quelque endroit qu'il al„lât, il ne pourroit éviter d'être décou„vert, s'il n'aportoit les précautions qu'il „alloit lui marquer. Elles conſiſtoient à „renvoyer le ſeul Domeſtique qui le ſui-

voit,

„voit, & à recevoir en ſa place de la main „du Gentilhomme un Valet de confiance „qui le viendroit prendre à l'entrée de „la nuit, le feroit marcher tant qu'elle „dureroit, & le méneroit repoſer le jour „ſuivant dans une maiſon champêtre de „connoiſſance, où il ſeroit en ſûreté. Que „le même Valet auroit ſoin de le conduire ainſi toutes les nuits, & de lui trouver de ſemblables gîtes, juſqu'à ce qu'il „fût arrivé ſur les terres du Duc de Saxe, où il n'auroit plus rien à craindre. „Langey connoiſſant, par l'expédient que „ſon ami lui propoſoit, le deſir ſincére „dont il brûloit de le ſervir, s'abandonna „à ſa conduite, & l'éprouva auſſi heureuſe que fidèle, non-ſeulement pour le „voyage de Saxe, mais encore pour le „retour.

Cet événement ne me laiſſe plus rien à dire de la reconnoiſſance & de la généroſité: il en fait l'éloge, il en donne l'exemple, il en impoſe la loi. On y reconnoît même l'abregé de toutes les vertus; grandeur d'ame, juſteſſe d'eſprit, ſage confiance, ſage précaution, zèle ardent pour ſa patrie, fidélité inviolable pour ſon Roi, tout cela ſe trouve dans un même trait.

Je vais aprofondir, par le portrait d'un grand Homme, l'impreſſion que je crois avoir commencé de faire ſur vous par le détail d'une grande action.

Je ne ſçai rien de mieux pour former le caractére d'un jeune homme que de lui mettre ſouvent de grands modèles devant les yeux Les exemples touchent plus que les maximes. Il eſt vrai que rien ne ſeroit

plus

plus propre à porter à la vertu que les maximes de Marc-Antonin, ſi l'on ne trouvoit encore un plus puiſſant motif dans ſes exemples. Liſons ſans ceſſe les réfléxions morales de ce grand Empereur ; mais liſons & relliſons en même-tems tous les traits de ſa vie : en voici quelques-uns qu'on me permettra de raporter ici ; j'aime à ramaſſer tout ce qui peut inſpirer du goût pour les vertus dont je demande la pratique. Malheur à nous, ſi après avoir médité Marc-Antonin, nous ne ſommes ni plus juſtes ni plus reconnoiſſans, ni plus généreux.

Marc-Antonin étoit conſtant & modeſte, grave & complaiſant, clement & juſte, auſſi indulgent pour les autres que ſévére pour lui-même, inſenſible à la vaine gloire, inébranlable dans les deſſeins qu'il formoit, toujours après y avoir bien penſé & jamais par paſſion ni par caprice, ennemi des flatteurs, pieux ſans affectation, modéré en toutes choſes, toujours égal, ſoumis à la raiſon, incapable de déguiſement, toujours en garde contre l'amour propre, jamais ni impatient ni inquiet, très-prompt à pardonner les plus grandes fautes quand elles ne regardoient que lui ſeul, & inexorable quand la derniére néceſſité, c'eſt-à-dire, l'intérêt du public, le forçoit à les punir. Il avoit toujours en vûë le bien de l'Etat en tout ce qu'il faiſoit, & jamais ni ſon plaiſir ni ſon intérêt, ni ſa gloire particuliére : enfin, il ſuivoit en tout la juſtice & ne diſoit jamais que la vérité.

On ne ſçauroit lire le diſcours que Marc-Antonin fit à ſes principaux Officiers aux aproches de la mort, ſans être tendrement

touché,

touché, ſans être même édifié. On y découvre toute la force de ſon eſprit, toute la grandeur de ſon ame, tout ſon goût pour la juſtice, & le deſir devorant qu'il avoit d'inſpirer ce goût à ſon fils, qui trop jeune encore pour profiter des leçons d'un ſi digne pere, négligea même d'imiter ſes exemples, & devint un compoſé monſtrueux de tous les vices.

Enfin, celui qui nous a fait le beau preſent de la vie de Marc-Antonin, ajoute, qu'il mourut, laiſſant un regret infini à ceux de ſon ſiécle, & un ſouvenir éternel de ſa vertu à la poſtérité.... Il ſembloit que ſa gloire, que la félicité de l'Empire, que tout fut mort avec Antonin. Les uns l'appelloient leur pere, les autres leur frere; ceux-ci leur vaillant Capitaine, ceux-là leur bon Empereur, leur Prince prudent, ſage, & le modèle de toutes les vertus, &, ce qui eſt très-rare, parmi tant de milliers d'hommes qui lui donnoient tous des loüanges différentes, il n'y en avoit pas un ſeul, qui ne dît la vérité. Le Sénat & le peuple l'adorérent avant même que ſes funérailles fuſſent achevées; & comme ſi c'eût été peu de choſe que de lui élever une ſtatuë d'or dans la chambre Julienne, & de lui décerner tous les honneurs divins, on déclara ſacriléges ceux qui n'auroient pas dans leur maiſon, ſelon leur fortune, ou un portrait, ou une ſtatuë d'Antonin.

CHAPITRE VI.

S'attendre à l'iniquité des hommes & aux caprices du ſort. Du trop d'attache aux richeſſes. De la modération dans le deſir de faire fortune. Du choix d'un état de vie. De la diſſipation ; du bon uſage du crédit, de l'autorité & du bien. Conſerver de la fermeté dans les diſgraces.

IL eſt bien peu d'Antonins dans le monde. Préparons-nous de bonne heure à l'iniquité des hommes, & attendons-nous aux caprices du ſort, ſi nous ne voulons pas être les dupes des événemens. La fortune eſt une folle, paſſons-lui ſes extravagances. Il eſt un peu plus difficile de s'accoutumer à l'injuſtice, mais plus nous ſouffrons de l'iniquité, plus il eſt doux de ne la pas commettre.

Si nous ſommes bien nez, nous reſtons perſuadez juſqu'à vingt ans qu'il n'y a pas un malhonnête homme ſur la terre ; & parce que nous avons été mieux élevez que le commun des hommes, nous nous figurons que notre bonheur croîtra toujours. Ces deux préjugez ſont bien flatteurs : pourquoi faut-il qu'ils ſoient faux ? De ſi douces erreurs ne nous ſéduiſent pas long-tems. A peine notre âge avance que nous nous embarquons imperceptiblement dans un genre de vie dont les détails nous expoſent à devenir preſque toujours la victime de la dureté, de la cruauté, de la trahiſon, des faux jugemens, en un mot, de toute l'iniquité, ou du moins de la bizarrerie des hommes, & de tous les caprices de la Fortune.

Amaſ-

Amaſſez en chemin faiſant & par précaution aſſez de bon eſprit, aſſez de vertu, pour pouvoir un jour vous familiariſer avec la patience; le tems viendra que vous en aurez beſoin. Cette prophétie n'eſt pas réjoüiſſante, mais elle eſt vraye. Je ſouhaite pourtant que l'expérience ne vous en convainque pas, & que la patience, qu'il eſt toujours néceſſaire d'acquérir, ſoit pour vous une vertu de ſurabondance.

Si jamais l'injuſtice renverſe vos projets, empoiſonne votre mérite, vous préfére d'indignes concurrens; ſi elle entame votre patrimoine, ſi elle attente à votre réputation, à votre honneur, vous vous ſçaurez bon gré d'avoir médité par avance ſur l'iniquité des hommes & ſur l'inconſtance de la fortune. Il n'y a que les malheurs auſquels on pouvoit naturellement ne ſe pas attendre, qui puiſſent déconcerter l'homme fort & prudent; prévenez cette ſurpriſe, faites par prévoyance proviſion de fermeté; que la réfléxion ſuplée à l'expérience. Les coups prévûs bleſſent moins.

Comment concilier deux maximes également ſages, qui paroiſſent contradictoires? Se préparer à ne trouver preſque point de juſtice dans le monde, & penſer bien d'autrui: rien de plus facile. Penſons mal des hommes en général, penſons bien de chaque homme en particulier

En effet nous ferions de la prudence une vertu monſtrueuſe, ou plûtôt un vice affreux, ſi elle nous portoit à nous défier tellement de tous les hommes, que nous craigniſſions toujours de trouver dans chacun d'eux un méchant homme, un traître, un fripon;

fripon ; nous ne ſçaurions nous former une telle idée, ſans détruire les principes & du Chriſtianiſme & de notre propre bonheur. Nous ſommes donc interreſſez pour le tems & pour l'avenir à penſer bien de ceux avec leſquels nous avons à vivre ; & ſi les jugemens que nous en portons ſont faux, que ce ne ſoit que pour leur être trop avantageux ; mais en même tems attendons-nous à trouver dans le monde peu de bonne foi, peu de probité, peu de deſinterreſſement, peu de vérité, peu de juſtice.

Ce ſentiment que nous devons avoir du monde en général porte un grand fruit, quand nous ſouffrons une iniquité ; mais il demande un tempéramment ; c'eſt de ne nous pas faire ſouffrir par avance de l'idée d'une injuſtice que nous n'eſſuyerons peut-être pas. Vous ne ſçauriez montrer plus de petiteſſe d'ame, qu'en vous défiant de tout le genre humain ; vous ne ſçauriez montrer moins d'eſprit, qu'en vous fiant à tout le monde.

Si vous êtes bien convaincu que la probité & la bonne foi ne ſont plus les vertus favorites des hommes, vous ne ſerez point deſolé quand on vous joüera un mauvais tour. Mais je croyois cet homme-là le plus honnête homme du monde ? Mais je le croyois mon ami, mais il étoit mon parent, & mon proche parent ? Tout cela peut ſervir à juſtifier votre confiance ; mais enfin, penſez une bonne fois pour toujours, que chez la plûpart des hommes l'intérêt eſt au-deſſus de tout ſentiment d'amitié, de parenté, de probité.

Je vous trouve dans la conſternation ; qu'avez-

qu'avez-vous ? On vous a manqué de parole, on vous a juré le faux, on vous a ſupplanté dans vos vûës au moment même qu'on vous promettoit de les ſeconder ? Souffrez patiemment, & ne vous plaignez que de vous-même d'avoir crû que les hommes étoient vrais.

Un Créancier vous preſſe ; cependant il regorge de bien, & il vous ſçait dans une criſe affreuſe : ſi vous ne le payez promptement, vous allez périr. Déja les diligences ſe multiplient, meubles, immeubles, tout lui convient ? Vîte, empruntés, vendez s'il le faut, & le ſatisfaites ſans murmurer. Il eſt riche & dur, c'eſt l'uſage.

Quoi, vous ſoûpirez pour un procès perdu ! je conviens que vous ne deviez pas le perdre ; on vous a fait une injuſtice criante de deshonorer votre terre à propos de rien, quand vous aviez fourni des titres inconteſtables. Il ſautoit aux yeux que vous ne deviez rien de la ſomme à laquelle vous êtes condamné : on vous devoit des éloges, & l'on vous blâme d'avoir protegé votre parent, votre ami, votre voiſin, votre domeſtique. Vos Juges vous promettoient merveilles ; mais enfin, une belle femme a ſéduit votre Raporteur. Et de quoi ſoupirez-vous ? Que n'apreniez-vous à perdre à propos, c'eſt un gain ſûr ; que n'évitiez-vous de plaider à quelque prix que ce pût être, & ſi le mal étoit inévitable, que ne vous attendiez-vous à l'iniquité, vous ne ſoupireriez pas.

De toutes les injuſtices auſquelles nous ſommes en butte, il n'en eſt point qui coute plus à digérer que celle que nous ſouffrons de

de la part des hommes ſur qui nous avions le plus de droit de compter. Plus la main qui frape eſt chére, plus le coup eſt ſenſible; & tel eſt le malheur de la condition humaine, que ce qui dévroit nous procurer les plus grandes douceurs de la vie, eſt ſouvent la ſource de nos chagrins les plus cuiſans. La femme la plus vertueuſe ne trouve pas toujours un mari raiſonnable, l'époux complaiſant & attentif n'eſt pas toujours le plus aimé, le pere le plus tendre travaille ſouvent pour de mauvais ſujets, & l'ami le plus fidèle trouve quelquefois qu'il ne s'étoit attaché qu'à un inconſtant, ou à un ingrat. Dans tous ces cas, recourez à la réſignation, armez-vous d'une patience mâle, voilà l'antidote: mais faut-il ſouffrir par précaution d'un mal qui peut ne pas arriver? Non, je viens de le dire. Que faut-il donc? s'attendre à tout, & ne rien craindre.

Il n'eſt pas décidé ce qui mettra votre patience à de plus rudes épreuves, ou l'iniquité des hommes, ou l'infléxibilité du ſort. Pour réſoudre la queſtion, il faudroit ſçavoir la qualité de l'injuſtice, le degré de malheur, & quelle eſt votre diſpoſition: d'ailleurs, il eſt une infinité d'événemens où l'injuſtice des hommes produit les diſgraces de la fortune; que celui-là eſt à plaindre ſur qui le malheur & l'injuſtice s'acharnent comme de concert! Quand l'un & l'autre ſemblent ſe réünir pour travailler à votre deſolation, il ne vous importe guéres de ſçavoir qui des deux y a le plus ou le moins de part. N'uſez pas la force qui vous reſte en vaines conſidérations, en méditations ſéches, ſtériles & accablantes. En

des cas moins preſſans, & quand vous n'aviez qu'un ennemi à combattre, je vous ai conſeillé la réſignation & la patience ; ici vous en avez deux, & j'ai deux remèdes à vous propoſer : tandis que la criſe dure, méditez la belle maxime d'Horace, *levis fit patientiâ* ; & ſi l'on met votre patience à trop d'épreuves, fortifiez-la par cette réflexion ſi conſolante du même Auteur, *non ſi malè nunc, & ſic olim erit.*

Si la fortune ne s'eſt point encore attachée à vous perſécuter ; ſi vous n'en avez eſſuyé que quelque bizarrerie, qui ne ſuffiſe pas pour vous faire conclure que vous êtes né vraïement malheureux, vous regarderez comme le plus grand malheur de votre vie la premiére injuſtice que vous aurez à ſoûtenir ; c'eſt une erreur, & c'eſt l'erreur de votre probité, qui croyoit la probité commune. Détrompez-vous par la réflexion, avant que d'être obligé de vous détromper par l'expérience ; ne croyez pas être ſouverainement malheureux, parce que vous ſouffrirez plus d'une injuſtice, ſongez que c'eſt une condition preſque néceſſaire de l'humanité. Ne croyez pas non plus être l'homme du monde le plus à plaindre, parce qu'il arrivera quelque dérangement dans vos biens. Un incendie, un débordement, des années ſtériles, la perte d'un procès, la ſupreſſion d'une charge, la mort d'un patron, de grandes maladies, voilà des revers & des malheurs : mais avez-vous dû vous attendre en cette vie à une félicité fixe & complette ? détrompez-vous ; le monde n'eſt le Paradis terreſtre que pour une très petite poignée de gens, qui payeront peut-être bien cher un

jour

jour les délices de leur pélerinage : & d'ailleurs, dans ce monde, combien des millions d'hommes cent & cent fois plus malheureux que vous !

Il eſt des revers de fortune de tant d'eſpéces, que vous ne ſçauriez les éviter tous : & il n'eſt point d'homme qui ne ſoit la dupe de l'idée qu'il ſe forme du monde en y entrant. D'abord on ne marche que ſur des fleurs, tout rit, tout eſt beau ; on attend d'une charge, d'un emploi, d'une alliance, l'agrément de mener une vie, qui pour devenir plus rangée n'en ſera pas moins réjoüiſſante. Un état plus indépendant, plus brillant, une fortune plus arrondie, des plaiſirs plus ſûrs, plus réglez, plus innocens, tout cela vous tente & vous ſéduit. Mais en vous affranchiſſant d'une eſpéce de dépendance, vous n'avez pas penſé à celle dont vous alliez vous charger ; vous ne regardiez que dans un point de vuë fort éloigné les ſoins de votre ménage, les amertumes de cet emploi, les peines de cette charge ; vous n'avez point compté ſur la diminution que pourroit ſouffrir votre fortune par vos propres folies, par une augmentation néceſſaire de dépenſe, par la révolution des choſes, par les élémens, par vos malheurs, par l'iniquité des hommes : enfin, des chagrins réels prennent la place de vos eſpérances chimériques, & vous ſouffrez d'autant plus vivement, que vous vous êtes plus lourdement trompé dans votre calcul. Vous ſouffririez moins, ſi l'on vous avoit accoûtumé à compter juſte.

Ce Miniſtre vous ouvre ſon cabinet, & il vous promet mille bons offices ? La mort vous l'enléve dans le tems qu'il alloit effec-

tuer ſes promeſſes, peut-être même le voyez-vous ne vous aimer plus : vos défauts ou vos ennemis vous ôtent ſa bienveillance. Ce pere, qui fut peut-être le meilleur pere de ſon ſiécle, & par un juſte retour le pere le plus tendrement aimé ; pere ſur la vieilleſſe duquel vous aviez fait de ſi loüables projets de reſpect & de reconnoiſſance : La fortune lui devient contraire, ou un mal contagieux va vous l'arracher. Ce fils unique eſt le premier motif de vos ſoins, & le ſeul objet de votre eſpérance ? il ſe tourne au mal, ou vous le perdez quand vous en aviez beſoin pour vous ſoûtenir. Ce proche parent étoit devenu votre ami intime ? Heureux & rare événement dont j'ai pourtant vû plus d'un exemple ! Vous n'aviez enſemble qu'un cœur, qu'un eſprit ; la conformité de vos ſentimens & de vos maniéres étoit un garant infaillible que vous vous aimeriez juſqu'au tombeau ; & ce terme paroiſſoit fort éloigné pour vous, qui étiez jeunes l'un & l'autre ? la fiévre vous le ravit, & il ne laiſſe qu'un fils qui craint de vous connoître, ou une veuve qui vous perſécute. Que d'amertumes au lieu des douceurs que vous attendiez !

La perte de nos proches eſt une perte irréparable : dès-là elle peut nous cauſer une douleur bien ſenſible ; mais, quand vous ſerez dans le cas, ſouvenez-vous de ce beau mot : Il n'y a qu'une premiére mort, non plus qu'une premiére nuit, qui ait mérité de l'étonnement & de la triſteſſe.

Je ſçai que le chagrin de perdre notre parent ou notre ami, peut devenir plus vif par les circonſtances particuliéres. L'âge peu avancé

avancé qui ne nous faiſoit pas prévoir un accident ſi funeſte, ces ſecours de toute eſpéce ſur leſquels nous comptions, ce commerce de ſentimens délicats qui nous eſt interdit pour toujours; que de malheurs dans un même malheur! Mais n'ai-je point tort de propoſer aux hommes, comme un des plus grands malheurs de leur vie, la mort de leurs proches, de leurs amis? Ce ſentiment eſt-il donc le ſentiment général? Non, la plus legére perte que nous ſouffrons dans nos biens, nous jette dans une plus grande conſternation que la mort de notre ami. Pourquoi cela? Chez la plûpart des hommes la bonté du cœur eſt une foibleſſe, l'eſprit d'intérêt eſt une vertu.

Laiſſons vivre les hommes à leur fantaiſie, plaignons-les, & corrigeons-nous; peſons tout, non au poids de la cupidité, mais dans la balance de la juſtice, mais ſelon les régles de la raiſon. Conſultons-en tout la prudence, non cette prudence fauſſe qui s'empare du bandeau de la fortune pour nous fermer les yeux, mais la prudence chrétienne & raiſonnable, qui nous aprend à nous procurer & à nous conſerver les beſoins de la vie, ſans nous rendre inſenſibles à ceux d'autrui; qui nous aprend à prévoir les diſgraces, à connoître nos vrais avantages, & à modérer nos deſirs.

Vous ſouffrirez bien moins de l'iniquité des hommes & des révolutions de la fortune, ſi vous n'avez qu'un attachement raiſonnable aux richeſſes. Que l'avare en faſſe ſon Dieu, cela eſt juſte; mais que le goût outré pour le bien infecte preſque tous les hommes, c'eſt ce que j'ai peine à conce-

viendrez à ſauver votre cœur, ſi vo
vez deſabuſer votre eſprit. N'oublie
ces trois maximes : Ce qui eſt deſiré
jours plus agréable que ce qui eſt p
un homme qui ne deſire point un
n'eſt pas moins heureux que celu
poſſéde : Rien de mortel pour un c
mortel.

Ajoûtez à cette réfléxion celle d'
teur très délicat. Il dit au ſujet du n
raiſonnement.

A l'avare il peint l'opulence
Comme le ſeul ſuprême bien,
Et dans le ſein de l'abondance,
Par la frayeur de l'indigence,
Il le réduit à n'avoir rien.

L'attachement trop vif aux rich
de toutes les paſſions la plus honte
plus tyrannique, & la plus nuiſible
qui en eſt poſſédé ; c'eſt le vice le p
honorant, & celui qui conduit à pl
juſtices. Il marque tout à la fois un

qui n'eſt qu'équivoque pour un prêteur uſuraire, eſt un crime effectif pour un honnête homme.

Comparez un moment le treſor d'un homme ſage au treſor d'un *harpagon*. L'un avec peu eſt toujours riche, l'autre eſt toujours pauvre au milieu de l'abondance; l'un eſt toujours égal, toujours tranquile, toujours noble & libéral; l'autre eſt toujours agité, toujours allarmé, toujours conſumé de frayeurs & de craintes, deſirant toujours, ne joüiſſant jamais, toujours empriſonné dans ſa turpitude comme dans un cachot noir, où il ſe refuſe l'aumône à lui-même; l'un eſt toujours heureux, l'autre toujours malheureux. C'eſt donc le jugement ſain, le bon eſprit, le bon cœur, en un mot, c'eſt la ſageſſe, & non le plus de bien, qui nous procure par la tranquilité de l'ame la véritable abondance, le vrai bonheur, & les vrais plaiſirs.

J'oſe apeller la Bruyére l'Evangéliſte de la probité & de la raiſon; je ne citerai qu'un ſeul de ſes traits ſur les faiſeurs de fortune. Il y a, dit-il, des ames ſales, paîtries de bouë & d'ordure, épriſes du gain & de l'intérêt comme les belles ames le ſont de la gloire & de la vertu, capables d'une ſeule volupté, qui eſt celle d'acquérir ou de ne point perdre, curieuſes & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs debiteurs, toujours inquiétes ſur le rabais ou ſur le décri des monnoyes, enfoncées & comme abîmées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne ſont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni Chrétiens, ni peut-être des hommes. Ils ont de l'argent.

Au contraire, voyez cet homme cité partout pour un homme fort, pour un homme ſage : il n'eſt pourtant que raiſonnable, & vous pouvez l'imiter. Le tonnerre a foudroyé un pavillon de ſon château, la mortalité a dépeuplé ſa bergerie, la grêle a moiſſonné ſes guérêts ; il ſe conſole de ce qu'il a perdu, par ce qui lui reſte ; & loin de faire un procès aux élémens, aux accidens, il moraliſe avec ſes amis, & ſe réjoüit en moraliſant. Il s'étoit accoûtumé à méditer ſur l'inconſtance de la fortune, il s'étoit préparé aux événemens, fruit merveilleux de la réfléxion.

Entrez dans la maiſon de ce vieux Citadin. De la cave au grenier, tout eſt coffre-fort chez lui ; il n'a jamais ſçû offrir un verre d'eau à perſonne ; mais, s'il eſt incapable de faire du bien, il eſt en place à pouvoir nuire. Il eſt ſans enfans, il a trente mille livres de rente : tout vieux qu'il eſt, il a de la ſanté ; cependant il eſt abîmé dans la douleur, toute la ville le complimente. Quel eſt donc le grand malheur qui fait trembler pour ſa vie ? Il lui eſt mort un cheval de caroſſe de vingt-cinq écus. Image naturelle de l'avarice, mieux peinte encore dans ces Vers de la Motte.

Montre-nous l'avarice à l'œil ſombre, au teint blême,
Ardente à ſe tyranniſer,
Et qui craint follement de perdre le bien même,
Dont elle ne veut point uſer.

Quand on a été une fois vaincu par l'avarice, on ne peut jamais ſortir de ſes fers ; c'eſt

c'eſt un contrepoids au mérite qui fait pancher la balance. Ce vice ſeul ſuffit pour faire tomber dans le ridicule, des gens qui ſe feroient diſtinguer par de bonnes qualitez.

L'homme moins vicieux que l'avarice, mais toujours né petit, murmure pour un verre caſſé. L'homme né grand ſuporte avec tranquilité une perte conſidérable. Le premier ne demande point aux hommes de la délicateſſe dans les procédez, pourvû qu'ils le laiſſent dans ſa petiteſſe, & qu'il ne ſoit point en bute à leur injuſtice; il a moins de plaiſirs, mais il ſouffre moins. Le ſecond, qui a vû brûler ſa maiſon de ſang froid, eſt inconſolable de ce que ſon ami ne lui a pas tenu parole. Que n'étudioient-ils le monde? L'ame manque à l'un, l'uſage à l'autre; ni l'un ni l'autre ne ſont ou tout-à-fait heureux, ou tout-à-fait malheureux.

Celui-là eſt preſque toujours tout-à-fait heureux, qui, pénétré de bonne heure des ſages conſeils d'Horace, ſçait s'éloigner du tracas des affaires, & cultiver tranquilement le champ de ſes ayeuls; qui ſçait ſe croire aſſez richement meublé en revoyant ſur ſa table la ſaliére à l'antique que ſon pere lui a laiſſée comme un monument précieux de la modération des premiers tems; qui ſçait mépriſer l'inutile & joüir du néceſſaire, & qui, content avec un bien médiocre, voit, à l'abri de la tranquilité & du deſintéreſſement, tous les naufrages qui ſe font ſur la mer orageuſe de la fortune. Grands poſtes, biens immenſes, les hommes vous ſouhaiteroient-ils avec tant d'empreſſement, s'ils étoient capables de cette diſpoſition intérieure, qui procure tout enſemble la

ſatisfaction, le repos & la ſûreté.

Le Chêne ambitieux malgré ſa fermeté
Tien peu contre Eole irrité,
L'humble roſeau craint moins l'orage.
L'heureuſe médiocrité,
Qui plaît à l'homme ſage,
Aſſure ſa félicité.

Dans la médiocrité on ſe régle, on ſe meſure, on ſe contient; mais les grandes richeſſes conduiſent ordinairement à la pauvreté par le mauvais uſage qu'on en fait. Cette médiocrité eſt d'un grand prix pour ceux qui connoiſſent la valeur & l'uſage des choſes. Je ne ſçais qu'un plus grand bien, c'eſt la modération des deſirs.

Sçavoir joüir de ce qu'on a,
Ne rien ſouhaiter au-delà,
Ne craindre en ſes procès l'argent ni la cabale,
Un bon livre, un ami, voilà le vrai bonheur;
La modération du cœur
Eſt la pierre philoſophale.

Ce grand Roi, le modèle de tous les Rois, ce ſouverainement honnête homme, autant le pere que le maître de ſes peuples, Henri IV. avoit le cœur droit & l'eſprit juſte. Du faîte des grandeurs, qui l'embarraſſoient pourtant moins qu'un autre, il faiſoit l'éloge de cette heureuſe médiocrité: il trouvoit heureux le Gentilhomme, qui, avec dix mille livres de rente, ſçavoit vivre loin de la Cour. Que cette réflexion eſt judicieuſe! Prenez-en l'eſprit. Henri IV. plus ſoldat & plus vainqueur qu'Alexandre, n'en étoit

pas

pas moins le plus pacifique & le plus débonnaire de tous les Princes. Il avoit auſſi tout l'eſprit du monde, & on ne ſçait lequel l'emporte de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il a fait. Qu'il penſoit bien! mais il parloit en grand Roi.

Heureux, diſoit Quinault, qui peut être
aſſuré
De diſpoſer de ſon cœur à ſon gré!
Mais plus heureux celui qui, dans ſa ſoli-
tude,
Sans deſirs, ſans inquiétude,
Se conſole d'être ignoré.

Je ne prétens pas pourtant nuire à l'émulation; mais enfin quand on eſt guéri des grandes paſſions, & revenu de l'étourderie; quand le cœur eſt libre, & que la raiſon eſt dans tout ſon plein; quand on réfléchit ſolidement, & qu'on connoît toute la valeur de l'indépendance; ha! que l'ame eſt tranquile, que les jours ſont beaux, que les nuits ſont douces, que la vie coule legérement! Je ſuis perſuadé que c'eſt à cette tranquilité intérieure que l'Abbé Régnier a dû le plaiſir de joüir de toute ſa ſanté & de tout ſon eſprit, même au-delà de quatre-vingt ans.

Soumis aux loix, libre du reſte,
Je me ſuis propoſé toujours
De ſuivre le tranquile cours
D'une vie égale & modeſte,
Où m'accommodant à mon ſort
Ne comptant pour rien de paroître,
Et de mes deſirs rendu maître,
Je vécuſſe à moi-même en attendant la mort.
Maintenant graces à mon âge,

Graces à la droite raiſon,
Qui ne luit jamais davantage
Que dans notre arriére ſaiſon;
Exempt de crainte, exempt d'envie,
Satisfait d'un modique bien,
Je commence à mener la vie
D'un homme qui n'aſpire à rien.
Je ne fais la cour à perſonne,
De la paix de l'eſprit je goûte les plaiſirs,
Et je joüis dans mon automne
De l'indépendance que donne
Le retranchement des deſirs.

Ces maximes ſont excellentes; elles ne diſpenſent pas pourtant les peres de famille, moins libres que l'Abbé Régnier, de tout ce qu'ils doivent à leurs enfans. Je ſupoſe ces devoirs ſagement remplis: mais l'homme devenu tout-à-fait maître de lui-même, doit devenir peu à peu maître de ſes mouvemens. Il doit commencer par en émouſſer le *corroſif*, & s'élever par degrez juſqu'à des objets dignes de ſes réfléxions. Parvenu à cet état heureux & paiſible, combien trouve-t-il à plaindre ces cœurs tumultueux, toujours inquiets, toujours agitez, à qui la religion, la raiſon, la paix intérieure & le bon eſprit paroiſſent des chiméres?

Celui qui n'eſt que malheureux peut ne l'être qu'en partie, & ne l'être pas toûjours; mais les événemens n'ajoûtent guéres aux malheurs de l'avare. Il ne laiſſe rien à faire à l'injuſtice des autres, ni aux revers de la fortune; il porte au fond de ſon cœur les premiers principes de toute diſgrace, de toute iniquité; iniquité, dont il ſe punit lui-même, puiſqu'il eſt tout à la fois l'auteur & l'exécuteur

l'exécuteur de ſon ſuplice. Son ame de bouë lui fournit cent fois par jour de nouvelles cauſes & de nouveaux moyens de ſouffrir.

Je n'ai point d'aſſez vives couleurs pour bien peindre l'avarice. Heureux ſi je vous ai fait ſentir que par ce vice vous ſeriez toujours malheureux, toujours deshonoré. Dès que vous n'aimerez le bien que pour en faire un honnête uſage, vous n'en ſouhaiterez l'accroiſſement qu'avec modération. Si l'injuſtice, ſi les revers, ſi des malheurs domeſtiques ont dérangé vos affaires, ſi vous n'avez pas trouvé dans vos ſucceſſions le bien que vous en attendiez, mettez vos talens en œuvre; profitez du crédit de vos patrons, je le veux bien & je vous le conſeille; mais ſouvenez-vous toujours que la fortune n'eſt qu'une capricieuſe : tout ce qui porte ce caractére, ne mérite pas un grand attachement. La fortune même dans ſa bonne humeur n'eſt auprès de la modération des deſirs que ce que les coquettes & les folles ſont auprès des femmes raiſonnables.

L'honneur & la ſageſſe impoſent de grandes reſtrictions au deſir de faire fortune. Les conditions paroiſſent dures; mais dans le vrai rien ne doit être pénible quand il s'agit de réprimer la vivacité d'un deſir auſſi dangereux. Tout bien qui vous expoſe au murmure intérieur de votre ame, à la critique des cenſeurs, & à ſentir l'amertume des revers, n'eſt qu'un bien aparent. Tâchez de faire fortune : mais ſoyez toujours conſolé ſi vous ne la faites pas; toujours gracieux, toujours bienfaiſant ſi vous la faites; toujours infiniment délicat ſur les moyens, infiniment circonſpect dans l'action

tion. Quoi de plus propre à vous conſoler de ne pas obtenir ce qui vous eſt dû, que de voir accorder à cent faquins ce qu'on ne leur doit pas? Mais auſſi c'eſt un plaiſir bien flatteur pour un Miniſtre, que de réprimer l'avidité d'un inſatiable pour rendre un honnête homme heureux.

Si, toutes réfléxions faites & faites judicieuſement, vous prenez le parti de vous embarquer, choiſiſſez le meilleur vaiſſeau, attendez le vent favorable, mettez à la voile, voguez; mais en route ne perdez jamais de vuë la carte du vrai honneur. Il vaudroit mille fois mieux périr dans le port, que d'aller briſer contre les écuëils de l'avidité & du gain ſordide. Souvenez-vous ici de ce que j'ai dit dans le Chapitre précédent ſur le parti de la Robe.

La fortune de la guerre eſt ſans contredit la plus belle de toutes. Si les périls ſont plus grands & plus fréquens, la gloire qui en réſulte les ſurmonte; & tout eſt poſſible à l'homme d'honneur, qui aime autant qu'il le doit ſa Patrie & ſon Roi. Il n'eſt queſtion que de ſçavoir expoſer ſa vie, & d'allier la prudence à la valeur. Si vous parvenez aux grands honneurs & aux grands biens, ſçachez joüir des uns avec modeſtie, des autres avec bonté.

Mais que cette fortune eſt difficile à faire, qu'elle exige de vertus! Il faut de la ſoupleſſe avec des ſentimens nobles, de l'œconomie & de la généroſité, de la fierté ſans arrogance, de la valeur ſans emportement: il faut de la ſageſſe, de la vigilance, de la patience & de l'exactitude: il faut ſe ſouvenir toujours de ſa naiſſance pour éviter la baſſeſ-

ſe

ſe & la crapule, & ſans s'en prévaloir jamais avec ſes ſupérieurs ni avec ſes égaux : il faut ſi bien régler ſa dépenſe qu'on ne paſſe pas pour un emprunteur, encore moins pour un eſcroc. J'aime fort qu'un Garde-marine ſe rapelle ſouvent la fortune d'un Duqueſne & d'un Jean Bart parmi nous, d'un Trump & d'un Ruiter chez les Hollandois, & d'un Drac chez les Anglois. Mais qu'il y penſe toujours par émulation, jamais par envie. Qu'il aprenne d'eux à vivre ſouvent de biſcuit : tous les commencemens ſont pénibles.

Un pere chargé d'enfans fait des efforts pour les placer ; ſi quelques-uns paroiſſent nés pour la guerre, il met tout en œuvre pour leur procurer de l'emploi. Qu'un de ſes fils, bien pénétré des bontez de ſon pere, n'en abuſe pas, qu'il ait toujours devant les yeux l'état de ſa fortune & de ſa famille, qu'avec une dépenſe ſagement meſurée il ſe faſſe eſtimer de tout ſon corps : en ce cas le pere charmé ſent redoubler ſa tendreſſe paternelle : de nouveaux efforts ne lui coutent rien, il s'épuiſe avec plaiſir, il achete : & c'eſt la porte de l'avancement. Au contraire, qu'un étourdi mange avec une actrice, ou perde au lanſquenet l'argent deſtiné pour ſa campagne : qu'un fanfaron ſe faſſe purger quand il faut monter à l'aſſaut : qu'un efféminé s'adonize quand il faut marcher à l'ennemi : qu'un débauché ne recrute pas ſa troupe : qu'un orgueilleux ou un brutal ne faſſe jamais ſa cour à ſes ſuperieurs : qu'un mutin inſulte ſes camarades : tous ſe font chaſſer. La guerre eſt l'Ecole du vrai Mérite : quand on a bien fait cet aprentiſſage, à la fin, pour peu qu'on ait de bonheur,

heur, la fortune enrichit la vertu, & la gloire la couronne.

Tout perſuadé que je ſuis que le métier de la guerre eſt de tous les moyens celui qui ſuplée le plus honorablement au défaut de patrimoine, je ne vous conſeille d'embraſſer ce parti qu'autant que vous vous ſentez l'inclination & les diſpoſitions néceſſaires pour le ſuccès. Tous les hommes ont une vocation. Si on ſe ſent le talent qui lui eſt propre, & qu'en ſoi la vocation ſoit loüable, on doit s'y livrer. L'honnête homme trouve des reſſources dans la plume comme dans l'épée. Tout état où l'on brille a de grands agrémens, & fournit des reſſources au mérite.

Mais prenez garde de vous tromper dans l'idée que vous vous faites, & de votre vocation à un état de vie, & des talens que vous vous ſupoſez pour en remplir éminemment les devoirs. Un goût trop vif n'eſt pas un motif qui doive vous déterminer à un choix ſi important. Ne prenez pas non plus pour des diſpoſitions naturelles, ce que l'amour propre vous dit en votre faveur. Il eſt bien plus sûr de vous en raporter à vos amis qu'à vous-même; ils vous connoiſſent mieux que vous ne vous connoiſſez; ils vous doivent toute leur attention, toutes leurs lumiéres. La Religion & le vrai honneur préſideront toujours à un conſeil auſſi déciſif. Conſultez encore votre nom, la ſituation de vos affaires, la portée de votre génie, la trempe de votre cœur; examinez, & du côté de l'ame, & du côté de l'eſprit, par quelle eſpéce de mérite vous pouvez aller plus loin. Aprés toutes ces précautions

tions ſagement priſes, dès que votre choix eſt fait, raportez-y tous les moyens d'avancement que vous avez au-dehors, & que la perfection dans votre état attire vos premiers ſoins, & faſſe toujours votre principale étude. On eſtime un bon Ouvrier, on abhorre un méchant Juge.

Les ſervices qu'on rend à ſa patrie, de quelque eſpéce qu'ils ſoient, ſont toujours glorieux, & il eſt bien flatteur de devoir ſa fortune à ſes ſervices. Connoiſſez-vous l'Europe & les reſſorts qui font mouvoir chaque Puiſſance ? avez-vous le génie aſſez délié pour manier des affaires délicates ? ſçaurez-vous perſuader l'homme épais & défiant, pénétrer les vûës d'un autre plus adroit & l'amener lui-même à vos fins, démêler & flatter les intérêts cachez du Miniſtre qu'on vous mettra en tête ? ſerez-vous ferme avec l'un, condeſcendant avec l'autre, poli, doux, inſinuant, libéral avec tous, aſſez maître de vos humeurs & de vos goûts pour ſçavoir également & vous réjoüir & vous ennuyer pour le plus grand bien de votre miſſion, & pour pouvoir, s'il le faut, donner des Fêtes brillantes, même en aprenant la mort de votre frere ? A toutes ces conditions allez négocier chez les Nations voiſines, ſoutenez-y la gloire de la vôtre ; montrez-vous digne Miniſtre d'un grand Roi, & que l'intérêt de votre patrie ſoit le premier de vos intérêts. On fait toujours une fortune aſſez grande, quand on ſe fait une grande réputation.

L'éloquence vous offre une réputation & une fortune moins dépendante des accidens. Ce n'eſt pas un gain sûr que de cultiver la bienveillance d'un protecteur, & c'eſt

un

un profit clair que de cultiver ſes propres talens. Allez au Barreau faire trembler le menſonge, l'artifice & l'iniquité; portez-y tant de force & de juſteſſe, que le Juge, encore capable d'émulation, rougiſſe de ne pouvoir vous imiter, & que l'Auditeur judicieux, charmé de vous entendre, connoiſſe toute l'excellence du grand don de la parole toujours conſacré à la juſtice & au triomphe de la vérité. Cicéron, quoi qu'iſſu d'une Maiſon illuſtre, doit ſon plus grand nom au Barreau, & Annibal ne fut pas plus eſtimé à Carthage que Démoſthène chez les Grecs.

Mais pourquoi faire le tort à la valeur de ne compter entre deux Orateurs qu'un Capitaine? pourquoi faire le tort aux Romains, d'aller chercher Annibal pour comparer l'éloquence & la valeur? & pourquoi m'embarquer dans des comparaiſons ſi délicates? Corneille, qui dans ſon beau ſurprend, ſaiſit, ravit, enléve; le grand Corneille, à qui tout eſt permis, n'oſe pourtant eſſayer le parallèle de Céſar & de Pompée; & parce que dans Corneille cette timidité eſt divine, il croit devoir la prêter aux Dieux indécis eux-mêmes ſur le mérite de ces deux Rivaux, du ſort deſquels dépendoit le ſort du monde.

Le Deſtin ſe déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a réſolu du beau pere & du gendre.
Quand les Dieux étonnez ſembloient ſe partager,
Pharſale a décidé ce qu'ils n'oſoient juger.

Ne pourroit-on pas, à l'exemple de Corneille, ſupoſer que ces mêmes Dieux, ſi long-tems indécis entre Céſar & Pompée, furent toujours & ſont encore partagez ſur le

le mérite de la valeur & de l'éloquence ? En effet, quelle attention n'ont-ils pas à former dans le même-tems les grands Orateurs & les Héros ? Démoſthène vient avec Alexandre : Cicéron vient avec Céſar : les Godeaux, les Fléchiers, les Bourdaloués, les Boſſuets, les Fénelons, & vingt autres ſont venus avec Loüis XIV. Mais que l'éloquence ne tire pas avantage de cette multitude, elle avoit beſoin du grand nombre pour atteindre juſqu'à la gloire du Héros ?

Outre cette indéciſion des Dieux dont Cornèille enrichit ſon Poëme, je trouve encore les mêmes traits de différence entre l'éloquence de Démoſthène & celle de Cicéron, qu'entre la valeur d'Alexandre & celle de Céſar ; comme ſi le Ciel, pour tenir en tout point la balance égale, avoit pris ſoin d'oppoſer une éloquence foudroyante à une valeur téméraire, & de n'oppoſer, par le même eſprit de juſtice, qu'une éloquence forte, mais gracieuſe à une valeur qui oſoit tout, mais qui n'étoit que hardie.

Ce parallèle ſur le prix de la valeur & de l'éloquence peut être juſtifié par un beau mot qui a été dit pour honorer la mémoire de feu M. de Nîmes, à l'occaſion de l'Oraiſon funébre de M. de Turenne : *Les grands noms de Turenne & de Fléchier s'éterniſeront l'un & l'autre dans un diſcours, où la poſtérité la plus éloignée verra la gloire du Conquérant confonduë avec celle de l'Orateur.*

Vous contenterez-vous d'exemples qui ne conviennent qu'au Barreau ? Le Montholon Avocat ne fut pas moins reſpecté, ne parut pas moins grand, que le Montholon Garde des Sceaux. Patru n'eſt pas mort riche

riche, mais il a vécu content, ſans deſirs, honoré, & ſon nom vivra toujours.

L'épée, les négociations & le Barreau ſont les ſeuls moyens de fortune, auſquels je crois qu'on doit ſe réduire, parce qu'ils ſont plus compatibles avec la nobleſſe des ſentimens dont on ne doit jamais s'écarter, & parce que nous ſommes moins en danger de nous ſoüiller l'ame & l'imagination du deſir infâme d'accumuler de l'argent : D'ailleurs, quels autres moyens aurions-nous ? l'Egliſe ? mais on eſt indigne de vivre, ſi l'on ne prend le parti de l'Egliſe que dans l'eſpoir d'y faire fortune, ou d'y trouver le néceſſaire. A la bonne heure, ſi une grande piété ſoutenuë d'un grand mérite y procure des dignitez utiles; mais les mérite-t-on ces dignitez, ſi elles ſont le fruit de la ſollicitation & de la prévoyance ? L'orgueïl ou l'avarice doivent-ils être les motifs qui conduiſent à l'Autel ? Confondra-t-on le Sanctuaire & le Bureau ? Aura-t-on indifferemment pour l'un & pour l'autre mêmes vûës, mêmes deſirs : & portera-t-on dans le miniſtére le plus auguſte & le plus ſaint, des idées de corruption & de baſſeſſe qu'on a peine à ſoufrir dans les conditions les plus mépriſables?

Les Anglois ont dans leur politique un trait de ſageſſe qu'on ne ſçauroit aſſez eſtimer. Comme on y peut dans les familles les plus diſtinguées retourner des plus grands emplois au commerce, on monte ſans orgueïl du commerce aux premiers emplois. Je ne ſçai pas pourquoi le commerce eſt moins en honneur parmi nous. Trouve-t-on moins de probité, moins de franchiſe & moins d'eſprit chez un bon Marchand que chez la plûpart des

des gens de qualité ? La fortune qu'on doit au commerce n'eſt-elle pas reconnuë pour juſte, pour innocente, pour la moins équivoque ? Celui qui la fait, ne doit-il pas raſſembler en lui une droiture infinie, une grande intelligence, beaucoup d'habileté & de bonheur? Quelle eſt donc la raiſon qui interdit à un homme de qualité une reſſource d'un ſi grand prix, & pourquoi rougit-on d'être fils d'un Marchand ? N'eſt-ce point-là un des plus grands torts de notre Nation ?

Je crois que le commerce & la guerre concourent également à la gloire d'un Etat, & qu'il eſt auſſi convenable aux intérêts d'un grand Roi d'enrichir ſes ſujets que de reculer ſes frontiéres. La France n'eſt pas d'une fort grande étenduë, cependant le Roi eſt peut-être le plus puiſſant de tous les Potentats. L'Europe en eſt plus convaincuë que jamais : Un long repos n'amollit point nos guerriers, & le commerce entretient toujours l'abondance. M. Colbert a mieux connu que perſonne toutes les reſſources d'un commerce floriſſant. Quoi de plus beau que de pouvoir nous paſſer de l'Etranger par l'établiſſement de nos Manufactures, & de voir partir de nos Provinces maritimes mille & mille vaiſſeaux qui vont commercer juſqu'au bout de l'Univers ? L'art militaire toujours en vigueur, la culture des autres arts & du meilleur terrain du monde, la ſage police au-dedans, & au dehors l'étenduë du commerce : voilà, ce me ſemble, les parties principales d'un grand gouvernement, & nous en joüiſſons.

Peut-on regarder comme un petit ſujet dans un Royaume celui qui, par une probité infinie, ſe fait eſtimer de toutes les Nations?

J'ai

J'ai connu un homme qui, né peut-être avec cinquante mille francs de patrimoine, a laiſſé pluſieurs millions à ſes enfans. Ses enfans ont fait paſſer dans l'épée & dans la robe les profits d'un commerce utile & reſpecté : des filles d'une conduite admirable mariées avec diſtinction : des fils alliez à de grandes Maiſons, & montez par la valeur à des poſtes ſuperbes : peut-on ſouhaiter rien de mieux ? Combien de riches Négocians ont fourni à des ſouverains de très-grands ſecours dans des ſituations embarraſſantes? Sommes conſidérables, cavalerie remontée, vaiſſeaux de tranſport, tout ſert à raffermir un Trône ébranlé, ou à réprimer l'orgueïl d'un ennemi téméraire.

Si vous avez l'eſprit & l'humeur aſſez ſouples pour pouvoir vous former à un genre de vie un peu plus aſſujettiſſant, vous pouvez vous aprocher des Princes. Mais ſi vous vous attachez à la perſonne d'un Prince, que ce ſoit à celui en qui vous connoîtrez le plus de vertu. Ce parti demande plus de qualitez qu'on ne penſe. Il fait honneur, il fournit des reſſources, & peut conduire plus loin qu'on ne s'en étoit flatté. Mais enfin conſultez-vous bien, ne vous trompez pas en vous conſultant, & ſouvenez-vous toujours que, ſi tous les biens de la vie ont une aparence qui attire, ils ont quelque défaut réel qui rebute. On ne ſçauroit éviter ce mélange dans tous les genres de bonheur qu'on ne doit pas à la paix intérieure & à la modération des deſirs. On demandoit à un homme de la Cour comment il s'y étoit tant avancé : il répondit : *injurias ferendo, & gratias agendo.*

Le

Le malheur de votre naiſſance & la fatalité de votre étoile vous ont réduit préciſément à rien, & vous êtes d'un tempérament ſi foible, que vous ne ſçauriez porter le mouſquet ? Je vous entends ; vous voudriez bien vous jetter dans les affaires : mais avez-vous bien compté ? Ne vous reſte-t'il point quelque petit coin de terre où vous puiſſiez vous-même conduire le ſoc de votre charuë ? N'avez-vous pas le plus petit talent ? N'avez-vous point un ami ? Ne connoiſſez-vous point ſur la terre un ſeul homme qui ſoit bien faiſant ? Cherchez bien, vous trouverez quelque reſſource ; & la moindre des reſſources vaut mille & mille fois mieux que des tonnes d'or qu'on amaſſe en grapillant. On peut dire de la fortune comme de l'amour, qu'on ne paſſe jamais de l'imagination à la réalité ſans y perdre.

Le Cordonnier ſiffle ſa linotte, le Manœuvre chante en ſervant les Maçons, vous ne verrez point l'homme d'Affaires chanter en amaſſant.

Quelque voye qui ſe preſente à vous de faire fortune, quelques moyens que vous choiſiſſiez, à quelque point que vous ſoyez parvenu, ſouvenez-vous toujours de l'état où vous étiez en commençant, & tenez-vous prêt à toute heure d'y retourner ſans chagrin. Cette diſpoſition ne ſera pas difficile à acquérir, ſi vous ſçavez vous garantir de trop d'attachement aux richeſſes ; & ſi vous faites tout le cas que vous devez des dons de l'ame, vous ne tomberez point dans l'eſclavage de l'avidité. Pour vous en garantir plus ſûrement, ajoûtez à tout ce que je dis de l'avarice, ce beau trait de M. Rouſſeau. Oüi

côté il mettoit tout le ſuperflu
t imaginer pour flatter les ſens, &
urs il ne laiſſât de lumiére, de goût
on que ce qu'il en faut préciſément
e pas réduit à la nature des bêtes;
rt choiſiriez-vous ? O ! aveugle-
hommes ; tous pourroient être
hoiſir le meilleur, & preſque tous
it leur droit d'aîneſſe pour un plat
s. Je relis toujours avec un plaiſir
ce ſouhait de M. de la Motte :

r, cent fois heureux, ſi de votre
ité
'obtiens les biens que je deſire;
r pur, un ſens droit, une ferme ſanté,
du vin, des amis, & ma lire.

rop d'attache aux richeſſes déter-
lques-uns à prendre d'indignes
le faire fortune, il en eſt d'autres
ar diſſipation s'impoſent une eſpé-
ceſſité de recourir à ces mêmes
; en ce cas, la néceſſité n'eſt plus
ſe, puiſqu'on ſe l'eſt volontaire-
parée. Gardez-vous donc de l'ava-
s ne vous gardez pas moins de la
é.

rai que la diſſipation n'eſt pas auſſi
lement mépriſée que l'avarice,
elle eſt au moins de quelque utilité
es, aux flateurs & aux paraſites.
ſt un riche honteux, qui ne s'occu-
ire ſentinelle nuit & jour auprès
ette. Il ſe cache, & cache ſon ar-
mme le pauvre honteux cache ſa
l vit ſeul ; c'eſt un homme déta-

ché de la ſociété civile, c'eſt un criminel iſolé : au contraire, le Prodigue fait parade de ſon déréglement, il eſt entouré de faux amis & de fourbes qui feignent de l'adorer en le mépriſant ; il reçoit l'encens d'une foule de libertins, d'adulateurs, & de mandians galonnez; & le ſot qu'il eſt, il ne s'aperçoit pas qu'il troque ſon bien contre des loüanges meurtrières, parce qu'il ſe nourrit dans ſa débauche du ſuffrage empoiſonné de ces miſérables prôneurs qui ſe nourriſſent eux-mêmes de ſon patrimoine.

Mais ſi la diſſipation a le petit avantage ſur l'avarice, d'oſer plus effrontément ſe montrer ; avantage pourtant qui n'eſt qu'aparent, & qui ne dure qu'un quart-d'heure: auſſi eſt-il vrai que l'avare ſe fait des plaiſirs de la privation même qu'il s'impoſe ; au lieu que le diſſipateur par ſa folle joüiſſance ſe prépare des remords éternels. La prodigalité conduit néceſſairement à une mandicité imprévûë celui qui s'y laiſſe emporter, il eſt bien-tôt obligé d'avaler la honte d'être à charge aux autres. Mais toute reſſource lui manque, ceux qu'il a défrayez ne le connoiſſent plus. Des amis plus nobles, qui l'auroient ſecouru s'il n'avoit été que malheureux, l'abandonnent. Il ne ſçauroit ſe ſouffrir lui-même ; le ſouvenir de ſa premiére ſituation le déchire à tous momens : chaque beſoin de la vie lui fait ſentir avec plus de vivacité l'amertume de ſa ſituation preſente ; & ſes beſoins qui ſe renouvellent tous les jours ſont autant de reproches muets, mais bien convaincans, de l'horreur de ſa conduite ; mille fois plus malheureux que l'avare, parce qu'il ſent tout ſon

malheur,

malheur, parce que ſa retraite eſt forcée, parce qu'il ſouffre d'autant plus d'être dénué de tout, qu'il a trop inconſidérément joüi. Le diſſipateur n'uſe pas de ſon bien, il en abuſe : & ce qui fait ſentir toute l'énormité de ſon déréglement, c'eſt qu'après s'être rendu indigne de l'eſtime des honnêtes gens, il n'excite pas même la compaſſion de l'homme le plus généreux. Si la charité parle encore en ſa faveur, du moins elle ne diminuë pas le mépris qu'il inſpire.

Qu'on ne s'y trompe pas, le prodigue n'eſt point un homme bienfaiſant. Un jeune fou qui diſſipe ſon bien ne connoit point les bonnes actions. On en voit qui font des dépenſes prodigieuſes en ſottiſes de toute eſpéce, qui laiſſeroient périr un malheureux pour un écu. Au contraire, l'homme qui aime vrayement les bonnes actions conſerve ſon bien pour être toûjours en état d'en faire, pour ne ſe point manquer à lui-même, pour n'être point à charge aux autres. Non! la diſſipation n'eſt rien moins que l'effet de la libéralité, c'eſt un deſordre de l'eſprit qui nous ôte le jugement & le goût, & qui nous porte ſans diſcernement & ſans choix à mille dépenſes extravagantes; c'eſt un dérangement de conduite qui ſaiſit indiſtinctement tous les moyens de nous rendre miſérables. La prodigalité deshonore l'eſprit, comme l'avarice deshonore le cœur. Celle-ci nous fait ignorer juſqu'au nom de toutes les vertus; celle-là nous en interdit l'uſage. Par l'une nous nous refuſons le néceſſaire; par l'autre nous parvenons à l'impoſſibilité de nous donner nos beſoins; toutes deux également ennemies de la vraye vertu.

Tel eſt le progrès de la corruption ſur le cœur de l'homme, que ce qui n'eſt que défaut ne tarde guéres à dégénérer en vice: cependant nous ne nous tenons point en garde contre ce funeſte progrès ; notre défaut dominant nous flatte, comment nous en défier? Nous ne craignons rien tant que de nous bien connoître. Le prodigue ne ſe croit que libéral, l'avare ne ſe croit que ménager. C'eſt ainſi que l'amour propre toûjours adroit réünit dans le même point d'aveuglement deux caractéres diamétralement opoſez. Défiez-vous de toute épargne qu'on peut blâmer ; défiez-vous de toute libéralité qui eſt hors de place ; tirez de l'avare & du prodigue de quoi former votre caractére. Soyez vraïement, ſoyez toujours & tout enſemble ce que tous deux ſe flattent d'être, & ce qu'ils ne ſont pas ; ne ſoyez jamais ce qu'ils ſont.

Si l'on ſupoſoit de l'impoſſibilité à réünir les deux qualitez de ménager & de libéral, mais en même-tems ſi l'on vous donnoit la liberté d'opter entre l'une & l'autre, je vous conſeillerois de faire pancher la balance du côté de la libéralité. Je ſçai que l'exceſſive libéralité ſe ruïne comme le feu en conſumant la matiére qui la doit entretenir ; mais enfin, défaut pour défaut, je ſouffrirois moins de vous voir trop peu que trop d'œconomie, perſuadé que ſur le chapitre de la dépenſe l'étourdi juſqu'à un certain point peut retourner à la raiſon par des réfléxions que la néceſſité impoſe, & qu'au contraire l'avare s'enfonce toujours de plus en plus dans le bourbier. Mais pourquoi imaginer des incompatibilitez chimériques entre les dons

de

de l'ame & ceux de l'eſprit ? Le bon ordre eſt le don de l'eſprit, le don d'être bienfaiſant eſt le don de l'ame. Réüniſſez les ces dons. Si la prodigalité & l'avarice ſont des contraires qui s'excluent & qui ſe détruiſent, il n'en eſt pas de même des vertus ; pas une, s'il m'eſt permis de parler d'une vertu comme d'une propoſition, n'eſt la contradictoire de l'autre : eſt-ce que la valeur exclut le pardon d'une offenſe ? eſt-ce que l'homme ſage ne ſçauroit être enſemble homme d'ordre & bienfaiſant ?

Entre l'avarice & la diſſipation, qui de toutes les extrêmitez ſont les plus vicieuſes, il eſt un milieu judicieux qu'on peut attraper : mais prenez garde que de ce milieu juſqu'aux extrêmitez il ſe trouve deux grands intervales ; l'intervale de la libéralité à la diſſipation eſt rempli de projets vains & vagues, de folles eſpérances, de confiances mal fondées, d'entrepriſes extravagantes, de confuſion & de deſordre dans ſes affaires, d'affectations ridicules à faire plus qu'on ne peut, de généroſitez mal placées, de marchez inconſidérez, de partis pris ſans délibération, de l'aſſemblage de tous les mauvais goûts, de fureur pour les nouveautez, de fantaiſies trop tôt ſatisfaites ; en un mot de dépenſes hazardées, dont la fortune ſouffre, & dont l'ame ne profite pas.

L'intervale de l'œconomie bien entendu à l'avarice, eſt rempli de ſoucis, d'inquiétudes, de défiances & de frayeurs inutiles qui ferment l'entrée à toute autre réflexion ; de lamentations ennuyeuſes ſur le malheur des tems & ſur les non-valeurs ; de petites attentions & des vuës baſſes ; de régularité

ſervile à ſe rendre compte de preſque rien; de détails deshonorans; de fauſſe prudence qui fait faire moins qu'on ne doit ; d'une mauvaiſe politique qui ſçait promettre toujours & ne donner jamais; de timides indéciſions ſur des bagatelles ; d'éloignement pour tout ce qui peut faire plaiſir aux autres; d'attachement exceſſif à tous ſes droits, & de ſévérité outrée à les pourſuivre ; de dureté envers tout le genre humain ; d'épargnes honteuſes & de petiteſſes qui font pitié, qui ne groſſiſſent guéres la fortune, & dont l'honneur un peu délicat ſouffre beaucoup.

Evitez comme la peſte ces deux extrêmitez qui font horreur; mais ce n'eſt pas aſſez, évitez encore les deux intervales ; la ſottiſe eſt à droite, la honte eſt à gauche; ne tombez pas, ayez toujours le contrepoids en main, ne perdez pas votre milieu de vuë. Quel eſt donc ce milieu? Eſt-ce un point, eſt-ce un trait de ligne? Je ne ſçaurois le définir; c'eſt ce je ne ſçai quoi dont ſont faits les excellens caractéres, & les je ne ſçai quoi ne s'expliquent point. C'eſt un compoſé de bon eſprit & de bon cœur : ſi c'eſt une ligne, c'eſt la ligne de la vertu : ſi c'eſt un point, c'eſt le point de perfection.

Le bon uſage du crédit & des richeſſes ne ſeroit-il point le milieu dont je parle? En effet, les richeſſes & le crédit ſont les moyens les plus infaillibles, & de la volupté que je déteſte, & de la volupté dont je fais l'éloge. Corrompez-vous l'innocence, vendez-vous la juſtice, trafiquez-vous indifféremment la tyrannie & les graces? Le pouvoir & le bien ſont de grands maux. Conſolez-vous l'affligé, ſecourez-vous le malheureux,

reux, aimez-vous à prôner ou à placer le mérite, obligez-vous pour le ſeul plaiſir d'obliger, êtes-vous toujours en garde contre les préjugez, contre les préventions, contre la ſollicitation? alors la fortune & l'autorité ſont des grands biens : le ſeul uſage en fait donc le prix ; donc la perfection conſiſte principalement dans le bon uſage.

Il eſt ſi naturel à l'homme de ſe livrer à tout ce qui le flate, qu'une proſpérité toûjours égale, l'abondance, les honneurs & le crédit lui paroiſſent le ſouverain bien ; & voilà l'erreur. Ce ſont des biens, il eſt vrai, mais des biens que ſouvent l'uſage rend plus nuiſibles à l'homme que ce qu'il apelle des maux. On abuſe de ces biens ; l'ame s'engourdit & devient peſante ; tout ſert d'occaſion au vice : l'oiſiveté en imagine les moyens, la dureté, l'orgueil ou la moleſſe cherchent à les ſatisfaire, & le preſent tient lieu de tous les tems. A tant d'ennemis, à tant de dangers, nous ne ſçaurions opoſer que notre vertu. Mais que peut cette vertu, déja trop impuiſſante ſur nous, quand tous nos ſens flatez ſe liguent contr'elle, quand il faut luter ſans ceſſe contre les charmes ſéduiſans d'une conſtante proſpérité ? plier l'humeur, dompter la volonté, amortir le feu du tempéramment, modérer ſes deſirs, Vertu, ce ſont-là vos miracles ordinaires, mais rendre juſte & bienfaiſant un riche accrédité, c'eſt votre chef-d'œuvre.

On parvient à tout par les richeſſes & par la libéralité; mais le bon ménage eſt la ſource la plus pure des richeſſes. Ce n'eſt pas la poſſeſſion, mais le ſentiment des biens qu'on poſſéde qui fait notre bonheur; il eſt

encore vrai que poſſéder beaucoup de biens ne procure pas le repos qu'on trouve à n'en point deſirer : donc la modération des deſirs eſt le plus grand de tous les biens ; il eſt auſſi le plus durable. Enfin, ſi nous ſommes riches, ſoyons libéraux & bien faiſans ; que ſert l'abondance ſans la libéralité, qu'à faire changer le bien de nature, & à reſſerrer ce qu'on doit répandre ?

A Dieu ne plaiſe que j'empoiſonne les dons du Prince & les preſens de la fortune ; ce ſont des biens réels pour celui qui les a méritez. Mais, s'ils ne fourniſſent point de nouvelle matiére aux bonnes actions, s'ils ſont inutiles à la vertu, s'ils n'aident pas à la cultiver & à la mettre en œuvre, s'ils la laiſſent ſtérile, &, qui pis eſt, s'ils la corrompent, ils deshonorent tout à la fois le gratifié & le bienfaiteur, ils perdent tout leur mérite, ils dégénérent & ne me paroiſſent plus ce que je les croyois : je crains le fleuve qui ſe déborde, je mépriſe la riviére qu'on voit ſourdre & s'abîmer au même endroit. Je préfére le fumier, qui engraiſſe la terre, à de prétendus avantages qui ſoüillent la vertu.

Les heureux du ſiécle ſont placez entre l'abus & le bon uſage, comme les miſérables entre la patience & le deſeſpoir : je ne ſçai pas s'il eſt auſſi facile de joüir ſans abus, que de ſouffrir ſans murmure : je n'ai pas fait uſage de la premiére vertu : je crois cependant que celui qui ſçait ſouffrir, ſçauroit joüir ; & que celui qui ſçait bien joüir pourroit ſouffrir. L'élévation des ſentimens, & la ſupériorité de l'ame procurent ces deux dons dans un même degré. Cela ſupoſé, la

patience

patience dans les peines, & le bon uſage des richeſſes, ſeront moins deux vertus différentes, que les fruits d'une même vertu différemment exercée : la fortune eſt un jeu du hazard ; les événemens les plus opoſez ſont à peu près de même valeur & de même mérite, quand nous ne nous laiſſons mouvoir que par la vertu.

L'homme d'affaires mange des pois verds à cent franc le litron, tandis que le batteur en grange mange du pain d'orge : tous deux vivent, & celui ci digére mieux, dort mieux que celui-là. De même la bonne & la mauvaiſe fortune fourniſſent divers alimens à la vertu.

L'homme vertueux garde dans les diſgraces ſa fermeté, ſon égalité, ſa douceur ; il attend ſans impatience la révolution ; ſi elle n'arrive pas, tout le monde y perd, & ſa vertu n'y perd rien ; ſi elle arrive, ſes parens, ſes amis, ſes voiſins, ſes domeſtiques, les pauvres, tout le monde y gagne : que d'avantage pour la vertu ! Etes-vous riche ? donnez, répandez même, s'il le faut. Etes-vous le triſte joüet des diſgraces ? opoſez-leur le *bene præparatum pectus*. Sur-tout ne faites pas ſentir aux autres l'amertume de vos peines par l'inégalité de vos humeurs. *Rebus in arduis æquam memento ſervare mentem.*

Si l'homme puiſſant & riche ſavoure le plaiſir de faire des heureux, s'il ſaiſit avec une avidité voluptueuſe les occaſions de faire du bien, s'il les cherche, s'il les imagine, ſi la plus petite injuſtice & la dureté lui ſont horreur ; mon Dieu, que ſes jours ſont beaux, que ſes nuits ſont douces ! Sa

deſtinée devient la deſtinée publique : il eſt enſemble le maître, le pere & l'ami de tous. On ne l'aime pas, on l'adore : c'eſt un Antonin. Mais il vaut mille & mille fois mieux n'être jamais riche, que d'être un ſeul jour mauvais riche : cependant combien en eſt il ? Que dois-je donc penſer des richeſſes & du crédit ? S'ils ſont dangereux, puis-je les ſouhaiter avec tant d'empreſſement ? Si tant de gens en abuſent, puis-je ne les pas craindre ?

Les Romains avant leur corruption ſçavoient joüir modérément : le plaiſir de ſe croire les maîtres du monde leur tenoit lieu de ragoûts, d'équipage & de drap d'or; ils n'avoient rien de toutes nos folies, & nous avons quelque choſe de la leur ; mais ſi les Romains haïſſoient le luxe, s'ils aimoient la frugalité, ils ne ſçavoient pas ſouffrir ; la vanité ſupléoit à leur foibleſſe, & ils mettoient de l'héroïſme à ſe donner la mort. De cette époque juſqu'à nous on a mieux connu la vraïe vertu. Le vertueux, utile en tout état à la République, donne des exemples de bonté dans l'abondance, de patience dans l'adverſité. Mais le nombre des élûs de la fortune eſt bien petit ! il eſt donc de la prudence de ſe former plûtôt à la vertu en bute aux diſgraces, qu'à la vertu brillante par de beaux accidens.

Il pourroit arriver que le don d'uſer bien de la proſpérité ſeroit toujours pour vous un don inutile : & qu'importe ? ſi vous ſçavez ſoutenir les diſgraces, la vie vous fournit aſſez d'occaſions de pratiquer la vertu.

Quand on a bien réfléchi ſur l'iniquité des hommes & ſur l'inconſtance de la fortune, on

on convient que la fermeté dans les diſgrâces eſt une partie de la perfection, plus néceſſaire que le bon uſage des richeſſes & du crédit : mais je ſuis perſuadé que la plûpart des hommes ne ſont moins heureux que parce qu'ils ne connoiſſent pas le vrai bonheur, & plus malheureux, que parce qu'ils ſont trop ingénieux à groſſir leurs peines. Si le ſoin d'éviter l'avarice & la diſſipation, ſi la modération des deſirs, ſi un dégoût judicieux des choſes ébloüiſſantes, ſi la médiocrité de la fortune ; en un mot ſi la juſteſſe de l'eſprit & la bonté du cœur étoient les principes de notre félicité, nous nous croirions plus heureux, & nous le ſerions en effet.

Du bien ? J'en aurois [illegible] aurois aſſez;
A qui vit ſans deſirs [illegible] vantage ?
([illegible]bé *Régnier.*)

De même, ſi nous avions apris à ne compter ſur rien, ſi nous ſçavions nous attendre à tout événement & nous y accommoder, ſi nous nous préparions par avance aux revers de la fortune & aux amertumes de la vie, ſi nous avions la précaution de nous roidir contre les diſgraces les plus rudes avant qu'elles nous arrivent ; nous ne ſerions pas abattus au moindre événement, nous ne nous croirions pas ſi malheureux, & dès-là nous le ſerions moins.

Le bonheur ou le malheur ſont le partage de la vie de l'homme. Dans le bonheur, joüiſſez plus ſouvent, plus long-tems, plus innocemment ; dans le malheur, ſouffrez plus rarement, moins amérement, & [illegible] tems : en un mot, ſoyez plus

heureux dans la proſpérité, moins malheureux dans la diſgrace.

Pour être plus heureux, joüiſſez à tous momens des miracles de la nature, ſentez le prix des biens qui vous ſont les plus propres, ne vous repaiſſez point de chimères, ne laiſſez point empoiſonner le bonheur de vos jours par des deſirs vains & vagues, renfermez-vous dans votre état, reſſerrez vous dans la joüiſſance de ce qui vous apartient, contentez-vous du néceſſaire, mais du néceſſaire peſé au poids de la ſageſſe & de la modération. Si la fortune vous fait part de ſon caſuel, profitez-en; mais ne le prenez pas pour un fond inaliénable; & ſi après un ſourire d'un quart-d'heure, ſi, même après des faveurs plus conſtantes, la folle vient à vous tourner le dos, ſçachez vous retrouver où vous étiez. Voilà tout le fin de ma morale, & tout le ſortilége de ma volupté.

Je crois vous avoir déja découvert la moitié de la pierre philoſophale, en vous rendant plus heureux par la joüiſſance mieux entenduë de ce qui vous apartient. Achevons d'en déterrer le reſte, en vous rendant moins malheureux dans vos malheurs. Ce ſecret que j'apelle le grand œuvre, dépend de l'efficacité de trois réfléxions: Ne nous faiſons point de peines d'imagination. Prévoyons les vrayes diſgraces avant qu'elles nous arrivent: quand elles arrivent, ſentons-en l'utilité.

Rien de plus conſtant, qu'il eſt des diſgraces chimériques comme des maladies imaginaires. On voit des gens toujours chagrins qui n'ont pas le plus petit ſujet de

l'être;

l'être ; les uns s'affligent pour une bagatelle, & ſont toujours tout prêts à s'affliger de tout, ce ſont les faux délicats : les autres, qu'on ſeroit en droit de féliciter, paroiſſent à leurs maniéres & à leur ton de voix toujours vrayement affligez, ce ſont les grondeurs, les hommes bruſques, les humeurs atrabilaires ; & il en eſt qu'on voit paſſer dans un inſtant d'une joye outrée à une ſombre triſteſſe, ſans avoir eu lieu de rire ni de pleurer ; on leur voit des bizarreries, des mouvemens convulſifs de joye impétueuſe ou de violent chagrin qui ne ſont fondez ſur rien, & qui montrent à la fois la petiteſſe de l'eſprit & de l'ame ; ce ſont les humeurs inéga[illegible]ont je vous ai parlé. Examinez bien la prétenduë cauſe de votre chagrin, & vous verrez qu'elle ne réſide pas dans l'é[illegible]nement qui vous attriſte, mais dans v[illegible]re fauſſe délicateſſe, mais dans la dureté, & peut être dans la férocité de votre caractére, mais dans l'inégalité de votre humeur. Une femme n'a jamais rien vû de ſi laid que ſa rivale, fut-elle belle comme un Ange, & nous ne connoiſſons rien de ſi beau qu'un beau ſonge ; donc l'illuſion & la prévention ſont preſque toujours nos peines & nos plaiſirs. C'eſt ce qui a fait dire à Madame Deshouliéres en ſtile marotique,

Opinion chez les hommes fait tout.

Il eſt une eſpéce de frénétiques qui auroient toutes les raiſons du monde de ſe croire heureux ; ſanté, fortune, honneurs, ils regorgent de tous les biens : rien enfin [illegible]ppoſe ne dérange leur félicité.

félicité. Cependant vous croiriez que tout leur manque : ce ne ſont que murmures, que réfléxions inquiettes, que frayeurs extravagantes. Ils ne ſçavent point être heureux dans le bonheur; une prudence meurtriére empoiſonne toute leur vie, & la crainte de malheurs, qui, vrai ſemblablement ne leur arriveront jamais, eſt pour eux un malheur effectif. Cette bizarrerie a donné lieu à un bon mot du Chevalier de Cailli.

Par la grace du Ciel ils ne ſont pas venus
Ces maux dont vous craignez les rigueurs inhumaines ;
Mais, qu'ils vous ont couté de peines,
Ces maux que vous n'avez point eus!

Cette fauſſe prudence a été blâmée dans tous les tems par gens de bon eſprit. Si le ſtile eſt différent, la vérité eſt toujours la même. Il y a cent cinquante ans que Montagne diſoit à ſes contemporains *Nous ne ſommes jamais chez nous, nous ſommes toujours au-de-là. La crainte, le deſir, l'eſpérance nous élancent vers l'avenir, & nous dérobent le ſentiment & la conſidération de ce qui eſt pour nous amuſer à ce qui ſera, voire quand nous ne ſerons plus. Calamitoſus eſt animus futuri anxius.* Et c'eſt encore une penſée d'Horace. *Carpe diem, &c.*

Dès que notre raiſon commence à poindre, aprenons à réfléchir, à connoître les hommes, & à prévenir les événemens. Soyez aſſez ſages pour juger ſainement de tout ce qui nous arrive ; aimons-nous aſſez pour ne nous point chagriner à propos de rien ; ſoyons ſi ſociables & ſi doux, que notre commerce ne paroiſſe pas aux autres

effective ; ſoyons meſu-
emens, & gardons-nous
ment à l'autre ſi différens
que nos amis ſoient tou-
jours de décider en nous
ſoient ſe réjoüir avec nous,
nous plaindre.

les hommes les plus égaux,
même les plus gais ont
ſans ſçavoir pourquoi des
chagrin involontaires. L'eſprit
enveloppé de nuages, l'ame eſt
de & dans l'agitation ; mais
de maladie, ce dérangement
n'eſt qu'une fiévre éphéme-
êtes jamais dans la criſe,
quelque amuſement qui vous
bien de vous plonger dans le
cherchez à vous diſtraire : ces
ges ne durent pas long-tems ;
plaiſir & beaucoup de raiſon ra-
ien-tôt la bonace.

aux diſgraces réelles, & je ſou-
les chagrins les plus amers étant
erdent bien de leur amertume. Il
que toute la prudence humaine ne
nous garantir de certains malheurs.
iſons comme Horace, eſpérons que
dont nous ſommes ſurpris paſſera
& pendant qu'il dure, enveloppons-
de notre vertu.

uelque triſte que puiſſe être votre ſi-
on, ne fatiguez jamais le public du
l de vos peines. Il y a du diſcerne-
à connoître ſes fautes, de la fran-
à les avoüer, de la juſtice à les ré-
& il n'y a que de la puérilité à ſe
plaindre

plaindre de ſes malheurs. Vouloir s'en diſculper, c'eſt orgueil : en murmurer, c'eſt inſulter à la Providence.

Si vous penſez par avance à tous les accidens qui pourront vous ôter cet emploi de conſéquence, qui a fait ſi long-tems votre eſpoir le plus doux ; ſi vous penſez combien vous y aurez de chagrins de toute eſpéce à devorer ; ſi vous prévoyez tous les deſagrémens qui pourront ſuivre ce mariage que vous ſouhaitez avec trop de vivacité : ſi, au lieu de vous faire un plan de dépenſe fixe, mais ridicule, vous avez ſçu prévoir que cette terre pourroit diminuer d'un quart, que cette charge ſeroit taxée, que vos revenus pourroient ſouffrir la réduction d'un cinquiéme : n'eſt-il pas vrai que toutes ces réfléxions produiront en vous des effets merveilleux ? de la juſteſſe dans vos vûës, de la modération dans vos deſirs & dans votre dépenſe, & de la fermeté dans les diſgraces. Il n'eſt permis qu'à un fou de ſe flatter de ne ſouffrir jamais : Socrate dit qu'un homme d'une longue vie ſans infortune eſt une fable. Enfin, vous aimez la vie innocente mais commode : vous êtes chrétien, vous êtes raiſonnable. Je vais vous démontrer que les diſgraces ſont utiles à la Religion, à la raiſon, à la fine volupté.

Je vous ai ſupoſé tantôt au milieu de ces traits affreux, où l'iniquité des hommes & l'infléxibilité de la fortune paroiſſoient liguées contre vous ; je ne ſçaurois imaginer de ſituation plus triſte : auſſi, rien ne ſeroit plus propre à terraſſer la Philoſophie, ſi la Religion ne la ſoutenoit. Retracez-

tracez-vous & réüniſſez toutes les eſpéces de malheur dont je vous ai menacé ; ajoûtez-y, ſi vous le voulez, le déchaînement d'un monde entier contre vous ; n'avez-vous pas une reſſource infaillible dans le témoignage de votre innocence & de votre honneur ? Vous vous êtes accoutumé à réfléchir, vous vous êtes armé par précaution de réſignation & de patience ; que pourront donc l'injuſtice & le malheur conjurez contre le Philoſophe Chrétien ? J'aime à croire avec vous que vous n'aurez point à ſoutenir d'affreux malheurs ; peut-être même les ſoutiendrez-vous par vanité, ſi ce n'étoit par la force de votre eſprit & par votre réſignation : mais vous ne ſçauriez réſiſter à la bizarrerie, à la mauvaiſe humeur, aux maniéres fantaſques ou petites de ceux avec qui vous êtes forcé de vivre. Ne voyez-vous pas que vous donnez dans la chimére ? Si vrayement vous avez de la vertu, opoſez le deſinterreſſement à l'avarice, l'égalité d'humeur à la bizarrerie, la douceur à la brutalité, de grands ſentimens aux petites maniéres, & la patience aux mauvais traitemens ; vous en ſouffrirez moins : &, ſi vous avez le fond de vertu que je vous ſouhaite, vous ne ſouffrirez point.

L'homme toujours heureux ne prend guéres le goût des bonnes actions, & charmé du preſent il perd aiſément l'avenir de vûë. Mais Dieu miſéricordieux lui ſuſcite un malheur qui le réveille, & la diſgrace fait ſur lui ce que la ſeule raiſon n'auroit pas fait. Tandis que nous ſommes ſéduits par une abondance univerſelle, par une réputation floriſſante

floriſſante, par une ſanté parfaite, par une conſtante proſpérité, nous marchandons toujours à nous tourner au bien, & le marché ne ſe conclut jamais; mais de tems en tems une petite touche d'adverſité nous raméne à nos devoirs, un revers nous détermine. Convenons donc qu'il eſt d'heureux malheurs, ſans leſquels l'honnête homme content d'être homme d'honneur ne penſeroit guéres à devenir homme de bien. Non, mon Dieu, s'écrie le Pere Cheminais dans ſon Sermon ſur la Patience Chrétienne, tant que vous ne ferez que des heureux, vous ne ferez que des ingrats.

Dans ces criſes qui ébranlent notre ame, diſons-nous: Si je ſuis affligé, Dieu a ſes raiſons. En effet, Dieu tire tous les jours nos avantages de nos pertes, & ſouvent une legére affliction produit une félicité éternelle. D'ailleurs ſi les afflictions ſont des châtimens du Ciel, doit-on s'étonner qu'elles ſoient ſans nombre, puiſque celui des coupables eſt infini? Et ne doit-on pas ſouffrir patiemment ce que l'on a mérité avec juſtice? Avons-nous la moindre incommodité? nous avalons ſans peine tout ce qu'il y a de plus dégoûtant, nous n'écoutons plus la répugnance naturelle; les remédes les plus amers deviennent faciles à prendre pour le recouvrement de la ſanté. Comparons une félicité trop conſtante à un eſtomac trop chargé. A l'homme toujours plongé dans la bonne fortune, au ſenſuel toujours heureux, les diſgraces deviennent un reméde néceſſaire pour préſerver ſon ame de la létargie que cauſe preſque toujours le bonheur continuel. Les diſ-

graces

tor-
a son
la vie
om-
leurs.
passer
de la
paroiſ-
ue en
rrup-
apres
, ou
nons-
nous
eux ,
vraye
.
mena-
plus triſ-
es nous
cependant
tandis que
parfaite. Telle
état, que nous
de cette ſanté ,
point le mal qui
ſentons point le
une grande peine ,
goût du plus précieux
enfin , il vient une fié-
ne, & bien-tôt la con-
le plaiſir , & le rend
à l'utilité de la diſgrace.
voir un homme que trop
rend fort incommode ? c'eſt
qui rafine ſur les mets les
, & qui trouve inſipide tout
ce

heur, la fortune enrichit la vertu, & la gloire la couronne.

Tout perſuadé que je ſuis que le métier de la guerre eſt de tous les moyens celui qui ſuplée le plus honorablement au défaut de patrimoine, je ne vous conſeille d'embraſſer ce parti qu'autant que vous vous ſentez l'inclination & les diſpoſitions néceſſaires pour le ſuccès. Tous les hommes ont une vocation. Si on ſe ſent le talent qui lui eſt propre, & qu'en ſoi la vocation ſoit loüable, on doit s'y livrer. L'honnête homme trouve des reſſources dans la plume comme dans l'épée. Tout état où l'on brille a de grands agrémens, & fournit des reſſources au mérite.

Mais prenez garde de vous tromper dans l'idée que vous vous faites, & de votre vocation à un état de vie, & des talens que vous vous ſupoſez pour en remplir éminemment les devoirs. Un goût trop vif n'eſt pas un motif qui doive vous déterminer à un choix ſi important. Ne prenez pas non plus pour des diſpoſitions naturelles, ce que l'amour propre vous dit en votre faveur. Il eſt bien plus sûr de vous en raporter à vos amis qu'à vous-même; ils vous connoiſſent mieux que vous ne vous connoiſſez; ils vous doivent toute leur attention, toutes leurs lumières. La Religion & le vrai honneur préſideront toujours à un conſeil auſſi déciſif. Conſultez encore votre nom, la ſituation de vos affaires, la portée de votre génie, la trempe de votre cœur; examinez, & du côté de l'ame, & du côté de l'eſprit, par quelle eſpèce de mérite vous pouvez aller plus loin. Après toutes ces précautions

c'eſt un grand bien d'avoir franchi ce torrent d'iniquité. Tout ce qui afflige, a ſon contraſte qui conſole ; les peines de la vie en relévent les agrémens, comme les ombres dans un tableau font ſortir les couleurs.

Ce qui nous flatte le plus, c'eſt de paſſer de la privation à la joüiſſance, & de la peine au plaiſir : ce qui ne nous paroiſſoit qu'un plaiſir médiocre quand nous en joüiſſions ſans obſtacle & ſans interruption, ne devient-il pas très-piquant après la diſgrace qui nous en avoit privé, ou qui nous en avoit ôté le goût ? Convenons-en à la honte de notre raiſon : quand nous ſommes toujours également heureux, nous ne croyons plus l'être. Donc la vraye volupté doit beaucoup aux diſgraces.

Une maladie douloureuſe ou qui menace nos jours, eſt un accident des plus triſtes ; cent & cent cauſes différentes nous y expoſent à tous momens : cependant nous n'en ſommes point effrayez tandis que nous joüiſſons d'une ſanté parfaite. Telle eſt notre inattention ſur notre état, que nous ne ſentons point le prix de cette ſanté, & que nous ne craignons point le mal qui eſt ſi proche : nous ne ſentons point le plaiſir d'être exempts d'une grande peine, & nous joüiſſons ſans goût du plus précieux de tous les biens : enfin, il vient une fiévre qui nous allarme, & bien-tôt la convaleſcence raméne le plaiſir, & le rend plus piquant : voilà l'utilité de la diſgrace.

Voulez-vous voir un homme que trop de ſenſualité rend fort incommode ? c'eſt ce teint fleuri qui rafine ſur les mets les plus délicats, & qui trouve inſipide tout

ce

ce qui n'eſt pas du goût le plus exquis; les plus fins côteaux ne ſont pas ſi voluptueux. Il eſt pris d'une indigeſtion violente, & le mal devient ſérieux. Quel nouveau régime obſervera-t'il ? enfin le tempéramment réſiſte, & après une abſtinence d'un mois, il commence à ſuccer un jaret de veau ; on lui permet de rougir ſa tiſanne, & il convient qu'il n'a jamais vécu avec tant de volupté.

Qu'un homme riche & inquiet devienne gouteux, il ne ſouhaitera d'autre ſatisfaction que la liberté de faire un tour dans ſon jardin ; avant qu'il eût connu les douleurs, il deſiroit tout, il avoit tout & ne joüiſſoit de rien. La goute le réſigne, le détrompe, lui aprend à joüir ; trois eſpéces d'utilité dans la même diſgrace.

Il eſt donc vrai que par les diſgraces la Religion nous réveille, nous éclaire, nous ſoûmet & nous ſoûtient ; que la raiſon détrompée juge plus ſainement des objets, & en ſent mieux la valeur ; & que l'ingénieuſe volupté perfectionne notre réſignation & notre conſolation, en ce qu'elle nous promet le retour de la ſanté ou de la bonne fortune : notre goût éguiſé par la privation reprend une ſenſibilité nouvelle pour les plaiſirs innocens. Ces principes étant bien conſtans, apliquons-nous le précepte d'Horace, ne nous déconcertons pas dans l'adverſité.

S'il eſt vrai, comme je crois l'avoir démontré, que les peines & les diſgraces, de quelque eſpéce qu'elles ſoient, ont leur utilité, je ne ſçaurois pardonner aux hommes de s'en laiſſer abattre. Je n'exige pas qu'on

qu'on ſoit inſenſible à ce qu'elles ont d'affligeant & de rebutant, ce ſeroit demander trop à la nature, & je me défie un peu d'une fermeté ſtoïque. Soutenir qu'on ne ſouffre jamais, ce n'eſt pas guérir le mal, ce n'eſt pas adoucir la douceur, c'eſt l'envéloper du menſonge. A une peine réelle, n'opoſez point une fauſſe vertu.

Si vous voulez que je m'explique
Sur la morale de Zénon,
Et ſur les Sages du portique
Qui furent d'un ſi grand renom,
L'inſenſibilité ſtoïque
N'eſt qu'une vertu chimérique,
Et moins une vertu qu'un nom.
Dans la ſociété publique,
Il faut des vertus de pratique
Et non des êtres de raiſon. (*L'Ab. Régnier.*)

Songez encore une fois que vous ne ſouffrez que pour n'avoir pas prévû le mal, ou que l'ayant prévû, vous n'avez pas pris les meſures convenables pour vous en garantir. Songez que, ſi vous ne ſouffrez que pour le tort des autres, vous n'êtes pas le plus à plaindre; & que, ſi vous vous êtes attiré votre diſgrace, le châtiment vous étoit néceſſaire pour vous rendre plus attentif. Si vos peines partent d'une imagination mal ordonnée ou d'une fauſſe délicateſſe, vous devez promptement vous guérir, ſoit par vertu, du moins par amour propre, & dérober au public la connoiſſance de la chimére qui vous tourmentoit. Si vos peines ſont réelles, êtes-vous raiſonnable de rapeller ſans ceſſe à votre eſprit l'idée qui vous afflige? N'y a-t-il pas plus de ſageſſe

ſolitude, courez à vos amis, aux
cles, à la muſique, & fixez vous au
ſemens que vous ſçavez les plus pr
étourdir votre douleur; défaites-
cette amére ſenſibilité que vous cro
lement une vertu, & ſongez que la
tration d'une douleur trop vive & t
gue eſt hypocriſie ou foibleſſe.

On comprend bien qu'en propoſa
me un ſecours efficace l'uſage des
je ne prétends pas que dans les grar
nemens on en ſauve moins les d
la bienſéance; mais enfin, je vou
péte, ſoyez meſuré dans vos peine
me dans vos plaiſirs, n'abuſez po
uns, n'aggravez pas les autres;
moyen de vous réjoüir mieux &
frir moins.

Vous m'arrêtez; & vous me
dez ſi l'homme eſt aſſez maître de ſe
vemens pour ſe réjoüir plus ou
cette queſtion influë ſur les points
importans, & ce n'eſt point à mo

que, par laquelle ils ſe flattent en vain de ruïner l'autorité du libre arbitre, & d'en éluder les conſéquences. Si vous voulez toujours éviter l'égarement dans vos ſentimens & dans votre conduite, gardez-vous bien de l'eſprit erroné qui cherche à philoſopher fauſſement contre les maximes les plus ſaines. La malignité & l'erreur n'ont pas manqué dans tous les tems d'orner d'une fauſſe ſublimité ce qu'elles ont de dangereux & de ridicule; & à force de mauvais eſprit, on donne un air captieux à ce qui n'eſt pas ſoutenable. Laiſſez cette miſérable reſſource aux Novateurs, tenez-vous-en à ce qui eſt ſimple & juſte; tout principe qui méne au meilleur & au plus ſûr eſt le plus vrai, & j'admets comme un principe certain qu'il dépend de nous, non pas de changer la nature des événemens, mais de les prévoir, d'en mieux juger & de les mieux prendre. Je ne laiſſe pas de convenir qu'il en eſt de ſi bizarres & de ſi extraordinaires, que l'homme le plus ſage & le plus fort ſe trouve déconcerté.

Aprenez à tirer du fruit de tout; connoiſſez les vrais plaiſirs, vous verrez qu'ils ne conſiſtent que dans la tranquilité intérieure: joüiſſez de ce que vous avez, que la ſageſſe & la libéralité en ſoient les œconomes; ne comptez ni ſur les hommes ni ſur la fortune; peſez & modérez vos deſirs; évitez ſur toutes choſes de vous faire des monſtres pour les combattre, & de vous livrer à des peines qui ne partent que d'une imagination triſtement égarée; ne faites point la guerre au deſtin, ni à la na-

ture humaine ; ne vous plaignez que de votre disposition, & rectifiez-la. Par ce moyen vous vous rendrez heureux avec peu, vous mènerez une vie douce, unie & tranquille. Loin d'être accablé par des disgraces de votre façon, vous acquérerez assez de fermeté pour n'être point ébranlé par les accidens qui méritent vraiment le nom de disgraces.

CHAPITRE VII.

Du mariage ; de ce qu'on doit à ses proches, à son prochain, & à ses amis.

SI les hommes y pensoient bien & s'ils étoient de bonne foi, ils conviendroient que presque toutes leurs disgraces ne viennent que de leur inattention à remplir leurs devoirs à l'égard de leurs proches, de leur prochain & de leurs amis ; cependant nos devoirs à l'égard de nos proches sont bien plus de precepte que de conseil. La Nature, de concert avec la religion, exige de nous toute l'estime, toute la tendresse & toute la reconnoissance dont nous sommes capables envers nos peres & nos meres ; nous devons toute notre attention à l'éducation & à l'établissement de nos enfans ; la justice, la prudence & le sang nous doivent rendre affectueux envers tous ceux à qui la parenté nous attache, dans quelque degré que ce puisse être. Si nos obligations à leur égard sont un peu moins etroites, ils ne laissent pas d'avoir des droits sur nous, & nous nous faisons tort à nous-mêmes quand nous cherchons dans un degré de moins

moins une excuſe à notre dureté.

Tous ces devoirs ſont fort eſſentiels, mais ceux du mari & de la femme ſont les premiers de tous & les plus importans. De la manière de vivre entre le mari & la femme dépend le bonheur de leurs jours; leur bonheur ou leur malheur influë néceſſairement ſur leur famille. Pourquoi donc néglige-t-on des devoirs ſi inviolables? pourquoi ne les remplit-on qu'avec contrainte, ou tout au plus par bienſéance? pourquoi de tant de mariages en trouve-t-on ſi peu dont les contractans ſoient long-tems ſatisfaits? c'eſt que nous ne travaillons point à nous rendre heureux.

L'union intime qui dévroit régner toujours entre le mari & la femme eſt l'image de celle qui régne depuis dix-huit cens ans, & qui régnera juſqu'à la conſommation des ſiécles entre Jeſus-Chriſt & ſon Egliſe; cependant, ni la ſainteté du Sacrement, ni l'importance de ſes ſuites, ni le goût de la vraye volupté, ni tant d'expériences ſur les deſordres d'un mariage mal aſſorti, rien de tout cela ne nous réveille ſur nos vrais intérêts: on ne peut donc aſſez déplorer l'aveuglement des hommes, de ce qu'ils font avec tant d'étourderie un marché auſſi important, & de ce que, quand ce marché eſt fait, ils ſe donnent ſi peu de ſoïns pour s'épargner le chagrin de s'en repentir.

Je ſçai que l'homme du monde le plus ſage & le plus prévoyant peut être trompé, & que la femme qui mérite le plus peut être la plus malheureuſe: mais du moins ayons la conſolation de ne pouvoir imputer notre

malheur qu'à la corruption générale, & de penſer que nous ne nous le ſommes attiré ni faute de réflexion, ni par le déréglement de notre conduite. Il faut donc, & bien réfléchir avant le marché, & ſe bien conduire après, pour n'avoir rien à ſe reprocher. Je ne prétends pas épuiſer la matiére ſur toutes les refléxions qui doivent précéder l'engagement, ni ſur les ménagemens qui doivent le ſuivre ; mais puiſque cet article eſt des plus importans de la ſociété civile, je dois le traiter au moins legérement.

On n'a jamais tant vû de mauvais mariages que depuis qu'on eſt devenu plus attentif à la dot qu'à l'honneur & à la vertu. Il faut que la figure plaiſe, mais il faut s'attacher par préférence au caractére & à l'éducation. Sur-tout alliez-vous avec de parfaitement honnêtes gens, chez qui la probité fut dans tous les tems héréditaire & ſans tache.

Après cette premiére conſidération la plus importante de toutes, j'en exige une ſeconde. Elevez-vous, mais ne vous elevez pas dans vos deſſeins juſqu'à perte de vûë. De trop grandes idées ne marquent pas un eſprit juſte : mais des idées baſſes ou trop communes montrent un génie borné, & ſentent la petiteſſe. Les Allemands ont proſcrit les méſalliances : on ſe trouve quelquefois dans un tel degré d'élévation ou dans une ſituation ſi embarraſſante, qu'on peut bien ne ſe pas déterminer toujours ſur la même régle ; mais quelques exemples juſtifiez par des circonſtances particuliéres n'influent pas ſur le commerce général. Il eſt décidé que de grandes alliances ſont d'un grand

prix

...mt qu'ils entra...
...eſt bien-tôt entra...
...ſvertueuſes & de la
...ſtinction du rang,
...immédiatement ou en
...ſe voyent pour par-
...ſtinction, qu'on a
...ſe ſont déclarés
...ſe ſont déclarés
...ſe ſont déclarés

au ménager, point de prodigue & encore moins d'avare; à l'homme égal, point de capricieuſe; en un mot, je veux abſolument qu'on examine, qu'on connoiſſe & qu'on trouve dans le caractére un peu de ſimpathie, ou, ſi on l'aime mieux, une eſpéce d'aſſortiment qui produiſe enfin la convenance des humeurs.

Il eſt vrai que, quand on veut épouſer, on ne ſe montre pas tel qu'on eſt, & que l'envie de plaire & de s'établir ſert quelquefois de verni à des défauts cachez; mais l'objection même me ſert d'un nouveau principe. Que des amans devenus époux conſervent bien ce verni précieux, qu'ils ne développent jamais leurs foibleſſes; tant que vous prendrez ſoin de cacher vos défauts, vous aurez envie de plaire, & vous plairez toujours.

La Bruyére, que je ne crois pas avoir été fort partiſan du beau ſexe ni très-curieux d'engagement, demande ſi l'on ne pourroit pas découvrir l'art de ſe faire aimer de ſa femme. Mais en homme poli il n'a hazardé cette propoſition qu'après s'être étonné de ce qu'un mari qui raſſemble tous les vices du cœur & de l'eſprit, tous les défauts de l'humeur & dès maniéres, & toutes ſortes d'inattentions & de négligences, oſe ſe flatter de défendre le cœur de ſa femme contre tout ce qu'un galant adroit peut mettre en œuvre pour plaire.

Je réponds à la queſtion par l'objection même, & le ſecret que la Bruyére cherche eſt tout trouvé. Il n'y a qu'à ſupoſer un mari diamétralement opoſé au hibou dont il a fait la peinture, trouver à ce mari une femme qui aporte à la communauté même goût,

même

même raiſon, même attention, même politeſſe, même droiture & même vertu, & l'aſſemblage ſera parfait.

Dans la vûë de me tenir toûjours en garde contre mes propres foibleſſes, & ſur-tout contre mon inconſtance, je commencerai par choiſir un ſujet dont la vertu ſupérieure à la mienne puiſſe me ſoûtenir: je me garderai bien de contracter par une paſſion trop vive: ce qui eſt trop vif ne dure pas. Ce n'eſt pas que j'excluë l'amour du mariage; au contraire, je crois qu'il en faut un peu en épouſant, & beaucoup après avoir épouſé. Ce n'eſt que pour les libertins & les hommes déraiſonnables que le mariage devient le tombeau de l'amour. Je veux donc que l'amour ſoit plûtôt la ſuite que le motif du mariage; je veux un amour produit par la raiſon, un amour où nous faſſions entrer la connoiſſance & le goût de nos devoirs, & non pas un amour extravagant qui ne fait faire que des folies. Il n'apartient qu'aux hommes corrompus de croire qu'un amour raiſonnable ſoit un paradoxe.

On voit des gens ſe marier par des vûës de protection ou de fortune, mais ſans eſtime mutuelle, ſans conſidération, ſans goût. La corruption du ſiécle apelle ces ſortes d'engagemens, des mariages de raiſon; cependant on voit peu de ces mariages réüſſir. D'autres s'engagent ſans autre motif que le deſir de ſatisfaire une paſſion violente qu'ils n'ont pas pris la peine de maîtriſer; mais ſouvent avant que l'année ſoit finie la paſſion eſt uſée, il ne reſte que des regrets. Dans le premier cas, ce n'eſt point raiſon, c'eſt orgueïl, c'eſt avarice: dans le ſecond

cas, ce n'eſt point amour raiſonnable, c'eſt une ſorte d'amourette ſur laquelle on tâche de juſtifier la foibleſſe de ſon cœur par une plus grande foibleſſe d'eſprit : mais par quel endroit peut-on être juſtifié, quand le cœur & l'eſprit ſont complices ?

Prenons donc bien garde à ne pas confondre le fol amour qui fait faire un ſot mariage, avec l'amour raiſonnable qui maintient le bon ordre, & ranime les douceurs d'un mariage bien concerté. Je ne ſçaurois m'empêcher de dire ici que les hommes ſont un uſage bizarre de leur raiſon, d'aporter tant de prudence dans le marché d'un tableau, tant de précautions dans l'achat d'un arpent de vigne, tant d'adreſſe & d'eſprit dans l'éclairciſſement d'une queſtion, & tant d'extravagance dans la concluſion d'un mariage: on ſçait pourtant bien que le contrat de mariage eſt le principe de tous les contrats; par conſéquent le plus important de tous.

Commençons donc par réfléchir ſur la néceſſité de connoître & de ſentir l'importance de ce contrat ; enſuite, faiſons-nous honneur & plaiſir d'en exécuter les conditions; accoutumons-nous à penſer que tous les hommes ſont obligez de ſe paſſer quelque choſe les uns aux autres, & que nous ne ſomme tous que plus ou moins imparfaits : par-là nous nous épargnerons la peine que pourroit nous cauſer la découverte de quelques défauts que nous n'aurions pas aperçûs. Dans le vrai, c'eſt exiger beaucoup que de vouloir une femme accomplie par l'eſprit, par le cœur, par l'humeur & par les maniéres. La raiſon dans une femme peut ſupléer à bien d'autres qualitez, c'eſt ce qui

décide

cide le ſuccès de l'engagement. D'un tel
n naîtra infailliblement l'amour entre le
ari & la femme, & de leur bonheur celui
leur poſtérité.
Un homme depuis ſeize ans juſqu'à vingt-
q veut une belle femme, depuis vingt-
q juſqu'à trente, une jolie femme; après
nte ans une femme raiſonnable. Ce chan-
nent de goût eſt juſte, il eſt le fruit de la
on & de l'expérience, qui aprennent à
noître la valeur des choſes. Une femme
ûtante & raiſonnable raſſemble le méri-
les deux ſexes. Si nous ne pouvons pas
avoir, ſur-tout ne manquons pas la rai-
; la beauté eſt de tous les biens le plus
gereux & le plus fragile. Il faut ſe ſervir
jugement & non pas des oreilles ou des
x pour choiſir une femme.
our entretenir cette ſorte d'amour que
ouhaite dans le mariage, ne vous atta-
z jamais qu'à une femme qui mérite tou-
otre eſtime; & pour tous les biens du
nde, n'épouſez pas celle que vous n'eſti-
z pas: l'eſtime ſeule doit ſuffire, & ſuffit
re un fort honnête homme & une aima-
femme qui ne ſont qu'amis; & s'ils le
t au point de vouloir bien s'épouſer, ils
meront aſſez, j'en ſuis bien sûr.
paſſez vous de la beauté, vous n'en aurez
e moins de matiére à l'inquiétude, votre
nme cherchera à vous dédommager d'ail-
rs, mais auſſi que rien ne vous dégoûte
ns l'extérieur: une folle doit être parfai-
ment belle, la nature lui doit cette com-
nſation; mais pour une femme de mérite,
eſt aſſez que le néceſſaire de la beauté; une
an de propreté, un air noble, voilà tous les

agrémens qu'on doit raiſonnablement ſouhaiter dans une femme eſtimable.

Je ne crois pas qu'il ſoit plus difficile de continuer à être heureux dans le mariage, que de le devenir par le ſecours des précautions qui doivent le précéder: il eſt vrai, que rien n'eſt plus ſaint ni plus rare que d'aimer ſa femme. Je n'ai pas beſoin de traiter ces deux points, ils ne ſont que trop reconnus; mais, ſi le plaiſir eſt conforme à la Loi, il en eſt plus pur; & s'il eſt rare, il en eſt plus exquis. J'ajoûte même, ſans craindre la raillerie des mauvais plaiſans, que le plaiſir d'aimer ſa femme eſt ſans contredit le plus flatteur de-tous les plaiſirs. Cette propoſition ne ſouffriroit pas de difficulté, ſi les folles paſſions avoient moins de pouvoir ſur les hommes.

Si votre femme eſt née de parens vertueux, ſi ſa condition eſt au moins égale à la vôtre, ſi elle ſoutient un bon caractére par d'agréables dehors, vous n'avez qu'à être raiſonnable, vous ſerez parfaitement heureux, & vous le ſerez toujours; mais, ſi vous vous livrez à l'inconſtance, vous empoiſonnez cette félicité; vous n'êtes plus un voluptueux, vous êtes un fou & un homme injuſte. Ici l'homme dérangé me traite tout bas de ridicule, & il a raiſon; ſon aveuglement ne lui permet pas de trouver mon raiſonnement juſte. Mais qu'il retourne à ſa femme de bonne foi, & il trouvera ma réflexion judicieuſe.

Nous jurons à notre maîtreſſe comme à notre femme de les aimer toujours. A l'égard de la maîtreſſe, c'eſt un jargon du fol amour; à l'égard de la femme, c'eſt une promeſſe

meſſe ſérieuſe. Quand cette parole couteroit un peu à tenir, l'honneur ne nous permet pas de manquer de parole, notre propre félicité dépend de l'exécution; & du côté de la Religion, nous ne ſçaurions diſconvenir que c'eſt un grand crime de manquer à une promeſſe ratifiée par un vœu ſolemnel.

Quelle honte pour l'homme! ſa parole, ſes ſermens en face des Autels, ſon bonheur pour le tems & la certitude d'un avenir, ſont des motifs impuiſſans contre ſa turpitude & ſes extravagances. C'eſt préciſément l'impuiſſance de ces grands motifs ſur l'infléxibilité de l'homme qui m'a déterminé à faire ſur ſon cœur l'eſſai d'une morale nouvelle; je veux le ramener à ſes devoirs par la connoiſſance & par le ſentiment de ſes plaiſirs. J'opoſe à l'inconſtance de ſa volonté & à la malignité de ſa dépravation mon grand reméde, la fine volupté: vous m'entendez, je dis la vraye vertu.

L'homme qui devient libertin cherche dans le plaiſir le ragoût de la défenſe: l'inconſtant, la grace de la nouveauté. Je crois que ce ſont là les deux grands reſſorts qui font mouvoir l'homme qui ſe dérange: mais il perd bien plus de plaiſirs qu'il n'en gagne, quand aux dépens de ce qu'il doit à ſa femme, & de ce qu'il ſe doit à lui-même, il préfére la débauche à la pureté des mœurs & à la délicateſſe des ſentimens.

Démoſthène compoſant avec une courtiſane aſſez belle, elle mit ſes graces à ſi haut prix, qu'il n'y eut pas moyen de conclure. Ceux qui ne le ſçavent pas ſeront bien-aiſes d'aprendre que c'eſt de-là que vient le Proverbe latin. *Non licet omnibus adire Corinthum.*

Démosthène fit la révérence & quitta la Corinthienne avec cette belle leçon si propre à faire impression sur l'esprit des jeunes gens.

Une dupe à ce prix pourroit se divertir,
Vous en trouverez à votre âge ;
Mais un Philsophe un peu sage
N'achéte pas si cher un repentir.

Corrompez-vous l'innocence ? Le crime est affreux, vous vous rendez responsable de tout le progrès de la corruption. N'êtes-vous pas le premier maître qui ait enseigné le mal, & vos plaisirs, de quelque espéce que soit la dépense, vous coutent-ils bien moins qu'on ne demandoit à Démosthène ? En ce cas, quel est votre goût ? & ne vous exposez-vous pas à payer mille fois plus chérement plusieurs raisons de vous repentir ? Si vous allez grapiller furtivement dans la vigne de votre voisin, vous êtes un voleur. De votre ami ? vous êtes un traître. De toutes parts on ne trouve que des remords de toutes espéces : on perd trop à de tels marchez : Un vrai voluptueux fait mieux ses affaires.

Revenez à votre femme, à cette femme que je vous ai souhaitée ; vous êtes sur de trouver une honnête femme, une femme raisonnable. Je conviens que votre goût ne sera point éguisé par la nouveauté ni par la défense ; mais aussi vous n'avez à craindre, ni la glace, ni la canicule ; vous n'avez point à ménager d'indiscrets confidens, point de mur à escalader, point de mari, d'oncle & de tuteur à tromper, point d'ami à trahir, point de surveillante à surprendre : enfin, vous n'avez rien à vous reprocher, & c'est l'essentiel. Mais je vais plus loin, je soutiens

tiens que ſi nous étions ſages nous trouverions dans nous-mêmes & dans notre maiſon une foule de plaiſirs toujours renouvellez, plaiſirs d'autant plus doux & plus exquis, qu'ils ne nous coûtent ni la peine de changer, ni les remords qu'entraînent ceux qui ſont défendus.

Quel plaiſir de trouver dans un amant qu'on aime,
Un époux que l'on doit aimer.

Un plaiſir ſi conforme à la Religion, à la raiſon, à la fine volupté, ne ſçauroit être chimérique. Il eſt moins difficile qu'on ne penſe de faire toujours ſa maîtreſſe de ſa femme, & ſon amant de ſon époux. Il ne faut qu'être bien né, & ſçavoir retrouver ſes plaiſirs dans ſes devoirs, pour converſer juſqu'au tombeau notre bonheur dans le mariage.

Conſervons notre autorité, uſons-en poliment, n'en abuſons jamais.

Ayons aſſez de politeſſe dans les actions, dans les maniéres & dans le diſcours, pour ne pas craindre que la familiarité dégénére en mépris.

Réparons à force de propreté & d'attention ce qu'il y a de dégoûtant dans tous les accidens inſéparables de la nature humaine; prévenons toujours notre femme ſur tout ce qui peut & ce qui doit lui plaire, ſans déranger nos affaires.

Ne rendons jamais notre femme reſponſable de la mauvaiſe fortune; conſolons-nous avec elle de nos diſgraces par le ſecours des vrais plaiſirs.

Juſtifions notre choix, nourriſſons notre ten-

tendreſſe, réveillons notre goût par cette perſuaſion, que toute autre femme que la nôtre peut avoir des défauts cachez, qui nous rendroient moins heureux que nous ne le ſommes.

Rendons nous ingénieux à groſſir dans notre imagination les bonnes qualitez de notre femme, & à diminuer ſes défauts.

Ne déployons toute notre raiſon avec notre femme qu'à la derniére extrêmité; ne faiſons des remontrances que quand la réfléxion eſt de retour, pour n'avoir pas à combattre le fort du caprice.

Soyons plus attentifs à connoître nos fautes que celles de notre femme, méritons-en l'oubli par un redoublement de complaiſance.

Ne demandons jamais que comme une grace, & méritons par de tendres ſoins ce qu'il nous eſt permis de demander.

Sortons, prenons l'air quelquefois pour revenir chez nous avec plus d'apétit.

Ménageons nos plaiſirs, de peur d'uſer les deſirs qui les font naître.

Mais, me dira-t-on, puiſqu'il faut tant de bonheur & tant de vigilance pour tirer du mariage tout l'agrément qu'un honnête homme y doit chercher, on peut conclure qu'on ſeroit plus heureux & plus ſage ſi l'on ne ſe marioit pas. A cela je réponds que le mérite & la vertu du célibat ne conviennent pas à tous; mais il convient à tout le monde de mettre tout en œuvre pour ſe rendre heureux en épouſant; cependant, par un renverſement de conduite qui deshonore tout à la fois la Religion, la raiſon & le bon ordre, un fat rougit d'aimer

ſa

ſa femme, & la femme mondaine, qui fait toujours l'aimable, n'oſe aimer ſon mari. C'eſt un air trop bourgeois ; on s'évite, & l'on craint de profiter du moyen preſque unique d'allier les plaiſirs & la vertu. Cette extravagance outrée a fait dire ce beau mot à l'Auteur du Préjugé à la mode,

Si la mode empoiſonne un naturel heureux,
A quoi ſert le bonheur d'être né vertueux ?

Mais nous avons beau nous aveugler nous-mêmes, tels ſont les droits de la vertu ſur nous, qu'on pleure de joye au dénouëment de la belle piéce que je cite, quand on voit la patience & la fidélité d'une femme eſtimable couronnée par le retour ſincére & par le tendre repentir d'un mari bizarre qui craignoit ſes devoirs & qui fuyoit ſon bonheur.

Rien de plus ordinaire, ni de plus naturel que les ſeconds mariages ; mais les circonſtances décident ſi, dans l'ordre des familles, c'eſt vice ou vertu. Etes-vous encore jeune, avez-vous peu d'enfans, ne leur faites-vous point tort, ne vous en faites-vous pas à vous-même ? Rembarquez-vous, épouſez. Si votre ſecond mariage procure quelque bien à vos enfans, une charge, de l'élévation, de la fortune, le payement de vos dettes, ne manquez pas l'occaſion, dépêchez-vous.

Un grand ſecours qu'on eſpére
Eſt un grand trait de beauté.

Mais que ſur le retour & environné d'enfans très-preſſez d'être établis, vous leur vouliez faire partager avec des freres d'un ſecond

habile pour élever vous-même vos enfans ? Donnez-vous-en le ſoin, ſans réſerve & ſans relâche ; formez-les à la politeſſe, à la douceur, à la bonté, à l'étude ; qu'ils aprennent plus par vos exemples que par vos leçons ; ſur-tout ne leur épargnez ni livres, ni maitres ; travaillez tout à la fois à la figure & au caractére, & je vous le répéte, prévenez en eux toute idée de libertinage par l'uſage modéré des plaiſirs dont j'ai parlé. Je les crois un moyen aſſuré de faire goûter une morale douce & juſte. Je dis morale douce, car je ſupoſe que le ſujet que vous élevez veut être mené par la douceur; ſi-non, devenez ferme & trés-ferme. Trop de douceur eſt un poiſon pour de certains enfans. Mais, comme je l'ai dit, que vos leçons ſoient meſurées ſur la portée de leur eſprit : ne remontrez qu'à propos, ne châtiez point dans la colére, parlez raiſon à vos enfans, même dès leur enfance, & liez-les de bonne heure avec les honnêtes gens.

Ne vous ſentez-vous point la capacité convenable, ou votre ſituation vous éloigne-t'elle des lieux propres à l'éducation de vos enfans ? N'épargnez rien pour y ſupléer & pour confier en des mains ſûres un dépôt ſi précieux. Choiſiſſez la Ville la plus renommée de votre Patrie; & les plus grands maîtres de cette Ville : étudiez le goût & les diſpoſitions de votre ſujet pour le former au genre d'étude & aux talens qui conviennent à ſon eſprit & à ſa condition ; & ſi vous avez été contraint de le perdre de vûë pour ſon propre bien, ne manquez pas à une précaution déciſive, c'eſt de ſubſtituer votre autorité paternelle à quelqu'autre vous-

Pline ne connoiſſoit rien de plus important que le choix d'un Précepteur, d'un Gouverneur; & vous avez lû dans la Préface les précautions que prit Philippes de Macédoine pour l'éducation d'Alexandre ſon fils. Pere avare, une réfléxion ſi ſage, & un exemple ſi touchant ne peuvent rien ſur vous? peut-être même l'ancienneté de la date vous ſert-elle d'excuſe. C'eſt-à-dire; que vous opoſez la preſcription à l'accompliſſement du plus indiſpenſable & du plus naturel de tous vos devoirs, parce que vous préférez votre *chére caſſette* au mérite de vos enfans. Et moi je vous déclare que votre inattention & votre dureté vous rendent également reſponſables, & des vices qu'ils contractent, & des vertus qu'il n'acquiérent pas faute d'éducation. C'étoit à vous que Gomberville parloit il y a près de cent ans.

Ne te promets pas tout des ſoins de la nature,
Il faut que ton travail accompagne le ſien,
Le champ le plus fertile a beſoin de culture.

Il dit encore:

Quiconque a des enfans au vice abandonnez
N'a point d'excuſes légitimes,
Car ſous quelque aſcendant que ces monſtres ſoient nez,
Sa ſeule nonchalance a cauſé tous leurs crimes.

Et effet, les premiéres impreſſions ne s'effacent jamais.

Etes-vous bien fondé à vous croire aſſez habile

malheureux enfant échape au deſeſpoir, ſi l'exemple ou la malignité du ſang n'entame pas ſa vertu, c'eſt un miracle ; & tel n'eût jamais été un méchant homme, s'il n'avoit pas été fils d'un méchant pere. De-là je conclus que les méchans peres ſont ordinairement les méchans enfans, & c'eſt ce qui perpetuë la malignité.

Ne prétendez pas maîtriſer deſpotiquement votre fils quand vous l'avez établi & qu'il a trente ans paſſez ; vous n'avez rien négligé, rien épargné pour ſon éducation, vous lui avez fait part de votre fortune en l'établiſſant ; c'en eſt aſſez : vos devoirs d'honnête homme & de bon pere ſont remplis, tenez-vous-en là. Songez qu'alors du côté de l'autorité vous êtes moins le pere de votre fils que ſon ami ; s'il eſt tel qu'il doit être, il prendra toujours vos conſeils, s'il eſt mal né, vous les lui donneriez en vain. Ce trait feroit ſenſible, mais votre âge eſt avancé ; prenez le goût des conſolations d'enhaut, perdez peu à peu de vûë le monde qui va vous échaper ; ſongez qu'on peut ſans amour propre & avec juſtice être content de ſoi ſur de certains chefs ; ne ſouffrez pas des torts d'autrui. Cette idée & la réſignation ſont les remédes que vous propoſent la Religion & l'amour propre bien entendu. Il eſt rare que ces deux motifs, qui preſque toujours ſont deux contraires, ſe réüniſſent ici pour impoſer le même devoir.

Je ne ſçaurois m'empêcher de condamner les prédilections de quelques peres tout innocentes & bien fondées qu'elles puiſſent être, parce que chez les hommes, qui ne ſont pas aſſez ſages, les effets en ſont pernicieux ;

nicieux; ne vous livrez pas ſur cela à l'autorité que vous fourniſſent certaines Coutumes. Quand vous faites plus d'avantage à un enfant qu'à l'autre, euſſiez-vous des raiſons puiſſantes, vous laiſſez une ſemence de procès, ou du moins matiére à une éternelle jalouſie qui ruïne abſolument la confiance & l'amitié. Mais je condamne encore plus ſévérement la conduite de ceux qui (conſeillez par un Moine) ruïnent les eſpérances de leurs héritiers à force de legs pieux. Les Teſtateurs croyent-ils réparer par un dépoüillement involontaire le mal qu'ils ont fait, & le bien qu'ils n'ont pas fait? Je ſouffre la liberté de teſter, quand elle contient les deſcendans dans le reſpect; je la blâme, quand elle prête ſon autorité à l'injuſtice de ceux qui teſtent, & qui ſe flattent de forcer le Ciel par un abandon tardif, peu méritoire pour eux, & deſolant pour l'héritier légitime. Faiſons de bonnes actions pendant notre vie, ne nous embaraſſons point de ce que deviendront nos biens après nous, ne trahiſſons pas la deſtination de la ſage nature. Je conſeille les priéres & les aumônes, mais je veux que ſans teſter nos plus proches parens ſoient nos légataires.

Par quel endroit peut ſe diſculper dans le monde une mere, qui devenuë veuve exerce tous ſes droits à la rigueur pour ſe procurer du ſuperflu, quand ſes enfans ont à peine de quoi fournir aux plus preſſans beſoins: je n'aprouve pas pourtant que les peres & les meres abandonnent tout, & ſe mettent en tutelle par une confiance outrée; gardez toujours de quoi donner; tant qu'on eſpérera

rera on vous ménagera ; gardés toujours, mais donnés toujours.

Le même principe, qui m'a fait dire que les méchans peres font les méchans enfans, me fait ajoûter que le bon pere fait le bon fils. Il eſt vrai que dans les deux cas la régle n'eſt pas générale. Dans les familles dont j'ai parlé, où la vertu & le mérite paroiſſent comme éternellement ſubſtitués, & paſſent ſans s'altérer de génération en génération, quelle ſource de volupté ne produit pas l'accompliſſement des devoirs du pere à l'égard du fils, du fils à l'égard du pere! Quel charme pour un bon pere de voir ſon fils tendrement aimé répondre toujours reſpectueuſement, toujours tendrement à ſes bontés, de le voir par un excellent caractére faire honneur à ſa famille & à ſa patrie! Quel torrent de délices pour ce fils, dont l'ame eſt marquée au bon coin, de rendre à ſon pere ſur ſes vieux jours les mêmes ſoins qu'il en a reçûs dans ſa jeuneſſe!

La perte d'un pere eſt irréparable, celle d'un bon pere eſt d'une amertume que le tems adoucit moins que la réſignation; mais de tous les malheurs le plus grand, le plus terrible, & pourtant le malheur qu'on ſent le moins, c'eſt celui d'un enfant, qui trop jeune encore perd ſon pere homme de mérite. Pour l'ordinaire nous ne devenons eſclaves de nos paſſions, que parce que nous nous ſommes trouvés trop tôt maîtres de notre fortune.

Ces jeunes fous, ces libertins, dont j'ai fait la peinture, ne ſont devenus l'objet de l'indignation publique, ils ne ſe ſont perdus dans l'Iſle de Calypſo, que parce qu'ils ont perdu

perdu le *Mentor* qui les conduiſoit ; ils n'ont pas même la reſſource de l'enfant prodigue, parce que la maiſon paternelle eſt devenuë trop tôt leur propre maiſon. Quel motif peut les tirer du bourbier affreux où ils ſe ſont enfoncés ? la religion & l'honneur ? Ils n'en ont plus. Leur nom ? Ils le flétriſſent, le ſouvenir de leur éducation & de leur qualité les importune, c'eſt un poids pour eux : il ne leur reſte plus qu'un dernier moyen de ſalut qu'ils doivent à la nature, puiſqu'ils n'ont pas aſſés de goût pour le devoir à l'honneur & à la vertu. Homme inique, écoute-moi. Perfide à la Loi ſainte, inutile à ton Roi, ſcandaleux à ta Patrie, tu crois pouvoir immoler à tous les vices ton ame, ton honneur, ton nom, ton bien, la conſolation de ta famille ; tu le crois, parce que tu crois ton pere mort. Non : la meilleure partie de ce pere vit encore, ſa réputation vivra toujours, c'eſt par elle que je veux te toucher. Lâche, rougiroiſtu de penſer aux vertus de ton pere ? & ſi tu y penſes, perſiſteras tu à vouloir que ta vie ſoit l'époque de l'anéantiſſement & du deshonneur de ta famille ?

Si vous n'avés le cœur droit & les mains pures, vous n'irés point ſur la montagne ; mais celui qui s'attire par une vie réguliére cette bénédiction prophétiſée, de voir autour de ſa table les enfans & les enfans de ſes enfans ; celui-là eſt en droit d'eſpérer de monter juſqu'au ſommet. C'eſt un grand plaiſir pour le pere de famille de ſe retrouver ſouvent au milieu des ſiens, de faire la conſolation de tous, de voir par eux ſes vertus multipliées. Quel goût ne trouve-t'on pas dans

dans les plus petits offices de cette ſainte amitié? De toutes parts ce ne ſont que tendres ſoins, qu'empreſſemens : on voit ſuccéder tour à tour le plaiſir, le travail & l'étude. Je me trompe ; tout eſt plaiſir. Tous les cœurs ne ſont qu'un cœur ; la complaiſance ne laiſſe point ſentir la difference des humeurs : le bon cœur ne régle point ſes affections ſur le plus ou le moins d'eſprit; le plus fort prête de ſa force au plus foible; par-là tout eſt égal, tout eſt confondu. Le tien & le mien ne ſe diſtinguent que pour s'obliger mutuellement ; & c'eſt dans ces heureuſes, mais rares ſituations, qu'on retrouve ſur tous les viſages l'image de la vraye volupté.

Les ſoins des peres & la correſpondance des enfans, ſont la cauſe premiére de cette volupté. De-là la crainte de Dieu, l'amour & l'édification du prochain ; de-là le deſinterreſſement, l'eſprit doux & la politeſſe ; de-là, en un mot, la droite raiſon, qui, en nous privant de ce qui eſt défendu, nous donne une plus grande délicateſſe de goût pour ce qui eſt permis, & pour tous les biens qui nous reſtent.

Puiſque j'écris pour tous les âges, & pour tous les états, & que ce Livre n'eſt autre choſe qu'un ramas de fragmens dérobez, je peux bien placer encore ici cette petite piéce de l'Abbé Régnier. Le jeune homme bien né n'en prendra que plus de goût pour les bonnes choſes qu'on trouve dans les Livres choiſis : & le ſage vieillard, content dans ſa famille, en ſentira moins l'amertume de la caducité.

Après

le printems gracieux
jeuneſſe aimable & vive,
allé de la vie active
l'âge meur & ſérieux,
intenant, devenu vieux,
oye une vieilleſſe oiſive
ir des fruits précieux
on raiſon que je cultive.
des cœurs ambitieux,
vifs & délicieux
belle & vaine jeuneſſe,
ne vallez pas les plaiſirs
anquilité, de ſageſſe,
goûte une ſaine vieilleſſe
n'a ni crainte ni deſirs!

ites les vertus morales impoſent à ne des devoirs généraux; la parenté n impoſe de particuliers à l'égard de ches. Il n'y a point d'homme qui ne aucoup, ſi l'on réduiſoit les de- parenté à ce qu'il eſt en droit d'at- ſa femme, de ſon pere, de ſon le ſon fils. Il eſt mille occaſions où ns tous nos efforts pour nous atti- rotection puiſſante à la faveur d'un degré, tandis qu'un quatrième ne eure pas quand il s'agit de ſecourir nt inférieur ou malheureux, & c'eſt- able de l'orgueil, de l'aveuglement, injuſtice.

us avions des principes de conduite, aurions pas l'audace de prétendre s'attendrît pour nous, quand nous profeſſion d'être durs pour les autres. ſemble que c'eſt une grande injuſtice plus grande imprudence, de ne vou-

loir partager avec perſonne ſes ſervices, ſon crédit ni ſon argent. Je voudrois que l'homme entendit mieux ſes intérêts. Puiſque la corruption a prévalu, & que c'eſt demander preſque l'impoſſible que d'exiger que l'homme ait le cœur bon, droit, grand; du moins je lui ſoûtiens que par avarice il doit être libéral, & que par amour propre il doit être ſecourable.

Je ſçai que rien n'eſt plus rare que la véritable bonté; je ſçai que la plûpart de ceux qui croyent en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaiſance ou de la foibleſſe: mais enfin la bonté dont on croit que l'amour propre eſt la dupe, eſt au contraire le plus utile de tous les moyens dont il ſe ſert pour arriver à ſes fins; c'eſt un chemin dérobé par où il revient à lui-même plus riche & plus abondant; c'eſt un deſintereſſement qu'il met à uſure; c'eſt un reſſort délicat avec lequel il réünit, il diſpoſe & tourne tous les hommes en ſa faveur.

Vous abandonnez ce neveu, qui eſt preſque votre fils; ce couſin qui, tout éloigné qu'il eſt, porte votre nom, ou du moins le nom de vos meres; par un leger ſecours il ſe ſeroit avancé à la guerre, vous le lui refuſez: qu'arrive-t'il? Dans l'inutilité il vous deshonore: & s'il fait ſon chemin par l'entremiſe d'une main étrangére, il entrainera des étrangers après lui; mais il ne reconnoitra ni vous ni les vôtres: Juſtice d'enhaut.

Nous ne ſçavons pas ce que la fortune nous garde: aujourd'hui nous régorgeons de ſanté, de biens & d'honneurs: une réputation brillante, une intelligence qu'on a crû preſqu'infaillible pour les emplois les

plus

plus délicats ; dans cet état floriſſant nous picquons l'émulation de tel que la nature a fait honnête homme, & que la fortune a laiſſé-là ; il nous reclame, & nous craignons de lui tendre la main ; nous ne voulons pas l'aider à faire le premier pas ; tremblons. La révolution eſt à la porte, nous tomberons, & nous ne ſerons relevez ni ſecourus par perſonne.

La fourmi plus ſage que nous, pourvoit l'été aux beſoins de l'hyver; que n'aprenons-nous à ſon exemple à amaſſer dans le tems de la proſpérité des amis que nous puiſſions opoſer à l'infortune ſi elle nous arrive, & à nous faire un fond de vertu qui nous attire des prôneurs, par le ſecours deſquels nous nous trouvions à l'abri ou au-deſſus de la calomnie. Si nous voulions eſſayer du plaiſir qui nous revient quand nous trouvons ſous nos yeux des heureux de notre façon, nous voudrions toujours en faire. Tirer de l'oppreſſion un parent, un ami, un voiſin, rien de plus flatteur ; lui faire des graces, c'eſt le préciput des Rois. Oüi, c'eſt leur premier privilége de pouvoir ſe livrer ſouvent à une volupté ſi délicate. Le plus flatteur & le plus ſolide de tous les plaiſirs, c'eſt d'avoir fait des graces au-de-là de toute reconnoiſſance. Ne comptons point nos bienfaits, ne ſongeons qu'à les multiplier : mais nos bienfaits ne parleront pour nous qu'autant que nous ſçaurons les taire. Obligeons promptement ; la lenteur diminuë le prix des biens qu'on attend de nous, ou fait du moins qu'on les paye de trop d'impatience : ſi nous recevons quelque grace, ne pénétrons pas juſqu'à l'intention de celui qui nous l'a faite,

nous y pourrions découvrir des motifs qui diminuëroient notre reconnoiſſance : & rien ne doit jamais la diminuer.

Deux principaux vices de l'homme nuiſent à ceux de nos parens qui ont beſoin de nous ; notre dureté, notre orgueïl. Par notre dureté, nous les abandonnons à leur mauvaiſe fortune, mais nous ne tardons pas à en être punis, je viens de le dire, on nous abandonne. Par orgueïl, nous refuſons de les connoître aujourd'hui, demain nous chercherons les regards favorables d'un Seigneur qui peut tout, & dont un ſeul ſourire charmeroit notre vanité ; mais par le même principe il ne nous reconnoît plus, nous ne ſçaurions nous en plaindre : il ſçait comme nous vivons, & il régle ſes procédez ſur les nôtres.

Evitons de devoir à nos maniéres les traitemens peu gracieux que nous pouvons eſſuyer de la part de nos parens. Secourons en tout tems, en toute occaſion, & de toutes façons, ceux qui nous font l'honneur de compter ſur nous : courons au-devant de leurs beſoins ; que toutes leurs affaires ſoient les nôtres ; répondons à la bonne opinion qu'ils ont de nous quand ils nous croïent moins durs que le commun des hommes ; le ſervice qu'on attend de nous n'eſt-il pas bien mérité par la confiance dont on nous honore ? Homme droit, ſervez vos parens par juſtice & par bonté de cœur ; homme prudent, ſervez-les par précaution ; homme dur, ſervez-les par politique.

Je crois ces conſeils judicieux, mais ils ſouffrent une exception. Je ſupoſe que ceux qui nous reclament ſoient en droit de compter

compter ſur nous par une conduite ſage. Au contraire, ſi je ſçai par la voix publique ou par expérience qu'ils ſont d'indignes ſujets dont la vie eſt une eſpéce de deshonneur pour nous; plus de ſervices, plus de commerce, encore moins de liaiſon. Tout ce qu'on peut en ce cas, c'eſt de s'en tenir ſcrupuleuſement à ce que la charité exige.

Nos parens depuis le quatriéme degré juſqu'au dixiéme tiennent le milieu entre nos proches & notre prochain; nous leur devons un peu moins qu'aux uns, un peu plus qu'aux autres.

A l'égard du prochain, ce ſeroit aſſez pour nous mouvoir que l'équité naturelle, mais nous croyons être quittes des devoirs de l'équité quand nous ne faiſons point de mal. Sur ce principe le prochain ſeroit mal ſecouru. Heureuſement la Loi de grace vient au ſecours des malheureux, en nous faiſant un précepte de la charité: rougiſſons-en, il nous faut des préceptes pour nous porter à des diſpoſitions qui étoient naturelles dans un payen honnête homme. Pithagore dit excellemment que pour reſſembler aux Dieux il ne faut que deux choſes, faire du bien, & dire la vérité.

Cette grande régle de traiter les autres comme nous voudrions en être traitez nous-mêmes, eſt la régle de tous les hommes; il ne faut pour cela qu'un eſprit de juſtice: mais la charité demande quelque choſe de plus; il me ſemble qu'elle épure, rafine & perfectionne la juſtice, elle la rend plus complette, & en même tems chriſtianiſe, ſi j'oſe faire un terme, des actions bonnes par elles-mêmes, mais qui n'ont ſou-

vent d'autres principes que l'humanité. Regardons la charité non comme une vertu, mais comme l'ame de toutes les vertus: d'autres ont dit qu'elle en eſt la mere. C'eſt un tout dont la Juſtice eſt la premiére & la plus eſſentielle partie : & ne nous figurons point que nous puiſſions nous diſpenſer d'être charitables, parce qu'on voit dans le monde peu de juſtice & peu d'humanité.

O tems ! ô mœurs ! l'humanité, l'équité naturelle, la charité n'attendriſſent point l'homme ſur les beſoins du prochain : les vertus morales & chrétiennes ont beau ſe liguer contre lui, il reſte dur. Je prends donc une autre voye, & je veux convaincre l'homme corrompu par le ſiſtême de ſa corruption.

J'admets dans un ſens le vieux proverbe, ſur la foi duquel nous croyons que la charité bien ordonnée nous preſcrit de commencer par nous aimer nous-mêmes. Penſons d'abord à nous, voilà le principe : nous ne ſçaurions le mettre plus efficacement en œuvre qu'en nous emparant de la premiére & de la plus ſûre partie de la fine volupté, qui conſiſte certainement à nous rendre heureux par tout ce qui eſt de notre dépendance : or je ne puis poſſéder tout, ni vivre ſeul ; il me faut des voiſins, des marchands, des fermiers, des domeſtiques. Reſte à ſçavoir ce qui me répondra le plus ſûrement de l'agrément que j'en dois attendre. Sera-ce la hauteur, le mépris, l'abandon, l'inattention à tous mes devoirs, la dureté, l'autorité outrée ? Ne ſera-ce point plûtôt la connoiſſance qu'on aura de ma probité, de ma régularité, de ma bonté ? ne ſera-ce point

point le ſouvenir ou l'eſpérance de mes bienfaits ?

Le feu vient de prendre au Château ? les païſans ont été battus, les vaſſaux oprimez, les fermiers tourmentez dans les années fâcheuſes. On ne trouve point d'eau à la riviére. Je dois rebâtir & me meubler ? Mais l'ouvrier & le marchand toujours renvoyez, toujours chicanez ſur leurs mémoires, ne veulent pas réparer les deſordres de l'incendie. Je tombe malade ? mais mes valets, toujours traitez en eſclaves pendant ma ſanté, n'attendent que ma mort pour gagner le deüil, & pour trouver dans mon héritier un meilleur maître.

Gagnons les cœurs, c'eſt le grand ſecret ; ceux qui nous ſerviront nous aimeront ; ils nous ſerviront par honneur, par reconnoiſſance, par eſpérance ; piquons-les par tous ces motifs. Le païſan que vous ſauvez de la miſére ; le voiſin dont vous avez accommodé le procès ; ce domeſtique que vous édifiez, que vous ſecourez dans ſa maladie, que vous récompenſez, que vous établiſſez ; l'ouvrier bien & promptement payé ; les pauvres enfin conſolez & nourris ; voilà des patrons ſûrs qui forcent la vôix publique en votre faveur ; voilà quelle doit être la manœuvre de votre volupté, mais d'une volupté de Souverain, puiſqu'il ne tient qu'à vous de vous faire des créatures, & d'acheter à juſte prix des ſujets zèlez.

Pere de ces peuples, de ſes domeſtiques, des affligez, des malheureux ; mon Dieu, que ce titre eſt doux ! Vous ne voyez autour de vous que des viſages contens ; les plus gais pleurent de vos peines ; les plus

triſtes ſe réjoüiſſent de votre bonheur. Vous ne craignez ni l'abandon, ni la perfidie ; vous n'entendez point de murmures, chacun eſt prêt de ſacrifier ſes jours pour la conſervation des vôtres. Je ne crois pas qu'on s'aviſe de dire que ce n'eſt pas-là la plus fine & la plus ſûre volupté. On en trouve donc infiniment plus à ſuivre la vertu que le vice : mais le malheur eſt que peu de perſonnes en veulent faire l'expérience.

Tout le monde veut être heureux, mais nous ne voulons pas comprendre que pour l'être parfaitement, il faut que les autres le ſoient avec nous. Gardez-vous bien de faire un ſeul miſérable : la réflexion qui ſuivroit le crime empoiſonneroit le reſte de vos jours Mais, s'il ſe peut, faites des heureux ; la régle eſt infaillible, vous ſerez heureux.

Charité envers notre prochain ! Cette expreſſion eſt bien vaſte, elle comprend ous les hommes, même les infidèles qui fourniſſent aux Miſſionnaires matiére à leur charité. De-là je conclus qu'il nous dévroit ſuffire que la charité fût une vertu de la pure nature ; mais notre défaut d'humanité a preſque forcé Dieu, qui veut notre ſalut, d'en faire une vertu Chrétienne.

Le plus grand avantage des richeſſes eſt de pouvoir faire du bien. En effet, quoique tous les biens ſoient périſſables, il eſt pourtant vrai que celui que nous faiſons à notre prochain ne périt jamais, puiſque, quand la charité en eſt l'objet, elle a la vertu d'en éterniſer la mémoire En favoriſant les pauvres, qui peuvent peu, on eſt favoriſé de Dieu, qui peut tout. On peut ajouter,

ajouter, que les regards des Grands ſur les pauvres augmentent leur grandeur. On dit que la charité eſt ſuſceptible d'erreur, mais non pas d'excès. Gardons-nous bien dans l'occaſion de trop réfléchir ſur l'erreur dont elle eſt ſuſceptible.

Je crois qu'on peut partager nos devoirs à l'égard du prochain en autant de claſſes qu'il y a de degrez dans la parenté. Nous devons plus aux hommes qui ont raport à nous qu'à des inconnus, plus à des compatriotes qu'à des étrangers : mais je dois encore plus à un homme de ma Province, de ma ville, de ma campagne ; & s'il a vécu avec moi, s'il m'a été ſubordonné, s'il eſt mon fermier, mon debiteur, & ſur-tout mon domeſtique ; toutes circonſtances qui ajoutent un ſurcroit d'obligations. Paſſons aux amis.

Devoirs de l'amitié ; plaiſirs de l'amitié ; termes ſinonimes pour les bons cœurs. Le devoir aſſujettit, le plaiſir flatte ; & nous ſommes moins aſſujettis que flattez quand nous ſervons nos amis. L'amitié fournit de grandes reſſources contre l'iniquité publique. Cent ennemis conjurez, dont vous ne vous êtes point attiré la haine, vous bleſſent moins & vous ébranlent moins que votre ami ne vous conſole & ne vous fortifie. Pour les connoiſſeurs & les délicats, l'amitié eſt tellement ſupérieure à l'amour, que la maîtreſſe la plus aimable n'a tout au plus dans un cœur que les reſte de l'ami ; on ſe prête à l'amour, mais on ſe livre à l'amitié.

Il eſt vrai que l'amitié eſt comme l'amour, une union de cœurs & d'eſprits ; mais il

eſt vrai auſſi que l'amitié des ſages ne voit rien de plus précieux qu'elle dans le monde.

Entre deux hommes bien nez, l'amertume des diſgraces & l'yvreſſe de la bonne fortune loin d'éfleurer l'amitié, la mettent en œuvre & en font ſentir toute la douceur.

On dit qu'un homme heureux ne ſçait pas ſi bien ſi on l'aime, & que les diſgraces ſont la pierre de touche de l'amitié. Comment donc ſe flatter d'avoir un bon ami, puiſque, ſelon la Bruyére, il eſt ſi difficile d'être content de quelqu'un ?

Avez-vous aſſez d'expérience pour bien choiſir un ami ? avez-vous enfin un bon ami ? gardez-le bien. Rien de plus rare que de trouver dans un même ſujet un bon cœur avec du mérite : rien de plus précieux que ce treſor. Mon Dieu ! que les hommes perdent à ne ſe point aimer ; je crois qu'il ne négligent les reſſources de la pure amitié que parce qu'elle aproche trop de la vertu.

La plus courte abſence détruit l'amitié que les parties de plaiſir ont fait naître : la faveur & le grand bien la rendent ſuſpecte : on la proſtituë à la Cour ; dans les corps qu'on apelle Compagnies, la jalouſie la ruïne, les occupations la diſſipent, la multitude la diviſe. Peut-être les exemples d'amitié ſont-ils moins rares à la guerre que dans tout autre état, parce qu'on y connoît mieux la vertu ; mais on y trouve des fanfarons comme ailleurs. Je me défie des proteſtations ſtériles & faſtueuſes : tel vous offre cent piſtoles bien haut, qui tout bas vous en refuſeroit une. Je ne compterai jamais que ſur une amitié éprouvée :

vée : les beſoins & les diſgraces démaſquent bien des cœurs.

Deux hommes étoient voiſins & de tout tems fort amis. L'un eut beſoin de cinquante piſtoles & les demanda à l'autre qui paſſoit pour avoir de l'argent. D'abord celui-ci fut ſourd, mais il eut l'oreille très-fine ſi-tôt qu'on lui propoſa d'acheter quelque petit fond qui l'accommodoit. Le Contrat ſigné & l'argent reçu, le vendeur écrivit à l'acquereur. *Je ſuis étonné que, ſage comme vous êtes, vous ayez mieux aimé confier cinquante piſtoles à trois arpens de vigne qu'à trente ans d'amitié.*

L'impie, le blaſphémateur, le libertin par état, amis pernicieux : le joüeur de profeſſion, l'avare, amis inutiles : l'homme vain & celui qui veut faire fortune à quelque prix que ce puiſſe être, amis faux : le mauvais plaiſant, celui qui veut avoir ſeul de l'eſprit, le diſeur de riens, amis ennuyeux : l'humeur capricieuſe, l'eſprit dur, & celui qui vous fait trop acheter ſes ſervices, amis tiranniques. De-là connoiſſez le prix de la véritable amitié.

Je connois un maraut qui a fait fortune, il me demandoit il y a quarante ans l'honneur de ma protection, & ma protection étoit aſſurément la plus petite choſe du monde ; dix ans après il m'apella ſon ami, aujourd'hui il ne me ſaluë pas. J'ai connu un autre homme pire que le premier, parce qu'il devoit avoir l'ame plus belle. Il avoit été mon intime ami, mais tout-à-coup il devint plus grand Seigneur qu'il ne l'avoit eſpéré. A la premiere entrevûë il ne ſe ſouvint plus que de notre

connoiſſance, à la ſeconde il en rougit & l'oublia. J'étois ſi neuf alors, que je cherchai au fond de moi-même la raiſon d'un tel changement, & je ne la trouvai que dans la Bruyére. *Un homme*, dit-il, *qui vient d'être placé ne ſe ſert plus de ſa raiſon & de ſon eſprit pour régler ſa conduite à l'égard des autres. Il emprunte la régle de ſon poſte & de ſon état. De-là, l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.* En effet il coute trop d'être vrai, égal, conſtant, reconnoiſſant, généreux. C'eſt bien à la beauté de l'ame & aux ſentimens délicats, à vouloir entrer en concurrence avec de grandes places & de riches ſucceſſions? Vouloir qu'on ſacrifie l'orgueïl ou l'intérêt à la tendre amitié, à la vraye vertu, c'eſt exiger que les biens & les honneurs ne gâtent pas les hommes. Il faut donc les refondre.

Mon ami! façon de parler devenuë triviale : pardonnons-la à l'uſage. Cet homme là a des amis : cette penſée rend beaucoup plus à l'eſprit que la précédente : mais dans le vrai, elle n'a nul raport avec ce qu'on entend ſous le nom d'amitié. Par l'homme qui a des amis, je comprens, celui qui a du manége, qui connoît les reſſorts du monde, & qui les fait mouvoir pour venir à ſes fins; il eſt flatteur, il a des maniéres inſinuantes; il ſe rend tantôt plaiſant, tantôt officieux, rampant au beſoin, ſouvent homme de plaiſir, quelquefois philoſophe, & même, s'il le faut, artiſtement dévot. Si ce caractére ſouple & maniant eſt gourmandé d'un peu d'effronterie, on heurte à toutes les portes, & les portes s'ouvrent; après quoi l'on paſſe pour

avoir

s amis. Mais de ce que par ce mé-
petits ſoins & d'adreſſe vous vous
t des amis, ne concluez pas que
ez un ami.

Bnd mérite peut nous attirer l'eſ-
Bverſelle, & nous faire des prôneurs
ous faire des amis. A ceux qui ne
que par les aparences, rien n'eſt
ille en général que les amis, & l'on
cide ainſi ſans ſe donner la peine d'e-
cer les cauſes & le fondement de ces
s d'amitiez. Pour moi, je tiens qu'un
me délicat qui nous eſtime & qui van-
e que nous valons, quoiqu'il ne ſoit
du nombre de ceux que nous apellons
amis, nous ſert ſans y penſer d'une
ière bien plus efficace. Le ſervice eſt
, il n'eſt point médité, ſouvent mê-
il eſt inattendu : mais il eſt infaillible
durable ; au contraire, de cent amis,
atre-vingt-dix-neuf ne ménent à rien.

La Bruyére a dit qu'il y a un goût dans
pure amitié où ne peuvent atteindre ceux
ui ſont nés médiocres. Les groſſiers n'i-
uaginent dans l'amitié que l'utilité qu'ils
n tirent. Les délicats préférent de beau-
coup celle qu'ils procurent, à moins qu'on
ne ſoit parvenu à cet état de perfection ſur
le chapitre de l'amitié, où comptant pour
peu de choſe les révolutions de la fortu-
ne, donner & recevoir ſont le même ef-
fet entre deux vrais amis.

La véritable, la ſolide, la particuliére
amitié eſt une eſpéce de mariage, dont le
contrat ne peut ſubſiſter qu'entre de très
honnêtes gens. L'eſtime en régle les con
ventions, & la mort ſeule peut le réſoudr

Il eſt auſſi peu de parfaits amis que de bons mariages, par les mêmes défauts de réflexion & de ménagement avant & après la liaiſon.

L'Hymen & l'amitié ont leurs douceurs & leurs peines ; faites-en le parallèle, il eſt parfait, à un trait près qui les différencie. Dans un mari l'infidelité n'eſt regardée par les hommes corrompus que comme une galanterie, ou tout au plus comme une foibleſſe ; dans un ami, c'eſt un crime noir. On a vû de vrais amis s'aimer toujours également juſqu'au tombeau. L'on a vû le même homme avec la même femme paſſer toute leur vie dans un libertinage fidèle, & ne contracter qu'à la mort. Ces deux exemples ont deux cauſes bien différentes, l'honneur & la débauche, cependant ils procédent du même principe de fidélité ſi rare dans les maris. Je ne ſçai à quoi attribuer cette bizarrerie & cette contradiction de conduite, ſi ce n'eſt que nous ſommes plus fidèles à nos caprices qu'à la loi que nous nous ſommes impoſée nous-mêmes, uniquement parce qu'elle porte le nom de loi. D'ailleurs, nous nous trouvons plus flattez de tenir notre parole que nos écrits ; & c'eſt ce qui fait que le mari & la femme qui ſe ſeroient aimez toujours ſans contrat ceſſent de s'aimer, ou parce qu'ils s'y ſentent obligez, ou parce qu'ils obſervent entr'eux moins de politeſſe & de ménagement que deux amis.

Vivons avec nos amis comme s'ils pouvoient ceſſer de l'être : maxime vieille, mais toujours nouvelle, parce qu'elle eſt judicieuſe. Je crois pourtant que l'uſage en

eſt

eſt meilleur avec nos amis qu'avec notre ami, & qu'une union intime & délicate s'accommode mieux de toute l'ouverture du cœur que d'un excès de prudence.

Tâchons de trouver notre ami dans le grand nombre de ceux que nous apellons nos amis. Le chemin eſt à moitié fait. Surtout attachons-nous au cœur droit & à l'homme vrai, qui ne ſoit dominé ni par l'orgueil, ni par l'intérêt. Quand le ſujet dont nous voulons faire notre ami n'auroit pas une très-grande étenduë de génie; quand il auroit de petits défauts dans l'humeur: ſi le cœur eſt vraiment bon, le marché ne ſçauroit manquer d'être excellent pour nous.

Point d'homme ſur la terre qui n'ait des défauts; la qualité ou la quantité en font la différence. Prenons les yeux d'Argus pour connoître les défauts de l'ami que nous voulons faire, afin de juger plus ſainement ſi nous aurons la force d'y réſiſter. Mais la liaiſon étant contractée, devenons aveugles.

Ne joüons avec notre ami que quand nous ſommes convaincus qu'il eſt très-beau joüeur; & plus avec lui qu'avec perſonne ſoyons fidèles à la maxime de ne joüer jamais que petit jeu.

Etudions encore notre ami dans le vin. En général, c'eſt une crapule que de trop boire; mais avec notre ami rien de plus dangereux. Cependant, rien n'eſt plus délicieux que le plaiſir de la table, quand notre ami tient ſa place au milieu de gens choiſis. Il eſt donc de notre habileté de joüir de ce plaiſir, mais de le ménager

de

de façon que notre goût ne s'uſe point, & que nous ne commettions pas les plus précieux biens de la vie, la raiſon & l'amitié.

L'entêtement & le trop de feu dans les conteſtations que la converſation fait naître ne conviennent jamais à un homme poli ; gardons-nous pourtant d'adhérer par foibleſſe & par une fade adulation aux erreurs & aux faux préjugez. Si nous nous trouvons dans ce cas avec notre ami, changeons de matiére ; la chaleur de la diſpute marque moins de ſçavoir que de groſſiéreté. D'ailleurs, vous perdez tôt ou tard le cœur de celui avec qui vous voudrez toujours avoir trop d'eſprit.

Heureux ! ſi dans toutes ſortes d'événemens nous pouvons compter ſur les bons offices de notre ami ; plus heureux ſi nous lui pouvons rendre les nôtres ! n'en manquons pas le moment, étudions-le avec attention : profitons-en avec vivacité, mais encore avec aſſez de délicateſſe, pour ne pas bleſſer en notre ami l'amour propre qui régne toujours chez les plus délicats.

Tant d'habiles gens ont écrit ſur l'amitié que ſi je voulois m'étendre je deviendrois diffus. D'ailleurs, que pourrois-je ajouter au peu que j'en ai dit, qui ne convienne à la juſtice, à la reconnoiſſance, & ſurtout à la généroſité. Liſez les traitez de Cicéron, de Saci & le Poëme de l'Abbé de Villiers. Finiſſons ce Chapitre par nous plaindre de nous-mêmes, de ce que nous méritons ſi peu de fixer l'amitié du moins d'un honnête homme, ou, ſi nous l'oſons, ſans bleſſer une juſte modeſtie, plaignons les autres de ne nous pas trouver dignes qu'ils

qu'ils s'attachent à nous. Si les vivans s'obſtinent toujours à ne pas connoître ce ce que nous valons, & ne nous pas tenir quittes de ce qui nous manque ; contentons-nous du commerce des morts ; ils ont, & plus d'équité, & plus d'indulgence pour nous ; ne comptons guéres ſur les douceurs de l'amitié, juſqu'à ce que la circulation des mœurs ait ramené en France les maximes du Monomotapa. Voici ce qu'en dit la Fontaine. Que ne le diſpenſions-nous par nos mœurs d'aller chercher des exemples chez les Afriquains.

Deux bons amis vivoient au Monomotapa,
L'un ne poſſédoit rien qui n'apartînt à l'autre :
Les amis de ce païs-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

CHAPITRE VIII.

De la morale. De l'uſage du tems. Combien le caractére d'homme de bien eſt préférable à celui de galant homme, d'honnête homme, & d'homme de mérite. De ce qu'on doit à Dieu, & de ce qu'on ſe doit à ſoi-même. De l'excellence de la Religion Chrétienne & Catholique. Contre les Athées, les Déiſtes ou les Incrédules. Contre les Proteſtans. Des bonnes œuvres ; des miſéres de l'homme & de ſa dignité. Attendre la mort ſans la craindre.

NE faiſons jamais notre ami que de l'homme qu'on peut apeller à juſte titre un *Virtuoſus*, mais un *Virtuoſus* homme de bien. Je crois pouvoir traiter de qualitez moyennes les petits ornemens qui

ſont

ſont le galant homme. On ne doit pas les négliger, & je vous ai fait un devoir de les acquérir ; mais je les compte pour rien s'ils ne ſont inſéparablement attachez au caractére d'honnête homme. J'eſtime peu les accidens où manque l'eſſentiel.

Vous avez vû à peu près en quoi conſiſte la vraye probité, & j'aime à croire que votre cœur vous en a plus dit que mes leçons n'ont pû vous en aprendre. Heureux vous & moi, ſi nous ſentons combien les impreſſions de l'équité ſont douces, combien ſes inſpirations ſont judicieuſes, combien ſes opérations ſont conſolantes ! Méditez avec un peu de goût le prix d'une droiture à toute épreuve, & vous conviendrez qu'elle eſt au-deſſus de toute grandeur. Le même ſentiment me fait placer le malhonnête homme au-deſſous des infectes.

J'ai dû, par une conſéquence néceſſaire, faire de la probité la partie principale de l'homme de mérite, dont le caractére eſt un aſſemblage de dons, de talens, de vertus. De ce caractére ſort la prudence pour choiſir un état plus honnête & plus sûr, & pour contracter des liaiſons plus utiles & plus honorables. De-là plus d'aplication à tous vos devoirs & plus d'habileté à les remplir ; plus de délicateſſe dans vos amuſemens ; plus de modeſtie dans la proſpérité, & plus de fermeté dans les diſgraces. Ce compoſé vous paroît beau ; vous en allez faire ſans doute la matiére de vos réfléxions & de vos ſoins, rien ne vous en échapera ? Je le ſouhaite ; mais il faut tout vous dire. Ce plan juſqu'ici conviendroit preſque tout entier à

un

un Payen homme de mérite, & vous êtes Chrétien.

La morale où la ſcience des mœurs eſt la grande ſcience du Chrétien ; c'eſt l'art de régler ſon cœur par la vertu & de ſe rendre heureux en vivant bien. J'ai lû dans l'art de ſe connoître ſoi-même, que la morale qui naît de la révélation du Vieux & du Nouveau Teſtament a des principes certains ; qu'elle ſuit la lumiére de la vérité ; qu'elle eſt ſoutenuë par des motifs très-puiſſans & par des exemples parfaits ; qu'elle relève l'homme rabaiſſé par ſes paſſions, avili par la ſuperſtition, & dégradé par l'infamie de ſes attachemens ; qu'elle l'éléve ſans l'énorgueillir & l'abaiſſe ſans lui rien faire perdre de ſa dignité ; que cette morale nous eſt connuë par raiſon, par ſentiment & par foi ; que la foi nous la fait recevoir, parce que Jeſus-Chriſt & les Apôtres l'ont enſeignée & pratiquée ; que le ſentiment de notre conſcience nous la fait aprouver, parce qu'elle nous ſatisfait, nous éléve & nous conſole ; & que notre raiſon s'y ſoumet, parce qu'il n'y a rien que de conforme au bon ſens, ſoit dans les principes ſur leſquels elle eſt établie, ſoit dans les régles qu'elle nous preſcrit ; qu'étant à notre ame ce que la médecine eſt à notre corps, elle doit s'apliquer à connoître nos maux & à chercher les remédes qui peuvent nous en procurer la guériſon : enfin, le projet d'Abadie eſt de ne conſidérer l'homme que comme une créature capable de vertu & de bonheur, & qui ſe trouve dans un état de corruption & de miſére.

Deux

heur, la fortune enrichit la vertu, & la gloire la couronne.

Tout perſuadé que je ſuis que le métier de la guerre eſt de tous les moyens celui qui ſuplée le plus honorablement au défaut de patrimoine, je ne vous conſeille d'embraſſer ce parti qu'autant que vous vous ſentez l'inclination & les diſpoſitions néceſſaires pour le ſuccès. Tous les hommes ont une vocation. Si on ſe ſent le talent qui lui eſt propre, & qu'en ſoi la vocation ſoit loüable, on doit s'y livrer. L'honnête homme trouve des reſſources dans la plume comme dans l'épée. Tout état où l'on brille a de grands agrémens, & fournit des reſſources au mérite.

Mais prenez garde de vous tromper dans l'idée que vous vous faites, & de votre vocation à un état de vie, & des talens que vous vous ſupoſez pour en remplir éminemment les devoirs. Un goût trop vif n'eſt pas un motif qui doive vous déterminer à un choix ſi important. Ne prenez pas non plus pour des diſpoſitions naturelles, ce que l'amour propre vous dit en votre faveur. Il eſt bien plus sûr de vous en raporter à vos amis qu'à vous-même; ils vous connoiſſent mieux que vous ne vous connoiſſez; ils vous doivent toute leur attention, toutes leurs lumiéres. La Religion & le vrai honneur préſideront toujours à un conſeil auſſi déciſif. Conſultez encore votre nom, la ſituation de vos affaires, la portée de votre génie, la trempe de votre cœur; examinez, & du côté de l'ame, & du côté de l'eſprit, par quelle eſpéce e mérite vous pouvez aller plus loin. Apr.

Deux parties dans un Chrétien : un corps qui périt, & une ame immortelle. S'il eſt un Chrétien, qui par des plaiſanteries libertines affecte de douter de l'immortalité de l'ame, ce que je ne croi pas, c'eſt un fou qui aime à s'avilir pour flatter ſa corruption & ſe ſouſtraire au châtiment ; ce n'eſt point pour lui que j'écris ; mais pour nous, qui ſçavons bien que nous penſons, & que la matiére ne penſe point ; nous, qui croyons ne mourir qu'en partie & pour un tems, & que la plus digne portion de nous-mêmes ne mourra jamais, l'avenir doit être notre premier point de vûë. Vivre bien & mourir bien ſont nos deux ſeules affaires ; & c'eſt la bonne vie qui conduit à la bonne mort. Les agrémens perſonnels, une probité reconnuë, un mérite ſupérieur, la ſanté, les dignitez, la fortune, ſont les annexes brillans de la mortalité : mais on a peu de tems à en joüir. Ce ſont de bonnes proviſions pour le voyage, mais nous n'arriverons au port que par le bon uſage que nous en aurons fait.

La vie pour la plûpart des hommes ſeroit un mal ſans les vûës de l'Eternité. Regardons-la comme un bien, & convenons pourtant avec Job, que la plus longue eſt bien courte & bien pleine de miſére. La jeuneſſe n'a pas droit de nous aſſurer une longue vie, elle ne peut nous en donner que l'eſpérance, nous ne la ſentons qu'à meſure que nous la perdons. On dit que la longue vie eſt un don de Dieu & une récompenſe de la probité ; cependant preſque tous les hommes n'employent la premiére partie de la leur qu'à rendre l'autre

tre miſérable. Réglons la nôtre de maniére qu'elle ſoit toujours un bien pour nous, &, qu'elle que ſoit notre ſituation dans le monde, mettons quelque intervale entre les affaires de la vie & le jour de la mort.

Il faut paſſer le tems ſans le perdre. Les années ne paſſent pas en vain : toutes les minutes de la vie d'un Chrétien vont fraper à la porte de l'Eternité. Les anciens croyoient que les Heures s'envoloient au Ciel pour y rendre compte de l'uſage que les hommes en font. A cet uſage du tems raportons ces deux véritez fondamentales, que toute fortune eſt à craindre où manque la ſageſſe, & que toute ſageſſe humaine eſt folie devant Dieu. Après quoi il eſt néceſſaire de conclure que l'homme de bien ſeul poſſéde la vraye ſageſſe.

Nous pouvons diſpoſer de nos fonds, mais nous ne ſommes que les locataires ou les fermiers de notre vie, encore n'en joüiſſons-nous pas par bail emphitéotique, peu de gens vivent cent ans. Le mondain laboure au hazard ; l'homme de bien cherche à plaire au maître, il ſéme dans le tems pour recuëillir dans l'Eternité. Nous préférons les rentes perpétuelles aux viagéres, & c'eſt ſageſſe en ce monde. Faiſons pour l'avenir ce que nous faiſons pour le tems ; préférons le perpétuel au viager, c'eſt ſageſſe ſelon Dieu.

Si nous ſçavons nous attirer la bienveillance des hommes, ſi nous raportons à la communauté publique nos dons, nos talens, notre autorité, nos richeſſes, nous devenons utiles à la ſociété, & nous l'embelliſſons. C'eſt joüer un beau rôle, c'eſt

être

être grand acteur : mais en travaillant pour nous-mêmes, nous travaillons auſſi pour les autres ; & tout le bien qui eſt en nous devient la choſe publique. Il n'en eſt pas de même de l'affaire du ſalut ; elle n'interreſſe que nous, elle nous interreſſe pour l'Eternité. Perſonne ne partagera les fruits de notre mérite ; les bonnes actions n'auront point de réduction à craindre, mais auſſi le vice ne trouvera point de prôneurs. Il eſt donc vrai que le caractére d'homme de bien eſt infiniment préférable à tout autre caractére. Les premiers élémens de la raiſon démontrent cette vérité.

Le moyen le plus sûr de devenir homme de bien, c'eſt de méditer ſouvent ce qu'on doit à Dieu & ce qu'on ſe doit à ſoi-même. Ces deux devoirs, s'ils étoient bien compris, ne ſeroient qu'un ſeul & même devoir. En effet, je ne puis manquer à Dieu, ſans me manquer à moi-même. Dieu veut que je me ſauve, & je veux me ſauver. La volonté eſt la même ; & ſoit par raport à Dieu, ſoit par raport à moi, il n'y a nulle différence dans la fin. Craignez Dieu, & gardez ſes Commandemens : c'eſt-là tout l'homme.

Connoître Dieu, le craindre, l'aimer & le ſervir ; voilà toute l'œconomie de notre Religion, & les premiers principes de notre croyance. La connoiſſance de Dieu eſt la plus auguſte, & preſque la ſeule ſupériorité que l'homme ait ſur la bête. Mais, mon Dieu, a qui eſt-il donné de vous connoître ? On a beau vous méditer, on en revient toujours à s'écrier avec ſaint Paul, *O altitudo divitiarum !*

Les Juifs, qui affectoient de ne pas connoître

noître le Meſſie, lui ayant demandé qui il étoit : il leur répondit ce mot divin, *Ego ſum qui ſum.* Quel heureux texte pour un beau ſermon ſur l'Eternité ! On ne peut dire que de Dieu qu'il eſt vraiment celui qui eſt, parce qu'il eſt ſans principe & ſans fin : toutes les créatures ſont en comparaiſon comme ſi elles n'étoient pas, puiſqu'il peut tout anéantir dans un quart-d'heure. Quelqu'un plein de cette idée a fait ces quatre beaux vers.

Loin de rien décider ſur cet Être ſuprême,
Gardons en l'adorant un ſilence profond :
Sa nature eſt immenſe, & l'eſprit s'y confond.
Pour ſçavoir ce qu'il eſt il faut être lui-même.

La crainte de Dieu eſt le commencement de la ſageſſe, parce que c'eſt le motif le plus propre à contenir l'homme toujours prêt à s'égarer. Le ſervice de Dieu eſt un tribut légitime que nous ne ſçaurions refuſer à ſa Majeſté ſuprême ; c'eſt la rente ſeigneuriale & féodale à laquelle nos jours ſont aſſujettis, c'eſt le prix du fermage ; & ſi dans l'obſervance de la Loi, l'homme aveugle & fragile trouve dans ſa foibleſſe des difficultez qui l'arrêtent ou qui l'écartent, l'amour de Dieu achéve ce que la crainte avoit commencé ; il léve l'obſtacle, il léve la pierre, comme dit excellemment l'élégant & pathétique Pere Cheminais : *quis revolvet nobis lapidem.* Il adoucit la répugnance, & fait ſentir de l'onction où les ſens & la chair craignoient de ne trouver que du dégoût.

Ici

Ici reconnoiſſez la relation merveilleuſe des vertus morales dont je vous ai parlé, avec les vertus chrétiennes qui ſont le but principal de notre miſſion. Ce ſont preſque les mêmes vertus, du moins les unes facilitent beaucoup, & conduiſent imperceptiblement à la pratique des autres. Au vraiment honnête homme il ne reſte plus que peu de paſſion à combattre & quelques bonnes œuvres à pratiquer, après quoi il eſt homme de bien. Cependant nous refuſons à Dieu ce qu'un fils doit à ſon pere, un Sujet à ſon Roi, un Vaſſal à ſon Seigneur, un Domeſtique à ſon Maître & le Fermier au Propriétaire. Nous n'aimons que les objets créés, toutes les facultez de l'entendement & de l'ame ſe bornent-là, parce qu'on ne nous a point apris aſſez-tôt à réfléchir ſur la dignité de l'homme immortel, & nous vivons comme ſi tout périſſoit. Nous ſentons pourtant cette immortalité, tout nous l'annonce, & nous ne cherchons pas à en douter. Mais nous craignons de nous bien pe[illegible] de l'excellence de la Religion Chrétienne. Cependant quoi de plus conſolant, quoi de plus judicieux que cette Religion! Aimons Dieu par préférence à tout, & notre prochain comme nous-même; voilà toute la Loi.

A l'égard du prochain, je crois vous avoir déjà marqué les raiſons que la ſeule politique nous fournit de le ſecourir & de l'aimer. Si je vous en ai convaincu, il faut que vous conveniez que ſur ce point la Loi eſt exactement conforme à vos intérêts temporels bien entendus. Pour la préférence que nous devons à Dieu, elle ſe tire bien naturelle

turellement de tous ſes attributs, puiſſance, juſtice, miſéricorde, infinité, providence infatigable, conſolations journaliéres, ſecours de toute eſpéce, tout nous la preſcrit. Et peut-on aſſez aimer un ſi bon maître, à qui nos ſervices ſeroient fort indifférens, s'il ne nous aimoit pas? ſervices pourtant qu'il veut bien couronner de toute ſa gloire. Hélas! les maîtres du monde exigent plus que Dieu; ils ne récompenſent guéres, & nous les ſervons mieux.

Il eſt des libertins qui ont l'eſprit juſte & qui ne raiſonnent pas mal; ramenez-les ſur ce qu'ils doivent à Dieu, vous ne leur trouvez plus que des idées qui font horreur, & des diſcours qui font pitié. La converſation la plus ſuivie & la plus preſſante ſur cette matiére leur paroit une chimére, ou une derniére reſſource de gens qui ne ſont plus propres au monde. On les force quelquefois de convenir de certains principes: mais comme la conſéquence ne convient point à leur conduite, le cœur ne tarde guéres à deſavoüer l'eſprit. Je dis aux uns & aux autres: A-t'on imaginé l'Evangile pour vous tromper? qu'auroit-on gagné en vous trompant? que contient-il qui puiſſe vous tromper? J'ajoute que le monde fait, ſans comparaiſon, plus de martyrs que l'Evangile: & je ſoutiens que toutes les paſſions de l'homme lui coutent plus à ſatisfaire, que la Loi ne lui coûte à garder. Tous traits différens qui démontrent aſſez l'excellence de la Religion Chrétienne.

Que je prenne tous les hommes ſéparément, il n'y en a pas un qui ne convienne de mon principe, pourvû que je lui laiſſe ſa

paſſion dominante. L'avare fronde contre le libertin, le libertin contre l'avare : les plus vicieux iront juſqu'à la dévotion, ſi on veut bien ſauver tous les droits de leur foibleſſe favorite : combattez-la, ils ne reconnoiſſent plus l'Evangile.

Que le monde ait ſes martyrs ; & qui en doute ? Demandez à celui qui s'eſt élevé, combien cette élévation lui a couté de ſoins, de rebuts, d'humiliations & de petiteſſes : demandez au nouveau parvenu, combien il a paſſé de nuits ſans dormir, par combien d'infâmes détails il a préparé le plaiſir & corrigé le néant de ſon héritier ; & vous conclurez que les aſſujettiſſemens du monde & la tirannie des paſſions ſont plus pénibles à la chair que la haire & le cilice.

Si je propoſois à un incrédule, qui auroit quelque raiſon de combiner tous les âges & tous les goûts, de faire des quatre parties d'une vie dérangée un formulaire de mœurs & de croyance, comme on fait une confuſion des quatre quartiers de l'année pour former une juſte évaluation ; & ſi je le forçois enfin d'opter pour l'uniformité de ſa conduite entre ce formulaire de ſa façon & l'Evangile, il préféreroit le dernier, j'en ſuis ſûr. De-là je conclus, que, quand l'homme ſeroit en droit de ſe faire une Religion de fantaiſie, d'y admettre tous ſes caprices & toutes ſes paſſions pour autant de vertus : à la fin après avoir bien corrigé, diminué ou ajouté, il brûleroit ſon ouvrage, & conviendroit que nos lumiéres ne ſont que ténébres, & que nos goûts ſont bien dépravez.

Chaque âge, chaque erreur, chaque paſſion auroit ſon Dieu, & voilà le paganiſme.

Ne

Ne promenons point notre eſprit d'idée en idée, parce que nous avons promené notre cœur d'égarement en égarement ; tenons-nous en à l'Evangile ; ſa ſageſſe & ſon ancienneté ſont également impoſantes. D'ailleurs la Loi de Grace eſt entée ſur la Loi écrite, la Loi écrite ſur la naturelle ; la figure à fait place à la vérité, & les prophéties n'ont fait que s'accomplir. Tout eſt tout-à-la fois majeſtueux & ſimple : tout paroît effrayant, & tout eſt doux. Il ſemble même qu'à l'égard des myſtéres, qui de leur nature ſont incompréhenſibles, Dieu ait pris plaiſir à faire ſentir au cœur ce que l'eſprit ne ſçauroit comprendre. Je dis plus, je ſoûtiens que pour l'homme même qui périroit, il ne ſeroit point de régles plus ſûres & plus conſolantes que celles de l'Evangile.

Si jamais vous rencontrez ſous votre main un incrédule, un impie de profeſſion, un prétendu eſprit fort, vous les trouverez tous incapables de former un ſyſtême. Faites un parallèle de toutes les eſpéces de folies qui entrent dans leurs principes & dans leurs conſéquences, avec ce qu'ont écrit feu M. de Meaux ſur la perpétuité de la Foi & ſur les variations des Proteſtans, & Abadie ſur la vérité de la Religion Chrétienne, & concluez. Toutes les difficultez qu'on trouve à les convaincre ne me rebuteront pas, & puiſque de tout mon livre ce Chapitre eſt le ſeul où je parle de la Religion, on me permettra de m'étendre un peu ſur cette matiére ; elle eſt déciſive pour tous les hommes. Quel bonheur pour moi, ſi je pouvois détourner les jeunes gens de la voïe des impies ! Je ſçai par expérience combien l'eſ-

prit fait de chemin depuis vingt ans juſqu'à ſoixante : quand on commence par l'impiété, on finit par l'endurciſſement. Cependant les paſſions, qui nous tyranniſoient, s'émouſſent ; & ſi l'on n'eſt pas parvenu juſqu'au dernier degré de la corruption, on commence à entrevoir une lueur à la maniére unique dont on voudroit avoir toujours penſé.

Heureux ceux qui ſont bien nez, bien élevez ! mais quel ſcandale pour le bon ordre, que de voir de vieux coquins, déja un pied dans le tombeau, inſinuer des ſentimens pervers à la jeuneſſe ! J'en ai connu, ils m'ont fait horreur. Je l'avouë à ma honte, je deviens vieux, & j'aime encore le monde & les plaiſirs : mais j'aime la raiſon, & je reſpecte infiniment ma Religon. Dûſſent les mauvais plaiſans me tourner en ridicule, je ſçais comme eux que le rôle de miſſionnaire ne me convient pas ; mais je ne rougis point de l'Evangile. Mon deſſein eſt de conduire l'homme depuis le berceau de ſa raiſon juſqu'au dernier ſoupir : & puiſque le commerce des impies eſt le plus dangereux de tous les écuëils, j'ai dû faire de nouveaux efforts pour l'en garantir. Je commence donc par lui faire ſentir l'excellence de la Religion Chrétienne, que je retrouve encore éminemment dans ce qui fait le plus de peine au libertin ; & voici ma raiſon. Si mon imagination ne ſert qu'à m'égarer, je dois me laiſſer conduire ; & ſi mes paſſions ſont mes plus redoutables ennemis, je ne ſçaurois trop aimer la loi qui m'aprend à les dompter.

Commençons donc de bonne heure à com-

combattre nos paſſions, connoiſſons les plus dangereuſes, opoſons-leur les précautions les plus juſtes, & les remédes les plus ſûrs. Il en eſt qui, par l'accroiſſement qu'on leur permet, déviennent preſque incurables. L'orgueil, par exemple, la Religion n'en guérit que rarement, la raiſon encore moins; c'eſt une fiévre continuë qui travaille ſon malade tous les momens de la nuit & du jour, & qui le conduit au tombeau. Puiſque nous connoiſſons la tyrannie de ces paſſions violentes, fermons-leur pour jamais la porte de notre cœur. Nous aurions peine à les en chaſſer? Veillons donc à ne les y jamais introduire. A l'égard des paſſions qui s'élévent comme par accès, c'eſt une fiévre éphémére, dangereuſe à la vérité, mais ſur laquelle les remédes peuvent agir. Par exemple, il y a un ſpécifique contre la colére, c'eſt de remettre au lendemain ce qu'elle a réſolu; & un autre contre l'amour, c'eſt la fuite.

Mais quel eſt ce compoſé monſtrueux de bien & de mal qui ſe preſente à moi? Je le connois, c'eſt le reſpect humain, preſque auſſi dangereux que le méchant exemple contre lequel j'ai pris ſoin de vous armer. Religion adorable, unique voye du ſalut, pourquoi les hommes employent-ils contre vous tout ce qui dévroit vous les concilier? le reſpect humain eſt comme la diſſimulation, tantôt vice & tantôt vertu. Quand on ſçait bien ſe reſpecter ſoi-même, on craint de s'offenſer; on ne ſe livre à rien qui puiſſe allumer une ſorte de guerre civile dans un cœur fait pour aimer la vertu; & quand nous nous portons les uns aux autres le reſpect

mutuel que nous nous devons, nous ne cherchons qu'à nous ſecourir, qu'à nous édifier, qu'à nous inſtruire. Si on croit ne devoir du reſpect qu'à ſes ſupérieurs, on ſe trompe ; on ne ſçait pas la valeur de ce terme, nous nous en devons tous ; & chacun de nous en doit infiniment à la ſociété civile. Or, dans les cas où la vertu eſt en péril, le reſpect humain peut être d'un grand ſecours. Dès qu'il nous empêche de faire une ſottiſe, une action lâche & honteuſe, & de voir mauvaiſe compagnie, ne devient-il pas une vertu ? Tel étoit prêt à s'embarquer dans le crime, qui s'eſt dit : Mais mon pere le ſçaura ; ce Pere ſi bon & qui ne cherche qu'à me conduire au bien ; cette mere à qui mon éducation a couté tant de ſoins : mes ſupérieurs le ſçauront ; mes voiſins ſont attentifs à ma conduite ; mes concurrens ſont mes cenſeurs : celui-là ayant déja un pied dans le précipice a repris des forces nouvelles, il eſt échapé au danger ; & c'eſt l'effet merveilleux du qu'en dira-t'on ; le reſpect humain a fait l'office de la vertu, & il eſt devenu vertu. Cette autorité ſubſidiaire, que la Religion Chrétienne veut bien emprunter des vertus morales, eſt encore, ſelon moi, une grande preuve de ſon excellence.

Au contraire, que ſans pudeur on ſe ſoit enfoncé dans l'abîme, qu'on ait manqué à tous ſes devoirs, & que, ſentant la néceſſité indiſpenſable de réparer ſes torts à l'égard de Dieu & des hommes, on ſe laiſſe retenir par une mauvaiſe honte ; c'eſt une puérilité criminelle qu'on ne ſçauroit propoſer pour excuſe. Vous tombiez par foibleſſe ? relevez-

vez-vous avec courage ; vous craignez d'aprêter à rire aux jeunes fous vos complices ? craignez plûtôt de vous attirer pour jamais la juſte indignation de ceux à qui vous ne faiſiez que pitié. Les plus vicieux reſpectent la vertu, l'aveu d'un menſonge eſt un hommage à la vérité : La reſtitution d'un bien mal acquis & l'abandon d'un mauvais commerce marquent la force de l'ame & de l'eſprit. Le qu'en dira-t'on n'eſt point le ſubterfuge d'un homme ſenſé, c'eſt le dernier retranchement d'un vicieux, dont les mauvaiſes habitudes ont dérangé l'eſprit, & qui ne craint pas d'ajoûter de miſérables raiſonnemens à une conduite déplorable. J'aimerois mieux entendre dire franchement que la paſſion n'eſt pas encore uſée, ou que le coffre fort n'eſt pas aſſez plein ; mais que la crainte des ſots nous fixe dans l'habitude de nos ſottiſes, en vérité, le prétexte deshonore la raiſon. Dès que le reſpect humain mal entendu nous retient dans les mêmes vices dont il dévroit nous garantir, il devient lui-même un vice effectif, puiſque la perſévérance dans le péché, dont il eſt la cauſe premiére, eſt la plus grande malignité du vice. Il eſt donc vice ou vertu ſuivant l'uſage qu'on en fait.

Quoique le joug du Seigneur ſoit conſolant, il eſt pourtant vrai qu'il a ſes amertumes ; car enfin il faut mortifier ſa chair, & la chair n'aime pas qu'on la mortifie. Il faut donc refuſer quelque choſe à ſes ſens ; mais auſſi dans quel commerce a-t'on quelque avantage pour rien ? Le combat de la chair & de l'eſprit eſt l'affaire de toute la vie. Je ne puis vous l'épargner ni l'accourcir, la

mort ſeule en eſt le terme. Mais le prix de la victoire eſt une éternité de bonheur infini. Chaque âge nous raméne de nouvelles paſſions, nous ne ſçaurions donc étudier avec trop d'attention ce que nous avons à éviter & à faire; mais ici je dois vous aguerrir contre le prétexte le moins raiſonnable & pourtant le plus commun, ſur le fondement duquel la plûpart croyent juſtifier le retardement de leur converſion. Tout ceci eſt du P. Cheminais. Je me convertirai, dit-on, dès que Dieu m'en aura donné la grace.

Cette façon de raiſonner ſignifie préciſément que l'impiété veut rendre la grace de Dieu reſponſable de la corruption de l'homme. C'eſt ainſi que l'incrédule & l'endurci corrompent en toute maniére le beau mot de ſaint Auguſtin: *Da quod jubes, & jube quod vis.* Fatales imaginations de la Scolaſtique, pourquoi fourniſſez-vous à l'homme des ſophiſmes ingénieux pour ſe tromper? Que nous ſommes fous de nous ſervir ſi mal de notre eſprit! Tout borné qu'il eſt, il veut foüiller dans les ſecrets de Dieu, & pénétrer des myſtéres ſur leſquels on ne lui demande que confiance & ſoumiſſion. On voit des gens d'érudition, de vertu & de mérite vouloir épuiſer la matiére ſur le Chapitre de la Grace & de la Providence. Et qu'y comprennent-ils; qu'y peut-on comprendre? N'ai-je pas lieu de me plaindre de leur ſçavoir trop rafiné, & de leur délicateſſe à diſtinguer & diviſer, ſi ce jargon de l'Ecole ne ſert qu'à m'embarraſſer l'eſprit, quand il ne s'agit que de guérir la lépre de mon cœur? Ai-je beſoin d'une ſcience profonde pour me perſuader qu'il y a un Dieu? Puis-je

Puis-je croire Dieu injuſte ? Dieu juſte me commande-t-il l'impoſſible, & confondra-t'il dans ſes jugemens l'heureux Chrétien qui meurt avec ſon innocence, le pécheur contrit, & le ſcélérat.

L'indocilité & le ſot entêtement, dont j'ai parlé, fortifient les préjugez & produiſent enfin la perſuaſion ; de-là les ſuperſtitions & les héréſies : ou les grandes paſſions nous corrompent, ou l'eſprit de cabale nous aveugle. Non, rien n'humilie tant la raiſon que de voir de grands perſonnages ſe livrer à des deſordres honteux, ou ſe rabaiſſer juſqu'a des petiteſſes populaires par la fureur de parti. Mon Dieu ! que l'eſprit ſimple & pacifique eſt un grand don ! Qu'on faſſe une eſpéce de chronologie des grandes révolutions & des événemens fameux, même de ceux qui, depuis deux ſiécles, ont porté des coups ſi cruels à la religion, & qui ont coûté tant de ſang à l'Europe ; on voit que l'eſprit de parti eſt la premiére cauſe de la diſcorde, de cette diſcorde affreuſe dont le ſouffle empoiſonné ne cherche qu'à diviſer tous les cœurs, qu'à embraſer tout l'univers; ô que M. Rouſſeau la peint bien !

. . . . . .

Le grand ſecret de ſa trompeuſe adreſſe
Fut de remplir les hommes diviſez
De ſentimens l'un à l'autre opoſez,
D'embarraſſer leurs eſprits téméraires
D'opinions & de dogmes contraires,
Et d'annoblir du nom de véritez
Ce fol amas de contrariétez.

Et quel eſt le fruit de ces contrariétez ? l'Abbé Régnier va nous l'aprendre.

J'ai vû deux partis diſputer
De la vérité ſans l'entendre,
Le public ſans y rien comprendre
Pour l'un ou l'autre s'entêter ;
Et par leur diſpute autentique,
Qui s'entend moins plus on l'explique,
J'ai vû qu'après un long debat
Après replique ſur replique,
La haine des partis étoit le réſultat.

Je ne crois pas que dans toute la catholicité on trouve un ſeul homme qui doute du beſoin que nous avons de la grace. Mais auſſi tout le monde convient que notre correſpondance à la grace eſt abſolument néceſſaire. *Vocabis me, & ego reſpondebo tibi.* Vous m'apellerez, Seigneur, & je vous répondrai par toutes les bonnes œuvres dont je ſuis capable : ſi ces deux points ſont phiſiquement orthodoxes, de quoi quelques gens diſputent-ils ?

Il eſt vrai que la grace eſt une faveur gratuite, que Dieu eſt le ſeul arbitre de ſes graces, qu'il les donne quand & de quelle maniére il lui plaît : qu'il trouve bien en nous la matiére de ſes jugemens & de ſes vengeances, & qu'il ne trouve qu'en lui-même les raiſons de ſa miſéricorde & de ſes graces : mais auſſi il eſt vrai que la grace ne nous manque jamais, & que nous manquons preſque toujours à la grace. Il eſt vrai que les bonnes œuvres nous attirent des graces, & que la reconnoiſſance des graces reçûës nous en attire de nouvelles ; & s'il eſt de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme, d'autres fondemens de ſa miſéricorde que la foibleſſe humaine, il eſt auſſi de la prudence

dence du Chrétien de tâcher de s'attirer cette miſéricorde par les bonnes œuvres. Mais les bonnes œuvres ne conviennent pas au pécheur ; & au lieu d'y chercher le ſecours & la force qui y ſont attachez, on ſe jette dans des raiſonnemens qui tiennent plus de l'impiété que de la ſcience. Nous voudrions que la Grace efficace nous enlevât tout-d'un-coup, & que Dieu fit tout ſeul tous les frais de notre ſalut : c'eſt-à-dire, que nous prétendons que Dieu nous prévienne toujours, qu'il faſſe les premiéres démarches ; & qu'il nous donne les graces dont nous avons beſoin, ſans que nous ayons la peine de les lui demander. Cependant, ma ſeule raiſon m'aprend à diſtinguer le bien & le mal. Je ne puis pas nier le libre arbitre : mon cœur tout porté qu'il eſt au péché me le reproche quand je le commets, & ce remords eſt une grace. Je ſçai que ma correſpondance à la grace doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon ſalut, comme la terre doit concourir avec le ſoleil à faire fructifier la nature : Je ſçai enfin, que celui qui m'a créé ſans moi, ne me ſauvera pas ſans moi ; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des beſoins les demandent. Ces idées ſont bien ſimples, elles ſont à la portée de tout le monde, il y a moins d'eſprit, & dès-là je les crois plus juſtes. La ſoumiſſion eſt la voye de raiſonner entre la créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, eſt la premiére ſcience que nous devons avoir aprise. C'eſt une impiété que de cenſurer l'ordre de la Providence, & un attentat à la Divinité que d'en vouloir pénétrer le Myſtére. Fions nous-y, & faiſons tout ce que

nous pouvons ; voilà les grandes régles. Dans nos malheurs, rendons-les méritoires par la réſignation : dans nos beſoins, recourons à la Providence. Comptons ſur elle chrétiennement, mais ſagement. Cinq pains d'orge & deux poiſſons nourrirent cinq mille hommes & il en reſta. Je ſçai que le tems des miracles eſt paſſé, auſſi ai-je dit *ſagement*, parce que l'eſpérance ne diſpenſe pas du travail. Murmurer contre les ſecrets de la Providence, ou penſer s'en délivrer en leur réſiſtant, c'eſt témoigner plus de folie que de courage. Le conſeil de Virgile dévroit nous aprendre à mieux penſer, *quo fata trahunt, retrahuntque, ſequamur*. Auſſi l'expérience nous montre-t'elle tous les jours que les plaintes qu'on fait de la Providence, & que la déteſtable excuſe qu'on tire du prétendu défaut de grace, n'échapent qu'aux libertins du premier ordre, qui ne craignent rien tant que de ſe corriger & de ſe ſoumettre. Ils aiment mieux ſe faire une idée monſtrueuſe de la Divinité, que de rectifier leurs raiſonnemens & leur conduite ; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'eſprit. Libertinage, endurciſſement, impiété, blaſphême, tous degrez qui conduiſent à l'impénitence finale. Conſervez très-ſoigneuſement le mérite d'une bonne éducation, ne voyez que d'honnêtes gens & raiſonnez juſte, vous vous épargnerez bien des malheurs.

Nous n'entrerons point dans le Royaume céleſte ſi nous ne ſommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole ! Peut on lire un plus beau Sermon ſur la pureté des mœurs & ſur la ſimplicité Evangélique ?

lique? mais cette leçon n'accommode ni la ſenſualité, ni la vanité. Tel viſe au doctorat, qui ne ſçait pas ſon Catéchiſme. On n'aime que les matiéres preſque incompréhenſibles : & à quelque prix que ce puiſſe être, on veut faire le bel eſprit. Aimons les ſciences, mais ne perdons jamais de vûë les fondemens de notre Religion ; reliſons ſouvent le Décalogue & les Commandemens de Dieu, faiſons-en notre pain quotidien. Ce conſeil eſt uni, mais il eſt ſalutaire. Loin de faire les légiſlateurs, ſouvenons-nous de cette belle parole de S. Matthieu, *Seigneur, vous avez tiré la loüange la plus parfaite de la bouche des enfans, & de ceux qui ſont à la mamelle.* Il dit encore ailleurs, *ne cherchez point à être apellez maîtres, parce que vous êtes tous freres : ne deſirez point être apellez Docteurs, parce que vous n'avez qu'un Docteur & qu'un maître qui eſt Chriſt.* Que les Proteſtans, dont je parlerai bien-tôt, réfléchiſſent à cet autre paſſage. *Unum Ovile & unus Paſtor.*

La Coutume & l'Ordonnance ſont les fondemens de nos Loix civiles. L'Orateur le plus conſommé a tous les jours le texte à la main, & ſa fidélité à citer juſte lui fait autant d'honneur que ſon éloquence. L'obſervance du Catéchiſme eſt de même déciſion pour le ſalut que la Coutume d'un païs pour une queſtion debattuë. Ne rougiſſons donc point de remettre ſouvent nos prémiers principes ſous nos yeux, pour y conformer plus exactement notre conduite. C'eſt la ſcience des mœurs, infiniment préférable au ſçavoir faſtueux & ſublime.

Veillez donc & très-attentivement à ce que

cœur du vindicatif. Sentons bien le mérite de ce repos précieux qu'Horace eſtimoit tant; & raiſonnons. Dieu me fait une Loi de ce qui faiſoit les plus doux plaiſirs d'un Payen honnête homme. O! que la Loi qui me preſcrit de conſerver toujours de la tranquilité & de la douceur, qui m'aprend à réprimer mes ſaillies & à vaincre mes paſſions, eſt une aimable & une admirable Loi! Serois-je auſſi bien conduit, ſi je me conduiſois moi-même?

On nous oblige à ne parler mal de perſonne. Mais quoi de plus indigne, ſelon le monde, que de parler mal d'autrui! N'y a-t-il pas une petiteſſe infinie à n'avoir de l'eſprit qu'aux dépens du prochain; & vous ménagera-t-on, ſi vous ne ménagez perſonne? Si vous révélez le ſecret confié, ou ſi vous calomniez, vous êtes ſouverainement malhonnête homme; ſi vous m'aprenez le malheur ou le défaut caché de votre voiſin, je n'écoute pas l'hiſtoire, je ne penſe qu'à votre malignité. Il eſt donc vrai que la Religion, qui m'oblige à meſurer mes paroles, eſt une excellente Religion. Non; je ne puis trop le répéter, la Religion Chrétienne n'exige rien de l'homme, qui ne convienne à ſon vrai bonheur pour le tems, à ſa probité, à ſa ſanté, à ſon repos & à ſon amour propre, ſi l'on ſçavoit ſe bien aimer ſoi-même.

Une femme pleine d'eſprit & de raiſon, & capable des réflexions les plus ſolides, écrivoit à un de ſes amis de même caractére, qu'il n'eſt point de plus ſûre reſſource contre les peines de la vie que la Religion, & qu'indépendamment de ce qu'elle a de

divin,

n, elle ſeroit la plus judicieuſe philoſo-
: de l'Univers.
ermettez-moi ce détail, j'oſe y entrer,
que la gourmandiſe & l'envie ſont ſpé-
ement défenduës. Je vous demande ;
faut-il une Loi écrite, ai-je beſoin d'a-
ſans ceſſe l'Eternité devant les yeux,
r ne pas trop manger & boire ? Eſt-ce
c que ma ſanté ne me le défend pas
: ? La ſeule politeſſe fait regarder avec
eur un gourmand de profeſſion : auſſi
roit-on guéres que des ſtupides qui
it ſuſceptibles d'un défaut auſſi mépri-
:, parce que c'eſt celui qui raproche le
l'homme de la bête. Un enfant bien
é n'a jamais connu un vice auſſi bas ;
s j'en parle trop : en vérité, un honnête
ime n'eſt point gourmand, & ne ſe
point des plaiſirs que la volupté même
vouë.
: ſuis encore perſuadé qu'il n'y a point
: le monde un homme plus petit & plus
rre que l'envieux. Il faut être bien ingé-
x à ſe tourmenter ſoi-même, pour ſe
: une peine des avantages d'autrui. L'en-
:ait ſur le cœur & ſur l'eſprit du forçat
lle tyranniſe, ce que la pierre infernale
ſur les chairs ; c'eſt un corroſif brûlant
conſume toujours, & dont la pointe
uiſe à meſure qu'elle travaille. Le gour-
d ſe contente de vivre en animal : au
raire, l'envieux reſſemble aux Anges
lles. Le premier ne ſonge qu'à digérer,
cond ne digére jamais le bonheur ou le
te perſonnel de ſon voiſin. Un vieux
erbe nous aprend que la gourmandiſe
lus meurtriére que le fer & le feu,

plus

plus occidit gula quam gladius. Nous avons encore un axiome, dont la pratique eſt d'une grande utilité pour ceux qui veulent ſe former un excellent caractére, & dont les trois parties conviennent également au corps & à l'eſprit. Tenez-vous toujours en garde contre les deſirs inquiets : ils ſont incompatibles avec la gayeté qui vous eſt naturelle. Conſervez bien cette gayeté, c'eſt un treſor. *Mens hilaris.* Acquérez ce doux repos, dont je vous parle dans tout mon Livre, mais agiſſez. La pareſſe apeſantit le corps, & amolit le cœur. Les délices de Capouë amollirent Hannibal. Repoſez-vous donc ſobrement. *Requies moderata.* Enfin réjoüiſſez-vous avec des amis délicats, mais ne vous livrez jamais aux plaiſirs brutaux. La débauche eſt odieuſe & l'on ſe deshonore à trop boire & à trop manger, *dieta.*

Je ne ſçaurois croire qu'on ſoit fâché de trouver ici ce que M. Rouſſeau dit de l'envie.

La main du tems creuſa les voutes ſombres
D'un antre noir ſéjour des triſtes Ombres,
Où l'œil du monde eſt ſans ceſſe éclipſé,
Et que les vents n'ont jamais careſſé.
Là de ſerpens nourrie & dévorée
Veille l'Envie honteuſe & retirée,
Monſtre ennemi des mortels & du jour,
Qui de ſoi-même eſt l'éternel vautour,
Et qui traînant une vie abbatuë
Ne s'entretient que du fiel qui le tuë;
Ses yeux cavez, troubles & clignotans
De feux obſcurs ſont chargez en tout tems;
Au lieu de ſang, dans ſes veines circule
Un froid poiſon qui les gêle & les brûle,
Et qui de-là porté dans tout ſon corps
En fait mouvoir les horribles reſſorts.

Mon Dieu ! quand je vois les hommes ſe dégrader par des vices ſi honteux, je ſuis tenté de croire que le plus grand miracle de la Religion Chrétienne ſeroit de les ramener à la raiſon.

Mais quelque raiſon que vous ayez, quand même vous raſſembleriez en vous toutes les parties du vrai Mérite, ne vous tenez pas moins en garde contre la préſomption. Notre force ne peut ſe meſurer que ſur la défiance que nous avons de nous-même. Si l'homme fort eſt au-deſſus de certaines foibleſſes, il eſt pourtant vrai que nous avons tous chacun la nôtre. On dit que le plaiſir eſt celle des jeunes gens, l'avarice celle des vieillards, la vanité celle des Grands, & la médiſance celle du peuple : mais enfin, l'homme ſage ſurmonte la foibleſſe de ſa nature par la conſtance de ſon eſprit. Le triomphe de la vertu eſt de réſiſter à la tentation. Quand on a ſoin de réprimer les mouvemens déréglez de l'ame, leur férocité s'adoucit, & ils deviennent comme des animaux domeſtiques & aprivoiſez, qui habitent avec nous, & qui s'y tiennent en paix. Nous ne ſommes capables d'aucun autre mérite que de pouvoir par la grace de Dieu réſiſter à la tentation ; *Tolle certamina ? tuliſti coronas.*

Cette ſoumiſſion des mouvemens de l'ame à la raiſon, eſt ce qui rend la vie de l'homme tranquile & heureuſe. Parvenus à ce degré de raiſon, défions-nous de notre cœur ; & dans l'occaſion, ſi nous ne pouvons vaincre qu'en fuyant, fuyons. C'eſt une des plus ſages précautions de la Religion Chrétienne, de nous fournir des remédes contre notre pen-

penchant au mal. La Religion & la raiſon ſont le partage, ou deviennent le fruit de la vraye Philoſophie.

Que l'Evangile fait bien l'éloge de la probité, en déclamant vivement contre l'hypocriſie ! Mon Dieu ! on a bien de la peine à trouver un homme de bien, & il pleut des *Dévots*. Il eſt vrai que la qualité de *Dévot* eſt un vernis admirable ſur la réputation d'un fripon, & d'une femme déréglée. M. de la Rochefoucault, dont les maximes ſont merveilleuſes, dit que l'hypocriſie eſt un hommage que le vice rend a la vertu. Quelqu'un, je crois que c'eſt la Bruyére, a dit qu'un méchant ne ſe peut montrer bon que par un ſecond crime, qui eſt l'hypocriſie, vice bas, timide, lâche, & le plus opoſé à la vraye probité. Il ajoûte que la vieilleſſe & la laideur, l'adverſité & la vaine gloire, la mode & l'eſpoir de cacher ſes défauts, font plus de dévots que les Prédicateurs. Ordinairement la dévotion des vieilles coquettes n'eſt qu'un état de bienſéance qui les dédommage du débris de leur beauté. Je ne crois point d'Athées, mais je crois que rien n'en aproche tant que l'hypocrite. C'eſt un ſcélérat qui n'affecte de craindre Dieu que pour mieux tromper les hommes ; qui trafique ce que nous avons de plus auguſte, dans la ſeule vûë de pouvoir reſter toujours impunément vicieux à la faveur d'un peu de réputation dérobée. A l'occaſion de ce vice, qui eſt diamétralement opoſé à toute Religion & à l'honneur, je hazarde une propoſition bien ſimple, & je l'adreſſe aux Déïſtes. Je leur dis : vous croyez un Dieu, & vous croyez qu'il

y a tout au moins dans le monde un homme de bien & un hypocrite. La conſéquence eſt abſolument néceſſaire. Il y a donc un Paradis & un Enfer ?

Je n'ai pas prétendu démontrer l'excellence de la Religion Chrétienne uniquement par le ſoin qu'elle prend de réprouver des vices que les honnêtes gens déteſtent : en cela, l'Evangile me ſemble ne faire que l'office d'un ſage gouverneur ; c'eſt me preſcrire des régles de conduite qui puiſſent m'attirer de la part des hommes plus de confiance & plus d'amitié ; c'eſt m'aprendre le moyen de vivre plus heureux & plus long tems ; mais me rendre méritoire pour l'Eternité le plaiſir que j'aurai pris à vivre en homme réglé, en homme ſage, en homme vrai ; me tenir compte du ſoin que j'aurai eu de ma réputation, de ma fortune, de ma ſanté, de l'heureuſe occaſion que j'aurai trouvée d'obliger un honnête homme, ou de ſecourir un malheureux ; me ſçavoir gré de mon attention à payer mes dettes, à remplir les devoirs de mon état, à ne me point livrer à des paſſions brutales ; me récompenſer d'un peu de force d'eſprit qui me fait ſuporter patiemment une diſgrace ou une injure, accidens auſquels j'ai donné lieu, ou que je ne pouvois éviter : en vérité c'eſt le comble des miſéricordes du Très-Haut. Non, on ne ſçauroit aſſez vanter l'excellence d'une Religion auſſi conſolante & auſſi ſainte.

L'excellence de la Religion ſe fait encore bien ſentir par la lecture des Livres Saints. A travers un ſtile ſimple & naïf, on reconnoît le pouvoir d'une Majeſté formidable, & l'on adore les bontez d'un Pere le plus affectueux.

affectueux. La parabole la plus commune renferme toujours quelque choſe de divin. Aujourd'hui qu'on a plus d'érudition & plus d'eſprit que jamais, écrit-on comme David? Nos eſprits les plus profonds & les plus délicats ont-ils écrit comme ces hommes ſimples, ignorans & groſſiers, dont Jeſus-Chriſt fit ſes Apôtres? Depuis eux juſqu'à nous, le plus grand génie a-t'il aproché de cette force, de cette ſublimité, de cette énergie? Mon Dieu, qu'on eſt à plaindre quand on ne ſent point la ſageſſe & la bonté de votre Loi! Mais auſſi, pour peu qu'on la connoiſſe, on ne tarde guéres à paſſer de la régularité pour le précepte, au goût pour les conſeils.

Si je réfléchis à la viciſſitude de toutes les choſes créées, au renverſement des plus grands Empires, à la fluidité rapide de tous les biens temporels, qui courent indiſtinctement de famille en famille, & paſſent legérement du Maître au Valet: n'aurai-je pas raiſon de décider que tout cela n'eſt qu'un jeu? Mais, ſi de-là je tourne mon eſprit du côté de la Religion, ſi je réfléchis qu'un établiſſement confié à douze pêcheurs a reçû ſa perfection, malgré toutes les Puiſſances de la terre & toute la cruauté des Tyrans, malgré un nombre preſque infini d'Héréſiarques & de Novateurs; en un mot, malgré le ſang & la chair; & que cet établiſſement dure depuis plus de dix-ſept cens ans dans toute ſa pureté; cette penſée ſeule me tient lieu de démonſtration.

Je ne puis être convaincu d'une vérité que par un ſentiment de mon cœur qui ne me laiſſe pas le loiſir de penſer, ou par une démonſtration qui ne me laiſſe point de repli-

que.

que. Si c'eſt par démonſtration, le cœur doit ſe prêter à l'eſprit ; ſi c'eſt par ſentiment, l'eſprit doit ſuivre le cœur. En effet, dès que mon cœur a ſenti la ſainteté de ma Religion, je n'ai plus beſoin de penſer, & mon eſprit n'a plus rien à faire. Ici le ſentiment & la démonſtration ſont également honneur à la foi ; l'un, pour conſoler le fidèle ; l'autre, pour confondre l'incrédule. Quelle eſt donc l'excellence d'une Religion qui fait tout à la fois la conſolation de ſes ſectateurs, & la réprobation de ſes ennemis !

Homme ſimple, ſoumettez-vous & raiſonnez peu, voilà votre partage. Mais pour ceux qui ſont chargez d'éclairer les peuples, ou qui ſe trouvent dans la néceſſité de ſoûtenir les droits de la Religion, c'eſt un devoir indiſpenſable de joindre le raiſonnement au ſentiment. Le Juif reſteroit toujours Juif, le Proteſtant toujours Proteſtant, s'il leur étoit permis de ne prendre que leur cœur pour juge. L'ignorance volontaire n'eſt pas une excuſe légitime de l'égarement : & c'eſt ce qui impoſe à l'infidèle, à l'incrédule, & au Chrétien égaré, la néceſſité de ſe départir de leurs préjugez, de s'inſtruire de bonne foi, & de ſe laiſſer convaincre.

Quoique ces grands ſujets ne ſoient pas de mon miniſtére, j'ai aſſez lû pour oſer en dire un mot : on me diſpenſera pourtant d'en parler en Théologien & en Docteur. Il eſt tellement eſſentiel de s'inſtruire de ce qui regarde la Religion, que ceux qui refuſent d'aprendre ce qu'ils doivent ſçavoir, tombent dans l'héréſie des anciens Gnoſimaques. Ils admettoient les bonnes mœurs, mais ils rejettoient l'étude des principes. Si ce miſérable

ſérable ſiſtême avoit lieu, le payen qui auroit de l'humanité ſeroit autant en ſureté de ſon ſalut que le Chrétien fidele. D'ailleurs cette opinion renferme une contradiction manifeſte: Comment bien remplir ſes devoirs ſi on n'en a pas une idée juſte? comment pratiquer un culte qu'on ignore, & comment ſe déterminer entre l'héréſie & & la vraïe Religion ſi on ne ſçait pas les diſtinguer? L'intérêt le plus preſſant & le premier devoir de l'homme eſt donc d'acquerir toute la connoiſſance dont il eſt capable pour ne pas confondre l'orthodoxie & l'erreur.

Outre la catholicité que nous profeſſons, trois façons de penſer differentes partagent les hommes ſur ce qui regarde la Religion. 1°. Les Athées, ſupoſé qu'il en ſoit: pour moi je n'en crois pas. Les plus ſtupides des hommes ont au moins un peu de raiſon. Je conviens qu'à mille égards quelques bêtes ont plus d'inſtinct que quelques hommes: mais enfin l'inſtinct n'eſt pas la raiſon. 2°. Les Déiſtes, les incrédules, les impies de profeſſion, les eſprits forts; en un mot, tous ceux qui ſont également éloignez de toute Religion, & je crois que c'eſt-là le grand nombre. 3°. Enfin ceux que de faux préjugez, la force de l'éducation & de l'habitude, l'entêtement & le refus de s'inſtruire, retiennent dans des erreurs qui les éloignent de nous.

Je ne crois pas d'Athées. L'odieux Spinoſa a voulu introduire une eſpéce d'athéïſme, & renouveller les abſurditez d'Anaximandre, qui vivoit cinq ou ſix ſiécles avant Jeſus-Chriſt: mais cette idée répugne trop à la raiſon pour pouvoir penſer qu'elle ait des ſectateurs. Les Payens, les Idolâtres de toute

te eſpéce & de tout païs croyoient des Dieux. Le peuple ignorant & groſſier ſe faiſoit des Dieux de bois, de plâtre ou d'argile : tant qu'on étoit heureux, le Dieu étoit adoré : à la moindre diſgrace, on lui caſſoit bras & jambes. Ces Dieux s'apelloient Lares, Dieux Pénates, Dieux Domeſtiques : pour l'ordinaire le coin du feu étoit le paradis de ces marmouzets. Cependant à travers de cet aveuglement burleſque & déplorable, on démêle une ſorte de foi qui, bien définie, ne peut s'apeller que ſuperſtition. Mais ſi les Idolâtres adoroient une infinité de Dieux de leur imagination & de leur façon, les ſages reconnoiſſoient une divinité ſuprême qui préſide à tout. Les uns croyoient que cette divinité étoit le Soleil : les autres l'apelloient le Deſtin, la Providence, le grand Jupiter, le grand Dieu auquel ils ſubordonnoient des Dieux mitoyens : mais enfin perſonne n'a jamais crû l'éternité de la nature. La ſeule raiſon nous démontre que la matiére n'a pas pû ſe produire elle-même : toutes les ſectes & toutes les Nations admettent un Créateur : donc il n'y a point d'athées.

On ne raiſonnera jamais juſte que quand on ſçaura bien définir. Il eſt vrai que chez les Payens les hommes ſans lettres & ſans éducation ſe faiſoient des idées bien extravagantes de la Divinité, mais ils n'étoient point athées. Pour être athée, il faut nier qu'il y ait un Etre ſuprême qui a créé le monde par ſon pouvoir, & qui le gouverne par ſa ſageſſe : & c'eſt ce qu'on n'a jamais penſé. Pour connoître l'exiſtence éternelle d'un Dieu Créateur, il n'eſt pas néceſſaire

d'avoir de la foi & de la raiſon, il ne faut que des yeux.

Ceux d'entre les Perſans, les Egyptiens, le Grecs & les Romains qui avoient plus de lumiéres, & qui cherchoient de bonne foi à ſe faire une idée juſte de la nature Divine, ſont convenus, que non-ſeulement il y avoit un Dieu ſupérieur aux autres Dieux, mais encore qu'il n'y avoit qu'un Dieu. Il eſt vrai que peu d'années avant Jeſus Chriſt Agrippa, gendre d'Auguſte, fit bâtir à Rome un Temple pour les Dieux; il étoit ſur-tout dédié à Jupiter vengeur. Ce Temple eſt aujourd'hui l'Egliſe de Notre-Dame de la Rotonde. Les Dieux de la Fable & ceux des Philoſophes avoient des temples qu'on apelloit le Panthéon: & le culte des Dieux s'apelle depuis peu le Polithéïſme; mais enfin malgré les abſurditez populaires & les opinions différentes des hommes éclairez, il eſt conſtant que dans toutes les Nations on reconnoît une Divinité ſuprême.

Saint Auguſtin a parfaitement éclairci la confuſion dans laquelle vivoient autrefois les hommes groſſiers & aveugles Il a réduit cette pluralité chimérique des Dieux à la ſeule divinité qu'ils apelloient Jupiter: il a démontré que le pouvoir & les fonctions qu'on attribuoit à Neptune, à Pluton, à Mars, à Minerve, en un mot, à tous les Dieux, venoient immédiatement de l'unité d'un ſeul & même principe, & que cette foule innombrable de Dieux & de Déeſſes n'étoient que le même Jupiter dont ils exprimoient les différentes vertus ſous des noms différens.

Les plus grands génies de l'antiquité, comme

ne les hommes les plus ſimples, auroient été bien ſcandaliſez ſi de leur tems quelqu'un avoit ſupoſé l'athéïſme. En effet, il eſt bien ſenſible que le deſſein, la penſée, le mouvement, ne ſont pas du reſſort de la matiére. Les Philoſophes ſenſez ont unanimement reconnu l'unité de Dieu & l'immortalité de l'ame. Hé! comment l'ame pourroit-elle mourir? elle n'eſt formée ni de matiére ni d'élémens. J'abuſerois de la patience de mes lecteurs, ſi je m'amuſois à leur prouver ce qu'ils ſentent d'eux-mêmes: ils ſçavent comme moi que l'athéïſme, l'idolâtrie, la pluralité des Dieux & la mortalité de l'ame, ſont des extravagances qui bleſſent les premiers élémens de la raiſon.

Je ne comprens pas comment les hommes aiment ſi peu la lecture: je crois en inſpirer le goût par tous les fragmens dont je compoſe ce Traité: Mais il ne faut lire qu'avec de bonnes diſpoſitions: l'orgueïl & le méchant eſprit empoiſonnent les meilleures choſes. Quand on remonte à la ſource, on trouve mille & mille traits qui flattent infiniment le cœur & l'eſprit. La pareſſe ou l'inattention de ceux qui voudroient tout ſçavoir ſans rien aprendre, m'ont déterminé à venir à leur ſecours. Si l'on veut ſe ſatisfaire ſans être obligé de recourir aux originaux, voici un précis très-ſommaire du beau diſcours de M. de Ramſay ſur la Mythologie. Vous trouverez dans ſon extrait la délicateſſe du ſtile & la force du raiſonnement. Il parlera toujours juſqu'à ce que j'en ſois aux Déïſtes, & je ne citerai que les traits qui ont raport à mon deſſein.

Zoroaſtre dit que Dieu eſt le premier des

incorruptibles, éternel, non engendré. Il n'eſt point compoſé de parties : il n'y a rien d'égal à lui. Il eſt Auteur de tout bien, deſintereſſé, le plus excellent de tous les êtres excellens, & la plus ſage de toutes les intelligences. Le Pere de la Juſtice & des bonnes Loix : inſtruit par lui ſeul, ſuffiſant à lui même, & premier producteur de la nature.

Abulfada, cité par le célébre Docteur Pocok, dit que, ſelon la primitive doctrine des Perſes, Dieu étoit plus ancien que la lumiére & les ténèbres, & qu'il a exiſté de tout tems dans une ſolitude adorable, ſans compagnon & ſans rival.

Selon Plutarque, les Anciens ont apellé du nom de Dieux les différentes productions de la Divinité. Rien de ce qui n'a point d'ame, rien de matériel & de ſenſible ne peut être Dieu. Il n'y a qu'une ſeule intelligence ſouveraine & une Providence qui gouverne le monde, quoiqu'on l'adore ſous différens noms, & quoiqu'elle ait établi des puiſſances inférieures pour ſes Miniſtres. Voilà la doctrine des premiers Egyptiens ſur la Nature Divine.

Orphée a dit que l'Univers a été produit par Jupiter. L'Empirée, le profond Tartare, la Terre & l'Océan, les Dieux immortels & les Déeſſes, tout ce qui eſt, tout ce qui a été, tout ce qui ſera, étoit contenu originairement dans le ſein fécond de Jupiter, & en eſt ſorti. Jupiter eſt le premier & le dernier, le commencement & la fin. Tous les Etres émanent de lui. Il eſt le Pere primitif & la Vierge immortelle. Il eſt la vie, la cauſe & la force de toutes choſes. Il n'y a qu'une ſeule Puiſſance, un ſeul Dieu, & un ſeul Roi univerſel de tout.

Les

Les ouvrages d'Homére & de Virgile ſon imitateur, & les Métamorphoſes d'Ovide, démontrent qu'ils reconnoiſſoient un Dieu ſuprême, le Pere & le Maître ſouverain des hommes & des Dieux, l'Architecte du monde, le Prince & le Gouverneur de l'Univers, le premier Dieu & le grand Dieu.

Euripide reconnoît hautement la dépendance de tous les Etres d'un ſeul principe. O ! Pere & Roi des hommes & des Dieux, dit-il, pourquoi croyons-nous, miſérables mortels, ſçavoir ou pouvoir quelque choſe ? notre ſort dépend de votre volonté.

Sophocle repreſente la Divinité comme une intelligence ſouveraine, qui eſt la vérité, la ſageſſe & la loi éternelle de tous les eſprits. La nature mortelle, dit-il, n'a point engendré les Loix : elles viennent d'en-haut : elles deſcendent du Ciel même. Jupiter Olimpien en eſt le ſeul pere.

Pindare dit que Chiron aprenoit à Achile à adorer au-deſſus de tous les autres Dieux, Jupiter qui lance la foudre.

Plaute introduit un Dieu ſubalterne qui parle ainſi : Je ſuis Citoyen de la Cité céleſte, dont Jupiter, pere des Dieux & des hommes, eſt le Chef. Il commande aux Nations, & nous envoye par tous les Royaumes pour connoître les mœurs & les actions, la piété & la vertu des hommes. C'eſt en vain que les mortels tâchent de le corrompre par les offrandes & les ſacrifices. Ils perdent leur peine, car il a en horreur le culte des impies.

Muſes, dit Horace, célébrez en premier lieu, ſelon la coutume de nos peres, le grand Jupiter qui gouverne les mortels & les im-

mortels, la terre, les mers & tout l'univers. Il n'y a rien de plus grand que lui, rien d'égal à lui.

Lucain fait faire cette belle réponſe à Caton, quand Labiénus lui conſeilloit de conſulter l'oracle : pourquoi me propoſez-vous de demander à l'oracle ſi l'on doit mieux aimer mourir libre les armes à la main, que de voir la tyrannie triompher ? Si cette vie mortelle n'eſt que le retardement d'une immortalité heureuſe : ſi la violence peut nuire à un homme de bien : ſi la vertu ne nous rend point ſupérieurs aux malheurs, & ſi la vraïe gloire dépend des ſuccès ? Nous ſçavons déja ces véritez, & l'oracle ne peut pas nous faire de réponſes plus claires, que celle que Dieu nous fait à tout moment dans le fond de notre cœur. Nous ſommes tous unis à la Divinité, elle n'a pas beſoin de paroles pour ſe faire entendre ; & elle nous dit en naiſſant tout ce que nous avons beſoin de ſçavoir .... elle ſe fait connoître à tous. Elle remplit tous les lieux, la terre, la mer, l'air, le Ciel. Elle habite ſur-tout dans l'ame des juſtes. Pourquoi la chercher plus loin ?

Ecoutons Thalès. Dieu, dit-il, eſt le plus ancien de tous les Etres. Il a produit l'univers plein de merveilles. Il eſt l'intelligence qui a débroüillé le cahos ; il eſt ſans commencement & ſans fin, & rien ne lui eſt caché. Rien ne peut réſiſter au deſtin ; mais ce deſtin n'eſt autre que la raiſon immuable, & la puiſſance éternelle de la Providence. Thalès dit encore que l'ame eſt un principe ou une nature qui ſe meut elle-même, pour la diſtinguer de la matiére.

Pitagore, qui exigeoit de ſi bonnes mœurs de

de ſes diſciples, ſentoit bien que l'eſprit ne peut atteindre à la connoiſſance des choſes divines, à moins que le cœur ne ſoit épuré de ſes paſſions. Il dit que Dieu eſt l'Eſprit univerſel qui pénétre & qui ſe répand par toute la nature. Tous les Etres reçoivent leur vie de lui. Il n'y a qu'un ſeul Dieu qui remplit tout par ſon immenſité, Principe unique, Lumiére du Ciel, Pere de tous. Il produit tout, il arrange tout : il eſt la raiſon, la vie & le mouvement de tous les Etres.

Socrate enfin, Socrate, dont le profond ſçavoir & l'auſtére ſageſſe ont toujours été en ſi grande vénération, n'admettoit qu'un ſeul principe éternel. Loin des erreurs populaires, & touché de l'aveuglement des incrédules, il voulut convaincre Ariſtodème de l'exiſtence de Dieu, & lui fit remarquer d'abord tous les caractéres de deſſein, d'art & de ſageſſe répandus dans l'Univers. L'intelligence, diſoit-il, vous apartient-elle en propre, le hazard fait-il tout ſans qu'il y ait aucune ſageſſe hors de vous ? Vous ne voyez pas, dites-vous, ce ſage Architecte de l'univers : mais vous ne voyez pas non plus l'ame qui gouverne votre corps, & qui régle tous ſes mouvemens. Si l'eſprit qui réſide dans votre corps le meut & diſpoſe ſa volonté, pourquoi la Sageſſe ſouveraine, qui préſide à l'univers, ne peut-elle pas auſſi régler tout comme il lui plaît? ſi votre œil peut voir les objets à la diſtance de pluſieurs ſtades, pourquoi l'œil de Dieu ne peut-il pas tout voir à la fois? Si votre ame peut penſer en même-tems à ce qui eſt à Athènes, en Egypte & en Sicile, pourquoi la Sageſſe divine ne peut-elle pas avoir ſoin de tout, étant

preſente par-tout à ſon ouvrage? Socrate, ſentant que l'incrédulité d'Ariſtodéme venoit plûtôt de ſon cœur que de ſon eſprit, conclud par ces paroles : *O ! Ariſtodéme, apliquez-vous ſincérement à adorer Dieu, il vous éclairera, & tous vos doutes ſe diſſiperont bien-tôt.*

Je crois ne pouvoir mieux finir cette courte diſſertation ſur la maniére de penſer des Anciens, que par ce beau mot de Socrate, & je l'adreſſe à tous ceux à qui je vais parler. Impies, Incrédules, prétendus Déïſtes, eſprits forts, croyez-vous paſſer pour gens d'eſprit en affectant de ne rien croire ? vous vous trompez. Un homme ſage s'aſſujettit à des régles, un homme raiſonnable ſe fait un ſiſtême : il faut néceſſairement ſe faire une Religion, ou ſuivre une Religion déja établie. Soyez-donc l'inventeur ou le ſectateur de quelque opinion, de quelque dogme, de quelque ſecte ; ſans quoi je ne puis vous déſigner par aucune qualification qui vous ſoit parfaitement propre. Chrétiens? vous avez l'honneur de l'être, mais vous en rougiſſez. Payens ? non : ils aimoient la vertu, ils adoroient les Dieux. Juifs ? encore moins : tout homme qui ne croit pas au Verbe incarné, ne croiroit pas au Meſſie annoncé, & qui n'aime pas la vérité aime encore moins la figure. Quand on hait l'Egliſe, on ne fait pas grand cas de la Synagogue. Muſulmans ? mais quels ſujets de dériſion l'Alcoran ne vous fourniroit-il pas ? d'ailleurs les Turcs ſont plus religieux dans leurs Moſquées que vous ne l'êtes dans nos Egliſes, quand des reſtes de bienſéance & d'éducation vous y raménent quelquefois. La doctrine même de Mahomet ne vous convien-

conviendroit pas : il regardoit Jeſus Chriſt comme un grand Prophète. Vous êtes d'aſſez mauvais Pyrronniens : Pyrron doutoit de tout comme Ariſtodème, & vous, vous n'examinez rien. Vous avez commencé par mépriſer les vertus Chrétiennes, vous finiſſez par abdiquer les vertus morales ; & peu à peu la corruption du cœur a produit en vous l'infléxibilité de l'eſprit : voilà votre état. La vie animale, les plaiſirs brutaux, la terre, le ſoleil, l'indépendance, l'ingratitude, l'irreligion ; voilà vos Dieux. Vous êtes donc un corps étranger à toute Religion & à la raiſon.

On joüe un mauvais rôle dans le monde, quand on devient l'horreur de la ſociété civile par l'impiété & par des idées extravagantes. Point d'honnête homme ſans Religion : & qui manque à Dieu de deſſein prémédité, peut-il être fidèle aux hommes ? Choiſiſſez donc une Religion, & jugez de ſa ſainteté ou par la morale qu'elle preſcrit, ou par le dogme qu'elle impoſe. La pureté de la morale ne dépend pas de nos mœurs : elle eſt toujours la même. Supoſer la néceſſité de faire le mal, c'eſt un blaſphême : trouver du plaiſir à faire le bien ; c'eſt une vertu. C'eſt le don d'en-haut. Demandez-le, vous l'obtiendrez. Ha ! mon cher Ariſtodème, *ſi ſcires donum Dei ?* A l'égard du dogme, celui auquel nous nous aſſujettiſſons pour notre croyance, eſt une preuve de notre ſtupidité ou de notre bon eſprit. Or dans toutes les ſectes de l'Univers, je n'ai point trouvé de morale auſſi pure, ni de loix auſſi ſaintes que dans le Chriſtianiſme, & je n'ai point trouvé d'homme plus

ſcandaleux dans ſa façon de vivre & de penſer, qu'un impie de profeſſion.

Il m'eſt cher encore, & je reſpecte en lui le Baptême qu'il mépriſe. Eſſayons, par le dogme & par la morale, ſi le ſentiment ne pourra rien ſur ſon cœur, & ſi le raiſonnement ne pourra rien ſur ſon eſprit. Un homme plongé dans tous les vices paſſe toute ſa vie à tourner en ridicule tout ce que nous avons de plus ſaint; mais à la mort, il reclame le Sang de Jeſus-Chriſt, il repaſſe dans ſon cœur abbatu & dans ſon eſprit effrayé les tendres reproches que Jeſus-Chriſt faiſoit aux Juifs, *populo meus quid feci tibi* ? Eſt-ce donc parce que je vous ai tiré du néant, que vous m'avez traité d'impoſteur ? Je pouvois vous créer un reptile : j'ai joint ma bonté à ma puiſſance pour vous faire homme, & quel uſage avez-vous fait de votre raiſon ? Au lieu de reconnoître mon pouvoir dans les merveilles de la nature, & ma bonté dans votre création, dans votre conſervation, dans votre rédemption : au lieu de méditer ma Loi, vous l'avez déprimée ſans vouloir l'aprendre. Au milieu de vos pareils & de vos complices, vous ſupoſiez que j'avois ſuborné des témoins pour écrire & pour prêcher des fables. Vous m'avez crû aſſez inſenſé pour confier aux plus vils & aux plus ignorans des hommes le debit de mon Evangile que vous traitiez de roman. Eſt-ce-là, ingrat, le prix que je devois attendre du plaiſir que je me ſuis fait de m'abaiſſer juſqu'à vous pour vous élever juſqu'à moi ? J'ai deſarmé la juſtice de mon Pere en me faiſant crucifier pour vous : cependant

pendant, plus déterminé dans vos blaſphêmes que Pilate dans ſon jugement, vous m'avez crucifié tous les jours, par la diſſolution de vos mœurs & par la fureur extravagante de votre morale impie.

Si ceux que nous concevons ſous les noms de Déïſtes & d'Incrédules vouloient bien nous dire ſur quoi ils fondent leur incrédulité, leur aveuglement, leur endurciſſement; je leur demanderois ce qu'ils peuvent opoſer à l'accompliſſement des prophéties, au don qu'eurent de pauvres pêcheurs de ſe faire entendre en toute langue, aux événemens qui ſuivirent le déïcide des Juifs, au progrès de l'Evangile, à ſa durée, à ſa ſainteté: qu'opoſeroient-ils enfin à tant de miracles opérez dans l'ancienne & dans la nouvelle loi; ils ne ſont aſſurément pas Déïſtes: quelle idée ſe feroient-ils de cette Divinité ſuprême, à laquelle tant de ſages Philoſophes rendoient hommage long tems avant l'Incarnation du Verbe? Toutes les Sectes reconnoiſſent que Dieu eſt un Etre ſans principe & ſans fin, tout-puiſſant, créateur & conſervateur de toutes choſes, infiniment bon, infiniment ſage, infiniment juſte. Un bon Déïſte doit admettre cette définition: & je vais lui démontrer par cette définition même, que rien n'eſt plus abſurde & plus extravagant que de nier la vérité & la ſainteté de l'Evangile.

Si l'Incarnation du Verbe n'étoit qu'une ſupoſition chimérique, ſi l'ancienne & la nouvelle loi n'étoient qu'un ramas de contes bleux, imaginez par des viſionnaires pour tromper les hommes: Dieu bon auroit-il

permis à tant de Prophétes de nous aprendre l'avenir, & de nous annoncer le Meſſie? Dieu ſage auroit-il permis à Moïſe & à Jeſus-Chriſt de nous ſéduire par de fauſſes loix pendant plus de trois mille ans? Dieu juſte auroit-il confirmé ces loix par le ſang de tant de Martyrs, & par la voix unanime de tant de Confeſſeurs & de Docteurs, qui ont ſi glorieuſement défendu l'Egliſe contre ſes ennemis? Pourquoi dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament tant de réfractaires ſévérement punis? Pourquoi faire prêcher l'Evangile dans tous les coins du monde? Pourquoi y mettre le ſceau de la Divinité par une foule de miracles opérez en preſence d'une nation entiére? Cette nation, autrefois la favorite de Dieu, eſt devenuë l'oprobre des nations: cette chére Tribu de Juda auroit-elle manqué de nier la vérité de ces miracles, s'ils n'euſſent été que les effets de l'illuſion? C'étoit le ſeul prétexte qui reſtoit aux Juifs de juſtifier leur Déïcide, & aux Antitrinitaires de colorer leurs abominables erreurs. Si tant d'événemens réunis forment une démonſtration parfaite de la ſainteté de notre religion, il eſt néceſſaire de conclure que l'idée d'un Dieu bon, juſte & ſage, & la nullité du Chriſtianiſme eſt un paradoxe monſtrueux qui ne peut être imaginé que par l'ange de ténèbres. Que les eſprits forts ne prennent pas le change: la révolte du cœur & l'acharnement à ne ſe jamais départir d'opinions abſurdes, marquent bien plus de libertinage & de folie que de raiſon. Les Déïſtes admettent un ſeul Dieu comme nous, mais ils ne veulent

lent pas reconnoître trois Perſonnes en Dieu. Ils nient la Divinité de Jeſus-Chriſt comme Arius, & celle du Saint Eſprit comme Macédonius : & moi je leur ſoûtiens que ce ſyſtême bleſſe la raiſon & ne s'accorde pas avec le Déïſme. Si Jeſus-Chriſt n'eſt pas Dieu, & ſi ceux, qu'on apelloit le peuple de Dieu dans l'ancienne Loi, étoient infidèles ; en un mot, ſi le Décalogue & l'Evangile ne ſont que des fables, il faut que Dieu bon, juſte & ſage, mais vengeur, puniſſe pour crime d'idolâtrie tous les hommes qui ont regardé Moïſe comme ſon légiſlateur, l'arche d'alliance comme la figure de l'Egliſe, & qui ont le bonheur d'adorer Jeſus-Chriſt en eſprit & en vérité. Qu'un dogme pervers entraîne après lui d'affreuſes conſéquences ! Quoi ! Dieu auroit créé ſon peuple pour le perdre ! il nous auroit fait dicter de fauſſes loix pour nous ſurprendre ! Ces idées monſtrueuſes peuvent elles ſe concilier avec l'idée d'un Dieu juſte & ſage, & quelqu'un dans le monde peut-il imaginer rien de plus ſaint que ces loix ? Que les prétendus Déïſtes conviennent donc qu'ils ne croyent point en Dieu, quoique la nature & la raiſon leur démontrent qu'il y a un Dieu.

Mais, Seigneur, votre miſéricorde n'eſt pas encore épuiſée pour eux : je veux les ébranler par quelques traits que je crois les plus propres à confondre l'incrédulité. Je ne les tirerai que des loix mêmes qu'ils attaquent : & ſi l'événement joint au texte forme une nouvelle démonſtration, oſeront-ils encore nier la vérité de votre Evangile ? Qu'on ſe ſouvienne de mon principe, la ſainteté d'une

d'une religion ne ſe peut démontrer que par le dogme & par la morale. Quant au dogme, trois parties eſſentielles dans notre religion, les myſtéres, l'accompliſſement des prophéties, les miracles. Trois autres parties dans la morale, la Divinité du Légiſlateur, la ſainteté de la Loi, & de notre part la néceſſité des bonnes œuvres. Voilà les vrais fondemens de nos vertus théologales, la Foi, l'Eſpérance & la Charité.

A l'égard de la morale, je ne citerai que le Sermon de Jeſus-Chriſt ſur la montagne, raporté par Saint Matthieu, chapitre 7. lui ſeul contient toute la Loi. J'aimerois fort à le paraphraſer, mais mon plan me l'interdit. Je me contente donc d'une traduction littérale & préciſe. *Ne penſez pas mal d'autrui. On vous jugera comme vous aurez jugé les autres. Vous, qui avez une poutre dans l'œil, comment oſez-vous remarquer une paille dans l'œil de votre frere ? Ne donnez pas les choſes ſaintes à manger aux chiens. Demandez, & on vous donnera : cherchez, & vous trouverez : frapez, & on vous ouvrira. Si votre fils vous demande un poiſſon, lui donnerez-vous un ſerpent ? Si donc, méchans comme vous êtes, vous ſçavez donner de bonnes choſes à vos enfans, à combien plus forte raiſon votre pere qui eſt dans les Cieux donnera-t'il les vrais biens à ceux qui les lui demandent ? Faites donc aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous faſſent ; car c'eſt là la Loi & les Prophêtes. La porte de la perdition eſt large, celle du ſalut eſt étroite ; peu de gens la trouvent. Gardez-vous des faux Prophêtes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, & qui au-dedans ſont des*

loups

loups raviſſans : vous les reconnoîtrez à leurs œuvres. Ce n'eſt pas aſſez de dire, Seigneur, Seigneur, il faut faire la volonté du Pere qui eſt dans les Cieux. Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit ſera coupé & jetté au feu. Celui qui entend mes paroles & les pratique, ſera comparé à un homme ſage qui a bâti ſa maiſon ſur la pierre. Je garde la fin de ce Sermon pour établir la ſainteté du dogme.

Si je demande à l'incrédule par quels raiſonnemens il peut conteſter la ſageſſe d'une ſi belle morale, il ſe contentera de me dédaigner avec un fier ſourire. Le plaiſant écrivain, dira-t'il ! il argumente en Chrétien, & il ne s'aperçoit pas qu'il tire ſes principes de l'Evangile que je deſavouë. J'entends, mais je ne prends pas cette mauvaiſe refuite pour une ſolution raiſonnable, & je ſçais réfuter un ſophiſme. J'en ſuis à la morale ; il faut donc que l'impie m'en propoſe une plus infaillible que la nôtre, ſans quoi j'aurai bien établi la ſainteté de notre morale. Mais je ſuis bien ſimple de demander de la raiſon aux incrédules ſur ce qui regarde la religion. Leur impiété n'eſt point dans l'eſprit, elle n'eſt que dans le cœur : qu'on les laiſſe vivre à leur gré, ils croiront tout ce qu'on voudra. Les bonnes mœurs répugnent aux impies.

Je paſſe au dogme, & je commence par les myſtéres, parce que c'eſt de-là, ſur-tout, que les eſprits forts tirent le prétexte le plus ſpécieux de leur incrédulité. Il y auroit de l'extravagance à me demander raiſon des ſecrets de Dieu : tout ce qui eſt de foi ne ſe démontre pas. Le Créateur eſt infini, la créature eſt bornée : & c'eſt une révolte

révolte puniſſable de ne pas croire une choſe uniquement parce qu'on ne la conçoit pas. Dieu a bien voulu nous découvrir une partie de ſa toute-puiſſance par la création de tous les êtres : nous les voyons, nous en joüiſſons, donc nous les croyons : ce ſont pourtant des myſtéres. L'impie eſt bien bizarre dans ſa façon de penſer : il joüit tous les jours délicieuſement des myſtéres de la création, & il ſe révolte contre les myſtéres de la religion. Mais je lui ſoutiens que l'accompliſſement des prophéties, & que la notoriété des miracles impoſent à la raiſon la néceſſité d'ajoûter foi à une religion dont les myſtéres ſont partie.

Le fameux Pere Malbranche dit que l'obſcurité & l'incompréhenſibilité des myſtéres de la Religion Chrétienne ſont des preuves invincibles de leur vérité. L'Abbé Fleury dit qu'il faut captiver ſon eſprit ſans vouloir pénétrer le fond des myſtéres. Moi je demande à l'incrédule s'il ſe croit plus en ſûreté en niant tout, qu'en croyant ce qu'il ne conçoit pas, & ſi les bornes que Dieu a impoſées à notre raiſon, laiſſent à cette raiſon bornée une idée probable que ces myſtéres ſoient faux. L'impie n'a rien de plus cher que ſon corps : Peut-il concevoir dans ce corps le parfait accord des quatre élémens ? Par-tout ailleurs l'eau éteint le feu, & l'air l'embraſe : le feu deſſéche la terre, & l'eau l'arroſe. Mais dans nous, ſans ce concert miraculeux de ces élémens, ſans l'humide radical, ſans la chaleur naturelle, ſans l'air que nous reſpirons, on verroit dans l'inſtant ſe diſſoudre cette poignée de terre dont nous ſommes pétris. De-là

je

ns qu'il n'eſt pas raiſonnable de nier
ſe, uniquement parce qu'on ne la
pas : & j'ajoûte qu'on doit abſo-
la croire, quand elle eſt émanée
lonté toute-puiſſante, d'une ſageſ-
e, & d'une autorité reconnuë. Ce
ient à l'homme à demander compte
de ſes decrets éternels. Vous ne
nez pas nos myſtéres ? & moi je ne
ns ni l'orgueil impie qui vous por-
uloir les pénétrer, ni la folie qui
étermine à ne les pas croire, parce
ıs ne les concevez pas, quand vous
de votre création, & de votre con-
ɔn que vous ne concevez pas mieux.
ous les êtres créés il n'y a que l'An-
ſoit au-deſſus de l'homme. La ſtru-
le notre corps ; toutes les facultez
aiſon judicieuſe ; l'étenduë de nos
lances quand elles ſont le fruit pré-
l'un eſprit docile, dont l'effort eſt
:, & qui ne s'éléve que ſagement ;
rtalité de notre ame ; cette ame qui
être autre choſe qu'un ſouffle divin,
la partie eſſentielle de notre gran-
le fondement de nos droits ſur l'é-
par le ſang de Jeſus-Chriſt ; la jon-
ıconcevable de cette ame immor-
ec un corps périſſable : que de fa-
mon Dieu, que de faveurs ! Cepen-
ı ſi beau partage ne ſuffit pas à l'or-
: l'incrédule : il ne ſçait ce que c'eſt
pect, reconnoiſſance, & ſubordina-
'égard de Dieu. Il eſt ſon ennemi
, & il voudroit traiter avec lui com-
:c ſon ami le plus intime : il vou-
artager ſa confiance, entrer dans
tous

tous ſes ſecrets, & connoître Dieu comme Dieu ſe connoît lui-même. Dieu ne devoit-il pas le conſulter auſſi quand il créa le monde ? Il ſuit à la lettre le conſeil que le démon figuré par le ſerpent donnoit à Eve, ne ſuivez pas l'ordre qu'on vous donne, devenez incrédule, mangez de ce fruit & vous ſerez comme des dieux. Du peu que je dis il ne réſulte pas que nos myſtéres ſoient compréhenſibles, mais il en réſulte qu'il faut abſolument les croire, parce qu'ils ſont une partie eſſentielle d'une religion dont la ſainteté eſt démontrée. Jeſus-Chriſt a dit lui-même qu'il eſt Dieu, & il le prouve en faiſant des miracles : n'eſt-ce pas un moyen ſuffiſant de lever nos doutes ? que peut-on exiger de plus ? Si j'oſois hazarder une penſée, pour laiſſer au moins une legére idée de la Trinité que nous ne concevons pas, je dirois que nos myſtéres, l'accompliſſement des prophéties, & les miracles de Jeſus-Chriſt ſont les trois parties eſſentielles de notre religion, qui eſt une ſeule & même religion, comme les trois Perſonnes de la Sainte Trinité, le Pere, le Fils, & le Saint Eſprit, ne font qu'un ſeul Dieu.

Avant que de parler des prophéties, il faut ſçavoir quel eſt le fruit de ce que nous apellons littéralement Ecriture : ce diſtique fera plaiſir.

Littera geſta docet, quid credas allegoria,
Moralis quid agas, quò tendas analogia.

L'Ecriture nous aprend ce qui s'eſt paſſé : le ſtile allégorique, ce que nous devons croire : la morale, ce que nous devons faire :

re : & l'analogie n'eſt autre choſe qu'une proportion meſurée des moyens juſtes de parvenir à la fin que nous nous propoſons. Il faut encore ſçavoir que depuis Abraham juſques long-tems après la mort de Jeſus-Chriſt, on ne parloit guére que par paraboles & par allégories. Examinons donc ſi les Saintes Ecritures ne nous fourniſſent pas aſſez d'éclairciſſemens ſur les myſtéres pour deſarmer l'incrédulité.

En conſéquence des promeſſes que Dieu avoit faites à Abraham, Jacob petit-fils de ce ſaint Patriarche fut comblé de bénédictions, & devint le chef de tout Iſraël. Il eut douze enfans, ce qui l'obligea de partager les Iſraëlites en douze tribus, afin que chacun de ſes fils fût Patriarche d'une tribu. Avant ſa mort il manda ſes enfans, & en réglant leur partage, il leur fit ce diſcours ſi touchant, que nous liſons dans le 49. chapitre de la Genèſe. Le neuf & le dixiéme verſet ſont de déciſion. *Juda eſt un jeune lion, vous vous êtes levé, mon fils, pour ravir la proye : en vous repoſant vous vous êtes couché comme un lion & une lionne : qui oſera le réveiller ? Le ſceptre ne ſera point ôté de Juda, ni le Prince de ſa poſtérité, juſqu'à ce que celui qui doit être envoyé ſoit venu : & c'eſt lui qui ſera l'attente des nations.*

Que peut-on répondre à la prophétie de Jacob ? Elle eſt de quinze cens ans avant la naiſſance du Meſſie. Ce jeune lion qui ſe léve pour ravir la proye n'eſt-il pas la figure de Jeſus-Chriſt, qui par ſa Réſurrection glorieuſe terraſſe les Juifs, le démon & la mort. Qui peut-on entendre par celui qui devoit

devoit être envoyé, & qui ſeroit l'attente des nations, ſi ce n'eſt celui là même que le Prophête Iſaïe a annoncé ſous le nom d'Emmanuel ? Admirons encore un moment ce que Jacob promet à Juda, *le ſceptre ne ſera point ôté*, &c. & jugeons de la prophétie par l'événement.

Dès que les dix tribus eurent abandonné celles de Benjamin & de Juda pour s'attacher à Jéroboam, les premiers conſervérent le nom d'Iſraëlites, les autres prirent le nom de Juifs à cauſe de Juda. Voilà l'exécution des promeſſes de Dieu, & l'accompliſſement de la prophétie de Jacob. Voilà cette terre promiſe que les Iſraëlites avoient conquiſe ſur les Chananéens, & que Dieu avoit deſtinée à la poſtérité d'Abraham : voilà le partage de Juda : ſes Succeſſeurs en ont joüi ſeuls, depuis le ſchiſme de Jéroboam juſqu'à la captivité de Babylone. Liſez le reſte de l'hiſtoire juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Il vint enfin ce Saint des Saints, cet Homme-Dieu, ce Meſſie tant de fois annoncé, ſi long-tems attendu : il vint celui qui devoit être envoyé, & qui depuis tant de ſiécles fäiſoit la ſainte impatience de ſon peuple, *utinam dirumperes cœlos !* il vint *parmi les ſiens, & les ſiens ne voulurent pas le reconnoître.*

Quoique l'Evangile ne paroiſſe pas un argument concluant à ceux qui veulent ne rien croire, ils me permettront de le citer par deux raiſons. Il faut que les jeunes gens, qui ſans être incrédules ne ſçavent pas leur Religion, l'aprennent : & il faut que les impies, qui, ſans vouloir l'aprendre en

nient

nient la ſainteté, ſe trouvent confondus par l'accompliſſement des Prophéties. Si ce qui eſt arrivé a été prophétiſé, ce n'eſt plus aſſez à l'impie de nier la Loi de grace, il faut encore qu'il nie la Loi écrite & tout ce qui s'eſt paſſé depuis Abraham juſqu'à Jeſus-Chriſt. Je citerai donc tour-à-tour de l'ancienne & de la nouvelle Loi tout ce qui peut former une démonſtration parfaite ſans conſulter l'ordre des tems. Je commence par l'Evangile.

Les Myſtéres de la Trinité & de l'Incarnation du Verbe ſont les principes fondamentaux de notre Croyance. Ainſi, s'il n'y avoit pas trois Perſonnes dans l'unité de l'eſſence Divine, on ne pourroit pas dire que la ſeconde s'eſt incarnée, & que la troiſiéme procéde du Pere & du Fils ; par conſéquent la Religion Chrétienne ſeroit un fantôme. Mais Dieu, qui a prévû juſqu'où pourroit aller la malice des pervers, nous a fait annoncer la vérité par la prédiction, & nous a démontré la Divinité de ſon Fils par ſes miracles, afin de ne pas laiſſer de ſubterfuges à l'incrédulité ni d'excuſes aux hommes ſans foi.

Dieu a dit que la lumiére ſe faſſe, & le cahos s'eſt débroüillé. J. C. a dit à ſes Apôtres : *Allez, annoncez ma Loi à toutes les Nations : Baptiſez les au nom du Pere, du Fils, & du S. Eſprit* : l'Evangile a été prêché & le Chriſtianiſme s'eſt établi. Delà, trois Perſonnes en Dieu ſuivant la parole de Jeſus-Chriſt. La création du monde & la propagation de la Foi marquent le même pouvoir dans le Pere, dans le Fils, & dans le Saint Eſprit qui éclaira les Apô-

Apôtres. Les miracles ne ſçauroient être que l'ouvrage de Dieu. Jeſus-Chriſt a fait des miracles, comme Dieu en a fait dans l'Ancienne Loi : donc Jeſus-Chriſt eſt Dieu, donc il y a une Trinité.

Saint Jean eſt fort clair. *Il y a trois Perſonnes dans le Ciel qui prouvent la vérité de notre Foi, le Pere, le Verbe & le Saint Eſprit : & hi tres unum ſunt, & ces trois Perſonnes ne ſont qu'un Dieu.* Liſez toute ſa 1re Epître. *Le Verbe eſt avant les tems, il eſt en Dieu & il eſt Dieu.* Voilà la diſtinction des Perſonnes dans l'unité de l'eſſence. *Le monde s'eſt fait par le Verbe.* Le Fils eſt donc Dieu Créateur comme le Pere : *& le Verbe s'eſt fait chair.* Voilà l'Incarnation ſi clairement annoncée par Jacob. *Mon Pere & moi nous ne ſommes qu'un.* Voilà encore l'unité de nature & la diſtinction des Perſonnes : & voilà ce que les incrédules refuſent de croire, même après la punition des Juifs qui attendoient depuis ſi long tems le Meſſie, *quoi vous êtes homme, & vous vous dites Dieu !*

Je ne puis me refuſer à une réfléxion : je trouve l'incrédulité tout-au-moins auſſi condamnable que le Déïcide. Que cette propoſition ne révolte pas : voici ma raiſon. Rien de plus affreux que le crime des Juifs : les pierres en frémirent, le ſoleil en pâlit. Mais auſſi cette poſtérité maudite d'un peuple ſi ſaint éprouvé depuis dix-huit ſiécles, une réprobation ſi marquée, qu'il eſt impoſſible à l'eſprit le plus bouché & au cœur le plus endurci de ne pas reconnoître un Dieu vengeur. Le peuple Juif ne peut plus s'apeller un peuple : il n'en reſte qu'une

qu'une troupe diſperſée de brigands, qui vont dans tous les coins du monde porter l'horreur de leur perfidie. Par-tout ils ſont malgré eux les Évangéliſtes muets de la Loi-même qu'ils ont refuſé de comprendre: par-tout ils ſont preuve de l'abomination de la deſolation prophétiſée par Daniel. *Erit in Templo abominatio deſolationis, & uſque ad conſummationem & finem perſeverabit deſolatio.* Plus de ſceptre, plus de ſinagogue, plus d'autel, plus de nation : hé pourquoi cette deſolation durera-t'elle juſqu'à la fin des tems ? c'eſt afin que, dans tous les païs du monde & dans tous les ſiécles à venir, la turpitude de ces miſérables errans faſſe preuve de la ſainteté de la Loi qu'ils ont rejettée, & de la Divinité du Légiſlateur qu'ils ont crucifié. L'aſſemblage de tous les crimes commis par quelques ſcélérats confédérez n'attireroit pas un tel châtiment ſur toute une nation : mais ſi Dieu miſéricordieux récompenſe en Dieu, Dieu outragé par le crucifiement de ſon Fils punit en Dieu vengeur. La punition des Juifs eſt proportionnée à leur Deïcide: or voir cette punition & nier la Divinité du Verbe, c'eſt vouloir juſtifier le crime des Juifs. Ce n'eſt pas le commettre, mais c'eſt y adhérer ; c'eſt dans un ſens faire acte de complicité ; c'eſt attaquer la juſtice de Dieu : donc l'incrédulité eſt auſſi condamnable que le Déïcide.

Saint Luc & Saint Matthieu raportent qu'une voix s'eſt fait entendre du Ciel, qui a dit : *Vous êtes mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaiſances* : Voilà la preuve de la conſubſtantialité. Saint Paul dans

dans ſon Epître aux Romains dit que *Jeſus-Chriſt eſt né Juif ſelon la chair, mais qu'il eſt Dieu beni & adoré dans tous les tems* : Voilà l'union hipoſtatique. Liſez en entier le premier Chapitre de ſon Epître aux Hébreux, vous trouverez une parfaite démonſtration de la Divinité du Verbe. Quand il parle aux Corinthiens, il dit, *vos membres ſont le temple du Saint Eſprit.* Nous liſons dans les Actes des Apôtres *pourquoi mentez-vous au Saint Eſprit* ? Avant que le Saint Eſprit fût deſcendu ſur les Apôtres ils avoient des ſentimens tout humains, ils ne penſoient qu'à la grandeur temporelle de leur nation. *Et nos ſperabamus quod redempturus eſſet Iſraël.* Mais dès qu'ils furent inſpirez de l'Eſprit Divin, *loquebantur variis linguis.* David en cent endroits parle des trois Perſonnes en Dieu. En un mot le myſtére de la Trinité eſt ſi dévelopé dans les ſaintes Ecritures, qu'il n'y reſte d'inconcevable que ce qu'il faut pour nous laiſſer le mérite de la foi. Puiſque ſouvent trop d'eſprit ne ſert qu'à nous égarer, nous ſommes bien redevables à Dieu d'avoir borné notre raiſon ſuperbe. Humilions-nous & adorons.

L'Incarnation de notre Seigneur, ſes miracles, & ſa Paſſion ſont très-clairement annoncez dans Iſaïe. *Une Vierge enfantera un Fils qui s'apellera Emmanuel.* Ce mot Hébreu ſignifie Dieu avec nous. *Dieu viendra & il vous ſauvera.* Alors, continuë le Prophète, *les aveugles verront, les ſourds entendront, les boiteux marcheront, les muets parleront.* David au contraire, prévoyant la malignité des impies a dit *aures habent & non*

non audient. Rien n'eſt plus touchant, plus convainquant, plus clair que le 53. Chap. d'Iſaïe ſur la Paſſion de Jeſus-Chriſt. Saint Jerôme a dit ſur cet endroit, qu'on prendroit plûtôt Iſaïe pour un Evangéliſte que pour un Prophête : mais enfin il étoit Prophête, & la clarté de la Prophétie eſt un moyen de plus que Dieu s'eſt réſervé pour foudroyer ceux qui n'auront pas ajoûté foi à l'Evangile. Le Pſeaume 21. eſt de la même clarté : ne perdez pas un mot de ces deux endroits.

Iſaïe dit encore ailleurs *l'Enfant eſt né, le Fils nous eſt donné, & quel ſera ſon nom? Deus, fortis, pater futuri ſæculi, princeps pacis.* Infames Sociniens, qui, depuis Calvin & Luther, êtes venus pour infecter l'Europe, aſſemblage monſtrueux de toutes les héréſies les plus déteſtables, vos efforts ſeront vains, perſonne ne doutera de la Divinité de Jeſus-Chriſt. Malachie en parlant de Saint Jean-Baptiſte & de Jeſus-Chriſt, s'exprime ainſi : *Le Dieu des armées a dit, je vous envoye celui qui doit préparer la voye: & auſſi-tôt viendra ce Dominateur, cet Ange du Teſtament que vous attendez, que vous ſouhaitez : Le voilà qui arrive.* Le Verbe, depuis fait homme, parle ici lui-même par la bouche du Prophête Zacharie : *Réjoüiſſez-vous, fille de Sion, je viens à vous & je demeurerai au milieu de vous.* Le Prophête ajoûte *ait Dominus.* C'eſt donc Dieu qui parloit. Le Prophête Michée annonce préciſément que le Meſſie naîtra à Béthléem, qu'il dominera en Iſraël & que ſes jours ſont éternels. Peut-on méconnoître là l'homme Dieu?

Le ſuperbe Temple de Salomon ayant été détruit ſans doute en punition de l'idolâtrie de ce Prince, les Juifs en firent bâtir un autre qui ne pouvoit pas être auſſi magnifique : mais le Prophête Aggée lui donna la préférence, parce que Jeſus-Chriſt devoit y prêcher. *Magna erit gloria Domûs iſtius noviſſimæ quàm primæ.* Mais que cette gloire dura peu ! Quarante ans après la mort de Jeſus-Chriſt les Romains ravagérent Jéruſalem, & il n'y reſta pierre ſur pierre ſuivant la Prophétie de Notre-Seigneur. Le Prophête Daniel l'avoit prophétiſé avant Jeſus Chriſt. *Occidetur Chriſtus* voilà le Déïcide annoncé ; & quelle en ſera la punition ? *Statuta deſolatio.* Liſez tout Daniel, il eſt magnifique par-tout. Mais ne liſez pas ceci en courant la poſte, il y a de quoi méditer toujours. Que je ſuis fâché de m'être impoſé des bornes ſur une matiére ſi belle & d'une ſi grande étenduë ! Que de choſes à dire ſur tout ce que je ne fais qu'effleurer ! Mais on voudra bien, qu'après avoir cité quelques traits de nos Prophêtes, j'entre dans d'autres particularitez de l'ancienne Loi. Si on élevoit mieux les jeunes gens on m'en auroit épargné la peine.

Le Prophête Daniel vient de le dire, *ſtatuta deſolatio.* Mais cette deſolation fait la ſplendeur du Chriſtianiſme : repaſſez tout ce qui concerne les Juifs.

A tous ces traits peut-on ne pas ſentir que la perfidie du Juif a fait la vocation du Gentil, & que Jeſus Chriſt a bâti ſon Egliſe ſur les ruïnes de la Synagogue. Liſons avec attention, & même avec une curioſité hum-

humble & respectueuse la fin du Sermon que j'ai cité. Jesus-Christ dit que l'insensé bâtit sur le sable, & que le sage bâtit sur la pierre : *Ædificavit domum suam super petram, & descendit pluvia, & venerunt flumina, & flaverunt venti, & irruerunt in domum illam, & non cecidit, fundata enim erat super petram.* Les fondemens de l'incrédulité sont-ils autre chose que du sable ? l'espérance du Chrétien fidèle n'est-elle pas fondée sur la pierre ? Cette maison de Dieu ne nous represente-t'elle pas l'Arche d'alliance & l'Eglise de Jesus-Christ? Cette pluye qui tombe à flots, ces fleuves qui se débordent, ces vents qui se déchaînent pour ébranler cet édifice spirituel, ne nous representent-ils pas les ennemis du peuple de Dieu & tous les Héresiarques, qui dans tous les tems & tour-à-tour ont fait la guerre à l'Eglise ? Incrédules, que peut le débordement de vos fureurs, que peut le souffle empoisonné de vos pitoyables plaisanteries ? Peut être arracherez-vous à la vertu un petit fat, qui veut faire le bel esprit, ou vous embarquerez un sot dans la voye de la perdition. Mais c'est faire le mal pour le mal même, vous enviez donc le plaisir des damnez. Croyez-moi, Messieurs, car presentement je ne parle plus à des éléves, je parle à des hommes faits ; je parle à cette secte, errante comme les Juifs, qu'on voit par petits pelotons prêcher l'incrédulité dans toutes les Villes du Royaume : croyez-moi donc, Messieurs, vous avancez dans votre carriére, n'infectez plus la jeunesse ; convertissez-vous, vous n'abatterez point l'Eglise, *fundata super petram.*

J'en reviens toujours à l'eſſentiel de mon deſſein. Le jeune homme, qui a le malheur de ſe livrer à de mauvaiſes compagnies, ne ſeroit pas parvenu au comble de l'impiété, ſi une mere Chrétienne lui avoit fait ſentir tous les jours quelqu'un de ces traits frapans qui portent la Religion juſqu'au fond de l'ame. Pourquoi tous les Chrétiens ne ſçavent-ils pas que par le Déïcide des Juifs ils ſont devenus héritiers adoptifs de la vocation d'Abraham ? Les tables de la Loi & l'Arche d'alliance ne ſont-elles pas les préliminaires de l'Evangile & de l'Égliſe ? La joye de Jacob en retrouvant ſon fils Joſeph en Egypte, n'eſt-elle pas l'image de la joye du bon Paſteur quand il retrouve la brebis égarée ? Les ſecours que Joſeph procure à ſa famille doivent bien faire rougir les hommes dénaturez & les vindicatifs. Mais que la vertu de Jacob & de Joſeph eſt loin de nous ! Que voit-on aujourd'hui ? Des peres durs, des enfans ingrats, des hommes ſans Religion ; la mauvaiſe éducation étouffe l'heureux naturel ; les hommes ne ſçavent plus que blaſphémer contre Dieu, & ſe déchirer les uns les autres. Voudra-t'on bien me permettre d'alonger un peu cette diſſertation ſur l'ancienne & ſur la nouvelle Loi ? J'en parle moins bien qu'un autre, mais j'oſe tout pour ramener les incrédules à la vérité, & les jeunes gens à la lecture. Tel, qui depuis vingt ans juſqu'à quarante, entraîné par le tourbillon & enfoncé dans les plaiſirs, me trouve un fort ennuyeux Prédicateur, ſentira peut-être à ſoixante qu'il avoit aſſez follement paſſé ſa vie. Il ſe ſouviendra

: j'écris pour tous les âges ; il
: néceſſité de ſe pénétrer de ſa
il méditera ſa fin dernière ; &
: qu'alors il aimera à retrouver
pitre, qu'il mépriſe aujourd'hui,
ait ſçû dès quinze ans s'il avoit
vé. Qu'on ſe ſouvienne ici que
: s'attache pas à la date com-
e.

ites, qui avoient été ſi long-tems
les Egyptiens, obtinrent en-
coin de terre de Pharaon : &
ce Prince devint leur perſé-
porta la barbarie juſqu'à faire
ıfans premiers nez. N'eſt-ce pas-
:nt ce que fit Hérode quinze
ès-à l'égard des Juifs ? Moïſe
fureurs de Pharaon : Jeſus-
: à la vigilance d'Hérode. Moï-
ır les eaux du Nil par la ſage
une pieuſe mere, Moïſe ſau-
: de Pharaon, élevé dans ſon
ırri par cette femme forte qui
les jours précieux de ce fils
tant de prodiges permettent
qu'un jour Moïſe dût être un
J'annoncent-ils pas au contrai-
l'avoit deſtiné dans tous les
re le libérateur & le légiſla-
?

a ſauvé Moïſe, une mer va
ɔn. Ce Prince inſenſible à tou-
s qui avoient deſolé ſon Em-
core violer ſa parole & les
le l'hoſpitalité. Il pourſuit ce
: dont il avoit tiré tant de ſer-
ıns, & dont enfin il avoit ac-

cordé la délivrance. Les eaux de la mer rouge partagées forment deux murs qui contiennent les flots. Les Iſraëlites paſſent à pied ſec : & tout-à-coup ces murs d'airain pour le peuple de Dieu, redeviennent fluides pour les Egyptiens : tout eſt ſubmergé. Quelle différence des bons Rois aux Tyrans ! Incrédules, la dureté de Pharaon annonçoit la vôtre. Sa cruauté, ſa perfidie, ſon ingratitude ne ſont-elles pas autant de Prophéties de la maniére dont les Juifs traiteroient Jeſus Chriſt ?

La manne dans le deſert & l'eau qui coule d'un rocher, ne ſont ce pas là des miracles, & des miracles renouvellez par Jeſus-Chriſt, quand il changea l'eau en vin, & quand il multiplia les pains & les poiſſons. Joſué arrête le ſoleil, ſaint Pierre marche ſur les eaux. La défaite des Amalécites, des Ammonites, des Madianites, des Philiſtins, des Aſſiriens : n'eſt ce pas là la Prophétie de la défaite de Maxence par Conſtantin le grand ? ne ſont-ce pas là des preuves toujours renouvellées de la protection dont Dieu honore ſon peuple? Mais combien la bonté de Dieu fait-elle d'ingrats ? Le veau d'or en eſt une triſte démonſtration : qu'on eſt borné, qu'on eſt aveugle quand on aime l'or juſqu'à l'idolâtrie, & quand on préfére Barrabbas à Jeſus-Chriſt ! L'attachement démeſuré pour les richeſſes me paroît une héréſie de mœurs bien extravagante : c'eſt une réprobation anticipée, puiſque ceux qui aiment le plus l'argent ſont ceux qui en uſent le moins.

Mais ſi le peuple de Dieu fût quelquefois indocile & rebelle, la fermeté de Moiſe

ſe à punir l'infidélité eſt bien admirable. Si Charles-Quint n'avoit pas préféré une mauvaiſe politique aux vrais intérêts de la Religion, Luther ne ſe ſeroit pas tiré d'Ausbourg. Je crois que, ſans diminuer la gloire de Saint Jean Baptiſte, je puis bien apeller Moïſe le premier précurſeur de Jeſus-Chriſt. En effet, les Tables de la Loi n'étoient-elles pas pour les Iſraëlites ce que l'Evangile eſt pour nous ? l'Arche d'Alliance n'eſt elle pas la figure de notre Egliſe ? Mais Nadab & Abiu, frapez de mort ſubite pour avoir négligé de mettre du feu ſacré dans l'encenſoir, me font trembler pour nos miniſtres. Quelle ſévérité dans l'ancienne Loi ! quelle tolérance dans la nouvelle ! Cependant à la fin la bonté de Dieu ſe laſſe, & la ſainteté de l'état ne fait pas le ſalut de l'homme apellé. Pour vous, jeuneſſe inconſidérée, qui n'avez jamais que des ſaletez & des impiétez dans la bouche, craignez le ſort du blaſphémateur lapidé. Quelle honte pour tout homme, qui eſt quelque choſe dans le monde, de paroître élevé comme un crocheteur !

On aura raiſon de ne regarder mon livre que comme une eſpéce de directoire pour ceux qui veulent aprendre & qui ne ſçauroient s'inſtruire parfaitement qu'en recourant aux originaux dont j'ai tiré ces extraits. Je ne puis penſer à tout ce qui regarde l'Arche d'Alliance ſans être pénétré d'admiration & de reſpect. Les ennemis mêmes du peuple de Dieu la reſpectoient & la redoutoient infiniment : quelle puiſſance, quelle décoration ! Les pains de propoſition dont il n'étoit permis qu'aux

Prêtres de manger, ne ſont-ils pas l'image ou la figure du Sacrement de nos Autels ? Après la mort de Moïſe, Joſué ſon ſucceſſeur reçoit le don des miracles : le paſſage du Jourdain eſt auſſi étonnant que celui de la mer rouge. En un mot, tout fait preuve de la ſainteté de la Loi écrite : quand je vois les incrédules s'élever contre Dieu, je crois entendre quelques corbeaux croaſſans qui forment une conjuration contre le ſoleil : ce ſont des grenoüilles expirantes ſur les bords d'un marais deſſéché. *Anima eorum ſicut terra ſine aqua tibi.* Si quelqu'un d'eux s'aviſe de me lire, il vérifiera ce que dit Madame Deshouliéres.

Perſonne ne lit pour aprendre,
On ne lit que pour critiquer.

Inſtruiſons-nous, devenons raiſonnables; mais n'abuſons pas de notre raiſon. Ne cherchons pas à philoſopher ſur des choſes que Dieu ne veut pas nous faire comprendre, tandis que notre ame languit dans ſa priſon. Contentons-nous de l'obéïſſance : diſons-lui comme Samuel; *Parlez, Seigneur, votre ſerviteur vous écoute.* Peres trop indulgens, qui avez le malheur d'élever des monſtres, châtiez-les ou craignez la punition d'Héli : ſoyez inéxorables ſur ce qui regarde la Religion, & ne ſouffrez jamais qu'ils placent dans leur cœur l'idole de Dagon à côté de l'Arche d'Alliance. Le régne de Saül & ſa chute précipitée prouvent bien la vanité des grandeurs : & l'étroite liaiſon qui ſe forme entre Jonathas ſon fils & David, nous marque tout ce que la vraye vertu peut ſur des cœurs bien placez.

ez. Les converſations inſtructives, les bonnes lectures, & la droite raiſon n'ont guéres de part à la courte amitié des impies.

Quel eſprit tranſcendant auroit pû le prévoir ? David preſque nain, défait le géant Goliath, David paiſſant les moutons de ſon pere devient Roi, David grand pécheur devient un modèle de pénitence, enfin David ignorant devient le plus grand des Prophêtes : que de Myſtéres ! les decrets de Dieu ſont impénétrables, & l'homme orgueilleux veut tout pénétrer. Pourquoi une Trinité, pourquoi l'Incarnation, pourquoi naître dans une Crèche, pourquoi permettre le crime des Juifs, pourquoi cacher la chair & le ſang ſous de foibles apparences, pourquoi l'Arche de Noé, pourquoi l'Arche d'Alliance, pourquoi les Tables de Moïſe, pourquoi l'Evangile, & mille autres queſtions auſſi frivoles ? Achéve impie, que n'ajoûtes tu, pourquoi un Dieu? Et moi je te réponds, blaſphémateur infame, pourquoi n'eſt-tu pas Chenille ou Limaçon, plûtôt que de ſcandaliſer la ſociété civile ? Si Dieu t'avoit fait Ange, tu aurois ſuivi l'exemple de l'Ange rebelle. Il ſied bien à l'homme de faire des queſtions à Dieu ?

Nous n'avons rien de plus touchant, de plus énergique que les Pſeaumes de David. Ils feront l'inſtruction & la conſolation des Fidéles juſqu'à la conſommation des tems. On ſent à chaque verſet qu'ils ſont l'ouvrage de Dieu : mais quelle gloire pour David d'être compté parmi les ayeux de Joſeph époux de Marie *de qua natus eſt Jeſus* ! Vierge ſainte, le Verbe eſt votre Dieu, & vous

devenez ſa Mere. C'eſt dans votre chaſte ſein que ſe fait l'union hipoſtatique de la nature divine avec la nature humaine. Choiſie entre toutes les femmes pour être la mere de notre Redempteur, tout le Chriſtianiſme pouvoit-il craindre qu'un jour l'impie Neſtorius vous refuſeroit le titre auguſte de Mere de Dieu ? Si Neſtorius ne concevoit pas cette union hipoſtatique, concevoit-il mieux comment ſon ame s'étoit unie à ſon corps ? En Jeſus-Chriſt, la divinité ſe joint à l'humanité, pour nous faire ſentir toute l'étenduë de ſon amour: En nous il joint l'immortalité de notre ame à la fragilité de notre corps, pour nous faire adorer en lui ce que nous aurions eu peine à comprendre. Un Dieu ſe fait homme, & une Vierge enfante : aſſurément voilà des prodiges qui ne ſont pas moins étonnans que la création du monde. Mais ce que nous voyons nous porte à croire ce que nous ne concevons pas. Nous ſommes bien ennemis de nous-mêmes, de nier le principe de notre gloire & de notre bonheur. Nous ſommes bien extravagans, de vouloir que les Myſtéres ſoient du reſſort de la raiſon, & que les miracles ſoient du reſſort de la nature. Nous ſommes bien ingrats & bien téméraires, de reprocher à Dieu de ne nous avoir pas faits auſſi puiſſans & auſſi clairvoyans que lui.

L'hiſtoire de Salomon eſt une ſource bien féconde de réfléxions ſalutaires. Ce Prince avant ſa chute étoit l'image vivante de la Sageſſe éternelle. Il exécuta le grand deſſein qu'avoit formé David ſon pere, d'élever le premier temple qu'on ait offert à Dieu.

Tous

Tous les Ecrivains, qui ont parlé de ce temple, conviennent que ſa magnificence étoit au deſſus des expreſſions. Rien de plus ſaint que les écrits de ce ſage Roi, rien de plus judicieux que ſon jugement, rien de mieux ordonné que ſa maiſon, rien de plus ſuperbe que ſa dépenſe. Tous les Rois de la terre auroient peine à l'égaler. La Reine de Saba voulut voir les prodiges d'un Prince reſpecté & admiré de toutes les Nations : mais quel exemple de la fragilité humaine ! Les femmes corrompent Salomon, il ne rougit pas de s'allier avec les ennemis du peuple de Dieu, & par degrés il paſſe de la débauche à l'idolâtrie. Le dogme le plus ſaint, la morale la plus pure ont peine à contenir l'homme. Il eſt plus de Dalila que de Samſons. Le Pere Lamy avoit bien raiſon de dire, que les paſſions & la raiſon forment un ſchiſme perpétuel dans nos cœurs & dans nos eſprits. L'amour nous perd, & l'orgueil nous porte au-delà de la vérité : on aime à inventer, & on s'égare. Le libertinage commence par corrompre le cœur & finit par aveugler l'eſprit : voilà la ſource de toutes les héréſies.

Les femmes mondaines, les coquettes de profeſſion & les fauſſes dévotes, s'imaginent qu'elles ont déja un pied dans le Ciel, quand elles ont ſurpris la confiance meurtriére d'un Prêtre avare, d'un ignorant, d'un adulateur : mais ne craignent-elles pas le ſort de Jéſabel ? Ce n'eſt pas ſans deſſein que l'antiquité nous propoſe ſouvent de grands exemples de vice & de vertu. Toutes nos Jéſabels font horreur à un homme délicat, & un connoiſſeur ne ſe laſſe jamais d'admi-

rer & de méditer une Judith. Beauté naturelle, piété ſans faſte, courage invincible, & la plus vive foi qui fût jamais; telle étoit Judith, quand elle préſerva le peuple de Dieu des fureurs du téméraire Holopherne. L'ambitieux Aman, pendu à la même potence qu'il avoit fait élever pour l'humble Mardochée: Ananie, Miſaël & Aſarie préſervez dans la fournaiſe: Daniel ſortant deux fois victorieux de la foſſe aux lions; ne ſont-ce pas-là des miracles? Cette foſſe couverte d'une groſſe pierre, cette pierre ſcellée avec ſoin & levée malgré les ſurveillans, & la fureur des lions affamez deſarmée par la providence; n'eſt-ce pas-là la figure du tombeau de Jeſus-Chriſt, qui a vaincu la mort comme ſon ſaint Prophéte a vaincu les lions. C'eſt moi, dit Magdeleine, qui léverai de cette pierre *& ego eum volvam.* La foi peut tout, l'incrédulité nie tout: mais l'impiété la plus déterminée, & la raiſon la plus indocile ne ſçauroient diſconvenir qu'on reconnoît le doigt de Dieu à tous ces traits.

Sans Judith, Holopherne avec une armée de cent cinquante mille hommes alloit deſoler Iſraël: Sans Eſther, Aſſuérus, trompé par les conſeils de l'impie Aman, alloit ſigner un Edit dont l'exécution auroit exterminé le peuple de Dieu. Mais l'impiété ſera toujours punie, & la foi triomphera toujours.

L'exemple de Nabuchodonoſor dévroit bien effrayer les pervers, il eſt unique dans nos ſaintes Ecritures. Babylone étoit la capitale du plus ancien Empire du monde: elle avoit cent portes d'airain, ſes murs de deux

deux cens pieds de haut & de cinquante d'épaiſſeur, étoient flanquez de trois cens tours. On croit que les Babyloniens ont été les premiers Idolâtres, mais perſonne n'avoit porté ſi loin l'orgueil, la cruauté, l'impiété & l'idolâtrie que Nabuchodonoſor : auſſi jamais punition ne fut plus étonnante que la ſienne. Ce Prince fut changé en bête pendant ſept ans. Sa cruauté eſt marquée par les trois enfans jettez dans la fournaiſe, ſon impiété par les fureurs qu'il exerçoit contre les Iſraëlites, ſon orgueil & ſon idolâtrie par cette ſuperbe ſtatuë qu'il vouloit qu'on adorât. Il eſt vrai pourtant qu'il reſpectoit le Prophête Daniel ; mais il ne ſçavoit pas ſe faire aſſez reſpecter de ſon peuple.

Je ne ſçai ſi on aprouvera ma réfléxion ſur ce grand événement. Nabuchodonoſor retint captives à Babylone pendant ſoixante & dix ans, les deux Tribus de Benjamin & de Juda : ces deux Tribus étoient devenuës plus chéres à Dieu depuis que les dix autres s'en étoient ſéparées: Bethléem, dont le nom nous eſt ſi cher, étoit de la Tribu de Juda : & le Prophête Michée a fort clairement annoncé que le Sauveur du monde naîtroit à Bethléem. A propos dequoi auroit-il dit que cette mauvaiſe petite ville ſituée à deux lieuës de Jéruſalem, ſeroit recommandable dans les Nations ? Toutes ces particularitez réünies, me font croire que la longue captivité de la Tribu de Juda, eſt, de tous les crimes de Nabuchodonoſor, celui qui lui avoit attiré de la part de Dieu, un châtiment d'une eſpéce ſi ſinguliére. Quand on vous parle de la tranſmigration de Babylone, ſouvenez vous que ce terme

ſignifie

ſignifie le tranſport d'une nation entiére en un autre païs, par la violence du conquérant. Je ſçai que la captivité de Babylone ne fut pas à beaucoup près ſi longue que celle d'Egypte; mais l'exemple de Pharaon devoit convertir Nabuchodonoſor.

Il ne m'eſt pas permis de raporter, même en racourci, toute l'hiſtoire de l'ancien Teſtament: mais je dois remettre ſous les yeux des incrédules les faits mémorables, qui réünis forment enſemble une parfaite démonſtration. Les préceptes du Légiſlateur émanez immédiatement de Dieu, la ſageſſe de ſa conduite, ſa fermeté, la vivacité de ſa foi, la promptitude de ſon obéïſſance, la punition exemplaire des infidèles, le reſpect infini qu'eux-mêmes avoient pour l'Arche d'Alliance, une foule de miracles, des prophéties ſans nombre pendant quatre ſiécles, & toutes juſtifiées par les événemens! Je ne ſçai pas ce que l'eſprit le plus rebelle peut opoſer à ce point d'évidence.

Je n'ai rien dit du martyre: c'eſt par là que j'ai crû devoir finir le parallèle de l'ancienne & de la nouvelle Loi; avec cette différence pourtant ſi bien marquée dans tous les cœurs, que, ſi Abraham fut le pere des Croyans, Jeſus-Chriſt eſt le Pere de la Croyance: que, ſi Moïſe fut choiſi de Dieu pour être le libérateur & le légiſlateur de ſon peuple, Jeſus-Chriſt eſt lui-même notre Légiſlateur & notre Rédempteur: que, ſi Dieu a confirmé la foi par le ſang de tant de ſaints perſonnages, le Saint des Saints & l'Agneau ſans tache a bien voulu la confirmer par ſon propre Sang: &, ce qui démontre ſans replique que l'incrédulité ne peut

être

...ion, c'eſt que l'ex-
...eſt préciſement ce
... la malignité des

...lus impie qu'An-
... réduire en pou-
...uſalem ; il fut le
... & tout le peuple
... ſa barbarie. Il eſt
... ſe repentit ; mais
... Impies, prévenez
... la vérité, ou crai-
... Imitez Eléaſar :
...us les Juifs par ſes
...ge, & par ſon atta-
...culte du vrai Dieu,
...nde réputation, que
... à toutes les fureurs
...r homme, conſterné de
...de la déſolation dans
...retiré dans un deſert où
...ur fidèle, édifiant & en-
...s contre l'ennemi de la
...ur mépriſa les menaces &
... l'Envoyé d'Antiochus : il
...ec horreur les conſeils em-
... ſes propres amis, gens foi-
...es, toujours prêts d'apoſtaſier
...tre en faveur. Rien ne put
...homme de Dieu, il périt ſous
... & ſa perſévérance couronna ſon

...lé des effets importans du bon &
...hant exemple : la fermeté d'Eléaſar
... les Machabées, comme la conver-
aint Paul fit des millions de Chré-

Examinez cette parité d'événemens
dans

dans l'ancienne & dans la nouvelle Loi. La naiſſance du Chriſtianiſme ne fut qu'un martire continuel ſous le régne des tyrans; & quoi de plus édifiant que la fin des Machabées ſous le régne d'Antiochus ? quoi de plus touchant que de voir ſept freres s'immoler courageuſement à la foi ? En vain Antiochus met tout en œuvre pour ſéduire leur mere deſolée, & pour la déterminer à ſauver du moins les jours du dernier de ſes fils : Ennemie qu'elle eſt des faux dieux, cette ſainte mere exhorte elle-même ſon ſeptiéme fils au ſuplice. Elle le voit mutiler avec ce courage mâle que nous admirons dans nos martyrs. Ceux-ci étoient ſoutenus par le ſang de Jeſus-Chriſt, & cette femme héroïque, encore aſſez loin de la loi de grace, n'étoit ſoûtenuë que par ſa foi: Enfin cette ſainte femme, que j'oſe apeller Chrétienne même avant le Chriſtianiſme, ſent toutes les douleurs de ſon fils, elle meurt de tous ſes maux : tant de fermeté paroît au-deſſus de la nature ; mais quand Dieu parle la nature ſe tait.

Parlez donc, Seigneur, parlez au cœur de nos jeunes Antiochus. Leurs paſſions ſont leurs faux dieux, éteignez-en le feu avec les eaux de votre grace, tirez-les de cette fournaiſe, auſſi ſaints qu'Ananie, Aſarie & Miſaël : préſervez-les des faux Prophêtes, des Jéſabels du ſiécle, & de la foſſe aux lions. Faites de nos ambitieux autant de Mardochées. Que les cœurs ébranlez, & les eſprits vacillans deviennent des Eléaſars. Briſez l'idole de Dagon dans le cœur du vindicatif & de l'avare. Que la mere de Moïſe redouble la foi d'une femme Chrétienne.

Que

Que la mere des Machabées éclaire tant de Chrétiennes idolâtres, qui ne ſongent qu'à faire de jolies poupées de leurs enfans. Qu'Eſter aprenne à une femme circonſpecte le moyen de ramener ſon mari à la douceur, à l'équité, à la religion. Enfin que l'exemple de Judith nous confonde tous ſur notre peu de zèle pour cette ſainte Maiſon, dont Jeſus-Chriſt eſt l'Architecte, *fundata ſuper petram.*

Saint Matthieu me paroît autant Prophête en cet endroit qu'Iſaïe étoit Evangeliſte en parlant de la Paſſion de Jeſus-Chriſt *deſcendit pluvia, &c.* Tous les articles de notre Foi ont été attaquez ſéparément & avec toute la fureur qu'on peut imaginer. Un grand nombre d'Héréſiarques ont fait un monde d'Hérétiques : tous ſe ſont armez de ſubterfuges & de ſophiſmes : ils ont apellé à leur ſecours toute la malice de l'incrédulité, & l'autorité des Princes de la terre pour abattre la Maiſon de Dieu : ſuivez les événemens depuis Simon le Magicien juſqu'à Socin ; & après avoir parcouru cet intervale de plus de quinze cens ans, réfléchiſſez à l'état actuel de l'Egliſe, vous la trouverez toujours attaquée & toujours triomphante : vous trouverez toujours la véritable orthodoxie dans toute ſa pureté, dans toute ſon intégrité. Que ſont devenus les Ariens, les Neſtoriens, les Macédoniens, les Manichéens, les Pélagiens? Paſſez aux Iconoclaſtes, aux Wiclefs, aux Hus, & aux derniers Héréſiarques qui ont renouvellé un mélange d'erreurs : par-tout vous reconnoîtrez la débauche, l'orgueil, l'entêtement, la malignité, l'extravagance & l'impoſture.

posture. Lisez ce que les Saints Peres ont écrit contre toutes ces erreurs ; lisez les Conciles œcuméniques qui ont décidé les questions : vous sentirez par le dogme & par la morale, que hors de la catholicité il n'y a point de salut, & que l'Eglise est inébranlable, parce que Jesus-Christ lui-même en a jetté les fondemens : *fundata super petram.*

Saint Augustin devoit être d'une grande utilité à l'Eglise : sa mere le convertit, & l'offre à Dieu comme avoit fait la mere de Samuël. Nos Rois devoient être très-Chrétiens. La Reine Clotilde, quoiqu'élevée parmi les Ariens, conserve sa religion dans toute sa pureté ; elle convertit Clovis, & la France devient le plus ferme apui de la Foi. Mais je deviendrois diffus : je me réduits donc à deux exemples de conversion, qui sont l'ouvrage immédiat de Dieu. Deux ans après la mort de Jesus-Christ, Dieu dit à Saint Paul : pourquoi me persécutez vous ? *cur me persequeris* ? Plus de trois-cens ans après, il assura Constantin de la victoire par le signe de la Croix, *in hoc signo vinces* : relisez ce que j'en ai dit dans ma Préface. Saint Paul, Constantin, & Clovis ont peuplé le monde de Chrétiens : voilà la grace & la correspondance à la grace. Quel étoit Saint Paul lors de sa conversion ? l'un des plus beaux génies de son siécle ; ses écrits en font foi : il étoit le plus cruel ennemi du Christianisme naissant : il alloit à Damas pour enlever tout ce qu'il y avoit de fidèles : on le regardoit comme l'Apôtre de la Synagogue, & la Loi de Moïse étoit son unique Loi : mais son incrédulité ne venoit point

de

de ſes mœurs. La patience de Saint Etienne l'avoit ebranlé ſans le convertir : enfin à la voix de Dieu il eſt terraſſé près de Damas : tout-à-coup il ſe trouve aveuglé par les divins rayons du Soleil de Juſtice, & après cet aveuglement de trois jours il devient le flambeau de la vérité. Un fameux Prédicateur, je crois que c'eſt le Pere de la Ruë, a dit que, ſi Saint Paul devoit tout à la Foi, la Foi devoit beaucoup à Saint Paul.

Je dis pour la derniére fois aux Incrédules : la converſion de Saint Paul & de Conſtantin n'eſt pas le fruit d'un bon exemple, d'une lecture chrétienne, d'une converſation édifiante & inſtructive, ni de l'habileté d'un docteur perſuaſif : ce n'eſt pas le fruit des ſermons des Apôtres ni la méditation de l'Evangile : ce n'eſt pas l'ouvrage de Jeſus-Chriſt converſant encore parmi les hommes, inſtruiſant les hommes, expliquant ſa Loi, confondant les Docteurs, faiſant tous les jours des miracles en leur preſence : c'eſt donc l'ouvrage de Jeſus-Chriſt Dieu fait homme, mort & reſſuſcité, aſſis à la droite de ſon Pere, & que Saint Paul aimoit à perſécuter dans la perſonne de ſes Diſciples, *cur me perſequeris ?* Auſſi Saint Paul a-t'il grand ſoin de publier le miracle de ſa converſion, & la divinité de ſa miſſion dans ſa premiére lettre aux Galates, *Paul Apôtre, non de la part des hommes, ni par aucun homme, mais par Jeſus-Chriſt & Dieu ſon Pere.* Il eſt donc vrai que la converſion de Saint Paul, & celle de Conſtantin, viennent immédiatement de Dieu. Dieu a parlé comme il parloit à Moïſe. Réüniſſez ces miracles avec tout ce que je vous ai fait lire depuis

puis Abraham juſqu'à nous : liſez, réfléchiſſez, ramaſſez, combinez & concluez. Qu'opoſe-t'on enfin à tant d'évidence ? le ſoûrire moqueur d'une poignée de libertins, qui s'imaginent qu'il eſt du bon air de faire les impies. Mais aſſurément il n'eſt point de vrais incrédules.

Deux grands Prélats nous ont découvert les véritables cauſes de l'irreligion. Parmi le peuple, dit M. Fléchier, on n'eſt Chrétien que par le haſard, & non point par réfléxion. Voilà ce que produit l'ignorance. Comment, dit M. Boſſuet, accoutumer des eſprits corrompus à la régularité de la religion chrétienne, chaſte, ſévére, ennemie des ſens, & uniquement attachée aux biens inviſibles ? voilà l'objet de la moleſſe. Il eſt donc unanimement avoüé par les Poëtes, par les Orateurs, par les Docteurs, & par tous les Moraliſtes qui ont lû, qu'il n'eſt point de vrais Incrédules. On ne mépriſe la religion que parce qu'on ne la ſçait pas : on la fuit parce qu'elle eſt ſainte : on hait Jeſus-Chriſt parce qu'il nous a trop aimez : mais à la fin tout le monde le reclame.

Libertins, écoutez Desbareaux votre chef. Vous ſçavez les ſcandales de ſa vie, & vous ſuivez l'impiété de ſa morale : méditez auſſi ſes heureuſes diſpoſitions aux aproches de la mort. Heureux ſi ſon ſonnet, le plus bel ouvrage que j'aye lû, vous inſpiroit les tendres ſentimens d'une contrition parfaite.

Grand Dieu tes Jugemens ſont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaiſir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne peut me pardonner ſans bleſſer ta Juſtice.

Je

Je ſens que la grandeur de mon iniquité
Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſupplice;
Ton intérêt s'oppoſe à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périſſe.

Contentes ton deſir puiſqu'il t'eſt glorieux:
Offenſes-toi des pleurs qui coulent de mes yeux:
Tonne, frape, il eſt tems; reñds-moi guerre
pour guerre.

J'adore en périſſant la raiſon qui t'aigrit.
Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne ſoit tout couvert du ſang de Jeſus-Chriſt?

L'exemple de Desbareaux conduit à bien des réfléxions différentes. Il eſt vrai qu'il eſt propre à ſoûtenir ceux que leurs mauvaiſes habitudes pourroient jetter dans le découragement: mais auſſi ces miracles de la grace ne ſont pas communs; & quand on a toujours vécu ſans foi, on meurt ordinairement ſans eſpérance. Il faut compter ſur la miſéricorde de Dieu, donc il ne faut pas lui déclarer la guerre. Exécutons ſes ordres, & qu'une curioſité impie ne nous porte pas à vouloir pénétrer ſes ſecrets. Ne regardons pas trop fixement le ſoleil, n'aprochons pas trop de l'arche d'alliance, n'aprofondiſſons pas nos myſtéres. Un homme diſcret ne cherche point à ſçavoir ce qu'on lui cache, & un homme docile & rangé n'eſt jamais incrédule, parce que l'orgueil & le libertinage ſont les ſeules cauſes de l'incrédulité; Vouloir ſoutenir une thèſe contre Dieu ſur la vérité des myſtéres, ce n'eſt pas ſeulement manquer de foi, c'eſt manquer de raiſon, c'eſt ruïner la ſubordination, c'eſt vouloir

riſtodème. Quelle honte pour
e voir confondu par un Payen.
e ſe plaît que dans l'ame des
manifeſte qu'à eux, *Dominus*
juſta eſt.
ne eſt propre à nous inſpirer
rreur pour le commerce des
uatorziéme n'eſt pas moins
ır nous faire aimer la vertu.
ſur cette montagne, qui nous
du Très-Haut ? Ce ſera, dit
:elui qui conſerve ſon inno-
ne la juſtice, & qui la rend à
e. Ce ſera celui qui aime la
veut tromper perſonne, qui
tort à ſon prochain, & qui
ème qu'on en parle mal : celui
es Pervers & qui honore les
;nans Dieu : celui qui hait la
petites ruſes qui ne tendent
es hommes ſimples : celui qui
ir les malheureux : enfin ce
ne ſonge pas à groſſir ſes tre-
e, qui eſt fort éloigné de ven-
, & qui protége toujours la
ıomme de ce caractére ne pé-
on commovebitur in æternum.
ɔſteur comme David, il me
:te morale eſt aſſez pure.
e, que ce ſaint Roi nous pro-
deux Pſeaumes, dévroit bien
fades raiſonneurs qui font les
Si une mauvaiſe éducation, le
nple, ou de funeſtes habitudes
rtis, qu'ils penſent du moins
:ore au fond de leur ame un
:u: Qu'ils faſſent avec moi cet-
te

te derniére réfléxion : c'eſt par-là que je finis ce qui les concerne. Je ſupoſe que de l'autre bout du monde on améne en France un Payen de deux ans : on commencera ſans doute pour le baptiſer pour aſſurer ſon Salut, après quoi on le fera élever par des gens choiſis qui ne lui parleront que de la qualité d'honnête homme : on lui dira qu'étant né dans le fond de l'Amérique, le Roi a bien voulu lui tenir lieu de pere, & qu'il ne ſçauroit lui marquer aſſez de reconnoiſſance & de reſpect. Enſuite on lui aprendra ce que c'eſt que la vérité, la probité, l'humanité, la raiſon, la ſubordination. Bien-tôt il comprendra de lui-méme, par tous les miracles de la nature, qu'il y a un Etre ſupérieur, & il ne penſera jamais à cette folle chimére que j'ai apellé l'athéïſme.

A meſure que ſa raiſon ſe formera on lui propoſera des principes de ſageſſe, afin qu'il ſe faſſe un plan de vie, & une maniére de penſer qui puiſſent le conduire plus ſûrement à une heureuſe fin : on lui fera comprendre qu'il y a deux chemins tout différens qui aboutiſſent l'un à la perfection, & c'eſt le ſentier de la vertu : l'autre au mépris & à l'indignation, & c'eſt le grand chemin du vice. Je crois que c'eſt-là la premiére leçon du catéchiſme de la nature. Dans cette hypothèſe, notre étranger eſt Chrétien par haſard, mais il ne l'eſt pas encore par réflexion. Bien-tôt après on lui remplira l'eſprit & le cœur de tout ce qui regarde l'ancienne Loi : on lui fera remarquer ſur la carte que dans l'Arabie Pétrée, il y a une Montagne qu'on apelle Sinaï : que ce fût-là que Dieu dicta à ſon ſerviteur Moïſe les

ſaintes

ſaintes loix qui devoient régler la conduite des hommes : on lui fera ſentir toutes les beautez des Pſeaumes de David : on lui expliquera toutes les prophéties : enfin on le conduira depuis Abraham juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt ; juſques-là il n'y a point d'Evangile, & c'eſt ma ſupoſition.

Je crois qu'alors il faut tâter les ſentimens du jeune homme, & je ſuis très-convaincu qu'à la premiére lecture des deux Pſeaumes que je viens de citer, il ſera pénétré d'une grande horreur pour les Impies, & d'une grande vénération pour les hommes vertueux : après cette premiére impreſſion on lui mettra ſous les yeux un formulaire de toutes les maniéres de penſer, & des ſyſtêmes différens de religion que les hommes ſe ſont faits depuis la création du monde. A coup ſûr il ne reſtera pas Payen, non-ſeulement à cauſe de ſon baptême, puiſqu'il l'ignore, mais parce qu'il ſentira le parfait ridicule du paganiſme. Il ſera charmé du Décalogue, mais les Juifs lui feront horreur : d'ailleurs il voudra ſçavoir quel étoit celui qui faiſoit l'attente des Nations. Reſte donc à deviner s'il ſe fera Chrétien ou Muſulman. C'eſt ici le moment de lui annoncer ſon état, & de le pénétrer de la vérité & de la ſainteté de notre Religion. Au premier quart-d'heure il comprendra toute l'extravagance du Mahométiſme : il reconnoîtra dans Mahomet un audacieux de la lie du Peuple, qui, ne ſçachant ni lire ni écrire, fit un pot-pourri de toutes les religions, pour ſe faire des ſectateurs, qui pour plaire aux Juifs & aux Chrétiens, regardoit Moïſe & Jeſus-Chriſt comme de grands Prophêtes,

& qui plus de ſix cens ans après la publication de l'Evangile, compoſa ce tiſſu d'abſurditez que nous liſons dans l'Alcoran.

Au contraire quand il ſentira la ſublimité de cette filiation merveilleuſe de l'ancienne & de la nouvelle Loi: quand il combinera les miracles qui leur ſont communs : quand il verra que, depuis Abraham juſqu'à nous, toutes les prophéties ſe trouvent accomplies littéralement : quand il réfléchira à la ſainteté du Décalogue & de l'Evangile, à la punition des Juifs, & à la foi de nos Martyrs, inſpirez de Dieu comme les Prophêtes : alors pénétré juſqu'au fond de l'ame, fortifié par une bonne éducation contre l'exemple des impies, & aguerri par les vains efforts des Héréſiarques contre la malignité des Incrédules, il reſtera toujours inébranlable dans ſa foi, & jamais on ne le verra ſe révolter contre Dieu par l'incompréhenſibilité de nos myſtéres. Femmes du monde, je tremble pour vous : peut-être ne ſçaviez-vous pas un mot de tout ce que vous liſez depuis une heure ; aprenez donc pour vous-mêmes ce que vous êtes néceſſairement obligées d'aprendre à vos enfans. Je paſſe à ceux que des préjugez funeſtes ont déterminé à s'éloigner de nous.

Les Hérétiques ſauvent un peu plus les aparences que les Incrédules : du moins en pluſieurs Païs ils ont leur culte & leur aſſemblée, ils ſont un corps. On voit même parmi eux quantité de gens d'un fort grand mérite. Il faut en convenir, c'eſt un très-grand malheur d'avoir à combattre les préjugez de la naiſſance & de l'éducation : cette premiére réfléxion doit bien piquer notre re-

con-

connoiſſance. Mais ce qui excuſe un peu les Herétiques marque encore plus la réprobation des Héréſiarques : cent inventeurs de Secte ont fait cent millions de Sectateurs. L'Hérétique eſt un aveugle né, qui, ne connoiſſant pas le prix de la lumiére, ne dit jamais à Dieu, *Domine ut fac ut videam* : mais l'Héréſiarque eſt un empoiſonneur public, qui ſe fait honneur de diſtiler ſon venin dans tous les coins du monde : & comment ne réüſſiroit-il pas ? Les libertins aiment la voïe large, les eſprits foibles courent après les nouveautez, les ignorans admirent ce qu'ils n'entendent pas, les Princes aiment mieux le menſonge qui les flatte que la vérité qui les bleſſe : de-là le progrès étonnant de cent erreurs capitales, qui n'ont d'autres fondemens que l'orgueïl, la débauche, la cabale & la rebellion. C'eſt ainſi que le vice accoutume les hommes à croire ce qui n'eſt pas ſuſceptible de crédibilité.

J'ai lû avec attention ce qui concerne toutes les héréſies : nous en avons de fort beaux traitez. Je n'ai trouvé dans aucun Héréſiarque d'autres motifs que la folle eſpérance de ſe faire un grand nom en devenant chef de parti, ou de s'affranchir d'une morale trop gênante. C'eſt s'illuſtrer à la façon d'Eroſtrate. Mais ces gens-là étoient-ils envoyez de Dieu ? quelles preuves nous ont ils donné de leur miſſion, que comprend-on à leur dogme & à leur morale ? quelle gloire prétendoient-ils procurer à Dieu ? quels moyens de ſalut vouloient-ils procurer aux hommes ? Ce n'eſt pas-là ce qu'ils cherchoient : le libertin a voulu vivre à ſon gré, l'orgueïlleux a voulu faire le bel eſprit : voilà les ſeuls

principes de toutes les héréſies.

Je me reſtrains à parler de Calvin & de Luther, parce que c'eſt aujourd'hui ce qui intereſſe le plus l'Europe. Ceux qui voudront ſe mettre ſagement au fait des anciennes héréſies, peuvent recourir au Texte, & lire les Peres qui ont écrit contre. Luther étoit contemporain, concitoyen, & de mêmes ſentimens que Zuingle : tous deux renouvellérent les erreurs des Vandales & de Wiclef.

Quand Luther ſe révolta contre Leon X. ſur le prétexte frivole d'une publication d'indulgences, toute l'Allemagne ne prévoyoit pas qu'un homme ſi vil & ſi téméraire lui cauſeroit tant de troubles, & lui couteroit tant de ſang. Luther, flatté de ſes premiers ſuccès, enflé de ſon ſçavoir, & ſoutenu de la protection de quelques Princes, s'érige enfin en Légiſlateur : on compte juſqu'à trente-neuf eſpéces différentes de Luthériens. J'ai vécu près de quatre ans avec eux, je n'en ai pas trouvé quatre de même avis : cependant ce Moine apoſtat, qui veut renverſer notre dogme & pervertir notre morale, remplit toute ſa nation d'abſurditez, & par une double apoſtaſie il enléve une Religieuſe & l'épouſe. Voilà l'Apôtre des Allemands Luthériens. Il faut pourtant convenir que de toutes les héréſies, le Luthéraniſme eſt celle qui aproche le plus de la Catholicité.

Calvin, auſſi entreprenant, auſſi orgueilleux, & plus entêté que Luther, ſe nourrit l'eſprit dans ſa jeuneſſe de lectures dangereuſes, il renouvelle les erreurs des Iconoclaſtes & des Huſſites, il y ajoûte cent horreurs qui font frémir ; il ruïne abſolument

le

le mérite des bonnes œuvres & le libre arbitre : il ſoûtient la prédeſtination phiſique même, *ante præviſa merita* ; par conſéquent il ouvre la porte à tous les vices, & rend inutile toute vertu. En vérité il n'eſt guéres poſſible de lire de ſang froid l'impiété de ſa doctrine : pour moi je me récrie à chaque mot,

Voilà je vous l'avouë un abominable homme.
(*Molière.*)

Auſſi la plûpart de ſes principes ſont-ils deſavoüez de ſes Sectateurs : ils ſuivent donc une religion qu'ils n'entendent pas, & n'en gardent que ce qu'il faut pour vivre toujours dans la révolte.

Il n'y a preſque plus de Calviniſtes dans le monde ; les Luthériens ne ſçauroient les ſouffrir, mais ils ſont également ennemis de la Papauté, pourquoi ? c'eſt que les uns & les autres ſont des rebelles qui ne veulent point reconnoître d'autorité légitime ; mais c'eſt de leur part une preuve convainquante qu'ils ſentent la folie de leur égarement. Ne reconnoître ni chef ni déciſions, c'eſt vouloir établir un Gouvernement Anarchique où tout le monde eſt maître, c'eſt abolir toutes les Loix, c'eſt admettre tous les crimes. Plus de régles, plus d'ordre, plus de ſubordination : La vertu ſera punie & le vice récompenſé par les plus forts, il faut ſuprimer toute juſtice. De tels dogmes bleſſent ſi fort la raiſon, qu'ils ne méritent pas de raiſonnement.

Les Luthériens ſe parent du beau titre d'Evangéliques, & les Calviniſtes du titre impoſant de Réformez : ils ſont également

compris ſous le nom de Proteſtans. Mais chez les uns & les autres, nous trouvons une réforme très-dépravée, & l'Evangile fort mal interprété. Ils nient l'infaillibilité de l'Egliſe, parce qu'ils ne veulent pas ſe ſoumettre à l'autorité des Conciles œcuméniques : Cependant dans les matiéres les plus triviales, il faut des Juges qui décident les queſtions. La juſtice habite en Dieu, elle eſt émanée immédiatement de lui ; il a établi des Juges ; nous avons des Loix ; & quand il naît des conteſtations, il faut néceſſairement les faire décider par ceux qui ſont revêtus d'un pouvoir légitime. Voilà la régle de tout l'univers. Une régle ſi ſage a bleſſé deux fanatiques, gens ſans miſſion, ennemis du bon ordre, & perturbateurs de toute la Chrétienté, & ils ont trouvé le ſecret de ſe faire des ſectateurs puiſſans en Europe, par la ſeule raiſon qu'ils ont flatté la corruption des hommes par la débauche ou par le faux bel eſprit.

Tout homme qui ne veut pas s'aſſujettir aux régles eſt enfermé comme un fou, ou puni comme un ſéditieux : auſſi quelques Héréſiarques ont-ils fait une fin bien tragique. Qu'un Calviniſte ait un procès civil pour une bagatelle, il conſulte ſa cauſe, il communique ſon titre, il ſollicite ſes Juges, il demande Jugement ; ſi ce titre n'eſt pas clair on l'interprette ; & quand la choſe debattuë eſt décidée en dernier reſſort, on n'y revient plus. Si cette Juriſprudence eſt la loi univerſelle de tous les Peuples dans les matiéres les moins importantes, par quels prétextes les Proteſtans oſent-ils ſe ſouſtraire à cette régle générale dans tout ce qui nous interreſſe

terreſſe le plus ? J'ai trouvé dans quelques écrits des plus célébres Calviniſtes, qu'on pouvoit interpréter l'Evangile par le ſentiment particulier; c'eſt-à-dire, que chacun ſera juge dans ſa propre cauſe. Je ne crois pas que depuis qu'on a inventé l'art d'écrire, on ait jamais hazardé une propoſition auſſi abſurde. Auſſi voyons-nous tous les jours qu'un Proteſtant, d'ailleurs homme doux, poli, officieux & réglé, devient comme un furieux quand on parle Religion. Il commence par ſe déchaîner contre le Pape; bien-tôt après il attaque les Sacremens & l'Egliſe, & il mettroit volontiers Calvin en parallèle avec ſaint Paul.

Pour moi, qui ne connois guéres l'emportement, je lui réponds de ſang froid & avec le zèle le plus deſinterreſſé, qu'il doit au plûtôt abjurer toutes les erreurs du Calviniſme: que ſi l'un de ſes peres à eu le malheur de ſe livrer aux nouveautez qui infectoient une partie de la France, ce fut l'effet pernicieux d'une ſéduction dont il ne doit pas ſe rendre complice par entêtement: qu'il doit par préférence à tout ſçavoir ſa Religion, & ſe ſoumettre à la déciſion des points conteſtez: que tous les Proteſtans ſe ſont ſoumis aux quatre premiers Conciles généraux; qu'ils ne ſe ſoumettent pas aux autres par un pur eſprit de révolte, & que le Proteſtant, qui depuis le Concile de Trente ne rentre pas dans l'unique voïe qui méne au ſalut, ajoute le crime de la rebellion au malheur de l'égarement.

Des circonſtances fâcheuſes déterminent ſouvent la volonté des plus grands Rois. En 1598. Henry IV. permit aux Calviniſtes l'exercice

xercice public de leur Religion. Loüis XIV. répara ce grand malheur en 1685. & grace à ce grand Roi, bien-tôt il ne reſtera pas un Proteſtant parmi nous : mais enfin il en eſt encore. J'en honore quelques-uns, & je les plains. La paix de Weſtphalie & de Munſter, plus favorable encore aux Luthériens que l'Edit de Nantes ne l'avoit été aux Calviniſtes, doit bien réveiller l'attention des Souverains, quand quelque eſprit audacieux & broüillon viendra debiter un nouveau fanatiſme.

Quelle mortification pour ceux qui aiment de bonne foi la Maiſon de Dieu ! Nous voyons en Allemagne exercer tour-à-tour dans la même Egliſe le Luthéraniſme & la Catholicité. L'Evêché d'Oſnabrug devint alternatif entre les Luthériens & les Catholiques, par le fameux Traité entre l'Empire, la Suéde & les Proteſtans. Adorons les decrets de Dieu, qui a ſouffert dans tous les tems que les pervers affligeaſſent ſon Egliſe: mais plus l'héréſie a fait de ravages, plus les Princes doivent ſévir contre les novateurs.

Rien ne me paroît plus extraordinaire que de voir des Calviniſtes s'apeller Réformez. Je ne ſçai pas en quoi ils faiſoient conſiſter cette prétenduë réforme. Suprimer l'autorité & la ſubordination pour ſubſtituer l'indépendance; nous ôter le libre arbitre, le mérite des bonnes œuvres, & les Sacremens; conteſter le pouvoir de la ſainte Vierge ; nous priver de l'interceſſion des Saints & du portrait de Jeſus-Chriſt : Ce n'eſt aſſurément pas réformer les Chrétiens, c'eſt vouloir annuller le Chriſtianiſme. C'eſt un monſtre

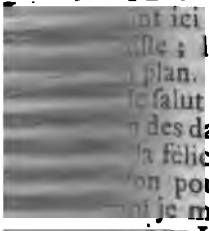
...ançoise d'apeller
...alvin, le feù &
... Tout réforma-
...ute un degré de
...on : Mais apeller
...st vouloir que le
...ient termes sy-

...eu le malheur de
...perdu d'excellens
...érudition auroient
...n Chrétienne, & qui
...sister aux nouveau-
...Europe depuis deux
...nom fait son éloge,
...de feu pour la cause
...si bien connu l'excel-
...e, Abadie, qui m'a apris
...ligion, nous est pour-
...es préjugez, progrès fa-
...els ravages n'avez-vous
...en Allemagne, en An-
...ut le Nord? L'Arianisme
...dans tout l'Orient. Dès
...ions des Princes se trou-
...e dogme imposteur des
...ent l'erreur, ils la proté-
...les imitent, & des véri-
...imement pendant quin-
...firmées par tous les Con-
...de force pour ramener les
... voye, que le mensonge
...ut-à-coup pour les plonger
... Pourquoi cela? Dès que
...rompu, la vérité ne peut
...en sur l'esprit.
...era point dans six Consistoi-

res de Luthériens le même dogme rendu ou entendu de même façon ; ils ne ſont point encore convenus entr'eux, ni de ce qu'ils croyent, ni de ce qu'ils doivent croire. Le Luthérien & le Calviniſte, qui différent entr'eux pour le moins autant que l'un & l'autre différent de nous, ſe ménagent dans leurs Ecrits & dans la Chaire, & réüniſſent leurs forces contre la Catholicité. Image naturelle des enfans dénaturez qui abandonnent leur mere, & font contr'elle une ligue offenſive & défenſive avec ſes ennemis. Quand je n'aurois pas pour moi vingt argumens concluans, cette ſeule affectation des Proteſtans, de réünir leurs armes contre nous, me démontreroit le ſentiment qu'ils ont de notre ſupériorité & de leur foibleſſe. Tous les ennemis de la Religion n'ont jamais ſervi qu'à manifeſter ſon excellence.

Avec gens qui ont de l'eſprit & même de la politeſſe, parlez peu de dogme ſi votre miniſtére ne l'exige pas : on commence par s'échauffer, bien-tôt on ne raiſonne plus. Heureux même, ſi l'aigreur ne ſuccéde pas à la politeſſe ! Irez-vous demander aux Proteſtans ſi leurs peres n'ont pas crû pendant quinze ſiécles ce que nous croyons, & dans le même ſens que nous le croyons : quelle étoit la vocation & la miſſion de ces deux *Prophétes* qui ſont venus pour nous réformer? Leur direz-vous que la foi n'étant qu'une, il eſt néceſſaire de conclure que l'un de ces deux hommes, qui ont debité des préceptes tout différens ſur les mêmes points, ait erré? Prenez garde à vous, Calvin & Luther vous traiteroient bien-tôt d'homme ſéditieux ou de viſionnaire.

Je



tour-à-tour le
la controverſe
D'ailleurs ne
des uns & des
damnez ajoûte-
cité des Elûs?
pour dire ce que
je me croirois fort
Juif, à un Pro-
que ſa Religion
pour la gloire de
J'épouſerai le dog-
me convaincre; &
inſtruire : mais juſ-
t convaincu que
, s'il plaît à Dieu,
peres, dans la Religion
holique & Romaine, &
que notre Foi conduira
la conſommation des ſié-
faire un homme de bien:
bien doit pratiquer ſa Reli-
pratiquer il faut la ſçavoir. Je
les Proteſtans ou réünis, ou
diviſez: quand vous diminuez
les Sacremens & l'efficacité de
ous voulez bien qui ſubſiſtent,
des moyens de ſalut & vous ne
pas. Quand vous niez la réalité
rement de nos Autels, ou que
ettez avec des exceptions de vo-
, non-ſeulement vous vous pri-
ours le plus puiſſant que Jeſus-
ait laiſſé, ou vous l'affoibliſſez;
attentez encore à ſa toute-
Vous ne concevez pas la tranſſub-
mais concevez vous votre *impa-*

nation ? Concevez-vous le flux & le reflux de la mer ? Vous concevez-vous vous-même ? D'ailleurs la Foi n'eſt-elle pas une profeſſion de croire ce qu'on ne ſçauroit comprendre ; & les parties du Myſtére que vous recevez ſi différemment, les concevez-vous? Mais il y a plus ; il eſt phiſiquement impoſſible que je péche contre Dieu en croyant à la lettre le Texte ſacré : me conviendroit-il d'y aporter des reſtrictions & des modifications ? La preſence réelle ne m'inſpire-t'elle pas plus de reſpect & plus d'amour ? Ma façon de croire eſt donc la plus reſpectueuſe & la plus tendre pour Dieu, & pour moi la plus judicieuſe & la plus utile. Ma foi ſoumet mon eſprit, la participation au Myſtére remplit mon cœur, & Dieu ne demande qu'amour & obéïſſance.

Je continuë, & je leur dis : Vous voulez bien me diſpenſer de la Confeſſion auriculaire : il faut convenir que de la part d'un réformateur le procédé eſt obligeant : mais je ne puis profiter de cette indulgence, le Texte s'y opoſe en termes précis. D'ailleurs il y a une efficacité merveilleuſe attachée à ce Sacrement : le dénombrement de mes fautes, la honte d'y retomber, une proteſtation ſincére de ne les plus commettre, de nouveaux efforts, & des précautions nouvelles pour en mériter le pardon ; de-là l'horreur du péché & la crainte de Dieu; tous moyens de converſion qui me ſont abſolument néceſſaires; cependant vous me les ſuprimez en me réformant. Tous les points de controverſe des Réformateurs ſont de cette qualité, encore ai-je choiſi les plus forts. Ils ont pourtant des ſectateurs.

Dans

Dans preſque toutes les maiſons on trouve les portraits du Roi & de la Reine, & l'on me fait un crime de ce que j'ai le portrait de Jeſus-Chriſt dans ma chambre. En bonne foi, Dieu peut-il en juger ainſi ? Pour ſupoſer qu'il le trouve mauvais, il faut commencer par nier l'Incarnation du Verbe, ſans quoi la propoſition ne peut pas être reçûë par un homme de bon ſens non prévenu. S'il y a un Dieu incarné dans le ſein d'une Vierge, mort & reſſuſcité, le Pere peut-il s'offenſer de ce que j'aime à voir ſouvent l'objet de ma foi, & de ce que je reclame la médiation de ſon Fils ? puis-je errer quand je reſpecte profondément la Sainte Vierge, quand j'invoque ſes bontez, & quand je ſçais quel eſt ſon pouvoir ? que ce mot de Saint Auguſtin eſt beau, il l'apelle la toute-puiſſance ſuplante, *Omnipotentia ſupplex*. Puis-je errer quand je ſuplie les Saints d'intercéder pour moi, & Dieu croira-t'il que je me fais des Dieux étrangers, parce que je cherche auprès de lui des Patrons que nous ſçavons être ſes élûs, ſes favoris, les participans de ſa gloire, & que nous n'invoquons néanmoins que comme ſes créatures ? En tout païs ne reſpecte-t'on pas infiniment le ſang des Souverains ; n'honore-t'on pas leurs Miniſtres ; ne reclame-t'on pas leur bien-veillance & leur entremiſe auprès du Maître. Il en faut convenir, toutes ces chicanes ſont pitié.

Je ſçais que rien n'eſt plus précieux, mais que rien n'eſt ſi rare que de mourir vieux avec l'innocence baptiſmale : je ſçais auſſi que tout crime doit être expié, que l'expiation doit être proportionnée au crime ; divers crimes, divers châtimens ; cette régle d'équité

d'équité eſt obſervée dans tous les coins du monde. Sur cette régle ſouverainement ſage, l'Egliſe toujours infaillible, croit le Purgatoire. O quel ſcandale pour les Novateurs! Mais cet article de ma croyance eſt-il nouveau ? eſt-il attentatoire à quelque attribut de Dieu ? & n'eſt-il pas infiniment conſolant pour une pauvre créature, qui, ayant toujours vécu en bute aux tentations & aux foibleſſes, a le bonheur de mourir chrétiennement ? Eſt-ce donc pour me jetter dans le deſeſpoir qu'on n'admet point le Purgatoire, & qu'on refuſe des priéres aux morts ? Que Dieu gagnera-t'il, & que ne perdons-nous point en ne le croyant pas ? je donnerois tout pour la ſanctification de mes ennemis.

Sur tous ces chefs, je crois cette déciſion ſans replique. La Religion infailliblement la meilleure eſt celle qui rend le plus parfait hommage à Dieu, & qui procure à l'homme des moyens de converſion plus sûrs, & des reſſources de ſalut plus efficaces; qui demande de nous des mœurs plus pures & plus réguliéres, & qui nous inſpire autant d'horreur pour le vice que de goût pour la vertu.

Réüniſſez ce que j'ai dit ſur l'établiſſement divin du Chriſtianiſme, ſur la grandeur inéfable de nos myſtéres, ſur l'accompliſſement des Prophéties, ſur l'eſpéce & le nombre des miracles, ſur l'infaillibilité de l'Egliſe. Penſez à la néceſſité de reconnoître une autorité légitime d'embraſſer la Religion la plus ſainte, de ſuivre le dogme le plus orthodoxe, dogme décidé ſur les lumiéres des plus grands hommes, & ſcellé du ſang de tant de Martyrs : réfléchiſſez à l'abſurdité des opinions contraires : liſez enfin avec fruit ce

beau

beau paſſage de Saint Bernard, après quoi déterminez-vous. *Nonne Religio Sancta, pura, & immaculata, in qua homo vivit purius, cadit rarius, ſurgit velocius, incedit cautius, irroratur frequentius, quieſcit ſecurius, moritur fiducius, purgatur citius, premiatur copioſius?*

Quelle eſt ſainte cette Religion, dont le ſectateur fidèle vit avec plus de circonſpection, tombe plus rarement, ſe reléve plus vîte, ſe conduit avec plus de ſageſſe, reçoit plus de graces, joüit plus parfaitement de la paix intérieure, meurt avec plus de confiance, dont les fautes ſont effacées plus promptement, & dont les bonnes œuvres ſont plus ſuperbement récompenſées ! Ma traduction eſt fidèle : notre morale eſt-elle sûre ? La raiſon éclaireroit l'eſprit ſi la corruption des mœurs ne rendoit pas le cœur indocile.

J'en dis trop pour ceux qui croyent, & trop auſſi pour ceux que la ſeule crainte d'être obligez de vivre mieux a déterminez à ne croire jamais. Je finis donc le raiſonnement par un ſentiment. Dieu ayant déterminé de meſurer ſa juſtice ſur l'abus que nous avons fait de ſa miſéricorde, les plus parfaits doivent trembler. Il m'offre tous les jours mille moyens de ſalut de toute eſpéce, & je l'offenſe tous les jours. Que de miſéricorde de ſa part, & quel abus de la mienne ! S'il eſt auſſi ſévére au jour de ſes vengeances qu'il eſt miſéricordieux pendant mon exil, combien ne dois-je pas redouter ſa juſtice? cette idée pourroit jetter les moins imparfaits dans la conſternation & dans une eſpéce de deſeſpoir. Mais Dieu qui a tout

prévû

prévû nous a fait une loi de l'eſpérance, & cette loi nous ſoûtient: il fait plus, il nous aprend lui-même à deſarmer ſa colére. Réparez les deſordres de votre vie par les bonnes œuvres. Incrédules, eſſayez-en pendant ſix mois; ſi après cette épreuve vous n'êtes pas bon Chrétien, je vous permets l'Athéïſme. O que cette attention, que cette derniére marque de bienveillance de la part d'un Dieu ſi ſouvent offenſé, eſt ſelon moi une admirable preuve de l'excellence de ma Religion! Je ne puis mieux conclure ce que j'ai dit des Incrédules & des Proteſtans, que par cette penſée de Paſcal, voici ſes propres termes: *Je ne dis pas ceci par le zéle pieux d'une dévotion ſpirituelle, je prétends au contraire que l'amour propre, que l'intérêt humain, que la plus ſimple lumiére nous doit donner ces ſentimens.*

Le Pere Cheminais a eu raiſon de dire, que les plus juſtes d'entre nous ſont les moins coupables. En effet, nous avons tous des inclinations au mal qui augmentent par l'habitude & par la perſévérance au péché. Chaque penchant au mal a ſes prétextes, & nous aimons nos défauts. Défions-nous de l'amour propre, c'eſt un impoſteur. Que la charité nous couvre toujours les défauts d'autrui, & que la juſtice nous découvre toujours les nôtres. Ne ſoyons pas aſſez ſots pour en tirer vanité, ce ſeroit nous couronner de notre propre honte. Enfin nous ſommes forcez de convenir qu'il eſt juſte d'expier nos fautes, c'eſt même s'élever au-deſſus d'elles que de les avoüer avec courage pour les réparer, & ſouvent on en tire autant de fruit que des plus belles actions:

actions : c'eſt-là le miracle de la pénitence. Vous qui êtes encore dans la tendre jeuneſſe, mettez à profit cet âge heureux où l'habitude n'eſt point un oſtacle à la converſion. A meſure que vous avancerez, ſongez qu'il eſt de la prudence d'un homme ſage d'aporter le reméde au ſecond mal quand il n'en reſte plus pour le premier ; & à tout âge, en tout état, ſauvez-vous par les bonnes œuvres.

Vous ſçavez comme moi, & c'eſt encore une délicateſſe de notre Langue, que bonnes actions & bonnes œuvres ne ſont pas termes ſinonimes. Une bonne œuvre eſt toujours néceſſairement une bonne action, & une bonne action n'eſt pas toujours abſolument une bonne œuvre ; l'un eſt du reſſort de l'honnête homme ; l'autre eſt du reſſort de l'homme de bien. Au motif de l'humanité & de la bonté, ajoûtez celui de la charité, & la bonne action devient une bonne œuvre.

On dit que l'eſprit fait moins de fautes que le cœur ; mais il eſt toujours vrai qu'il échape à l'un & à l'autre une infinité de foibleſſes & d'égaremens. Faiſons entrer de bonnes œuvres en compenſation : Serions-nous pardonnables de ne pas profiter d'un reméde auſſi facile & auſſi sûr ? Un grand homme croyoit n'avoir point vécu le jour pendant lequel il n'avoit fait du bien à perſonne ; mais en général il eſt peu d'hommes capables de faire une bonne action ſans témoins. Les actions qui ont cauſé du repentir doivent être d'une grande inſtruction : mais le repentir ne ſuffit pas, il faut réparer le mal, & on ne peut le réparer que par les bonnes œuvres. L'aveu ſincére, le tendre repentir,

& la réparation exacte de nos fautes ſont les trois parties de la pénitence.

De toutes les bonnes œuvres il n'en eſt point de plus aiſée ni de plus méritoire que l'aumône. Dieu, par une tendre condeſcendance pour notre foibleſſe, offre aux riches ce moyen de ſalut, qui ſuplée en quelque façon au peu d'uſage qu'ils font des choſes ſaintes. On croit dans le monde que le don de la longue méditation, des priéres ferventes, des ſaintes lectures & de la fréquentation des Sacremens, eſt le don des parfaits. Une funeſte crainte de ſe trop gêner ſi l'on ſe tournoit à la vertu, en produit le retardement. Que fait Dieu en faveur du mondain & du riche pour le ramener à lui? Il veut bien recevoir l'aumône par maniére de ſuplément. Il n'eſt point de ſatisfaction plus facile, tout le monde en convient: il n'en eſt pas de plus méritoire, l'Ecriture y eſt formelle, peut-être même que de cent converſions qu'on croyoit les plus difficiles, & qui ſont devenuës les plus parfaites & les plus édifiantes, n'y en a-t'il pas une qui ne doive ſon commencement à la pratique de l'aumône.

Les richeſſes ſont les inſtrumens propres à acquérir les biens du Ciel, & elles ne paſſent point en l'autre monde, ſi elles n'y ſont portées par les mains des pauvres, qui ſont les avocats des riches, & les introducteurs des Grands dans le Ciel. L'amour du prochain, qui nous porte à faire l'aumône, eſt d'ailleurs de tous les ſentimens le plus ſage & le plus habile. Il eſt auſſi néceſſaire dans le bon ordre pour notre propre bonheur, que méritoire dans le Chriſtianiſme pour l'Eternité.

Si

drai pas ſur la
t de maiſon où
devoir par pré-
regarde les be-
uis trop admirer
ble avoir attaché
vance exacte de
upoſé ſoi-même
rtuné, où la bon-
r fermé au poiſon
vieux Guerriers
foi que dans cent
voient ſe tirer ſans
eur ſalut à la régu-
citoient depuis leur
es dont ils faiſoient
ame. Qu'il y a de
r bien compris! tou-
Un *Miſerere* recité &
n, une courte lecture,
t cela eſt bien peu de
idèlement exécuté peut
œur du Très-Haut.
ns doivent leur ſalut à un
touchez, qui leur a inſpiré
re, de la lecture, & d'une
Je conviens que quand un
e débite de pieux riens, ou
limathias une vérité fonda-
t ſe refuſe, & l'ame qui ne
re retournée vers Dieu reſte
. La parole de Dieu n'en eſt
pierre précieuſe, mais on
nneur, & à nous peu de pro-
la monte que ſur du cuivre.
nos pieds ſe détachent de la
s ſentons enlever peu à peu,
&

& nous prenons l'eſſor vers le Ciel quand les Bourdalouës & les Maſſillons nous y conduiſent. Mais preſque toujours le Predicateur cherche à plaire, non à toucher; l'Auditeur à s'amuſer, non à ſe convertir. Corruption de toutes parts.

Je ne prétends pas réduire l'utilité de la chaire aux Prédicateurs de la premiére claſſe; on trouve du très-bon dans le ſecond ordre; & ſi le haſard m'expoſe à l'ignorance effrontée d'un ennuyeux confabulateur, j'ai recours à mon Evangile, à l'aide duquel je tourne en principes de Religion les mêmes principes que la ſeule qualité d'honnête homme m'impoſoit. Je fais ſervir mon eſprit de juſtice à rendre à Dieu le culte que je lui dois, & à ne point violer ſes Commandemens; ma reconnoiſſance à méditer ſes bontez, ma généroſité à ſecourir les pauvres, & la modération de mes deſirs à me détacher de tout ce qui paſſe.

Je crois l'aſſiduité à entendre la Meſſe, le plus efficace de tous les principes de conduite. J'ai trouvé des Officiers Généraux en voyage; qui, forcez de partir dès quatre heures du matin, ne l'auroient pas perduë pour tous les biens du monde; ils ſçavoient rendre à Dieu & à Céſar ce qu'ils devoient à l'un & à l'autre. Bon Dieu! quelle différence de ces braves gens, de ces hommes vrais & raiſonnables qui veulent devoir à leurs ſervices la bienveillance de leur Maître, mais qui attendent une plus grande fortune du Seigneur, & à qui on peut apliquer ces belles paroles de l'Apôtre. *Bonum certamen certavit*: quelle différence, dis-je, de ces hommes ſages à ce tourbillon de fous qui

qui croyent que Dieu leur doit tout ; que le Roi leur doit tout, & qu'on voit impunément deshonorer & prophaner nos Temples ! Que diroient l'Idolâtre, le Juif & le Muſulman, ſi, la curioſité les attirant dans nos Egliſes, ils y voyoient accourir un eſſain d'étourdis & de folles, uniquement pour étaler un quart-d'heure tout l'attirail d'une parure bizarre ? s'ils ſçavoient que le matin uſé tout entier à arranger de vains ajuſtemens, ils viennent à midi recuëillir dans la maiſon de leur Dieu les fruits de leur moleſſe, & concerter les plaiſirs du ſoir ? N'auroient-ils pas raiſon de croire que le Chriſtianiſme eſt une ſecte d'extravagans dans laquelle on ne fait pas grand cas du Dieu qu'on y adore.

Tant d'extravagance mérite d'être châtiée avec une ſévérité exemplaire ſans exception de ſexe, d'âge & de qualité ; & il eſt vrai que cet abus, devenu preſque général, deshonore à la fois la Religion, la raiſon & la Nation. Scandale affreux qui fait trembler ceux à qui il reſte quelque pudeur. Grand Dieu ! peut-on croire en vous, & vous inſulter chez-vous ? Arche du Seigneur, Temple de Salomon, & vous ſurtout, ſacrez Tabernacles qui renfermez le Roi des Rois, pénétrez-moi de plus en plus du profond reſpect que je dois à Sa Majeſté ſainte. Homme ! qui que tu ſois, réponds-moi ; ſi tu n'es pas Chrétien, pourquoi viens-tu dans nos Temples ? Si tu es Chrétien ; crois-tu le Sanctuaire de ton Dieu le rendez-vous de tous les vices ?

Saint Paul, ce bouclier de la foi, défenſeur auſſi zélé de l'Egliſe naiſſante qu'il en avoit

avoit été cruel perſécuteur, Saint Paul, ſuffiſamment déſigné par le nom d'Apôtre, reprochoit aux Corinthiens, Ep. 1. Chap. 11. de n'avoir pas de reſpect pour le Temple du Très-Haut, *Aut Eccleſiam Dei contemnitis.* Ne ſemble-t'il pas que, devinant les mœurs de notre ſiécle, il diſe à ces buſtes vivans qui viennent ſe placer auprès de l'Autel ſur un piedeſtal de velours; quoi vous oſez arborer l'étendart du luxe & de la coquéterie dans la maiſon d'un Dieu anéanti & crucifié! Que voulez-vous que je penſe de votre caractére, *Quid dicam vobis?* Au lieu d'adorer, vous venez quêter l'encens de vos adorateurs: & vous prétendez que je faſſe votre éloge, *Laudo vos?* Non en vérité, je ne ſçai point proſtituer mon miniſtére, *In hoc non laudo.* Je n'altére aſſurément pas le Texte: je ne fais que remettre au cours du tems l'eſprit de Saint Paul.

Quand Jeſus-Chriſt chaſſa les vendeurs du Temple, ne leur dit-il pas ce que je répéte aujourd'hui à tous ceux qui viennent effrontément dans nos Egliſes faire un honteux commerce de tendres regards? *Ma Maiſon eſt une Maiſon de prières, & vous en faites une caverne de voleurs.*

Il eſt vrai que dans preſque toutes les campagnes, on ne connoit point l'abus dont je viens de parler; mais il s'y en commet d'autres qui ne ſcandaliſent pas moins. La plûpart des Egliſes n'y ſont guéres mieux décorées que la cabane d'un berger. Combien de Curez gros & gras joüiſſent des trente & quarante ans de bénéfices conſidérables, & penſent bien plus à meubler la cave qu'à orner l'Autel! Les deniers du tre-

ſor

ſor ſervent bien plus ſouvent à marier la niéce qu'à parer le Temple. Ne ſeroit-il point convenable d'impoſer à quelques Prêtres de ſçavoir lire, à d'autres de s'occuper plus utilement qu'à boire, à tous d'être ſages, humbles, & deſinterreſſez ? Aux Béneficiers de négliger un peu moins la maiſon du Seigneur, de faire inſtruire la jeuneſſe, & de ne point intenter de procès pour une bagatelle. Un peu plus de ſévérité de la part des Supérieurs fourniroit de plus dignes Miniſtres à l'Egliſe, & de meilleurs ſujets à l'Etat.

Ce n'eſt pas tout, je ne crois pas abſolument impoſſible de raſſembler dans des retraites délicieuſes la moleſſe de la dévotion. On y parle pieuſement de choſes agréables ; l'eſprit, & bien-tôt après le cœur, ont autant de part à la converſation que l'amendement des mœurs : on lit pourtant un point de Sermon bien châtié ; mais on boit du Saint Laurent, & dans un tête-à-tête auſſi dangereux, le béat eſt bien près de diſtribuer ſous le manteau des abſolutions de contrebande. Mais auſſi l'abus qui ſcandaliſe donne un grand relief à la vraye vertu.

Boileau en parlant des Directeurs, dit :

Le premier Maſſepain exprès pour eux ſe fit,
Et le premier Citron à Roüen fut confit.

L'Abbé Régnier s'eſt un peu plus étendu.

Mais d'où vient qu'on en voit ne gouverner pas moins
Les maiſons que les conſciences,
Etendre à toute choſe également leurs ſoins
Sous de pieuſes aparences,

Et dans toutes les occurrences
Se charger de tous les beſoins ?
Dès qu'une pénitente entre leurs mains s'eſt miſe,
De tout le temporel ils ſe font inſpecteurs,
Tout eſt du reſſort de l'Egliſe,
Tout ſe fait par leur entremiſe,
Et des rôles du monde ils deviennent acteurs:
Fort mauvais Intendans, plus mauvais Directeurs.
Qu'à défendre la Comédie
Ils témoignent un zèle ardent,
C'eſt bien fait quand elle eſt trop libre & trop hardie.
Dieu veüille qu'aucun cependant
Ne la jouë en la défendant.

Il ajoute dans un autre endroit:

Vous qui ſçavez apercevoir
Une paille dans l'œil d'un autre
Arrachez la poutre du vôtre
C'eſt-là votre premier devoir.
Mais quoi tout hypocrite eſtime
Que ſa poutre n'eſt qu'un fêtu !
Dans les dévots tout eſt vertu,
Dans les autres gens tout eſt crime.

Combien de femmes ont tout enſemble un Confeſſeur & un Directeur ? en ſont-elles plus complaiſantes pour leurs maris, plus attentives à l'éducation & à l'établiſſement de leurs enfans ? Non, il s'agit ſeulement d'obtenir un brevet de dévote. Le Confeſſeur en minute les proviſions, & le Directeur y met le ſceau. Cent petites douceurs leur tiennent lieu d'honoraires qu'ils reçoivent *benignement* comme les épices d'un

d'un compte de fadaiſes réviſé à la correction.

La ſimplicité Evangélique n'admet point toutes ces *ſimagrées*, rien n'eſt ſi ſaint que la religion Chrétienne ; mais ſa ſainteté même en rend l'abus plus pernicieux. Une femme vrayement pieuſe qui connoît ſes devoirs & qui aime à les remplir, ſçait l'uſage qu'elle doit faire du tems, & ne perd point des matinées entiéres à dire des riens à un Directeur. Quelle comparaiſon d'un cœur contrit & humilié à ce ſcélérat qui s'accuſoit d'avoir tué une puce avec trop de colére ? Quelle comparaiſon d'un ſeul verſet de David bien médité à ces converſations inutiles dont je parle. Pour décider ſi elles ne ſont pas plus dangereuſes qu'édifiantes, on peut s'en raporter au ſentiment d'un Religieux qui n'étoit pas Moine.

Qu'on eſt édifié quand on voit une belle
Aſſiſe auprès d'un Moine au fond d'une Chapelle.
Bon Dieu qu'il ſe fait là d'ouvertures de cœur !
Mais Satan & la chair ne leur font-ils point peur ?
Non, la chair devient morte & Satan eſt trop bête
Pour faire ſon profit d'un ſi ſaint tête à tête :
Cependant ſi l'on croit ce qu'en dit un dévot,
La chair ſe reſſuſcite, & Satan n'eſt pas ſot.

Je reviens aux bonnes œuvres.

La fauſſe idée que nous nous faiſons de la plûpart des choſes, produit d'étranges préjugez. Propoſez aux mondains l'uſage de la méditation, ils croiront qu'on les veut conduire tout-d'un-coup à la ſurérogation des

parfaits; cependant il n'y en a pas un d'eux qui ne médite. Penſer, réfléchir, prévoir, former des projets de fortune, de gloire ou de plaiſirs; conſulter & délibérer ſur la fin & ſur les moyens; tout cela s'apelle méditer. Combien d'extravagances nous ſaiſiroient d'étonnement, ſi, comme on déploye une piéce d'étoffe, on pouvoit dévoiler l'imagination d'un jeune fou ou d'un homme obſédé de quelque paſſion vive! Une coquette ne met pas plus de tems à ranger ſes mouches, ni une fauſſe dévote à tromper ſon mari, qu'un étourdi à méditer une ſottiſe, ou à compoſer une mode nouvelle. Méditons autant qu'ils méditent, mais méditons plus ſagement; que la ſageſſe nous conduiſe dans toutes nos vuës, & que de ſolides réflexions nous raménent à la prudence Chrétienne. Commençons par nous connoître, & ſentons ce que nous ſommes. Qu'eſt-ce après tout que cette grandeur qui m'ébloüiſſoit, que cette poignée d'or qui m'aveugloit, que ces plaiſirs qui me ſéduiſoient! Qu'eſt-ce que l'homme pris dans ſon néant; mais que n'eſt point l'homme raproché de Dieu! Je crois cette façon de compter avec nous-mêmes une matiére ſuffiſante à méditer toute la vie.

Rien n'eſt plus important que de s'accoutumer de bonne heure à faire un bon uſage de ſon eſprit; & de cette importance je tire la néceſſité de la méditation. Si-tôt que j'ai trouvé du goût à bien penſer, je m'aperçois tout-d'un-coup que l'homme n'eſt pas fait pour ſe meubler la cervelle de Vaudevilles, & pour paſſer le tiers de ſa vie à noüer des rubans. Par là je racourcis le tems de la bagatelle,

gatelle, & c'eſt le premier fruit de la réflexion. De là je paſſe à de plus grands objets. Le tuteur qui deſole ſon pupile, le prêteur uſuraire, l'homme dur, le faquin qui fait le fier, le voiſin qui fait le tiran, tous caractéres qui me font horreur. Les voyes égarées de la plûpart des hommes, m'aprennent à tenir une autre route, enfin je penſe que le pélerinage eſt court, je porte mes vuës ſur l'avenir, & je les éléve juſqu'à Dieu. Alors mon eſprit m'aprend que Dieu ſeul eſt infiniment aimable, & mon cœur ſent qu'on ne peut aſſez l'aimer. Voilà à peu près quelles ſont les eſpéces & les degrez de méditation de l'honnête homme & de l'homme de bien.

Je vous ai fait connoître, combien il eſt utile à l'honnête homme de ſçavoir vivre ſeul. Deux moyens à l'homme ſage de mettre ſa ſolitude à profit, la lecture que je vous ai tant recommandée, & la méditation. C'eſt à ceux qui entendent le langage de la ſpiritualité à vous aprendre à méditer chrétiennement. Moi qui ne ſçai que bégayer ſur cette matiére, je vous dis tout uniment que la méditation eſt un des plus ſûrs moyens de ſanctifier notre loiſir. Quand nous avons apris à fixer notre eſprit ſur les véritez chrétiennes, ſur les attributs de Dieu, ſur quelque moralité, nous ne nous livrons plus à une infinité de penſées vaines & vagues, ſouvent folles, quelquefois criminelles, dont il faudra pourtant rendre compte. Un vaiſſeau battu d'une tempête affreuſe, roulant au gré des flots irritez à la lueur des éclairs, n'eſt pas plus agité que le petit génie qui ſe prête à toutes ſes frené-

ſies, & à toutes ſes fureurs : Au contraire, le vaiſſeau qui n'eſt pouſſé que par les doux zéphirs, vogue legérement dans la bonace, & arrive au port. De même, l'eſprit revenu de la ſottiſe & devenu bon, ſçait méditer utilement, & aprend à conjurer l'orage de ſes paſſions : il parvient à la modération des deſirs, dont je vous ai tant parlé ; & goûte enfin cette paix intérieure, qui eſt l'avant-goût de la ſuprême félicité.

A l'homme qui penſe, il ne faut ni matiéres preſcrites, ni formulaire de méditations; chaque trait de l'Evangile, chaque verſet des Pſeaumes, chaque période d'un livre de piété, chaque priére de l'Egliſe lui fourniſſent des ſujets inépuiſables. Puis-je entendre chanter *quis ſicut Deus noſter*, ſans m'abîmer dans les grandeurs de Dieu. Si je lis de toutes les choſes de la terre, *& mutabuntur*, je ne tarde guéres à les mépriſer; & je trouve le motif d'un attachement bien plus ſolide dans le *tu autem idem ipſe es* qui ſuit. Voilà des traits bien communs; ils ont pourtant une douceur & une élévation infinie. Il n'y a qu'à vouloir s'occuper Chrétiennement, cette volonté vaut mieux que toutes les leçons.

La méditation eſt encore d'un ſecours merveilleux quand nous ſommes aſſiégez ſans le vouloir d'un monde qui nous diſtrait de nos exercices ordinaires, ou forcez de voyager en des lieux & en des tems qui rendent aſſez difficiles les autres pratiques de Religion. Dans tous ces cas nous avons la reſſource du recuëillement intérieur, une petite élévation du cœur à Dieu peut corriger le poiſon d'une partie de plaiſir ; & l'habitude

bitude de réfléchir ſur nos devoirs nous aprend à dédommager la piété du tems & des ſoins que nous devons à nos affaires temporelles. Mais craignons de reſſembler à certains contemplatifs, qui compoſent deux claſſes de faux Dévots d'une autre eſpéce que les Hypocrites. La familiarité avec laquelle on croit s'entretenir avec Dieu dans la méditation, peut nourrir la pareſſe des uns & l'orgueïl des autres. Les premiers ſe croyent quittes de tout, quand ils ont rêvé deux heures ſans ſçavoir à quoi, ils aprochent des Quiétiſtes. Cependant ceux qui ſe contentent de dire, Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le Royaume des Cieux. Il faut de l'action; toute piété inactive eſt une chimére, c'eſt un Fanatiſme. La pareſſe ne ſeroit pas un vice capital, ſi l'on pouvoit ſe ſauver en n'agiſſant pas. Les ſeconds, plus flattez de l'aprobation publique que pénétrez de l'humilité chrétienne, prennent hardiment un air impoſant & un ton de ſupériorité. Ils ſont ſuperbement les Evangéliſtes, & contens de fronder tout le genre humain, ils s'embarraſſent peu de ſe corriger eux-mêmes, parce qu'ils ſe croyent des Saints. Mais que ſont-ils dans le vrai, des ſuperbes aux yeux de Dieu, des pédans aux yeux des hommes.

Les méditations les moins diſtraites & les plus touchantes ſont peu méritoires, ſi elles ne produiſent l'amendement des mœurs. Qu'une femme de mauvaiſe humeur, d'ailleurs ſage & rangée, paſſe à contre-tems tout le matin à l'Egliſe, qu'elle médite quatre heures par jour; en un mot, qu'elle ſoit la *dévote* de profeſſion dont je

viens de parler, on la croira femme de bien. Moi je la crois une folle, qui néglige l'eſſentiel de ſon état. Remplir bien nos devoirs à tous égards, c'eſt-là le véritable eſprit de la Religion. Donc bien étudier ſes devoirs, & ſe bien étudier ſoi-même, eſt la plus importante de toutes les méditations.

Le plus grand fruit que nous puiſſions tirer de la connoiſſance de nous-mêmes, c'eſt de ſentir la ſottiſe de notre orgueïl par le dénombrement de nos miſéres: En effet, que ſommes-nous tous, pour nous tant élever au-deſſus les uns des autres? La haute naiſſance, la grande fortune, les dignitez, les talens, ſont des accidens fugitifs qui ne durent qu'un quart-d'heure. La ſeule bonne qualité de l'homme, c'eſt d'être homme. Les diſtinctions dont l'amour propre nous amuſe, ne ſont par elles-mêmes qu'un jeu du hazard, ou une erreur de notre imagination; ſouvent mêmes elles deviennent l'occaſion prochaine de notre perte, par la matiére qu'elles fourniſſent à notre cupidité. Ne laiſſons pas de les recevoir avec reconnoiſſance, & d'en joüir gracieuſement quand la nature nous les a données, ou quand le bonheur & le mérite nous les procurent: Mais ne croyons pas que cette joüiſſance, fut-elle de tous les avantages raſſemblez dans toute leur plénitude, puiſſe remplir l'infinité de nos deſirs. Connoiſſons mieux la grandeur de notre condition; mais commençons par connoître nos miſéres. Tout ce qui compoſe l'homme, c'eſt un corps & une ame, un cœur & un eſprit. Le corps, l'eſprit, le cœur: tous principes de miſéres. Notre ſeule ame eſt notre ſeule grandeur.

Il

Il eſt vrai que le corps humain eſt, par l'arrangement de toutes ſes parties, le plus bel édifice qui ſoit dans la nature : c'eſt le chef-d'œuvre du Créateur : mais il lui a plû de l'aſſujettir pour le tems à des miſéres bien humiliantes. J'ai déja dit qu'il eſt conçû dans le péché ; enfanté dans la douleur, condamné au travail ſur le trône comme dans la cabanne, aſſiégé d'infirmitez de toute eſpéce, enfin englouti par la mort.

Notre eſprit, cette partie de nous-mêmes ſi noble, qui embraſſe tout à la fois le paſſé, le preſent & l'avenir, qui ſaiſit dans le même inſtant mille & mille objets, & qui pourroit s'enrichir de connoiſſances précieuſes ; cet eſprit qui dévroit faire notre plus grand luſtre, eſt préciſément ce qui fait notre plus grande confuſion ; c'eſt un fou qui nous proméne à travers champs ſans ſçavoir lui-même la route qu'il tient, ni le terme où il veut nous conduire. Préjugez, préventions, entêtement, ſentimens erronnez, opinions fauſſes, abſurditez infinies en tout genre & en toute matiére, contradictions étonnantes, diſputes qui vont juſqu'à la fureur, livres pitoyables, critiques encore plus mauvaiſes. Voilà le triſte uſage que nous faiſons le plus ſouvent de notre eſprit.

Pour le cœur, ah le traître ! Dans quels précipices affreux ne nous conduiroit-il pas, ſi la raiſon ne le tenoit à la chaîne ! Toute la terre ne combleroit pas ſes deſirs : mais puiſqu'il deſire à l'infini, il ſe croit donc fait pour joüir à l'infini ? Cependant ce cœur fait pour s'élever juſqu'à Dieu, ſe borne à deſirer infiniment ce qui eſt fini : Ainſi, changeant au

gré de ſa corruption, ſa deſtination naturelle, il nous tyranniſe au lieu de nous ſoûtenir, il nous dégrade au lieu de nous élever, & ſubſtituë un arpent de vigne ou une feüille de parchemin à une Eternité de gloire. O! homme créé à l'image de ton Créateur, réveilles-toi, éléves-toi, tu n'es pas fait pour ramper; ſens tes vrais intérêts, connois ta dignité. Ton ame eſt immortelle.

Toutes les miſéres qui nous environnent, & dont nous ſommes comme pêtris, étoient bien connuës de David. Il ſentoit tout le prix d'un cœur pur & d'un eſprit droit; mais que la conviction & le ſentiment de tous nos maux, ſi propres à réprimer notre orgueil, & à nous redreſſer dans nos voyes, ne nous jettent pas dans le découragement & dans la défaillance. Ramenons notre eſprit à l'idée de notre immortalité, raportons-y tous les mouvemens de notre cœur, & nous retrouverons toutes nos forces, nous connoîtrons notre grandeur. L'ame qui réfléchit à la diſtinction de ſon Etre, compte pour peu de choſe la peine ou le plaiſir qui paſſe. Tout ce qui périt peut l'amuſer un moment, mais ne l'occupe jamais. Elevée au-deſſus des objets qui frapent les ſens, elle ne ſe livre qu'à ce qui eſt immortel comme elle, & ne va point ſupoſer follement de vraïe gloire ni de vrai bonheur dans tout ce qui n'eſt point proportionné à ſa nature; elle meſure ſes vuës ſur ſa propre excellence, & ſe croiroit trop reſſerrée ſi l'on bornoit ſa joüiſſance à la poſſeſſion de tout l'univers. Pourquoi? Rien de plus commun que cet axiome, c'eſt que du fini à l'infini, il n'y a ni comparaiſon ni proportion.

Si

Si quelque mauvais plaiſant repaſſant dans ſa tête ce que j'ai dit des plaiſirs, le trouvoit incompatible avec cette morale; j'ai à lui répondre ce qu'il auroit dû ſentir dans tous mes Chapitres. Mon deſſein, toujours ſuivi dans mes conſeils, eſt d'aprendre aux jeunes gens deſtinez au monde le ſecret d'allier les plaiſirs innocens, le mérite, l'honneur & la vertu. Je veux bien qu'on ſe réjoüiſſe à tout âge, mais je veux que le divertiſſement ſoit honnête, & qu'on ne s'en laiſſe pas trop poſſéder; de même, je veux qu'on s'attache par préférence à la grande affaire du ſalut; mais je n'exige pas qu'on aille s'enterrer dans les deſerts de la Thébaïde. Ce parti ne convient qu'aux vertueux du premier ordre & aux ames privilégiées. Reſtons dans le monde, goûtons-en les douceurs qui ſont convenables à notre condition; mais vivons en hommes polis & délicats, en hommes raiſonnables, & en Chrétiens: ne ſoyons ni étourdis, ni féroces; ceſſons d'être injuſtes, devenons charitables; & ſi c'eſt en trop demander, du moins que les hommes ſoient humains: en un mot, ne regardons le monde que pour ce qu'il eſt, mettons chaque choſe à ſa place; donnons lui ſa vraïe valeur, & ne ſacrifions pas la gloire & les intérêts d'une ame immortelle aux extravagances ou aux emportemens d'un corps qui périra bien-tôt.

Quoi de plus propre à me démontrer la ſottiſe de mon orgueïl, que la certitude que je périrai bien-tôt; & quoi de plus propre à détromper mon cœur de la vanité de tous ſes attachemens, que la certitude que mon ame ne périra jamais? Le grand deſſein de

Dieu dans toute la Religion, eſt d'humilier notre eſprit, & de détacher notre cœur; nous ſommes créés à cette condition, & le marché eſt il ſi mauvais pour nous? Ne nous reſte-t il pas mille & mille bonnes choſes pour le tems, n'attendons-nous pas un avenir ſuperbe; & ſi nous étions les maîtres de notre deſtinée, préférerions-nous le non-être à notre état, parce que l'eſprit & le cœur ſont aſſujettis à des régles? Mon Dieu, qu'il entre de grandeur & de bonté dans vos vuës ſur nous! Qu'il eſt doux d'être bien conduits, & que nous ſommes heureux de pouvoir forcer le Ciel par de bonnes œuvres! Orgueilleux tu périras, humilies-toi: mais ton ame eſt immortelle, convertis-toi.

Je crois l'orgueil le plus grand vice de l'eſprit; & je crois encore qu'indépendamment du mépris, que les honnêtes gens font de l'orgueil, la plûpart des orgueilleux ſont par eux-mêmes les plus mépriſables de tous les hommes. Il en eſt pourtant quelques-uns que le Public voudroit pouvoir honorer; ils ont de l'acquis & d'excellentes qualitez, ils ſont utiles à la République, ils aprochent des grands Hommes. La gloire ou la juſtice, l'éloquence & l'érudition alloient les mettre de niveau, quand le ſot orgueil eſt venu développer leur petiteſſe; on s'eſt aperçû qu'un peu de fumée leur ſuffiſoit, qu'au lieu d'aimer la vraye vertu, & de penſer à leur fin derniére, ils bornoient leurs vuës à l'aprobation du monde; mais tout-à-coup on voit tomber & ſe réduire en poudre tout cet échaffaudage d'orgueil ſur lequel ils s'élevoient pour paroître plus grands.

Le

Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le héros s'évanoüit. (*Rouſſeau*)

Ce poiſon eſt bien ſubtil; ſi vous avez lieu de le craindre, uſez promptement de deux préſervatifs que vous fourniſſent l'Arithmétique & la Religion. A chacune de vos bonnes qualitez, opoſez un de vos défauts, pour cela connoiſſez-vous bien, & comptez juſte. La ſouſtraction étant faite, il ne reſtera guéres de matiére à l'orgueil. Si pourtant vous êtes encore tenté de vous aproprier les dons d'enhaut, & de ne raporter qu'à vous le peu de bien qui eſt en vous; ſi tout le ridicule qui eſt inſéparable de l'orgueil faſtueux ne peut vous en guérir, répétez cent & cent fois après David: *ipſe fecit nos, non ipſi nos.* Non, mon Dieu, je ne dois qu'à vous ſeul le peu que je vaux; je ne ſuis point l'auteur de mes talens, vous me les avez confiez: malheur à moi ſi j'en abuſe. Si je les fais valoir, toute la gloire vous en eſt duë: *Non nobis, Domine, non nobis, ſed nomini tuo da gloriam.*

Parvenir à une élévation ſans bornes & ſans fin par la voye de l'humilité chrétienne; parvenir à la joüiſſance éternelle de biens infinis par le détachement volontaire de biens périſſables, ce ſont les deux myſtéres du ſalut pour le cœur & pour l'eſprit, voilà tout le ſyſtême de la Religion. Humilions donc notre eſprit à la conſidération de toutes nos miſéres; élevons notre cœur au-deſſus de ce qui paſſe à la conſidération de notre immortalité.

Mais quoi! vous m'écoutez ſans m'entendre, vous me liſez, & vous reſtez dur, le monde

monde vous enſorcelle encore, & livré à toutes les fadaiſes de la vie, vous traitez mes principes de chimères, & mes conſeils de viſions: cependant parmi plus d'un million d'hommes qui m'ont paſſé ſous les yeux, je n'ai connu que trois ou quatre Profeſſeurs publics d'incrédulité Ils avoient aſſurément tout le ſçavoir du monde & l'éloquence la plus inſinuante : auſſi ont-ils fait d'aſſez bons Ecoliers. Mais, aux aproches de la mort, qu'eſt devenuë leur Philoſophie payenne? J'ai eu la conſolation de les voir déteſter leur morale impie ; & les yeux baignez de larmes, reclamer tendrement la miſéricorde du Dieu dont ils avoient ſi long-tems & ſi follement affecté de mépriſer la juſtice. Ne faiſons point ſottement les eſprits forts ſur une matiére auſſi deciſive, puiſqu'il n'eſt perſonne qui ne deſavouë à l'agonie, & qui ne regrette infiniment cette prétenduë force d'eſprit. Mais, que dis-je, ce n'eſt pas force d'eſprit, c'eſt foibleſſe de cœur ! Prenons le parti le plus ſûr, raiſonnons dès aujourd'hui comme nous voudrions bien raiſonner quand nous nous trouverons ſeul à ſeul avec Dieu. Mon Dieu, éclairez-moi, pénétrez-moi, & que des idées extravagantes & impies ne me conduiſent jamais à debiter *dans la Chaire de peſte* la morale du démon.

Je mourrai. Quelle foule de réfléxions dans la néceſſité de mourir! Nos grands Prédicateurs n'ont rien de plus pathétique. La mort eſt le plus commun & le plus inévitable de tous les événemens; pourquoi donc faut-il toute l'éloquence & tout l'art d'un Confeſſeur habile pour nous y préparer? Je crois

crois en deviner la raiſon. On dit du matin au ſoir aux enfans, aprenez à vivre; on ne leur dit jamais, aprenez à mourir.

Cependant nous commençons à mourir dès que nous commençons à vivre. Ecoutons Madame Deshoulières pour la derniére fois. La femme forte peut en toute occaſion donner à l'homme foible une leçon de vertu. Je ne ſçais ſi nos plus grands Orateurs ont des traits ſur la mort auſſi pathétiques que les maximes ſuivantes.

Que l'homme connoît peu la mort qu'il aprehende
Quand il dit qu'elle le ſurprend!
Elle naît avec lui, ſans ceſſe lui demande
Un tribut dont en vain ſon orgueïl ſe défend.
Il commence à mourir long-tems avant qu'il meure.
Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de mort qu'on donne à notre derniére heure
N'en eſt que l'accompliſſement.

Cette premiére réfléxion nous avertit que nous mourons tous les jours, mais elle ne nous aguerrit pas contre les frayeurs de la mort, & c'eſt l'objet de la ſeconde maxime:

D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir?
Lâche, regarde-la, ſans changer de viſage;
Songe que ſi c'eſt un outrage,
C'eſt le dernier à recevoir.

Méditons donc ſans ceſſe la néceſſité de mourir; *ſtatutum eſt*: & pour nous y préparer, connoiſſons le peu de valeur de toutes les

les choſes créées. En effet, nous voyons tomber à chaque inſtant quelque choſe de nous, & preſque tout ce qui nous environne. Il ſemble que le monde ſe renouvelle tous les cinquante ans, & à cinquante ans nous ne trouvons preſque plus perſonne de tous ceux dont le commerce nous flattoit tant à vingt. Nous perdons tous les jours quelqu'un de nos avantages, & quelque partie de nous-mêmes, nous ſommes expoſez à une infinité d'infirmitez & de malheurs; & malgré cette expérience journaliére ſi propre à nous détacher de la vie, nous ne voulons point aprendre à la quitter. Accoutumez à ne regarder la mort que dans le lointain, il ſemble, quand il faut nous y exhorter, qu'on nous annonce un prodige. ne cherchons point ailleurs la ſource de tous les égaremens de notre eſprit, & de toute la corruption de notre cœur. Je ſuis perſuadé que la méditation de la mort eſt ce qui peut le plus ſur le cœur de l'homme. S'il penſoit à mourir d'auſſi bonne heure & avec la même attention qu'il penſe à vivre, il raiſonneroit plus juſte & ſe conduiroit mieux.

Prévenu dans ma tendre jeuneſſe de ce préjugé ſi faux, ſi funeſte, & pourtant preſque général, que cinquante ou ſoixante ans de vie étoient une eſpéce d'éternité; ſemblable aux enfans qui regardent une piſtole comme une fortune inépuiſable, je croyois que l'homme raiſonnable ne pouvoit faire un meilleur uſage du tems, que d'en employer la premiére moitié à aprendre à vivre, & la derniére à aprendre à mourir. Détrompé par ma propre expérience, je

je jette les yeux ſur ces cinquante ans que je croyois éternels, je ne trouve plus qu'une ombre fugitive. Cette ſeule raiſon de la rapidité du tems me fait ſentir que la ſcience de la mort dévroit être l'étude de toute la vie.

Ne tombez pas dans la même erreur, ornez-vous l'eſprit, cultivez vos talens, arrangez vos affaires, ſongez à votre famille, tout cela eſt dans l'ordre; ce ſont les Loix, ou l'uſage local de la petite Bourgade par où vous paſſez. Mais bien-tôt vous habiterez un autre hémiſphére, infiniment étendu, & vous y vivrez toujours. Ne regardez donc vos ménagemens temporels que comme une commiſſion confiée à vos ſoins; rempliſſez-en les devoirs, recuëillez-en les fruits: mais ſongez qu'elle peut être révoquée à tous les momens du jour; & que l'arrêt de votre mort eſt irrévocable. Apprenez donc une fois par jour à bien mourir. On ne peut étudier aſſez tôt ni trop longtems la ſeule ſcience qui peut ſervir toujours.

La plûpart des hommes qu'on croyoit forts montrent toute leur foibleſſe à l'heure de la mort. Je ſçai, & je voudrois ſentir encore mieux, combien la crainte des jugemens de Dieu eſt ſalutaire; mais ſouvent cette crainte eſt un beau voile dont nous couvrons notre défaut de courage, & ce défaut procéde toujours du déreglement des mœurs; car enfin, à cent ans comme à vingt-cinq, il faudra être jugé, le compte en ſera plus long & plus difficile. Plus d'occaſions, donc plus de péchez, donc plus d'expiation. D'ailleurs, le ſacrifice de la vie

vie dans le tems même que nous ne ſçaurions la retenir ne laiſſe pas d'être méritoire, ſans quoi la réſignation ne ſeroit pas une vertu. Ne confondons donc pas la crainte de la mort avec la crainte de Dieu ; nous craignons un peu Dieu, mais nous aimons beaucoup la vie ; & ce trop d'attache à la vie, eſt tout à la fois le vice du cœur & de l'eſprit. Combien de gens pour qui elle eſt onéreuſe ! des infirmitez continuelles, de grands malheurs, des iniquitez criantes; une extrême vieilleſſe, mais ſur-tout le deſir ſincére de ne plus offenſer Dieu, tout cela dévroit bien nous en détacher.

La mort, dit la Bruyére, n'arrive qu'une fois, & ſe fait ſentir tous les momens de la vie. Il eſt plus dur de l'apréhender que de la ſouffrir. Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre & mourir. Il ne ſe ſent pas naître, il oublie à vivre, & il ſouffre à mourir. Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre, après avoir médité profondément ce que c'eſt que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie: ou de n'eſſayer des richeſſes, de la grandeur, des plaiſirs & de la ſanté, que pour les voir changer inviolablement & par la révolution des tems en leurs contraires, & être ainſi le joüet des biens & des maux, l'on ne ſçauroit guéres à quoi ſe réſoudre. La nature nous fixe, & nous ôte l'embarras de choiſir : & la mort qu'elle nous rend néceſſaire eſt encore adoucie par la Religion.

Quand je penſe à une foule de malheurs réünis & compliquez, que la prudence ne ſçauroit prévoir, & que l'honneur ne dévroit

vroit pas craindre, je ne comprends pas qu'on puiſſe tant aimer la vie ; mais une triſte expérience nous aprend tous les jours, que la nature toute foible qu'elle eſt, ne ſe rend qu'à peine : & quand enfin la Religion & la raiſon réüniſſent toutes leurs forces pour déterminer l'homme, la crainte des jugemens de Dieu vient à ſon ſecours. Cette crainte eſt bien fondée, j'en conviens, mais trop ſouvent elle ne ſert que de prétexte à cacher celle qu'on a de ceſſer de vivre. Les enfans du ſiécle, dit le Pere Bourdalouë, laiſſent voir aux aproches de la mort toute leur foibleſſe : ils ſont deſolez, parce qu'ils n'ont pas aſſez de force pour ſe réſoudre à quitter la vie.

Les jugemens de Dieu ſont bien formidables, mais auſſi ſa miſéricorde eſt infinie. Tous les jours j'entends chanter, *Deus omnipotens ;* mais à côté d'*omnipotens*, je trouve toujours *miſericors*, toujours, *veniæ largitor*, toujours *humanæ ſalutis amator*. Ce qu'il y a de plus ſûr dans la vie, c'eſt que nous la perdrons ; donc ce qu'on peut faire de mieux, c'eſt de s'attendre à la perdre : cependant perſonne ne l'attend, & tout le monde la craint. Cette inattention à la mort quand on la croit éloignée, & la peur outrée qu'on en a quand on la croit prochaine, pourroient bien venir autant d'un défaut d'éducation, que d'une foibleſſe naturelle. On méne les enfans à une inhumation comme à un ſpectacle. Que nous perdions un frere, on commence par nous dire que notre part en devient meilleure. Comment une mere aprendroit-elle à ſon fils le grand art de bien mourir ? cette ſeule idée la feroit

roit mourir elle même. Le pere de ſon côté ne lui remplit l'eſprit & le cœur que de vuës pour le monde. Pavillon à faire, Parc à étendre, Terres voiſines à acquérir, Charge, Régiment, alliance, tout cela ſe répéte cent & cent fois par jour, & pas un petit mot ſur la mort. La leçon eſt ſoûtenuë de l'exemple. De-là un attachement démeſuré aux choſes de la vie, & pas la moindre réfléxion ſur l'avenir. Cette maniére d'élever les enfans eſt diamétralement opoſée à la raiſon.

Au lieu qu'avec un ſoin fidéle
On dévroit dès les jeunes ans,
La cultiver dans les enfans
Pour porter des fruits dignes d'elle.
On la remplit d'illuſions,
De dangereuſes paſſions,
D'eſpérance, de crainte vaines.
Et (*L'Ab. Régnier.*)

Cependant ce pere meurt avec un *infolio* de projets; & le fils qui les compte parmi les effets de la ſucceſſion, ne ſonge qu'à la recuëillir toute entiére; il ſe débarraſſe le plûtôt qu'il peut d'une cérémonie qui lui paroît trop lugubre; un retour férieux ſur le même ſort qui l'attend, un ſouvenir amer, des images chagrinantes l'importuneroient trop: il ſecouë ſa douleur prête à tomber d'elle-même, & bien-tôt le *Te Deum* ſuccéde au *De profundis*. Ce ſont de ces héritier avides & ingrats, dont Boileau dit:

Qu'ils ſe font conſoler du ſujet de leur joïe.

J'ai déja dit que les premiéres impreſſions ne s'effacent jamais. Un pere croit s'éterni-

s'éterniſer dans ſa poſtérité, & y ſubſtituë trop d'attachement pour ce qui paſſe, & trop peu pour l'Eternité ; mais ſera-t'il tems de ramener votre fils à la vertu par la conſidération de ſa fin derniére, quand ſon cœur ouvert à toutes les paſſions, & peut-être livré au deſordre, quand ſon âge, ſa ſanté, les ris folâtres, les vains amuſemens, & toutes les vûës mondaines dont vous avez obſédé ſon ame, lui feront regarder vos leçons comme l'effet d'une humeur chagrine ? Vous avez négligé de lui parler de la mort, & ce ſilence plus meurtrier que la mort même, devient la cauſe premiére de ſa perte. Cette obmiſſion perpetuë dans preſque toutes les familles l'indolence criminelle qu'on a ſur l'avenir, & a bonne part à la réprobation des hommes. Peres de famille, pénétrez de bonne heure vos enfans de la néceſſité de la préparation, & des ſuites de la mort ; prévenez-les par préférence à tout ſur la grande affaire du ſalut, ils feront honneur à la Religion & à la Nature.

Je dis plus, quand par impoſſible il n'y auroit point de Dieu, tous les biens de la vie ne ſeroient pas ſi précieux qu'une bonne mort. Cette propoſition n'eſt point un paradoxe, toutes les grandes paſſions me fourniſſent de quoi la prouver. Repreſentons-nous la vie & la mort d'un ambitieux, d'un impudique, d'un avare, trois eſclaves de leurs deſirs. Le premier, par trop de goût pour les grands honneurs n'a jamais connu la tranquilité intérieure, & meurt deſeſpéré, préciſément parce qu'il ne verra point la premiére promotion. Le ſecond, occupé tou-

toute ſa vie à ſatisfaire & à cacher ſa turpitude, ne connoît que la rage & la fureur, quand il faut quitter l'objet de ſon attachement. Et quelle eſt la ſituation de l'avare, quand il va ſe ſéparer de ſon coffre fort ? Tous trois ſe ſont dit au fond de leur cœur, il n'y a point de Dieu, auſſi n'en connoiſſent-ils pas d'autre que leur paſſion ; & voilà mon hypothèſe. L'un formoit des projets de grandeur ; l'autre méditoit une partie de débauche ; & le troiſiéme cachetoit le dernier ſac de mille francs, quand la mort, envelopée d'une fiévre maligne, s'eſt gliſſée dans leur chambre. Des regrets cuiſans & inutiles ſont les ſeuls préludes du dernier ſoûpir ; & la vivacité de leur paſſion fait leur réprobation, même avant qu'ils meurent. Au contraire, nous voyons mourir en paix & avec réſignation ces hommes débonnaires & pacifiques, qui ont ſçû réprimer leurs deſirs, qui ont ſouffert patiemment & joüi modérément, qui ont ſecouru les pauvres, qui ne ſe ſont regardez que comme les freres des autres hommes, qui ont fait de la juſtice & de la bonté les régles fondamentales de leur conduite, & qui ont apris de bonne heure à quitter le monde. Il eſt donc vrai que rien n'eſt plus à deſirer que de mourir de la mort des Juſtes, & qu'au jour de la mort le détachement eſt plus précieux que tous les biens, puiſqu'indépendamment de l'avenir il corrige l'amertume de cet inſtant, formidable il eſt vrai, mais abſolument inévitable, & qui par là même eſt pour les hommes ſans foi, le plus grand de tous les maux.

Pourquoi craignons-nous tant la mort, &

& pourquoi nous y attendons-nous ſi peu ?. Si j'ai de la religion, puis-je regarder la mort comme un mal, quand la ſeule voye de redonner à mon ame toute ſa ſplendeur eſt de la tirer pour toujours de ce tabernacle d'argile où elle étoit empriſonnée ? Non, un corps de foibleſſe & de péché, un corps qui ſera bien-tôt la nourriture des vers, ne doit pas contenir long-tems une ame immortelle. Je ſçai que toute chair eſt effrayée du coup qui va la détruire, & il eſt de la nature de ſe dérober au péril : mais il eſt inévitable ce péril, & je vois la faulx toujours levée ſur ma tête. C'eſt donc une raiſon nouvelle de me préparer de longue main à une action unique qui décide de mon Eternité, & à rendre ſans répugnance ce que je ne ſçaurois garder toujours.

Si l'on peſoit bien les peines & les plaiſirs, les agrémens de toute eſpéce, & toutes les diſgraces de la vie, je doute qu'on y fut tant attaché. On trouve au moins cent miſérables contre un homme heureux. Le bonheur de ce monde eſt une eſpéce de lotterie, tous les hommes, ſans exception, y mettent leurs deſirs, leur eſpoir, leur confiance, & très-peu de gens ont un billet noir. Une autre réfléxion qui montre aſſez le vuide & le défaut du bonheur que nous cherchons, c'eſt que les gens que nous apellons les heureux du ſiécle, ſont preſque toujours ceux qui méritent moins de l'être. Je conviens qu'il eſt d'heureux & de dignes mortels, mais le nombre en eſt bien petit. Le plus grand bonheur joint au plus parfait mérite, eſt un aſſemblage preſque miraculeux, & la joüiſſance la plus complette

plette de tous les biens réünis paſſe comme un éclair ; il n'y a donc pas de quoi s'attacher tant à la vie.

Par l'analyſe d'un quart-d'heure, on peut faire celle des plus longs jours. Le nombre des jours peut flatter l'eſpérance de l'homme, mais il ne fait pas vrayement ſon bonheur. Le paſſé ne revient point, l'avenir eſt incertain ; le quart-d'heure où je vis, eſt le ſeul qui m'apartienne. La préciſion de Boileau eſt inimitable.

Le moment où je parle eſt déja loin de moi.

On ne peut donc meſurer tout le bonheur de l'homme avec quelque juſteſſe, que ſur la meſure d'un ſeul jour : & qu'eſt-ce enfin que le plus beau de tous les jours ? Tel devoroit au premier ſervice qui n'a pas vû l'entremets. Un autre meurt en paſſant ſon habit de nôces. Ces exemples ſont familiers. Quoique tous nos jours ſe ſuccédent, notre joüiſſance n'en eſt pas moins fixée à l'inſtant, pendant lequel ſeul on peut dire vrayement que nous vivons : En vérité, un ſi petit volume ne peut contenir que bien peu de choſes. Ne comptons pour rien la durée du bonheur : ſouvent même ſommes nous trompez par l'eſpérance qui eſt aſſurément le plus flatteur de tous nos biens. Il eſt décidé que l'eſpoir pique plus que la joüiſſance du bien deſiré, que la plûpart de nos biens & de nos maux ne ſont que de fantaiſie, & que ſouvent nous les confondons. Il eſt pourtant vrai que la vie n'eſt pas un mal, elle eſt même le principe de tous nos biens. L'homme eſt infiniment plus grand qu'une pierre, qu'un arbre, à

plus

plus forte raiſon heureux de n'être pas reſté dans le néant. Mais à cette ſupériorité de l'homme ſur tout ce qui eſt créé, Dieu a joint des aſſujettiſſemens. Il a voulu que l'animal raiſonnable eût de la raiſon, & qu'il connût la vraïe valeur des choſes ; il a voulu que ſa créature ſçût & pratiquât ce qu'elle doit à ſon Créateur : Enfin il a voulu que dès que l'homme commenceroit à vivre, il aprît à mourir.

Je crois que l'agrément le plus réel de la vie eſt de pouvoir ſatisfaire à nos vrais beſoins, non pas à toutes nos extravagances & à des beſoins chimériques qui ne ſont apellez tels que dans le Dictionnaire du ſot Orgueïl & de la molle volupté. Il faut être vêtu, ce'ſt une pénitence impoſée à toute la poſterité du premier homme : mais le pinchina eſt auſſi chaud que le velour, & la toile auſſi fraîche que l'argent glacé ; l'état & la condition ne ſervent que de maſque à l'Orgueïl. Suprimons nos fantaiſies, refondons nos cœurs, & nous conviendrons que nous ne ſçaurions mieux faire pour le tems & pour l'avenir, que de régler notre conduite ſur nos devoirs, & notre dépenſe ſur notre fortune. Enfin, il faut manger tous les jours, & ſe chauffer l'hyver. Que ces deux beſoins deviennent des plaiſirs quand on les ſatisfait, ils n'en ſeront pas moins des preuves de l'infirmité humaine. Mais d'ailleurs, ôtez la cauſe, vous ôtez l'effet. Quand vous mourez, vous ne vous chauffez plus, vous ne mangez plus, mais vous n'avez plus ni froid ni faim. Que perdez-vous donc en mourant ?

Quand j'ai propoſé le détail d'un ſeul

r porter un jugement plus ſain de vie, je n'ai pas prétendu choiſir le lus court & le plus ſombre de l'an- nons au contraire le plus long & illant. A cinquante ans nos beaux j t paſſez; on joüit encore de quel- qu s, mais on compte les heures, on c s faiſons : En vérité, tout ce qui d n'eſt pas beau. Au-deſſous de vingt an. mal vit, mais la raiſon ne vit pas enc c'eſt donc entre ces deux âges qu'il faut choiſir le plus beau jour de notre vie, & le marquer par le plus flateur de tous les événemens. Ce ſera, ſi vous voulez, une ſucceſſion importante, une faveur du Prince, une Charge honorable, ou un mariage avidement ſouhaité. ans tous ces cas vous êtes forcé de con nir que votre plus grande ſatisfaction n'eſt pas dans la joüiſſance pour le quart-d'heure du bien qui vous arrive, mais dans l'eſpoir d'en joüir quelque tems; & c'eſt pour cela que j'ai apellé l'eſpoir le plus flateur de nos biens.

Il eſt auſſi le plus ſéduiſant & le plus trompeur. Si vous croïez n'avoir qu'un jour a vivre, vous ne concluriez point ce mariage, vous ne vous mettriez point en Charge, & la plus grande ſucceſſion ne vous flatteroit guères. Le bâton de Maréchal qu'on reçoit à l'agonie honore fort une famille, & rejoüit peu l'agoniſant. Ces principes etant bien conſtans, j'ai droit de conclure que le plus précieux bien de l'homme qui perit eſt d'eſpérer ce qui doit durer plus long-tems, & de l'homme immortel, ce qui doit durer toujours.

Or, ici les deux parties de l'homme, l'ame

l'ame & le corps, ſont également intéreſſées à eſpérer l'Eternité. Cet eſpoir nous rend la mort moins effrayante, & il nous fait préférer la ſolide gloire à ce faſte enchanteur que le monde avec tous ſes atours étale à nos yeux. Attendons donc toujours la mort, préparons-nous y dès l'enfance, craignons-la peu; mais craignons Dieu & l'aimons encore davantage. Voilà mon ſyſtême.

Il eſt fort aiſé à l'incrédule de nier l'Evangile, & toutes les Prophéties qui l'ont précédé, il ne coûte rien de nier tout. Mais ſi je lui demande ce que l'Evangile contient de mauvais & de dangereux, & quelles preuves poſitives ou probables il a que ce n'eſt qu'une imagination, la réponſe n'eſt plus ſi aiſée; malgré ſon acharnement à ne pas croire, il ne pourra s'empêcher d'admirer un établiſſement ſi ancien & ſi ſage; & ſon eſprit ébranlé ne tarderoit guére à ſe rendre, ſi ſon incrédulité n'étoit pas l'ouvrage de ſes mœurs. S'il entre un peu de ſéchereſſe dans ce que j'ai dit, c'eſt que pour convaincre l'incrédule, j'ai cru devoir preſſer le raiſonnement ſans m'attacher uniquement à la foi qui ſeule pouvoit y mettre de l'onction. Grand Dieu! ramenez les hommes aux bonnes mœurs & à une conduite ſage, ils reprendront bien tôt de la foi.

Une preuve tirée de la nature & de l'expérience, que la raiſon n'a nulle part au trop d'attachement que nous avons pour la vie, c'eſt que l'homme de quarante ans eſt plûtôt réſigné à la mort que celui de quatre-vingt. Le dernier, revenu à l'en-

fance, pleure comme un enfant, de quitter une vie très-onéreuſe : le premier, au contraire, ſacrifie avec fermeté le plus grand nombre de jours que ſon âge lui promettoit & tous les agrémens qu'il en pouvoit attendre. Cette différence n'a rien d'étonnant ; le bon eſprit commence la réſignation, & l'eſpérance l'achéve.

Que j'enviſage la mort des yeux de la nature ou des yeux de la Foi, je ne vois rien qui puiſſe juſtifier nos frayeurs. Par raport à la nature, elle eſt le terme de nos peines, & en ce monde les peines paſſent les plaiſirs. Par raport à la Foi, elle eſt le terme de nos foibleſſes & de nos miſéres ; & la vie la plus commode eſt le moyen le plus invincible du péché. Donc à tous égards il entre plus de lâcheté que de tendres ſentimens dans la crainte de la mort.

Je vous ai peint la vie par le plus beau de tous vos jours : ne vous dirois-je rien de tant d'événemens qui la rendent importune ? Le printems paſſe vite, & l'hyver dure long-tems. Si Dieu vous avoit donné la plus aimable & la plus raiſonnable femme du monde, & ſi, charmé de ſon mérite, vous la perdiez à vingt ans, la vie vous paroîtroit-elle le plus grand de tous les biens ? Je vous entens ; les exemples d'un mariage ſi précieux ne ſont pas communs Hé bien, prenez donc une femme qui vous épargne ſa dépenſe des larmes ; vous en trouverez qui dans le même cas, vous fourniroient plus d'un juſte ſujet de conſolation Vous reſterez garçon, & vous vivrez à la Cour, c'eſt le centre de la politeſſe & la ſource des graces ? Vous allez peut-être

faire

faire encore le difficile, vous ne voulez point habiter des lieux, où l'encens ne fume que ſur les autels de la diſſimulation & de la flaterie, & où l'on poſſede à fond l'art de ſuplanter ſon ami en l'embraſſant: c'eſt donc Paris que vous choiſiſſez pour votre domicile? point du tout encore, c'eſt un tumulte affreux; le laquais ſurdoré y eſt confondu avec le Marquis; on ne ſçauroit y vivre commodément ſans une dépenſe exorbitante, & l'on y eſt expoſé à cent mille périls. Bon, nous commençons à nous entendre. Vous voilà donc guéri du fracas du monde, & c'eſt par où je voulois commencer. Pourſuivons, s'il vous plaît: je vous vois enfin retiré dans un coin de Province avec vos amis, vos voiſins & vos livres: vous vous contenterez de votre patrimoine, & vous lirez ſouvent *mihi parva rura*. O que nous avançons! Encore un mot, & vous jugerez ſainement de la vie.

Vous avez tué une perdrix à trois doigts de votre Fief? Procès qui paſſera de vous aux vôtres. Le principal & l'acceſſoire, la forme & le fond, ce n'eſt jamais fait: vous mourez de chagrin, & l'on aſſigne votre héritier en repriſe d'inſtance. Votre argent eſt chez un Marchand? il fait banqueroute. Vos revenus ſont des rentes conſtituées? rembourſement ou réduction. Vous n'avez que des fonds? l'année devient ſtérile, & le Fermier inſolvable. Vous avez une Charge? on vous taxe ou l'on vous ſuprime. Vous comptiez ſur un ami? il vous abandonne, ou la mort vous l'enléve. Enfin tout cela vous rebute, vous vous gué-

riſſez l'eſprit ſur tout ce qui paſſe, & vous vivez ſeul. Vous voilà donc détrompé du monde, vous craignez moins la mort, & vous ne ſongez qu'à l'attendre. Voilà préciſément tout ce que je voulois de vous.

Mais prenez garde à un petit inconvénient. Dans le renoncement que je vous préche, n'allez pas prendre l'humeur atrabilaire pour la droite raiſon, & une Philoſophie bizarre pour la Religion Chrétienne. Ayez ſoin de ſanctifier votre ſolitude, & de mettre vos peines à profit. D'ailleurs on ne laiſſe pas que de trouver encore un peu de bon dans le monde. Il eſt quantité de femmes d'un mérite infini, & l'on trouve encore quelques hommes polis, vrais & judicieux. Quittez le monde en eſprit; mais vivez avec le monde ſans prendre un caractére dur, hétéroclite & dédaigneux.

Un plaintif de profeſſion eſt un fort ennuyeux perſonnage; & un Philoſophe bouru eſt un fort vilain monſieur. Faites-vous donc une conduite uniforme, douce, polie & Chrétienne, & que votre mépris pour les choſes de la vie ne ſoit pas le fruit de la ſeule raiſon. Vous pourriés en nourrir votre orgueïl, au lieu de recueïllir le fruit de la ſageſſe. Sur tout ajoutés au détachement du monde une vigilance ſcrupuleuſe ſur vous même. Vous ſçavés votre Horace, on a beau fuir les hommes, on ſe retrouve toujours, *quis exul patriæ ſe quoque fugit* ?

Je vous ai conſeillé plus d'une fois l'acquittement de vos dettes, & le bon ordre dans vos affaires. La matiére que je traitois

ne

regardoit que la ſageſſe humaine : il n'é-
oit pas tems encore de vous faire ſentir
ombien ces précautions ſont néceſſaires
our pouvoir obtenir d'enhaut la grace de
ien mourir. Mais nous voici vous & moi
cet inſtant critique, où il faut compter
out à la fois avec les hommes & avec Dieu.
Enfin le tems eſt venu, la derniére heure
pproche. Hélas ! rien n'eſt ſi commun au-
ourd'hui que la mort ſubite ; cette idée
fait trembler. Mais j'aime à croire que no-
tre derniére maladie, nous conduira juſ-
qu'au ſeptiéme jour peut-être au treize,
ſi vous voulés même juſqu'au vingt-un.
Tout le monde ne languit pas ſix mois au
lit mortel, & encore combien en voit-on
qui ſe font une habitude de languir, ſans en
penſer plus efficacement à leur fin derniére ? Ah, que ces derniers momens ſont chers ! Que l'emploi en eſt important ! De bonne foi, eſt-il tems alors d'uſer le peu qui en reſte, à griffonner avec des Notaires, à arranger des papiers, à faire une liſte de tous ceux à qui on doit, à arrêter des comptes avec le Fermier, l'Ouvrier & le Marchand ? Combien de gens veulent s'expliquer avec le malade ? Mais les valets ne penſent qu'à eux : une famille allarmée craint que des importuns n'avancent le dernier ſoupir : La fille veut être réſervée à partage, le fils veut être inſtruit de l'état des choſes. A tant d'inquiétudes de toutes parts, à tant de mouvemens, le pauvre agoniſant, qui commence à balbutier, ne répond que par des ſignes, & il eſt obligé de ramaſſer les fragmens de ſa défaillance pour ſerrer la main de ſon Confeſſeur.

Con

Concluez de-là qu'il eſt de déciſion pour votre ſalut, d'arranger par avance toutes vos affaires temporelles, de n'y laiſſer ni embarras ni confuſion, de ne point recevoir ſans quittance, de ne point emprunter ſans billet, de compter très-régulièrement avec tout le monde, & de ne point laiſſer de matiére à procès. Je ne parle pas de doubles emplois à rectifier, de clauſes frauduleuſes à réparer, ni de reſtitutions à faire : ce détail eſt réſervé aux fripons par état, ou à ces demi-honnêtes gens qui ſe font une ſageſſe du *bonus dolus*. Pour vous, ſoyez tous les momens du jour infiniment circonſpect ſur les moindres choſes de la vie, pour n'être pas obligé de ſacrifier vos derniers momens aux autres ; mettez-vous en état de n'en faire uſage que pour vous.

L'idée de la mort doit être alors votre ſeule affaire ; le ſiécle va finir pour vous, ne vous occupez plus des affaires du ſiécle. Les plus grands objets ne paroiſſent que des bagatelles, &, ſi vous avez été homme d'ordre, vous n'aurez plus de bagatelles à diſcuter : Ainſi, débarraſſé de tout ce qui auroit pû & dû vous diſtraire, vous ne ſerez point obligé de rendre trop tard juſtice à tout le monde ; vous ne ſongerez qu'à raſſurer l'ame inquiette & la nature effrayée par le ſouvenir des bontez du Sauveur. Jeſus Chriſt, comme homme, vous conſole encore, trois jours après il vous jugera comme Dieu : Et que pouvons-nous lui demander de plus conſolant, que la grace de pouvoir par la contrition la plus vive & par le plus tendre amour, forcer ſon hu-

humanité ſainte à deſarmer ſa divinité.

Déja le galant homme & l'homme de mérite ſont morts en vous, vous n'en avez plus beſoin : ainſi la perte n'eſt pas grande. Il reſte donc à mourir de vous, & l'honnête homme & l'homme de bien. C'eſt dans ce moment déciſif que ces deux qualitez doivent ſe réünir & ſe confondre. Si la probité a produit la Religion, la Religion ſanctifiera la probité. Demandons cette grace au Médiateur, tâchons de la mériter par nos bonnes œuvres.

Si l'on reſſuſcitoit ſeulement pour dix ans, l'ambitieux ſeroit bien humble, l'avare ſoulageroit bien les pauvres, on ne perdroit guéres de bons procès, & les jeunes gens ſeroient ſages : mais la chair ne reſſuſcitera qu'à la fin des ſiécles. On n'a point éprouvé les ſuites de la mort, on ne les a point méditées ; & comment aprendroit-on à mourir ? on ne ſe donne pas la peine d'aprendre à vivre. N'aprocherions nous point de la conſommation des tems ? il ſemble que la méchanceté & la débauche n'ont plus rien à imaginer.

O ! vous qui pouvez par de bonnes mœurs & par vos talens faire honneur à la Religion & à la patrie, rapellez ſouvent à votre eſprit les douces leçons d'une éducation Chrétienne ; puiſqu'enfin le monde veut ſe corrompre & vous corrompre avec lui, fendez la preſſe, retirez-vous à l'écart, & ne vous laiſſez point écraſer. La politeſſe vaut mieux que la groſſiereté, l'érudition mieux que l'ignorance. Un cœur pur, un eſprit droit, & une conduite ſage valent bien, même pour le tems, toutes les fanfaro-

faronades de l'impiété. L'Hôpital à trente ans, & à la mort l'mpénitence finale, c'eſt tout ce qui reſte du commerce des libertins.

Jeunes gens, pardonnés-le moi, je vous ai bleſſés en plus d'un endroit ; mais je ne l'ai fait que par zéle. Si par la grace de Dieu un petit dépit intérieur produiſoit en vous la réfléxion, la réfléxion le ſentiment, & le ſentiment l'amendement des mœurs, vous reviendrez à aimer & l'ouvrier & l'ouvrage. Prions tous les uns pour les autres, convertiſſons-nous ; c'eſt le ſeul moyen d'attendre la mort ſans la craindre.

FIN.

TABLE

DES MATIERES
contenuës dans la ſeconde Partie.

CHAPITRE V.

Recapitulation du premier Tome, 1
Des plaiſirs de l'eſprit à la Ville & à la campagne; & combien les plaiſirs de l'eſprit & de l'ame ſont préférables aux plaiſirs des ſens, 17
De la juſtice, de la reconnoiſſance & de la généroſité, 35 & 36
Epiſode ſur les gens de robe, 40
De la juſtice dans la vie privée, 49
Des fauſſes vertus, 53
Grands exemples de généroſité & de reconnoiſſance, 60

CHAPITRE VI.

S'Attendre à l'iniquité des hommes & aux caprices du ſort, 69
Contre le trop d'attache aux richeſſes, & le deſir trop vif de faire fortune, 77
Du choix d'un état de vie, 85
Contre la diſſipation, 97
Contraſte de la diſſipation & de l'avarice, 101
Du bon uſage des richeſſes & du crédit, 102
De la fermeté dans les diſgraces, 106
Combien les diſgraces ſont utiles à la Religion, à la raiſon, à la fine volupté, 112

CHAPITRE VII.

DU mariage : de ce qu'on doit à ſes proches, à ſon prochain & à ſes amis, 122
Précautions qu'on doit prendre avant & après le mariage, 124
Des ſeconds mariages, 135
Devoirs réciproques des peres & des enfans, 137
Devoirs de l'homme à l'égard de ſes proches, 145
Devoirs à l'égard du prochain, 149
Devoirs de l'amitié, 153

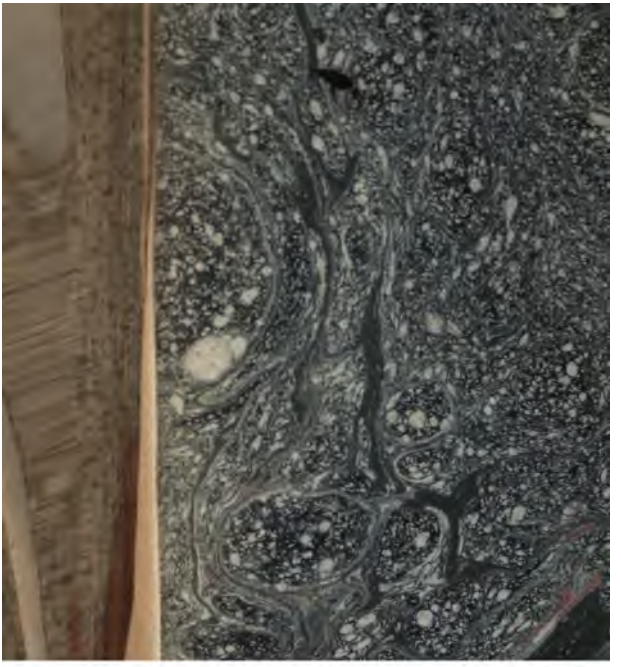
CHAPITRE VIII.

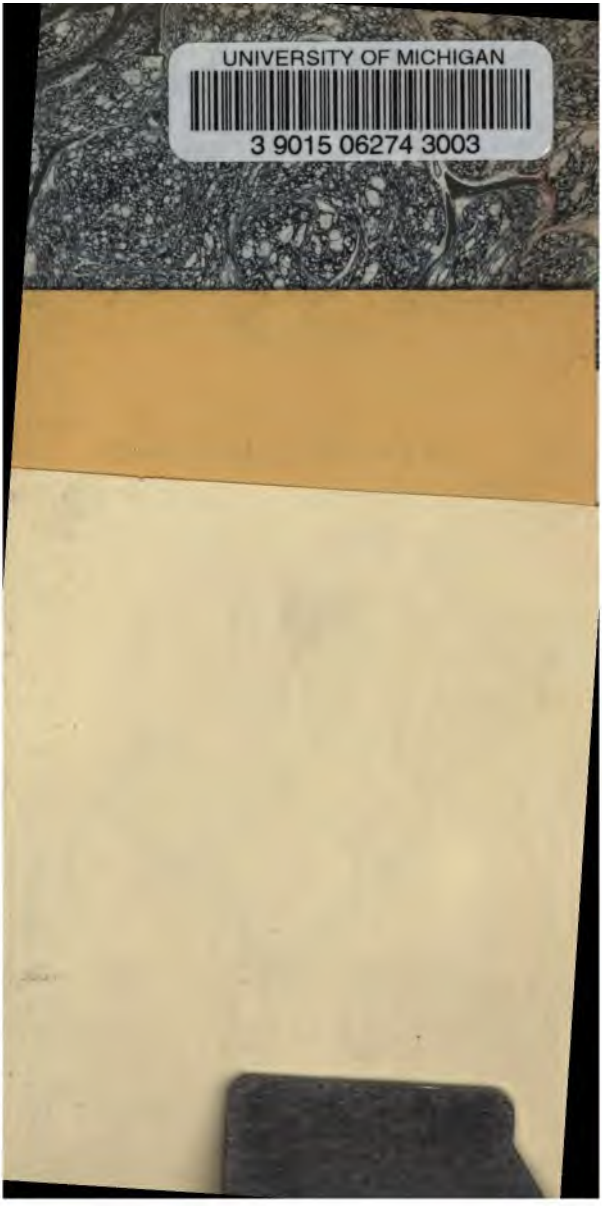
DE la morale, 161
Le caractére de l'homme de bien eſt préférable aux autres, 165
Du reſpect humain, 173
Combien il eſt important de ſçavoir ſa Religion, 191
Contre les Athées, 192
Sentimens des Anciens ſur la Divinité, 196
Contre les impies, les incrédules, les eſprits forts & les Déiſtes, 200
Contre les Hédétiques, 242
Des bonnes œuvres, 256

Fin de la Table de la ſeconde Partie.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06274 3003